

R 12944.

OPÉRATIONS
DU
NEUVIÈME CORPS DE LA GRANDE ARMÉE
EN SILÉSIE.

8 n^o 773

OPÉRATIONS
DU
NEUVIÈME CORPS DE LA GRANDE ARMÉE
EN SILÉSIE,

sous le commandement en chef

DE S. A. I. LE PRINCE JÉRÔME NAPOLÉON,

1806 et 1807

PAR A. DU CASSE,

CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR

Jérôme eût été propre à gouverner
Je découvrais en lui de véritables espérances.

NAPOLÉON.

(*Mémoires de Sainte-Hélène.*)

TOME PREMIER.

Avec atlas.

PARIS,
LIBRAIRIE MILITAIRE, MARITIME ET POLYTECHNIQUE
DE J. CORRÉARD,
LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,
Rue Christine, 1.

1851.

20159

W



20159

~~1050840~~

~~1050840~~

Gabinet
Śląsko-Lużycki

S. S.
m. ay

PRÉFACE.

Il y a environ dix-huit mois, le maréchal Jérôme Bonaparte voulut bien nous confier des documents sur les campagnes auxquelles il a pris une part active, et où souvent il a commandé en chef. Le maréchal nous autorisa à étudier ces documents si précieux et à nous en servir pour la rédaction de l'ouvrage historique et militaire que nous publions.

Nous acceptâmes avec reconnaissance cette honorable preuve de confiance, et nous mîmes dès lors tous nos soins à rassembler les matériaux qui pouvaient encore nous manquer. Décidé à faire pour la relation de la campagne de Silésie ce que nous avions fait pour celle de la campagne de Lyon, que

nous avons publiée en 1847, c'est-à-dire à ne pas avancer un fait, tel minime qu'il fût, sans être en mesure d'en prouver l'authenticité par des pièces officielles irrécusables, nous cherchâmes à réunir tout ce qui était nécessaire pour obtenir un précis véridique et incontestable.

Outre les papiers du maréchal Jérôme Bonaparte, nous eûmes ceux des dépôts des fortifications et de la guerre qui nous ouvrirent leurs archives. Le général de Pernety, qui avait commandé l'artillerie du 9^e corps, les fils du général Hédouville, ex-chef d'état-major général de ce même corps, nous confièrent des lettres, des pièces du plus haut intérêt, en sorte que nous fûmes bientôt à même de commencer ce travail.

Voilà comment nous avons été amené à écrire le nouvel ouvrage que nous faisons paraître aujourd'hui; voilà d'après quels documents il a été rédigé.

L'histoire militaire de la campagne de Silésie n'a pas encore été publiée.

Le grand et bel ouvrage du général Mathieu Dumas, habituellement si exact, est très souvent entaché d'erreurs aux chapitres où il est question des opérations en Silésie. Ainsi, il attribue à tort au général

Vandamme l'honneur de la prise de Glogau; sa relation de l'attaque du bastion d'Ohlau au siège de Breslau est fautive; il fait intervenir à la défense des lignes attaquées par le prince de Pless le 13^e de ligne français qui était en Italie; il fait commander le siège de Breslau par Vandamme en l'absence du prince Jérôme, tandis que Vandamme ne commandait que les troupes de la rive gauche de l'Oder et avait ordre de rendre compte au général Hédouville; il fait investir Brieg par Vandamme et les Wurtembergeois, tandis qu'à ce moment Vandamme et les Wurtembergeois bombardaient et faisaient capituler Schweidnitz et que la division bavaroise du général de Deroy prenait Brieg; il fait envoyer l'argent et les munitions de la Silésie à la grande armée par Vandamme, tandis que cet officier général ne fut jamais chargé d'aucune affaire administrative, et pour cause; il fait organiser et diriger les convois de matériel sur Dantzig par le général Bertrand, tandis que le général de Pernety seul fut chargé de ce soin et s'en acquitta avec un zèle et une activité qui lui valurent l'approbation complète du prince Jérôme; il fait dépendre le siège de Neiss de la prise de Schweidnitz, tandis que ces deux opérations

sont parfaitement distinctes l'une de l'autre et que Neiss ne fut attaqué que bien après la capitulation de la première de ces deux places.

Nous ne relevons ici que les erreurs principales, beaucoup d'autres se sont glissées dans le Précis historique en ce qui touche les affaires de Silésie. Cette campagne, si importante et si instructive, occupe une trop petite place dans les trois derniers volumes de l'ouvrage du général Mathieu Dumas.

Les Victoires et Conquêtes ne donnent qu'un aperçu aussi imparfait que rempli d'erreurs sur les opérations du 9^e corps.

Le Dictionnaire des sièges et batailles ne relate que les sièges des places fortes de la Silésie, et la narration en est presque toujours tronquée ou faussée.

Reste l'œuvre de M. Thiers, *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*. L'auteur ne consacre pas plus de cinq à six pages à cette campagne glorieuse, où les troupes de Bavière et de Wurtemberg, sous les ordres du plus jeune des frères de l'Empereur, eurent à surmonter de grands obstacles et obtinrent des succès immenses par leurs résultats. Ce fut grâce à l'occupation des places de cette province, le

grenier de la Prusse, que la grande armée put être pourvue de munitions de bouche et de guerre, dont elle aurait manqué complètement sans la conquête du prince Jérôme.

Une lacune de ce genre dans un ouvrage aussi important que celui écrit avec tant de talent par l'éminent historien a lieu d'étonner; mais ce qui surprend plus encore, c'est que les quelques lignes sur la campagne de Silésie, campagne que M. Thiers traite pour ainsi dire en passant dans son septième volume, sont entachées d'erreurs, et d'erreurs très graves, empruntées au Précis historique de Mathieu Dumas et aux victoires et conquêtes.

Nous allons relever ici les principales.

Il est fâcheux qu'une œuvre de cette valeur contienne des faits inexacts.

Il peut paraître audacieux à un auteur inconnu d'oser attaquer quelques pages d'un livre justement apprécié et admiré; mais agir autrement serait laisser subsister des erreurs, et nous avons cru qu'il était de notre devoir de les rectifier.

L'Histoire du Consulat et de l'Empire porte, page 337 du septième volume, livre XXVI :

« Son frère Jérôme, secondé du général Van-

« damme, devait, comme on l'a vu, *achever* la sou-
« mission de la Silésie. »

Quand le prince Jérôme fut mis à la tête de l'armée des alliés, la soumission de la Silésie n'était pas à *achever*, mais bien à commencer.

Page 338 : « Le prince Jérôme n'avait auprès de
« lui que des Wurtembergeois et des Bavaois, et
« avec ces troupes auxiliaires *un seul régiment fran-
« çais, le 13^e de ligne, plus quelques escadrons fran-
« çais de cavalerie légère.* »

1^o *Le 13^e de ligne français* n'a jamais fait partie de l'armée du prince Jérôme pendant la campagne de Silésie. Ce régiment était *en Italie* au 2^e corps, commandé par le général de division Marmont, et n'en a pas bougé de 1806 à 1807.

Monsieur Thiers a reproduit une erreur qu'il a trouvée dans *les Victoires et Conquêtes*, erreur d'autant plus grave qu'il donne la plus grande part de gloire *au 13^e de ligne français*, dans les opérations de la campagne.

Voici ce qui sans nul doute a trompé les auteurs des *Victoires et Conquêtes*, puis Mathieu Dumas, et après eux l'auteur de l'histoire du *Consulat et de l'Empire*, qui les a sans doute copiés. Le 13^e de ligne non pas

Français mais *Bavaois*, faisait partie de la 2^e division bavaoise. Laissé au commencement de la campagne devant le petit fort de Culmbach, ce régiment rejoignit ensuite sa division sous les murs de Breslau, précisément au moment de l'attaque du prince de Pless. Il contribua beaucoup à repousser cette attaque et se montra dans cette affaire d'une manière brillante.

2^o Le prince Jérôme n'eut à sa disposition *quelques cavaliers français* (350 environ) que vers le mois de mai, c'est-à-dire à la fin de la campagne, et l'on croirait en lisant l'ouvrage de M. Thiers, que ces cavaliers ont été *pendant toute la campagne* attachés au 9^e corps. Ces escadrons se trouvaient fortuitement en Silésie, où ils étaient venus pour être organisés et remontés. Ils ne faisaient pas partie du 9^e corps, et n'ont combattu avec lui qu'accidentellement et parce que le prince Jérôme eut besoin de se servir de tout ce qu'il avait sous la main, pour repousser le comte de Gœrtzen, son armée ayant été très affaiblie par les demandes successives de l'Empereur et le départ d'une division bavaoise de 10 mille hommes, réunie au 5^e corps de la grande armée. Ce fut principalement à l'attaque

du camp retranché de Glatz que ces escadrons provisoires rendirent de véritables services.

Page 339 :

« Vandamme avait entrepris de brusquer les places de la Silésie, etc. Il voulut employer un moyen qui avait réussi à Magdebourg, celui d'intimider les habitants pour les pousser à se rendre malgré les garnisons. Il commença par Glogau, etc. Vandamme fit mettre en batterie plusieurs mortiers et bouches à feu de gros calibre, et, après quelques menaces suivies d'effet, amena la place à capituler le 2 décembre. »

1° Ce n'est point Vandamme, qui n'était pas encore à l'armée du prince Jérôme, mais bien le prince lui-même qui essaya d'intimider les habitants des villes.

2° Ce n'est point à Vandamme que l'on peut raisonnablement attribuer la gloire de la prise de Glogau, puisque cet officier général n'arriva sous les murs de la place que deux jours avant le débarquement de l'artillerie de siège envoyée de Custrin, et pour remplacer le prince Jérôme mandé momentanément à la grande armée par l'Empereur.

La réputation militaire de Vandamme est assez belle, les services qu'il rendit pendant cette campa-

gne sont assez grands pour qu'on ne lui attribue pas ce qui appartient à d'autres.

Pages 339 et 340 :

« Vandamme eut donc pour entreprendre le siège de Breslau, les Wurtembergeois, deux divisions bavaroises avec quelques artilleurs et ingénieurs français, plus enfin le 13^e de ligne..... Vandamme fit préparer ce qui était nécessaire pour cette entreprise audacieuse. (Un passage de fossé et une attaque de vive force au corps de place.) Malheureusement les préparatifs furent découverts par l'ennemi; un clair de lune incommode brilla pendant la nuit de l'exécution, et par ces diverses causes la tentative échoua..... Vandamme courut au-devant du prince d'Anhalt-Pless avec les Bavares et le 13^e de ligne français, etc.....

1° A en croire M. Thiers, c'est Vandamme qui commandait en chef les troupes occupées au siège de Breslau. Cela est si peu vrai que le prince Jérôme ayant reçu l'ordre de marcher de nouveau en Pologne, pour couvrir l'aile droite de la grande armée, il prescrivit au général Hédouville, son chef d'état-major, de centraliser les rapports et de les lui adresser. Vandamme resta chargé du comman-

dement des troupes cantonnées *sur la rive gauche de l'Oder*, et le général de Deroy du commandement de celles *sur la rive droite*. Cela fut même cause de différends expliqués tout au long dans notre ouvrage.

2° *Le 13° de ligne français* revient encore ici et un peu plus loin, et M. Thiers continue à lui attribuer la plus grande part dans les affaires qui ont eu lieu, puisqu'il le met continuellement en relief. Nous répétons que ce 13° de ligne était bavarois.

3° Ce ne fut nullement le clair de lune et la découverte des préparatifs qui firent échouer l'attaque contre le bastion d'Ohlau, mais bien une fausse interprétation et une inexécution des ordres donnés aux troupes destinées à transporter les matériaux et à celles qui devaient former la colonne d'attaque.

Page 341 :

« Napoléon en félicita (des succès obtenus en Silésie) Vandamme, et après Vandamme, son frère « Jérôme, etc. »

Napoléon, qui désirait mettre en relief son jeune frère et qui rendait justice à ses talents et à sa bravoure, ne commit pas la maladresse de féliciter d'abord Vandamme qui ne commandait pas en chef

et après lui le commandant en chef de l'armée des alliés. La meilleure preuve que nous puissions en donner, se trouve dans le bulletin suivant de la grande armée, où il n'est nullement question du général Vandamme :

Le prince Jérôme, commandant des troupes en Silésie, fait preuve d'une grande activité, et montre les talents et la prudence qui ne sont, d'ordinaire, que les fruits d'une longue expérience.

(LXIX° bulletin de la grande armée.)

Même page :

« Tout le centre de la Silésie étant conquis, il restait à prendre Schweidnitz, Glatz, Neiss.... Napoléon ordonna de les assiéger *les unes après les autres, etc.* »

Il restait encore en Silésie cinq places aux Prussiens après la prise de *Brieg*, savoir : *Schweidnitz, Neiss, Kosel, Glatz, Silberberg*, et après la capitulation de Breslau, Napoléon ordonna à son frère d'attaquer à la fois et non successivement *Brieg, Kosel et Schweidnitz*.

On voit que si l'historien du Consulat et de l'Empire a été bref pour ce qui regarde la campagne de Silésie, il a été encore plus *inexact* que succinct.

M. Thiers a-t-il cédé en commettant ces erreurs à un sentiment d'hostilité, ou a-t-il été trompé lui-même? Dans le second cas, seul admissible pour un auteur qui doit se mettre si fort au-dessus de toutes les petites passions, lorsqu'il tient le burin de l'histoire, il ne nous saura pas mauvais gré d'avoir rectifié les inexactitudes qui se sont glissées dans ce qu'il a écrit relativement à cette campagne.

Persuadé qu'un ouvrage militaire historique acquiert un intérêt immense et sérieux par la publication des rapports, lettres, pièces officielles écrites du bivouac ou du champ de bataille même, nous avons consacré le second volume tout entier aux pièces justificatives les plus importantes. En outre, nous avons terminé ce volume par la correspondance *complète* de l'Empereur et de son frère pendant la campagne de Silésie. Le second volume fera pâlir le premier; les pièces à l'appui nuiront au texte, cela est certain, mais les lecteurs y gagneront, et l'ouvrage acquerra par là une importance qu'il devra surtout à la publicité donnée à ces documents inconnus jusqu'ici.

INTRODUCTION.

Notice géographique et statistique sur la Silésie prussienne en 1806. Ses limites. — Ses ressources commerciales, agricoles. — Ses divisions politiques, administratives. — Impôts. — Revenus. — Population. — Considérations militaires sur cette province. — Ses lignes de défense. — Ses montagnes, ses places fortes. — L'Oder. — Principales routes.

Notice historique sur la Silésie prussienne.

Lorsqu'il se prépara à la guerre avec la monarchie prussienne, Napoléon songea à utiliser, non-seulement les corps français composant la grande armée d'Ulm et d'Austerlitz, mais encore les troupes des princes nos alliés. Aussi, lorsqu'il eut prescrit le mouvement concentrique qui devait porter en peu de jours nos soldats, du bassin du Rhin dans ceux de l'Elbe et de l'Oder, il donna des instructions pour faire marcher sur les provinces orientales de la Prusse les troupes disponibles des rois de Bavière et de Wurtemberg.

Ces troupes destinées à former un corps chargé de conquérir la Silésie, en se liant avec l'extrême droite de la grande armée française, devaient devenir quelques mois plus tard partie intégrante de cette grande

armée en prenant le nom de *neuvième* corps. Le commandement en fut donné par l'Empereur à son plus jeune frère S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, futur roi de Westphalie. Ce jeune prince, pendant une longue croisière sur mer, avait su, par son intrépidité et son intelligence, fixer sur lui les regards du grand homme de guerre, et Napoléon, pour le récompenser, résolut de lui confier un commandement en chef.

Avant de décrire les glorieuses opérations du neuvième corps de la grande armée, appelé jusqu'en janvier 1807 armée des alliés, nous croyons utile de jeter un coup d'œil sur la Silésie, théâtre de ses succès et de donner quelques aperçus géographiques et historiques sur cette province prussienne (1).

La Silésie est comprise entre le 50° et le 52° degré de latitude, mais sa température est plus froide que ne semble l'indiquer sa position géographique.

Bornée au nord et à l'est par la Nouvelle-Marche et les plaines de la Pologne; au sud par la Gallicie et les monts Carpathes; à l'ouest, vers les frontières de la Bohême, par une chaîne de montagnes qui se joignent aux Carpathes à Jablunka, par la Bohême et la Lusace; cette province offrirait, dans son aspect comme dans ses productions, une variété que souvent on cherche en vain dans une contrée beaucoup plus étendue, car elle n'avait guère que 1,900 lieues carrées de superficie.

(1) Tout ce que nous dirons sur la Silésie, dans le cours de cet ouvrage, se rapporte à l'état de cette province au moment de la campagne de Prusse en 1806.

En y comprenant le comté de Glatz et une petite partie de la Pologne prussienne divisée en deux cercles, réunis en 1796 au département de Breslau, et peuplés de 30,000 âmes, la Silésie contenait en 1806 plus de deux millions d'habitants, tandis qu'on en comptait à peine onze cent mille, lorsqu'elle passa sous le gouvernement de Frédéric II. Ce résultat, obtenu en moins de soixante années, était la conséquence des sages mesures adoptées par ce grand Roi, relativement à cette province. Ainsi, Frédéric, dès qu'il l'eut acquis par ses victoires, défendit sévèrement toute émigration, y laissa subsister une tolérance religieuse sans bornes, accueillit, rechercha même les étrangers, leur distribua des terres, leur fit construire des habitations et créa de cette manière plus de quarante colonies. En outre, il fit dessécher une grande partie des marais, et convertir en terres labourables une vaste étendue de forêts. On vit alors se développer en très-peu de temps une activité manufacturière des plus grandes, et tandis que la population prenait un accroissement chaque jour plus considérable, que le sol produisait en abondance les denrées agricoles, le commerce acquérait une importance qui rendit bientôt cette province une des plus riches de la monarchie prussienne.

Sans entrer dans de grands détails sur les richesses de toute espèce de la Silésie, nous en donnerons cependant un exposé rapide.

En 1806, l'exploitation de ses mines d'arsenic, à Goldner-Esel près de Reischeinstein, celles de cobalt à Querback, de calamine aux environs de Tarnowitz,

de plomb à Tarnowitz, de fer dans la basse Silésie, de cuivre à Kupferberg, d'argent à Tarnowitz, occupaient 6,000 ouvriers. On trouvait dans le comté de Glatz et dans la haute Silésie des mines de charbon d'une grande abondance; en outre, on comptait dans la province 200 fours à chaux, 24 verreries, une manufacture de faïence et des fabriques de porcelaines.

Le rapport de l'étendue de la Silésie à sa population, donnait 1070 hommes par lieue carrée, et cette proportion fait naître de prime abord une idée favorable de la culture qui pourvoit aux besoins d'un tel nombre d'habitants, surtout, si l'on observe que plus d'un tiers de la surface du sol était couvert de forêts, et que les marais et les parties stériles des montagnes enlevaient un terrain considérable à l'agriculture. Néanmoins, l'abondance des récoltes était due plutôt à la nature du sol qu'à l'intelligence du laboureur. Quoi qu'il en soit, la province était d'une grande fertilité, non-seulement en grains de toute espèce, mais encore en légumes et en pommes de terre d'une excellente qualité. La majeure partie de ces denrées était consommée sur place par les habitants, et la principale richesse commerciale du pays consistait en lin, en tabac, en garance, en betterave pour la fabrication du sucre, en vin converti en vinaigre.

Le Roi était, en 1806, propriétaire de presque toutes les forêts de la province, composées en général d'arbres résineux et distribués avec tant d'inégalité entre la haute et la basse Silésie, que celle-ci recevait de la première, par le cours de l'Oder, la majeure partie

du bois indispensable à sa consommation. Une énorme quantité était absorbée par le blanchissage des toiles, toiles très renommées; il en restait cependant encore une petite partie destinée à l'exportation.

La toile, les draps, les étoffes de coton et les cuirs étaient, et sont encore, les quatre principaux articles manufacturés sur lesquels reposent le commerce de la province.

La filature de lin occupait des cantons entiers, et Frédéric II encouragea tellement ce genre de travail, qu'il y exerça ses soldats, et exigea que tout valet de ferme sût filer, avant d'obtenir la permission de se marier. Le lin filé au fuseau était cependant d'une finesse extrême. Plusieurs milliers d'ouvriers étaient employés à rassembler, rassortir et vendre ce lin. Il passait ensuite par les mains de 30 mille tisserands. 200 blanchisseries établies dans les montagnes d'où coulent les eaux les plus pures, employaient également un grand nombre de bras. C'est encore au génie de Frédéric II que la Silésie devait l'avantage de tisser elle-même ses laines. Ce prince força les femmes, les enfants et les pauvres à s'occuper de filature. Le résultat de ces soins fut la mise en activité de 5,000 métiers et l'occupation de 14,000 ouvriers en drap dans les villes de Breslau, Grünberg, Liegnitz, Lüben et Neurode; 2,237 métiers à étoffe de coton, 72 imprimeries, un atelier de teinture étaient établis à Breslau en 1806. Le travail des cuirs occupait 1,000 ouvriers, celui des étoffes de soie 3,000.

La Nouvelle-Marche, les autres provinces de la monarchie prussienne, l'Angleterre, la Pologne, la Russie, fournissaient à la Silésie un vaste débouché au moyen de l'Oder, qui communiquait par des canaux avec l'Elbe et Hambourg.

Au milieu des forêts et des montagnes se trouvaient d'excellents pâturages, nourrissant beaucoup de chevaux et de nombreux troupeaux, insuffisants néanmoins pour les besoins de la province. Les chevaux propres à la selle se tiraient, en 1806, de la Hongrie et de la Pologne ainsi que les bœufs et autres animaux pour la consommation. La Silésie avait à cette époque 200 mille chevaux, 700 mille têtes de bétail et 2 millions de bêtes à laines.

On doit comprendre, d'après ce court exposé, combien Napoléon, dès qu'il eut battu l'armée de Frédéric-Guillaume à Iéna et à Auerstaedt, devait désirer se rendre maître d'une contrée aussi riche et pouvant offrir autant de ressources pour alimenter la guerre.

Le grand Frédéric, après avoir conquis la Silésie, n'assimila l'administration de cette province à aucune de celles des autres parties de ses états. Il la composa d'un ministre dirigeant (1), qui ne rendait compte qu'au Roi seul; de deux chambres dites de guerre et des domaines, siégeant à Breslau et à Glogau, ayant la première 20 membres, la seconde 12; de 10 conseil-

(1) Quatre ministres dirigeants s'étaient succédé en Silésie depuis la conquête de cette province par Frédéric II.

lers assez improprement appelés de guerre, chargés, chacun de la surveillance d'un certain nombre de villes qu'ils représentaient près des chambres; enfin de 50 conseillers provinciaux répartis dans les 50 cercles avec autant de receveurs de taxes, et dont le soin des villages et campagnes formait l'attribution principale. Un conseil supérieur des mines dirigeait cette partie du service public, l'accise et les forêts royales avaient également une administration particulière.

Il y avait donc cinq manières d'envisager les divisions de la Silésie, en 1806.

1° Au point de vue géographique, en haute et basse Silésie.

2° Sous le rapport politique, en principautés immédiates et médiates.

3° Pour ce qui a trait aux contributions, en cercles et districts, les villes en inspections.

4° Pour les affaires civiles, criminelles et ecclésiastiques en trois régences.

5° Pour les hautes finances et la police en deux départements.

Le département de Glogau comprenait la basse Silésie telle qu'elle avait été déterminée par le partage de 1163 entre les fils d'Uladislas. Il se subdivisait en 16 cercles où l'on trouvait 44 villes et 2,237 villages. Celui de Breslau s'étendait sur tout le reste de la province et sur le comté de Glatz; il comptait 34 cercles, 103 villes et 4,812 villages. Les trois régences avaient leur siège à Breslau, Brieg, Glogau.

Les domaines royaux, les droits établis sur quel-

ques objets de consommation, le plus important perçu sur le sel, l'impôt territorial, l'accise, les péages et le *nahrungs-geld* (1) étaient les principales sources des revenus du gouvernement. Le montant de la ferme des domaines et celui des ventes faites dans les forêts étaient versés dans les caisses dites des domaines.

La répartition de l'impôt territorial avait pour base un cadastre remarquable par sa justesse et irrévocablement fixé ainsi que l'évaluation des denrées, évaluation qui ne s'élevait pas au tiers de leur prix habituel. Frédéric II voulant encourager le cultivateur à tenter des améliorations, par la certitude d'en recueillir tout le fruit, avait pris à cet égard un engagement qui fut constamment respecté par ses successeurs. Ce cadastre établissait la proportion dans laquelle les différentes classes d'habitants devaient payer. Cette proportion était la suivante : La noblesse, les curés et les établissements d'instruction publique, 28 p. 100 ; les paysans, 34 ; les ordres religieux et militaires, 40 ; l'évêque de Breslau et son clergé régulier, 50 (2).

Les augmentations d'impôts n'ont donc pu porter que sur l'accise que dirigeaient trois administrations à Breslau, Neiss et Glogau, et dont le produit était

(1) L'impôt sur l'industrie.

(2) Après la guerre de Sept Ans, un établissement de finances très-important fut créé en Silésie, c'est la *Landschaft*, ou caisse de crédit ouverte à la noblesse, dont tous les biens servaient d'hypothèques générales à 80 millions de billets en émission. Chaque noble pouvait emprunter jusqu'à la concurrence de la moitié de sa fortune. Les actions de la *Landschaft* donnaient un intérêt de $\frac{4}{p}$ 100.

versé dans les caisses de la guerre, et sur le *nahrungs-geld*. Le produit des postes et du timbre était envoyé directement à Berlin. On percevait encore un impôt de tolérance sur les Juifs, un droit sur la caisse des villes, des villages et des couvents, une taxe pour les logements militaires et quelques autres d'une moindre importance. Les revenus du fisc, en 1806, pouvaient être évalués à 12 millions pour le département de Breslau, à 4 ou 5 pour celui de Glogau, ce qui donnait 16 à 17 millions, toutes dépenses prélevées, excepté celles qu'exigeaient l'État et les affaires militaires. Les dépenses relatives à l'entretien des troupes dans la province, aux établissements publics ; les secours accordés aux cantons les plus pauvres par la caisse de Breslau étaient assez considérables pour que le roi de Prusse ne retirât guère plus de deux ou trois millions par an de la Silésie.

Il mourait en Silésie, en moyenne, 1 individu sur 17 : le climat peut donc être regardé comme salubre. Il faut excepter cependant de cette règle quelques villes comme Neiss qui perdait annuellement un individu sur 17, à cause des maladies engendrées par les marais qui l'environnent.

Dans les cercles touchant la Pologne, l'habitant de la Silésie se confondait, par ses habitudes, avec ses voisins moins civilisés, tandis que la richesse et le luxe de Breslau mettaient cette ville au rang des premières cités de l'Allemagne. La grossièreté, la paresse des paysans, serfs et encore attachés à la glèbe dans beaucoup de villages, contrastaient singulièrement

avec l'intelligence des ouvriers et l'activité des manufactures. On peut en conclure que, malgré les soins constants et éclairés du gouvernement prussien, et quel qu'ait été le succès de ces soins, il restait au moment de l'ouverture de la campagne de 1806, beaucoup à faire pour la Silésie.

A cette époque, cette province était peut-être la seule de la monarchie prussienne, qui offrit, pour la défense, tous les avantages de la nature unis aux ressources de l'art. Montagnes élevées, places fortes, fleuve large et profond, tout semblait concourir à assurer à cette contrée des moyens de résistance importants. Un adversaire, arrivant par le sud et l'ouest, du côté de la Bohême et de la Saxe, trouvait comme obstacles : 1° la chaîne de montagnes des Sudètes qui communique du côté de la Saxe avec les monts dits *Erzgebürge*, et du côté de la Moravie avec les Alpes carpathiennes. Le noyau des Sudètes, appelé par les Silésiens *Riesen-Gebürge* (Montagnes des Géants), renferme les sommets les plus élevés des montagnes de l'Allemagne septentrionale ; 2° les forteresses de première ligne et de première classe de Glatz et Silberberg, qui formaient une pointe avancée vers le sud ; 3° Schweidnitz et Neiss, situées un peu en arrière, et qui, avec Glatz ou après sa prise, avec Silberberg, faisaient un triangle formidable ; 4° enfin, le cours de l'Oder appuyé à gauche à la forteresse de Kosel, ayant au centre Brieg et Breslau, à droite Gross-Glogau. L'Oder, excellente base d'opération pour une armée qui veut envahir la Bohême et la Saxe, était

une ligne de défense non moins bonne pour une armée forcée d'abandonner les défilés, les gorges et les crêtes des montagnes, ainsi que les positions militaires qu'on y rencontre à chaque pas, pour se replier devant un ennemi victorieux.

Ces obstacles devinrent inutiles à la Prusse en 1806, cela est vrai, mais c'est parce que les victoires d'Iéna et d'Auerstaedt, dès le début de la campagne, la marche rapide de la grande armée sur la Saxe, alors qu'on la croyait presque sur le Rhin, ayant porté nos troupes sur le bas Oder, cette ligne, ainsi que celle des Sudètes furent prises à revers, en sorte que toutes les places de Silésie purent être attaquées en remontant le fleuve. Mais il n'en est pas moins fort probable que, si l'armée prussienne, au lieu d'avoir dans son organisation, sa bravoure et ses moyens d'action, une présomption ridicule, au lieu de se laisser couper par les belles manœuvres de Napoléon, s'était défiée davantage d'un ennemi aussi redoutable, et avait su manœuvrer et défendre avec plus d'intelligence ses frontières, nos troupes, auraient trouvé les plus grands obstacles pour pénétrer en Silésie. Il eût fallu livrer des combats nombreux avant d'arriver devant les places fortes sur la ligne de l'Oder, et la campagne du neuvième corps ne se fût pas bornée à des sièges et à des affaires partielles. Il ne faut pas oublier non plus que l'invasion de la Silésie par le bas Oder fut due beaucoup aussi à cette circonstance, que les frontières de la monarchie prussienne étaient presque sans défense du

côté de l'est, en 1806, et qu'il nous fut par conséquent plus facile de tourner les montagnes de la Bohême et de la Saxe.

Nous avons déjà dit un mot de la chaîne des Sudètes, nous ajouterons seulement que cette ligne qui court du nord-ouest au sud-est en séparant la Silésie prussienne de la Bohême, projette vers le nord des lignes secondaires dont les crêtes séparent les bassins des affluents de gauche de l'Oder.

Ce fleuve, principal cours d'eau de la Silésie, prend sa source aux monts Carpathes, en Moravie, à six lieues des frontières de la Prusse. Il roule pendant quelque temps au travers de régions presque impraticables aux armées, tant elles sont accidentées, et rencontre comme premier poste militaire en Silésie, Ratibor, puis, quelques lieues plus bas, Kosel. Sa direction jusqu'à son entrée dans la Nouvelle-Marche non loin de Zulichau, se maintient presque toujours du sud-est au nord-ouest. Son parcours total est de 150 lieues de sa source à son embouchure. Il baigne les murs de Brieg, Breslau et Gross-Glogau. Ce fleuve navigable depuis son entrée jusqu'à sa sortie de la province de Silésie, traversait cette province dans toute sa longueur. Il arrosait, après Ratibor, une plaine marécageuse en quelques endroits, mais généralement fertile et bien cultivée. Des chênes remarquables croissaient, en 1806, sur ses bords. Sa rive droite, s'élevant insensiblement vers la Pologne, présentait quelques collines et de vastes plaines sablonneuses couvertes

de forêts. Sur la rive gauche existait une suite de montagnes se détachant du massif des Sudètes, et donnant naissance à une foule de petites rivières ou de ruisseaux très-rapides. Les principaux affluents de gauche de l'Oder arrosant la Silésie prussienne, étaient : Le Bober, qui prenait sa source vers Landshut, s'éloignait peu des frontières de la Lusace, et, après un cours inégal et torrentueux par Hirschberg et Sprottau, se perdait dans le fleuve à Crossen. La Neiss qui se formait dans le comté de Glatz, passait à Wartha, Neiss, et se jetait dans l'Oder à Schurgast. Le Lohe. Sur la rive droite, le Stober, la Malapane, le Bortsch.

Nous n'indiquerons que pour mémoire, les huit forteresses qui existaient en Silésie à l'ouverture de la campagne de Prusse, et qui devaient leurs plus beaux ouvrages et leurs principales défenses au grand Frédéric, savoir :

Kosel, Brieg, Breslau, Gross-Glogau, Schweidnitz, Neiss, Glatz et Silberberg. Elles seront décrites avec le plus de détail possible dans le cours de l'ouvrage, quand il sera question des opérations qui ont eu lieu autour de chacune d'elles.

L'effectif des troupes prussiennes répandues dans ces diverses places fortes et dans les autres garnisons de la Silésie, montait habituellement à 40 mille hommes en temps de paix et 50 mille en temps de guerre, savoir : 25 bataillons d'infanterie, 16 de garnison, 25 escadrons de cuirassiers, 10 de dragons, 40 de husards ; mais en 1806, les troupes prussiennes station-

nées en Silésie n'étaient pas aussi nombreuses, elles ne présentaient guère qu'un effectif de 32 à 35 mille hommes répartis à peu près de la manière suivante : A Glogau 3,500, à Breslau 5,500, à Brieg 1800, à Schweidnitz 4,500, à Neiss 5,000, à Kosel, Glatz et Silberberg, 12,000 (1).

Il y avait à Breslau une fonderie de canons.

La Silésie était, en 1806, bien percée de routes grandes et belles, et de lignes secondaires. Les routes principales faisant communiquer cette contrée avec le reste de l'Allemagne et les diverses provinces prussiennes étaient :

1° Celle de Berlin à Breslau, passant à Francfort-sur-l'Oder, Crossen, Grünberg, Polekwitz, Lüben, Parchwitz, Neumarck et Lissa.

2° Celle de Dresde (Saxe) à Breslau, par Bautzen, Górlitz, Bunzlau, Haynau, Liegnitz et rejoignant à Neumarck la route de Berlin.

3° Celle de Prague à Breslau, par Konisgratz, Glatz et se bifurquant à Franckenstein.

4° Une route partant de Gross-Glogau, rejoignant à Lüben celle de Berlin et se prolongeant par Ohlau, Brieg, par la rive gauche de l'Oder jusqu'à Oppeln où elle passe sur la rive droite du fleuve, va gagner Strehlitz et Krakau.

(1) Nous ne donnons ici qu'un aperçu des forces que la Prusse eut à opposer en Silésie au corps du prince Jérôme, des ressources de toute nature dont elle disposait, parce que nous entrerons dans les plus grands détails lorsqu'il sera question du siège de chacune des places de cette province.

5° Une route partant de Franckenstein, se dirigeant sur Reichenbach, Schweidnitz, Striegen, Lauer, coupant à Leignitz la route de Dresde et rejoignant à Lüben celle de Glogau à Breslau.

6° Deux routes partant également de Franckenstein, et se dirigeant l'une par Neiss sur Ohlau, l'autre également par Neiss sur Olmutz.

7° De Breslau, partaient deux routes sur la Pologne par Hundsfield, Wartemberg et Petrikau.

8° Une autre partant de Neiss, côtoyait les frontières de la Silésie autrichienne et rejoignait à Teschen celle d'Olmutz.

Parmi les peuples qui habitaient au delà des montagnes du pays des *Suèves*, Tacite compte les *Elysi*, qui semblent avoir donné à la Silésie le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Conquise au III^e siècle par les Romains sous Marc-Aurèle, envahie au V^e par les Slaves venus des bords de la mer Noire, et auxquels les Thuringiens la disputèrent et l'arrachèrent à leur tour, cette contrée passa ensuite sous la domination des souverains de la Pologne, fut gouvernée sous eux par des capitaines de leur nation, et se peupla d'un mélange d'Allemands et de Polonais.

A ces différentes époques, la barbarie où étaient plongés le nord et l'orient de l'Europe s'étendait sur les Silésiens, et fait peu regretter l'obscurité de leur histoire : saint Hilaire vint, au VIII^e siècle, leur prêcher le christianisme, qui cependant ne fut généralement répandu parmi eux que dans le cours du X^e. En

960, le roi de Pologne Micislas, devenu chrétien, établit à Smogra (1) la résidence d'un évêque de Silésie, transportée depuis à Breslau par Casimir I^{er}, qui, longtemps moine à Cluny avant de monter sur le trône, fonda des couvents dans toutes les parties de ses États, et particulièrement l'abbaye de Lenbuss, dans la principauté de Wohlau. A l'exemple de Louis le Débonnaire, Boleslas III partagea ses États entre ses enfants. L'aîné, Vladislas, eut la Silésie et la province de Cracovie. Bientôt, armé pour ravir le partage de ses frères, il perdit lui-même le sien; mais ses trois fils, avec le secours des empereurs d'Allemagne, recouvrèrent à la fin la Silésie, qui se trouva ainsi, vers l'an 1160, entièrement détachée de la Pologne.

En 1163, deux des fils d'Uladislas s'établirent à Teschen et à Glogau. Breslau fut le partage de l'aîné, qui, après la mort d'un de ses frères, s'empara de la principauté de Glogau, et régna sur la Silésie basse et centrale, souvent confondue sous la première dénomination. Son fils, Henri le Barbu, épousa la célèbre Hedwig, fondatrice du couvent de Trebnitz, canonisée, déclarée patronne de Silésie, et dont quelques institutions dignes d'un siècle plus éclairé font respecter la mémoire. Telle est la loi par laquelle la peine de mort, pour certains délits, est commuée en travaux publics. Sous le règne de Henri II, la grande

(1) Cette ville, située sur la rive droite de l'Oder dans le cercle de Wohlau, n'existe plus aujourd'hui.

irruption des Tartares désola la partie orientale de l'Allemagne. Breslau fut réduite en cendres, les habitants se retirèrent et se défendirent dans une île de l'Oder; Henri voulut en vain s'opposer à la dévastation de son pays, et mourut, les armes à la main, sous les murs de Liegnitz. Après avoir brûlé cette ville, les Tartares continuèrent leur route vers la Moravie.

Le dernier lien qui pouvait rapprocher la Silésie de la Pologne, l'éligibilité des ducs silésiens à la couronne, se trouva vers ce temps entièrement rompu. Les Polonais exclurent de leur diète les princes qu'ils regardaient comme allemands, et dont ils détestaient le langage et les mœurs. Ces princes, extrêmement multipliés et affaiblis par des partages successifs, sentirent bientôt le besoin d'un nouvel appui, et ils se trouvèrent sous la puissance des rois de Bohême. Henri IV, duc de Breslau, le premier, reconnut Jean de Lützelburg (1) pour son souverain, mais en se réservant les privilèges dont jouissaient alors dans presque tous les États de l'Europe les grands vassaux de la couronne. Henri mourut sans enfants mâles, et Jean devint maître du duché de Breslau. Son fils, l'empereur Charles IV, par son mariage avec Anne de Jauer, joignit les principautés de Jauer et de Schweidnitz à ses États héréditaires, et, vers l'an 1350, son autorité s'étendait sur presque toute la Silésie.

(1) Jean de Lützelburg, ou Luxembourg, roi de Bohême, fut tué à la bataille de Crécy.

En 1350, les rois de Bohême conservèrent la souveraineté de cette province environ cent ans, que remplissent une révolte cruellement punie des habitants de Bréslau contre leur nouveau maître, des guerres entre les princes du pays, et enfin les troubles que l'hérésie de Jean Huss excita dans le nord de l'Allemagne. Les Silésiens, ardents catholiques, furent tour à tour l'instrument de la vengeance des papes et la victime de leur zèle à en seconder l'intolérance. George Podiebras, sectateur de Jean Huss, ayant été élevé sur le trône, fut excommunié par Paul II, qui osa transporter au roi de Hongrie ses droits à la couronne de Bohême. Mathias entra aussitôt, à la tête d'une armée, dans la Silésie, et, après une lutte sanglante, elle lui fut abandonnée, en 1474, par Ladislás, fils de Podiebras, et par Casimir, fils d'un roi de Pologne, qui opposait des prétentions non moins injustes à celles que faisait valoir Mathias. En 1474, ce prince diminua l'autorité de ses vassaux trop puissants, et assura au pays qu'il venait d'acquérir une tranquillité qui ne fut troublée que sous Louis, le dernier de ses successeurs. Les opinions de Luther pénétrèrent alors en Silésie, et y furent adoptées par le sénat de Bréslau, qui employa toute son influence pour les répandre, tandis que Louis s'efforçait de les réprimer.

En 1526, la Silésie passa avec le royaume de Hongrie sous la domination de la maison d'Autriche (1),

(1) Louis ayant été tué à la bataille de Mohatz contre les Turcs,

et des querelles de religion l'agitèrent sous cette nouvelle dynastie plus violemment que jamais. On voit successivement Ferdinand I^{er} donner contre le luthéranisme les édits les plus sévères, suspendre un moment ses persécutions, lorsque Soliman II envahit la Hongrie et menaça Vienne, et les recommencer bientôt après, avec une ardeur que lui inspirait Charles-Quint, son frère. Lorsque celui-ci, par la paix d'Augsbourg, renonça à son grand projet de l'extirpation de l'hérésie, la Silésie, n'étant point regardée comme partie intégrante du corps germanique, ne fut pas comprise dans le traité, et n'obtint aucun des avantages qu'il assurait aux protestants. Sous Maximilien II, prince tolérant, elle jouit de quelque repos, mais ses malheurs recommencèrent sous Rodolphe II, quoique la révolte de son frère Mathias et la guerre avec les Turcs l'eussent forcé de faire aux protestants, par un édit appelé la lettre impériale, quelques concessions peu respectées. Mathias et Ferdinand II tinrent la même conduite; les habitants de la Bohême et les Silésiens, poussés à bout, se réunirent, et commencèrent sous ce dernier, en 1618, la terrible guerre de Trente-Ans. Frédéric, électeur palatin, leur chef, fut battu à Prague par Maximilien, duc de Bavière, et le général Tilly; le sang coula partout en

les Hongrois, dont la couronne était élective, appelèrent au trône Ferdinand, frère de Charles-Quint, qui avait déjà reçu en partage la Bohême et la Moravie.

Bohême et en Silésie. Gustave-Adolphe vint au secours des protestants, et cette dernière province fut, entre les Suédois et les Allemands, le théâtre d'une guerre signalée des deux côtés par toutes les cruautés que la vengeance et le fanatisme peuvent inspirer. La paix de Westphalie garantit en 1648 la liberté de religion à toutes les principautés de Silésie relevant de l'empereur comme fief immédiat, mais elle ne stipula rien pour les pays héréditaires, dans lesquels quelques églises, dites de grâce, furent seulement accordées aux protestants.

Enfin, en 1707, Charles XII, roi de Suède, lors de son entrée en Saxe, épousa vivement les intérêts des religionnaires, et la paix d'*Altranstaedt* leur rendit les églises qui leur avaient été enlevées, et permit l'exercice du culte pour lequel ils avaient depuis si longtemps combattu. Depuis ce moment, peu d'événements remarquables ont eu lieu dans la Silésie jusqu'à l'époque où elle devint le théâtre de la gloire de Frédéric II. Armé d'abord pour réclamer le petit cercle de *Schweibus*, puis les duchés de Liegnitz, Brieg, Wohlau, et Jagerdorff, dont un traité de succession, signé en 1537 avec Frédéric, duc de Liegnitz, avait assuré l'héritage aux électeurs de Brandbourg, que différentes circonstances avaient jusqu'alors empêchés de faire valoir leurs droits, ce prince étendit ses prétentions avec ses conquêtes; et tel fut l'ascendant de ses armes, qu'après s'être fait prêter hommage par la basse Silésie le 7 octobre 1741, il força Marie-

Thérèse à lui céder par la paix de Breslau, le 11 juin 1742, la province entière, à l'exception des duchés de Teschen et de Bielitz, et d'une partie de ceux de Troppau, Jagerndorff et Neiss, formant à peu près une étendue de vingt-cinq lieues carrées.

A chaque pas se présentait dans cette province le théâtre d'une des victoires auxquelles ce grand prince dut ses conquêtes, ou un monument de la prévoyance avec laquelle il s'efforça de les affermir. A Molwitz, près de Brieg, il humilia pour la première fois la puissance autrichienne; il fut vainqueur à Hohenfriedeberg, près de Striegan, le 4 juin 1745; à Lissa et Leuthen, près de Neumark, le 5 décembre 1757 et à Peinthen, près Liegnitz, il battit Landon le 15 août 1760.

Frédéric II connut et s'efforça de développer les ressources du pays qu'il venait d'acquérir, et ses institutions, conservées par ses successeurs, le conduisirent par degrés à l'état prospère où il se trouvait en 1806 (1).

(1) Mathieu Dumas s'étant étendu longuement, dans son important ouvrage, sur les forces et l'organisation de l'armée de Frédéric-Guillaume, au moment où ce prince quitta Berlin pour se porter sur Erfurt, nous croyons inutile d'entrer à ce sujet dans aucun détail.

OPÉRATIONS
DU
NEUVIÈME CORPS DE LA GRANDE ARMÉE

EN SILÉSIE,

SOUS LE COMMANDEMENT EN CHEF DE S. A. I. LE PRINCE JÉRÔME NAPOLEON.
(D'octobre 1806 à juillet 1807.)

LIVRE PREMIER.

CROSSEN.

Mouvement des troupes alliées. — La division bavaroise de Wrède reçoit ordre d'investir le fort de Plassenburg. — Le prince Jérôme la rejoint sous Culmbach, et en prend le commandement en chef. — État de situation de cette division. — Blocus de Plassenburg. — Marche des Bavarois de Culmbach sur Dresde. — Le prince Jérôme rejoint l'empereur à Iéna, laissant le général Hédouville, son chef d'état-major, pour le remplacer. — Arrivée des Bavarois à Dresde. — Prise de possession de l'arsenal. — La division de Wrède quitte Dresde après cinq jours de repos dans cette ville, et se dirige sur Crossen. — Marche des divisions de Deroÿ et de Seckendorf sur Dresde et Crossen. — Le corps d'armée du prince Jérôme se trouve formé dans cette ville et prêt à entrer en Silésie.

Les troupes alliées qui formèrent le corps d'armée aux ordres de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, durent opérer une marche assez longue, avant de se trouver réunies sur les bords de l'Oder. Ce ne fut guère que vingt-cinq jours après la bataille d'Iéna, vers le 8 novembre, et à Crossen, dans la Nouvelle-Marche, qu'eut lieu la concentration des deux divisions bavaroises et de la division wurtembergeoise.

Nous allons consacrer ce premier livre à l'histoire de l'itinéraire de chacune de ces divisions, et à faire connaître leur composition, leur force, leur marche sur la Saxe, leur passage à Dresde, leur arrivée sur l'Oder et enfin leur entrée en Silésie.

Vers le milieu de septembre 1806, au moment où les relations entre la France et la Prusse n'existaient plus que pour la forme, au moment où les dernières notes diplomatiques s'échangeaient, non-seulement sans espoir, mais même sans désir d'accommodement de part et d'autre, Napoléon fit expédier aux troupes mobiles de nos alliés l'ordre de compléter leurs cadres, et de se tenir prêtes à marcher. Déjà les corps prussiens avaient envahi la Saxe et occupaient le pays de Bayreuth (1); l'armée française se dirigeait vers l'Elbe et la Saale. La guerre était inévitable. Le roi Frédéric Guillaume n'attendait plus que l'entière exécution des dispositions ordonnées à ses troupes pour lancer son manifeste du 9 octobre (2).

(1) Les raisons qui déterminèrent la guerre de Prusse, tout ce qui se passa en Europe sous le rapport militaire et politique, depuis le traité de Presbourg jusqu'à la rupture de la paix, en octobre 1806, est si bien décrit dans l'important ouvrage de Mathieu Dumas, que nous croyons complètement inutile d'entrer dans des détails que nos lecteurs trouveront admirablement rendus dans le précis historique du savant général.

(2) Ce document historique est trop connu pour que nous le reproduisions ici, il se trouve en entier dans le 7^e volume (page 408), de l'ouvrage intitulé : *Recueil des pièces officielles*, par F. Schall.

A cette époque, et depuis le traité de Presbourg, nous avons pour auxiliaires en Allemagne, les rois de Bavière et de Wurtemberg, les grands-ducs de Hesse-Darmstadt, de Bade et de Nassau, le prince Primat, les princes de Wurtemberg et de Hohenzollern et la ville de Hambourg. Les troupes d'une partie de ces princes avaient fait, dans nos rangs, la campagne de 1805.

La Bavière avait mis sur pied 30,000 hommes environ dont 4,300 de cavalerie fractionnés de la manière suivante : la division du général de Deroy, forte de 11,000 hommes, cantonnée entre l'Inn et l'Isère, vers Passau et Braunau ; la division du général de Wrède, de 12,000 hommes, à Munich jusqu'en septembre, et à cette époque à Eichstadt ; 3,000 hommes aux ordres du général de Kinkel, dans le Tyrol ; 2,000 sur les bords de l'Inn, à Ansbach et Nuremberg.

Le Wurtemberg avait une division de 7,000 hommes à Elvangen, sous les ordres du général de Seckendorf.

Le duc de Hesse Darmstadt, une division de 4,300 hommes à Darmstadt, commandée par le général de Werner.

Le grand duc de Bade, une division de 5,000 hommes, à Hanau, commandée par le général de Clossmann.

Le duc de Nassau, 3 bataillons ou 2,250 hommes.

Le prince Primat, le prince de Wurtemberg, celui de Hohenzollern et la ville de Hambourg 2 à 3,000 hom-

mes à Aschaffembourg et dans la citadelle de Wurtzbourg.

Napoléon avait un admirable système pour présenter toujours à ses ennemis une force capable de lutter avec eux. Tout en marchant et combattant, il ne cessait d'organiser. En arrière de ses colonnes envahissantes, il formait d'autres colonnes et les échelonnait depuis sa base d'opération, de manière à couvrir ses lignes de retraite. Il avait ainsi continuellement sous la main des troupes fraîches pour remplacer les pertes que lui faisaient éprouver, même ses victoires. Pour nous servir d'une comparaison qui, bien qu'un peu vulgaire, n'en est pas moins juste, nous dirons qu'il ne poussait jamais un pion sur le grand échiquier appelé théâtre de la guerre, sans avoir en arrière un autre pion prêt à soutenir le premier. Fidèle à cette manière judicieuse d'opérer, l'Empereur n'eut pas plutôt résolu de porter en avant les réserves, la garde et six des huit corps de la grande armée (1), qu'il songea à organiser en arrière d'eux et sur leurs flancs, des forces imposantes. C'est à cela qu'il destina, dès la fin de septembre, le 8^e corps aux ordres du maréchal Mortier et les troupes actives des princes allemands. Il songeait aussi à en utiliser une partie pour la conduite en France des prisonniers prussiens. Aux Bava-

(1) Le 2^e corps commandé par le maréchal Marmont était en Dalmatie.

rois et aux Wurtembergeois, il résolut de confier une mission plus belle et plus importante encore, celle de conquérir la Silésie en couvrant le flanc droit de la grande armée. Ces troupes, bien qu'ayant donné au maréchal Bernadotte (1), pendant la campagne d'Ulm et d'Austerlitz, de fréquents sujets de plaintes, étaient cependant plus aguerries que celles des autres petits états. Elles étaient rompues à notre manière de faire la guerre et, quoique fort éloignées encore d'avoir l'aplomb, la bravoure et l'élan de nos soldats, on pouvait espérer en tirer un bon parti, surtout en leur donnant des chefs tels que Vandamme qui, déjà, avait fait preuve de grands talents militaires; Montbrun, l'un de nos meilleurs officiers de cavalerie légère; Lefebvre Desnouette, officier général du plus grand mérite; le prince Jérôme, qui, s'il n'avait pas encore toute l'expérience nécessaire pour exercer un grand commande-

(1) Le 19 septembre 1806, le maréchal Bernadotte ayant appris que l'intention de l'Empereur était de renforcer son corps d'armée d'une division bavaroise, lui écrivit, ainsi qu'un major-général, pour le supplier de ne pas lui donner de troupes étrangères. Dans ces deux lettres, il se répand en plaintes amères sur les Bavaois, exposant les déboires que lui ont fait éprouver les soldats de cette nation, pendant la campagne de 1805. Il relate leur peu de discipline dans les marches, leur manière de se garder, d'exécuter les ordres. Peut-être sont-ce ces lettres qui déterminèrent l'empereur à placer les Bavaois en dehors du contact des troupes françaises, et sous la surveillance immédiate d'un homme qui, bien que fort jeune encore, pouvait leur imposer, et par l'énergie de son caractère, et par l'autorité de son nom.

ment, avait montré déjà une énergie et une intelligence vivement appréciées par Napoléon. D'ailleurs, frère du grand capitaine, alors l'idole de ceux qu'il menait à la victoire, son nom seul était pour les alliés une marque de bienveillance de la part de l'Empereur et un motif puissant pour les engager à lutter de patience, de vertu militaire et d'audace avec les troupes françaises.

Le 1^{er} octobre, la 2^e division bavaroise dite de Wrède (1), qui déjà pendant le mois dernier avait fait un premier mouvement de Munich sur Eichstadt, reçut du major-général l'avis, qu'à partir de ce moment, elle était détachée, n'appartenait plus à aucun corps de la grande armée et recevrait directement les ordres de l'Empereur. La même lettre, datée du grand quartier-général, à Wurtzbourg, prescrivait au général-major comte Mezzanelli, qui commandait cette division pendant la maladie du général de Wrède, de mettre immédiatement ses troupes en marche pour Nuremberg, et de se trouver dans cette ville du 5 au 6 octobre. Le 5, une nouvelle dépêche du prince de Neuchâtel ordonnait à cette division de prolonger son

(1) Le lieutenant-général baron de Wrède, commandant cette division, malade à Munich, écrivit à l'Empereur, pour lui exprimer son chagrin de ne pouvoir se mettre à la tête de ses troupes. Sa division, que nous continuerons cependant à appeler de son nom, fut commandée par le général-major comte Mezzanelli, chef de la 1^{re} brigade.

mouvement sur Bayreuth et de se porter de là sur Culmbach pour investir et sommer le fort de Plassemburg. « Votre langage, ajoutait Berthier, dans sa « lettre, doit être celui-ci : Que nous occupons le « pays de Bayreuth pour appuyer notre droite et pro- « téger le territoire de la Confédération du Rhin me- « nacé par l'invasion de la Saxe par les Prussiens. Si « Culmbach (1) refuse de se rendre, après sommation, « après avoir jeté quelques obus et boulets dans la « place, vous en ferez faire le blocus par le nombre de « troupes nécessaires, et vous vous tiendrez prêt à « marcher avec le reste de votre division. »

La division de Wrède, lorsque son mouvement commença, était composée de la manière suivante :

Général de division : baron (de Palm, capitaine,)
de Wrède (malade à Mu- { Baron de Klendgen, } aides-de-camp.
nich). { lieutenant.

Généraux { général major : comte de Mez- (baron de Don-
commandant } zanelli, command. la 1^{re} brig. } nersberg, lieu-
les { général major : comte de Mi- } tenant.
brigades. { nucci, command. la 2^e brig. } de Klick, lieut. } aides-de-
camp.

État { adjudant comman- (Sartorius,
major. } dant : D'Eplen chef } Hazzi, } adjoints à l'état-
d'état-major. { Brentano, } major.
baron de Horn. }

Artillerie | Lieutenant-colonel : baron de Colonge, commandant.

Ordonnateurs { Boehm.
commissaires { Hofstetter.
des guerres. { Zimmermann.

(1) Culmbach était dominé par un petit fort nommé Plassemburg, c'est ce fort dont il est question ici.

TROUPE.

1 ^{re} brigade.	2 ^e de lig.	De Lessel, col., 1 ^{er} et 2 ^e bataillons.	29	1351	h. d. t. présens	1513	eff.
		De Dallwig, lieutenant-colonel.					
	13 ^e de lig.	De Schlossberg, lieut.-col., 1 ^{er} et 2 ^e bataillons.	39	4180		4513	
		Gunter, major.					
	3 ^e bataillon d'inf. lég. Comte de Prising, lieutenant-colonel.	49	572		650		
2 ^e brigade.	2 ^e rég. de chevau-légers.	Comte de Papeenheim, col.					
		Baron de Rechberg, majors, 3 escadr.	18	384	380 chev.	450	
	1 ^{re} batterie.	De Floret, cap. (6 pièces)	3	109	111	160	
		Carpers, cap.					
	3 ^e de lig.	3 ^e de lig.	Comte de Bercheim, colon., 1 ^{er} et 2 ^e bataillons.	37	1269	»	1437
Baron de Kestling, lieutenant-colonel.							
7 ^e de lig.		De Stengel, colonel, 1 ^{er} et 2 ^e bataillons.	18	642	»	809	
		Baron de Larosée, lieutenant-colonel.					
4 ^e bataillon d'infant. légère De Zoller, lieut.-col.		18	571	»	643		
3 ^e rég. de chevau-légers.	3 ^e rég. de chevau-légers.	Baron de Zandt, colonel.	47	399	399	449	
		De Hacher, major.					
2 ^e batterie.	2 ^e batterie.	Gambis, capitaine (3 escadrons).					
		Vandouve, capitaine (6 pièces).	3	107	103	146	
2 ^e de dragons.	2 ^e de dragons.	Comte de Seidniz, col.					
		— de Stock, major, (3 escadrons).	18	314	314	469	
		— de Wech, major.					
1 batterie des munitions.	1 batterie des munitions.	Tausch, capitaine (6 pièces).	3	112	120	144	
		Bracke, capitaine.					
Totaux			496	5830	1440	6902	

Cette division arriva le 9 à Bayreuth, distant de

Culmbach de quatre lieues, et se présenta le lendemain 10, devant le fort de Plassemburg, qu'elle investit aussitôt. Le même jour, S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, qui avait reçu ordre (1) le 8, de partir de Cronach pour prendre le commandement en chef des Bavaois, arriva de sa personne à Culmbach, fut reçu par un des régiments de cavalerie de la division, et établit son quartier-général à une demi-lieue du fort. Les Bavaois, fiers d'avoir à leur tête le frère de l'Empereur, se montraient pleins d'ardeur et de zèle; la place fut immédiatement sommée de se rendre et reconnue par un officier du génie.

Le commandant de Plassemburg était le général D'Uttenhoffen. La garnison forte de 750 hommes, dont 600 de troupes de ligne et 150 invalides, paraissait vouloir se défendre. Le fort, abondamment pourvu de vivres, pouvait soutenir un long blocus. La sommation resta sans effet, le commandant répondit qu'il était décidé à résister.

Le fort, élevé sur la rive droite et non loin des sources du Mein; au-dessus de la petite ville de Culmbach, qu'il dominait complètement, commandait la route de Bayreuth à Hoff. Il se trouvait, par sa position, un peu en dehors des lignes d'opérations de la grande armée, puisque les corps des maréchaux Soult et Ney, formant la colonne de droite, étaient passés

(1) Pièces justificatives du livre 1^{er}. (N^o 1.)

un peu à droite pour se porter en Saxe par Bayreuth et Hoff, mais il n'en avait pas moins une importance assez grande pour qu'il fût indispensable de s'en rendre maître. On ne pouvait laisser près du flanc droit de l'armée, à l'entrée des défilés des montagnes un poste dangereux, qui gênait les communications par Hoff. Aussi, l'Empereur ordonna-t-il de s'en emparer. Petit, mais parfaitement situé, très-bien fourni de vivres, ce fort, bâti sur un plateau étranglé, élevé de 160 mètres au-dessus de la vallée, était fermé par d'anciennes et épaisses murailles encore en bon état. Derrière les murs existaient des corps de bâtiments parallèles, et au centre, un grand édifice ayant la forme d'un carré long. Quelques tours saillantes flanquaient de longues parties droites ou courtines d'une élévation de 10 à 12 mètres au-dessus du sol. Dans les deux demi-tours ou cavaliers faisant face à la ville de Culmbach, on avait ouvert plusieurs embrasures garnies de pièces de gros calibre enfilant les routes, les prenant d'écharpe et rendant assez périlleux le passage des troupes ennemies sur la route de Bayreuth. Le talus de gauche de la montagne du côté opposé au Mein étant accessible, et les murs n'ayant pas une élévation trop considérable, il n'était pas impossible d'enlever la place par une escalade hardie. Une pareille entreprise souriait au caractère audacieux du prince commandant en chef; mais songeant, avec raison, que ses troupes n'étaient pas des troupes françaises avec lesquelles on est presque toujours assuré

de réussir dans des coups de main où il faut de l'audace, songeant aussi qu'il était vraiment inutile de perdre devant cette petite place des hommes et du temps; il se décida à la masquer, en laissant sous ses murs un de ses régiments et à continuer son mouvement sur la Saxe (1).

Le 11 au matin, Jérôme réunit ses troupes sur le chemin de Culmbach à Cronach, en passa la revue et se mit à leur tête pour les porter sur Lobeinstein. Au moment où une partie de la cavalerie passa sous le fort, elle eut quelques hommes blessés par son feu. Le même jour, la division logea à Cronach; le lendemain 12, à Steinwissen, et le surlendemain 13, elle coucha à Lobeinstein.

En plaçant son jeune frère à la tête des Bavares, l'Empereur lui avait donné pour chef d'état-major le général de division Hédouville, vieux et brave soldat blanchi sous le harnais, ponctuel, et très-capable de bien seconder le général en chef en imprimant une excellente direction aux affaires du ressort de l'état-major. Il était fort apprécié du prince auprès de qui il se trouvait déjà en qualité de chambellan.

(1) Le fort de Plasseburg résista jusqu'au milieu de novembre. A cette époque, l'empereur, fatigué de voir que ce blocus se prolongeait aussi longtemps, ordonna au général Legrand d'envoyer de Cronach de l'artillerie de siège pour le réduire. Une batterie de 22 bouches à feu de gros calibre fut élevée contre le fort. Le commandant, jugeant toute défense désormais inutile, capitula, et la garnison fut faite prisonnière de guerre.

Le prince Jérôme, bien qu'il fût heureux et fier de commander un corps chargé de seconder les opérations de la grande armée, ne pouvait perdre de vue cette grande armée et les combats qu'elle allait indubitablement livrer sur les bords de la Saale. Dans chacune de ses lettres (1), il suppliait l'Empereur de le rapprocher de sa personne et de ne pas le tenir éloigné du champ de bataille. Quant à moi, Sire, écrivait-il, en rendant compte de ses premiers actes et de sa marche sur Lobeinstein. « Quant à moi, Votre Majesté sait mieux que personne que ce dont j'ai le plus besoin, c'est d'acquérir de la gloire. Combien ne serais-je pas à plaindre, si au retour de cette campagne, je ne pouvais dire autre chose sinon : « J'ai commandé les Bavares, et je suis resté à l'arrière-garde. » Napoléon ne voulant donc pas enchaîner l'ardeur du jeune officier général, ardeur qu'il aimait à trouver chez tous les hommes qui faisaient la guerre avec lui, prescrivit à Berthier d'envoyer l'ordre à son frère de laisser le commandement momentané de la division bavaroise à son chef d'état-major et de se hâter de rejoindre de sa personne le quartier impérial. Une grande bataille était en effet inévitable : Napoléon l'avait marquée sur les hauteurs d'Éna. Le prince, quelque diligence qu'il fit, ne joignit l'Empe-

(1) Pièces justificatives du livre 1^{er}. (N^o 2.)

reur qu'au moment où la victoire venait d'être décidée, et l'accompagna jusqu'à Berlin.

La division de Wrède, cependant, avait continué son mouvement. Le 14, elle prit position à Schleitz, sur le terrain même où cinq jours auparavant le grand duc de Berg, à la tête d'une brigade de cavalerie légère, avait inauguré la campagne en culbutant une division prussienne aux ordres du général Tauenzien.

Le major général avait expédié le 12 à la division de Wurtemberg en station à Elwangen, l'ordre d'en partir pour se rendre à Bayreuth, et le lendemain, 13, à la division bavaroise de Deroy, celui d'opérer aussi son mouvement sur le même point. Ces deux divisions devaient trouver de nouveaux ordres à leur arrivée à Bayreuth ; le général Legrand était chargé de cantonner et faire vivre ces troupes et aussi la division badoise qui marchait également sur le territoire d'Anspach, mais n'était pas destiné à faire partie de l'armée du prince Jérôme. Le général de Deroy devait faire relever par les troupes de sa division, le 13^e de ligne occupé au blocus de Plassenburg, et diriger ce régiment sur la division de Wrède, dont il faisait partie. Sa division avait aussi ordre d'occuper Hoff et les autres débouchés de la Saxe.

Le général Mezzanelli resta trois jours à Schleitz, puis il se mit en route pour Plauen (Saxe) où il arriva le 18 avec ses troupes. Il les cantonna dans la ville et les environs, de manière à tenir les routes de Schleitz et de Hoff sur Dresde et la vallée de l'Elbe. La 2^e divi-

sion bavaroise se trouva couvrir ainsi la droite de la grande armée (1) alors en pleine marche, partie sur Berlin, partie sur Magdebourg. Les Bavaois ne devaient pas rester longtemps sur la frontière sud de la Saxe. L'Empereur, décidé pour punir ce pays de l'appui qu'il avait donné à la Prusse, à l'occuper immédiatement, et songeant à la conquête de la Silésie, conquête qui devait être des plus utiles pour son armée, puisque cette province passait alors, à juste titre, pour la plus riche de la monarchie prussienne, Napoléon qui avait ordonné déjà la marche sur l'Elbe des divisions destinées au corps d'armée de son frère, prescrivit à ce dernier d'envoyer à la division de Wrède l'ordre de se rendre à Dresde.

L'Électeur de Saxe se trouvait alors vis-à-vis de la France dans une très-fausse position. Contraint en quelque sorte de joindre ses troupes à celles de la Prusse et de laisser envahir ses états par les armées du roi Frédéric Guillaume, il avait en vain réclamé une neutralité qu'on lui avait refusée, et avait vu avec douleur ses soldats moissonnés sur le champ de bataille d'Iéna. L'Empereur, par un procédé noble et généreux auquel la politique n'était pas non plus étrangère, avait rendu la liberté aux Saxons prisonniers et fait sentir à ces alliés de la Prusse, qu'ils ne pouvaient avoir de plus grand intérêt que celui de re-

(1) Pièces justificatives du livre 1^{er}. (N° 3.)

chercher l'amitié de la France. L'Électeur s'était empressé de faire auprès de Napoléon des démarches pour le succès desquelles il était encore incertain; il se trouvait donc dans une situation d'autant plus délicate, qu'il ne pouvait être considéré ni comme ami ni comme ennemi; il vit avec inquiétude les troupes alliées arriver dans sa capitale, et d'abord se montra de fort mauvaise humeur, mais il se décida bientôt à les recevoir et à les traiter convenablement. Il assista même, du balcon de son palais, à leur défilé dans la ville et en fut salué.

Napoléon se montrait plein de générosité envers les peuples qui joignaient leurs intérêts à ceux de la France; il était aussi noble et grand, même pour les nations vaincues par ses armes; mais à ces dernières il imposait toujours des sacrifices qui lui permettaient de pousser la guerre et d'atteindre à une paix glorieuse sans faire peser sur l'empire de nouveaux impôts. L'armée française n'avait pas un grand matériel de siège, on allait avoir à attaquer un grand nombre de places, soit sur l'Oder soit sur l'Elbe et le Weser, il voulut profiter des magnifiques ressources de l'arsenal de Dresde, et donna ordre de s'en emparer, dès que la division de Wrède serait dans cette ville.

Cette opération était délicate: M. de Thiard, un de ses chambellans, officier de son état-major, et le colonel d'artillerie Doguerneau, furent chargés de ce soin. Le premier partit avec le titre de commandant de la place de Dresde, se présenta le 24 octobre au

matin devant l'Électeur de Saxe, en fut d'abord assez mal accueilli, s'entendit avec le général Hédouville, qui venait d'arriver, précédant la division bavaroise, et le lendemain, 25, lorsque les troupes entrèrent, les postes désignés d'avance furent occupés par elles sans obstacles.

Le 26, les Bavares prirent possession de l'arsenal au nom de l'Empereur, l'Électeur ayant seulement témoigné le désir de se réserver un très-beau cabinet rempli d'armes de luxe, on s'empessa d'en référer à Napoléon, qui prescrivit de faire à cet égard ce que dirait le prince.

La division resta cinq jours, partie à Dresde, partie cantonnée dans les villages environnants, mais elle donna lieu à de nombreuses plaintes de la part des habitants. Les Bavares étaient fort enclins aux réquisitions forcées, et souvent même au pillage. Ainsi qu'on le verra dans la suite de cet ouvrage, S. A. I. le prince Jérôme eut beaucoup de peine à faire renoncer ses troupes, et même les généraux qui les commandaient, à ces habitudes si pernicieuses et si dégradantes pour des soldats. Les plaintes furent telles à Dresde, et surtout aux environs, que M. de Thiard en écrivit au major général en termes qui ne furent pas du tout approuvés par l'Empereur. Ce dernier n'approuva pas plus le refus fait par le commandant de Dresde, de fournir à la division de Wrède les effets d'habillement et les chaussures dont les Bavares avaient besoin. Toutefois, comme il n'ignorait pas la ten-

dance des alliés à prendre partout où ils passaient, il crut devoir éviter à l'Électeur un plus long séjour de tels hôtes. Il fit prescrire au général Mezzanelli de quitter Dresde le 30, pour se porter sur Crossen, et aux divisions de Deroy et de Seckendorf, qui suivaient la première, de ne pas s'arrêter dans cette capitale de la Saxe (1).

La 1^{re} division bavaroise, général de Deroy et la division wurtembergeoise, général de Seckendorf avaient, ainsi que nos lecteurs l'ont vu plus haut, reçu du major général l'ordre de se mettre en marche pour Bayreuth et Culmbach. Le roi de Bavière avait l'invitation de compléter au plus vite le contingent qu'il devait fournir, et S. A. I. le prince Jérôme auquel l'empereur avait primitivement donné le commandement en chef de la 2^e division bavaroise seulement, se trouva investi du commandement d'un véritable corps d'armée qui prit dès lors le titre *d'armée des alliés*.

La 1^{re} division bavaroise était composée de la manière suivante:

(1) Pièces justificatives du livre 1^{er}. (N^o 4.)

Nous croyons devoir donner la correspondance presque complète du major général, du prince Jérôme, du général Hédouville et de M. de Thiard, relativement au passage de la division de Wrède à Dresde et à la prise de possession de l'arsenal. On y trouvera des détails importants et curieux.

Le lieutenant-général de Deroy, commandant
 Général major Siebein, commandant la 1^{re} brigade.
 Général major Raglovich, commandant la 2^e brigade.

De Herteing, capitaine,
 Jolly, *id.*
 Pesenecker, lieutenant,

Le colonel de Ribaupierre, chef d'état-major,
 Le major comte de Spreti, commandant l'artillerie.
 Vægler, commissaire ordonnateur.
 Amann,
 Bauer, } commissaires des guerres.

TROUPE.

		h. prés.	h. au dép.	effec.
1 ^{re} brigade, infanterie.	1 ^{er} de ligne, 2 bataillons : baron de Rechberg, colonel.	1407	57	1464
	10 ^e de ligne, 2 bataillons : Weimbach, colonel.	1257	98	1355
	6 ^e bataillon d'infanterie légère de Taxis, 4 bataillon : comte de Taxis, lieutenant-colonel.	707	49	756
	2 compagnies de chasseurs à pied : de Haussmann, major.	408	2	410
Cavalerie.	1 ^{er} régiment des cheveu-légers, 4 escadrons : c ^{ie} de Papeheim, colonel.	444	26	470
	Artillerie. 1 batterie (de 6 pièces) : de Peters, capitaine.	117	»	117
Total		4340	232	4572
2 ^e brigade infanterie.	4 ^e de ligne, 2 bataillons : de Pieron, colonel.	1576	13	1589
	5 ^e de ligne, 2 bataillons : de Bieringer, colonel.	1568	48	1616
Cavalerie.	1 ^{er} de dragons, 4 escadrons : baron de Vieregg, colonel.	435	35	470
Artillerie.	1 batterie (de 6 pièces) : Goeschl, capitaine.	122	3	117
Total		3701	99	3800
Une batt. légère de 6 pièces : de Koppelt, capit.		144	»	144
Total général de la division.		8185	331	8516

Cette division, arrivée à Bayreuth et Culmbach le 21 octobre, continua immédiatement son mouvement sur Dresde par Plauen, la première brigade se dirigeant par la route de Nuremberg, la deuxième par celle d'Amberg. Le 1^{er} de ligne et le 1^{er} de dragons n'étant partis de Munich que le 19, étaient en arrière de trois marches. Le 6^e de ligne que nous n'avons pas compris dans la situation de la division, et qui appartenait cependant à la 1^{re} brigade, avait un bataillon à Vorcheim et l'autre vers Ingolstadt. Le bataillon à Vorcheim reçut l'ordre de se porter à Bayreuth, où à son arrivée il releva devant le fort de Plassemburg le 13^e de ligne de la division de Wrède, qui se mit en marche pour rejoindre cette division. Le 8^e de ligne, appartenant à la seconde brigade, avait un bataillon à la tête du pont de Braunau et l'autre au fort de Passau. Le 4^e régiment des cheveu-légers de la même brigade avait une division à Munich, l'autre sur l'Inn. Toutes ces troupes furent dirigées sur Dresde.

Le général de Deroy arriva dans la capitale de la Saxe le 2 novembre, le troisième jour après le départ de la division de Wrède, et d'après les ordres formels de l'Empereur, continua dès le lendemain sa marche sur Crossen.

La division wurtembergeoise, également en route d'Elvangen sur Dresde où elle entra le 3 novembre, était composée de la manière suivante :

ÉTAT-MAJOR.

Général de division baron de Reinhardt }
 Seckendorf, commandant } de Thou } Lieutenants aides-de-camp.
 Général major de Lilienberg, commandant la 1^{re} brigade.
 Id. de Schroeder, id. la 2^e.
 Colonel de Neubronn, commandant la brigade légère.
 Lieutenant-colonel de l'Estoj, commandant la cavalerie.
 Adjudant commandant, major de Théod. de Cornotte, major. } adjoints
 bald, chef d'état-major. } d. Beulwitz, } capi- } à
 Ordonnateur, Boemer. } Noller, } taines } l'état-
 Commiss. des guerres, Jager, Finck. } Aridt, lieutenant. } major.

TROUPES.

1 ^{re} bri- gade.	Régiment Prince-Royal, de Rhull, col. 15 off. 813 h. d. t. 835 eff.		
	Id. de Seckendorf, de Berndes, id. 15 845	837	
	Id. de Lilienberg, Forstner, id. 15 849	836	
2 ^e bri- gade.	Rég. du Prince-Guillaume, Schroeder, col. 15 818	837	
	Id. de Schroeder, de Koseriz, id. 15 807	837	
Bri- gade.	1 ^{er} bataillon de chasseurs, Hugel. 14 725	771	
	2 ^e id. id. Scharfenstein. 14 744	771	
lé- gère.	1 ^{er} bat. d'infanterie légère. Neubronn. 14 733	772	
	2 ^e id. id. Brusselle. 14 739	771	
Ca- vale- rie.	1 ^{er} rég. des chevau-lég. du roi, de l'Estoj. 15 455	477	
	2 ^e id. id. de Stelner. 15 462	477	
	3 ^e id. chasseurs à cheval, de Ziethen. 11 348	359	
Artillerie.	à cheval, major de Schnadow. 4 130	134	
	à pied, 3 214	217	
	Total.	179 8642	8931

Cette division ne resta comme celle du général de Deroy qu'un seul jour à Dresde. Beaucoup mieux disciplinée que le division bavaroise commandée provisoirement par le général major Mezzanelli, elle ne donna lieu à aucune plainte et partit le 4 novembr pour Crossen.

Le prince Jérôme, toujours à Berlin auprès de de l'empereur son frère, attendait l'entière concen-

tration des troupes formant son corps d'armée pour aller se mettre à leur tête. En correspondance journalière avec le général Hédouville, son chambellan et son chef d'état-major, il recevait les ordres du prince de Neuchâtel et les expédiait ainsi que les siens pour hâter la marche de ses trois divisions. Les plaintes fondées, et se renouvelant sans cesse, auxquelles les Bavaois donnaient journellement lieu pendant leurs marches et leurs séjours, les réquisitions dont ils ne cessaient de frapper les villes, bourgs et villages où ils passaient, avaient vivement contrarié le prince. Il résolut dès son arrivée à son armée de sévir avec la plus grande vigueur contre les délinquants, et en attendant il ordonna à son chef d'état-major de faire tout son possible pour arrêter ces déplorables abus (1).

La marche, depuis Dresde, des trois divisions alliées sur Crossen, leur arrivée successive dans cette dernière place, n'offrant que peu d'intérêt, nous nous bornerons à donner l'itinéraire suivi par elles.

La division de Wrède coucha le 31 octobre à Schwebnitz, le 1^{er} novembre à Hoyerswerda, le 2 à Peist, le 3 à Guben et le 4 à Crossen.

La division de Deroy, arrivée à Dresde le 2 novembre, partit le 3, et rallia à Crossen, le 7, la division de Wrède.

(1) Voir parmi les pièces justificatives du livre 1^{er} (n° 4), les lettres adressées au général Hédouville.

La division de Seckendorf entra à Dresde le 3 novembre, se remit en route le 4, et se réunit aux deux autres divisions le 8, à Crossen.

La cavalerie bavaroise, de Peist, avait été dirigée sur Francfort, afin de se lier avec l'extrême droite du 4^e corps (maréchal Davout), dont la cavalerie légère occupait déjà la ville.

Ainsi se trouva effectuée la concentration de l'armée des troupes des alliés.

Le prince Jérôme, dès qu'il vit la division de Wrède sur le point d'atteindre le lieu assigné pour la réunion des troupes, s'empressa de se rendre de sa personne à Crossen, où il arriva le 5 au soir. Parti de Berlin le 3, il avait passé la journée du 4 à Francfort-sur-l'Oder, afin de s'entendre avec le maréchal Davout, qui s'y trouvait, et sous les ordres duquel il pouvait être momentanément placé, si le 4^e corps et l'armée des alliés venaient à opérer ensemble (1). Il prit immédiatement le commandement de ses troupes, et fit ses préparatifs pour commencer dès le 11 ses opérations en Silésie. Il prescrivit en outre quelques dispositions, aussi urgentes pour le bien du service que pour l'honneur de ses troupes.

L'organisation de ses divisions n'était pas identique à celle des corps de la grande armée; il voulut les y ramener. En conséquence, il retira de ses trois divi-

(1) Pièces justificatives du livre 1^{er}. (N^o 5.)

sions les huit régiments de cavalerie et les fractionna en trois brigades.

La première, composée du 1^{er} de dragons et 2^e de chasseurs, fut placée sous les ordres du général-major Mezzanelli, qui laissa le commandement provisoire de la division de Wrède au général-major Minucci.

La deuxième, formée par les 1^{er} et 2^e de cheval-légers, fut donnée au général de brigade français Montbrun (1).

La troisième fut confiée par le prince à son premier aide-de-camp, le général de brigade Lefebvre Desnouette. Elle était formée des 2^e de dragons, 3^e de cheval-légers et 1^{er} de chasseurs.

Ces dispositions, qui furent mises à l'ordre de l'armée des alliés le 8 novembre, étaient, au reste, indiquées par l'empereur lui-même (2).

On avait eu, dans la campagne précédente, beaucoup de peine à obtenir des Wurtembergeois, et surtout des Bavares, qu'ils se gardassent militairement et avec soin. Le service fort important des avant-postes et celui des grand'gardes étaient toujours faits par ces troupes avec mollesse et négligence. Le com-

(1) Le général Montbrun, le même qui trouva une mort si glorieuse dans la grande redoute de la Moskowa, en 1812, était déjà célèbre comme officier de cavalerie. Berthier, en l'envoyant au prince Jérôme, écrivait le 3 novembre à S. A. I. : « C'est un excellent officier de cavalerie légère, et Votre Altesse peut lui confier une des colonnes qui vont investir Glogau. »

(2) Pièces justificatives du livre 1^{er}. (N^o 6.)

mandant en chef ne l'ignorait pas, et, l'eût-il ignoré, deux jours après son arrivée à Crossen, il lui eût été difficile de n'être pas fixé à cet égard. Voulant faire cesser ce fâcheux état de choses, il mit à l'ordre une première fois, le 8 : « Hier, les détachements d'in-
« fanterie et de cavalerie bavaroises, sortis de Crossen
« sur la route de Glogau et devant couvrir le quartier-
« général de S. A. I., ont été trouvés sans postes
« extérieurs et dans l'état de troupes qui sont en gar-
« nison. La garde qui était à la porte de la ville n'a
« pas même reconnu une patrouille qui s'y est pré-
« sentée. Les commandants de ces détachements et
« celui de la garde de la porte seront mis aux arrêts
« jusqu'à nouvel ordre. S. A. I. recommande aux
« généraux, aux officiers d'état-major et aux chefs de
« corps de faire de fréquentes tournées de leurs
« postes, pour s'assurer que les bivouacs et canton-
« nements se gardent militairement. »

Le 10, un nouvel ordre disait : « Malgré l'ordre
« du 8, dans la nuit du 9 au 10, les avant-postes pla-
« cés pour la garde du quartier-général sont tombés
« dans la même faute. Les vedettes ne demandent pas
« le mot de ralliement, la garde ne prend pas les ar-
« mes pour reconnaître l'officier, ne demande pas le
« mot d'ordre. Ils restent couchés dans les corps
« de garde, ne font pas le moindre mouvement
« en voyant des officiers étrangers. Les deux offi-
« ciers qui commandaient les deux grand'gardes se-
« ront mis aux arrêts jusqu'à nouvel ordre, et, à l'a-

« venir, les officiers seront envoyés sur les derrières
« de l'armée et privés de l'honneur de faire la campa-
« gne ; les hommes de troupes seront punis avec toute
« la rigueur de lois militaires. »

Ces dernières dispositions, s'adressant à des troupes françaises, n'eussent pas manqué de produire, en tout temps, un effet des plus salutaires.

Un autre souci restait au prince Jérôme, c'était de trouver un moyen pour faire cesser ces réquisitions partielles, espèces de vols qui minent les ressources d'une armée en détruisant la confiance des habitants et qui ne tournent jamais au profit du bon soldat.

Par un long ordre du jour, le commandant en chef défendait toute réquisition frappée sans qu'il l'eût prescrit. Il terminait ainsi : « Tous les officiers supé-
« rieurs, ou autres, qui se permettraient de contreve-
« nir au présent ordre, seront punis très-sévèrement
« ou jugés par des commissions militaires, suivant
« l'exigence du cas. Les généraux commandant les
« divisions et le colonel Stengel, commandant le
« quartier général, veilleront continuellement à l'exé-
« cution du présent ordre. »

Malheureusement, le prince, tout en prenant ces mesures, n'ignorait pas que les réquisitions étaient presque toujours faites par ceux mêmes appelés à les empêcher, en sorte qu'il ne se dissimulait nullement les difficultés que rencontreraient ses bonnes intentions. Toutefois il résolut de ne pas faiblir et de tout

faire pour détruire cette funeste tendance des troupes alliées.

Il prit encore, pendant son séjour à Crossen, quelques dispositions moins importantes pour la régularisation de la correspondance, le service des espions, la transmission prompte et assurée des ordres. Les dépôts des huit régiments de cavalerie furent réunis à Francfort-sur-l'Oder, les gros bagages restés à Grünberg rejoignirent leurs divisions.

Ainsi se trouva complètement formé, organisé et prêt à entrer en campagne, le 10 novembre 1806, le corps d'armée du prince Jérôme Napoléon.

Commander, si jeune encore, 25 à 30 mille hommes assez peu disciplinés, et que l'empereur cependant voulait qu'on ménagât, troupes qui avaient au moins autant de défauts que de qualités militaires, conquérir avec elles une province riche, pourvue de ressources de toute espèce, couvrir en même temps la droite de la grande armée, la marche du 4^e corps sur la Vistule, et se défendre des entreprises d'un ennemi renfermé dans de bonnes places de guerre et dont les forces étaient égales à celles qu'on pouvait lui opposer, telle était la mission confiée par Napoléon à son jeune frère.

Certes, si nos pères disaient fièrement *noblesse oblige*, le prince Jérôme pouvait penser avec raison que son nom allait aussi lui imposer de sérieuses obligations, dans cette période importante et glorieuse de sa vie.

LIVRE DEUXIÈME.

GROSS - GLOGAU.

Commencement des opérations contre Gross-Glogau. — État dans lequel se trouvaient en 1806 les fortifications de cette place. — Ses moyens de résistance. — Reconnaissance et investissement de la place par une brigade de cavalerie aux ordres du général Le-febvre-Desnouettes. — Combat sous ses murs. — Le gouverneur refuse de rendre la place. — Marche de la division du général de Deroy. — Positions occupées par le corps d'armée des alliés, à Glogau, Zullichau et Grunberg. — Le prince Jérôme s'établit au blocus de la place. — Opérations du 13 au 24 novembre. — Mouvement des Bavaois sur Kalisch. — La division wurtembergeoise reste seule au blocus de Glogau. — Arrivée de Vandamme à Glogau. — Arrivée des bouches à feu de siège envoyées de Custring. — Reddition de Glogau. — Réflexions.

La première place forte que l'on rencontrait en 1806, lorsque de la Nouvelle-Marche on pénétrait dans la Silésie, en remontant le cours de l'Oder,

était Gross-Glogau (1). Avec Custrin et Stettin, elle

(1) Gross-Glogau, longtemps sous la domination des souverains de la Pologne, eut à subir, à dater de la guerre de trente ans, de nombreuses et cruelles vicissitudes. A cette époque (1619), elle fut prise et brûlée par les Autrichiens, commandés par le général Wallenstein. En 1632, les Suédois, les Saxons et les Brandebourgeois, sous les ordres du général Arnheim, s'en emparèrent et l'entourèrent d'un mur d'enceinte qui fut sa première fortification permanente. Une année plus tard, les Autrichiens la reprirent et la conservèrent jusqu'en 1642. Tombée de nouveau au pouvoir des Suédois du général Torstenson, à la suite d'un assaut tellement meurtrier qu'il coûta la vie à la moitié de la garnison, elle fut pillée et presque réduite en cendres. Les Suédois comprenant son importance militaire travaillèrent aux fortifications le long de l'Oder, les augmentèrent, changèrent celles du Dohm, et, en 1650, ils quittèrent la place, lorsqu'ils évacuèrent l'Allemagne. Les Autrichiens y rentrèrent en 1656; ils construisirent le corps de place en maçonnerie, et lui donnèrent en 1661 le tracé bastionné. En 1740 (décembre), pendant la guerre entre l'Autriche et la Prusse, le Grand Frédéric, décidé à se rendre maître de Glogau, fit partir dans ce but de Breslau une armée prussienne qu'il dirigea sur la basse Silésie. Le général prince Léopold de Dessau qui la commandait emporta la place d'assaut, après un blocus de six semaines et malgré les efforts du général Wenzel de Wallis, son gouverneur. Dans la nuit du 7 au 8 mars 1741, les troupes prussiennes, filant le long de l'Oder, surprirent près du château un poste de quarante Autrichiens, et pénétrèrent ensuite dans la ville. En 1742, les Prussiens creusèrent le canal du nouvel Oder, firent passer le fleuve entre la place et le faubourg de Dohm, puis construisirent les demi-lunes et les contre-gardes. Glogau resta alors entre les mains de la Prusse jusqu'à la campagne de 1806.

Le Grand Frédéric ne fut pas sans s'apercevoir de la déféctuosité des fortifications de cette place. Il existe une lettre de lui, du 1^{er} mars 1781, lettre dans laquelle il indique sommairement ses défauts, ordonne qu'un projet lui soit soumis pour y remédier autant que possible, et ajouter des défenses souterraines.

complétait la ligne de défense sur le bas Oder. Napoléon désirait donc beaucoup, dès son entrée à Berlin, s'en rendre maître. Il prévoyait qu'un jour cette place, bien fortifiée, bien défendue, pourrait lui être d'une grande utilité, soit pour se maintenir sur l'Oder, soit pour appuyer une base d'opérations. Dans ce moment elle était intéressante pour lui comme place de dépôt et comme grand centre de population, capable de lui fournir des ressources considérables pour équiper, habiller, armer ses troupes. Il n'ignorait pas en outre qu'elle renfermait un matériel de siège fort important; et le moment était venu où ce matériel allait être d'un grand prix pour diriger contre les places de l'Oder et de l'Elbe des attaques régulières.

Toutes ces considérations, Napoléon les exposa à son jeune frère, le prince Jérôme; et ce dernier partit avec la mission de commencer ses opérations en Silésie par la prise de Gross-Glogau.

Ainsi que nos lecteurs ont pu le voir au livre précédent, la division de Wrède (deuxième bavaroise) était entrée dans Crossen le 4; la division de Deroy (première bavaroise) n'y pénétra que le 7; la division de Seckendorf (wurtembergeoise) le lendemain 8; mais dès le 4, le général en chef, suivant ses instructions (1), avait envoyé de Francfort l'or-

(1) Pièces justificatives du livre II, n° 1.

dre à son chef d'état-major de tout disposer pour faire partir, le 6 au matin, une expédition destinée à opérer une tentative sur Gross-Glogau. Le prince en réserva le commandement au général Lefebvre-Desnouettes, son premier aide de camp. Elle se composait des trois régiments de cavalerie de la 2^e division bavaroise, formant un ensemble de mille cavaliers montés, plus une batterie légère de trois pièces et trois obusiers, servie par 150 soldats d'artillerie. Le capitaine Deponthon, du génie, officier d'ordonnance de l'Empereur, et détaché momentanément à l'armée des alliés, reçut ordre de suivre le général Lefebvre. Le général en chef espérait, par la brusque présence devant Glogau de cette brigade de cavalerie, effrayer le gouverneur de la ville et le déterminer à se rendre ; mais, dans le cas d'insuccès, il se prépara, en même temps, à faire soutenir cette espèce d'avant-garde par une bonne division d'infanterie capable d'investir, de bloquer complètement, et même au besoin d'assiéger régulièrement la place. Tout lui faisait penser qu'il n'en serait pas réduit à cette extrémité.

Le 6, au point du jour, le prince Jérôme passa la revue de cette brigade, et la vit se mettre en marche, en remontant l'Oder par la rive gauche.

Avant de commencer le récit des opérations qui eurent lieu autour de Glogau, nous allons donner un aperçu de l'état dans lequel se trouvait alors cette place.

Gross-Glogau, chef-lieu de la basse Silésie, est située sur la rive gauche de l'Oder, à trois milles (1) de Frau-stadt, première ville de la Pologne, à sept de Sagan du côté de la frontière de Saxe, à quatorze de Bres-lau, capitale de toute la province, à seize et demi de Francfort et à vingt de Custrin.

Sa position à l'entrée nord-ouest de la Silésie, sur un fleuve navigable qui exporte les produits de la plus riche province de la monarchie prussienne, lui donnait en 1806 une grande importance commerciale et militaire.

Les fortifications de Gross-Glogau étaient, à cette époque, dans l'état où les avait laissées le Grand Frédéric. Elles consistaient en :

- 1° Une enceinte continue ;
- 2° Une tête de pont appelée Fort de Dohm ;
- 3° Un fort étoilé.

A 2,200 mètres environ de la place et en amont, l'Oder se divisait en deux bras, dit ancien et nouvel Oder. Ce dernier, creusé d'abord en 1742 pour servir de fossé aux fronts situés entre la tête de pont et la ville, avait été plus tard rendu navigable. Ces deux bras se rejoignaient en aval et sous le feu de la place, de sorte qu'elle était maîtresse de la navigation ; et déterminaient une île d'une longueur d'environ 2,400 mètres sur 1,100 de large.

(1) Le mille équivaut à deux lieues de 4,000 mètres.

C'est à l'extrémité ouest de cette île que se trouvait le faubourg de Dohm, formant la tête de pont du nouveau bras.

En 1806, il existait sur le vieux et le nouvel Oder deux ponts en bois sur pilotis avec pont-levis : le premier, défendu par une redoute étroite, élevée sur la rive gauche du vieil Oder ; le second, couvert par le fort de Dohm, construit lui-même sur la rive droite du nouvel Oder. Les deux bras étaient navigables pendant toute l'année. Seulement, à 5 ou 600 mètres de leur réunion, se trouvait une espèce de barre qui empêchait la navigation pendant quelques semaines d'été et permettait alors le passage à gué. Les plus fortes barques pouvant remonter le fleuve jusqu'à Glogau ne dépassaient pas quarante tonneaux.

Les fortifications du corps de place consistaient en une enceinte continue, formée par neuf bastions liés entre eux par des courtines ; le tout revêtu d'une maçonnerie en briques ; et un bastion, plus deux demi-bastions en terre fermant la ville du côté de l'Oder. Une contrescarpe, revêtu en maçonnerie, entourait le fossé depuis l'aval du fleuve jusqu'à la gorge de la demi-lune de la porte de Breslau ; elle était à terre coulante depuis et y compris cette demi-lune jusqu'à la partie d'amont. La cunette contenait deux ou trois pieds d'eau ; l'escarpe variait en hauteur de 4 à 5 mètres, la contrescarpe en avait 6. Quelques cavaliers avaient

des commandements sur la campagne. Les communications avec l'extérieur consistaient en deux sorties, l'une au sud-ouest par la porte de Prusse, l'autre à l'est par celle de Breslau.

Deux demi-lunes avec réduits sur toutes les courtines, des contre-gardes sur les bastions liées avec les demi-lunes, formaient comme une deuxième enceinte dont l'escarpe était revêtu en maçonnerie de briques et la contrescarpe à terre coulante.

Un chemin couvert de deux pieds seulement de banquette, sans terre-plein, couvrait cette seconde enceinte dont les fossés secs n'avaient aucune communication avec le fossé de la première, de sorte que les bastions ne pouvaient être battus en brèche que de l'intérieur même des ouvrages qui les couvraient.

Des galeries et des contre-mines étaient disposées sous la capitale des contre-gardes et des demi-lunes et poussées à seize mètres de la crête des glacis où elles étaient terminées par un trèfle. Deux trèfles latéraux étaient placés à droite et à gauche du saillant du chemin couvert, parallèlement à la capitale, et se prolongeaient jusqu'à soixante mètres, limite du glacis. Sous le glacis de la face gauche de la contre-garde du bastion le plus en aval existaient des fougasses.

Les ouvrages du fort de Dohm consistaient en trois redans, un bastion, trois demi-bastions, plus une demi-lune construite entre deux des demi-

bastions et couvrant et la courtine qui les reliait et la sortie qui s'y trouvait établie. Deux ponts sur pilotis avec pont-levis traversaient les fossés de la courtine et celui de la demi-lune. Ce fort, tête de pont, fait en terre et d'un tracé irrégulier, était terminé au confluent des deux bras de l'Oder par une redoute carrée, dite redoute d'eau, prenant des revers sur les fronts en aval et pouvant balayer le cours du fleuve. Les fossés du fort étaient toujours pleins de deux à trois mètres d'eau et d'un pied de vase. Sur l'escarpe se trouvait une palissade, sur la contrescarpe une fraise, en mauvais état l'une et l'autre. Les fossés de la redoute avaient plus d'un mètre d'eau. La redoute elle-même possédait une seconde enceinte avec palissade et fraise.

La redoute Zerbau, jetée en avant du fort de Dohm pour défendre le pont faisant communiquer les deux rives du vieil Oder, était petite, étroite et à pan coupé. Elle renfermait cependant deux casemates, un magasin à poudre et pouvait contenir 25 à 30 hommes. Ses fossés pleins d'eau étaient palissadés et fraisés.

Le fort étoilé construit en avant de la porte de Breslau et destiné à prendre des vues sur un ravin qui se dérobaît au feu de la place, pouvait en outre battre à revers les fronts en amont du fleuve. Il était revêtu en maçonnerie, même à sa gorge. Un fossé sec, une contrescarpe, un chemin couvert large, commode, palissadé et ayant des traverses, complé-

taient ses défenses. Il communiquait avec les ouvrages avancés du corps de place au moyen d'une double caponnière crénelée, à l'extrémité de laquelle se trouvait un pont de bois avec pont-levis. On avait ménagé sur le front de ce fort au moyen du ravin qu'il éclairait, une inondation protégée par deux flèches en terre commandant le ravin.

Tel était en 1806 l'ensemble des fortifications de Gross-Glogau. Cette place avait de grandes déficiences comme place de guerre; ainsi : Les faces fichaient dans les courtines; la ligne extérieure des fronts n'était pas assez étendue; les demi-lunes et contre-gardes se liaient entre elles de telle sorte que la prise de l'un de ces ouvrages entraînait la prise des deux ouvrages latéraux; le commandement du corps de place sur la campagne était presque nul, il n'agissait, à proprement parler, que sur les demi-lunes et contre-gardes qui les couvraient; le chemin couvert, sans terre-plein, ne donnait aucune facilité pour les sorties et ne pouvait pas être défendu avec chance de succès, puisqu'il n'y avait aucune traverse pour mettre les assiégés à l'abri des ricochets, et qu'il ne lui restait que la force inerte du palissadement.

Néanmoins, malgré tous ces défauts, Gross-Glogau était considéré par l'Empereur lui-même comme très susceptible d'une résistance nécessitant une attaque régulière.

Sans doute il n'était pas impossible de chercher

à enlever de vive force les dehors de la place ; la mauvaise disposition des ouvrages, leur peu de relief rendaient cette opération possible, mais une garnison brave et assez nombreuse pour garnir ces ouvrages devait faire payer cher une aussi audacieuse entreprise. En outre, les dehors pris, il fallait naturellement renverser la contrescarpe avant de battre en brèche. Enfin la défense pouvait être prolongée et rendue très meurtrière pour l'assaillant, si l'assiégé savait profiter habilement des obstacles souterrains.

La situation de Glogau dans une plaine qui ne s'élève sensiblement qu'à une grande distance, n'offrait pas d'avantages décidés sur le choix du front d'attaque ; mais ce choix était en quelque sorte fixé par la position du fort étoilé et de la redoute d'eau, qui ne permettaient de cheminer que sur les fronts du centre.

Sur la rive droite du vieil Oder régnait une vaste plaine couverte de bois et s'élevant en pente douce, presque insensible, jusqu'à la ville de Fraustadt, qui en est le point culminant. De ce côté, les ouvrages du Dohm et par conséquent ceux de Glogau n'avaient à craindre aucun commandement. Sur la rive gauche du nouvel Oder, à partir du centre de la place jusqu'à la queue des glacis, s'étendait une pente très douce, se terminant, à l'est au ravin couvrant le front du fort étoilé, à l'ouest au

pied d'un mamelon couronné par le moulin à vent de Loh.

Une chaîne de hauteurs plus élevée que la ville, mais que son éloignement (3,000 mètres) mettait hors du centre d'action, régnait au sud-est, courant parallèlement aux bastions du centre. Glogau n'avait réellement à redouter que deux ou trois points du terrain ; les hauteurs de la Potence situées vis-à-vis et à 500 mètres du front en aval ; le plateau du Loh à égale distance sur la rive droite du ravin, et enfin le village de Zarckau à 700 mètres en avant du fort étoilé.

Pour obtenir une bonne défense dans Glogau, il eût fallu une garnison d'environ 5,000 hommes d'infanterie, 4 à 500 de cavalerie, 600 d'artillerie et du génie, et un matériel de cent et quelques bouches à feu approvisionnées à sept ou huit cents coups chacune. Or la place était loin de présenter d'aussi importants moyens de résistance, lorsqu'à la fin de 1806 les Français marchèrent sur la Silésie. La garnison, composée de bataillons de dépôt, n'offrait pas plus de 3,500 hommes dont 500 de cavalerie. Les bouches à feu, mais surtout les approvisionnements en poudre, bombes, boulets étaient en quantités insuffisantes. Les vivres, excepté la viande de bœuf, étaient trop peu considérables pour un long siège ; ils étaient renfermés dans des magasins non à l'abri des incendies que pouvait allumer le feu de l'assiégeant. Le génie et l'artillerie manquaient

du matériel nécessaire à leur service. Ils n'avaient pas ce qui leur eût fallu en palissades et bois propres aux blindages, ponts, barrières. Bref, c'est tout au plus si cette ville se trouvait à l'abri d'une attaque de vive force. Le 20 octobre seulement, c'est-à-dire six jours après la bataille d'Iéna, on y reçut du gouvernement prussien l'ordre de *la mettre à l'abri d'un coup de main*, et on y envoya, en qualité de gouverneur le lieutenant général de Reinhart, officier âgé de 72 ans et (peu au fait du commandement d'une place de guerre.)

Tout cela résultait de l'espèce d'aveuglement, de vertige qui s'était emparé des esprits en Prusse à cette époque. Depuis Frédéric le Grand, la nation prussienne se croyait invincible. En vain l'Europe entière avait été contrainte de plier devant le courage des armées françaises et le génie de leur chef; ni l'Italie conquise en si peu de temps par le jeune général Bonaparte, ni Marengo, cette brillante page de l'histoire du premier consul, ni Ulm, résultat de conceptions stratégiques du grand Empereur, ni Austerlitz où les inébranlables soldats d'Alexandre n'avaient pu que mourir à leur poste, ne semblaient aux Prussiens des preuves assez convaincantes de notre supériorité. Rien n'avait pu dessiller les yeux d'un parti décidé à la guerre.

L'entêtement, les illusions étaient tels à Berlin que le 6 septembre, un mois juste avant l'ouverture des hostilités, quelques uns des ministres

de Frédéric-Guillaume prétendaient : *que dans l'attitude imposante prise par la Prusse, elle ne pouvait plus se contenter de voir les armées françaises repasser le Rhin, mais qu'il était indispensable dans son intérêt et dans celui de toute l'Europe d'employer la force des armes pour faire renoncer la France à la fédération du Rhin et lui ôter ainsi tout nouveau prétexte de faire rentrer ses troupes en Allemagne.* Aussi qui aurait osé parler, avant l'ouverture de la campagne, de la nécessité d'approvisionner et d'armer les places fortes; qui aurait osé prévoir le cas d'une retraite pendant laquelle ces places pourraient rendre d'immenses services aux troupes actives, non-seulement n'eût pas été écouté, mais eût été même fort mal reçu? C'est à cette incroyable imprévoyance, c'est à cette ridicule présomption que la Prusse dut en partie la prise de toutes ses places et la défaite de ses nombreuses armées.

D'après ses instructions (1) le général Lefebvre se porta rapidement sur Glogau; il était à plus de moitié chemin que l'on paraissait encore ignorer dans la ville l'approche des Français. Déjà notre avant-garde atteignait le village de Hermsdorff, situé à deux lieues de la place, lorsqu'on vint prévenir le gouverneur de notre marche. Fort surpris de cette

(1) Pièces justificatives du livre II, n. 2.

nouvelle, ce dernier s'empressa de faire sortir sa cavalerie et de l'envoyer en reconnaissance avec ordre de pousser le plus en avant possible ; mais le général Lefebvre avait fait ses dispositions. Deux escadrons du régiment des cheveu-légers de Linange commandés par le major Florette avaient passé l'Oder à Neusaltz et marchaient en bon ordre sur la rive droite, tandis que les autres troupes de la colonne avançaient par la rive gauche. La cavalerie ennemie ne fut pas plutôt aperçue qu'elle fut chargée en même temps sur les deux rives du fleuve par les cheveu-légers de Linange et du Roi et les dragons de Latour-et-Taxis. Culbutés au premier choc, les Prussiens rebroussèrent chemin et s'empressèrent de rentrer, les uns dans la place, les autres dans le fort de Dohm, laissant sur le champ de bataille quelques hommes et entre nos mains quatre prisonniers, sans nous avoir causé de pertes sensibles.

Le général Lefebvre forma alors ses troupes en échelons par régiment, le centre en arrière, s'avança dans un ordre admirable jusque sur le glacis, tandis que la batterie légère du capitaine Carpers prenait position à portée de fusil et ouvrait son feu sur la ville. L'ennemi, revenu de son premier étonnement, couronna les remparts et riposta par un feu de mousqueterie des plus vifs. Le général Lefebvre voyant l'inutilité de sa tentative, n'ayant d'ailleurs que peu de munitions, ordonna la retraite et investit la ville sur les deux rives de l'Oder. Il prit position près du

village de Prostau, à une petite lieue de la place, détachant sur son front une ligne de grand'gardes et de vedettes. Il envoya ensuite deux officiers sommer le gouverneur. M. de Reinhart répondit énergiquement que le Roi son maître lui avait confié Glogau et qu'il défendrait cette place jusqu'à la dernière extrémité. Les habitants néanmoins et même la garnison toute composée de jeunes soldats, ainsi que nous l'avons dit plus haut, étaient peu disposés à faire une défense vigoureuse. Nul doute qu'une infanterie solide comme l'infanterie française, celle du corps d'armée du maréchal Davout par exemple, n'eût emporté très vite les ouvrages extérieurs et effrayé les Prussiens ; mais les divisions mises à la disposition du prince Jérôme n'étaient pas de taille à tenter un coup de main aussi hardi ; et puis, il faut le dire, on n'avait encore aucune plan des fortifications de la ville ; ces fortifications très-rasantes ne permettaient pas de distinguer facilement le faible et le fort, en sorte qu'on était obligé d'agir avec circonspection. Le général Lefebvre ne perdit pas un instant pour prévenir le général en chef du résultat de sa mission. Profitant de la nuit, il mit en réquisition les paysans des villages les plus voisins, et fit élever deux épaulements de batterie (nommés plus tard nos 4 et 5) pour abriter ses pièces et ses canonnières des coups de la place. Le 8 au matin, il fit recommencer le feu, cherchant, par ses obus, à incendier les édifices. Il n'y put parvenir. Ses bouches à feu

n'étaient pas d'un calibre assez fort, ses munitions n'étaient pas en assez grande quantité pour qu'il pût causer un grand mal à l'ennemi, mais voulant faire une seconde sommation au gouverneur, il désirait l'effrayer. Le feu cessa au bout de deux heures. Le capitaine Deponthon avait reconnu la place (1). Glogau ne lui parut pas susceptible d'une bien longue résistance, il croyait même possible d'abrégier les opérations par une attaque vigoureuse ; toutefois, n'osant proposer un moyen aussi périlleux, quoique très praticable, à des troupes dont il ne connaissait pas assez l'énergie, il demanda l'établissement de cinq à six batteries de huit à dix pièces chacune, surtout d'obusiers, devant les fronts du centre, et l'ouverture d'un feu général contre la place. Le point d'attaque déterminé, on songea à construire et armer les batteries dans le double but de tirer, et contre les ouvrages et sur la ville, pour occasionner un incendie, effrayer les habitants déjà mal disposés et forcer le gouverneur à capituler.

Pendant ce temps-là, S. A. I. le prince Jérôme, prévenu à Crossen de la tentative infructueuse du

(1) Il ne faut pas oublier que les places de la Prusse, celles de Silésie principalement, étaient à peine connues alors. On avait peu de plans, ceux qu'on possédait étaient médiocres, et il était indispensable de recourir à des reconnaissances longues et périlleuses.

général Lefebvre, donnait des ordres pour l'entrée de ses troupes en Silésie.

Voulant se lier avec le maréchal Davout par sa gauche, investir complètement Glogau, et lancer vers Breslau et Schweidnitz des partis pouvant lui donner des nouvelles positives de l'ennemi, il fit des dispositions en vertu desquelles la division de Deroy partit le 9 de Crossen et arriva le 10 devant la place dont elle coupa les communications sur les deux rives de l'Oder ; la brigade de Siebein de cette division passa sur la rive droite du fleuve. La division wurtembergeoise franchit l'Oder sur le pont de Crossen le même jour, 9 novembre, et vint baraquier en avant de Zullichau, se liant à gauche par des patrouilles avec le 3^e corps alors à Posen, à droite par des petits postes avec la brigade Siebein devant Glogau ; la division de Wrède aux ordres du général major Minucci se porta sur Grunberg, où le commandant en chef établit son quartier général ; un pont volant fut jeté entre Zullichau et Grunberg, à Tschichersig, pour la communication du quartier général avec la division wurtembergeoise : enfin la cavalerie fut lancée sur les routes de Glogau à Posen et Varsovie, et de Breslau à Posen pour intercepter les courriers, inquiéter les garnisons et s'opposer à leurs tentatives. Au moment de son passage sur la rive droite de l'Oder, la division de Seckendorf s'empara de quarante-neuf bateaux, chargés de sel, avoine et farine destinés aux armées prussiennes ;

quarante avaient déjà été saisis à Crossen (1). Dans la position, qu'il avait prise, et qui lui avait été indiquée par l'Empereur (2), le commandant en chef pouvait se porter rapidement ou sur Glogau ou sur Zullichau, pour soutenir les divisions de Deroy et de Seckendorf, si elles étaient menacées.

Le 11, tandis que la division, occupée devant Glogau, travaillait à élever des batteries sur le front d'attaque (3), son chef faisait sommer de nouveau le gouverneur. Le prince Jérôme, voulant concentrer davantage ses troupes et renforcer le corps de blocus, prescrivit au général de Seckendorf de faire partir le 15 la brigade de Lilienberg, pour relever sur la rive droite de l'Oder la brigade bavaroise de Siebein. Cette dernière eut ordre de rallier sa division

(1) La prise de ces bateaux fut la cause d'une correspondance assez vive entre le major général et le prince Jérôme. Ce dernier avait fait vendre une partie du sel, et par un ordre du jour, prescrivit de verser la somme résultant de cette vente dans la caisse militaire de ses trois divisions. L'Empereur qui, tout en se montrant généreux pour ses troupes, aimait à concentrer entre ses mains les ressources du pays conquis, et s'empressait toujours d'organiser leurs revenus et leurs impôts, l'Empereur qui déjà songeait à envoyer en Silésie des administrateurs, comme cela venait d'avoir lieu pour les autres parties de la Prusse afin de faire gérer la province en son nom, trouva mauvais cette condescendance de son frère pour le corps d'armée sous ses ordres, et lui fit défendre d'agir ainsi à l'avenir. (Pièces justificatives du livre II, n° 3.)

(2) Pièces justificatives du livre II, n° 4.

(3) Pièces justificatives du livre II, n° 5.

sur la rive gauche. Lui-même porta son quartier général au château de Zieben, sous les murs de la place; et la division de Wrède dut se mettre en marche, le 14, de Grunberg sur Polckwitz pour être rendu le 18 dans cette ville, située à droite de Glogau sur la route de Breslau. Les gros bagages des trois divisions restèrent à Grunberg. Enfin le 18, le reste de la division wurtembergeoise quitta Zullichau, pour se porter en deux jours à Kuttlau (route de Zullichau à Glogau). Ces dispositions étaient nécessitées par le bruit de l'arrivée des Russes sur la Vistule et de la marche d'une division de 10,000 hommes de cette nation, sur la Silésie.

Pendant que ces divers mouvements s'opéraient successivement sur les bords de l'Oder et autour de Glogau, le commandant en chef faisait tous ses efforts pour obliger la place à se rendre. Malheureusement, ainsi qu'on le verra un peu plus loin, son ardeur toute française était peu secondée par le flegme allemand des Bavaois. Dès le jour de son arrivée au blocus, il avait visité avec soin les postes et grand-gardes formant la ligne de circonvallation. L'ennemi, informé de sa présence, l'avait salué de plusieurs volées de coups de canon.

Le 11, on travailla avec ardeur à la construction des six batteries d'attaque; et le 12, le lieutenant-colonel d'artillerie, chevalier de Colonge, excellent officier bavarois attaché à la division de Wrède, reçut ordre de se rendre en toute hâte de Grunberg à

Glogau avec deux batteries légères de sa division, celles des capitaines Thausch et de Vandowe. La première se composait de quatre pièces de 12 et de 2 obusiers, la seconde de quatre pièces de 6 et de deux obusiers. Ces deux batteries franchirent dans la journée les quinze lieues qui séparaient Grunberg de Glogau, et arrivèrent à neuf heures du soir au parc de Prostau. Il y avait alors six batteries ou plutôt six épaulements construits contre la place sur la rive gauche de l'Oder. Ces épaulements n'avaient ni heurtours, ni plates-formes, ni magasins. Les embrasures n'étaient pas même revêtues. Des planches et de forts pieux enfoncés dans le sol soutenaient à l'intérieur la poussée des terres. Vers minuit les bouches à feu des deux divisions, y compris les deux batteries qui venaient d'arriver, furent conduites aux six épaulements, et distribuées de telle sorte que toutes les batteries, excepté celle n° 5 qui ne reçut que deux canons et un obusier, furent armées de quatre pièces et de deux obusiers. Les batteries nos 1 et 2, étaient distantes de la place de mille mètres, les quatre autres de 600 mètres seulement. Outre ces trente-trois bouches à feu de campagne, placées sur la rive gauche de l'Oder, il y avait sur la rive droite une demi-batterie bavaroise, détachée de celle du capitaine Peters, plus quatre canons et quatre obusiers de l'artillerie wurtembergeoise.

Le 13, à quatre heures du matin, on ouvrit le feu dans l'espoir d'intimider le gouverneur. Le

prince Jérôme pensait que peut-être il ne serait pas obligé de faire venir de Custrin l'artillerie de siège. Les trente et quelques bouches à feu de campagne tiraient donc en même temps, sur les ouvrages et sur la ville. La nuit était extrêmement obscure ; il faisait beaucoup de vent ; la neige tombait à gros flocons, de sorte qu'on ne distinguait rien en avant des épaulements et qu'on se trouva dans l'obligation de diriger principalement le feu sur les batteries mêmes de la place. Entre la batterie n° 6 et les glacis se trouvait un chantier que l'on fit incendier par des hommes de bonne volonté ; mais comme les commandants des batteries n'avaient pas été prévenus de cette disposition, on ne l'utilisa pas comme on aurait pu le faire. Les assiégés qui, depuis le 7, jour de l'investissement, avaient eu le temps de disposer leur artillerie répondirent avec vivacité à notre feu. A six heures la canonnade cessa des deux côtés. Ainsi qu'on le voit, il n'y avait eu ni tranchées ni boyaux de communications creusés, soit pour arriver aux batteries, soit pour les faire communiquer entre elles. Les piquets de soutien n'avaient par conséquent aucun abri. Ils étaient forcés de se tenir dans l'intérieur même des batteries ; ce qui gênait le service. En outre les bouches à feu étaient trop rapprochées les unes des autres. Tous ces défauts provenaient de ce que, croyant d'abord à la possibilité d'enlever la place par un coup de main et ensuite espérant effrayer le gouverneur, on ne voulut pas

se soumettre aux règles ordinaires des attaques régulières.

Un peu avant le point du jour on retira les bouches à feu des batteries, et on laissa seulement derrière leurs épaulements quelques piquets d'infanterie. Un peu plus loin le commandant en chef fit établir une ligne de vedettes; et hors de la portée du canon des ouvrages de l'artillerie légère, et de gros détachements l'infanterie prêts à se porter rapidement contre l'ennemi s'il voulait tenter une sortie.

Ces dispositions prises, le prince Jérôme écrit au gouverneur pour le sommer de nouveau de rendre la place. La lettre fut portée par le général Lefebvre-Desnouettes. Le général de Reinhart répondit qu'il sentait l'impossibilité de se défendre, qu'il allait assembler un conseil de guerre et qu'il soumettrait sans retard les articles de la capitulation (1). A deux heures de l'après-midi, un major prussien se présenta effectivement aux avant-postes français, mais loin d'être porteur de propositions relatives à une capitulation, il remit au commandant en chef la belle réponse que voici :

« Monseigneur,

« Le général Lefebvre que V. A. I. a envoyé dans
« la place, m'a fait la proposition dont vous l'avez

(1) Pièces justificatives du livre II, n° 6.

« chargé. Je suis on ne peut plus touché des sentiments de bienveillance et de bonté que V. A. I. « a bien voulu témoigner tant pour la garnison que « pour les habitants de la ville, mais il ne m'est pas « permis d'en faire usage, avant d'avoir rempli les « devoirs que j'ai envers le roi mon maître. Je suis « convaincu que S. M. l'Empereur ainsi que V. A. I. « savent estimer celui qui, même dans le malheur, « remplit ses devoirs.

« Lorsque je verrai l'impossibilité de défendre « plus longtemps la forteresse qui m'est confiée, « j'espère que V. A. I. voudra bien encore m'ac- « corder une capitulation équitable et honorable. »

Le gouverneur paraissant d'après cela décidé à subir la conséquence d'un siège en règle, Jérôme envoya le lieutenant-colonel d'artillerie de Colonge à Custring, auprès du général Saint-Laurent, pour presser l'envoi des pièces de gros calibre et surtout recevoir et expédier sans retard le remplacement des munitions consommées déjà devant Glogau. Il donna ensuite ordre de tout préparer pour recommencer le feu dans la nuit du 15.

L'artillerie s'occupa immédiatement à reconnaître de nouveau la place. Malheureusement la fortification très rasante ne laissait découvrir aucune partie du revêtement des remparts; on put distinguer seulement qu'il y avait presque partout, outre les cavaliers, une double enceinte. On détermina la direction des feux de chaque batterie de manière à

ce que ceux du canon fussent dirigés principalement sur les cavaliers où l'assiégé avait réuni la majeure partie de son artillerie, et ceux des obusiers, tant sur les ouvrages mêmes que sur divers quartiers de la ville où l'on espérait mettre le feu. Le 14, on établit des plates-formes, on construisit des petits magasins à poudre et l'on fixa solidement les heurtoirs afin d'assurer le tir pendant la nuit. Les pièces de 6 étant plus propres à déceler la faiblesse des moyens à notre disposition qu'à causer quelque dommage à la place, le prince décida qu'à l'avenir, on ne se servirait plus que des six pièces de 12, de deux de 6 et des neuf obusiers. On ramena donc les bouches à feu aux batteries dans la nuit du 14, et elles y furent distribuées de la manière suivante : Au n° 1, 2 obusiers ; au n° 2, 2 pièces de 12 et 2 obusiers ; au n° 3, 2 pièces de 12 et 2 obusiers ; au n° 4, 2 pièces de 12 et 2 obusiers ; au n° 5, 2 pièces de 6 et 1 obusier. La batterie n° 6, qui demandait de grandes réparations, ayant été fort endommagée par le feu de l'ennemi, ne put être armée.

Le 15 à quatre heures et demie du matin, le feu recommença et dura jusqu'à six heures et demie. 54 coups par pièce de canon et 42 par obusier firent tirés contre Glogau. Deux incendies se manifestèrent dans la ville, mais furent éteints presque immédiatement. Les assiégés ripostèrent avec plus de vivacité que le 13. Notre batterie n° 4, exposée au triple feu des deux bastions latéraux et de celui

qu'elle battait et sur lequel se trouvaient des pièces de 24 souffrit beaucoup. On la répara dans la journée ainsi que les nos 5 et 6 qui, plus voisins de la place, avaient été plus souvent atteints. Dans l'après-midi, le général de Reinhart fit tirer sur nos travailleurs ; et, le soir, il tenta une sortie dirigée contre les hommes occupés aux batteries ; mais les Prussiens, aperçus au moment où ils filaient le long de la rive gauche de l'Oder, furent accueillis à coups de fusil par nos tirailleurs, et ne tardèrent pas à rentrer dans la place.

Si la garnison de Glogau avait été ferme et entreprenante, si elle avait été commandée avec intelligence, elle aurait pu faire des sorties dangereuses pour nous, en choisissant pour cela le moment même de nos canonnades. En effet la place pouvant tirer sous un grand angle par-dessus nos batteries, et les sorties se diriger sans danger vers leurs intervalles ; elles arrivaient ainsi jusque sur leurs flancs et n'avaient plus à combattre que de très faibles piquets d'infanterie. Les gros détachements n'ayant pas de tranchées pour se couvrir, se tenaient hors de la portée du canon ; or ils étaient plus éloignés des batteries que ces dernières ne l'étaient des glacis ; heureusement les Prussiens manquaient d'audace et Jérôme ne l'ignorait pas.

Le 16 dès 4 heures 1/2 du matin, le feu recommença pour cesser à 6 heures 1/2. On tira 64 coups par pièce de canon, et 60 par obusier. Les assiégés

répondirent plus vivement encore que la veille. Ils employèrent surtout les obus et la mitraille. Le commandant en chef avait prescrit de retirer toutes les bouches à feu avant le jour ; mais, un incendie s'étant manifesté dans la ville, on expédia l'ordre de continuer. Il était trop tard ; toutes les batteries étaient déjà évacuées hors celle n° 4 qui maintint son feu jusqu'à 10 heures. Elle reçut ses munitions en plein jour et sous le feu à cartouches de la place. Les canonniers, joyeux de pouvoir enfin pointer avec certitude, firent beaucoup de coups d'embrasures, et, par un bonheur singulier, cette batterie sur laquelle la place concentrait tout son feu ne perdit pas un seul homme. Le même jour, on traça deux nouvelles batteries en avant de celles n° 1 et 3, à moitié chemin de ces dernières à la place, de manière à pouvoir prolonger les faces de quelques ouvrages. Pendant ce temps-là, le général en chef faisait sommer pour la troisième fois, et tout aussi inutilement le gouverneur.

En vain il menaça la ville de ne plus écouter aucune proposition, en vain il annonça qu'il était sous Glogau avec un corps d'armée nombreux que Magdebourg était pris, que les assiégés n'avaient aucun secours à espérer, tout resta sans effet. Jérôme alors résolut de tenter un coup de main des plus hardis. Les déserteurs s'accordaient unanimement à dire que la place n'était défendue que par une enceinte revêtue de 12 pieds de hauteur, et par une enceinte intérieure

qui ne l'était point. Se basant sur ces données, et sur ce qu'il existait à la droite et à la gauche un espace fermé seulement par trois palissades de 7 pieds et un mur de 12, il voulut donner un assaut. Les ordres furent expédiés pour la nuit du 16 au 17 ; les fascines, les échelles, tout était prêt, lorsqu'au moment de l'exécution (1), le général de Deroÿ vint dire au prince qu'après avoir bien réfléchi, il ne pouvait entièrement compter sur ses troupes pour une action aussi vigoureuse ; que, peu accoutumées à des attaques hardies, elles pourraient manquer de cette audace et de cette énergie qui assurent le succès.

Il fallut donc renoncer à cette tentative sur laquelle le jeune commandant en chef fondait des espérances, qui sans nul doute se fussent réalisées, s'il eût eu avec lui des Français au lieu de Bavaois. Il ne restait qu'à attendre l'arrivée des pièces de siège. L'Empereur donna dans cette circonstance une nouvelle preuve des ménagements qu'il voulait observer à l'égard des alliés. Loin de blâmer la timidité des troupes du général

(1) Voir à la correspondance du prince Jérôme avec l'Empereur, les lettres des 16 et 19 novembre. Cette correspondance et celle de l'Empereur avec son frère, relatives à la campagne de Silésie, seront publiées à la fin de l'ouvrage, et sont complètes l'une et l'autre.

de Deroy, il donna presque tort à son jeune frère (1). C'était agir avec politique et adresse, pour ne pas dégoûter de notre service, au début d'une campagne, des soldats qui n'avaient pas l'énergie des Français, mais dont on pouvait cependant tirer assez bon parti. « Sa Majesté, écrivit Berthier à Jérôme, « trouve que les observations que vous a faites le général de Deroy sont justes. On ne peut pas prendre « une ville d'assaut quand on n'a pas fait brèche et « quand il y a une escarpe et une bonne contrescarpe. Sa Majesté pense que ceux qui ont pu être « de l'avis d'une pareille attaque ont eu très grand « tort, car on y perdrait beaucoup de monde inutilement. »

Napoléon est loin d'avoir toujours suivi ces préceptes, mais il est permis de penser que tout en étant heureux de l'activité et de l'énergie de son frère, il n'était pas fâché de trouver l'occasion de calmer l'ardeur d'un jeune homme à qui il voulait à l'avenir confier d'importants commandements, missions pour lesquelles il faut non-seulement du courage et du zèle, mais aussi du calme et du sang-froid.

Le siège ou plutôt le blocus de Glogau continua. En attendant l'arrivée des bouches à feu de gros calibre, on chercha à fatiguer la garnison et les

(1) Pièces justificatives du livre II, n° 7.

habitants par des démonstrations de jour et de nuit et par un feu presque continu sur la ville. Le prince, suivant scrupuleusement les instructions que l'Empereur lui avait fait donner par le major général dans une lettre des plus remarquables (1), ordonna d'attaquer toutes les nuits à différentes heures, les retranchements de la place par des fusillades bien soutenues sur les deux rives de l'Oder. On réunit une grande quantité de fascines, d'échelles, comme si on voulait tenter l'escalade; enfin il fut prescrit, dans le cas où un incendie se déclarerait dans l'intérieur de Glogau, de diriger tous les coups sur les points embrasés.

L'ennemi de son côté montrait de l'énergie. Le 15, il avait fait une sortie. Repoussé et contraint de rentrer dans la place, il n'avait pas laissé un seul prisonnier entre nos mains. Alors, sur les représentations réitérées du commandant de l'artillerie, lorsqu'on eut renoncé au projet d'enlever la place de vive force, Jérôme ordonna d'ouvrir des bouts de tranchées de 60 mètres de long, à droite et à gauche et un peu en arrière de chaque batterie; ces tranchées, capables de contenir 200 hommes sur deux rangs, suffisaient pour mettre les batteries à l'abri de toute insulte. On attendait des munitions de Custring, et comme il en restait fort

(1) Pièces justificatives du livre II, n° 8.

peu, on résolut de renoncer aux grandes canonnades, et on prépara les plates-formes destinées à recevoir les mortiers et les gros obusiers. Dans la nuit du 17 au 18, le travail des bouts de tranchée fut continué, et, vers 4 heures du soir, les assiégés firent une petite sortie. Selon leur habitude et malgré les ordres réitérés du général en chef, les Bavaois se gardaient fort mal. Un piquet placé près d'un moulin, entre la batterie n° 2 et la place, fut surpris; le sous-lieutenant qui le commandait et 22 hommes du 4^e de ligne faits prisonniers.

Le prince, voulant tenir toujours en alerte les habitants et la garnison, fit cesser de bonne heure le travail des batteries, lança des travailleurs jusqu'au pied des glacis, et fit jeter des obus dans la place. Le 20, le lieutenant-colonel de Colonge revint de Custrin; et le 22, 1600 gargousses à boulet, 440 à obus arrivèrent au parc de Prostau. L'équipage de siège destiné au bombardement, embarqué le 14 sur l'Oder, était en route; mais, les eaux du fleuve étant très-basses, il ne put atteindre Glogau que le 28.

Ces combats, cette guerre d'escarmouches, n'avancèrent en rien les affaires, Jérôme brûla d'en finir. D'un côté, l'Empereur lui faisait écrire qu'il lui fallait Glogau, *telle chose qu'il en coûtât*; d'un autre il blâmait le projet d'une entreprise hardie. Le jeune prince résolut encore de tenter une attaque de vive force sinon sur le corps de place, du moins

sur le fort du Dohm. Il se porta de sa personne au pied des retranchements de la tête de pont sur la rive droite du fleuve, et ayant reconnu la possibilité d'une surprise de ce côté, il donna l'ordre au général Raglowitch de prendre des hommes déterminés et de préparer l'attaque; mais les événements généraux de la guerre vinrent modifier brusquement les dispositions autour de Glogau et firent abandonner ce projet.

La marche des Russes sur la Vistule n'était plus douteuse; Napoléon rassemblant les corps de Davout, de Ney, et la réserve du prince Murat, les dirigeait sur Thorn et Varsovie. Prêt à signer un armistice, le roi de Prusse s'y était refusé au dernier moment, enhardi par la présence prochaine de ses nouveaux alliés: le sort de l'Europe allait se décider en Pologne. De toutes parts, dans ce malheureux pays, les habitants se levaient pour seconder les efforts de l'armée française. Ils demandaient des armes et rêvaient une nationalité qui, cette fois encore, devait leur échapper. Il était urgent pour nous de faire entrer en ligne sur les bords de la Vistule la plus grande masse de troupes possible, et d'empêcher quelque corps russe de déborder notre droite en se portant sur la Wartha. La prise des places de Silésie devenait dès lors un objet secondaire; l'Empereur se hâta donc de prescrire au prince Jérôme de ne laisser sous Glogau qu'une seule division, de se mettre en marche à la tête du reste de son corps d'armée et de se diri-

ger en toute hâte sur Kalisch (1). Deux jours après il le prévint que le général Vandamme se rendait en Silésie pour être employé sous ses ordres, et pour prendre, en son absence, le commandement du siège de Glogau (2).

En conséquence de cette nouvelle phase de la guerre, le 24 novembre, S. A. I. le prince Jérôme menant avec lui les deux divisions bavares, et laissant au blocus la division wurtembergeoise, se dirigea par Lissa sur Kalisch, après avoir donné au général de Seckendorf les instructions les plus précises pour la continuation du siège (3). Les troupes bavaroises avaient été prévenues par un ordre du jour, qu'au delà de l'Oder elles étaient en Pologne, c'est-à-dire sur un territoire ami qui devait être ménagé et bien traité.

La division de Deroy, précédée de la cavalerie des généraux Lefebvre et Mezzanelli, partit de Glogau le 24, et arriva le 27 à Kalisch. La division de Wrède quitta ses baraques de Polkwitz le 24, traversa l'Oder à Steinau sur des bateaux que le général Montbrun y avait fait rassembler, et se trouva le 28, au matin, également à Kalisch, où le prince Jérôme avait établi son quartier général. Les deux brigades

(1) Pièces justificatives du livre II, n° 9.

(2) Pièces justificatives du livre II, n° 10.

(3) Pièces justificatives du livre II, n° 11.

de cavalerie cantonnées en avant de la ville poussèrent des reconnaissances au delà de la Wartha, se lièrent avec le 3^e corps; et tout fut prêt pour bien recevoir les Russes s'ils tentaient de déborder la droite de la grande armée. L'Empereur, informé des dispositions de son frère, approuva ce qu'il avait fait (1).

Revenons au blocus de Glogau (2).

La division wurtembergeoise, dont le général Vandamme vint prendre le 28 le commandement supérieur, n'étant pas très-nombreuse (7,000 hommes environ) ne put laisser qu'un seul bataillon sur la rive droite de l'Oder, devant le fort du Dohm. Ce bataillon avait pour mission de bloquer la tête de pont, tandis que le reste des troupes wurtembergeoises continuerait les attaques sérieuses sur la rive gauche, couvertes sur leur droite à Polkwitz par la brigade de cavalerie de Montbrun.

Ces dispositions arrêtées, on continua à harceler l'ennemi, et à faire feu de temps en temps.

Le 24, quatre pièces et deux obusiers, restés sur la rive droite, tirèrent pendant la nuit à boulets rouges sur la ville qui riposta vivement. Le 25 à 5 heures

(1) Pièces justificatives du livre II, n° 12.

(2) Nous avons omis de parler de la pointe sur Breslau des brigades Montbrun et Lefebvre, préférant reporter au livre suivant cette première démonstration contre la capitale de la Silésie.

du matin, les batteries n° 1, 2, 5 et 6 furent armées; et dispersèrent les travailleurs occupés à planter des palissades sur un ouvrage avancé. Les troupes wurtembergeoises étant trop faibles pour fournir les piquets nécessaires au soutien des batteries, le général de Seckendorf donna l'ordre au lieutenant-colonel de Colonge, laissé par le prince Jérôme pour commander l'artillerie du siège, de faire retirer toutes les pièces et de ne conserver à chaque batterie que deux obusiers. Par la même raison, les travaux furent interrompus aux bouts de tranchée et aux batteries n° 3 et 4 qui n'étaient pas achevées. Le lendemain 26, trois bataillons vinrent renforcer la division wurtembergeoise; et le travail recommença sur la rive gauche, tandis que les bouches à feu laissées sur la rive droite faisaient feu sur la place pour détourner l'attention de la garnison. Le 27, une canonnade assez vive s'engagea de part et d'autre; et dans l'après-midi du 28, le général Vandamme arriva et prit le commandement. Le même jour, à 8 heures du soir, un convoi de six bateaux, portant l'équipage de siège, aborda enfin près du pont volant établi à une lieue au-dessous de Glogau. Il était conduit par le lieutenant de pontonniers Noailles; grâce au zèle et à l'activité de cet officier, il parvint devant la place 48 heures avant le moment où on l'attendait. Le 29, dès la pointe du jour, on commença à débarquer les munitions de guerre. Les poudres et les projectiles creux non chargés

furent portés à Peycha, village situé sur la rive gauche, en face du pont de bateaux. Un lieutenant d'artillerie bavaroise et une partie des canonniers laissés par le général en chef, secondés par quelques-uns des pontonniers du convoi chargèrent les bombes, les obus et firent les sachets pour les obusiers. Les projectiles arrivés tout près furent conduits dans l'église du village de Prostau. Le général Vandamme, présent au débarquement, animant tout le monde au travail, avait su procurer à l'artillerie des ouvriers en bois et en fer, ainsi qu'un nombre de chevaux et de voitures tel que, dès cette première journée, on put transporter et mettre à couvert toutes les munitions. Dans la nuit du 29 au 30, on ne tira pas; au petit jour on commença l'opération du débarquement des bouches à feu. L'équipage consistait en six mortiers (quatre gros et deux petits) et quatre obusiers de siège. Le temps était si mauvais et les chemins tellement défoncés, que ce ne fut que le 30 qu'on parvint à mettre ces bouches à feu en batterie; encore fut-il absolument impossible de transporter du parc au front d'attaque les quatre gros mortiers.

Les voitures du pays étaient beaucoup trop faibles pour le transport des mortiers et de leurs crapauds. Le commandant de l'artillerie, qui avait prévu cette difficulté, avait fait construire plusieurs traîneaux très forts à l'aide desquels ces bouches à feu parvinrent, après beaucoup de peine et de travail,

à leur destination ; à huit heures du soir, elles furent distribuées de la manière suivante : au n° 1, deux petits mortiers et deux obusiers ; au n° 2, deux obusiers ; au n° 3, deux obusiers ; au n° 4, deux petits mortiers et deux obusiers ; au n° 5, deux obusiers ; au n° 6, deux petits mortiers et deux obusiers.

Le général Vandamme confia le commandement des batteries du centre au major wurtembergeois Schnadow ; celui des batteries des ailes aux capitaines Tausch et Kernow. Le lieutenant-colonel de Colonge n'eut point de place déterminée et se porta partout où sa présence était nécessaire. Les batteries servies par les canonniers bavares et wurtembergeois furent approvisionnées à raison de 30 coups par mortier et gros obusier, et de 40 coups par obusier de campagne. Un coup de canon, tiré près du moulin à vent situé au-dessus de Prostau, fut le signal qui devait ouvrir le feu. L'ordre fut donné de diriger le tir sur les édifices de la ville pendant la nuit, et pendant le jour, partie sur la place, partie sur les cavaliers des bastions et sur les embrasures. Ainsi que nous l'avons dit, il fut impossible de transporter aux batteries les quatre gros mortiers.

Le général Vandamme, ne voulut pas attendre qu'ils fussent placés. Le 1^{er} décembre, à six heures du matin, il ouvrit le feu avec les obusiers et les petits mortiers, et le continua jusqu'à neuf heures. Il envoya alors sommer le gouverneur.

Les mortiers et les gros obusiers avaient fait tout l'effet qu'on pouvait en attendre. Ils avaient porté l'épouvante, le désordre et la destruction dans la ville ; et quoique le feu de la place eût été très-vif, notre perte ne consistait qu'en un seul canonnier tué. Deux obusiers étaient fortement endommagés. Le général de Reinhart parlementa toute la journée, ses conditions furent rejetées ; voyant enfin que le bombardement allait recommencer avec les gros mortiers, il consentit à neuf heures du soir, à rendre la ville en basant sa capitulation sur celle de Magdebourg (1).

Il y avait dans la place 3,500 hommes, 200 bouches à feu, 400 milliers de poudre, 3,000 fusils, 1 millier et demi de balles et des magasins considérables de biscuit et d'avoine.

Le prince Jérôme approuva la capitulation de Glogau. L'Empereur, fort satisfait de ce résultat, ordonna d'envoyer une partie des drapeaux pris dans la ville au roi de Wurtemberg ; et la division de Seckendorf reçut dix décorations de la Légion d'honneur.

La place de Glogau, qui fut si vigoureusement défendue en 1813 par les Français, n'opposa pas en 1806 toute la résistance dont elle était susceptible ; cependant, son gouverneur prolongea assez sa

(1) Pièces justificatives du livre II, n. 3.

défense pour qu'on puisse dire qu'il satisfait strictement aux lois de l'honneur. S'il ne fut pas attaqué par des troupes bien solides, bien entreprenantes, il est juste de dire que sa garnison était encore plus médiocre sous le rapport de l'énergie et de l'habitude de la guerre. On doit en outre tenir compte du moment où le siège fut entrepris. Iéna et Auerstaedt avaient renversé toutes les espérances de la Prusse. La confiance ridicule que ce malheureux pays avait placée dans les descendants des vieilles bandes du Grand Frédéric était perdue. Les principales places fortes, la capitale même des États de Frédéric-Guillaume étaient en notre pouvoir. Il ne restait pas à ce prince un corps d'armée, pas une division qui ne fussent aux trois quarts détruits. La démoralisation était partout. Certes ces conditions morales n'étaient pas de nature à encourager le vieux général de Reinhart.

Il eût pu tenir quelques instants de plus, essayer un bombardement, mais il n'aurait pas sauvé Glogau, et n'eût retardé sa capitulation que de peu de jours. Le seul avantage qu'il eût obtenu, en exposant la ville à beaucoup de malheurs certains, eût été d'occuper plus longtemps la division wurtembergeoise sous les murs de sa place et de faire ainsi différer le siège de Breslau.

Il est impossible cependant de ne pas faire deux remarques : la première c'est que la garnison de Glogau, bien qu'ayant des mortiers, ne jeta

qu'une seule bombe sur nos batteries; la seconde, plus importante encore et que nous verrons se reproduire à Breslau, c'est que les Prussiens ménagèrent leurs munitions à tel point qu'on trouva dans la ville, après sa reddition, de grands moyens d'attaque pour les autres sièges. Nul doute qu'avec plus de vigueur, plus d'intelligence de la guerre et en tirant continuellement sur nos batteries, au lieu de se borner à répondre à notre feu, le général de Reinhart ne fût parvenu à raser nos épaulements.

Voici comment Napoléon annonça dans le 38^e bulletin de la grande armée la prise de Glogau :

« Le prince Jérôme, commandant l'armée des « alliés qui avait resserré le blocus de Glogau et fait « construire des batteries autour de cette place, se « porta avec les divisions bavaoises de Wrède et de « Deroÿ du côté de Kalisch à la rencontre des Russes « et laissa le général Vandamme et le corps des « Wurtembergeois continuer le siège de Glogau, « Des mortiers et plusieurs pièces de canon arrivèrent le 29 novembre. Ils furent sur-le-champ mis « en batterie, et après, quelques heures de bombardement, la place s'est rendue et la capitulation « suivante a été signée.

« Les troupes alliées du roi de Wurtemberg se « sont bien montrées.

« Trois mille cinq cents hommes, des magasins

« assez considérables de biscuit, de blé, de poudre,
« près de 200 pièces de canon sont les résultats de
« cette conquête, importanté surtout par la bonté de
« ses fortifications et par sa situation.

« C'est la capitale de la basse Silésie. »

LIVRE TROISIÈME.

BRESLAU.

Pointe des brigades Montbrun et Lefebvre sur Breslau, vers le milieu de novembre. — L'Empereur donne des ordres à Jérôme et à Vandamme pour le siège de Breslau. — Investissement de la place le 6 décembre, par Vandamme, sur la rive gauche de l'Oder, le 8 sur la rive droite par le prince Jérôme venant de Kalisch. — État dans lequel se trouvait à cette époque la capitale de la Silésie. — Ses fortifications, ses moyens de résistance. — Proclamation du comte de Gœrtzen. — Ouverture de la tranchée. — Établissement du quartier général à Lissa. — Opérations du siège jusqu'au 15 décembre. — Activité des généraux Vandamme et de Pernety. — Réquisitions faites par le premier. — Troisième bombardement de Breslau. — Seconde sommation au gouverneur: sa réponse. — Jérôme rappelle devant Breslau la division de Deroy et la brigade Mezzanelli. — Reconnaissance de la place. — Projet d'attaque de vive force. — Nouvelles dispositions pour surveiller les mouvements de l'ennemi. — Napoléon se rend à la grande armée, il y fait venir le prince Jérôme. — Le général Hédouville ne quitte pas le quartier général de Lissa, et reste chargé de transmettre les ordres du général en chef. — Attaque de nuit du bastion d'Ohlau. — Brillants combats de cavalerie. — Le prince d'Anhalt-Pless rassemble de quatorze à seize mille hommes. — Ses tentatives pour faire

lever le siège de Breslau. — Affaire de Strehlen : il est repoussé. — Le gouverneur demande à capituler, puis rompt brusquement l'armistice. — Nouvelles dispositions de Vandamme contre la place. — Affaires d'Ohlau et de Kleinburg. — Le prince de Pless, repoussé partout, essuie une déroute complète. — Le bombardement continue jusqu'au 3 janvier. — Le gouverneur, craignant la gelée et un assaut qui en serait la conséquence, capitule. — Plaintes de Vandamme. — Mécontentement de Jérôme contre cet officier général. — Entrée du prince à Breslau. — Réflexions. — 48^e et 50^e bulletin de la grande armée.

Au moment où Vandamme et la division wurtembergeoise de Seckendorf faisaient capituler Glogau, l'armée des alliés composée, ainsi qu'on l'a vu, de trois divisions d'infanterie et de trois brigades de cavalerie, était disséminée, partie en Silésie, partie en Pologne vers Kalisch et Posen. Tous les régiments bavarois n'avaient pas encore rejoint leurs brigades. Le 13^e de ligne, relevé devant Plassenburg par le 6^e, était en marche pour la vallée de l'Oder. Ce fort ayant capitulé à la fin de novembre, le 6^e de ligne se dirigeait lui-même sur Berlin, et de là sur Breslau. Le 14^e de ligne et le 5^e bataillon d'infanterie légère, venant de Nuremberg, prenaient la même direction. 3,000 Wurtembergeois étaient en route pour rallier la division de Seckendorf; enfin les conscrits des contingents de la Bavière et du Wurtemberg, réunis d'après les ordres de l'Empereur, étaient prêts à être versés dans leurs régiments. Le 1^{er} décembre, le régiment bavarois des cheveu-légers du prince royal reçut ordre de quitter l'armée du prince Jérôme et de partir pour

Kutno où il fut placé dans la 3^e brigade de la réserve commandée par le général Wathier. Ce régiment avait 380 hommes à cheval. Le siège de Breslau, qu'on allait entreprendre, devait nécessiter aussi quelques modifications dans la composition de l'armée des alliés. Le colonel du génie Blein et le général d'artillerie de Pernety furent envoyés de la grande armée pour diriger les travaux. Quelques détachements de sapeurs, de mineurs et de canonniers *français* furent également dirigés sur la Silésie. Nous indiquerons leur composition et leur force au fur et à mesure de leur arrivée.

L'Empereur n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de la reddition de Glogau qu'il fit prescrire directement par le major général à Vandamme de commencer immédiatement le siège de Breslau, ne laissant dans Glogau, pour y tenir garnison, qu'un bataillon de mille hommes (1).

On était au commencement de décembre; les Rus-

(1) L'intention de l'Empereur fut toujours de démanteler les places fortes de la Silésie, à l'exception de Glogau, qu'il voulait conserver comme place de dépôt et d'approvisionnement, et comme clef de la province. Aussi dès qu'elle fut tombée en notre pouvoir, il y envoya d'abord le général du génie Bertrand, un de ses aides de camp, avec mission de réparer les fortifications, et de la mettre en bon état de défense. Cet officier général, rappelé le 16 décembre au quartier impérial, fut remplacé dans le gouvernement de la basse Silésie, par le général de brigade Verrières. M. de Chaillou, auditeur au conseil d'État, fut nommé à la même époque intendant de la province.

ses avaient refusé la bataille devant Varsovie ; et ils repassaient la Vistule. Le grand duc de Berg était à leur poursuite sur le Bug. L'Empereur, voyant que la présence de Jérôme à Kalisch n'était plus nécessaire pour couvrir le flanc droit de la grande armée, lui fit donner l'ordre de marcher avec une partie de ses troupes par sa droite sur Breslau (1). Il désirait beaucoup que le jeune prince pût avoir l'honneur de faire, en personne, la conquête de cette place importante (2).

Il est indispensable, maintenant, pour présenter avec méthode le récit des opérations sous Breslau, que nous remontions aux premiers jours du mois précédent, et que nous relations la pointe faite sur cette place par les brigades Lefebvre et Montbrun.

Le 13 novembre, lorsqu'il eut concentré autour de Glogau toutes les forces de son corps d'armée, Jérôme résolut de tenter une démonstration sur la capitale de la Silésie.

L'exemple de la prise récente de quelques places fortes de la Prusse, qui s'étaient rendues à de simples avant-gardes et même à des régiments de cavalerie légère, était bien fait pour encourager le jeune prince à porter brusquement sur Breslau une partie de sa cavalerie. La démoralisation était devenue telle dans l'armée de Frédéric-Guillaume qu'on pouvait s'atten-

(1) Pièces justificatives du livre III, n° 1.

(2) Correspondance de l'Empereur avec le prince Jérôme, lettre de l'Empereur en date du 5 décembre 1806.

dre aux résultats les plus extraordinaires. Aussi Napoléon avait-il écrit plaisamment à Murat, en apprenant la capitulation de Stettin : « Si vos hussards prennent les villes fortifiées, je vais être obligé de licencier mon corps du génie. » A peu près vers cette époque, un détachement du 12^e de chasseurs s'empara également d'une forteresse importante, située en Pologne ; le maréchal Davout en prévint le prince Jérôme de la manière suivante : « Je crois, Monseigneur, que vous êtes instruit qu'un parti du 12^e de chasseurs s'est emparé du fort de Czentoschau. La garnison, forte de 500 hommes, prenant ce détachement pour une armée, a capitulé et est prisonnière de guerre. Il y avait 25 pièces en batterie. J'y ai envoyé tout le reste du régiment. Ce petit fort est en bon état et contient des trésors considérables. Par sa situation, il gênait beaucoup la communication de Varsovie avec la Silésie, etc., etc. »

On conçoit combien, en présence de tels faits, il était permis de croire à la possibilité de la réussite d'un coup de main hardi sur une place dont on savait la garnison fort inférieure aux besoins du service.

Les deux généraux Lefebvre et Montbrun reçurent donc, le 13 novembre, l'ordre de se porter sur Breslau, à la tête de leurs brigades, à chacune desquelles on avait attaché une batterie légère. Le premier devait marcher par la rive gauche de l'Oder ; le second par la rive droite. Un régiment de la brigade Mezzanelli

fut détaché à moitié chemin de Breslau à Glogau pour établir sur la rive droite la communication de la brigade Montbrun avec le corps du blocus. Outre leur tentative sur la capitale de la Silésie, ces deux brigades de cavalerie avaient encore pour mission d'éloigner de Glogau les partis qui pouvaient tenir la campagne, de maintenir dans leurs places les garnisons de Breslau, de Schweidnitz, de Brieg, de capturer tous les bateaux sur l'Oder et ses affluents, de faire des prisonniers, de recueillir des renseignements exacts sur les forteresses de la Silésie et sur leurs moyens de résistance, de tâcher enfin de découvrir ce qu'il y avait de fondé, touchant les bruits qu'on commençait à répandre, de la marche des Russes sur la Vistule et l'Oder.

Ces deux généraux partirent de Glogau le 14 novembre. La brigade Lefebvre ne tarda pas à rencontrer, en remontant l'Oder, onze bateaux chargés de munitions de guerre et de bouche, destinés à ravitailler Glogau. Elle s'en empara ainsi que d'autres bateaux chargés de sel, et les fit tous diriger sur Steinau. Le 16, elle était arrivée non loin de Neumarck ; la découverte de nuit, envoyée du côté de cette place, rencontra 80 cavaliers de la garnison de Breslau. Un escadron de Latour-et-Taxis les chargea immédiatement et les culbuta. Le 17, cette même brigade refoula jusque dans Breslau les avant-postes prussiens, les força à s'y renfermer ; et le 18, le général Lefebvre, s'étant approché jusqu'à portée de canon des rem-

parts, s'empressa de reconnaître les points les plus avantageux pour y établir son artillerie et canonner la ville ; en sorte que le lendemain, dès cinq heures du matin, il put donner une bonne direction au feu de sa batterie légère. La garnison répondit mollement. Le général somma ensuite inutilement le gouverneur, mais ne considérant pas sa mission comme remplie, tant qu'il n'aurait pas rejeté dans les forts tous les détachements qui pouvaient tenir encore la campagne de ce côté de la Silésie, il envoya une reconnaissance des dragons de Latour-et-Taxis, commandée par le capitaine de Lozberg, jusqu'à Ohlau, petite place située à un peu plus de moitié chemin de Breslau à Brieg. A l'entrée de la ville, ce brave officier se trouva en présence de 40 hussards prussiens, partis la veille de Breslau pour rétablir les communications de cette place ; il les chargea vigoureusement, leur prit 13 hommes, et rejoignit la brigade après avoir recueilli des renseignements importants.

D'après ses instructions, le général Lefebvre se rendit lui-même par Neumarck et Polkwitz, sur la division Minucci ; et quelques jours après, il éclaira la marche sur Kalisch du commandant en chef de l'armée des alliés. En rendant compte de sa mission et des résultats qu'elle avait eus, l'aide de camp du prince Jérôme écrivait à ce dernier : qu'il avait donné des ordres pour que tous les bateaux de l'Oder et des affluents de Breslau à Glogau, fussent réunis à Steinau, sous la garde de 50 hommes, et qu'il y avait des chargements

de sel d'une valeur dépassant 50 à 60 mille francs. Il terminait par un blâme pour un des corps de sa brigade. « Le régiment des chasseurs de Wurtemberg, » disait-il, arrivera demain au quartier général de « Votre Altesse. Je ne suis pas du tout content de sa « conduite. Je reçois à chaque instant des plaintes « sur son compte. Les hommes demandent partout « des chevaux, des montres et de l'argent. »

Cet exemple ne sera pas malheureusement le dernier que nous aurons à citer de la rapacité des troupes étrangères alliées à la France.

Le général Montbrun, agissant de son côté par la rive droite de l'Oder, se présenta également devant Breslau le 19, fit une démonstration contre la place, la somma inutilement et se replia sur la division wurtembergeoise, en réunissant ses efforts à ceux de Lefebvre pour la saisie des bateaux chargés de munitions.

Cette double expédition fit connaître au général en chef que la marche d'un corps russe sur la Silésie n'était pas à craindre en ce moment (1). Elle contraignit

(1) Les Russes avaient bien effectivement eu d'abord le projet de se porter sur la Silésie. Quatre colonnes d'une force totale de soixante mille combattants devaient converger sur Breslau; et l'une d'elles devait même culbuter les postes autrichiens de la Galicie et forcer le passage. Des approvisionnements considérables avaient été faits, des ordres de route donnés; et ces troupes devaient être sur l'Oder dans les premiers jours de décembre, mais la rapidité des manœuvres de l'Empereur, ses succès prodigieux détruisirent toutes

les diverses garnisons à être plus circonspectes, et permit de recueillir quelques renseignements assez exacts sur Brieg, Schweidnitz et Breslau. Les habitants de cette dernière place étaient dans une incertitude cruelle sur ce qui se passait à Glogau, ainsi que sur les forces qui avaient envahi la province. Ils ignoraient complètement les projets de l'Empereur à l'égard de leur ville, se berçaient même encore de l'espoir que nous n'oserions pas arriver jusque sous ses murs, et que les Russes seraient à leurs portes avant nous. On commença, dès que les brigades Lefebvre et Montbrun eurent disparu, à mettre la place en état de défense. Les ouvriers furent occupés au palissadement. On doubla les postes sur les remparts et aux principales portes. L'enceinte fut armée. On fit raser toutes les constructions sur les glacis pouvant gêner le tir des bouches à feu, depuis la porte de Schweidnitz jusqu'à celle de Neiss. A la vue de ces préparatifs de défense, bon nombre d'habitants qui craignaient par-dessus tout un bombardement, furent dans des angoisses terribles. Quelques-uns même prétendirent qu'ils sauraient bien empêcher leur ville d'être brûlée, en forçant le gouverneur à se rendre; mais ce dernier n'était pas homme à en passer par la volonté de bourgeois timides.

ces combinaisons, et, lorsque l'avant-garde russe arriva sur la Vistule, elle y trouva nos avant-postes, comme l'année précédente elle les avait trouvés bien en avant de Vienne.

Breslau avait alors pour gouverneur le lieutenant général de Thile et pour commandant, le général major Krafft. Ces deux braves soldats pleins d'énergie étaient décidés à user de tous les moyens mis à leurs dispositions, pour opposer une vigoureuse résistance. Le premier, ancien officier de Frédéric, entré en vainqueur dans la capitale de la Silésie, en 1759, était encore rempli de vigueur et de fermeté. Il fit diriger sur Elbing et Dantzig, ainsi que cela avait déjà eu lieu à Glogau, les caisses publiques, après avoir fait payer six mois de solde d'avance aux officiers prussiens.

La garnison, composée de 6,000 hommes, dont 300 de cavalerie, paraissait assez disposée à se défendre.

Breslau (1) capitale de toute la Silésie prussienne,

(1) Breslau, ville riche et puissante, joua un rôle important dans les guerres que le Grand Frédéric eut à soutenir avec la monarchie autrichienne. Ce prince ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il déclara ses prétentions sur la basse Silésie. L'héritière de l'empereur Charles VI, Marie-Thérèse, repoussa ses prétentions, et le roi de Prusse envahit brusquement la Silésie à la tête de trente mille combattants. Les batailles de Moltwitz et de Czaslau, la prise de Breslau en 1741, le traité de paix signé en 1742, et qui emprunta son nom à la ville, assurèrent la possession de cette importante place à Frédéric. La guerre s'étant rallumée en 1744, le roi de Prusse, forcé de rétrograder sur la Silésie après quelques succès en Bohême, gagna par ses dispositions admirables la bataille de Hohenfriedberg; et, en 1745, la paix de Dresde assura au vainqueur la libre possession de la Silésie. Après dix années de paix, Frédéric vit de nouveau se former au-dessus de sa tête un orage formidable. Marie-Thérèse, qui voulait à tout prix reconquérir la Silésie, l'impératrice Elisabeth

était en 1806 peuplée de 65 à 70 mille âmes, en y comprenant la population de ses faubourgs qui était fort considérable. Elle avait près de trois lieues de périmètre sur les deux rives de l'Oder. Ce fleuve qui baignait au nord le pied de ses remparts, séparait la ville d'une partie de ses faubourgs. Anciennement le lit du fleuve les contournait, mais, comme à Glogau, on avait creusé un nouveau lit dirigé de manière à lui faire servir de fossés au côté nord de la place. L'ancien lit, espèce de canal près duquel on avait élevé une digue, s'étendait bien au delà vers le nord-est.

qui se croyait offensée par quelques épigrammes du roi de Prusse, le faible Louis XV, qui ne pouvait pardonner au héros du Nord le juste mépris qu'il avait témoigné pour lui, se réunirent pour faire à la Prusse une guerre acharnée.

Le grand homme, non-seulement fait face à tous ses ennemis, mais il prend lui-même l'offensive. Il se jette en Saxe en 1756, bat à Losowitz l'armée saxonne, la fait prisonnière à Pirna, entre en Bohême, gagne la bataille de Prague; mais, forcé de se replier devant des forces trop considérables, il perd la bataille de Kolin. Le général de Lehwald se fait battre à Jögendorf, le prince de Bevern près de Breslau; et cette ville tombe de nouveau au pouvoir de l'Autriche, le 24 novembre 1757. Tout semblait perdu pour Frédéric; l'ennemi occupait Berlin, lui seul a confiance en son génie. Avec sept mille hommes, il court au-devant des Français, les bat à Rosbach, se jette en Silésie, gagne la belle bataille de Lissa ou de Leuthen, assiège avec quatorze mille hommes Breslau qui en avait dix-sept mille de garnison, et, le climat étant venu lui prêter secours et geler les fossés de la place, il est prêt à donner l'assaut lorsque le général autrichien demande à capituler.

Depuis cette époque, 17 décembre 1759, jusqu'à la campagne de Prusse en 1806, cette ville resta entre les mains des Prussiens.

Les fortifications de Breslau étaient, en 1806, fort étendues et pouvaient être divisées en, ouvrages réguliers enveloppant la ville sur la rive gauche, et en ouvrages irréguliers, coupures, défenses accessoires, la plupart en terre, enveloppant les faubourgs de la rive droite.

Les fortifications de la place proprement dite consistaient :

1° En une première enceinte formée de petits bastions reliés par de longues courtines, et défendus par quelques ouvrages saillants, tels que tenailles, lunettes, demi-lunes, presque tous abandonnés. Un fossé large de 10 à 12 mètres, profond de 3 à 4, et plein d'eau en tout temps, enveloppait complètement cette première enceinte.

2° En une seconde enceinte, bastionnée sur trois points, en aval et en amont de l'Oder, et au centre à la hauteur de la porte d'Ohlau, enceinte ayant un système général de contre-gardes, les unes revêtues, les autres (celles situées entre les portes de Schweidnitz et d'Ohlau) qui ne l'étaient pas. Cette seconde enceinte, qu'un fossé large de plus de 30 mètres, profond de 4 à 5 au milieu de sa cunette, et toujours plein d'eau, entourait aussi complètement, était hérissée de cavaliers et avait à chacun de ses saillants une petite lunette destinée à battre la campagne et à servir d'ouvrage extérieur.

La petite rivière d'Ohlau répandait ses eaux dans la partie au sud de la place, en passant par un ou-

vrage situé sur la droite de la porte de son nom.

Les fortifications de la rive droite consistaient :

1° En une foule de coupures presque toutes à terres coulantes ;

2° En un petit système bastionné, situé vis-à-vis le centre de la place ;

3° En une espèce de tête de pont irrégulière, construite dans un rentrant du fleuve, vis-à-vis un point où l'Oder se sépare pour former une petite île au nord-ouest de la place ;

4° En une large coupure partageant l'île dont nous venons de parler, et devant laquelle coupure se trouvait une petite redoute irrégulière à quatre faces et deux demi-lunes, pouvant prendre des revers sur les approches du faubourg Saint-Nicolas.

Tous ces ouvrages réguliers et irréguliers avaient un grand développement, ce qui nécessitait pour les défendre une nombreuse garnison et une nombreuse artillerie ; mais ils n'étaient pas commandés de la campagne à distance du boulet ; s'ils n'étaient revêtus partout sur leurs fronts, ils offraient à l'attaquant une masse d'une ligne profonde et des plus respectables. Une gelée un peu forte pouvait seule détruire presque complètement cet immense avantage.

Au moment où Vandamme allait se présenter devant Breslau, cette place ne manquait pas de moyens pour opposer une bonne résistance.

1° Elle était bien commandée ;

2° La garnison, trop faible, il est vrai, pour le ser-

vice d'une place ayant un développement aussi considérable, pouvait être aidée, soutenue par une population qui ne montait pas à moins de 20,000 hommes en état de porter les armes ;

3° Rien ne faisait prévoir une gelée ; un temps doux donnait la faculté d'utiliser les eaux qui partout remplissaient les nombreux fossés, les nombreuses coupures ;

4° Les approvisionnements en vivres et surtout en blé suffisaient et bien au delà aux exigences d'un long siège ;

5° Un arsenal magnifique laissait à la disposition de la défense d'immenses ressources en munitions de guerre et en bouches à feu ;

6° Nous n'avions pas un seul bon plan de la place.

En outre le roi Frédéric-Guillaume venait de nommer au gouvernement de la Silésie un homme d'une grande énergie, le prince d'Anhalt-Pless, que nous allons voir bientôt entrer en lice contre nous. Il lui avait donné plein pouvoir pour faire des levées et défendre le pays. Cette nomination, annoncée dans toute la province par une proclamation vigoureuse mais fort mensongère (1) du comte de Gertzen, aide de camp du roi, avait ranimé les espérances et remonté le moral des habitants de Breslau. L'effet produit par

(1) Voici cette proclamation. Nous écrivons en lettres italiques ce qui nous paraît s'éloigner par trop de la vérité :

cette proclamation, dura même plus longtemps qu'on n'aurait dû s'y attendre, et nos premières bombes ne firent pas tomber ces velléités belliqueuses d'une bour-

Proclamation aux habitants de la Silésie, par le comte de Gertzen, aide de camp du roi de Prusse.

3 décembre 1806.

Braves habitants de la Silésie,

Les événements malheureux qui se sont succédé dans cette guerre, ont moins affecté le cœur de S. M. que la pensée de voir la plus grande partie de ses provinces et de ses fidèles sujets souffrir les horreurs d'une guerre sans exemple, pendant laquelle l'ennemi, selon sa coutume, écrase par des corps entiers de maraudeurs qui environnent ses armées disciplinées, qui sourds à la voix de l'humanité traitent le paisible habitant avec autant de cruauté que le soldat armé, et qui, laissant partout des traces de la plus affreuse barbarie, changent les pays les plus fertiles en déserts et en ruines.

S. M. a appris avec bien de la douleur que ses provinces de la Silésie ont subi ce sort cruel.

S. M. est au désespoir de ne pouvoir venir en personne délivrer ses fidèles sujets de la Silésie qui, dans tous les temps, et surtout dans ces circonstances, se sont distingués par leur zèle et leur attachement à la maison royale.

Quoique l'ennemi se vante d'avoir exterminé la monarchie prussienne, il ne doit cependant ses succès qu'au caprice de la fortune et à des trahisons abominables. Il ignore que S. M. prussienne se trouve à la tête d'une armée nombreuse qui brûle du désir de se mesurer avec les usurpateurs du pays. Il ne sait pas, ou il veut ignorer, que la personne de S. M. est entourée d'une égide qu'aucun pouvoir, qu'aucune force, qu'aucun talisman ne peut détruire, c'est l'amour inaltérable de ses sujets. Il ignore même qu'il se présente chaque jour des milliers de volontaires qui veulent mettre un terme aux progrès de l'ennemi.

S. M. est persuadée que les habitants de la Silésie montreront le

geoisie adonnée au commerce et habituée au luxe. La bonne volonté et l'enthousiasme des habitants habilement exploités, furent une des causes principales de la belle résistance du gouverneur et de l'héroïque constance de la population.

A part donc la démoralisation qui, semblable à une fièvre ardente, avait circulé avec tant de rapidité dans les veines de la majeure partie des défenseurs de la monarchie prussienne, démoralisation qui ve-

même empressement à défendre leur roi, leur patrie et leurs propriétés contre des *violations inouïes*.

Sa confiance dans les secours de la Russie n'a pas été trompée. La fidélité aux traités est un des plus grands ornements du caractère loyal de l'empereur de toutes les Russies.

Deux armées russes formidables sont aux bords de la Vistule, tandis qu'une troisième encore plus formidable, s'empresse par des marches forcées de rejoindre les autres.

Il y a des volontaires par milliers, qui, étant exercés à combattre, sont prêts à renforcer l'armée.

Dans ces circonstances critiques, S. M. a la plus grande confiance en ses États et fidèles sujets de la Silésie, qui, dans tous les temps, ont donné les preuves les plus convaincantes de leur fidélité. S. M. a cru, en nommant pour gouverneur général de la Silésie le prince d'Anhalt-Pless, donner une marque de confiance et de bienveillance à ses habitants. Sous la conduite de ce prince qui, dans le cours de cette guerre, s'est montré avec courage, les États et les habitants de la Silésie feront tout leur possible avec les secours que S. M. a l'intention de leur envoyer, pour combattre l'ennemi et défendre leur patrie.

Autorisé par S. M., j'engage tous les habitants de la Silésie à concourir à ce but, et même à supporter avec patience les sacrifices indispensables pour remplir cette tâche honorable, *d'autant plus que S. M. leur promet une récompense.*

nait de faire place à Breslau à l'enthousiasme, on pouvait dire que les moyens de défense étaient égaux aux moyens d'attaque.

Le 4 décembre 1806, après avoir vu défilier la garnison de Glogau, le général Vandamme se dirigea sur la capitale de la Silésie en remontant l'Oder par la rive gauche, tandis que le prince Jérôme se mettait en marche le 5, de Kalisch avec la brigade Lefebvre et la division de Wrède, laissant en Pologne la division de Deroy et la brigade Mezzanelli diminuée du régiment des cheuau-légers du prince royal. Le général en chef de l'armée des alliés venait de recevoir encore des plaintes graves sur les dilapidations exercées par les troupes bavaroises; aussi en rendant compte de son départ au major général, le pria-t-il de défendre de nouveau au général de Deroy toute réquisition (1).

Le 5, les trois régiments de cavalerie de la brigade Montbrun se présentèrent devant Breslau sur la rive gauche, commencèrent l'investissement de la place; et le 6, Vandamme arriva au château de Lissa à six kilomètres de la ville avec l'avant-garde de l'infanterie wurtembergeoise. Le 7, accompagné du général d'artillerie de Pernety et du colonel du génie Blein, il s'empressa de reconnaître la place pour déterminer le point d'attaque. Il avait trop peu de monde pour ha-

(1) Pièces justificatives du livre III, n° 2.

sarder de s'établir vers le haut Oder où ses troupes auraient fort bien pu être inquiétées par les partis détachés des garnisons de Schweidnitz, Brieg, Neiss et Glatz ; il se borna donc à occuper pour le moment la partie du terrain qui, s'appuyant à l'Oder, se développait devant les faubourgs Saint-Nicolas, de Schweidnitz et d'Ohlau.

L'établissement de deux tranchées et de deux batteries incendiaires à droite et à gauche du premier de ces faubourgs fut décidé ; une circonstance particulière servit aussi à déterminer le point d'attaque au faubourg Saint-Nicolas, c'est que le colonel Blein se berça de l'espoir de trouver là un bâtardeau en terre, destiné à retenir les eaux et pouvant aussi nous faciliter le passage.

On fit remonter l'Oder aux barques et bateaux qui avaient servi à former le pont sous Glogau, afin de les utiliser de nouveau pour la construction d'un pont à trois kilomètres au-dessous de Breslau ; et, en attendant leur arrivée, on fabriqua un grand radeau que l'on descendit jusqu'à Kosel un peu en aval de la place, à un endroit où le fleuve a cent mètres de largeur.

Le travail de la tranchée commença dès la nuit du 7 au 8, avec un nombre de travailleurs si restreint qu'il ne fut possible d'ouvrir que deux communications dans l'emplacement des batteries projetées. Les batteries elles-mêmes ne furent commencées que dans

la nuit du 8 au 9, et en état de tirer seulement le 10 au matin (1).

Le 8, le général en chef arriva à Hundsfeld (petite ville située sur la rive droite de l'Oder, à une lieue de Breslau) à la tête de la brigade Lefebvre. Le lendemain, la division de Wrède parut à son tour, et le radeau commença à passer l'infanterie bavaroise sur la rive gauche.

Le gouverneur de Breslau, voyant qu'il allait être complètement investi, n'hésita plus à sacrifier aux

(1) Il se passa, à cette époque, à l'armée du prince Jérôme un fait particulier qui fait trop d'honneur à son auteur, pour que nous ne nous fassions pas un devoir de le rapporter, bien qu'il ne se rattache pas directement aux opérations devant Breslau.

S. A. I. le prince Jérôme ayant donné ordre à plusieurs cercles de Silésie de fournir des chevaux nécessaires à sa cavalerie, envoya pour recevoir ces chevaux le jeune de Deux-Ponts, lieutenant au régiment des cheveu-légers du roi de Bavière. Cet officier se trouvait dans la petite ville de Namslau, sur la rive droite de l'Oder, le 11 décembre, ayant seulement avec lui un brigadier et trois cavaliers de son régiment, lorsqu'un détachement prussien de trente et quelques hommes assiégea son logement et le somma de se rendre. Le jeune de Deux-Ponts se barricade avec ses quatre braves compagnons, et répond à coups de pistolet aux provocations de l'ennemi. Ne pouvant le forcer, ce dernier part pour aller chercher du renfort ; le lieutenant, dès qu'il a disparu, envoie un de ses hommes demander du secours, ferme les portes de la petite ville, en prend les clefs sur lui, et attend qu'un détachement de cinquante hommes vienne enfin le délivrer.

Le prince Jérôme donna de grands éloges à la bravoure de M. de Deux-Ponts, et instruisit de ce fait honorable le prince de Neuchâtel. Ce jeune officier bavarois se distingua plusieurs fois pendant le reste de la campagne.

dures nécessités de la guerre. Les faubourgs de la rive gauche génaient la défense, il les fit brûler ; beaucoup des malheureux habitants de ces faubourgs périrent dans les flammes, et les Prussiens eurent la barbarie de les empêcher de chercher leur salut dans la place. Le prince Jérôme ne put voir de sang-froid ces victimes innocentes d'un devoir trop rigoureusement accompli, et au lieu de les faire refouler dans la ville ainsi que les lois de la guerre l'y autorisaient, l'humanité parlant plus haut dans son cœur, il leur tendit une main secourable.

L'Empereur mit au 41^e bulletin, daté de Posen, le 14 décembre 1806 :

L'ennemi a brûlé les beaux faubourgs de Breslau, beaucoup de femmes et d'enfants ont péri dans cet incendie. Le prince Jérôme a donné des secours à ces malheureux habitants. L'humanité l'a emporté sur les lois de la guerre qui ordonnent de repousser dans une place assiégée les bouches inutiles que l'ennemi veut en éloigner. Le bombardement était commencé.

Voyant que le général de Thile se disposait encore à incendier un des faubourgs les plus peuplés de la rive droite, Jérôme le fit occuper brusquement par ses Bavares qui se logèrent au pied même des glacis, et contraignirent les habitants à rester dans leurs maisons. Le lendemain, il ordonna de transporter sur la rive gauche toute l'infanterie à l'exception de deux bataillons légers. Il laissa aussi de ce côté du fleuve, la brigade Lefebvre, quatre pièces de douze et six

obusiers ; enfin lui-même établit son quartier général au château de Lissa (1), célèbre par la bataille de ce nom, gagnée en 1759 par Frédéric sur les Autrichiens.

Cependant la tranchée, ouverte sur la rive gauche des deux côtés du faubourg Saint-Nicolas, à 600 mètres de la place, contenait cinq batteries destinées à battre les ouvrages et à mettre le feu dans la ville. Dans la nuit du 9 au 10, on les arma de quatorze bouches à feu, dix obusiers et quatre mortiers. Elles étaient construites en face ainsi qu'à droite et à gauche de la place. Sur la rive droite, cinq batteries avaient aussi été élevées en avant de la digue du bras du vieil Oder, on les avait armées avec quatre pièces de douze et six obusiers de bataille.

Le 10, tout étant prêt, le général en chef donna ordre de commencer le feu dès six heures du matin. Sur la rive gauche, quatorze bouches à feu tirèrent jusqu'à dix heures, à raison de trente coups par obusier et vingt par mortier ; sur l'autre, les batteries continuèrent jusqu'à midi et consommèrent soixante-quinze coups par pièce. Quoique placés à 1,400 mètres, les obus des batteries de la rive droite n'en pénétrèrent pas moins dans les rues de Breslau, mais les bombes des mortiers de la rive gauche ne mirent pas le feu et ne causèrent aucun dommage, parce qu'on s'était servi de bouches à feu en fer ayant très

(1) Pièces justificatives du livre III, n^o 3.

pen de chasse, et de bombes prussiennes venant de Glogau, vieilles et fort mal chargées.

A une heure de l'après-midi, le prince Jérôme envoya dans la place un de ses aides de camp, M. Desverno, porteur de la lettre suivante :

« Monsieur le gouverneur,

« Je vous somme de rendre la place de Breslau.
« Vous n'avez plus aucun secours étranger à attendre. Les armées françaises sont à Varsovie. Magdebourg, Custring, Glogau sont en notre pouvoir. Une plus longue résistance causera la ruine de cette grande et belle ville, et ne fera que retarder de peu de jours sa reddition.

« Agréez, monsieur le gouverneur, l'assurance de ma considération.

« JÉRÔME NAPOLÉON. »

Le général de Thile refusa d'entrer dans aucun arrangement, et se montra on ne peut plus disposé à se bien défendre.

La réflexion que nous a suggérée déjà la défense de Glogau, nous sommes forcés de la faire encore ici, c'est que l'ennemi semblait croire que son rôle se bornait absolument à répondre à notre feu, sans chercher à inquiéter nos travailleurs, à mettre obstacle à nos travaux de tranchée, à raser nos batteries. Il se contentait de tirer sur nous quand nous tirions sur lui, comme s'il eût craint que les munitions de

guerre fussent près de lui manquer. Ce n'est certes pas ainsi que doit se conduire un adversaire intelligent; et la faiblesse numérique de la garnison n'était pas une raison pour agir de cette façon. Dans une défensive forcée, il y a, pour un commandant de place plein d'énergie et de bonne volonté, des moments où il doit savoir employer l'offensive.

Du 11 au 15 décembre, les travaux et le bombardement continuèrent. Les batteries, approvisionnées et armées de vingt-deux bouches à feu sur la rive gauche et de dix sur la rive droite, furent rapprochées jusqu'à 180 mètres de la place. Une seconde parallèle partant de la droite du faubourg Saint-Nicolas, fut ouverte, et une batterie de six bouches à feu construite. Des zig-zags furent creusés pour la communication des deux parallèles, une batterie fut élevée sur la rive droite, le long de l'ancien bras de l'Oder, pour incendier l'arsenal. Le 14, de sept heures du matin à une heure de l'après-midi, quatre mortiers, arrivés de Glogau, et cinq obusiers tirèrent de la première parallèle, tandis que quatre pièces de six et deux obusiers de bataille tiraient de la seconde. Les batteries de la rive droite consommèrent vingt-cinq coups par pièce et quinze par obusier. Le feu prit dans plusieurs endroits de la ville, mais l'ennemi parvint à l'éteindre. Dans l'intervalle de ces cinq jours, les bateaux étaient arrivés de Glogau, et le lieutenant de pontonniers Noailles s'était empressé de faire construire le pont. Deux com-

pagnies *françaises*, une de mineurs, forte de 4 officiers et 67 hommes, commandée par le capitaine Rittier, une de sapeurs, forte de 2 officiers et 66 hommes, commandée par le capitaine Ramonet, arrivèrent au camp sous Breslau, où ne se trouvaient encore que le colonel Blein et le capitaine Roland. Ces troupes demandées à plusieurs reprises par le prince Jérôme furent d'un grand secours, et les travaux du génie prirent un développement considérable. Le personnel de l'artillerie consistait en 12 officiers, 18 sous-officiers, 158 soldats. Il y avait, en outre, 62 soldats du train, 160 chevaux du train et 43 de troupe. Les officiers français étaient le capitaine Marion (1), le lieutenant Doulcet, aides de camp du général de Pernety, et le lieutenant de pontonniers Noailles. Les munitions commençant à manquer pour l'artillerie, le général commandant cette arme expédia le capitaine Marion à Glogau le 12. Grâce au zèle de cet excellent officier, des transports furent organisés immédiatement, et les bouches à feu reçurent en moyenne vingt-cinq coups par jour. Le 17, une compagnie et demie d'artillerie française, forte de 6 officiers et 64 hommes de troupe, arriva également au siège.

L'Empereur avait espéré que la capitale de la Si-

(1) Cet officier, devenu général de brigade, homme du plus grand mérite, auteur d'ouvrages militaires remarquables, est mort il y a peu d'années. Le général de Pernety faisait le plus grand cas de son activité, de sa bravoure, de ses talents; il rendit en Silésie les services les plus signalés.

lésie ne ferait pas une résistance aussi énergique. Le 10, il avait d'abord destiné la division bavaroise de Deroy à occuper Pétrikau, petite ville de Pologne, située sur la route de Varsovie à Breslau (1); mais, apprenant par son frère que cette dernière place se défendait avec vigueur, et craignant que les forces laissées au prince Jérôme ne fussent pas assez considérables pour s'opposer aux tentatives que le prince de Pless pouvait faire sur Breslau et même sur Glogau, il résolut de rapprocher le général de Deroy de la Silésie, et lui fit donner ordre de se porter à Wartemberg (2). Le général en chef de l'armée des alliés, prévenu de cette disposition, était autorisé en outre à rappeler à lui cette division bavaroise s'il le jugeait nécessaire, et, dans le cas contraire, à la laisser à Wartemberg.

Ainsi donc, vers le milieu du mois de décembre, l'armée des alliés occupait les positions suivantes :

Le quartier général à Lissa, près Breslau. La division de Wrède, sur la rive gauche de l'Oder, aux tranchées devant les faubourgs Saint-Nicolas et de Schweidnitz, soutenant la division wurtembergeoise de Seckendorf placée sous le commandement supérieur du général Vandamme. La majeure partie des sapeurs, mineurs et artilleurs français également sur la rive gauche. Au village de Guichwitz sur la

(1) Pièces justificatives du livre III, n° 4.

(2) Pièces justificatives du livre III, n° 5.

petite rivière de Schwart-Wasser, à moitié chemin et sur la route de Breslau à Schweidnitz, deux escadrons de chasseurs et un demi-bataillon d'infanterie légère en observation pour avertir de tout ce qui pourrait se diriger de Schweidnitz sur Breslau ou sur Glogau. Un escadron de Latour-et-Taxis à Neumarck. La brigade Monthbrun, partie au siège, partie battant la contrée. Sur la rive droite de l'Oder, les 2 bataillons de chasseurs à pied wurtembergeois, des colonels Hugel et Scharsfenstein, établis au pied des remparts; en arrière d'eux, la brigade Lefebvre. A Wartemberg près de la frontière de Pologne à environ 16 lieues de Breslau, la division bavaroise de Deroy et la brigade Mezzanelli pouvant être appelées en deux jours au siège.

A cette même époque, deux parallèles étaient ouvertes sur la rive gauche; la deuxième poussée jusqu'au palissadement du chemin couvert couronné dans quelques parties; 7 batteries étaient construites et approvisionnées; leur armement consistait en 4 mortiers, 12 obusiers, 8 pièces de canon. Sur la rive droite, 5 batteries placées en moyenne à 400 mètres de la place étaient élevées, et armées avec 8 obusiers et 6 pièces de bataille.

Les ravages causés dans la ville commençaient à être considérables; le feu mis successivement en plusieurs endroits avait occasionné de notables dégâts, sans ébranler la constance des habitants. Soutenus par l'énergie de la garnison et du gouverneur, pleins d'es-

poir depuis la proclamation du comte de Gœrtzen de voir arriver bientôt à leur secours, soit le prince de Pless, soit même une armée russe, ils luttaient de dévouement, aidaient la troupe de ligne dans son service, éteignaient les incendies, portaient des vivres et des secours aux soldats et aux blessés, et déployaient en un mot une fermeté, un courage dignes des plus grands éloges et de l'admiration de leurs ennemis.

De son côté, le prince Jérôme n'avait qu'à se louer de la bravoure des troupes sous ses ordres. Plus aguerries qu'au siège de Glogau, elles montraient une patience que n'auraient pas désavouée des soldats français. Elles trouvaient dans leurs chefs des modèles d'énergie et de valeur. Vandamme, surtout, homme de guerre du plus grand mérite, remarquable par une activité prodigieuse, nuit et jour sur pied, toujours prêt au combat, secondait puissamment les efforts du prince.

Le général de Pernety, homme de talent, d'une grande probité et d'une grande instruction, déjà célèbre comme officier d'artillerie, aidé par son aide de camp le capitaine Marion, avait su, en peu de jours, imprimer au service de cette arme une direction des plus vigoureuses. Il était parfaitement secondé par les canonniers bavarois et wurtembergeois.

L'armée des alliés n'aurait donc eu droit qu'à des éloges si la tendance funeste dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, n'avait semblé prendre un développement des plus fâcheux. De toutes parts, des plaintes

arrivaient au quartier général du prince Jérôme, et ce n'étaient plus seulement des officiers subalternes, des sous-officiers ou soldats qui y donnaient lieu, mais bien des chefs de corps, des généraux eux-mêmes (1). Laissons parler le prince Jérôme rendant compte de ces faits au major général dans une lettre datée de Lissa, le 14 décembre.

« J'ai cru, monsieur le Maréchal, devoir mettre une « très grande sévérité à empêcher toutes les réquisi-
« tions particulières qui ruinent le pays et que chaque
« officier se croyait permises. Un aide de camp du
« général Vandamme s'est fait donner par la petite
« ville de Neumack, 200 louis, et un aide de camp
« du général Montbrun 50 louis. Ces désordres com-
« mis par des officiers français font le plus mauvais
« effet, et les Bavares et Wurtembergeois se croient
« après cela autorisés à imiter cet exemple. Afin d'é-
« viter, autant que possible, de pareils abus, j'ai ordonné
« que les deux officiers français rendissent l'argent
« qu'ils avaient pris. (J'ai voulu ignorer que les aides
« de camp n'avaient fait qu'exécuter les ordres de
« leurs généraux.) Le général Vandamme et le géné-
« ral Montbrun ont été chargés de faire exécuter mes
« ordres. Le premier m'ayant après cela fait connaître
« qu'il avait besoin d'argent, je lui ai accordé 5,000
« francs pour dépenses secrètes.

« 12,000 écus avaient été demandés à l'abbaye de

(1) Pièces justificatives du livre III, n° 6.

« Leubus, et 5 hommes et un officier y avaient été
« laissés jusqu'à ce que la somme eût été fournie.
« L'exemple que j'ai donné a fait qu'aussitôt après,
« ces hommes et cet officier ont été retirés. J'ai encore
« voulu ignorer que c'était un officier général qui
« avait fait cette demande.»

Depuis le deuxième bombardement, la pénurie des approvisionnements et le mauvais état de plusieurs obusiers et mortiers avaient obligé le général en chef à faire venir de nouvelles bouches à feu et des munitions. En attendant, on avait cheminé de la première à la deuxième parallèle, en employant environ 3 à 400 soldats par jour, au lieu de 6 à 700 qu'il eût fallu; mais le service était si pénible qu'il était impossible de réunir un plus grand nombre de travailleurs. Le 14 au soir, les munitions et l'artillerie arrivèrent, à l'exception de deux pièces de 24 laissées en route à cause du mauvais état de leurs affûts, et d'un gros mortier que l'on ne put tirer des chemins bourbeux.

Pendant la nuit, on s'empressa d'armer les batteries. On plaça entre le faubourg Saint-Nicolas et celui de Huben: 1° à l'extrême droite de la première parallèle, 2 petits mortiers et 3 gros obusiers; 2° à l'ancienne batterie à gauche, 2 gros mortiers et 3 petits obusiers; 3° au centre de la deuxième parallèle, 2 petits obusiers et 4 pièces de six tirant sur les batteries ennemies; 4° à la tranchée de gauche, à la même parallèle, sur la droite, 4 petits obusiers et 4 pièces de six destinés aussi à répondre aux batteries de la place; 5° sur la

rive droite de l'Oder, le général Lefebvre mit en position huit pièces ou obusiers de campagne. 32 bouches à feu se trouvèrent donc prêtes à tirer, sans compter les deux pièces de 24 et le gros mortier restés en arrière, et qui avaient leurs places assignées à la coupure du faubourg Saint-Nicolas, dans la deuxième parallèle.

Le feu commencé à six heures fut continué jusqu'à midi. Nos projectiles causèrent de nouveaux dégâts dans la ville, y allumèrent plusieurs incendies que les habitants parvinrent à éteindre, grâce à un service admirablement organisé (1). L'ennemi nous répondit avec assez de vivacité, mais sans nous faire éprouver de pertes sensibles. Le général en chef ayant fait cesser le bombardement, envoya une sommation au gouverneur par le général Lefebvre (2). Le vieux et brave

(1) Pièces justificatives du livre III, n° 7.

(2) Il se passa pendant cette canonnade, deux faits dignes d'être rapportés, et dont le prince Jérôme rendit compte lui-même en ces termes au major général :

« Je dois faire l'éloge des troupes wurtembergeoises. V. A. ne peut concevoir avec quelle bravoure elles se conduisent, particulièrement les canonniers et les deux bataillons de chasseurs commandés par les lieutenants-colonels Hugel et Scharsfenstein. Ils ne sortent pas du pied des remparts, où ils entretiennent un feu très-vif et très-meurtrier sur les canonniers ennemis. Je citerai à V. A. les deux traits suivants de leur bravoure. Un obus de l'ennemi étant tombé dans une batterie entre deux caissons chargés de munitions, un canonnier wurtembergeois (1), avec le plus grand sang-froid,

(1) Le sergent d'artillerie Schitz.

général de Thile, répondit à l'aide de camp du prince Jérôme : qu'entré dans Breslau en vainqueur, il y avait 49 ans, avec le grand Frédéric, il y allait de son honneur de ne pas rendre la place tant qu'il serait possible d'y tenir. — Vous l'avez prise en huit jours, objecta le général Lefebvre, et vous savez qu'elle ne peut être défendue longtemps. — Général, s'écria l'intrépide gouverneur, *on défend un village et l'on ne survit pas à sa gloire.*

Le général Lefebvre avait été introduit dans la place sans avoir les yeux bandés, il en avait parcouru les rues et les places, il put se convaincre par lui-même des ravages causés par nos projectiles; ils étaient affreux. Après cette seconde et inutile sommation, Jérôme pensant qu'il faudrait faire brèche et donner l'assaut, demanda à Glogau 6 nouvelles pièces de vingt-quatre. La dernière parallèle couronnait complètement le chemin couvert sur la rive gauche; les Wurtembergeois étaient toujours au pied des glacis; encore quelques jours et la ville allait être prise.

Cependant, de toutes parts se répandait le bruit de la formation d'un corps assez considérable sous les

« s'avance, le saisit et le jette hors du retranchement. Un instant après cet obus éclata.

« Un autre canonier, ayant la cuisse emportée par un boulet de canon, ses camarades accoururent pour le soutenir, et il leur dit : « — Mes amis, retournez à votre besogne, et que ce que vous voyez ne vous intimide pas. Si je meurs, c'est en brave homme, si je « guéris, mon maître prendra soin d'un bon soldat. »

ordres du prince d'Anhalt-Pless, dans la haute Silésie, du côté des montagnes de Glatz et de Silberberg. Les déserteurs, les prisonniers étaient unanimes pour dire que 15 à 16 mille hommes commandés par le gouverneur général de la Silésie ne tarderaient pas à se jeter sur l'armée des alliés, afin de faire lever le siège de Breslau. Chacune des garnisons des places fortes de la province devait fournir un contingent assez nombreux de troupes de ligne, et, derrière ce noyau, une masse de paysans, de volontaires soulevés par la proclamation du comte de Gœrtzen, étaient prêts, assurait-on, à marcher à la première réquisition du prince de Pless. Jérôme apprit en même temps qu'un renfort de 3,000 recrues venait de pénétrer dans Schweidnitz, en sorte que la garnison de cette redoutable forteresse se montait dès lors à 6,000 fantassins et 400 cavaliers.

Ces deux nouvelles, jointes à la fermeté du gouverneur de Breslau, fermeté qui sans nul doute puisait sa source dans l'espoir de la prochaine arrivée d'un secours efficace, décidèrent le général en chef à rappeler à lui la division de Deroy et la brigade Mezzanelli. La concentration de toutes ces forces autour de la capitale de la Silésie, concentration qui lui permettrait de surveiller le prince de Pless, et au besoin de tenir tête à l'orage prêt à se former vers le haut Oder, dans le triangle compris entre Brieg, Neiss et Glatz, lui parut indispensable. En outre, comme il visitait journellement les travaux, les tranchées et les batteries,

il ne pouvait voir, sans être ému, les fatigues du corps de siège. Ses malheureux soldats trop peu nombreux pour fournir des travailleurs et des gardes autour d'une place aussi étendue, n'avaient pas un moment de repos et étaient harassés; cette dernière considération était bien de nature à l'encourager dans la détermination qu'il prenait. En conséquence de ces nouvelles dispositions, l'ordre fut expédié le 16 à Wartemberg au général de Deroy de se replier immédiatement sur Breslau. Les travaux du siège et le bombardement n'en furent pas moins continués avec ardeur. Jérôme avait le plus vif désir de s'emparer de la place, et espérait y parvenir avant la réunion des forces du prince de Pless. Une fois la ville conquise, il comptait se retourner avec toutes ses troupes contre le gouverneur de la Silésie, lui livrer bataille et le battre.

Le 16, vers 3 heures de l'après midi, le général de Thile essaya une sortie qui ne lui réussit pas. 400 hommes de la garnison fractionnés en trois colonnes se précipitèrent hors de la place, et furent immédiatement, à leur passage dans le faubourg, rejoints par une foule de paysans qui, nous croyant les plus faibles, voulurent concourir à l'attaque; mais l'infanterie légère des Wurtembergeois, postée dans le faubourg même, se jeta entre la première et la deuxième colonne, tua le commandant prussien, quelques hommes, et fit 16 prisonniers. L'ennemi ne s'attendait pas à une attaque aussi brusque; effrayé, il se hâta de rentrer dans

Breslau, laissant entre nos mains plusieurs paysans, dont deux furent immédiatement fusillés pour l'exemple. Le gouverneur envoya demander le corps de l'officier tué, qui lui fut rendu.

On n'avait pu se procurer encore un bon plan des fortifications de la place, on ne les connaissait que très imparfaitement, Jérôme résolut de profiter des quelques jours qui devaient naturellement s'écouler avant l'arrivée des pièces destinées à battre en brèche, pour en faire faire une reconnaissance complète. Les 17, 18, 19 décembre, les ingénieurs ayant à leur tête le colonel du génie Blein, se mirent à l'œuvre. On s'aperçut alors 1° que l'ennemi avait abandonné tous les dehors, à l'exception des ouvrages qui tenaient aux issues, et se bornait à défendre le corps de place; 2° que tous les saillants d'une espèce de contre-garde générale qui enveloppait la place, pourraient être facilement occupés; 3° que, dans deux parties, à la porte de Schweidnitz et à celle d'Ohlau, les ouvrages extérieurs et le corps de place n'étaient point revêtus; 4° que l'escarpe du rempart était d'un accès facile, et défendue seulement par une palissade droite plantée au pied du talus. Ces remarques avaient une très grande importance; elles conduisirent le colonel Blein à proposer au prince Jérôme une attaque qui, si elle réussissait, devait forcer le gouverneur à se rendre (1). Le projet consistait à faire une fausse démonstration

(1) Pièces justificatives du livre III, n° 8.

sur un ou deux points, à réunir sur un autre, pendant la nuit, tous les matériaux nécessaires, et à franchir avant le jour les deux fossés du corps de place, à l'endroit non revêtu, au moyen d'un pont sur chevalets pour le passage du premier fossé, et de petits bateaux pour le passage du second. La difficulté était de faire arriver, à l'insu de l'ennemi, assez de ces bateaux pour qu'il fût possible de débarquer à la fois 250 à 300 hommes. Le général en chef approuva le projet et fit donner des ordres pour hâter les préparatifs.

La première division bavaroise de Deroy et la brigade Mezzanelli rappelées brusquement s'étaient mises en route, en forçant de marche et n'avaient pas tardés à se présenter sur l'Oder. L'arrivée de ce puissant renfort permit à Jérôme de faire de nouvelles dispositions pour activer les travaux du siège, et surveiller plus efficacement les garnisons des places voisines et le prince de Pless,

Le quartier général fut maintenu au château de Lissa. Le général Vandamme conserva le sien au village de Hofichen, sur la rive gauche de l'Oder, ayant sous ses ordres la division wurtembergeoise, la division de Wrède, et la moitié de celle de Deroy qui passa de ce côté, et s'établit à Popelowitz pour concourir aux travaux de la principale attaque. Le général de Deroy, avec le reste de son infanterie, prit position à Carlowitz, relevant la brigade Lefebvre qui vint sur la rive gauche et se plaça, renforcée du bataillon léger de Zollern, en avant du château de Lissa, vers Neu-

marck, à l'embranchement des routes de Dresde et de Glogau; sa mission était de couvrir le quartier général du prince et de protéger contre toutes tentatives les convois de munitions expédiés de la basse Silésie. Le général Mezzanelli fut chargé de battre la campagne sur la rive droite de l'Oder et d'observer la garnison de Brieg, point sur lequel on pensait que se formait le rassemblement du prince de Pless. La brigade Montbrun, placée presque toute en avant de Kristern, entre Breslau, Schweidnitz et Glogau, sur la route de Strehlen, se mit en correspondance de tous les instants, d'un côté avec la brigade Lefebvre, d'un autre avec le régiment des dragons de Latour-et-Taxis, commandé par le brave colonel Seydwitz, et détaché à Leignitz, point de jonction des routes de Saxe, de Glogau, de Schweidnitz et de Breslau. Des piquets jetés sur les communications de Brieg, Strehlen, Schweidnitz, des reconnaissances qui rayonnaient continuellement sur ces divers points empêchaient toute surprise et complétaient le système défensif adopté par le général en chef pour être prévenu à temps de tous les mouvements de l'ennemi.

Le général Lefebvre et le général Montbrun se communiquaient toutes leurs découvertes et faisaient de fréquents rapports; le général Vandamme qui commandait le siège sur la rive gauche, le général de Deroy qui le commandait sur la rive droite et que le général Mezzanelli avait soin d'instruire de ce qui se passait de ce côté, rendaient compte au prince de

tous les événements. Ainsi, le jeune général en chef avait pris toutes les mesures nécessaires pour connaître la marche de l'ennemi, pour se trouver en mesure de lui présenter des forces imposantes partout où il voudrait tenter une attaque, et cela sans ralentir en rien les opérations du siège, sans même que l'on pût avoir à craindre des sorties de la garnison. L'Empereur approuva ces dispositions, les trouva fort sages et en complimenta son frère. Ce dernier fort actif, plein de zèle et aimant la guerre, visitait journellement les tranchées, les batteries, se faisait présenter les hommes qui se distinguaient, les encourageait, les récompensait, parcourait les avant-postes de cavalerie, veillait partout au maintien d'une discipline sévère, et donnait des ordres pour assurer autant que possible le bien-être du soldat. Mais tout en s'occupant sans cesse des devoirs nombreux et difficiles, qu'impose le commandement en chef de 25 à 30 mille hommes, il ne pouvait détacher son regard du quartier impérial, et il suivait de la pensée et du cœur la marche de la grande armée sur la Vistule. Il se désolait à l'idée des combats, qu'on allait livrer aux Russes. Ses lettres à l'Empereur faisaient voir le chagrin qu'il éprouvait de ne pas être à la grande armée. « Je crains bien, écrivait-il « à Napoléon, que Votre Majesté ne joigne les Russes pendant que je suis en Silésie, et que « je ne sois encore privé de l'honneur de combattre sous « ses yeux (1). » Les événements militaires paraissaient

(1) Correspondance du prince Jérôme avec l'Empereur : lettre du 17 décembre 1806.

effectivement prêts à se succéder avec rapidité sur le théâtre de la guerre. Les Russes, prévenus et dérangés dans leurs projets méthodiques, s'étaient repliés sur le Bug ; mais ils étaient serrés de près par leur infatigable ennemi, qui voulait les battre et les séparer de l'armée prussienne du général de Lestocq. Ainsi, tandis que Bennigsen se portait sur Pultusk, indiquant cette ville comme point de réunion à ses troupes, Napoléon ordonnait au corps du maréchal Lannes, renforcé des dragons du général de Becker, de s'y diriger également. Davout, chargé plus spécialement de suivre la retraite de l'ennemi, se portait sur la Narew afin de ne pas lui laisser de répit, soit qu'il cherchât à gagner Pultusk, soit qu'il voulût se retirer sur Golymin. Augereau marchait sur ce dernier point, ainsi que Murat ; Soult s'élevait plus au nord, et la cavalerie légère, répandue partout, harcelait les corps russes. Napoléon convaincu que ses lieutenants ne tarderaient pas à atteindre Bennigsen, et à se placer entre lui et Lestocq déjà rejeté du côté de Mlawa et de Soldau, sur la route de Varsovie à Königsberg, Napoléon qui venait d'apprendre qu'à la sollicitation de la Prusse, Alexandre avait donné l'ordre à son armée de reprendre l'offensive, Napoléon enfin qui voulait par sa présence donner une impulsion vigoureuse aux opérations, se mit en route pour Varsovie dans la nuit du 15 au 16, et entra dans cette ville le 18. En partant de Posen, il n'eut pas le courage de refuser à son jeune frère qu'il chérissait, la gloire de venir combattre à la grande armée. Rassuré sur les affaires de la Silésie par la présence des généraux Hédouville,

Vandamme et de Pernety, il dit au major général d'écrire à Jérôme de se hâter de le rejoindre sur les bords de la Vistule (1). La lettre de Berthier, datée du 17 à une heure du matin de Kutno, prescrivait en outre de faire partir immédiatement de Wartemberg la division de Deroy et la brigade Mezzanelli, pour les porter sur Lowiez en Pologne ; mais le prince ne crut pas devoir exécuter cet ordre, parce que dans l'intervalle ces troupes, ainsi qu'on l'a vu, rappelées de Wartemberg au siège de Breslau où elles étaient indispensables, avaient quitté la première de ces deux villes, et parce qu'elles n'auraient pu joindre à temps la grande armée, qu'elles auraient perdu en marches et en contre-marches un temps précieux, et n'auraient pu être utilisées ni contre les Russes ni en Silésie.

Jérôme, en quittant son armée, ne voulut pas en abandonner même provisoirement le commandement. Il avait une haute estime pour la bravoure personnelle, les talents militaires, l'activité prodigieuse de Vandamme, il savait que personne n'était plus en état que ce remarquable officier général de mener à bonne fin toutes les opérations pour lesquelles il fallait de l'intelligence et de la vigueur ; mais il connaissait aussi son côté faible, il l'avait vu récemment à l'œuvre, il savait en outre que l'intention formelle de l'Empereur était qu'on établît en Silésie le plus grand

(1) Pièces justificatives du livre III, n° 9.

ordre (1), qu'on ne souffrit pas la plus légère dilapidation. Avant de partir, le prince réunit donc autour de lui les chefs de ses divisions et les généraux Vandamme et Hédouville. Il avait pleine et entière confiance dans ce dernier. Il connaissait sa probité, sa droiture, son caractère, vrai type de l'antiquité (2), il lui prescrivit de rester à son quartier général, d'y concentrer toutes les affaires, de le tenir constamment au courant de tout ce qui se passerait, de prendre ses ordres, lorsque la chose serait possible, de les donner lui-même quand le temps viendrait à manquer. Vandamme resta chargé de la direction du siège sur la rive gauche, le général de Deroy de la direction sur la rive droite. Il était difficile que ces dispositions ne fissent pas surgir quelque petit conflit d'autorité, surtout avec un homme du caractère de Vandamme; le prince s'y attendait, mais il préférerait cela aux inconvénients

(1) Correspondance de l'Empereur, lettres relatives à Breslau.

(2) Le vicomte Hédouville, né en 1755, page de la reine Marie-Antoinette, lieutenant au régiment Royal-Comtois en 1789, général de division en 1793, avait montré comme chef d'état major des généraux Hoche et Brune, en Vendée, de grands talents. A Saint-Domingue, où il avait été envoyé comme chef d'une mission à la fois pacifique et guerrière contre Toussaint-Louverture, et dans différentes autres missions délicates, sa prudence, son beau caractère et son habileté avaient frappé Napoléon, qui l'avait nommé sénateur, et n'avait pas cru pouvoir faire un meilleur choix, en le plaçant auprès de son jeune frère, Jérôme, à qui il rendit en effet, dans le cours de cette campagne, de très grands services. Aussi le prince conserva-t-il toujours pour cet homme estimable l'affection la plus sincère et la plus vraie?

qu'il entrevoyait s'il agissait autrement. Il savait d'ailleurs que les travaux du siège n'auraient pas à en souffrir et n'en seraient pas moins poussés avec toute la vigueur possible.

Le général en chef quitta son quartier général le 20 décembre, emmenant avec lui le général Lefebvre, son premier aide de camp (1). L'Empereur publia au 46^e bulletin daté le 28 du même mois de Golymin : *Sa Majesté désirant que le prince Jérôme eût occasion de s'instruire, l'a fait appeler de Silésie. Ce prince a pris part à tous les combats qui ont eu lieu, et s'est trouvé souvent aux avant-postes.*

La veille de son départ, Jérôme avait exigé que 70 officiers prussiens dont un général, prisonniers sur parole en ce moment dans Breslau, sortissent de cette ville.

Depuis la reconnaissance de la place par le colonel Blein, on préparait tout en secret pour l'attaque de vive force que l'on comptait donner aussitôt que possible. Les travaux des tranchées et des batteries ne se ralentissaient pas. Dans la nuit du 17 au 18, on avait retiré le mortier tombé dans les boues, et relevé les deux pièces de 24 dont les affûts étaient si détestables, qu'on n'avait pu encore les mettre en batterie; chaque mortier avait tiré 10 coups, chaque obusier 14. Le feu mis à plusieurs quartiers de la ville

(1) Le colonel de Zandt du régiment de Linange, remplaça, dans le commandement de sa brigade, le général Lefebvre-Desnouettes.

n'avait été éteint par les habitants que vers les quatre heures ; deux nouveaux mortiers avaient été placés à la deuxième parallèle. Du 18 au 19, les deux pièces de 24 avaient été retirées, et deux mortiers arrivés par eau avaient été débarqués. Du 19 au 20, les pièces de 24 mises enfin en batterie, avaient tiré 36 coups chacune, les pièces de 12, celles de 6 et les petits obusiers 40, les gros obusiers et les mortiers 20. Le 21 à 4 heures du matin, le feu avait commencé et avait été continué jusqu'à 8 heures, un mortier avait éclaté, plusieurs autres avaient brisé leurs affûts ; 21 bouches à feu étaient en batterie ; le bombardement avait recommencé de onze heures à une heure, l'artillerie légère wurtembergeoise mise à la disposition du général Montbrun, et ôtée des batteries. Le 22, un nouveau bombardement avait mis le feu dans l'intérieur de Breslau.

Le même jour, le colonel Blein informa le général Hédouville que tout était prêt pour la tentative projetée contre le bastion de la porte d'Ohlau. Les ordres furent immédiatement donnés, et à onze heures du soir, les généraux Hédouville, Vandamme, de Pernety et le colonel Blein, se transportèrent dans le faubourg d'Ohlau pour suivre les phases de l'attaque. Il s'agissait de traverser deux fossés très larges et très profonds, de s'emparer d'une double enceinte non revêtue, il est vrai, mais qu'il fallait surprendre et franchir. Les difficultés étaient sérieuses ; l'important était surtout de trouver les moyens de passer très promp-

tement les deux fossés et d'occuper tellement l'ennemi sur d'autres points qu'il ne pût soupçonner la véritable attaque. On en fit deux fausses, l'une près de la porte de Schweidnitz, l'autre en avant du faubourg Saint-Nicolas. On avait construit un équipage de pont sur chevalets, pour simuler le passage des deux fossés de la porte de Schweidnitz. Cette entreprise pouvait effectivement être essayée avec des troupes solides et l'ennemi devait y croire. Pour mieux le tromper, on avait fait prendre tous les bateaux de la rivière d'Ohlau, et on les avait transportés sur le même point, en sorte que le gouverneur, qui nemanquait pas d'espions dans les faubourgs, fut persuadé que le passage serait tenté par la porte de Schweidnitz.

Les mouvements qu'on exécuta dans la journée couvraient ainsi ceux qu'on devait faire pendant la nuit au vrai point d'attaque. Le passage réel devait avoir lieu au moyen de radeaux construits avec des échelles réunies deux par deux, soutenues sur des tonneaux vides et recouvertes de planches.

Tous les matériaux réunis pendant le jour à la queue du faubourg de Neudorff, vis-à-vis la porte de Schweidnitz, furent transportés la nuit à celle d'Ohlau. Les batteries des deux rives ne cessèrent leur feu, depuis la chute du jour jusqu'au lendemain matin. Vers deux heures, le général de Deroy fit faire une fausse attaque sur la rive droite, tandis que le général Minucci attaquait de son côté en même temps près la porte Saint-Nicolas. Une fusillade des plus vives s'en-

gagée même à cette dernière; le 1^{er} de ligne bavarois y perdit trente hommes et un capitaine (1). La fausse attaque de la porte de Schweidnitz fut faite aussi avec précision; mais la véritable du côté d'Ohlau n'eut aucun succès, plusieurs événements imprévus la firent échouer. On avait commandé le nombre d'hommes nécessaires pour le transport des outils et matériaux préparés pour la construction du pont, un déplorable malentendu dans les ordres donnés empêcha leur exécution au moment décisif (2). On attendit en vain les hommes demandés; et, voyant qu'ils n'arrivaient pas, que la nuit avançait, que le temps pressait, on fut obligé, pour transporter les radeaux, d'employer les troupes mêmes destinées à l'attaque, de sorte qu'on perdit un temps précieux, qu'on fatigua les soldats destinés d'abord au combat, et qu'on ne fut en mesure de jeter le premier radeau dans l'avant-fossé qu'à 5 heures du matin; et il en fallait jeter trois autres encore avant d'atteindre l'autre rive. Les sapeurs inhabiles à une manœuvre de ce genre, malgré toute leur

(1) M. Seibersdorf.

(2) J'ai lu et relu avec le plus grand soin, avec la plus scrupuleuse attention toutes les pièces, tous les rapports relatifs à cette malheureuse affaire, je n'ai pu découvrir nulle part à qui l'on doit attribuer la faute commise. Les ordres furent-ils mal donnés ou mal interprétés, quelqu'un oublia-t-il de les transmettre en temps opportun? c'est ce que je n'ai pu éclaircir. Dans les papiers du général Hédouville, dans ceux de Vandamme, dans le rapport du colonel Blein, ce fait, si fâcheux par ses conséquences, est raconté sans explications, sans commentaires.

bonne volonté, furent lents à lier ces radeaux ensemble, et à 7 heures du matin seulement, le caporal des sapeurs, François, soldat intrépide, s'étant jeté à l'eau, parvint à amarrer le pont de radeaux aux palissades de la lunette du point d'attaque; mais on n'avait plus le temps nécessaire pour s'établir à couvert du feu du bastion d'Ohlau, et pour soutenir une attaque trop tardive. Il commençait à faire jour, encore un instant et l'ennemi jusqu'alors sans défiance, allait découvrir la tentative; il était prudent de l'abandonner, on donna l'ordre de se replier. En effet, la colonne wurtembergeoise, chargée de l'attaque, ne commença pas plutôt son mouvement de retraite, qu'elle fut assaillie par un feu de mousqueterie et de mitraille des plus vifs. C'était une entreprise à laquelle il fallait renoncer complètement.

Tandis que ces différentes affaires avaient lieu sous les murs de Breslau, la cavalerie détachée dans les environs pour éclairer le corps de siège, livrait quelques combats brillants. Le 17, le colonel Seydwitz des dragons de Latour-et-Taxis, en position à Leignitz, apprit qu'un corps de cavalerie ennemi, conduisant un convoi d'argent de 3,000 écus de Prusse dans la forteresse de Schweidnitz, se trouvait aux environs de Jauer. Il s'empresse de faire monter son régiment à cheval, court sur les Prussiens, les charge avec vigueur, quoique ayant avec lui moins de monde que ses adversaires, leur fait soixante prisonniers et s'empare du convoi. Le prince Jérôme, pour récompenser ce

brave régiment, lui laissa les 3,000 écus et les chevaux qu'il avait pris. Trois jours après, le 21, le major Hackert, à la tête de 130 chevaux du régiment de Linange, faisait une reconnaissance non loin de Schweidnitz; parvenu presque sous les murs de la forteresse, il aperçoit cinq escadrons prussiens forts de 300 chevaux. Il n'hésite pas, malgré son infériorité numérique à commander la charge, les met en pleine déroute, leur prend 36 hommes, 32 chevaux, leur enlève 36 bœufs qu'ils cherchaient à faire pénétrer dans la place, et ramène ce petit convoi jusqu'à Breslau (1). Le général Hédouville laissa au régiment de Linange les chevaux pris par ce détachement.

Le prince d'Anhalt-Pless, officier général de mérite, remarquable surtout par une grande énergie et une grande ténacité, avait résolu de tout tenter pour délivrer Breslau. Depuis son arrivée dans la province, il était parvenu à organiser la défense des places situées sur le haut Oder et dans la montagne. En outre, il avait réuni autour de Brieg : 1° des détachements de troupes de ligne tirés des forteresses; 2° les gardes

(1) Monsieur le lieutenant de Zandt, qui faisait auprès du général Lefebvre les fonctions d'aide de camp, se conduisit dans cette affaire d'une manière très-brillante. Le général Lefebvre ayant suivi le prince Jérôme en Pologne, ce brave jeune homme s'était hâté de rejoindre le régiment de Linange dont il faisait partie. Il ne laissait échapper aucune occasion de se distinguer.

On peut remarquer, du reste, que la cavalerie et l'artillerie des troupes alliées étaient beaucoup supérieurs à l'infanterie.

forestiers et les douaniers prussiens assez nombreux dans cette partie de la province; 3° des paysans qu'il avait armés aussi bien que possible. Il s'était trouvé ainsi à la tête d'un petit corps de 14 à 16 mille hommes. Le 24, prenant avec lui 5 mille hommes et 6 pièces de campagne, il fit un mouvement sur sa gauche, se porta vers Strehlen, dans l'espoir de nous inquiéter et de jeter dans Breslau une partie des forces qu'il avait avec lui; mais il était surveillé. Le général Montbrun informa immédiatement Vandamme de ce déploiement de forces de l'ennemi; et Vandamme donna l'ordre à la deuxième division bavaroise de se porter sur Strehlen, en se faisant éclairer par la brigade de cavalerie de Montbrun. A minuit et demi, le général Minucci quitta sa position de Grëbischen devant Breslau, et se dirigea sur Grosburg avec la seconde brigade de sa division, tandis que la première, commandée par le colonel de Lessel, suivait son mouvement à deux lieues en arrière. La cavalerie éclairait la route. Arrivé à Grosburg à la pointe du jour après une marche forcée de près de huit lieues, le général Minucci fut informé par le général Montbrun que l'ennemi était en position à Strehlen. N'écoutant que son ardeur, se croyant assez fort pour agir seul sans sa première brigade, il fit immédiatement ses dispositions de combat. Il forma en colonne le 3° régiment de ligne nommé prince Charles, le premier bataillon du 7° nommé prince Lœvenstein, la batterie légère du comte de Linange, et, ayant

envoyé son escadron de réserve commandé par le capitaine de Zandt au général Montbrun qui faisait un mouvement pour tourner la ville et couper la retraite à l'ennemi, il se porta au pas redoublé, avec son infanterie jusqu'en face de Strehlen, dont il occupa les hauteurs. Il reconnut à la hâte les Prussiens; et, voyant que le prince de Pless avait pris une position défectueuse, il ordonna au lieutenant-colonel d'Epplen, son chef d'état major, de filer avec le 3^e de ligne par le village de Secgen situé à la gauche de la ligne ennemie, tandis que lui-même avec la batterie et le 7^e de ligne attaquait de front. Le colonel d'Epplen remplit très bien sa mission, il marcha rapidement à Secgen, se déploya avec beaucoup d'ordre à la sortie du village, essuya, sans tirer, le feu de l'ennemi, et, sa troupe formée, se porta sur lui au pas de charge à la baïonnette. Pendant ce temps, le général Minucci avait déployé le bataillon de Lœwenstein à la gauche du village, sur une hauteur qui dominait la position des Prussiens; soutenu par son artillerie il s'avança également au pas de charge sans brûler une amorce. Attaqué de front et sur son flanc, l'ennemi n'osa pas tenir; il abandonna sa première position, fut débusqué successivement de toutes celles qu'il voulut occuper sur les hauteurs voisines de la ville, ainsi que de deux petits bois où il fit mine de se rallier, et se mit alors en pleine retraite. Pendant cette première partie de son mouvement rétrograde, il avait déjà perdu 100 hommes tués, 200 prisonniers et une

pièce de canon prise par le 3^e de ligne; mais sa déroutée devint complète, lorsque le général Montbrun fut entré en ligne avec sa brigade. Le prince de Pless ne put conserver le moindre ordre; ses hommes se sauvèrent jetant leurs armes, abandonnant l'artillerie dans les bois; atteints et sabrés par la cavalerie, ils laissèrent sur le champ de bataille plus de 500 morts. On fit 800 prisonniers, on prit 300 chevaux, six pièces de canon; et ce qui put s'échapper se jeta dans les montagnes des environs de Schweidnitz (1).

Dès que Vandamme eut connaissance du résultat du brillant combat de Strehlen, il fit tirer des salves de réjouissance, et en instruisit le gouverneur de Breslau, en lui faisant dire que désormais il n'avait plus à compter sur aucun secours; qu'il y aurait donc de la cruauté à faire supporter plus longtemps les horreurs de la guerre à une grande et belle ville que rien ne pouvait sauver. Il ne lui cacha pas en outre que son intention était d'employer la nuit suivante contre la place le tir à boulets rouges et que les ordres étaient donnés en conséquence (2).

Le général de Thile ne parut pas d'abord ajouter foi à la nouvelle de la défaite du prince de Pless; mais

(1) Dans son rapport sur cette affaire, qui fit le plus grand honneur à sa seconde brigade, le général Minucci cita particulièrement le colonel du 3^e de ligne comte de Bercheim, les lieutenants-colonels et majors: d'Epplen, baron de Kistling et Guidoni; ses aides de camp les lieutenants de Klik et comte de La Rosée.

(2) Pièces justificatives du livre III, n^o 10.

quelques heures après, elle lui fut confirmée par ses propres espions, et alors il demanda un armistice de 24 heures et consentit à recevoir dans la place l'adjudant commandant Duvyrier, chef d'état major du général Vandamme, pour traiter de la capitulation. Tout semblait terminé, et les travaux avaient été à l'instant même interrompus, lorsque, tout à coup, sans motif réel, mais prétextant que nous continuions les tranchées, le gouverneur rompit l'armistice. Le fait est qu'il venait de recevoir du prince de Pless l'assurance d'être secouru sous peu de jours, et que, la brèche n'étant pas encore commencée, il espérait se maintenir jusqu'à la nouvelle prise d'armes du prince et sauver Breslau; il se décida donc à braver de nouveau nos efforts. Vandamme à cette nouvelle entra dans une violente colère, ordonna de reprendre immédiatement les travaux aux quatre batteries ébauchées dans la nuit précédente et destinées à recevoir 8 pièces de 24 et 6 pièces de 12, il fit préparer les grils pour les boulets rouges, et prescrivit les dispositions suivantes auxquelles nous ne changeons pas un mot, et que nous donnons à nos lecteurs comme modèles.

« Le gouverneur de Breslau a rompu l'armistice qu'il avait lui-même demandé, il renonce à toute capitulation aujourd'hui, et hier il demandait à rendre la place; cette conduite contradictoire et inconsidérée me prouve sa démente et me force à prendre des

mesures extraordinaires pour réduire la ville et soumettre la garnison.

« Le général d'artillerie prendra en conséquence les mesures nécessaires pour que demain au jour toutes les batteries soient prêtes à tirer; il verra surtout à ce que l'on puisse faire usage de boulets rouges pour les pièces de 24 et de 12 en batterie sur les deux rives.

« Demain matin à six heures l'on commencera le feu, à neuf heures il cessera, pour recommencer à midi jusqu'à quatre heures; à huit heures il recommencera jusqu'à minuit, alors je donnerai de nouveaux ordres.

« La division wurtembergeoise aux ordres du lieutenant-général de Seckendorf continuera d'occuper la position où elle est, sa droite à l'Oder et sa gauche à la route sortant du faubourg de Gabitz; là ses postes seront fortement liés à la droite de la division bavaroise commandée par le général Minucci. Le service essentiel de la division du général de Seckendorf est de garder toutes les portes et sorties de la forteresse depuis Gabitz jusqu'à l'Oder, de bien surveiller tous les passages qui y mènent, de ne laisser entrer ni sortir qui que ce soit de la place sous tel prétexte que ce puisse être. Toute communication est rompue avec la garnison, je ne recevrai plus de parlementaires qu'à condition que la garnison sorte à l'instant et à discrétion, la conduite furibonde du gouverneur me force à cette rigueur.

« Le lieutenant-général de Seckendorf ordonnera au brigadier de Neubrunn, commandant les avant-postes, d'exercer la plus grande surveillance et de placer sa troupe de manière à être bien en mesure contre toute sortie. Les deux brigades de ligne devront être bien réunies dans leurs camps, prêtes à se porter partout au premier besoin ; elles fourniront chacune 150 hommes pour la garde des nouvelles batteries et pour appuyer l'infanterie légère placée aux avant-postes. L'artillerie des brigades sera placée en avant des camps sur les points où elle pourra mieux soutenir la retraite des avant-postes ou défendre les batteries de siège. Tous les gros bagages de cette division seront placés à Romberg sur la Weistzitz.

« La division bavaroise, aux ordres du général Minucci, sera campée en avant des villages de Grabischen et de Gandau ; ces troupes seront spécialement chargées de la garde et de la défense de la tranchée de droite, de soutenir et appuyer au besoin les troupes du lieutenant-général de Seckendorf par leur droite et celles du général Siebein à gauche, de manière cependant à ne laisser jamais moins d'un régiment à la position de Grabischen, où il sera établi de suite des batteries en appui à la tranchée de droite.

« Les troupes du général Siebein seront chargées de la garde et de la défense du faubourg Saint-Nicolas, de la batterie en face de ce faubourg, et de la tranchée de gauche ; le général Siebein conservera dans sa brigade le bataillon d'infanterie légère de Preysing,

qui restera où il est ; le général Siebein devra surtout surveiller les points de l'Oder à sa gauche où la garnison pourrait tenter quelques entreprises, et la porte Saint-Nicolas qui est entre les deux grandes tranchées.

« Messieurs les généraux sont priés d'ordonner qu'il y ait toujours des officiers supérieurs de service aux différents camps et que tout le monde soit constamment prêt à se porter partout. Il s'agit de soumettre une garnison qui nous brave et qui, forcée au désespoir par la folie de son gouverneur, pourrait se porter à un coup de témérité contre lequel il faut être en garde.

« Je confie les batteries de siège et leurs braves canonniers à la sauvegarde des troupes alliées, c'est là qu'il faut tous périr plutôt que de permettre que la garnison y touche, parce que c'est là l'honneur de l'armée de siège.

« Je me repose entièrement et avec confiance sur les braves troupes qui me sont confiées, les preuves de courage que j'en ai reçues aux portes de Breslau et dans les champs de Strehlen me prouvent que je ne serai pas trompé.

« Je donnerai chaque jour des ordres au général Montbrun, chargé de surveiller les places fortes qui sont sur nos derrières et les débris du corps du prince de Pless.

« Les équipages de la brigade du général Siebein

devront être placés au village de Malschwitz, et ceux de la division Minucci à Hermansdorf.

« Les présentes dispositions doivent être de suite exécutées sur la responsabilité de messieurs les généraux, qui sont priés de rendre compte tous les matin et soir, de ce qui se passera dans l'étendue de leur commandement. »

Ainsi qu'on le pense bien, Vandamme avait trop l'expérience de la guerre pour ne voir dans la conduite du gouverneur qu'un fol entêtement de vieillard. Il ne douta pas un instant que le prince de Pless n'eût de nouveaux projets et ne se disposât à faire une seconde tentative; aussi tout en complétant le blocus, ainsi qu'on vient de le voir, en faisant prolonger la tranchée de droite de manière à défendre les nouvelles batteries, et à envelopper complètement les faubourgs jusqu'à la route de Strehlen, il donna des ordres à sa cavalerie pour être instruit sans retard de tout rassemblement vers Brieg et Schweidnitz. La brigade Lefebvre, commandée par le colonel de Zandt, fut portée en avant de Zobten entre Breslau et Schweidnitz; elle y resta deux jours, et reprit ensuite ses anciennes positions, observant toujours le pays entre Glogau, Breslau et Schweidnitz. La brigade Montbrun, renforcée de trois bataillons d'infanterie légère wurtembergeoise, s'établit dans la petite ville d'Ohlau, située sur la rive droite de la rivière de son nom, non loin de Brieg sur la route de Breslau.

Dans la nuit du 27 au 28, 37 bouches à feu tirèrent sur la ville, mais la nuit était tellement sombre que les coups ne purent être bien ajustés. Le 28, l'ennemi tenta une sortie qui fut repoussée par les canonniers de batteries. Le lendemain 29, tous les ouvrages étant terminés et armés, on fit feu sans discontinuer.

Le même jour, le général Montbrun ayant averti que le prince de Pless avait réussi à rassembler de nouveau dix à douze mille hommes du côté de Brieg et marchait sur lui, Vandamme fit aussitôt partir pour Ohlau la division du général Minucci, dégageant ainsi sa ligne autour de Breslau; c'était ce que le prince de Pless espérait. Tandis que la brigade Montbrun était aux prises avec un corps détaché, le gouverneur de la Silésie, dont les projets étaient tout autres que de culbuter les troupes qui étaient en position à Ohlau, rassemblait à la hâte ses principales forces en arrière de Schurgast, près du confluent de la Neiss et de l'Oder, pour marcher sur Breslau par un autre chemin. Revenons d'abord au combat d'Ohlau, que nous pourrions appeler une fausse démonstration, mais qui n'en coûta pas moins beaucoup de monde à l'ennemi. Le 29, deux heures avant le jour, 2,000 hommes d'infanterie, 400 chevaux et 6 pièces sortis de Brieg, se jetèrent sur la brigade de cavalerie et les trois bataillons du général Montbrun. Ce dernier céda d'abord du terrain et laissa l'ennemi s'engager à sa poursuite; mais s'apercevant bientôt que

les Prussiens prenaient une position désavantageuse, il fit faire à sa cavalerie un grand détour par la gauche, tandis que l'infanterie les contenait de front, les attaqua en flanc, les culbuta et leur tua ou prit près de cinq cents hommes. Quatre pièces de canon restèrent aüssi entre ses mains.

Pendant que cet engagement avait lieu près d'Ohlau, le prince d'Anhalt-Pless préparait une expédition sérieuse. Se mettant à la tête d'une dizaine de mille hommes, il fit dans la nuit du 29 au 30 une marche forcée par des chemins horribles, évitant les grandes communications et les postes de cavalerie de la brigade Lefebvre. Le 30 au matin, il arriva avant le jour jusqu'au bivouac de la division de Seckendorf, en arrière du village d'Hube sous Breslau. Voulant annoncer son arrivée au général de Thile, il fit mettre le feu à quelques maisons du village, puis il se précipita à la tête de ses troupes sur les hameaux de Kristern et Kleinburg. Le général Vandamme se hâta de prendre des dispositions pour faire face d'un côté au prince de Pless, de l'autre à la garnison de Breslau qui, sans nul doute, allait tenter une sortie. L'absence de la division Minucci envoyée à Ohlau, la nécessité de défendre les batteries, les ouvrages et les pièces de siège, rendaient la situation critique. Vandamme, cependant, ne désespéra de rien, et avec l'énergie qui était un des traits distinctifs de son caractère, il eut bientôt tout ordonné pour tenir tête à l'ennemi. Le 13^e de ligne bavarois était arrivé au camp la veille au soir,

venant de Berlin; il en envoya un bataillon, ainsi que le régiment du prince Charles, le régiment des cheveu-légers de Linange et la batterie légère du capitaine Caspers, dans les villages de Kristern et de Kleinburg, et confia le commandement de ce petit corps à l'adjudant commandant Duveyrier. La cavalerie du prince de Pless qui attaqua d'abord fut culbutée facilement, mais l'infanterie fut plus difficile à contenir. L'adjudant commandant Duveyrier, cependant, parvint à repousser toutes les attaques; les autres troupes, la brigade Siebein, les sapeurs, mineurs et canonniers français sous les armes à la tranchée, étaient prêts à défendre les ouvrages contre les sorties et à mourir à leurs postes. Toutes les batteries continuaient le feu contre la place. Enfin, après deux heures de combat, après plusieurs tentatives sans succès, le prince de Pless, voyant qu'il ne pouvait percer nos lignes, songea à la retraite et se replia sur Schweidnitz. Vandamme, dès le commencement de l'action, avait prescrit au capitaine Vincent (1), un de ses aides de camp, intrépide officier, de tâcher de rejoindre la division de Minucci et la brigade Montbrun. Le jeune et brave capitaine se jeta hardiment au travers des postes ennemis, fut assez heureux pour franchir leur ligne et remplir sa périlleuse mission. Minucci et Montbrun ne perdirent pas un instant, pour essayer

(1) Depuis général de division.

de couper la retraite au prince de Pless, tandis que l'adjudant commandant Duveyrier, qui avait repris l'offensive, le poussait de front. Ils marchèrent longtemps parallèlement à sa ligne de retraite, cherchant un débouché pour se jeter sur son flanc, mais sans pouvoir parvenir à trouver une issue dans ce pays coupé de ruisseaux, de rivières et de marécages. Ainsi menacé, le prince crut prudent de se hâter : ses troupes n'étaient pas assez solides, n'offraient pas un tout assez homogène, pour qu'il pût espérer de passer avec elle sur le corps d'un ennemi qui se plaçait entre lui et Schweidnitz ; il força donc de marche, et, voyant même qu'il serait dangereux de tenir la campagne, et que Minucci et Montbrun débouchaient sur son flanc, il ordonna à son monde de se fractionner en petits détachements et de gagner ainsi les places et forteresses du haut Oder et du comté de Glatz. Sa fuite pourtant se convertit bientôt en une déroute telle, qu'il laissa entre nos mains plus de 15 à 18 cents prisonniers, 13 pièces de campagne attelées, formant toute un artillerie et 1,000 chevaux : 3 à 4 mille paysans qui faisaient partie de son corps de troupe se débandèrent et rentrèrent dans leurs foyers.

Ainsi se terminèrent les tentatives du prince de Pless pour faire lever le siège de Breslau. Il est impossible de ne pas admirer d'un côté la résolution, la valeur personnelle qu'il déploya dans cette circonstance, de l'autre, l'attitude et la bravoure de l'armée des alliés, et surtout la fermeté et les talents du général Vandamme.

Ce dernier fit le lendemain l'ordre du jour suivant :

« Le général de division témoigne son mécontentement aux officiers qui commandaient des piquets d'infanterie bavaroise, dans les journées des 29 et 30 décembre, à Klettendorf, Guiechivitz et Klein-Schottgau : leur défaut de surveillance avait fortement compromis la sûreté des troupes du siège ; mais la valeur et la bonne conduite de celles employées sous les ordres de l'adjudant commandant Duveyrier ont repoussé les attaques de l'ennemi sur le point de Kleinburg et Kristern, et tout réparé. Le général de division se loue beaucoup de ces troupes, commandées par M. le colonel Berchem, et composées du régiment du duc Charles, d'un bataillon du 13^e régiment, des chevaux-légers de Linange et de l'artillerie légère wurtembergeoise.

« La tentative du prince de Pless, pour nous faire lever le blocus, a tourné tout à la gloire et à l'avantage des troupes du siège. L'ordre et la bonne contenance qu'elles ont conservés dans cette position difficile, ôteront sans doute aux garnisons des places de la Silésie toute espèce de projet de nous inquiéter à l'avenir, et sont un heureux augure des succès qui nous attendent devant elles.

« Les journées des 29 et 30, ainsi que le combat du 23, en éclairant le gouverneur de Breslau sur sa situation, nous permettent d'espérer que cette place ne tardera pas à se rendre.

« Les troupes des généraux Montbrun et Minucci ont exécuté des marches longues et difficiles. Leurs efforts pour atteindre l'ennemi dans sa retraite et la lui couper, méritent des éloges. Celles de M. le général Sicbein ont eu à supporter un service très dur, ayant seules à fournir la garde des tranchées. Le 7^e régiment de ligne bavarois a montré le sang-froid d'une troupe aussi brave qu'aguerrie. Monsieur le major Guidoni qui le commande, répond bien à la confiance et à la réputation dont il jouit.

« M. Caspers, capitaine d'artillerie légère bavaroise, a également très bien servi dans ces journées. Le général se loue constamment de M. le colonel Neubrunn et des chasseurs à pied, ainsi que de l'infanterie légère qu'il commande ; ses soins et son zèle, l'ordre qui règne dans ses troupes lui font beaucoup d'honneur. Le général de division regrette seulement de ne point encore voir des baïonnettes aux chasseurs à pied, malgré les observations qu'il a faites à ce sujet.

« M. le capitaine adjoint Beulevitz a rendu un service signalé à la division wurtembergeoise, en traversant, avec quelques hommes seulement, la ligne des hussards ennemis, pour porter des ordres aux divers cantonnements. Les troupes qui sont restées en observation devant la place, ont également bien fait leur devoir, comme celles qui ont combattu au loin. Le blocus a été strictement conservé, le feu des batteries ne s'est point ralenti, et la promesse qui m'avait été faite par les canonnières, sapeurs et mineurs français,

de mourir plutôt que d'abandonner les tranchées et batteries, ne me laissait aucune inquiétude sur les sorties que la place aurait pu tenter contre elles.

« Sous le feu le plus vif de la place, et à 150 toises de distance, à midi, MM. les frères de Collonge, lieutenant-colonel et major d'artillerie bavaroise, ainsi que le capitaine Marion, aide de camp du général de Pernety, ont fait sortir de la tranchée 4 pièces de 12 de campagne et deux obusiers, malgré la perte de quelques hommes et de quelques chevaux, malgré l'explosion d'un avant-train. Cette expédition s'est exécutée d'une manière admirable. Le général saisit cette occasion d'exprimer sa satisfaction particulière à ces trois braves et infatigables officiers, dignes à tous égards de l'estime générale et des bontés de leurs souverains.

« Le résultat des journées des 23, 29 et 30 est, que plus de 3,000 prisonniers, 13 pièces de canon, 1,000 à 12 cents chevaux et beaucoup de vivres et de bagages sont tombés en notre pouvoir ; elles ont aussi donné lieu à une désertion considérable, et plus de 800 Polonais et autres ont abandonné les places de la haute Silésie pour venir à nous ou pour rentrer dans leurs foyers. »

Vandamme, voyant que tout était tranquille autour de Schweidnitz et Brieg, et pensant bien que le Prince de Pless avait reçu une leçon trop sévère pour vouloir recommencer la lutte de longtemps, ordonna à ses troupes de reprendre leurs anciennes positions. Il laissa seulement sur les routes de Strehlen

et de Schweidnitz un corps d'observation, commandé par Montbrun; il fit rentrer à Cauth et Kostenblut le régiment de Latour-et-Taxis, et à Neukirchen celui de Linange.

Pendant tout le temps du combat de Kleinburg, les batteries n'avaient pas cessé de faire sur la place le feu le plus vif : 7 canons de 24, 8 de 12, 8 mortiers, 8 obusiers, étaient aux batteries. Le 31, à 3 heures du matin, le feu recommença, les pièces tirant à boulets rouges. Le général de Thile, ne pouvant se persuader que le mouvement qu'il avait observé la veille fût le fait d'un combat livré par le prince de Pless, et que ce combat pût avoir pour résultat la défaite complète du gouvernement de la Silésie, croyait encore que Glogau n'était pas en notre pouvoir, et il voulut prolonger la défense. Le 1^{er}, le 2, le 3 janvier, le bombardement redoubla d'intensité. L'ordre avait été donné de faire chaque jour un feu bien nourri sur la ville, de 2 heures à 4 heures du soir, et de 2 heures à 6 heures du matin.

Enfin le 3, le gouverneur de Breslau, ayant fini par se convaincre de la double défaite du prince de Pless, de l'inutilité d'une plus longue résistance, de l'impossibilité de recevoir des secours, voyant qu'un froid assez intense avait commencé à faire prendre les eaux des fossés, principale défense de la place, craignant si ce temps venait à continuer, d'avoir à soutenir une attaque de vive force, à laquelle la garnison trop peu nombreuse et harassée de fatigue était incapable de

résister, le gouverneur, disons-nous, se décida à entrer en arrangement pour capituler.

L'adjudant commandant Duveyrier fut envoyé dans la place; et le même jour, 3 janvier, il rapporta les articles préliminaires signés de lui et du général de Thile (1).

Au moment où Breslau demandait à se rendre, l'armée russe, battue dans plusieurs combats sur les bords de la Narew, était en pleine retraite, la grande armée prenait ses cantonnements, et Jérôme se hâta de rejoindre ses troupes en Silésie. Ainsi que le prince l'avait prévu, des difficultés s'étaient élevées entre les généraux Hédouville, de Deroy et le général Vandamme. Le chef d'état major de l'armée des alliés avait eu à se plaindre, en maintes occasions, du manque d'égards de Vandamme. Ce dernier avait affecté plusieurs fois, non-seulement de ne pas prendre ses ordres, mais encore de ne pas lui rendre compte assez vite des dispositions prescrites ou des événements survenus. Le rapport sur le combat de Strehlen avait été envoyé à l'état major général longtemps après l'affaire. Vandamme se plaignait continuellement de la fausse position dans laquelle on l'avait placé, en mettant le général de Deroy en dehors de son autorité. Ses plaintes devinrent telles, que le général Hédouville lui écrivit le 24 décembre : « Je vous assure, mon cher Général, que je ne vois

(1) Pièces justificatives du livre III, n° 11.

« rien de désagréable dans votre position, et que je
 « souhaite, pour votre gloire, que le rassemblement
 « qu'on annonce ait lieu, persuadé qu'avec les seules
 « troupes que vous avez au siège sur la *rive gauche*,
 « vous pouvez déconcerter facilement les projets de
 « l'ennemi. Au surplus, si ce rassemblement était
 « véritablement à craindre, *je me ferais un plaisir de*
 « *servir sous vos ordres, à la tête de la brigade Lefeb-*
 « *vre*. Je n'aurai pas plus de reproches à me faire
 « que vous, et jamais je n'ai craint le blâme, parce
 « que le devoir et les circonstances ont toujours dicté
 « mes démarches, *sans acception d'aucun intérêt ou*
 « *amour-propre*. » Cette lettre qui fait le plus grand
 honneur au général Hédouville, était piquante pour
 le général Vandamme, les derniers mots surtout frap-
 paient juste.

Le prince Jérôme, instruit de toutes ces petites
 discussions, qui, du reste, il faut le dire à la louange
 de Vandamme, n'entravèrent en rien le service et ne
 ralentirent pas son ardeur, crut devoir en faire l'objet
 de deux lettres, l'une au général Vandamme, et
 l'autre au général Hédouville; nous croyons utile
 de les citer textuellement ici :

Le prince Jérôme au général Vandamme.

« Monsieur le Général, je reçois votre lettre du 25.
 « J'ai vu avec plaisir l'affaire de Strelhen, je vais en
 « faire mon rapport à l'Empereur. Les Russes ont
 « été complètement battus, ils sont en pleine fuite,

« ils ont repassé la Narew, et nos troupes prennent
 « position ici. Je pars demain pour me rendre à
 « mon corps d'armée; je serai à Lissa le 6, si Breslau
 « n'est pas déjà pris.

« Je n'ignorais pas à mon départ, que mon ab-
 « sence ne serait que de très peu de jours. C'est la
 « raison qui m'a fait laisser mon chef d'état major,
 « afin qu'il transmett mes ordres comme si j'étais
 « présent, S. M. n'ayant pas jugé à propos que les
 « généraux Hédouville, de Deroy et Minucci fussent
 « sous vos ordres pendant mon absence.

« Croyez, monsieur le Général, que je sais appré-
 « cier mieux que personne *vos talents, votre zèle et*
 « *votre activité*.

« Agréez, etc.

« JÉRÔME NAPOLÉON. »

Pultusk, le 29 décembre 1806.

Le prince Jérôme au général Hédouville (du même jour.

« Monsieur le Général, je reçois vos différentes
 « lettres, qui m'ont été apportées par M. Mal, mon
 « officier d'ordonnance. J'ai appris avec plaisir l'af-
 « faire de Strehlen. Tout ce qui s'est passé entre le
 « général Vandamme, le général de Deroy et vous,
 « je l'avais prévu, et c'est pour cette raison que je
 « vous avais laissé à Lissa; je savais que ce n'était
 « point une commission agréable, mais je savais

« également que je pouvais compter que vous feriez
 « tout ce qu'il était possible de faire.

« JÉRÔME NAPOLEON. »

Mais ce qui mécontenta beaucoup Jérôme, c'est la sommation que le 26, après son départ, Vandamme, malgré les ordres qu'il avait reçus, crut devoir faire au gouverneur de Breslau. Le prince lui écrivit une nouvelle lettre, datée du 3 janvier, de Varsovie.

« Monsieur le Général, je reçois à l'instant votre
 « lettre du 26 décembre. Je suis fâché que vous ayez
 « fait une nouvelle sommation au gouverneur. Vous
 « saviez que mes intentions n'étaient pas telles. Je
 « ne vous avais pas laissé ignorer, à mon départ,
 « que je ne quittais pas le commandement de l'ar-
 « mée des alliés, que je laissais mon chef d'état-major
 « pour vous transmettre mes ordres, et il savait par les
 « instructions que je lui avais laissées, quelles étaient
 « mes intentions. Vous ne deviez point envoyer
 « M. l'adjutant commandant Duveyrier pour traiter
 « avec le gouverneur, parce que c'était en mon nom
 « que devait être faite la capitulation, et que c'était
 « mon chef d'état major qui en avait été chargé,
 « M. Duveyrier n'étant point le chef d'état major de
 « l'armée des alliés, et la place se rendant à l'armée
 « et non pas à une division de l'armée comme à
 « Glogau.

« J'espère, Monsieur le Général, que je ne serai
 « plus obligé de vous faire de nouvelles observations;

« elles me coûtent d'autant plus que je n'ai qu'à me
 « louer de vos talents, de votre zèle et de votre activité,
 « ce que je me suis fait un plaisir de laisser connai-
 « tre à l'Empereur. Je demanderai aujourd'hui,
 « avant mon départ, à S. M., l'avancement que vous
 « désirez pour les officiers de votre état-major. J'ap-
 « puierai surtout la demande pour l'adjutant com-
 « mandant Duveyrier. Je serai le 6, au plus tard, à
 « mon quartier général ; j'espère apprendre en route
 « la reddition de Breslau. J'écris au général Hédou-
 « ville pour lui faire connaître en quels termes seu-
 « lement je veux accorder la capitulation au gouver-
 « neur.

« Les instructions de S. M. sont que vous vous
 « portiez, sans entrer dans la ville de Breslau, avec
 « la division wurtembergeoise et l'artillerie nécessaire,
 « devant la place de Schweidnitz pour en faire le
 « siège. Au reste, cet article étant comme les autres
 « dans les instructions que j'ai laissées à mon chef
 « d'état major, je ne doute pas que, quand même la
 « place serait rendue avant l'arrivée de cette lettre,
 « il ne vous transmette les ordres que je lui ai donnés.

« Agréez, etc. »

Cette lettre, à la fois sévère et bienveillante, dans laquelle le prince Jérôme, tout en rendant justice au mérite, rappelle à l'exécution de ses ordres, donne une idée très juste du caractère de ce jeune frère de l'Empereur.

Le dernier paragraphe n'était pas flatteur pour Vandamme ; défendre à un officier général qui s'empare d'une ville, d'y mettre le pied, c'est quelque chose de pénible, et il fallait des raisons majeures pour agir ainsi. Malheureusement ces raisons étaient fort réelles (1). Quoi qu'il en soit, cet ordre choqua Vandamme, à tel point qu'il fut près de quitter l'armée des alliés et qu'il écrivit au général Hédouville : « Je ne saurai aller à Schweidnitz que lorsque la division de Wurtemberg aura reçu ses renforts et son organisation, de manière à pouvoir me présenter devant cette forteresse sans compromettre l'honneur des alliés et le mien. Je ne puis non plus m'avancer vers cette place que lorsque j'aurai un train d'artillerie capable d'entreprendre ce siège important. Je ne sais, d'ailleurs, si ma santé répondra au désir que j'ai d'exécuter les ordres de son Altesse Impériale, et si je ne serai pas forcé à un repos de plusieurs jours. Je ne puis vous dissimuler que la lettre que je reçois du prince et celle que vous m'écrivez, me causent autant de surprise que de peine. Il me semble que ce n'est pas de moi qu'on devrait se jouer ainsi. Si je n'ai pas satisfait aux ordres ou aux désirs du prince, en tout point, je le regrette beaucoup ; mais, du moins, j'ai fait tous mes efforts pour sortir victo-

(1) On verra, en lisant à la correspondance du prince Jérôme avec Napoléon, la lettre du 12 janvier, si ces raisons étaient valables.

« rieux de la situation difficile où je me suis trouvé.
 « Enfin, si le malheur voulait que le prince fût mé-
 « content, il est beaucoup d'autres généraux qui réus-
 « sissent mieux que moi à lui plaire, sans doute, mais
 « aucun ne saurait faire plus d'efforts pour mériter
 « son suffrage et lui prouver un entier dévouement.
 « J'espère d'ailleurs, monsieur le Général, que le re-
 « tour de son Altesse Impériale me sera plus favorable
 « que son absence, etc., etc. »

Terminons là ces appréciations sur un fait peu important en lui-même, mais qui prouve combien, à l'armée, l'unité de commandement est chose indispensable.

La capitulation de Breslau, calquée sur celles de Magdebourg et de Glogau (1), signée par les généraux Hédouville, Vandamme et par le général de Thile, approuvée par le prince Jérôme, reçut dès le 6 un commencement d'exécution par l'entrée dans la place des chefs du service de l'artillerie et du génie. M. Angès, nommé intendant de la haute Silésie et le commissaire des guerres Maupetit furent chargés d'inventorier les caisses publiques et les magasins de vivres et effets (2).

La garnison, forte de 5,500 hommes, défila le 8 devant S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, et fut dirigée sur le Rhin par Glogau et Mayence. Le prince fit

(1) Pièces justificatives du livre III, n° 12.

(2) Pièces justificatives du livre III, n° 13.

son entrée solennelle à Breslau, et adressa immédiatement aux habitants une proclamation des plus rassurantes (1). Selon les ordres formels de l'Empereur, il prescrivit ensuite de faire les préparatifs nécessaires pour démolir les fortifications.

Si tous les gouverneurs des places fortes de la Prusse avaient montré, en 1806, le courage, l'énergie, l'héroïque entêtement du vieux général de Thile et du prince d'Anhalt-Pless, une grande partie de l'armée française eût été retenue bien longtemps sur les bords de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule. S'il est un seul reproche à adresser au vieux compagnon d'armes de Frédéric, c'est celui d'avoir trop ménagé ses munitions de guerre et d'avoir livré encore entre nos mains des armes, des poudres, des projectiles en très-grande quantité (2). La population de cette riche et importante ville de Breslau se montra digne de son

(1) Pièces justificatives du livre III, n° 14.

(2) On trouva dans Breslau vingt-deux pièces de 24, quatre-vingt-une de 12, vingt-et-une de 6, vingt-cinq de 3, quarante-neuf obusiers, dix-sept mortiers, le tout en bronze; trois cent vingt-sept pièces hors de service, cinquante-quatre à la fonderie, vingt-quatre pièces en fer; deux cent un caissons à canon, d'obusiers ou d'infanterie, trente-huit mille gargousses à boulets ou à mitraille confectionnées, cinq mille obus chargés, douze boîtes à balle pour obusiers, vingt-quatre bombes chargées, mille grenades à main, un million huit cent onze mille neuf cent vingt cartouches pour fusils d'infanterie, cinq cent quarante-sept mille deux cent soixante-neuf pour carabines, cent soixante-douze mille huit cents livres de poudre, trois millions de balles, cent huit mille boulets, six mille obus, cinq mille bombes.

gouverneur, et il ne fallut rien moins que les habiles dispositions de Jérôme, l'énergie de Vandamme, l'activité du général de Pernety, pour réduire enfin une place qui essuya plus de 18 jours de bombardement.

L'Empereur annonça la prise de Breslau à l'armée et à la France, dans les 48^e et 50^e bulletins, de la manière suivante :

Varsovie, 3 janvier 1807.

« Le corps du prince Jérôme assiége toujours Breslau. Cette belle ville est réduite en cendres. L'attente des événements et l'espérance qu'elle avait d'être secourue par les Russes, l'ont empêchée de se rendre, mais le siège avance. Les troupes bavaroises et wurtembergeoises ont mérité les éloges du prince Jérôme et l'estime de l'armée française.

« Le commandant de la Silésie avait réuni les garnisons des places qui ne sont pas bloquées et en avait formé un corps de 8,000 hommes, avec lequel il s'était mis en marche pour inquiéter le siège de Breslau. Le général Hédouville, chef de l'état major du prince Jérôme, a fait marcher contre ce corps le général Montbrun commandant les Wurtembergeois, et le général Minucci commandant les Bavares. Ils ont atteint les Prussiens à Strehlen, les ont mis dans une grande déroute et leur ont pris 400 hommes, 600 chevaux et des convois considérables de subsistances que l'ennemi avait le projet de jeter dans la place. Le major Herscher, à la tête de 150 hommes de cheveu-

légers de Linange, a chargé deux escadrons prussiens, les a rompus et leur a fait 36 prisonniers.

« Sa Majesté a ordonné qu'une partie des drapeaux pris au siège de Glogau fût envoyée au roi de Wurtemberg dont les troupes se sont emparées de cette place. Sa Majesté, voulant aussi reconnaître la bonne conduite de ces troupes, a accordé au corps de Wurtemberg dix décorations de la Légion d'honneur. »

Varsovie, 13 janvier 1807.

« Le 8 janvier, la garnison de Breslau, forte de 5,500 hommes, a défilé devant le prince Jérôme. La ville a beaucoup souffert. Dès les premiers moments où elle a été investie, le gouverneur prussien avait fait brûler ses trois faubourgs. La place ayant été assiégée en règle, on était déjà à la brèche lorsqu'elle s'est rendue. Les Bâvarois et les Wurtembergeois se sont distingués par leur intelligence et leur bravoure. Le prince Jérôme investit en ce moment et assiége à la fois toutes les autres places de la Silésie. Il est probable qu'elles ne feront pas une longue résistance.

« Le corps de 10,000 hommes que le prince de Pless avait composé de tout ce qui était dans les garnisons des autres places, a été mis en pièces dans les combats des 29 et 30 décembre.

« Le général Montbrun, avec sa cavalerie wurtembergeoise, fut à la rencontre du prince de Pless vers Ohlau, qu'il occupa le 28 au soir. Le lendemain, à 5 heures du matin, le prince de Pless le fit attaquer.

Le général Montbrun, profitant d'une position défavorable où se trouvait l'infanterie ennemie, fit un mouvement sur la gauche, la tourna, lui tua beaucoup de monde, et lui prit 700 hommes, 4 pièces de canon et beaucoup de chevaux. »

« Cependant les principales forces du prince de Pless étaient derrière la Neiss, où il les avait rassemblées après le combat de Strehlen. Parti de Schurgast et marchant jour et nuit, il s'avança jusqu'au bivouac de la brigade wurtembergeoise placée en arrière de d'Hube sous Breslau. A 8 heures du matin, il attaqua avec 9,000 hommes le village de Khristern, occupé par deux bataillons d'infanterie et par les chevaux-légers de Linange, sous les ordres de l'adjutant commandant Duveyrier, mais il fut reçu vigoureusement et forcé à une retraite précipitée. Les généraux Montbrun et Minucci qui revenaient d'Ohlau, eurent aussitôt l'ordre de marcher sur Schweidnitz pour couper à l'ennemi sa retraite; mais le prince de Pless s'empressa de disperser toutes ses troupes et les fit rentrer par détachements dans les places, abandonnant dans sa fuite partie de son artillerie, beaucoup de bagages et 800 prisonniers. »

« Sa Majesté a ordonné de témoigner sa satisfaction aux troupes bavaoises et wurtembergeoises (1). »

(1) Déjà le prince Jérôme l'avait fait, dans un ordre du jour daté du 9 janvier de Breslau. Pièces justificatives du livre III, n° 15.

LIVRE QUATRIÈME.

BRIEG, SCHWEIDNITZ.

L'armée des alliés devient le 9^e corps de la grande armée. — Sa situation détaillée. — Précautions de Napoléon et du prince Jérôme pour empêcher toute dilapidation à Breslau. — Importance de cette ville pour subvenir aux besoins de la grande armée. — Fractionnement du 9^e corps en trois parties. — Le général de Deroÿ marche sur Brieg. — Investissement de cette place. — État dans lequel elle se trouvait. — Sa capitulation. — Le prince de Pless cherche à entrer en négociations pour obtenir un armistice. — Blocus de Schweidnitz. — État de cette place au commencement de 1807. — Description de ses fortifications. — Instructions données à Vandamme. — Investissement de la place le 10 janvier. — Position de la division wurtembergeoise autour de cette forteresse. — Vandamme ne pouvant obtenir des renforts resserre ses positions. — Opérations devant la place du 11 au 25 janvier. — L'Empereur organise les services militaires et administratifs de la Silésie. — La division de Deroÿ marche sur Kosel; ce qui nécessite quelques mouvements de troupes. — Le prince de Pless s'établit à Wartha. — Reconnaissances envoyées sur Franckenstein et Neiss. — Combats de cavalerie. — Blocus de Schweidnitz du 25 au 31 janvier. — Ouverture de la tranchée. — Bombardement du 3 au 6 février. — Négociations pour la reddition de la place. — Attaque des positions de Neurode, Franckenstein et Wartha par le général

Lefebvre. — Le prince de Pless refoulé dans Glatz. — Combat à Friedland, le 15 janvier. — Reddition de Schweidnitz, le 16. — Réflexions.

Un des grands effets du génie de Napoléon était d'exciter, par un geste, par un mot, le repentir ou l'enthousiasme. Une simple parole de blâme ou d'éloge jetée par lui, lorsqu'il passait devant le front des soldats, suffisait pour enfanter des prodiges de valeur. Punir ou récompenser étaient choses faciles pour lui. Que d'exemples ne pourrions-nous pas citer à l'appui de ce que nous avançons ! Ainsi, en Italie, deux demi-brigades n'avaient pas su conserver leur position, il s'écrie : *Qu'on inscrive sur leurs drapeaux : elles ne sont plus de l'armée d'Italie*; et les soldats de ces deux demi-brigades supplient qu'on leur fournisse immédiatement l'occasion de se faire tous tuer. A une autre demi-brigade qui s'est battue toute une journée pour conserver un poste important, il dit : *J'étais tranquille, la 32^e était là*. Sur les drapeaux d'un régiment qui a résisté à des forces décuples, il fait inscrire ces mots à la fois si simples et si grands : *Un contre dix*. Le corps d'armée de Davout, composé de 30 mille hommes, remporte sur 70 mille Prussiens commandés par le roi en personne la sanglante bataille d'Auerstaëdt, il le récompense en mettant à l'ordre de l'armée : *Sa Majesté voulant témoigner toute sa satisfaction au 3^e corps par la plus belle récompense pour des Français, a or-*

donné que ce corps entrerait le premier à Berlin, le 25 octobre.

Ce fut une récompense de ce genre que Napoléon résolut d'accorder à l'armée du prince Jérôme, après la prise de Breslau. La constance que les Bavaurois et les Wurtembergeois avaient montrée pendant ce siège long, rude et périlleux, la valeur qu'ils avaient déployée lors des attaques du prince de Pless, le service qu'ils venaient de rendre, en faisant capituler une ville qui devait être d'une si grande utilité pour les corps cantonnés en Pologne, lui firent penser que ces braves gens étaient dignes de figurer sur les contrôles de l'armée française.

Le 5 janvier, il donna à l'armée des alliés le nom de 9^e corps de la grande armée (1).

Le prince Jérôme s'empressa de mettre à l'ordre cette disposition si flatteuse pour ses troupes; et les divers services furent immédiatement organisés. Nous allons donner ici un tableau parfaitement exact de la composition du 9^e corps, au 10 janvier.

Commandant en chef : S. A. I. le prince Jérôme Napoléon.	Aides de camp.	Morio, colonel.	} le 6 ^o de Horstein,	} Lieutenants, officiers d'ordonnance	
		Schonfeld, l. col.			le 6 ^o de Mulinen,
		Lepel, id.			le 6 ^o de Lodron,
		Zurwestin, maj.			le 6 ^o de Knecht,
		Girard, ch. d'és.			de Boer,
Meyronnet, c. d. b.	} le 6 ^o de Greaf,	} aides de			
Sahla, id.			} camp.		
Desterno, capit.					
Chef de l'état-major général, le		Niepce, capitaine,	} aides de		
général de division Hédouville		Zandt, lieutenant,		camp.	

(1) Pièces justificatives du livre IV, n^o 1.

Officiers attachés à l'état-major général { Courte, (adjudants com-
Reubell, } mandants.
De Bouillé, lieutenant-colonel.

Commandant l'artillerie, le général { Marion, capitaine } aides de
de brigade de Pernety { Doulut, lieutenant } camp.

A l'état-major de l'artillerie { De Camas, colon., } annoncés par le mi-
Guérin, chef d'es- } nistre mais non
cadron, } encore arrivés.

Commandant le génie : le colonel Blein.

A l'état-major du génie { Prost, capitaine.
Mathieu, lieutenant.

Ordonnateur en chef { Dervillé, commissaire } Ducroc.
des guerres. } Frognier.

BAVAROIS (Infanterie).

Commandant	le général de division, de Deroy.				
	la 1 ^{re} brigade, le gé- néral major de Siebein	de Herteling, } capitaines ai- Scholloy, } des de camp.			
	la 2 ^e brigade, le général major de Raglowich.				
	Chef d'état-major, l'adjudant commandant de Ribau- pierre.				
Adjoints à l'état-major de la division	de Deuxponts, } capitaines. } Commiss. de Gravenzenth, } des Edlinger, } guerres, Standacher, } lieutenants. } Voegler.				
1 ^{re} division.		officiers h. d. tr.	officiers h. d. tr.		
		présens	présens	ab. ou d.	ab. ou d.
	1 ^{re} de lig., de Rechberg, colonel	33	1473	7	209
	4 ^e id. de Pierron, id.	33	988	5	241
	5 ^e id. Bieringer, id.	32	1523	6	417
	10 ^e id. Weimbach, id.	30	1348	9	169
	6 ^e bataillon d'infanterie lé- gère, comte de Taxis, id.	13	484	1	65
B ^{re} lég. de Braun, de Braun, id.	13	443	»	93	
	Totaux.	154	6259		
	5 ^e bataillon d'infanterie légère, de La Motte.	17	402(*)		
	Total de l'infanterie de la première division.	171	6661	28	894

(*) En garnison à Glogau.

Commandant, le général de Palm, capitaine.

de division baron de Wrède (malade à Augsbou-
gen.) } baron de Klend- } lieutenants
de Klick, } auprès
Comte la Ro- } neral de
Wrède. } aides de camp.

Commandant la division par intérim, le général major comte Minucci (*).

Chef d'état-major, l'adjudant commandant d'Epplen.

Adjoints à l'état-major de la division.

Hazzi, }
Sartorius, } commissaire
Brentano, } des guerres,
de Horn, } lieutenant. } Bœhm.

Chasseurs à cheval, le lieutenant Hottner, 30 hommes
(attachés à l'état-major en qualité d'ordonnances).

2 ^e division.		officiers h. d. tr.	officiers h. d. tr.		
		présens	présens	ab. ou d.	ab. ou d.
	2 ^e de lig., de Dallwigh, colonel	29	1471	8	152
	3 ^e id. de Berchem, id.	32	1489	5	133
	7 ^e id. La Rosée, id.	32	1467	6	187
	13 ^e id. Drouin, id.	16	374	26	890
	3 ^e bataillon d'infanterie légère, de Peysing, colonel,	16	374	3	128
	4 ^e bataillon d'infanterie légère, de Voller, colonel.	17	762	2	24
	Totaux.	142	6337	50	1514
	6 ^e de ligne, de Beckers, colonel.	33	1661 (**)		
	Total de l'infanterie de la deuxième division.	175	7998	50	1514

(*) Les généraux majors Mezzanelli et Minucci commandaient les deux brigades; mais, le premier ayant le commandement d'une brigade de cavalerie, le second, celle de la division, ils étaient remplacés par les plus anciens colonels.

(**) En route pour rejoindre la division.

CAMPAGNE DE SILÉSIE.
WURTEMBERGEOIS (Infanterie).

Division wurtem-bergeoise	Commandant, le général de division de Seckendorff.	Reinhart, Du Thou,	lieutenants aides-de-camp.		
	Commandant la première brigade, le général major de Lilienberg.				
	Commandant la deuxième brigade, le général major de Schröder.				
	Commandant la brigade légère, le colonel de Neubrunn.				
	Chef d'état-major, l'adjudant commandant de Théobald. Adjoints à l'état-major de la division,	s.-inspect. aux revues, Römer. commis des guerres, Jøger, Finck, Marz.			
	Régiment du prince royal, de Rhull, colonel				
	<i>Id.</i> de König, de Kock, <i>id.</i>	14	724	0	89
	<i>Id.</i> de Lilienberg, de Forstner, <i>id.</i>	12	671	2	143*
	<i>Id.</i> du d ^e Guillaume, de Scheler, <i>id.</i>	13	703	1	113
	<i>Id.</i> de Seckendorff, de Berndes, <i>id.</i>	4	202	10	615
	<i>Id.</i> de Schröder, de Koserig, <i>id.</i>	13	670	1	144
	1 ^{er} b ^{ns} de chasseurs, de Hugel, <i>id.</i>	10	662	2	99
	2 ^e <i>idem.</i> , Scharfenstein, <i>id.</i>	10	644	2	101
	1 ^{er} b ^{ns} d'inf. lég., de Neubrunn, <i>id.</i>	7	666	4	117
	2 ^e <i>idem.</i> , Brussell, <i>id.</i>	10	668	2	94

Total de l'infanterie de la division. 99 5957 32 1997

BAVAROIS (Cavalerie).

Première brigade.	Commandant, le général major comte de Mezzanelli.	Baron de Donnerberg, lieutenant, aide de camp.						
	Etat-major, comte de Seyssel, de Horne,		adjud. commandant - lieutenant.					
	1 ^{er} régiment de dragons, de Viregg, col.		9	169	11	268	523	chevaux.
	2 ^e régiment de chev.-légers, de Pappenheim, colon.		9	213	10	203	516	
Réserve du 1 ^{er} dragons.	5	97	4	121	227			
Totaux.	23 <i>id.</i>	479 <i>idem.</i>	25 <i>id.</i>	592 <i>idem.</i>	1266 <i>id.</i>			

(*) En garnison à Glogau.

Deuxième brigade.	Commandant, le général de brigade Lefebvre, Desnouettes.	de Zandt, de Magerl, de Zorn, lieutenants aid. de camp.						
	Etat-major, de Rechberg, adjudant commandant.							
	3 ^e rég ^t de chevau-légers, de Zandt, colon.		13	337	6	85	428	chevaux.
	2 ^e rég ^t de dragons, de Seidwitz, colonel.		16	287	4	140	414	
Réserve du 3 ^e de chevau-légers, de Zandt, cap.	3	93	2	50	161			

Totaux 32 *id.* 717 *idem.* 12 *id.* 275 *idem.* 1003 *id.*
WURTEMBERGEOIS (Cavalerie).

Troisième brigade.	Commandant, le général de brigade Montbrun.	Alex. Montbrun, Guinard, lieutenants, aides de camp.						
	Etat-major, Cornotte, adjudant commandant.							
	1 ^{er} régiment de chevau-légers du roi, Luttock, colonel.		9	298	4	73	384	chevaux.
	2 ^e <i>id.</i> , comte de Stelner, col.		10	242	3	107	383	
1 ^{er} rég ^t de chasseurs, de Ziethen, colonel.	7	173	6	82	273			
Totaux.	26	715	13	262	1040			

BAVAROIS (Artillerie).

Première division.	Etat-major, c ^{te} de Speck major.	matériel. 2 pièces de douze. 12 <i>idem</i> de six. 4 obusiers de 7 pouces.				
	Etat-major, de Zwifelhofer, lieutenant.		Total. 18 bouches à feu.			
	Batteries de la division :					
	1 ^{er} bat., Koppelt, cap., comm ^r .		4	154	1	91
2 ^e <i>id.</i> , Goschel, cap. comm ^r .	3	130	»	40	138	
3 ^e <i>id.</i> , Peters, <i>id.</i>	4	123	»	55	129	
4 ^e <i>id.</i> , Binder, <i>id.</i>	2	136	»	»	101	
5 ^e <i>id.</i> , Strizel, <i>id.</i>	2	181	»	»	100	
Batterie de réserve, Holder, major.	6	220	»	»	335	
Totaux	21	944	1	186	1084	

Deuxième division.	Etat-major.	{ baron de Colonges, lieutenant-colonel. de Colonges, major de Wieshampt, lieutenant.	matériel.	4 pièces de douze.			Total	26 bouches à feu.		
				16 <i>idem</i> de six.				5 obusiers de 7 p. 1/2.		
	Batteries de la division :									
	1 ^{re} bat., Tausch, cap. comm ^t .	3	173	1	12	167	hom. de troupe présents off. abs. ou détachés. h. de tr. abs. ou dét. 290	1	12	167
	2 ^e id., de Linange, cap. com.	4	110	»	4	98				
3 ^e id., Copers, id.	4	174	»	11	149					
4 ^e id., Wandouve, cap. com.	4	148	»	9	169					
Batterie de réserve, Brach, cap. comm ^t .	3	146	»	5	290					
Totaux.		18	751	1	41	873	le train compris.			

NURTEMBERCEOIS (Artillerie).

Etat-major. Scadow, major.	{	matériel.	12 pièces de six.			Total.	18 bouches à feu.			
			6 obusiers de 6 pouces.							
Batteries de la division :										
Batterie à cheval, Besner, capitaine comm ^t .	3	158	9	175	hom. de troupe présents hom. de troupe abs. ou présents. chevaux. le train compris.	3	26	101	58	
Batterie à pied, Bausch, capitaine comm ^t .	2	156	3	101						
Parc.	1	53	3	58						
Totaux.		6	367	38						334

FRANÇAIS (Artillerie).

Beaufranchet, chef d'escadron.	{	6 ^o comp. à pied.	3 off.	86 h. de tr.	
				7 ^o <i>idem</i>	1
Colin, Ditsch, Mabru, capitaines.	{	1 ^{er} b ^{on} de pontonniers.		plus 11 soldats de Nassau faisant le service de pontonniers.	
		4	135		
Totaux.		5	146		

Génie.

Blein, colonel. Roland, capitaine.	{	mineurs, Rittiez, cap. sapeurs, Ramonet, id.	4 off.	82 h. de tr.
			2	90
Totaux.			6	178

Récapitulation générale.

	PRÉSENTS.		DÉTACHÉS.		AUX HÔPITAUX.		PRISONNIERS.		CHEVAUX.
	officiers.	hommes de troupe	officiers.	hommes de troupe	officiers.	hommes de troupe	officiers.	hommes de troupe	
Etat-major général,	30	»	»	»	»	»	»	»	»
Infanterie,	452	19814	84	3324	52	1639	4	254	269
Cavalerie,	94	1914	39	910	9	123	2	67	3325
Artillerie,	57	2126	8	260	»	93	»	11	2349
Génie,	6	133	»	45	»	»	»	»	18
Totaux,	639	23981	131	4736	61	1894	6	332	5961

Effectif du 9^e corps : 29,487 hommes.

Renforts en marche : 14^e de ligne bavarois et 5^e bataillon d'infanterie de ligne ayant ordre d'arriver à Breslau, le 21 janvier : 3175 conscrits d'infanterie wurtembergeoise et 630 de cavalerie, en station à Glogau, pour y être organisés et versés ensuite dans les régiments de la division de Seckendorf (1).

(1) Outre ces renforts, la Saxe qui avait fait la paix avec la France et était entrée dans la confédération, organisait un corps de 6,000 hommes qui devait partir de Dresde le 2 février pour se diriger sur Glogau. L'Empereur eut d'abord l'intention de mettre ces troupes à la disposition du prince Jérôme, mais ensuite, il leur fit donner l'ordre de marcher sur Posen. 1,200 Saxons seulement furent employés quelque temps au 9^e corps, et s'y conduisirent même assez mal, comme on le verra plus loin.

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer à nos lecteurs, Napoléon attachait à la possession de Breslau une très-grande importance. Il comptait tirer de cette ville, de l'artillerie pour armer les têtes de pont dont il venait d'ordonner la construction sur la Vistule, sur le Bug et sur la Narew, ainsi que pour le siège de Dantzig; des munitions de guerre pour remplacer celles consommées contre les Russes; des vivres, de l'eau-de-vie surtout dont les soldats avaient un si grand besoin dans les cantonnements marécageux de la Pologne; des draps, des cuirs, des toiles pour réparer et renouveler les effets d'habillement et les chaussures de ses troupes. Aussi son premier soin avait été de prescrire les mesures les plus énergiques afin d'empêcher toute dilapidation.

Il avait été bien secondé par son jeune frère qui avait adopté les mesures les plus efficaces pour que rien ne pût être distrait dans les divers magasins (1). Afin de connaître au juste les ressources que pouvait lui fournir la ville, Napoléon y envoya, vers le milieu de janvier, un de ses officiers d'ordonnance, le capitaine Castille, avec ordre de tout voir par lui-même, de rapporter les inventaires et de faire un rapport très détaillé. Il exigea en outre, que Jérôme séjournât quelque temps à Breslau. Il voulut que le prince se fit rendre compte de tout ce qui s'y trouvait (2), y

(1) Pièces justificatives du livre iv, n° 2.

(2) Correspondance de l'Empereur, lettre du 8 janvier 1807.

réunit un corps de réserve de 5 à 6 mille hommes, et chargeât ses divisionnaires d'investir à la fois les trois places de Brieg, Schweidnitz et Kosel, avec le reste du 9° corps (1). Pour l'Empereur, préoccupé de faire vivre dans un pays dénué de toutes ressources la grande armée qui pouvait d'un jour à l'autre recommencer ses opérations contre les Russes, la prise des forteresses de la Silésie était en ce moment d'une importance secondaire; la grande affaire était de tirer de la nouvelle conquête du prince Jérôme tout le parti possible. On conçoit combien le rôle passif, imposé pour quelque temps au jeune général en chef du 9° corps, était peu de son goût; mais il avait trop d'affection pour son frère, trop de respect pour ses volontés, trop de confiance en son génie, pour ne pas se soumettre à n'être pendant quelques jours, que l'administrateur de la Silésie; et il mit à remplir sa nouvelle mission un zèle, une activité, une intelligence qui, à plusieurs reprises, lui attirèrent les compliments les plus flatteurs de Napoléon.

On ne trouva pas d'abord dans Breslau toutes les ressources sur lesquelles on avait compté, parce que, pendant l'absence du commandant en chef, on avait commis la faute de laisser la place trois jours entiers à l'ennemi, avant d'en prendre possession, en sorte que le général de Thile qui cherchait à sauvegarder,

(1) Pièces justificatives du livre iv, n° 3.

par tous les moyens en son pouvoir, les intérêts de son souverain, avait mis une grande mauvaise foi dans la reddition, et avait fait cacher et disparaître beaucoup d'objets. Grâce aux mesures sages et vigoureuses prises par le prince Jérôme, les menaces de châtimens et les promesses de récompenses commencèrent bientôt à produire leur effet, en sorte que l'on retrouva des magasins considérables. Les poudres, les projectiles, l'artillerie et surtout les farines y étaient en grande quantité (1). La correspondance de l'Empereur et celle du prince Jérôme fourniront à nos lecteurs de curieux détails sur cette partie administrative de la campagne de Silésie; nous n'en dirons donc que quelques mots, lorsque l'occasion s'en présentera, et nous continuerons le récit des opérations militaires.

D'après les ordres de Napoléon transmis par le major général, dès que Breslau eut capitulé, l'armée des alliés, devenue 9^e corps, dut se fractionner en une réserve restant à Breslau, et des détachemens chargés d'investir et d'assiéger trois forteresses. Parmi ces places, Kosel avait été désignée; or cette ville située sur le haut Oder, très loin du centre des opérations du 9^e corps et de sa réserve, nécessitait pour son siège un détachement d'autant plus considérable, qu'il allait se trouver isolé et séparé de Breslau par cette partie montagneuse de la Silésie

(1) Pièces justificatives du livre IV, n° 4.

qu'occupaient les troupes du prince de Pless. Kosel n'avait qu'une importance commerciale fort médiocre, et elle était facile à défendre à cause des inondations dont elle disposait et qui pouvaient s'étendre à plus d'un kilomètre autour des ouvrages. La prise de cette petite place offrait alors peu d'avantages et son investissement pouvait être dangereux. Jérôme fit demander à l'Empereur de réserver ce siège pour un autre moment, et de lui permettre d'entreprendre celui de Neiss, place de dépôt du prince de Pless (1). Cette dernière ville était beaucoup plus rapprochée de Schweidnitz, de Brieg et de Breslau; sa conquête paralysait le principal foyer d'action de l'ennemi; son attaque n'exigeait pas l'isolement complet d'une des divisions du 9^e corps. Le jeune prince développa ces considérations au major général; mais l'Empereur, persuadé d'après les rapports qu'on lui avait faits, que Brieg était une place très forte et Kosel une place très faible (ce qui était précisément l'inverse de la vérité), ne voulut rien entendre et prescrivit d'exécuter son premier ordre. Il ne tarda pas cependant à voir qu'on l'avait trompé (2); et il fit amende honorable à son frère.

On était alors au 23 janvier. Brieg s'était rendu

(1) Pièces justificatives du livre IV, n° 5.

(2) Correspondance de l'Empereur; lettres des 12, 15 et 23 janvier.

le 16, beaucoup plus vite que ne le pensait l'Empereur, et, immédiatement après l'occupation de cette place, la division qui avait été chargée de s'en emparer avait été dirigée sur Kosel. On verra par la suite combien il eût été plus avantageux pour les opérations en Silésie de céder aux avis de Jérôme qui, sur les lieux, était à même de bien connaître par ses espions la force relative et l'importance des différentes places. Le prince du reste se sentant trop faible en infanterie pour garder une réserve à Breslau et bloquer à la fois trois forteresses, résolut de ne faire attaquer que Brieg et Schweidnitz, jusqu'à l'arrivée des renforts en marche.

A peu près vers cette époque, Napoléon, par un décret impérial de Varsovie, mit sur le département de Breslau un impôt de 18 millions, et chargea son frère d'aider de tout son pouvoir à la rentrée de ces fonds, puis de les expédier à la grande armée, en Pologne.

Le commandant en chef du 9^e corps, dès qu'il eut pris possession de Breslau, voulut exécuter les ordres de l'Empereur et prescrivit immédiatement les dispositions suivantes : le quartier général, l'état major général, les états majors de l'artillerie et du génie, et une réserve furent établis à Breslau.

La réserve fut composée : 1^o des 2^o, 3^o, 7^o et 13^o de ligne, 3^e bataillon léger de la 2^e division bavaroise commandée par le général major Minucci, formant

un total de 5,800 hommes d'infanterie (2,300 hommes environ de cette division étaient détachés à la conduite des prisonniers, aux hôpitaux ou prisonniers); 2^o de 44 chasseurs à cheval pour le service de l'état major général, de 96 cavaliers de l'escadron de réserve du 3^e de cheval-légers, de la 2^e brigade de cavalerie du général Lefebvre ayant environ 700 hommes présents et montés, et à laquelle était attaché le 4^e bataillon d'infanterie légère de Bavière, fort de 500 fantassins (200 étaient détachés aux hôpitaux ou prisonniers); 3^o de 4 batteries, dont une de réserve et une détachée à la brigade de cavalerie, donnant un total de 620 hommes et 640 chevaux, et ayant un matériel de 26 bouches à feu.

C'étaient environ 6,000 baïonnettes, 800 sabres et 26 bouches à feu dont le prince Jérôme pouvait disposer, soit pour garder Breslau, soit pour envoyer du renfort sur les points menacés par l'ennemi et soutenir les autres divisions de son corps d'armée.

Le général de Deroy, chargé d'investir la place de Brieg, reçut l'ordre de partir à la tête : 1^o des 1^{er}, 4^o, 5^o, 10^o de ligne, et du bataillon léger de Braun, en tout 5,500 fantassins présents, appartenant à la 1^{re} division bavaroise qu'il commandait (800 hommes étaient absents, aux hôpitaux ou prisonniers); 2^o de la brigade de cavalerie du général Mezzanelli, formée du 1^{er} de dragons, 2^e de cheval-légers, en tout 800 cavaliers présents, de l'escadron de réserve du 1^{er} de dragons, 100 hommes montés, et du 6^e bataillon

d'infanterie légère de Bavière, détaché à cette brigade et fort de 500 hommes; 3^e de six batteries, dont une de réserve et une détachée à la brigade de cavalerie, donnant un total de 1,000 canonniers et 1,100 chevaux, et trainant un matériel de 18 bouches à feu de campagne. Quelques mineurs et sapeurs, et deux escouades de 50 hommes environ (détachement français) de la 14^e compagnie du 7^e d'artillerie, commandés par les lieutenants Curel et Casabianca, furent attachés à cette division.

Le général de Deroy allait par conséquent attaquer Brieg avec 6,000 hommes d'infanterie, 900 de cavalerie et 1,000 d'artillerie. On lui organisait un matériel de siège composé de 2 pièces de douze, 2 mortiers et 4 gros obusiers.

Le général Vandamme, sous le commandement supérieur de qui le prince Jérôme plaça les Wurtembergeois, mit ses troupes en marche sur Schweidnitz le 9, pour investir cette place le lendemain. Il les fit marcher en deux colonnes, la première, aux ordres du général Montbrun, était composée de la brigade de cet officier général : 1^{er} de chasseurs à cheval, 1^{er} et 2^e de cheval-légers, total 930 cavaliers; les 1^{er} et 2^e bataillons d'infanterie légère, 1^{er} et 2^e de chasseurs à pied, formant la brigade légère de la division wurtembergeoise, total 2,680 fantassins; 6 pièces de six et 4 obusiers servis par 160 canonniers. La 2^e colonne, à la tête de laquelle se trouvait le général de Seckendorf, avait 2,760 hommes d'infanterie de

ligne des régiments de Lilienberg, du Prince royal, de Schrœder et du duc Guillaume; elle traînait 8 pièces de 6 et 2 obusiers servis par 200 hommes de l'artillerie wurtembergeoise. Nous parlerons un peu plus loin du matériel de siège qui ne parvint à Schweidnitz que dans les derniers jours de janvier, parce que l'Empereur, ayant ordonné de diriger sur Graudentz et Dantzig un parc considérable, le général de Pernety fut contraint d'apporter des modifications et des réductions dans l'équipage destiné d'abord aux troupes de Vandamme. Un petit nombre de soldats du génie (français), et deux escouades de la 2^e compagnie du 6^e d'artillerie de la même nation (47 hommes) furent désignées pour le siège. Ces deux escouades étaient commandées par les lieutenants Bonnotte et Bouteiller.

Vandamme partait donc pour assiéger Schweidnitz, avec environ 6,500 hommes de toutes armes, il s'empressa de réclamer ces troupes (1) de la division wurtembergeoise, qui avaient été détachées pour l'escorte des prisonniers de guerre.

Nous allons d'abord nous occuper du siège de Brieg, puis nous reviendrons à celui de Schweidnitz, bien que tous deux aient été entrepris en même temps.

Le 9 janvier, le général de Deroy partit de Bres-

(1) Ces 1,500 hommes, sur l'ordre du prince Jérôme, quittèrent Glogau et arrivèrent le 18 sous Schweidnitz.

lau, s'avança vers Brieg par la rive gauche de l'Oder, et se présenta le même jour devant cette place qu'il investit et dont il somma inutilement le gouverneur de se rendre.

Brieg (1), ville d'une médiocre importance, située sur la rive gauche de l'Oder, à douze lieues de Breslau, était assez bien bâtie. Elle avait en 1806 une population de 8,000 âmes, et possédait plusieurs fabriques d'étoffes de laine. L'année précédente, un vaste incendie lui avait fait un tort considérable.

Comme place de guerre, ainsi que le prince Jérôme l'avait dit à l'Empereur, elle n'était guère inquiétante. Au moment où le général de Deroy vint l'assiéger, ses fortifications se trouvaient en mauvais état. Elle avait une enceinte de neuf bastions de 240 à 250 mètres de développement tout au plus; deux de ces fronts formant le côté nord, étaient baignés par l'Oder, dont la largeur en cet endroit ne dépassait pas 100 mètres. Les revêtements étaient à terre coulante; une enceinte basse ou fausse braye, large de 6 mètres, favorisait l'escalade; à la hauteur de cette fausse braye régnait, tout autour de l'escarpe,

(1) En 1741, après la prise de Breslau par les Prussiens, et la victoire de Mollwitz, le grand Frédéric investit Brieg. Cette place avait 8,000 habitants et 4,200 hommes de garnison. Après huit jours de siège, et quoique le chemin couvert ne fût pas couronné, le gouverneur capitula et la rendit au roi de Prusse.

une palissade ou fraise; la contrescarpe également à terre coulante, non palissadée, avait 3 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'eau; le chemin couvert n'était qu'indiqué par une palissade entourant la place, et le glacis existant à peine ne couvrait même pas cette palissade. Le relief au-dessus de la campagne (4 mètres) était généralement bon; un bastion, celui du centre, n'avait que 3 mètres de commandement. Seul, le bastion, qui formait un saillant du côté du bas Oder, avait un cavalier situé dans la partie la plus élevée du terrain. Les fossés peu larges (12 à 13 mètres), peu profonds, étaient en ce moment entièrement gelés, en sorte qu'on pouvait les passer très facilement; l'eau en était plus élevée de 3 mètres que celle de l'Oder, trois batardeaux la soutenaient à cette hauteur et à deux niveaux différents dans les fossés. Un vieux mur intérieur construit en briques crénelé et flanqué de tours formait une enceinte tout autour de la place; quelques maisons situées le long du fleuve faisaient partie de cette enceinte qui pouvait être un obstacle contre une attaque de vive force.

Sur le bas Oder, l'escarpe était revêtue jusqu'au pont sur pilotis établissant la communication des deux rives. Une petite portion de la contrescarpe était également revêtue, mais au dessus du pont; en amont, l'enceinte dont nous venons de parler, formée par le vieux mur et les maisons, n'était point couverte, comme dans le reste de la place, par un terrasse-

ment. Cette partie de Brieg n'était défendue que par une île dans laquelle on avait élevé quelques faibles retranchements. Cette île, jointe aux deux rives par des déversoirs et des usines, faisait refluer les eaux sur le haut Oder, et engendrait ainsi une chute utilisée par plusieurs moulins. Une écluse en bois traversait l'île et servait à relier la navigation en amont et en aval du fleuve.

Les seuls ouvrages extérieurs étaient une tête de pont et une redoute, cette dernière située un peu plus en avant.

La tête de pont, ouvrage à cornes de peu d'étendue, couvrant un pont sur pilotis, était assez bien flanquée, elle avait une escarpe meilleure que celle de la place, en ce qu'il n'existait pas de fausse braye, et un bon relief. Sa contrescarpe élevée de 3 mètres était à terre coulante. L'eau se trouvait retenue dans les fossés par deux batardeaux en mauvais état. L'extrémité du pont de pilotis était garantie par un tambour en palissades.

Dans l'un des bastions on avait construit un magasin à poudre voûté, à l'épreuve de la bombe.

Les conditions dans lesquelles se trouvait Brieg en 1806, et la gelée qui survint au moment de la marche de la division de Deroy sur cette place, la rendaient incapable d'une longue défense. Outre que les fortifications de l'enceinte étaient en très mauvais état, la petite redoute et la tête de pont entièrement abandonnées ne pouvaient offrir aucune ré-

sistance. Les établissements pour les troupes, une ancienne église servant d'arsenal, les hangars pour l'artillerie étaient aussi défectueux que possible. Les remparts n'avaient pour armement que 34 bouches à feu, savoir : 20 pièces de douze en fer, 8 pierriers et 4 obusiers. La garnison commandée par le général major Cornerut, vieil officier, âgé de 73 ans, était composée d'un bataillon du 10^e de ligne, fort de 860 hommes, et du premier du 4^e de ligne ayant 690 baïonnettes ; elle manquait de soldats d'artillerie pour servir les pièces. Une canonnade de quelques heures, brisant les palissades devait permettre une attaque de vive force ; dès lors il était difficile à une garnison faible, occupant une place aussi mauvaise, de tenir contre un corps ennemi de 7,000 hommes. C'est ce qui arriva. Dès que, le 13 janvier l'équipage de siège, expédié de Breslau par le général de Pernety, fut arrivé devant la place, on put facilement préjuger qu'elle ne tarderait pas à se rendre. Aussi le général de Deroy crut-il fort inutile de faire ouvrir la tranchée. Il se borna à donner l'ordre de construire cinq batteries sur la rive gauche de l'Oder, vis-à-vis les fronts du centre, à environ 500 mètres des ouvrages, et deux sur la rive droite. Les premières furent armées de 2 pièces de douze, 4 de six, 4 gros obusiers et 6 petits. Les secondes de 2 pièces de six et 3 obusiers. On ne plaça pas les mortiers. C'étaient donc 21 bouches à feu qui, le 15, se trouvèrent prêtes à tirer. Le feu s'ouvrit effectivement pendant la nuit avec viva-

cité ; et dura douze heures de suite ; près de 1,500 boulets ou obus sillonnèrent les remparts et la ville. A trois heures de l'après midi, le général Le-fevre, envoyé de Breslau par le prince Jérôme, somma le gouverneur et lui offrit la même capitulation qu'au général de Thile. Après vingt-quatre heures de pourparlers, le gouverneur accepta ces propositions (1). Le 17, le prince Jérôme se rendit à Brieg avec le général de Pernety et le commissaire des guerres Maupetit. La garnison, composée de 3 officiers généraux, 21 officiers et 1450 hommes de troupes, défila devant le commandant en chef du 9^e corps ; et la ville fut immédiatement occupée par les Bavaois qui y entrèrent avec le plus grand ordre. L'adjutant commandant Courte, attaché à l'état major général, fut désigné pour commander la place ; le général de Pernety prit possession des principaux objets d'artillerie et du génie, et le commissaire des guerres inventoria les caisses et magasins de toute nature qui s'y trouvaient. 73 bouches à feu dont 25 hors de service, 1,500 sachets pour canon, 310,000 cartouches d'infanterie, 74,800 livres de poudre, 2,378,000 balles, 60,150 projectiles pour mortiers, obusiers et canons, 637 fusils, autant de sabres provenant du désarmement de la garnison, 670 fusils de rempart, environ 4,000 écus de Prusse, 53,774 boisseaux d'a-

(1) Pièces justificatives du livre IV, n^o 6.

voine, 425 quintaux de paille, 250 de foin, 9,385 de seigle, 4,011 de farine de seigle, 300 de froment, 185 de farine de froment et 174 de farine d'orge furent saisis dans Brieg. On s'empara encore de 85 pièces de drap bleu de 50 aunes chacune et de quelques autres étoffes.

La garnison fut dirigée sur Mayence et le Rhin par Glogau, Dresde, Bamberg et Wurtzbourg, ainsi que cela avait été fait pour celles de Glogau et de Breslau.

On s'étonne de voir combien le prince de Pless négligea Brieg. Le dénûment complet dans lequel il laissa cette place, ne saurait être attribué qu'à trois causes : 1^o le manque de temps et des moyens nécessaires pour remettre en état les fortifications ; 2^o les efforts qu'il voulait faire pour secourir Schweidnitz assiégée en même temps que Brieg ; 3^o la certitude de ne pouvoir, quelque chose qu'il entreprit, sauver cette dernière place, qui ne renfermait d'ailleurs que peu d'artillerie et de magasins.

La faiblesse de la place de Brieg, la difficulté de la secourir en même temps que Schweidnitz, l'impossibilité de la sauver, frappèrent tellement le prince de Pless, qu'il résolut de faire de cette ville l'objet d'une négociation. Le 12 janvier, un envoyé se présenta de sa part au quartier général du prince Jérôme et fit entendre à ce dernier, que s'il voulait accorder au général prussien un armistice de trois à quatre semaines, armistice pendant lequel on ne l'inquiète-

rait pas dans la partie de la province non encore conquise par nos armes, il ne serait point éloigné, lui prince de Pless, de céder immédiatement la ville de Brieg. Cet arrangement était fort adroit de sa part, puisqu'en abandonnant une place déjà investie et hors d'état de tenir, il obtenait près d'un mois de répit; or un mois de tranquillité lui permettait de réunir ses troupes, de ravitailler ses places et d'organiser partout sa défense. Jérôme, sans rejeter précisément ces propositions, ne les accueillit qu'avec une grande réserve et s'empressa d'en écrire à l'Empereur. Deux jours ne s'étaient pas écoulés qu'il reçut une lettre par laquelle le prince de Pless lui demandait une entrevue à Strehlen, le 16. Jérôme ne pouvait encore connaître les intentions de son frère; il répondit par une fin de non-recevoir, remettant l'entrevue au 18, parce que, disait-il, des opérations importantes le forçaient à une absence momentanée (1). Du 14 au 18, pensait le commandant en chef du 9^e corps, la réponse de Napoléon arrivera et Brieg peut être prise. Ses prévisions se réalisèrent; Brieg capitula le 16; en sorte que, la base de la négociation venant à manquer, il fallait un autre arrangement. Jérôme écrivit dans ce sens au général prussien, lui offrant toujours de se trouver au rendez-vous convenu; mais ce n'était plus l'affaire du prince de

(1) Pièces justificatives du livre IV, n^o 7.

Pless, il déclara donc que ne pouvant livrer aucune des places qui lui restaient, il ne viendrait pas à Strehlen. Napoléon, qui avait immédiatement pénétré le motif du prince de Pless; ne voulant pas d'une interruption même momentanée dans les opérations en Silésie, craignant que son jeune frère ne se laissât séduire par quelques propositions insidieuses, il se hâta de lui répondre, le 15, de Varsovie, qu'il ne pouvait y avoir d'armistice entre lui et le prince de Pless. Dans une seconde lettre du même jour, il ajoutait que si le général prussien voulait remettre Schweidnitz, Kosel et Neiss, il consentait à le laisser tranquille dans le comté de Glatz; mais que là se bornaient les concessions qu'il pouvait faire. Non encore rassuré par ces instructions, l'Empereur expédia au prince Jérôme le général Bertrand (1), porteur d'une nouvelle lettre dans laquelle il infligeait un blâme à son frère, blâme immérité, car le jeune général avait plutôt droit à des éloges pour la prudence et la finesse avec lesquelles il avait agi dans cette circonstance. Napoléon avait d'ailleurs été vivement contrarié de

(1) Dans un rapport à l'Empereur, daté du 22 janvier de Breslau, le général Bertrand écrit : « J'ai remis la lettre de V. M. à S. A. I. « le prince Jérôme, et lui ai dit que V. M. était fort étonnée qu'il eût « conclu ou proposé un armistice sans son consentement; mais le « prince n'a conclu aucun armistice, il attendait même les ordres « de V. M. pour l'entrevue qui lui avait été demandée, et qui n'a pas « eu lieu. »

ce que son frère, commandant un des corps de la grande armée, s'était servi pour répondre au prince de Pless d'une formule trop respectueuse; car, prévenu de la demande du prince de Pless, des lenteurs calculées de Jérôme à accepter l'entrevue afin d'avoir le temps de recevoir des instructions, il était impossible que l'Empereur prit au sérieux la lettre écrite le 16 au général prussien. Cette lettre du commandant du 9^e corps et la reddition de Brieg prouvent combien un commandant de place forte doit pousser sa défense aussi loin que possible, parce qu'il ne connaît pas souvent l'influence que peut avoir cette défense sur les autres événements de la guerre. En effet, en supposant ici (ce qui n'était pas, mais enfin ce qui eût pu être), que Brieg eût été réellement le prix convenu d'un armistice, sa reddition paralysait un des grands moyens du prince de Pless, tandis qu'une résistance de quelques jours faisait obtenir aux Prussiens des conditions très avantageuses pour eux, dans la situation où ils se trouvaient en Silésie. Jérôme fut sensible aux reproches de son frère et exprima dans plusieurs de ses lettres, combien il en avait été peiné (1).

Pendant toute cette espèce de négociation, les opé-

(1) Voir pour toute cette affaire, dans la correspondance de l'Empereur, les deux lettres du 15 janvier; dans la correspondance du prince Jérôme, celles des 12, 16, 19, 21 et 22 janvier, enfin le n^o 7 des pièces justificatives du livre IV.

rations avaient continué; Brieg s'était rendue; la division de Deroy était en marche sur Kosel; Schweidnitz était bloquée; nous allons remonter maintenant au 9 janvier pour reprendre l'historique du siège de cette dernière place.

L'attaque de Schweidnitz peut être divisée en deux parties. L'investissement et le blocus du 10 au 31 janvier, le commencement des travaux et le bombardement du 1^{er} au 7 février (1).

Schweidnitz (2) passait alors, non sans raison, pour une des places les plus fortes de l'Europe. Frédéric de Prusse, lorsqu'il l'eut reprise avec tant de peine sur les Autrichiens, en 1762, consacra plusieurs millions

(1) Le capitaine d'artillerie Marion, aide de camp du général de Pernety, chargé par cet officier général de diriger le service de son arme au siège de cette place, a fait imprimer en 1842, quelques années avant sa mort, une brochure intitulée : *Journal des opérations de l'artillerie au siège de Schweidnitz en 1807*. Son récit commence aux travaux d'attaque. En 1849, le capitaine d'artillerie de Blois, s'appuyant sur cette brochure du capitaine devenu général Marion, pour soutenir sa thèse en faveur du bombardement, publia une nouvelle brochure purement didactique. Nous avons puisé dans ces deux intéressants petits ouvrages des documents pour la seconde partie de l'attaque de Schweidnitz. Il est bien fâcheux pour la science, que la mort soit venue enlever aussi prématurément le général Marion, car cet officier d'un grand mérite avait, nous a-t-on assuré, l'intention de publier une relation de tous les sièges auxquels il a pris part. Il était parvenu, à force de patience et grâce à de grands sacrifices, à réunir des matériaux très-importants.

(2) Schweidnitz, ville de 8 à 9,000 âmes, conquise avec toute la Silésie par les Prussiens, fut reprise en 1761 par les Autrichiens, à

à améliorer ses défenses. Elle était remarquable surtout par ses mines et ses batteries casematées. En 1807, au moment où Vandamme se présenta sous ses murs, elle avait une garnison assez forte, des approvisionnements pour neuf mois, et on pensait généralement qu'elle ne pourrait être prise. Située dans une belle position, sur un plateau au pied duquel coule un ruisseau peu considérable, appelé Weistriz, elle avait une ancienne enceinte environnée de plusieurs grands forts étoilés à double enceinte eux-mêmes, liés entre eux par de longues courtines brisées que

la suite d'une circonstance assez bizarre. Un Italien, nommé le major Bocca, et détenu dans la forteresse, habile partisan, eut l'adresse de s'insinuer dans l'esprit du gouverneur, et obtint la permission de se promener sur tous les ouvrages. Il en profita pour prendre une connaissance complète de la place, se mit en relation avec le général autrichien Laudon, et lui fournit tous les renseignements nécessaires à une attaque par surprise. Dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre, le général Laudon forma, avec vingt bataillons quatre colonnes d'attaque, marcha sur Schweidnitz et surprind la garde de la porte de Striegau. De leur côté, les prisonniers autrichiens, ayant à leur tête le major Bocca, s'emparèrent de la porte intérieure de la ville, l'ouvrirent à l'ennemi, et bientôt les vingt bataillons sont introduits dans la place commandée alors par M. de Zastrow. Cet événement changea complètement les plans du grand Frédéric.

L'année suivante (1762), le roi de Prusse investit Schweidnitz. La place soutint un siège mémorable par l'habile défense du célèbre ingénieur Gribeauval, alors enfermé dans cette place. Nous n'entrons dans aucun détail sur l'attaque et la défense de cette forteresse qui ne se rendit qu'après 94 jours de tranchée ouverte. La relation en a été publiée en 1846, par M. le capitaine d'artillerie Favé, auteur du *Nouveau système de défense des places fortes*.

flanquent quelques lunettes intermédiaires aux grands forts. Les fortifications de cette place avaient un grand développement et pouvaient être considérées comme composées de quatre grands fronts, savoir :

1° Celui du côté du ruisseau que l'inégalité du terrain, de petites inondations et le commandement supérieur du plateau rendaient naturellement le plus fort ;

2° Celui de la basse Weistriz (1) ;

3° Le front opposé au ruisseau, entre les forts de Janernick et de Garten ;

4° Le front de la haute Weistriz.

Ces trois derniers fronts sont entièrement contremurés.

L'enceinte la plus rapprochée de la ville formait une espèce de carré long d'un tracé très irrégulier, c'était une fortification très ancienne composée de longues parties droites auxquelles on avait ajouté, à différentes époques, quelques parties saillantes comme trois petits bastions du côté du ruisseau, une demi-lune à pan coupé un peu plus loin, puis un ouvrage à cornes, sur le côté opposé à la Weistriz, un ouvrage irrégulier à plusieurs faces, enfin, deux ouvrages à cornes très rapprochés l'un de l'autre. Un bon fossé, une escarpe et une contrescarpe revêtues, des réduits dans tous les ouvrages, complétaient les défenses de cette

(1) C'est ce front qui fut attaqué par Frédéric. Le fort de Janernick, sur lequel se firent les cheminements, devint célèbre par la défense souterraine, les chicanes des mines et des globes de com-

première enceinte en avant de laquelle s'en trouvait une seconde beaucoup plus forte.

Cette seconde enceinte était formée : 1° par quatre forts étoilés, ceux de Galgen et de Bogen, les plus rapprochés du ruisseau, ceux de Garten et de Janernick à l'autre extrémité ; 2° par un fort bastionné à oreillons appelé Wasser, situé entre les forts de Galgen et de Bogen ; 3° par un redan et quatre redoutes, celles de Wasser, de Kirchen, de Janernick et de Garten, reliant des courtines brisées et placées en intermédiaires entre chacun des cinq forts.

Non seulement les ouvrages de cette seconde enceinte étaient en parfait état, ayant escarpe et contrescarpe revêtues, chemin couvert palissadé, glacis contremurés, mais chaque fort étoilé avait un réduit, de bonnes casemates à l'épreuve de la bombe pour mettre la garnison en sûreté, et des embrasures pour y placer des pièces de canon. A propos de ces embrasures, le général Bertrand disait dans son rapport à l'Empereur sur Schweidnitz : « Les embrasures maçonnées des casemates doivent être fatales aux canoniers. Elles doivent être facilement mises en brèche et effrayer une garnison peu aguerrie. L'effet des batteries sur ces forts sera une expérience de plus sur les batteries casematées, et sur la question de savoir si l'avantage de couvrir l'artillerie

pression, au moyen desquels le fameux Gribouval entrava si longtemps les travaux des assiégeants.

« du ricochet et des bombes équivaut à l'inconvénient de présenter des embrasures dont les éclats sont si meurtriers, et des maçonneries qui sont mises en brèche par la première action des batteries. »

Indépendamment de ces deux enceintes, Schweidnitz avait encore des ouvrages détachés destinés à battre au loin la campagne et à empêcher les approches. Ces ouvrages consistaient en quatre lunettes ou flèches dites de Galgen, de Janernick, de Schonbrunn, de Neumuhl. Toutes étaient casematées, avaient un bon fossé avec escarpe et contrescarpe revêtues; elles étaient fermées à la gorge par un pont-levis. Tout autour régnait un chemin couvert protégé par des contre-mines.

On peut voir, par cette rapide description, si, en 1807, Schweidnitz était une forteresse imposante et difficile à réduire. Sa position en avant des montagnes du comté de Glatz, en entre Breslau et Brieg, non loin de Neiss, de Glatz et de Silberberg, en faisait un point stratégique de la plus haute importance. Comme effet moral, sa prise par le 9^e corps devait avoir un très grand retentissement.

La place était parfaitement armée et approvisionnée.

La garnison, commandée par le lieutenant-colonel de Haxo, avait été renforcée tout récemment. Elle se composait du 1^{er} bataillon du régiment de Strugwitz, de 800 hommes ; du 3^e bataillon du régiment de

Schemousky, également de 800 hommes, de six dépôts de fusiliers donnant un total de 600 soldats; de 400 cavaliers montés, 100 artilleurs, 40 mineurs, 50 invalides, en tout près de 3,000 anciens militaires, et de 2,500 conscrits. Sa force était à peu près égale à celle de la division wurtembergeoise, elle était donc très en état de faire une vigoureuse défense.

Le 8 janvier, le prince Jérôme envoya à Vandamme des instructions très précises et fort détaillées (1) pour l'attaque de Schweidnitz. Il recommanda à cet officier général, dans le cas où la mauvaise saison contrarierait les opérations d'un siège, de former un blocus en cantonnant et baraquant les troupes dans les meilleures positions possibles; de faire une sommation au gouverneur immédiatement après l'investissement; de se tenir en communication avec le général de Deroy à Brieg par un détachement de cavalerie cantonné à Strehlen; mais il laissait d'ailleurs à son habile et hardi lieutenant, dont la sagacité et les talents lui étaient bien connus, le choix des moyens pour réduire la place. Sa confiance ne devait pas être trompée; et le général en chef du 9^e corps dut être satisfait de la manière d'agir prompt et vigoureuse de Vandamme. Ce dernier comprit qu'avec des moyens aussi restreints que ceux

(1) Pièces justificatives du livre IV, n^o 8.

mis à sa disposition il ne pouvait essayer un siège en règle, ni même bloquer complètement la ville autrement que par un système de patrouilles volantes, en attendant que l'artillerie de gros calibre lui fût arrivée de Breslau. Ouvrir des parallèles, cheminer méthodiquement, était chose impossible, s'il ne voulait éterniser une défense d'autant plus facile que tout concourrait à rendre l'attaque périlleuse. L'exemple de Frédéric en 1762, occupé trois mois entiers devant cette place, était là pour l'avertir d'employer des moyens plus énergiques, s'il prétendait en faire rapidement la conquête. Ces considérations le décidèrent à tout préparer pour un bombardement dirigé non sur les forts casematés, non sur les deux enceintes, mais sur les édifices mêmes de la ville. Effrayer les habitants par de fréquents incendies, tenir perpétuellement en haleine les troupes, les fatiguer par des alertes continuelles, dégoûter, décourager les uns et les autres, voilà quel fut son plan.

Le 10 janvier, les troupes de Vandamme, étant arrivées en vue de Schweidnitz, firent immédiatement l'investissement de la place, en se portant sur les hauteurs de Waitzenrode. Leur approche suffit pour faire rentrer tous les postes de l'ennemi, et le général les établit dans les positions suivantes :

A Pultzen, sur la route de Leignitz à Schweidnitz et Frankenstein, le général Montbrun, avec mission d'observer Strehlen et Reichenbach, de pousser les avant-postes sur ces villes et de communiquer avec les

patrouilles de la division de Deroy. Il avait sous ses ordres les 2 régiments de chevau-légers de sa brigade et une batterie légère.

Sur la route de Glatz, un peu à droite et en avant du général Montbrun, à Weistritz un bataillon d'infanterie légère.

A Wilkau, un bataillon d'infanterie légère et un obusier avec ses avant-postes sous le canon de la place.

Dans chacun des villages de Jabesdorff et de Zultendorff, un bataillon d'infanterie légère gardant les routes de Glatz, Canth et Strigau.

Toute cette infanterie légère était placée sous les ordres du colonel brigadier de Neubrunn, dont le quartier général fut établi à Wilkau.

A Janernick, observant la route de Landshut, le régiment des chasseurs à cheval.

Sur les hauteurs en arrière de Weitzenrode, à cheval sur la route de Breslau et au bivouac, la brigade du général Schröder, soutenue par quatre pièces de six ; son artillerie en batterie, enfilant les passages du ruisseau qui traverse le village, et prête à faire feu.

En avant de Rothkirchdorff, la brigade du général de Lilienberg avec 4 pièces et un obusier.

Le quartier général du général de Seckendorff à Kantichen, celui du général Vandamme à Wurben.

Les troupes étaient à peine dans ces positions, que la garnison de Schweidnitz tenta une sortie par la

porte de Klelschkau dans le but d'incendier le faubourg du même nom situé entre les forts Bogen, Wasser et le ruisseau de Weistritz. Elle exécuta son projet, mais atteinte par notre infanterie légère près des palissades du chemin couvert, au moment où elle rentrait dans la place, elle perdit quelques canonniers tués à côté de leurs pièces et eut quelques bouches à feu d'enclouées.

Le jour suivant, conformément à ses instructions, Vandamme fit sommer le gouverneur qui parut fort choqué de ce qu'on lui demandait de rendre une place comme Schweidnitz avant de l'avoir attaquée. Il répondit qu'il saurait se défendre et que d'ailleurs il ne tarderait pas à être secouru.

Dès que l'ordre de marcher sur Schweidnitz avec les Wurtembergeois lui avait été donné, Vandamme avait sollicité le retour à sa division des bataillons occupés ailleurs, et, en attendant, un renfort de quelques troupes bavaroises. Malheureusement Jérôme, quoique sentant combien cette demande était juste, ne pouvait y faire droit, puisque lui-même, faute de forces suffisantes, ne pouvait entreprendre le siège de Kosel comme le voulait l'Empereur. Il répondit donc à Vandamme par un refus et ce dernier, pensant avec raison qu'avec si peu de monde il y aurait danger à étendre autant sa ligne, resserra et rectifia ses positions dans la journée du 11. Il rapprocha la cavalerie du général Montbrun, établit plus fortement son infanterie sur les routes de Strigau et de Canth,

compléta le blocus au nord, devant les fronts de Bogen, de Garten et de Janernick, s'appuyant à gauche et à droite à la haute et à la basse Weistriz, et ne laissa sur la rive droite de cette petite rivière, dans la plaine marécageuse qui s'étend vers Pultzen, que des postes de cavalerie et d'infanterie légère, chargés de faire continuellement des patrouilles et de se lier avec celles du général de Deroy. Sa ligne n'était pas alors à plus de quatre mille mètres de la place, et ses avant-postes étaient à portée du canon des forts.

Par une circonstance assez bizarre, et qui n'indiquait pas de la part de la garnison de Schweidnitz un grand désir de se bien défendre, il ne se passait pas un jour qu'il n'arrivât aux avant-postes wurtembergeois, des déserteurs prussiens parvenus à s'échapper de la place. Le 13, plus de cent avaient déjà été dirigés sur Breslau.

Le 14, l'ennemi tenta encore une petite sortie du côté de la Weistriz, mais elle n'eut pas plus de succès que la première. Vandamme attendait toujours pour commencer les travaux devant la forteresse qu'on lui annonçât le départ de l'équipage de siège, des outils, des matériaux et munitions nécessaires, ainsi que l'envoi des officiers du génie et de l'artillerie; ne voulant pas cependant rester inactif et se borner à un blocus entièrement passif, il commença à jeter l'alarme dans la place. Il prescrivit aux chasseurs à pied, troupe excellente, de faire toutes les nuits, à différentes heures, de fausses attaques sur les ouvrages

extérieurs, de fusiller beaucoup et de forcer ainsi la garnison à un service actif et fatigant. L'ennemi, en effet, sans cesse sur le qui-vive, commença bientôt à être harassé et à se plaindre du service qu'on lui faisait faire.

Informé ensuite par les déserteurs devenant plus nombreux de jour en jour, que Schweidnitz recevait l'eau par deux tuyaux qui la conduisaient des montagnes voisines jusque dans la ville, il envoya, le 17, à Ober-Boyendorff le capitaine des sapeurs Conti pour rompre ces tuyaux. Cette mission fut parfaitement remplie, l'eau n'arriva plus, et l'ennemi fut obligé, afin des'en procurer, de faire une sortie, le 18, pour en aller puiser au ruisseau. Les avant-postes étaient aux aguets et firent rentrer immédiatement les Prussiens; aussi la ville ne tarda pas à souffrir et à être dans l'inquiétude. La garnison cependant commençait à s'habituer aux fausses attaques de nuit: le 18, elle ne répondit pas. Vandamme, alors, ordonna de mettre en batterie les obusiers de la division, et à minuit, le 19, il fit tirer six coups par pièce. Le feu prit en ville; l'ennemi effrayé fusilla et canonna au hasard pendant plus de deux heures, comme si on était dans les fossés de la place, et tout cela en pure perte, car il n'atteignit pas un seul homme.

Pour ôter aux habitants la ressource de la petite rivière, Vandamme résolut d'en détourner le cours, à la hauteur d'un petit village un peu en amont de Schweidnitz, et de lui donner une nouvelle direction

pour la jeter dans la Peil; mais cette opération nécessitait de grands travaux et ne put être faite que très imparfaitement, d'ailleurs il y avait dans la ville quelques puits, et il était bien difficile de priver complètement d'eau une place au pied de laquelle étaient des bas fonds, des étangs et des ruisseaux; néanmoins elle inquiéta vivement l'ennemi et ne contribua pas peu à augmenter le nombre des désertions. Le 21, 295 hommes du régiment de König et 130 de celui de Seckendorff, presque tous jeunes soldats, arrivèrent à la division que la majeure partie de ces deux régiments avait ralliée trois jours auparavant. Depuis qu'on cherchait à priver d'eau la place, la garnison faisait continuellement des sorties pour s'en procurer; et elles n'étaient pas plutôt aperçues par les avant-postes wurtembergeois qu'elles étaient refoulées jusque dans les murs.

Le 24, le gouverneur voulut tenter un coup de main plus hardi. Il y avait au village de Schönbrunn, en avant de la lunette du même nom, un piquet de 100 hommes d'infanterie; il prend, pour l'enlever, un détachement de 500 fantassins et de 60 cavaliers de bonne volonté; mais, au moment d'exécuter son attaque, on vint lui rendre compte de la désertion de huit de ses soldats. Ne doutant pas alors que son projet ne fût éventé, il changea son plan, attendit au lendemain matin, et dirigea sa petite colonne du côté du village où se faisaient les travaux pour le détournement de la Weistriz. Grâce à l'activité de

Vandamme, grâce à la bonne direction que par sa présence il savait imprimer au service, cette sortie fut repoussée comme toutes les autres. Le même jour, on réunit au village de Tunkendorff les échelles, fascines et gabions nécessaires pour les tranchées et les batteries.

Déjà, depuis quarante-huit heures, deux officiers du génie arrivés devant Schweidnitz s'occupaient à reconnaître la place pour déterminer le point d'attaque; c'étaient les capitaines Deponthon (1) et Prost, ce dernier chargé de diriger les travaux de son arme. Le général Bertrand, envoyé par l'Empereur pour faire un rapport sur la place et sur l'état du blocus, fit de son côté une reconnaissance, et approuva les dispositions qui avaient été faites.

Vandamme se décida alors à faire ouvrir la tranchée sur le plateau qui régnait en avant des lunettes de Galgen, de Janernick et Schönbrunn. Il trouvait deux grands avantages à choisir ce terrain; le premier c'est que ce plateau présentait un très beau développement à bonne portée; le second c'est qu'un petit ruisseau qui coulait en arrière fournissait un excellent couvert pour abriter ses dépôts et ses rassemblements de troupe. Son projet était de faire commencer les remuements de terre dans la nuit du 25 au 26

(1) Le rapport du capitaine Deponthon à l'Empereur sur Schweidnitz, est inséré tout entier dans le *Recueil des bulletins officiels des opérations de la grande armée contre la 4^e coalition*.

janvier, mais la gelée était si forte, les outils en si petite quantité qu'il préféra attendre l'arrivée du matériel; il se borna pendant cette nuit à faire détruire un moulin qui alimentait la place, sans que l'ennemi y mit opposition.

Nous sommes obligés d'interrompre un instant le récit du blocus de Schweidnitz pour parler des événements qui avaient lieu dans les autres parties de la Silésie et pour expliquer divers mouvements de troupes qui venaient de s'effectuer.

Vers cette époque, le prince Jérôme eut la crainte de se voir enlever le général de Pernety auquel il tenait beaucoup et qu'on voulait envoyer à un autre corps de la grande armée; il écrivit à ce sujet au major général: « J'aurais désiré pouvoir conserver « M. le général de Pernety à mon corps d'armée « dont l'artillerie est beaucoup plus considérable « que celle d'aucun autre corps de la grande armée. « Cet officier l'ayant dirigée depuis longtemps avec « distinction, possède la confiance des officiers bavarois, et ne me laisse rien à désirer sous le rapport du service de cette arme. Cependant, je verrai « toujours avec plaisir les nouvelles dispositions de « V. M. et je serai bien aise que l'observation que je viens « de lui soumettre fût à ses yeux un titre de plus en « faveur de M. le général de Pernety. » Heureusement pour le 9^e corps, on lui laissa cet officier général.

L'Empereur, qui désirait ne pas borner le rôle de son frère à celui d'administrateur d'une province

conquise, et qui voulait lui rendre la liberté de surveiller les opérations de son corps d'armée, prit un arrêté en vertu duquel la Silésie fut placée sous le commandement d'un gouverneur général. Berthier prévint le prince Jérôme de cette nouvelle disposition par la lettre ci-dessous que nous citons tout entière, afin de montrer quel ordre admirable établissait partout Napoléon, aussi habile organisateur que grand capitaine.

Varsovie, le 19 janvier 1807.

*A Son Altesse Impériale le prince Jérôme Napoléon,
commandant en chef le 9^e corps d'armée.*

« J'ai l'honneur, Monseigneur, de prévenir votre Altesse Impériale que par un ordre en date du 19 janvier, Sa Majesté a décidé que toute la Silésie sera sous le commandement et sous les ordres d'un gouverneur général qui résidera à Breslau. Sa Majesté a nommé à cet emploi le général de division Dumuy auquel je donne l'ordre de se rendre, à cet effet, à Breslau, où il prendra de suite l'exercice de ces fonctions. Je prie Votre Altesse de donner à cet égard les ordres qu'elle jugera nécessaires.

« Chaque arrondissement de la Silésie sera commandé par un général de brigade ou par un adjudant commandant, et chaque place de guerre par un officier supérieur.

« Par le même ordre, l'Empereur a décidé qu'il y

aura dans la Silésie un administrateur général chargé de toute l'administration et des finances du pays. — M. Lesperut, membre du Corps législatif, est nommé à cet emploi. Je lui donne l'ordre de se rendre également à Breslau. Il aura sous ses ordres autant d'intendants qu'il y aura de chambres ou d'arrondissements. Je charge en outre l'intendant général de l'armée de nommer des commissaires dans toutes les places fortes, à mesure qu'elles seront rendues, ainsi que dans chaque arrondissement.

« J'ai l'honneur de prévenir aussi Votre Altesse que je donne l'ordre au général de brigade Rhcinwald de partir de suite pour aller prendre le commandement de la place et de l'arrondissement de Brieg. Je joins ici ses lettres de service que je prie Votre Altesse de lui remettre à son arrivée.

« Je donne en même temps l'ordre à l'adjudant commandant Bovine de se rendre à Breslau pour être employé sous les ordres du général Dumuy. — Six officiers supérieurs le rejoindront incessamment pour être prêts à être envoyés dans les places de la Silésie à mesure qu'elles seront prises. Ils seront tous sous les ordres du général Dumuy, gouverneur général de la Silésie.

Le major général, prince de Neuchâtel,

Maréchal ALEX. BERTHIER.

Brieg ayant capitulé le 16, le général de Deroy

reçut l'ordre, le 18, de marcher avec sa division pour cerner Kosel, après avoir laissé dans la première de ces deux villes un bataillon de 680 hommes pour y tenir garnison. La première division bavaroise partit le 20, se faisant éclairer par la brigade de cavalerie du général Mezzanelli. Le prince de Pless avait fait rompre le pont d'Oppeln ; on le répara dans la journée du 21. Comme le général de Deroy n'avait pas pu emmener avec lui un matériel de siège suffisant pour attaquer Kosel, et que le général de Pernety dut expédier de Breslau et de Brieg 10 pièces de douze et 4 mortiers pour ce nouveau siège, comme d'un autre côté ce petit parc et les munitions avaient à franchir entre Brieg et Oppeln, entre Oppeln et Kosel, des distances assez considérables, comme enfin l'ennemi pouvait se trouver en force de ce côté et enlever le convoi, le prince Jérôme prescrivit les dispositions suivantes :

Le général Lefebvre avec sa brigade commandée en ce moment par le colonel de Zandt (le général étant malade) se porta à Lowen sur la Neiss, non loin de la ville du même nom, sur la route et à moitié chemin de Brieg à Oppeln, afin d'assurer le passage de l'artillerie dirigée sur Kosel (1). Il y avait dans

(1) Le général de Pernety chargea le capitaine Mabru de se rendre à Kosel, pour servir d'adjoint au major Spretti, commandant l'artillerie devant cette place. Il lui donna des instructions pour la marche des convois et l'établissement des batteries de siège.

ses instructions d'envoyer à l'avance à Oppeln un officier intelligent chargé de faire rassembler le nombre de chevaux nécessaire aux transports.

Le général Mezzanelli établit sa brigade à Trappitz sur l'Oder, route de Brieg à Kosel, et à moitié chemin de cette dernière place à Oppeln, pour protéger la marche du matériel de siège.

Enfin le général Minucci reçut ordre de faire partir de Breslau le 1^{er} bataillon du 13^e de ligne, destiné à relever à Brieg le 1^{er} bataillon du 4^e qui devait rejoindre immédiatement sa division sous Kosel. Le détachement de canonniers français, en ce moment encore à Brieg quitta également cette ville pour se rendre à Kosel et fut remplacé par un détachement de même force envoyé de Breslau.

Ces divers mouvements de troupes exigés par les circonstances et surtout par l'éloignement de Kosel, s'effectuèrent du 20 au 25 janvier.

A cette époque, le 9^e corps était donc disséminé à Glogau, Breslau, Schweidnitz, Brieg, Lowen, Trappitz et Kosel. Il bordait pour ainsi dire le cours de l'Oder sur la rive gauche.

Les nouvelles que le commandant en chef reçut du prince de Pless, par des espions et des déserteurs ne tardèrent pas à modifier ces dispositions. Le gouverneur prussien de la Silésie avait lancé le 20 une proclamation (1) par laquelle il prévenait les habitants

(1) Pièces justificatives du livre IV, n° 9.

de la province qu'il concentrait en ses mains l'autorité administrative ; il parut vouloir se décider à agir contre la division occupée au blocus de Schweidnitz. Vers le 26 janvier, il fit faire quelques retranchements dans les environs de Wartha, en avant de Glatz, dans un pays très-propre à la petite guerre. Il rassembla une dizaine de mille hommes tirés des garnisons de Glatz, Silberberg et Neiss, et le bruit de sa marche sur Schweidnitz par Nenrode et Reichenbach se répandit dans la contrée. Le bruit prit même assez de consistance pour nécessiter de la part du commandant en chef du 9^e corps, des dispositions toutes nouvelles. Le général Vandamme, averti de ce qui se passait du côté du comté de Glatz, reçut de Jérôme une dépêche dans laquelle se trouvaient les instructions suivantes : « Je vous prévins que la brigade du général Lefebvre avec le bataillon d'infanterie légère « qui se trouve sur la route de Brieg à Kosel, reçoit « l'ordre de se tenir prêt à marcher sur Schweidnitz « en passant par Munsterberg, Franckenstein et « Reichenbach, afin de couper toute retraite à l'ennemi. En même temps, le général Minucci reçoit « l'ordre de se tenir prêt à marcher avec 4,000 « hommes d'infanterie, son artillerie et le peu de « cavalerie qu'il a avec lui. Sitôt la réception de cette « lettre, vous enverrez une reconnaissance sur Reichenbach et Wartha afin de vérifier le rapport de « cet espion. Il n'y aurait point de doute, si l'ennemi « se trouve aux endroits indiqués, que son intention

« ne fût de secourir Schweidnitz. Dans ce cas, « mon projet étant de lui couper toute retraite sur « Glatz, vous le laisseriez avancer jusqu'à Reichen- « bach. »

Déjà le 25 janvier, Vandamme avait fait partir de Pultzen un détachement de 60 cheveu-légers commandés par le capitaine Brockfeld, chargé d'une reconnaissance sur Franckenstein. Un peu avant d'atteindre cette petite ville, ce détachement avait rencontré sur les hauteurs de Baumgarten 200 chevaux prussiens. L'ennemi, chargé avec vigueur malgré l'infériorité numérique des Wurtembergeois, avait été culbuté ; il avait perdu 24 hommes tués ou blessés et 50 prisonniers ; mais dans sa fuite, rencontrant un escadron, il s'était rallié aussitôt.

Le brave capitaine Brockfeld, sans se laisser intimider, avait commandé une seconde charge et mis de nouveau les Prussiens en pleine déroute. Les prisonniers faits dans le premier combat, profitant de ce qu'on ne pouvait les surveiller pendant cette nouvelle action, s'étaient presque tous échappés.

Le même jour, le général Mezzanelli avait envoyé une reconnaissance du côté de Neiss, un détachement de 30 cheveu-légers bavarois commandé par le lieutenant Besserer ; cet officier aperçoit à la hauteur d'Opendorf une patrouille ennemie qu'il culbute et à laquelle il prend deux hommes et deux chevaux ; puis, informé qu'un poste de cavalerie prussienne occupe le village de Kaundorf, à une lieue de Neiss, il s'y dirige,

l'attaque, lui enlève dix hommes, cinquante chevaux et le poursuit jusque sous le canon de la place.

Au reçu de la dépêche du prince Jérôme, Vandamme s'empressa, le 29 janvier, de diriger sur Wartha une nouvelle reconnaissance forte de 200 chevaux et 400 hommes d'infanterie ; ce petit corps de troupes rentra le 31 avec 30 prisonniers. Il avait eu plusieurs petits combats à soutenir, avait perdu trois cavaliers, et s'était assuré que le prince de Pless avait réuni aux environs de Glatz 1,200 chevaux environ et 8 à 9 mille fantassins. Au moment où ce détachement arrivait au camp, une patrouille de 200 chevaux, envoyée du côté de Waldenbourg, revenait repoussée à Høngirschdorf, et annonçant que l'ennemi occupait en force le premier de ces deux points.

Vandamme, qui attendait son artillerie de siège, s'empressa de donner ordre d'arrêter les convois et fit partir pour Waldenbourg 200 chevaux et 3 bataillons d'infanterie légère, sous le commandement du commandant Revest son premier aide de camp, avec mission de repousser les Prussiens. Il était du reste fort rassuré du côté de Franckenstein et de Reichenbach, sachant que le général de Pernety était là en position avec 4,000 hommes.

Le lendemain, le commandant Revest revint ; un détachement de 200 chevaux et 300 fantassins s'était effectivement montré à Waldenbourg, mais il était parti la veille pour retourner à Glatz.

Ces différentes reconnaissances envoyées de toutes parts sur Franckenstein, Wartha, Neiss, ainsi que les rapports des espions, ne tardèrent pas à faire connaître à Jérôme que le prince de Pless n'avait pas encore bougé, qu'il était cantonné dans le triangle formé par Wartha, Nenrode et Franckenstein, et qu'il faisait courir le bruit d'un rassemblement nombreux d'Autrichiens sur les frontières de Bohême afin d'exciter tous les hommes valides du comté de Glatz à se soulever.

D'après cela, on devait penser que le général prussien méditait un coup de main, mais son intention était-elle de se porter sur Schweidnitz ou sur Kosel, c'est ce qu'il était difficile de savoir ? Dans le doute, le commandant en chef du 9^e corps fit ses dispositions pour être en mesure de battre l'ennemi sur l'un ou l'autre de ces deux points et de lui couper la retraite sur Glatz ou Neiss, s'il s'aventurait trop. Le 31, la brigade Lefebvre, toujours à Lowen sous le commandement du colonel de Zandt, reçut ordre de prendre position à Strehlen, point intermédiaire entre Glatz, Schweidnitz et Kosel. La brigade Mezzanelli et le général de Reinwald, commandant la place de Brieg, furent prévenus afin de se concerter ensemble pour la protection des convois de Brieg à Oppeln. La brigade Lefebvre fut renforcée à Strehlen d'un bataillon léger et du 6^e régiment de ligne fort de 1500 hommes, qui venait d'arriver à Breslau (1). Le

(1) On n'a pas oublié que le bataillon de Preysing avait rejoint

général Vandamme, averti de ce mouvement, fut autorisé à donner des ordres à ces troupes dans le cas où le prince de Pless se porterait en force sur Schweidnitz ; seulement, comme le prince Jérôme craignait, vu les réclamations incessantes de Vandamme pour obtenir des renforts, qu'il n'abusât de cette autorisation, il lui fit écrire par le général Hédouville. « Son « Altesse Impériale, ayant des motifs d'une importance majeure pour ne pas faire faire des mouvements inutiles à ses troupes, me charge de « vous recommander particulièrement de ne faire « mouvoir la brigade du général Lefebvre qu'autant « que vous auriez des nouvelles certaines que l'ennemi « se porterait en force sur Schweidnitz. » En attendant cette brigade dut se lier par des partis avec les avant-postes wurtembergeois à Reichenbach.

Il était clair, que quelle que fût la détermination du prince de Pless, la brigade ou plutôt le petit corps placé en observation à Strehlen, pouvait être appelé à y jouer un grand rôle, et avait besoin d'être bien commandé. Or, par une coïncidence fatale, les deux généraux Lefebvre et Montbrun se trouvaient retenus malades au lit. Cette circonstance tourmentait beaucoup le prince Jérôme, qui n'avait sous la main que des officiers généraux étrangers. Heureusement il avait près de lui à Breslau le général d'artillerie de Pernety,

cette brigade, en sorte qu'elle se trouva alors avoir en infanterie, 2 bataillons légers et 2 de ligne.

et, bien que les fonctions de cet officier-général fussent loin d'avoir de l'analogie avec le commandement d'une brigade légère, bien que sa présence fût très nécessaire au quartier général pour l'expédition de l'artillerie et des munitions sur Kosel, Schweidnitz et Varsovie, il se décida à lui confier pour quelques jours, le commandement des troupes à Strelhen (1).

Le général de Pernety partit immédiatement pour se rendre à son nouveau poste. Le lendemain, le général Hédouville lui écrivit que, d'après les avis de Vandamme, le prince de Pless avait abandonné ses projets sur Schweidnitz, et se portait sans doute sur Kosel, qu'il devait agir en conséquence, prendre une position intermédiaire entre les deux places, et ne pas perdre de vue, que sa mission était toujours de couper les colonnes ennemies (2). Cette nouvelle dépêche décida le général de Pernety à s'établir de nouveau à Strelhen, où il se trouvait à portée de secourir également Schweidnitz ou Kosel. Le prince de Pless, averti de la présence de ce corps fort de 3,000 fantassins, 700 chevaux et une batterie, n'osa faire un mouvement, et conserva ses positions fortifiées autour de Wartha. Le 7 février, le général Lefebvre rétabli vint reprendre le commandement de sa brigade.

Rétrogradons maintenant jusqu'au 25 janvier pour reprendre le récit du blocus de Schweidnitz, au point où nous l'avons laissé.

(1) Pièces justificatives du livre IV, n° 10.

(2) Pièces justificatives du livre IV, n° 11.

La division wurtembergeoise depuis son départ de Breslau, s'était renforcée par le retour des différents détachements, à qui le prince Jérôme avait fait donner l'ordre de rejoindre au plus vite. Elle se trouvait forte alors de 7,570 hommes d'infanterie, et de 738 cavaliers en état de charger. C'était peu, sans doute, pour un siège comme celui de Schweidnitz, mais c'était tout ce que pouvait fournir le corps d'armée du prince Jérôme, qui avait à garder trois places conquises, qui en assiégeait une quatrième, et qui avait près de 4,000 hommes occupés à observer les mouvements d'une forte colonne mobile ennemie. Vandamme ne cessait, malgré cela, de réclamer des troupes; Jérôme lui répondit que le contingent du roi de Saxe devant se trouver à Glogau du 7 au 12 février, la totalité des troupes de Wurtemberg se trouverait réunie devant Schweidnitz à cette époque, et que du reste, il ne s'en reposait pas moins sur son zèle, ses talents et son activité pour remplir les intentions de l'Empereur, touchant la prise de la forteresse (1).

Les 26 et 27 janvier, le blocus avait continué sans événement remarquable, la gelée et le manque d'outils avaient encore empêché le commencement des travaux. Le 28, un détachement de 200 fantassins et 100 chevaux sortit par la porte de Canth, et se dirigea

(1) L'Empereur avait écrit qu'il voulait avoir Schweidnitz avant le 20 février, et le général Hédouville avait prévenu Vandamme, de la part du prince Jérôme, de ce désir qui était un ordre formel.

sur Sabisthdorf. Arrêté devant ce village par les avant-postes wurtembergeois, il engagea le combat avec eux. Le général Vandamme, qui presque tous les jours visitait ses troupes, se trouvait à la droite de la route de Strigau, au moment de cette attaque; s'apercevant de la marche des Prussiens, il fit monter à cheval 100 chasseurs du régiment établi à Puntzelwitz, et leur ordonna de se jeter sur le flanc gauche de la colonne, pour la couper de la place. Une forte neige favorisait ce mouvement. Les chasseurs commandés par le commandant Revert et le capitaine Vincent, tous deux aides de camp du général, chargèrent avec tant d'audace que l'infanterie ennemie fut taillée en pièces à 100 mètres des palissades. La cavalerie profita du moment où les Wurtembergeois étaient aux prises avec leur infanterie, pour se jeter dans la ville. Cependant un brigadier du 3^e de hussards français, de l'escorte de Vandamme, la poursuivit avec assez de vitesse pour tuer un dragon et un hussard, à 20 mètres de la barrière : 2 officiers, 13 soldats prussiens restèrent sur la place; 65 hommes dont 3 officiers, furent faits prisonniers.

Enfin, le surlendemain, 30, fut le jour fixé pour l'ouverture de la tranchée. Le général de Pernety avait reçu l'ordre du commandant en chef, de faire partir le 27 de Breslau, pour le siège de Schweidnitz, un matériel de 8 pièces de douze, 2 obusiers, 2 mortiers avec leur armement, et 4 plates-formes à canon; le 29, 648 bombes, 1660 boulets de 24, et 560 obus; et le 30; 8 pièces de vingt-quatre, 6 obusiers sur af-

fûts, 4 mortiers avec crapauds, toutes ces pièces avec armement complet. Le général avait prescrit à son aide de camp, le capitaine Marion, dans lequel il avait la plus grande confiance, de se rendre au quartier général de Vandamme, pour prendre la direction de l'artillerie du siège. Arrivé le 29, cet officier s'était empressé de reconnaître le terrain propre à l'emplacement des batteries sur le front d'attaque, il s'était entendu avec le capitaine Prost, commandant le génie, avait pris les ordres de Vandamme, en sorte que tout était prêt pour commencer les travaux; mais un événement faillit retarder encore ce moment. Vandamme avait dirigé sur Breslau les chevaux nécessaires au transport du matériel de siège; or, le jour où ces re-lais arrivèrent au quartier général du prince Jérôme, on reçut du quartier impérial, la nouvelle de la reprise des hostilités. Napoléon, averti de l'entrée en ligne d'un nouveau corps de 40 mille Russes, et trouvant la saison propice, s'était décidé à ouvrir une nouvelle campagne. Il avait ordonné à son frère de tout mettre en œuvre pour expédier à l'instant même sur Varsovie des munitions, et surtout des cartouches d'infanterie, en sorte que Jérôme avait employé les chevaux envoyés de Schweidnitz, pour transporter jusqu'à Wartemberg ces munitions destinées à l'armée française (1). Néanmoins, comme une grande

(1) La reprise des hostilités contre les Russes avait ému le prince Jérôme. « Je sens bien vivement, Sire, écrit-il à l'Empereur en ap-

partie du matériel et des outils nécessaires étaient depuis la veille, 30, à Grossmertzdorff, village choisi pour le parc, il ne fut rien changé aux dispositions prescrites. Le 29, Vandamme avait fait prendre de nouvelles positions à ses troupes ; ce changement avait été nécessité par l'ouverture de la tranchée.

La cavalerie s'établit : deux régiments à Pultzen, et le troisième à Tunkendorff. Le 1^{er} bataillon de chasseurs à pied, à Schœnbrunn, le 2^e détacha une compagnie à Pultzen, une à Weitzenrode, une à Jacobsdorff, une à Bëgendorff. Le 1^{er} bataillon d'infanterie légère se plaça à Wilkau, le 2^e à Sabischdorff ; les brigades Silienberg et Schræder en avant de Tunkendorff, ayant 2 bataillons près de Zultendorff, et un détachement du régiment de Seckendorff à Cuntendorff. Le quartier général fut transporté à Sabischdorff.

De cette manière, la forteresse se trouva beaucoup plus resserrée, et les troupes wurtembergeoises, toutes sous la main du général Vandamme, bordèrent le petit ravin situé au-dessous du plateau choisi pour l'établissement des batteries d'attaque.

Les envois considérables que le général de Pernety

« prenant cette nouvelle ; je sens bien vivement le regret de ne pas accompagner V. M. dans les nouveaux dangers qu'elle va courir. « Cependant l'espérance de faire en Silésie quelque chose d'utile au service de V. M., adoucit cette privation. Je la prie de compter sur tout le zèle et l'activité que le désir de lui plaire et l'amour de la gloire peuvent inspirer. »

avait été obligé de faire de Breslau sur Dantzic, Graudentz, Thorn et autres places de la Pologne, l'avaient forcé de modifier l'équipage destiné au siège de Schweidnitz (1). Il fut définitivement composé de 8 pièces de vingt-quatre, approvisionnées à 300 coups chacune ; 9 de 12, ayant un total de 2,400 coups ; 2 obusiers de 25 livres (poids du boulet en pierre), 6 de 10 livres, ayant 250 coups chacun ; 4 mortiers de 50 livres, et 2 de 25 livres approvisionnés à 200 coups. Total 31 bouches à feu, servies par un détachement de 47 hommes de troupe, à la tête desquels se trouvaient les lieutenants Bonnotte et Bou-teiller.

Sur la proposition du capitaine Marion, le général Vandamme décida l'établissement de trois grandes batteries (n^{os} 8, 9 et 10) ; la première n^o 8, était destinée à enfler le front 1 et 2, et à contre-battre directement avec des pièces de vingt-quatre la face droite de la lunette de Schœnbrun. La seconde, n^o 9, à ricocher le front 3 et 4 entre les forts de Garten et de Bogen. La troisième, n^o 10, à enfler tous les ouvrages du front 2 et 3.

Le 31 janvier, à l'entrée de la nuit, on se rendit avec des paysans, mis en réquisition, aux endroits désignés pour l'emplacement de la tranchée ; mais la

(1) Nous croyons inutile de parler plus longuement des envois faits à la grande armée, la correspondance de l'Empereur et celle du prince Jérôme donnant les plus grands détails sur ce sujet.

terre était gelée sur une telle épaisseur, que pour ménager les outils dont on était mal pourvu, on fut obligé de creuser verticalement des puits. Dès qu'on se trouvait au-dessous de la croûte gelée, on s'étendait horizontalement dans tous les sens, et l'on sortait la terre dans les sacs à distributions de l'infanterie. Ce travail faisait un grand bruit, Vandamme, pour le couvrir, fit mettre en batterie à l'extrême gauche des attaques, deux obusiers de campagne qui tirèrent toute la nuit. Ce moyen réussit parfaitement à détourner l'attention de l'ennemi, et ce ne fut qu'au jour, lorsque déjà les travaux étaient assez avancés pour que les hommes fussent à l'abri des projectiles de la place, que les Prussiens s'aperçurent de la ruse.

Le 30, le premier convoi d'artillerie avait dû arriver à Bauzelwitz, mais comme on craignait une démonstration du prince de Pless, ordre avait été donné d'arrêter les voitures à Grossmersdorff, ce qui avait obligé à commencer la construction des trois batteries avec les canonniers wurtembergeois et des paysans. Le lendemain, une patrouille repoussée du côté de Waldenbourg, ainsi qu'on l'a vu plus haut, ayant fait croire à la présence du prince de Pless de ce côté, Vandamme avait prescrit de laisser les pièces et les voitures du convoi attelées jusqu'au retour de la reconnaissance commandée par son premier aide de camp; malgré la rigueur de la saison, personnel et matériel stationnèrent à Grossmersdorff, pendant 36 heures. Les outils, les plates-formes, les bois nécessai-

res furent enfin transportés au parc, et de là aux batteries. Ces dernières furent terminées dans la nuit du 1^{er} au 2 février, tant l'on mit d'activité dans les travaux; on les arma la nuit suivante, et le 3 au matin, le feu put commencer.

La batterie de droite n° 8 appelée de Seckendorff, reçut: 6 pièces de vingt-quatre dont 4 dirigées sur la lunette de Schœnbrunn et 2 sur le fort de Janernick et la lunette du même nom; 4 obusiers pour ricocher tout le front 1—2 entre les forts de Galgen et de Janernick; 2 gros mortiers pour tirer de jour sur les ouvrages et de nuit sur la ville afin d'inquiéter la garnison et surtout les habitants. Le commandement en fut donné au capitaine Brant et au lieutenant Batruff de l'artillerie wurtembergeoise.

La batterie du centre, n° 9, nommée de Lilienberg fut armée de 2 pièces de vingt-quatre, 1 de douze et 2 gros obusiers pour ricocher tous les ouvrages du front 3—4. Elle fut mise sous les ordres des lieutenants Weishaupt et Burghi, le premier bavarois, le second wurtembergeois.

La batterie de gauche, n° 10, dite de Schröder, commandée par le lieutenant français Bouteiller qui ne la quitta ni jour ni nuit pendant tout le combat, reçut 5 pièces de douze et 2 petits obusiers pour tirer de plein fouet sur le fort et la lunette de Janernick et pour ricocher les ouvrages de front 2—3; 2 petits mortiers destinés à lancer des bombes le jour sur les ouvrages, la nuit sur la ville.

Le 3 février à midi, tout étant prêt aux trois batteries, au signal d'un coup de canon, le feu commença et ne fut interrompu qu'à six heures du soir. 612 boulets, 192 obus et 108 bombes furent envoyés aux assiégés. Pendant ce premier feu, plusieurs magasins à poudre situés sur les remparts sautèrent, parce qu'on n'avait pas eu l'attention de les garantir des ricochets. Avant la nuit, les batteries de la garnison avaient tellement souffert, que le tir de la place dut cesser, pour donner le temps de réparer ou remplacer ce qui avait été frappé, et de blinder les petits magasins. Le feu des assiégés, décuple du nôtre, n'avait atteint personne.

Ce même jour, 3 février, le lieutenant Bonnotte, directeur du parc, le fit amener au village de Bunzelwitz où on n'avait pu le placer d'abord. Les communications étant alors beaucoup plus faciles, on put congédier un grand nombre de paysans, qui commençaient à devenir très-embarrassants, et même à donner des inquiétudes. Le 4 à deux heures du matin, les mortiers recommencèrent à tirer, dirigeant leurs coups sur la ville, 16 bombes par pièce furent envoyées sur les maisons, mais comme il avait fallu employer des charges plus fortes que celles de la veille afin d'obtenir une portée plus grande et d'atteindre l'intérieur de la place au lieu des remparts, tous les affûts des mortiers de cinquante furent brisés. On fut réduit à se servir de ces bouches à feu sans leurs crapauds, ce qui diminua beaucoup la justesse des coups.

Les petits mortiers n'avaient eu de brisées que leurs susbandes, on les fixa sur leurs affûts au moyen de cordages. Le jour venu, on remplaça aux batteries tout ce qui était cassé ou dégradé, et à 10 heures du matin, on recommença le feu. On ne le cessa qu'à la nuit. 1,216 projectiles furent envoyés aux assiégés. Le feu se manifesta dans plusieurs quartiers de la ville. L'ennemi répondit vigoureusement et son tir fut plus juste que celui de la veille, mais les embrasures des casemates de la lunette de Schœnbrunn souffrirent tellement qu'à partir de ce jour, il n'y eut plus que les pièces en batterie sur le terre-plein de cet ouvrage qui furent en état de riposter.

Dans la nuit du 4 au 5, chaque mortier tira 21 bombes. A 8 heures du matin le feu recommença et fut maintenu jusqu'à 2 heures de l'après-midi. On consumma 556 projectiles.

Un incendie très considérable se déclara en ville et consuma plusieurs maisons. La garnison commençait à se plaindre de son service, les déserteurs affluaient, les habitants, qui d'abord avaient cru leur place imprenable, n'osaient plus sortir pour éteindre le feu, craignant nos boulets qui sillonnaient les rues. Il était évident que Schweidnitz, malgré ses belles et bonnes fortifications, ne tiendrait pas longtemps.

Le commandant en chef du 9^e corps, se trouvant un peu plus libre depuis le départ de Breslau des convois de munitions et depuis la nomination et l'arrivée du général Dumuy comme gouverneur général de la Si-

lésie, s'empressa de se rendre devant Schweidnitz. Il parcourut toutes les batteries, donna les plus grands éloges à Vandamme et aux officiers de l'artillerie et du génie, et fit aussitôt recommencer le feu. Un instant après, il parut au centre de la ville un incendie causé par la première bombe, dirigée par un jeune élève de l'école de Metz qui aidait le capitaine du génie Prost dans son pénible service. Les approvisionnements furent doublés aux batteries par ordre du prince, et dans la nuit du 5 au 6 février, 1943 projectiles furent lancés sur la ville et sur les remparts. La seconde bombe de la batterie n° 10 mit le feu aux magasins situés près la barrière de Koppen, et l'incendie se propagea si vite, qu'il fut impossible de l'arrêter. Le tir de nos projectiles creux éloigna tous les secours que l'assiégé cherchait à porter; le vent s'éleva en outre si violent que les troupes de la garnison abandonnèrent les remparts du front 1—2 entre le fort de Galgen et celui de Janernick. Si on avait pu se douter de cette circonstance une escalade aurait sans doute été tentée.

Le 6 au matin, Jérôme, informé par les nombreux déserteurs échappés pendant la nuit de la place, que Schweidnitz avait beaucoup souffert, que tout y était dans la consternation, crut le moment favorable pour sommer le gouverneur; il prescrivit à Vandamme de faire cesser le feu aux batteries et envoya dans la ville le prince de Hohenzollern, un de ses aides de camp. Le commandant de la forteresse se montra disposé à

traiter, en prenant pour base de la négociation que Schweidnitz serait rendue le 16, si la place n'était pas secourue avant cette époque. Le prince lui écrivit la lettre suivante :

« Monsieur le gouverneur, le prince de Hohenzollern, mon aide de camp, vient de me rendre compte « de la négociation qu'il a entamée avec vous. Dis-
« posé à vous accorder toutes les conditions que les
« circonstances présentes peuvent me permettre, je
« vais vous laisser connaître quels sont les premiers
« articles sur lesquels nous pouvons traiter :

« 1° Vous garderez votre place jusqu'au 16, mais
« je demande qu'une des portes soit occupée après
« demain par mes troupes.

« 2° La capitulation de Breslau sera en tout point
« suivie pour ce qui regarde vous et votre garnison.

« 3° Un officier du grade de major ou de colonel
« sera envoyé en otage.

« 4° Toute communication sera interrompue jus-
« qu'au jour où la garnison défilera.

« Du reste, Monsieur le gouverneur, je suis entiè-
« rement disposé à accorder pour vous et votre fa-
« mille tous les avantages que vous pouvez désirer.
« J'aime à rendre honneur au courage et à obliger
« un brave et loyal militaire comme vous. Je puis
« vous donner ma parole que non seulement le roi
« de Prusse n'est point à 60 lieues d'ici avec une ar-
« mée, mais que l'Empereur des Français était en
« personne, le 1^{er} février, à Vissemberg, 40 lieues en

« avant de Varsovie, poursuivant l'armée russe ; et le
« roi de Prusse était à Memel.

« Agréez, etc. »

Le gouverneur qui redoutait Vandamme et voyait les ravages causés dans la place par nos projectiles, ne rejeta pas ces propositions. Il envoya à notre quartier général, le lendemain 7, des commissaires pour continuer les négociations entamées. Le prince Jérôme était retourné à Breslau laissant au commandant supérieur de la division wurtembergeoise des instructions pour une expédition importante que nous ferons connaître un peu plus loin.

Vandamme, prévenu de l'arrivée de ces commissaires, s'était hâté de faire réparer tout aux batteries, en sorte qu'il avait pu leur faire visiter nos travaux, qu'ils avaient, à leur grand étonnement, trouvés en très bon état.

La capitulation fut signée le même jour. Le commandant en chef exprima son contentement aux troupes du siège par l'ordre suivant, daté de Breslau :

« Son Altesse Impériale témoigne sa satisfaction
« aux officiers et aux troupes d'artillerie et du génie
« qui sont employés au siège de Schweidnitz : le feu
« de l'artillerie est bien dirigé. Elle témoigne également sa satisfaction à la division wurtembergeoise.

« La rigueur de la saison, loin d'être un obstacle

« pour l'ouverture de la tranchée, n'a fait que redoubler l'ardeur et le dévouement des officiers et des troupes. Son Altesse Impériale a jugé de tous leurs efforts en visitant les tranchées (1). »

Nous venons de dire qu'avant de quitter Vandamme pour retourner à Breslau, Jérôme avait décidé une expédition fort importante, or cette expédition avait pour but d'attaquer le prince de Pless dans ses positions fortifiées en avant de Glatz et de le rejeter jusque dans cette place. Le général Lefebvre, qui venait de reprendre son commandement, et l'adjudant commandant Reubell, furent désignés pour cette opération importante. Le prince donna ordre de mettre à la disposition de ce dernier les deux bataillons d'infanterie légère de Wurtemberg et deux régiments de cavalerie de la même nation. Le lieutenant-colonel Leppel dut remplacer le lieutenant-colonel Stetten du 2^e de cheval-légers malade à Breslau, et M. Reubell le général Montbrun également absent pour cause de maladie.

(1) M. Marion, dans sa brochure, page 23, à propos de cet ordre, commet une erreur, en disant : *le même jour, 8 février, le prince Jérôme, qui n'était pas encore prévenu de ce qui se concluait à Schweidnitz, donna à Breslau l'ordre suivant.*

Le prince ne pouvait pas ne pas être prévenu de ce qui se concluait le 8, puisque c'était lui-même qui, le 6, avait adressé du camp devant Schweidnitz, au gouverneur de cette place, la lettre que nous avons citée plus haut, lettre par laquelle il établissait la base de la capitulation. M. Marion, occupé principalement de tout ce qui avait rapport à l'artillerie, était moins bien informé des événements généraux, et cela se comprend.

Ce petit corps de troupe, ainsi organisé, se mit en marche le 6 au soir afin de rejoindre à Reichenbach le général Lefebvre sous le commandement duquel il passait. Le corps de ce dernier venait d'être renforcé par le 14^e de ligne bavarois qui, arrivé à Breslau le 5, avait été dirigé immédiatement sur Strehlen.

Le 8, Lefebvre ayant fait ses dispositions, marcha de Reichenbach sur Franckenstein. Les avant-postes de l'ennemi occupaient les hauteurs en arrière de cette petite ville, il les aborda de front avec l'infanterie bavaroise et les rejeta sur Wartha, tandis que l'adjudant commandant Reubell, avec son corps de Wurtembergeois attaquait Neurode sur la gauche. Les Prussiens se replièrent en bon ordre jusque derrière les retranchements élevés sur les hauteurs de Wartha, et là ils tinrent ferme pendant deux grandes heures. Le général Lefebvre renouvela plusieurs fois de front et inutilement ses attaques, mais l'adjudant commandant Reubell, qui avait débusqué l'ennemi de Neurode, ayant pu déboucher sur les derrières de la position de Wartha, son apparition effraya le prince de Pless, et celui-ci abandonna ses retranchements pour gagner Glatz par les gorges. La cavalerie l'attendait au débouché des montagnes. Deux charges brillantes exécutées par les dragons de Latour-et-Taxis du colonel de Seydnitz, et par les cheval-légers de Linange, commandés par le lieutenant colonel de Bouillé, en l'absence du colonel de Zandt, resté malade à Franckenstein, culbutèrent les Prussiens et les mirent en pleine déroute.

Ils cherchèrent cependant à se rallier sous les murs même de Glatz; mais la cavalerie wurtembergeoise ne leur en donna pas le temps et ils furent refoulés jusque dans la place. 300 prisonniers, 100 hommes tués et une pièce de canon enlevée furent les trophées de cette affaire qui avait une grande importance en ce qu'elle empêchait l'ennemi de tenir la campagne pendant quelque temps, et laissait espérer que Schweidnitz ne pouvait être secourue avant le 16, jour fixé pour sa reddition. C'était le motif qui avait déterminé le commandant en chef du 9^e corps à faire faire cette expédition. L'infanterie légère de Wurtemberg y avait soutenu, d'une manière brillante, sa réputation dans l'attaque de Neurode; le général Lefebvre citait aussi avantageusement le 6^e de ligne bavarois, les colonels de Preysing, de Zollern et Becker.

Jérôme dut se féliciter d'avoir fait déloger le prince de Pless de ses positions de Wartha, lorsque, quelques jours plus tard, le 13, il apprit d'une manière certaine que le général prussien, à la tête de 1,500 fantassins et de deux escadrons, soutenus par une batterie de 6 pièces, s'était porté sur Wunschelburg et de là sur Friedland, en violant audacieusement le territoire autrichien près de Braunau. Son projet était évidemment de secourir Schweidnitz, mais il n'avait plus à sa disposition une force imposante comme celle qu'il avait eue entre Neurode et Franckenstein. Vandamme fut prévenu le 14 de ce mouvement de l'ennemi sur Friedland; il reçut ordre

de se tenir sur ses gardes, de former une colonne mobile de 2,000 hommes d'infanterie et d'un régiment de cavalerie placé sous le commandement de l'adjutant-commandant Reubell. Un régiment bavarois lui était envoyé le 15, précédant de quelques heures le commandant en chef du 9^e corps. Ce dernier avait aussi envoyé des instructions au général Lefebvre pour se porter contre le prince de Pless. Le 15, tandis que l'adjutant commandant Reubell se dirigeait entre Glatz et Friedland pour couper toute retraite à l'ennemi, Lefebvre l'attaquait à Friedland même. Le lieutenant-colonel de Bouillé qui marchait à l'avant-garde avec deux escadrons de Linange, ayant rencontré les grand'gardes prussiennes ne tarda pas à être aux prises avec des forces bien supérieures à celles qu'il commandait. Il les contint pendant près de deux heures, donna le temps à deux bataillons bavarois d'entrer en ligne et l'attaque commença aussitôt à la baïonnette. Ces deux braves bataillons emportèrent toutes les positions, le général Lefebvre fit 200 prisonniers, s'empara de 2 pièces, et pas un seul prussien n'eût échappé, s'ils ne s'étaient décidés, se voyant coupés par la manœuvre de l'adjutant commandant Reubell, à jeter leurs armes et à se sauver en Bohême.

Cette tentative, la dernière et l'on pourrait dire la seule un peu sérieuse du prince de Pless pour secourir Schweidnitz, ayant complètement échoué, la forteresse se rendit le lendemain 16 février, ainsi que cela avait été convenu, aux conditions fixées par la

capitulation (1). La garnison, réduite de 5,000 à 3,200 hommes par la désertion, défila devant le prince Jérôme, qui fit immédiatement son entrée dans la ville.

La prise de Schweidnitz jeta le découragement dans la Silésie. Les Prussiens étaient persuadés que cette place était imprenable et que tous nos efforts viendraient échouer au pied de ses remparts rendus si dangereux par les défenses souterraines. Ils se souvenaient trop de la belle défense de Gribauval, pas assez des talents de Vandamme. Ce dernier déploya, pour l'attaque de cette magnifique forteresse, toutes les ressources de son esprit audacieux ; son activité, son courage personnel, le feu sacré qu'il possédait au plus haut degré et qu'il parvint à faire passer dans le cœur de ses troupes, furent les causes principales d'un résultat si brillant. Il fut très habilement secondé par le commandant de l'artillerie qui imprima à ce service une excellente direction. L'adresse des canonniers qui servaient les batteries fut telle, qu'en très peu de jours, ainsi qu'on l'a vu, le feu des ouvrages avancés fut éteint en partie, les défenses des fronts très endommagés, et que des incendies considérables réduisirent en cendres plusieurs édifices.

Nous sommes forcés de reconnaître que le gou-

(1) Pièces justificatives du livre IV, n^o 12.

verneur ne fit pas la défense à laquelle on aurait dû s'attendre. Au lieu de multiplier les sorties pendant la première période de l'attaque, lorsque la division wurtembergeoise, occupée au blocus, n'avait encore que quelques centaines d'hommes de plus que la garnison, au lieu d'organiser pour ces sorties de fortes colonnes capables de livrer des combats sérieux et de se jeter tantôt sur un point de nos lignes, tantôt sur un autre, il se borne à lancer en dehors de ses murs quelques petits détachements qui, à peine au delà des barrières, sont ramenés par nos avant-postes et souvent écrasés par la cavalerie. Une fois la tranchée ouverte et les travaux commencés, au lieu de se servir de sa nombreuse artillerie pour tirer nuit et jour sur nos ouvrages et pour les ruiner, au lieu de faire faire de vigoureuses attaques pour raser nos batteries, enclouer nos pièces, au lieu de chercher enfin par tous les moyens de faire taire notre feu, il se contente de répondre pour ainsi dire coup pour coup au tir de notre artillerie, ménageant ses munitions et ses bouches à feu, ne sachant organiser ni ses moyens matériels ni le service de sa garnison. Il ne cherche pas comme à Breslau à inspirer de la confiance à ses troupes et aux habitants, il ne songe pas à utiliser ces derniers pour le service de sûreté afin d'éteindre les incendies; il ne cherche pas à mettre ses magasins à l'abri des bombes, où à faire transporter dans les casemates ses vivres et ses munitions; enfin il n'a pas assez de fermeté pour arrêter par des mesures

énergiques la désertion qui chaque nuit se renouvelle et réduit en quelques jours sa garnison de 5,000 à 3,200 hommes. Il avait des conscrits, cela est vrai, mais il avait aussi de vieilles troupes; il fallait mélanger ces vieux et ces jeunes soldats, inspirer aux premiers le sentiment du devoir, le désir de la gloire, le mépris de la mort, entretenir les seconds dans leurs bonnes dispositions.

Le prince de Pless, de son côté, est inexcusable de n'avoir rien tenté pour secourir une place aussi importante que Schweidnitz. En position à quelques lieues de la ville, occupant, avec 10,000 à 12,000 hommes et de l'artillerie, une contrée montagneuse dans laquelle, en cas de revers, il pouvait toujours trouver un refuge, jouissant des avantages que possède celui qui défend son pays, soutenu par les habitants, pouvant à son gré choisir le jour, le moment le plus favorable pour son attaque, il est difficile d'expliquer comment il laisse former tranquillement le blocus de Schweidnitz, de Brieg et de Kosel, comment il ne cherche pas à culbuter la faible division de Wurtemberg, ou à arrêter les convois expédiés de Breslau sur Kosel; comment il se laisse attaquer lui-même et tourner à Neurode et Wartha; comment enfin il ne se décide que la veille même du jour fixé pour la reddition de Schweidnitz à tenter avec moins de 2,000 hommes, en partant de Friedland, une démonstration où il se laisse encore prévenir.

Le prince Jérôme trouva la place très forte, en parfait état de défense et d'armement, et fut on ne peut plus étonné de sa reddition. Il ne pouvait comprendre qu'avec de tels moyens de résistance le gouverneur ait consenti à capituler aussi promptement. Il y avait des casemates pour mettre 12,000 hommes à l'abri des projectiles, et outre de grands magasins de vivre, des approvisionnements considérables de toute espèce, 400 milliers de poudre et des projectiles en proportion, 247 bouches à feu dont 48 en fer étaient encore en position sur les remparts : bref dans l'état où se trouvait cette forteresse, au moment où le 9^e corps s'en empara, elle pouvait soutenir trois mois de tranchée ouverte contre une armée de 30,000 hommes.

L'Empereur, très satisfait de la prise de Schweidnitz, mit les articles de la capitulation au 60^e Bulletin de la grande armée.

LIVRE CINQUIÈME.

KOSÉL.

Investissement de Kosel par la division bavaroise du général de Derooy le 23 janvier 1807. — Description des fortifications de cette place. — Ses ouvrages détachés. — Ses défenses accessoires. — Ouverture de la tranchée le 28. — Premier bombardement le 4 février. — Travaux d'attaque du 4 au 12. — Arrivée du général d'artillerie de Pernety. — Il règle le service et revient à Breslau le 13. — Dégel et inondation des tranchées et des batteries. — Travaux pour la construction des nouvelles batteries et leur armement, du 16 au 27. — Le feu recommence le 27. — Le siège est converti en blocus le 4 mars. — Expéditions contre les partisans dans la Basse Silésie. — Mouvement de troupes résultant des nouvelles dispositions ordonnées par l'Empereur. — Départ de la 2^e division bavaroise pour le 5^e corps le 22 février. — Démonstration de Vandamme sur Glatz et Silberberg. — Il se présente devant Neiss. — Causes qui déterminent, au commencement de mars, le prince Jérôme à convertir en blocus les sièges de Kosel et de Neiss.

L'Empereur, ainsi qu'on l'a vu précédemment, avait voulu, immédiatement après la prise de Breslau,

que le 9^e corps entreprit à la fois le siège des trois places de Brieg, Schweidnitz et Kosel ; et cela tout en organisant une réserve de 5 à 6 mille hommes dans la capitale de la Silésie. Le prince Jérôme, se sentant trop faible pour entreprendre en même temps ces trois opérations et trouvant du danger à détacher une division tout entière devant Kosel, avait modifié les ordres de Napoléon. Il s'était borné à faire attaquer Brieg et Schweidnitz, se réservant de commencer plus tard le siège de la troisième place. Brieg ayant capitulé le 16 janvier, la division de Deroy et la brigade de Mezzanelli reçurent des instructions pour se porter alors sur Kosel.

Ces troupes se mirent en marche le 20, mais leur mouvement fut un peu retardé par le général de Deroy, qui voulut donner au major de Spretti, commandant son artillerie, le temps de rassembler les munitions de guerre qu'il amenait avec lui devant Kosel. Le 21, la division coucha à Dambrau ; le 22 à Proskau ; la brigade de cavalerie à Kappitz, et le 23, elle se présenta sous les murs de la place. Le même jour, le général de Pernety, d'après l'ordre du commandant en chef, avait expédié sur Kosel : 1^o de Breslau, 10 pièces de douze ; 2^o de Brieg, 4 mortiers. Les obusiers, au nombre de 4, étaient partis avec le corps désigné pour le siège. On a vu les précautions adoptées par le prince Jérôme pour empêcher ces convois de tomber aux mains de l'ennemi, et la position prise dans ce but à Lowen et à Kappitz par les brigades Lefebvre et

Mezzanelli. L'escouade de 25 canonniers français qui se trouvait au siège de Brieg, rallia la division de Deroy, ainsi que 30 sapeurs de la 7^e compagnie du 4^e bataillon, alors à Breslau, et commandés par les capitaines Ramonet et Chairet. Le colonel du génie Blein, le capitaine Rolland de la même arme, les lieutenants bavaois Pttlinger et Hatzy, furent chargés des travaux, et quittèrent le quartier général le 26. Ils avaient été précédés à Kosel par les capitaines Deponthon et Paporet, ce dernier aide de camp du général Bertrand, ayant mission tous les deux de reconnaître exactement la place (1).

Kosel, petite ville de 3,300 habitants, située dans le cercle d'Oppeln, était assez bien fortifiée, et les difficultés d'un siège étaient rendues beaucoup plus grandes par ses inondations.

En 1807, cette place était peu connue : on avait bien trouvé à Breslau quelques plans de ses fortifications, mais ils remontaient au règne de Frédéric, et on savait que depuis sept ans les Prussiens n'avaient pas discontinué de travailler à augmenter ses défenses. Nous allons dire dans quel état elle se trouvait au moment où la 1^{re} division bavaoise l'investit.

Ses fortifications consistaient alors sur la rive gauche de l'Oder :

(1) En envoyant son aide de camp à Kosel, le général Bertrand prévint l'Empereur, et lui adressa de Breslau un rapport d'ensemble que nous croyons utile de mettre en entier aux pièces justificatives. (Voir pièces justificatives du livre V, n^o 1.)

1° En une enceinte continue en partie bastionnée, ayant la forme d'un pentagone presque régulier :

2° En deux ouvrages détachés, ou lunettes situées au milieu d'une grande et d'une petite inondation :

3° En deux inondations, servant de défenses accessoires.

Sur la rive droite de l'Oder, on trouvait :

1° Un ouvrage à cornes, formant tête de pont :

2° Deux ouvrages détachés : le premier, une lunette élevée sur la branche gauche de l'ouvrage à cornes ; le second, une tour ronde en maçonnerie, jetée bien en avant sur le prolongement de cette même branche.

Dans une petite île en aval de la place, une lunette et quelques retranchements, avaient été construits pour prendre des revers sur les fronts bastionnés.

L'enceinte continue dont un des fronts, beaucoup plus étendu que les quatre autres, s'appuyait à l'Oder, était composée de bastions et de deux espèces de redan avec retranchement intérieur, couverts les uns et les autres par des demi-lunes, à l'exception du front fermant la place du côté du fleuve. Les escarpes et les contrescarpes d'aucun des bastions et autres ouvrages de l'enceinte n'étaient revêtues, mais les fossés étaient larges et toujours pleins d'eau à une assez grande profondeur ; le chemin couvert était palissadé ; et l'inondation commençait au pied des palissades.

En numérotant les fronts d'aval en amont, on trouvait que la lunette placée au milieu de la grande inondation, dite de Weyschutz, était située en avant

de la demi-lune du bastion numéro 3. Elle avait un réduit, une caponnière, sur la capitale même de la demi-lune, des fossés à son réduit ; elle n'était pas revêtue et prenait des revers sur les fronts du centre.

L'autre lunette de la rive gauche était construite en avant du côté droit de la demi-lune du front en aval, entre cette demi-lune et l'Oder. Elle n'avait pas de réduit, pas de revêtement, mais des fossés larges et pleins d'eau ; elle prenait des revers sur le front numéro 4, et croisait ses feux avec ceux de la lunette de la rive droite.

Un pont éclusé, couvert par cette seconde lunette et par la branche gauche de l'ouvrage à cornes, produisait deux inondations ; une grande, qui s'étendait jusqu'à 16 et 18 cents mètres de la place, en avant des fronts 1, 2 et 3 ; une autre moins considérable, qui défendait les approches du front numéro 4, sur le bas Oder ; ces deux importantes défenses accessoires qui faisaient toute la force de la place, étaient protégées par les deux ouvrages avancés dont nous venons de parler plus haut. L'ouvrage à cornes, formant tête de pont sur la rive droite, couvrait un pont de bois et le pont éclusé. Il avait un réduit, des fossés pleins d'eau, et appuyait ses deux branches au fleuve, dans un rentrant duquel il se trouvait construit. Son escarpe et sa contrescarpe étaient revêtues. Il était protégé en avant par une tour en maçonnerie à deux étages d'embrasures, d'environ 30 mètres de rayon, formant le réduit d'un retranchement carré en terre,

ayant chemin couvert, fossé et une communication palissadée avec l'ouvrage à cornes. Sur la branche gauche de ce dernier et tout près de son saillant, existait une petite lunette en terre fermée à la gorge, avec fossés pleins d'eau et réduit. Elle battait les approches du pont éclusé par sa face gauche, et les saillants de la tête de pont par sa face droite. Sur la branche droite de l'ouvrage à cornes se trouvait une île formée par un bras de l'Oder, et affectant la forme d'un triangle. Sur le côté est, on avait élevé quelques retranchements en terre et à l'angle sud, une lunette dite de l'Oder, fermée à la gorge, entourée de fossés pleins d'eau non revêtus, ayant une communication couverte avec la tête de pont. Cette lunette prenait des revers sur le front numéro 1 de l'enceinte continue. Dans beaucoup d'endroits, le chemin couvert de l'enceinte continue n'était pas palissadé, mais partout régnait un avant-fossé, et les ouvrages détachés étaient construits sur des emplacements choisis, de manière que l'assiégeant ne pouvait cheminer qu'entre les feux croisés de deux lunettes défendues par des fraises, des fossés et un avant-fossé. Dans l'intérieur de presque toutes ces lunettes existaient comme réduits, des blockhaus crénelés, voûtés et à l'épreuve de la bombe. Elles étaient fermées à la gorge par un pont-levis, et communiquaient au chemin couvert par des caponnières bien palissadées.

Tel était l'ensemble des fortifications de Kosel; mais comme ses approches étaient rendues fort difficiles par

les eaux dont on pouvait les couvrir, nous allons donner une description exacte du terrain qui environnait cette place.

Sur la rive gauche de l'Oder, quatre villages nommés Rogau, Weyschutz, Reinsdorf et Kobelitz, éloignés de deux à trois mille mètres du chemin couvert, communiquaient avec la ville par des chaussées formant comme des espèces de digues, qui dominaient les inondations. Le terrain entre les chaussées de Weyschutz et de Reinsdorf était entièrement plat, couvert en partie par des bouquets d'arbres et très marécageux. Depuis le pied d'une petite chaîne de hauteurs située à un peu moins de 2,000 mètres de la lunette de Weyschutz jusqu'à l'avant-fossé de la place, le pays pouvait être inondé entre les quatre villages nommés plus haut. La hauteur moyenne des eaux était alors d'un à deux mètres. On ne pouvait s'avancer vers Kosel que par les digues.

Il fallait une très forte gelée pour faire prendre les eaux provenant des nombreuses sources qui se trouvaient dans ce terrain.

Les reconnaissances que les officiers du génie s'empressèrent de faire dès qu'ils furent arrivés sous Kosel apprirent : 1° que la digue depuis le village de Reinsdorf jusqu'à l'embranchement de ce chemin avec celui de Kobelitz, pouvait couvrir la communication si on marchait sur le revers, et que pour profiter du même avantage depuis l'embranchement jusqu'au

second village, il n'y avait d'autre travail à exécuter que de relever les terres éparses dans une première partie du chemin : 2° que l'inondation était produite par un pont éclusé sur l'Oder ; que le fleuve avait un très faible encaissement au-dessus de la ville, et que son niveau était de 15 à 20 pieds au-dessous de ses rives dans la partie d'aval ; que de plus ses rives étaient fascinées avec beaucoup de soin : 3° que du village de Weyschutz à celui de Rogau il n'y avait de communication possible qu'à pied : le terrain traversé étant un marais impraticable pour les voitures et les chevaux. En arrière de Rogau, le terrain s'élevait en pente douce et dominait la place, mais il était complètement dégarni.

D'après cela, le front d'attaque était difficile à choisir. En aval, on ne pouvait établir les batteries qu'au dessus du village de Rogau, fort loin des ouvrages de la place, sur un petit plateau entièrement découvert, battu par deux lunettes, une de la rive droite et une de la rive gauche. Entre Rogau, Weyschutz et Reinsdorf, l'impossibilité était absolue puisque l'inondation s'étendait à près de 2 mille mètres du chemin couvert. Si donc on ne voulait pas commencer par enlever les ouvrages de la rive droite, les lunettes et la tête de pont, pour attaquer ensuite la place par le front appuyé à l'Oder, ce qui permettait à la défense de se servir du fleuve comme d'un immense fossé et nécessitait un passage de rivière sous le feu de batteries formidables, il ne restait plus pour point d'attaque

que l'espace situé entre les villages de Reinsdorf et de Kobelitz.

Malgré les difficultés que devait présenter l'établissement des batteries de siège de ce côté, malgré le triple feu des lunettes de Weyschutz, de l'Oder et des bastions 1, 2, 3, plusieurs raisons firent adopter ce point. D'abord on pouvait utiliser les deux digues de Reinsdorf et de Kobelitz pour la construction des batteries et pour les boyaux de communication ; ensuite, en s'avancant sur la seconde chaussée, on trouvait des positions favorables pour ricocher non seulement les deux lunettes, mais aussi les ouvrages du corps de place, avantage qui n'existait pas sur les autres fronts ; enfin à 160 mètres du chemin couvert, on arrivait sur un très bon terrain où il était facile de se développer sur une très grande longueur et d'établir toutes les batteries d'attaque.

Il était impossible en outre de prendre à distance de bonne portée les prolongements des ouvrages de la place depuis le bastion 3 jusqu'au bastion 5 : ces ouvrages étaient couverts par l'inondation, tandis que les faces du bastion 2 pouvaient être prolongées ; avant d'y parvenir, il était important de détruire les feux des lunettes ou de s'emparer de l'une d'elles.

On le voit, le siège de la place offrait beaucoup de difficultés : elle n'était pas facile à enlever, ainsi qu'on l'avait dit primitivement à l'Empereur. Le prince Jérôme, en voulant occuper d'abord Brieg, avait calculé fort juste ; la suite prouvera bien mieux

encore combien il avait eu raison de redouter une grande perte de temps devant Kosel.

Outre les moyens de défense qu'elle puisait dans sa fortification bien disposée et dans ses inondations, cette forteresse avait encore tout ce qu'il fallait pour prolonger sa résistance. Son gouverneur, le colonel Neumann (1), vieux et brave militaire plein de résolution, malgré ses 65 ans, était décidé à ne pas rendre sa place. La garnison, formée de deux bataillons des régiments de Sanitz et Pilsgrim de trois bataillons organisés avec des dépôts renforcés de troupes de nouvelles levées de 100 canonniers et de 100 cavaliers, présentait un total de 4,000 hommes. Des casemates à l'épreuve de la bombe pouvaient contenir et mettre à l'abri, non seulement les troupes mais aussi les habitants. Les approvisionnements en munitions, en artillerie, en vivres, étaient faits pour plusieurs mois, et la forteresse pouvait espérer des secours du prince de Pless; car ce dernier, avec les garnisons de Neiss, de Glatz et de Silberberg, avait toute facilité pour se jeter sur les Bavaois, les inquiéter et nuire aux opérations de l'attaque. D'ailleurs le général de Deroy, qui commandait la division chargée de ce siège, était bien loin d'avoir l'énergie, l'activité et les talents militaires de

(1) Cet officier supérieur prussien mourut pendant le siège, et fut remplacé dans son commandement par le colonel d'artillerie Puttkamer.

Vandamme; et il était isolé en quelque sorte de la division de réserve établie à Breslau (1).

Une seule chance favorable aux assiégeants pouvait se présenter, c'était une forte gelée permettant une attaque de vive force; cette chance se produisit effectivement, mais, ainsi qu'on le verra, les Bavaois ne surent pas en profiter.

Le 23 janvier, le général de Deroy, laissant en avant d'Ober-Glogau vers Neiss un corps d'observation composé de trois bataillons d'infanterie légère, six escadrons et une batterie, sous le commandement du général Mezzanelli, se présenta avec le reste de sa division devant Kosel qu'il investit sur les deux rives de l'Oder.

Le général Siebein prit position avec le 1^{er} régiment de ligne bavaois à Franceskowitz sur la rive droite, bloquant la tête de pont; le général Raglowich sur la rive gauche aux villages de Reinsdorf, Weyschutz, Kobelitz et Rogau avec les 4^e, 5^e, 10^e de ligne; le quartier général fut placé à Comorn, le parc au village de Neuhoff. Le corps d'investissement avait près de 5,000 hommes; celui d'observation 13 à 14 cents d'infanterie et 600 de cavalerie.

Quatre batteries de campagne se trouvaient avec

(1) Cet éloignement de la division de Deroy avait toujours inquiété le commandant en chef du 9^e corps, aussi donna-t-il les instructions les plus pressantes pour hâter la prise de Kosel. (Pièces justificatives du livre v, n^o 2.)

la division; la batterie de réserve du major Holder était à Brieg. Le matériel de siège, à l'exception de 4 obusiers amenés de cette dernière place, et les détachements du génie et de l'artillerie étaient en marche pour rejoindre.

Les journées des 24 et 25 furent employées à l'établissement des troupes. Le général Raglowich, envoyé au gouverneur pour le sommer, obtint pour toute réponse, que le commandant de la plus forte place de la Silésie ne se rendrait qu'à la dernière extrémité. Les 26 et 27 janvier se passèrent en reconnaissances faites simultanément par les officiers du génie et de l'artillerie.

A la suite de ces reconnaissances, le point d'attaque ayant été déterminé, on décida l'établissement de cinq batteries pour contrebattre les flancs et les faces des deux lunettes de Weyschutz et de l'Oder. On savait qu'on pourrait incessamment disposer de 26 bouches à feu, savoir : 4 pièces de vingt-quatre, 12 de douze, 4 mortiers, 4 obusiers de siège et 2 de campagne. On fixa ainsi la répartition de cette artillerie : 1^o à la batterie n^o 1, située sur la rive droite, et devant ricocher la face droite de la lunette de l'Oder, 4 pièces de douze : cette batterie, malheureusement, ne pouvait être élevée qu'à 900 mètres de cette lunette, le fleuve et les marais ne permettant pas d'en approcher davantage : 2^o à la batterie n^o 2, sur la rive gauche, destinée à enfler le flanc droit et à battre de plein fouet la face droite du même ouvrage, 2 pièces

de douze, 1 obusier de siège et 2 de campagne : cette seconde batterie n'était éloignée de la lunette que de 500 mètres : 3^o à la batterie n^o 3 qui devait chercher à incendier la ville, 4 pièces de vingt-quatre, 4 mortiers et 2 obusiers de siège ; 2 des 4 pièces devaient tirer à boulets rouges : 4^o les batteries 4 et 5 qu'on voulait employer toutes les deux à battre la face et le flanc gauche de la lunette de Weyschutz, on résolut de les armer, la première avec 2 pièces de douze et 2 obusiers de siège, la seconde avec 4 pièces de douze.

Le 28, à neuf heures du matin, l'ennemi qui jusqu'alors n'avait pas bougé, se détermina à faire une sortie sur la rive droite. Il se porta sur le village de Klodnitz qu'il incendia ; mais il ne tarda pas à être repoussé, laissant deux officiers et une dizaine de soldats sur le terrain. Sa retraite avait été déterminée surtout par le feu de la batterie de campagne du capitaine Peters laissé avec le 1^{er} régiment de ligne.

A l'entrée de la nuit du 28 au 29, on ouvrit la tranchée sur la rive gauche de l'Oder, à environ 700 mètres du corps de place. Cette tranchée commençait à droite de la chaussée ou digue qui conduit de Reinsdorf à Kosel, où venait aboutir une autre chaussée courant parallèlement au front d'attaque, et se terminait au chemin de Kobelitz.

On traça l'emplacement des batteries n^{os} 1, 2, 3 et 4 et on en commença les coffres. L'assiégé ne fit aucune tentative pour s'opposer à ces travaux. Le 30

à midi, on dirigea du parc de Neuhoff sur Oppeln, seul point où elles pouvaient franchir l'Oder, les bouches à feu destinées à armer la batterie n° 1, et leurs approvisionnements.

Du 30 janvier au 4 février le travail fut poussé avec ardeur aux tranchées et aux batteries. Les directions furent déterminées, les petits magasins construits, les plates-formes établies, le four destiné à chauffer les boulets rouges maçonné, la batterie n° 5 achevée : tout cela sous le feu assez vif de la place et sans grande perte. Deux bouts de tranchée seulement furent ouverts pour les communications des batteries 2 et 5 ; on se rendait aux autres à découvert. La difficulté du terrain, le petit nombre de travailleurs (300 paysans ou soldats) dont on pouvait disposer, avaient nécessité cette disposition.

Le 3 on arma les batteries, et le 4 à sept heures du matin, le feu put commencer partout à la fois. Il fut très vif ; on tira jusqu'à deux heures de l'après midi. Les pièces de vingt-quatre envoyèrent près de 100 boulets chacune, les pièces de douze près de 80, les obusiers 60 obus, les mortiers 40 bombes. La place, malgré plusieurs incendies qui se manifestèrent à différentes reprises, répondit avec vigueur, et ses coups furent très habilement dirigés.

Le commandant en chef du 9^e corps, craignant que le siège de Kosel ne fût pas poussé avec la même activité et la même énergie que celui de Schweidnitz, voulant stimuler le zèle du général de Deroy et avoir

des renseignements exacts, envoya un de ses aides de camp à la première division bavaroise et écrivit à son chef : « Monsieur le général, le colonel Morio, mon aide de camp, vous remettra cette lettre. Il a ordre de rester devant Kosel, jusqu'à ce que vous ayez commandé et bombardé vivement la place pendant 24 heures, et que vous vous soyez emparé des deux ouvrages avancés. Alors, il se présentera au gouverneur et le sommerá de ma part. La campagne contre les Russes a repris toute son activité. L'Empereur a passé la Vistule. Vous sentirez, monsieur le général, de quelle importance devient pour mes opérations la prise de Kosel. Je m'en repose entièrement sur vos talents et votre activité, et j'espère apprendre sous peu la reddition de cette place. »

Le colonel Morio était arrivé à Comorn le 1^{er} février, porteur de cette lettre ; après le bombardement du 4, il se présenta en parlementaire devant le gouverneur de Kosel qu'il somma de la part du prince Jérôme. Le gouverneur refusa encore d'accéder à aucune proposition, mais l'espoir d'entamer quelques négociations le lendemain, sous le prétexte d'échange de prisonniers, fit souscrire à un armistice jusqu'à l'entrevue qui devait avoir lieu le 5 à dix heures du matin à Weyschutz entre l'aide de camp du Prince et le fils du commandant de la place.

L'entrevue eut effectivement lieu ; mais ce dernier apport une lettre de son père, par laquelle tout arrangement était repoussé.

Les avaries causées par le feu de l'ennemi et le nôtre ayant été réparées aux batteries dans la journée du 5, et les munitions remplacées, le feu recommença le 6 à huit heures du matin, cessa à midi et fut repris de trois à six heures du soir. Plusieurs incendies se manifestèrent dans la ville : l'un ne fut éteint que dans la matinée du 7 ; toutefois les assiégés n'en continuèrent pas moins à riposter avec la plus grande détermination. Un de leurs obus tombés à la batterie n° 3 causa à la division de Deroy une perte des plus sensibles, celle du major bavarois de Spretti qui commandait son artillerie et dirigeait, au moment où il fut atteint, le tir de la batterie incendiaire (1).

Pendant ce second bombardement, le génie avait fait continuer la tranchée à droite de la batterie n° 7 ; le long de la digue ; vis-à-vis une coupure faite à son extrémité, on avait ouvert une communication pour se porter en avant, sur le saillant du bastion n° 2, à la hauteur de la batterie ayant la même désignation. On espérait pouvoir y établir une parallèle qui s'étendrait à droite jusqu'à cette batterie, à gauche vers le

(1) En apprenant cette triste nouvelle, le prince Jérôme mit à l'ordre du 9^e corps : « Le major comte de Spretti, commandant l'artillerie de la 1^{re} division bavaroise et celle du siège de Kosel, a été tué devant cette place, hier 6, d'un éclat d'obus, à la batterie n° 3. S. M. le roi de Bavière perd en lui un officier qui était aussi distingué par ses talents que par son dévouement et son activité. Cette perte n'est pas moins sentie par les Français qui ont servi avec lui que par les Bavares. »

saillant de la demi-lune et qui permettrait de prendre les prolongements des faces de ce bastion.

On ne tarda pas à reconnaître que la batterie n° 1 faisait peu d'effet à cause de son éloignement. On résolut de la porter en avant et sur la rive gauche de l'Oder, de la lier ensuite par une tranchée avec la batterie n° 2, et de pousser entre elles deux une petite place d'armes très en avant, pour y placer de l'infanterie chargée de tirer sur les canonnières de la lunette de l'Oder. Ce même jour, deux circonstances très favorables se présentèrent pour l'attaque ; d'une part, la température s'abaissa, et la glace prit assez de consistance pour porter de l'infanterie ; d'une autre, un grand nombre de déserteurs, surtout de la garnison de la lunette de Weyschutz, se présentèrent à nos batteries ; 95 en un seul jour avaient abandonné cet important ouvrage. Le colonel Blein crut le moment favorable pour une attaque de vive force ; il se rendit chez le général de Deroy, et lui proposa de faire un feu terrible, pendant deux heures, aux batteries n° 3, 4 et 5, en le dirigeant sur cette lunette, puis immédiatement après de lancer contre elle une forte colonne précédée d'un détachement de sapeurs français armés de haches. Le chef du génie était persuadé que la tentative réussirait, tant la terreur serait grande parmi les soldats de cette garnison démoralisée. Le général bavarois ne fut pas du même avis ; il prétendit que ce projet n'était pas assez mûr, qu'il fallait attendre, et montra devant Kosel la même indécision que

devant Glogau. Il différa de jour en jour, si bien qu'au moment définitivement fixé pour cette attaque d'une importance majeure, le dégel survint et qu'on l'abandonna.

Le général en chef, instruit à Breslau de cette faiblesse du général de Deroy, en fut très mécontent. S'il n'eût été retenu par les devoirs impérieux que Napoléon lui avait imposés, il se fût rendu de sa personne à Kosel ; ne pouvant y aller, il prescrivit au général de Pernety de partir afin d'ordonner des mesures énergiques. Il voulait même que cet officier général, bien que d'un grade inférieur à celui du général de Deroy, prit l'entière direction du siège, mais le commandant de l'artillerie du 9^e corps avait, comme le Prince, des obligations bien autrement importantes, celles d'expédier à la grande armée du matériel et des munitions de guerre ; il fallut donc qu'il se bornât à une courte visite dont nous parlerons un peu plus loin. Le Prince écrivit à l'Empereur, dans une lettre datée du 9 février : « Kosel tient encore ; « D'après les rapports que j'en reçois, le siège n'a « point été poussé aussi vivement que celui de « Schweidnitz (1). »

(1) On pourra avoir une idée des occupations qui retenaient le général de Pernety à Breslau, en lisant la correspondance de l'Empereur et du prince Jérôme. On y verra ce qu'il fut obligé d'envoyer en munitions de guerre et en matériel en Pologne ; nous ajouterons que la démolition des fortifications des places conquises de la Silésie lui demanda aussi des soins et du temps.

On n'avait pas tardé à reconnaître l'impossibilité d'ouvrir la seconde parallèle projetée, en avant de la première, à cause des flaques d'eau glacée qu'on était obligé de traverser. On se borna donc à faire une batterie numérotée 7, à gauche de celle n° 2, dans le prolongement de la face gauche du bastion n° 2. Malheureusement la distance de cette batterie à la place était telle qu'il fallait l'armer de pièces de 24. On y plaça encore 2 pièces de douze et 2 mortiers. Au bout de la communication ouverte sur le saillant du même bastion, on construisit une nouvelle batterie cotée 8, pouvant jeter des obus dans l'intérieur de l'ouvrage, et enfler en même temps les ponts-levis du front en aval. On l'arma de 2 pièces de douze et de 2 obusiers. On se décida aussi à cheminer en avant de la batterie n° 3, le long de la chaussée, par des zig-zags multipliés jusqu'à ce qu'on arrivât à l'emplacement d'une batterie n° 9, reconnue convenable pour la portée des pièces de douze. On en établit 2, destinées à prolonger la face gauche de ce même bastion.

L'ennemi, cependant, ne laissait pas exécuter ces travaux sans les inquiéter vivement par son feu. Il avait fait jouer une artillerie très supérieure à celle du corps de siège, en sorte que le colonel Blein avait pensé qu'il était nécessaire de resserrer les attaques. Il fut décidé qu'on abandonnerait les batteries n° 4 et 5, qui tiraient sur la lunette de Weyschutz avec peu de succès, à cause de l'éloignement où elles se

trouvaient de cet ouvrage, et qu'on augmenterait l'armement des numéros 2, 6, 7, 8 et 9, qui toutes devaient jouer sur la lunette de l'Oder et sur le bastion n° 2. Les mortiers de la batterie n° 3 devaient continuer à tirer sur la ville. Ces dispositions nouvelles, mises immédiatement à exécution n'empêchèrent pas le feu contre la place. Le 7 dans la soirée et pendant trois heures, toutes les pièces avaient tiré contre les fortifications; dans la nuit du 7 au 8 de 9 heures du soir à 4 heures du matin, les mortiers et les obusiers avaient jeté des projectiles contre la ville même. Les trois bombardements avaient épuisé presque toutes les munitions, on fut obligé d'attendre qu'elles fussent remplacées, et de s'occuper du désarmement des deux batteries abandonnées. Le village de Tempora se trouvant plus à portée que Neuhoff des batteries 2, 6, 7, on y établit un dépôt de matériel.

Toutes ces mesures de détail concernant le génie et l'artillerie furent mises à exécution du 7 au 12 février; mais, le dégel étant survenu, il interrompit presque entièrement les travaux.

Le même jour le général de Pernety, envoyé par le prince Jérôme, arriva à Weyschutz, quartier du commandant de l'artillerie, accompagné du lieutenant-colonel de Colonge chargé de remplacer le major de Spretti. Le général s'empressa de se rendre aux batteries avec les colonels Blein et de Colonge et le lieutenant Casabianca. Pendant cette reconnaissance, le dégel augmenta à tel point qu'il s'ensuivit une véri-

table inondation. Le lendemain 13, tous les chemins, toutes les communications, toutes les tranchées avaient disparu, l'eau passait par dessus les ponts. Il fut impossible d'envoyer des chevaux pour retirer les bouches à feu des batteries, à peine eut-on le temps de sauver les munitions. Le général de Pernety, pressé de retourner à Breslau où l'appelait l'importante affaire de l'expédition du matériel sur la Pologne, régla, de concert avec le chef du génie, l'emplacement, l'armement et la direction des feux; il rédigea ensuite un ordre général de service très complet (1), et quitta Kosel en y laissant le lieutenant-colonel de Colonge.

L'inondation prit les jours suivants un accroissement tel que toute communication se trouva interrompue entre les diverses batteries, et qu'il fallut faire descendre des bateaux pour jeter un pont sur une espèce de bras de l'Oder situé à droite de la batterie n° 2. Les eaux se maintenaient à une grande hauteur; on finit par se déterminer à refaire les batteries n°s 3, 8 et 6 : la première sur la digue à droite, la seconde sur la gauche dans une partie de la tranchée qui se trouvait plus élevée; et l'on était sur le point de commencer la troisième, quand on s'aperçut qu'on pouvait barrer les eaux de l'Oder qui l'avaient envahie. Pour conduire les bouches à feu aux nouvelles batteries, on fut obligé de faire des chemins en fascines; 120 mille furent confectionnées, 25 mille sacs à terre

(1) Pièces justificatives du livre v, n° 3.

remplis et un pont construit sur la grande flaque d'eau en avant de la digue où était la batterie n° 3. Les épaulements et tranchées que l'on ne pouvait qu'ébaucher, parce qu'on trouvait l'eau à quelques pouces de profondeur, furent consolidés avec ces fascines et ces sacs à terre; on ouvrit une tranchée nouvelle à gauche de la batterie n° 9, dans l'espoir d'arriver à un emplacement propre à prolonger la face gauche de la demi-lune de droite du bastion n° 2, mais on reconnut bientôt l'impossibilité d'atteindre ce résultat.

Tous ces travaux qui ne se firent qu'avec les plus grandes difficultés, puisqu'on ne pouvait employer par jour que 350 soldats et 200 paysans se relevant de douze en douze heures et la construction des nouvelles batteries occupèrent les troupes de siège jusqu'au 22 février.

Pendant ce temps notre feu avait presque complètement cessé; seulement les 16 et 17, la batterie n° 2, étant un peu sortie de l'eau, tira quelques coups à mitraille sur l'ennemi qui travaillait à découvert sur le parapet, croyant nos pièces entièrement submergées. Un nouveau convoi de deux pièces de douze, de deux mortiers et de deux obusiers était arrivé. Comme deux pièces de vingt-quatre n'avaient pas été retirées des boues, l'armement des batteries eut lieu de la manière suivante le 23. Au n° 6, 4 pièces de douze et 2 obusiers; au n° 2, 2 pièces de douze et 2 obusiers de campagne; au n° 7, 2 pièces de vingt-quatre, 2 de douze, 2 mortiers; au n° 8, 2 pièces de douze, 2 obu-

siers; au n° 3, 4 mortiers; au n° 9, 2 pièces de douze; au n° 4, 2 pièces de douze et 2 obusiers: total 30 bouches à feu.

Enfin le 24, tout fut prêt pour recommencer le tir contre la place.

On comprendra les obstacles de toute nature qu'il avait fallu vaincre pour en arriver là, lorsqu'on songe qu'on eut à établir des batteries solides, construites selon les règles de l'art, sur un terrain presque totalement défoncé; qu'on dut transporter à ces batteries de la grosse artillerie et toutes les munitions nécessaires par des chemins affreux, et cela sous le feu de l'ennemi.

Le 24, dès sept heures du matin, au signal convenu, le canon se fit entendre à toutes les batteries à la fois, et gronda jusqu'à une heure de l'après-midi. La nuit, de deux à quatre heures, les bombes et les obus tombèrent sur la ville. Le 25, on tira de huit heures du matin à une heure; et, la nuit suivante, de trois à cinq heures. Le 26, il fallut suspendre le feu pour exécuter divers travaux au parc.

Chaque nuit un nombre considérable de travailleurs avait été employé à la réparation des batteries qui souffraient beaucoup par la grande supériorité de l'artillerie de l'ennemi. La place, en effet n'avait pas moins de 70 bouches à feu sur ses remparts et elles étaient servies avec tant de vivacité que chacune d'elles rendait constamment huit à dix coups pour un. Le tir de la division bavaroise, réglé sur un pied très

modéré par le général de Pernety, tant à cause du peu de munitions que de la difficulté des transports et de l'éloignement de la réserve du 9^e corps, ne suffisait pas à une attaque vigoureuse.

Le feu recommença le 27 de huit heures du matin à midi et de quatre heures à sept heures du soir, et reprit pendant la nuit. Quelques incendies se manifestèrent en ville. Plusieurs déserteurs vinrent à nos batteries et annoncèrent que nos projectiles avaient produit assez d'effet, que 27 hommes avaient été tués, 2 pièces de canon démontées; enfin que le gouverneur, frappé d'une attaque d'apoplexie au moment où une bombe tombait sur sa casemate, avait dû remettre le commandement à un officier supérieur d'artillerie. La réunion de tant de circonstances favorables fit penser au général de Deroy que le moment était propice d'envoyer une sommation; il chargea de cette mission le général Raglowich et le capitaine Deponthon. Ils furent introduits dans Kosel le 28 à dix heures du matin, mais ils ne purent obtenir de voir le gouverneur; et le lendemain, 1^{er} mars, ce dernier répondit par un refus formel d'entrer en pourparlers.

Les soldats bavares, fatigués d'un service pénible, dégoûtés des travaux par les obstacles de toute espèce qu'opposaient la pluie, les inondations et la nature du terrain, ne marchaient plus qu'à regret. On cessa d'en commander pour les tranchées et on suspendit les travaux jusqu'à ce que des circonstances plus favora-

bles ou une augmentation de troupes permettent de les reprendre.

Le feu des mortiers et obusiers recommença dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, de minuit à deux heures du matin. Les pièces tirèrent ensuite de huit heures à midi; mais la batterie n^o 8, envahie par les eaux d'une crue de l'Oder resta muette jusqu'au 4.

Les troupes du 9^e corps n'avaient pas le dessus au siège de Kosel, comme on le voit. Malgré quelques centaines de déserteurs passés de notre côté depuis l'investissement, la garnison de la place se défendait avec une grande vigueur et une grande détermination. Les Bavares, au contraire, étaient si découragés de la supériorité du feu de l'ennemi, si harassés par les travaux qu'il avait fallu recommencer plusieurs fois que le colonel Blein crut devoir informer le prince Jérôme du véritable état des choses par une lettre dont il chargea le capitaine Deponthon (1).

La défense de Kosel pouvait donc fort bien se prolonger encore assez longtemps, lorsque, le 4 mars dans la matinée, l'ordre arriva au général de Deroy de convertir le siège en blocus.

La même dépêche prescrivait au colonel Blein de se rendre au quartier général du commandant en chef avec ses officiers et les troupes du génie; et au lieutenant-colonel de Colonge de diriger sans retard tout le matériel d'artillerie sur Glogau. Les mineurs et sa-

(1) Pièces justificatives du livre v, n^o 4.

peurs devaient être répartis entre les trois villes de Breslau, Brieg et Schweidnitz pour procéder immédiatement à la démolition des ouvrages, ainsi que l'Empereur l'avait formellement prescrit.

Nous expliquerons tout à l'heure ce qui avait motivé ces nouvelles dispositions; mais, avant, nous allons reprendre l'historique des événements généraux qui avaient eu lieu en Silésie depuis la prise de Schweidnitz jusqu'au commencement du mois de mars.

Dans les premiers jours de février, tandis que le 9^e corps disséminé dans la Haute Silésie était occupé à Breslau ou aux sièges des places fortes, quelques prisonniers échappés aux colonnes qui les conduisaient en France, quelques paysans soulevés tentèrent de parcourir la contrée du côté du bas Oder (1).

Le 5, un détachement de ces partisans se jeta à l'improviste sur Crossen où était établi un dépôt de cent hommes de cavalerie bavaroise, se répandit dans les rues de la ville sans trouver d'obstacle et enleva ces cavaliers.

Quelques jours auparavant, un convoi qui remontait le fleuve fut attaqué par des habitants armés et pillé en partie.

Enfin entre Glogau, Mezeritz et Crossen, le pays n'était pas sûr pour des hommes voyageant seuls ou par très faibles détachements. Le prince Jérôme résolut de balayer ce côté de la province et de détruire les

(1) Pièces justificatives du livre v, n° 5.

partisans. Ces derniers ne pouvaient rien contre son corps d'armée, ils n'étaient pas assez nombreux pour entraver ses opérations générales, mais, dans certains moments, s'ils parvenaient à inquiéter la marche des convois, il ne leur était pas impossible de jeter la perturbation dans les contrées voisines de l'Oder et de paralyser la rentrée des contributions.

Ordre fut envoyé au général Verrières, gouverneur de la Basse Silésie à Glogau, de laisser à Grundberg un bataillon et un escadron de la division saxonne. Ces troupes devaient éclairer le cours du fleuve de Crossen à Glogau, et en réduire le passage aux ponts établis entre ces deux places. Le capitaine Niepce, aide de camp du général Hédouville, partit le 8 avec 50 chevaux pour se porter sur Neumarck, éclairer les environs et dissiper les partis ennemis qui avaient paru vers l'ouest. Le 14, le général Montbrun, remis de l'indisposition qui l'avait retenu quelque temps au lit, se mit à la tête d'un régiment de cheveu-légers de Wurtemberg et se dirigea sur Mezeritz (route de Berlin à Posen par Crossen et Francfort). Sa mission était de s'entendre avec les commandants des arrondissements qu'il avait à parcourir, de poursuivre à outrance les partisans prussiens et de revenir par Zullichau et Wartemberg (1).

(1) Il ne faut pas confondre cette petite ville avec celle du même nom, située au nord-est de Breslau, du côté de la Pologne. Celle dont il s'agit se trouvait sur la route de Glogau à Crossen.

Arrivé près de Crossen, Montbrun surprit un fort parti prussien, le culbuta et s'empara de 42 hommes dont 2 officiers.

Les 50 chevaux du capitaine Niepce n'avaient pas été aussi heureux. Étant entrés à Sagan, petite ville située tout près de la frontière de Saxe à l'extrémité de la Silésie, ils eurent l'imprudence de se disperser dans les rues, furent attaqués soudain par 18 partisans auxquels s'étaient joints des prisonniers et furent presque tous pris. Le capitaine de Zandt, qui les commandait sous les ordres de l'aide de camp du général Hédouville, victime de la faute qu'il avait commise en ne prenant pas les précautions nécessaires pour se garder, fut du nombre des prisonniers. En apprenant ce petit échec, dont l'effet moral était de ranimer les espérances de l'ennemi et de relever le crédit des partisans, Montbrun, qui se trouvait alors du côté de Glo-gau, se porta immédiatement à Sagan pour repousser l'ennemi et prendre des informations sur les habitants qui avaient prêté les mains à la défaite du capitaine de Zandt ; mais le remède fut pis que le mal, car les Bava-rois se mirent à piller la ville et à frapper des réquisi-tions sur les habitants paisibles qu'ils exas-pérèrent (1). Le commandant en chef du 9^e corps, fort mécontent des rapports qui lui parvenaient sur l'audace des partisans et, voulant en finir avec eux, changea l'itinéraire du général Montbrun, lui

(1) Pièces justificatives du livre v, n^o 6.

prescrivit, au lieu de revenir à Breslau par la rive droite de l'Oder, de se porter à Bunzlau, de recon-naître les points où il serait bon d'établir des petits postes pour la protection de la route de Dresde, et de se diriger ensuite par la route de Schweidnitz sur Neiss où il devait rallier la division de Wurtem-berg.

Ces dispositions furent encore changées par ordre du 25, et Montbrun au lieu de se rendre directement au siège de Neiss, occupa les gorges de Waldemburg, pour intercepter l'entrée de la forteresse de Glatz aux partis prussiens qui voudraient, après en être sortis, tenter d'y rentrer. Il passait alors sous le comman-dement du général Vandamme. En outre, pour achever de purger cette partie de la province, Jérôme fit partir le 21 l'adjutant commandant Reubell à la tête des dragons de Linange et du bataillon d'infanterie légère de Preysing, avec mission de se rendre à marches forcées à Bunzlau. Il devait laisser dans cette ville 120 hommes d'infanterie et 100 chevaux sous le com-mandement du lieutenant-colonel de Preysing, et charger ce dernier de réduire les partisans qui s'y étaient montrés. Avec le reste de son petit corps de troupes, l'adjutant commandant Reubell devait en-suite se porter sur Sagan et poursuivre à outrance les partis ennemis qui avaient surpris le détachement du capitaine de Zandt. Il ne devait revenir à Breslau qu'après les avoir détruits. Il devait être aidé dans

cette mission par cent dragons de Latour-et-Taxis dirigés sur Sagan le 18 février et commandés par le major Stock.

Les éventualités de la guerre vinrent modifier, dès le lendemain, les ordres donnés à l'adjudant commandant Reubell.

Le Prince jugea aussi nécessaire de ne pas laisser isolés, et en butte aux tentatives des partisans, les dépôts de cavalerie établis à Crossen et à Glogau ; il les rapprocha et envoya à Schweidnitz celui de la cavalerie wurtembergeoise.

La Basse Silésie se trouva de cette manière sillonnée pendant quelques jours par plusieurs colonnes mobiles qui, se croisant sur la rive gauche de l'Oder entre Glatz et Glogau, parvinrent à débarrasser cette contrée des excursions de tous les partisans. Grâce à ces dispositions vigoureuses dont une partie fut exécutée avec énergie, grâce aussi à l'arrivée d'un corps saxon à Crossen, le pays vit bientôt renaître la tranquillité compromise par l'audace de quelques centaines de cavaliers prussiens sortis des forteresses du comté de Glatz et auxquels se joignaient bien vite, lorsqu'ils venaient à paraître sur un point, les prisonniers échappés et les officiers détenus sur parole ; la plupart fort mécontents du retard qu'on mettait à leur payer la solde à laquelle ils avaient droit.

Tandis que ces détachements divers parcouraient le bas Oder, que Schweidnitz rendu faisait entrevoir

au prince Jérôme la possibilité d'assiéger Neiss, de bloquer le prince de Pless dans Glatz et de se rendre maître de la Silésie tout entière, tandis que les travaux continuaient devant Kosel et que la reprise du bombardement était annoncée pour les jours suivants, la grande armée battait les Russes à la sanglante bataille d'Eylau. La victoire, longtemps disputée, n'avait été achetée qu'au prix d'énormes sacrifices ; l'Empereur, suivant son admirable système de tirer immédiatement des corps en arrière de lui des troupes nouvelles pour remplacer ses pertes, ordonna à son frère de lui envoyer une partie de ses forces. Le major général adressa au prince Jérôme la lettre suivante datée d'Eylau, 17 février :

« L'intention de l'Empereur, Monseigneur, est que
 « 24 heures après la réception du présent ordre, vous
 « fassiez partir pour Varsovie la moitié de l'infanterie,
 « de la cavalerie et de l'artillerie bavaroise qui sont
 « sous les ordres de votre Altesse. Ces troupes, sous le
 « commandement du général de Deroy, se rendront à
 « Varsovie pour y être sous les ordres du prince royal
 « de Bavière et feront partie de l'aile droite de l'armée.
 « L'Empereur suppose qu'elles feront à peu près dix
 « mille hommes. S. M. désire que votre Altesse envoie
 « les meilleures troupes. »

Cet ordre était fâcheux pour les opérations du 9^e corps ; le prince Jérôme le déplorait dans l'intérêt de

sa gloire, mais il n'hésita pas un instant à l'exécuter.

Le général Vandamme, qui venait de recevoir des instructions pour le siège de Neiss et pour une petite expédition dont nous allons parler un peu plus loin, fut obligé de se dégarnir d'une partie de ses meilleurs bataillons pour les envoyer à Breslau. Le général de Deroy qui n'avait devant Kosel que bien juste ce qui lui fallait de monde pour continuer ce siège hérissé de difficultés, dut se priver aussi de troupes qui lui étaient bien nécessaires, en sorte qu'il devenait impossible de faire beaucoup dans le sud de la Silésie, quand on était forcé, non seulement de diriger sur la Pologne une division nombreuse, mais aussi d'avoir sous la main un fort détachement prêt à suivre cette division sur la Vistule.

En conséquence de ces nouvelles dispositions, les ordres de mouvements ci-dessous furent expédiés.

1° Au général de Deroy, ordre de faire partir du siège de Kosel pour se rendre à Oels, en marchant par la rive droite de l'Oder, un corps composé du 1^{er} de ligne bavarois (1,500 hommes), des dragons de Minucci (300 chevaux), et d'une batterie légère. Le général Mezzanelli en reçut le commandement.

2° Au 1^{er} bataillon du 13^e de ligne bavarois formant la garnison de Brieg (650 hommes), ordre de se rendre également à Oels par la rive droite.

3° Au 14^e de ligne (900 hommes), ordre de quitter

le corps d'observation du général Lefebvre pour se rendre à Schweidnitz, et former la garnison de cette place.

4° Au général Lefebvre, ordre de se porter à marches forcées à Breslau, avec son corps d'observation composé du 6^e de ligne bavarois (1,600 hommes), des bataillons légers de Zoller et de Preysing (1,500 hommes), du régiment des cheveu-légers de Linange (400 chevaux), et d'une batterie légère.

5° Au général Vandamme, ordre de mettre sous le commandement d'un de ses généraux de brigade 2,400 hommes d'infanterie, savoir : les deux bataillons légers et son meilleur régiment, et de les envoyer à Breslau dont ils devaient former provisoirement la garnison tout en étant prêts à marcher au besoin sur Varsovie.

Ces mouvements résultaient de l'ordre du major général; mais, cet ordre ayant subi plusieurs modifications, les mouvements furent changés à plusieurs reprises. Expliquons ce qui avait donné lieu à ces diverses mesures.

Le grand maréchal du palais Duroc laissé par l'Empereur à Varsovie et chargé de la correspondance avec le prince Jérôme, avait mandé le 12 à ce dernier de se préparer à diriger sur la grande armée une division de 8 à 9 mille hommes. Le 15, il lui fit savoir que l'envoi de cette division était subordonné aux mouvements du général russe Essen qui peut-être à la suite des événements qui venaient de se passer bat-

trait en retraite. Le 16, une nouvelle lettre dit au Prince de hâter le départ de la division; mais les Russes s'étant retirés, et l'ordre ayant été donné à l'armée de prendre ses cantonnements sur la Passarge, Napoléon crut inutile d'affaiblir autant le 9^e corps. Il se borna à demander à son frère de faire partir une de ses deux divisions bavaroises, celle du général de Wrède, qui devait passer au 5^e corps et se trouver sous le commandement du prince royal de Wurtemberg (1).

En recevant la dernière dépêche de Duroc, le prince Jérôme, fort heureux de voir qu'il n'avait à envoyer sur la Vistule que la deuxième division bavaroise, s'empessa de changer les dispositions qu'il venait de prendre.

Le 1^{er} de ligne seul de la division de Deroy fut retenu à Breslau pour en former la garnison, la batterie légère et le général Mezzanelli se replièrent et furent reprendre leur position entre Neiss et Kosel.

Le corps du général Lefebvre fut cantonné sous les murs de Breslau.

Le 7^e de ligne de la division de Wrède qui avait été envoyé deux jours auparavant à Strehlen, le bataillon

(1) Pièces justificatives du livre v, n^o 7.

Nous donnons la correspondance complète de Duroc, du 12 au 26 février, parce qu'indépendamment de la clarté qu'elle jette sur ces ordres et modifications d'ordres pour le départ d'une partie des Bavarois, elle est très-intéressante par ses détails sur les mouvements généraux de la grande armée.

de Preysing et les cheveu-légers de Linange qui, commandés par l'adjudant commandant Reubell, s'étaient dirigés la veille sur Neumarck et Sagan, furent rappelés sous Breslau. Les 2,400 hommes de la division de Wurtemberg qui étaient en observation à Strehlen et avaient reçu l'ordre de se porter sur la capitale de la Silésie, durent rallier à Munsterberg les troupes de Vandamme chargées du siège de Neiss.

Enfin la 2^e division bavaroise, commandée par le général Minucci et que son chef, le général de Wrède, était en marche pour rejoindre, partit le 22 février à midi de Breslau pour Varsovie.

Elle était composée de 7,035 hommes présents sous les armes, savoir : 1,471 du 2^e de ligne, 1,532 du 3^e, 1,361 du 7^e, 885 du 13^e, 506 du 3^e bataillon d'infanterie légère, 506 du 4^e, 2 batteries légères fortes de 226 hommes, et le régiment des dragons de Latour-et-Taxis, 344 chevaux. Cependant comme cette division ne donnait pas un effectif de 10 mille hommes, chiffre déterminé par l'Empereur, le prince Jérôme crut devoir augmenter ce nombre en y ajoutant le régiment des cheveu-légers de Linange, fort de 400 chevaux, et la batterie de réserve de la division de Deroy de 130 canonniers.

A partir du jour de leur départ de Breslau, ces troupes ne firent plus partie du 9^e corps et passèrent au 5^e. Nous n'aurons plus à nous en occuper.

Reprenons le récit des événements.

Le lendemain de la prise de possession de Schweidnitz, l'ordre formel du major général avait nécessité, ainsi qu'on le voit, le rappel des deux corps d'observation placés entre Schweidnitz, Neiss et Glatz sous le commandement, l'un du général Lefebvre, l'autre du général Mezzanelli. Jérôme pensa avec raison que le départ de ces corps allait laisser la division de Deroy à découvert et livrée aux entreprises du prince de Pless (1). Il n'avait plus assez de troupes pour obvier au mal par de nouveaux corps d'observation, tels faibles qu'ils fussent; il imagina alors une démonstration capable de contenir l'ennemi pendant quelque temps et de l'effrayer même peut-être assez pour le forcer à rendre Glatz ou Silberberg. Ce dernier résultat ne fût-il pas obtenu, on était assuré du moins que la division de Deroy, occupée au siège de Kosel, ne serait pas inquiétée.

On peut voir par l'embarras où se trouva dans ce moment le commandant en chef du 9^e corps relativement au siège de Kosel, combien il avait raison de redouter l'éloignement de cette place, et quel avantage on eût obtenu en suivant son avis et en attaquant de préférence Neiss. Un seul corps d'observation, placé dans une position centrale entre cette ville et Glatz, eût suffi pour s'opposer aux tentatives des Prussiens, tandis qu'alors il en fallait deux.

(1) Les rapports de quelques espions et déserteurs disaient le prince de Pless parti pour la Bohême, mais son absence n'était pas encore bien constatée.

Il prescrivit à Vandamme, des talents duquel il faisait le plus grand cas, et que la prise de Schweidnitz venait de placer plus haut encore dans son estime, de partir le 18 de cette place avec la division de Wurtemberg, pour se porter sur Friedland, en passant par Waldenburg. Cet officier général, appuyant sa droite au territoire autrichien, devait se diriger ensuite par Neurode, faire mine d'investir Glatz, sommer le gouverneur de se rendre; et, s'il refusait, ce qui était probable, exécuter la même démonstration à l'égard de Silberberg; puis, cette seconde tentative étant également infructueuse, marcher sur Neiss par Franckenstein et Munsterberg, se contentant de bloquer la place jusqu'à l'arrivée d'une artillerie de siège. Il devait en outre profiter de cette marche à travers la partie sud de la province, pour faire poursuivre avec la plus grande vigueur tous les partis ennemis dont il pourrait avoir connaissance.

Le mouvement de cette colonne qui, pour avoir des résultats importants, aurait dû se combiner avec une augmentation de forces, tombait malheureusement dans un mauvais moment, puisque Vandamme était obligé de faire partir pour Breslau, le jour même où il commençait son opération, 2,400 hommes de ses meilleures troupes.

Ce général crut devoir en faire l'observation au commandant en chef qui n'y pouvait rien (1); mais il

(1) Pièces justificatives du livre v, n° 8.

n'en exécuta pas moins les ordres qu'il avait reçus avec cette énergie, cette bravoure et cette volonté de fer dont il donna tant de preuves.

Le 18 février, concentrant ce qui lui restait de la division de Wurtemberg, il marcha sur Waldenburg, tandis que le général Lilienberg, avec deux régiments d'infanterie de ligne et deux bataillons d'infanterie légère se rendait à Breslau. De Waldenburg, il gagna Neurode le 19, et fit quelques prisonniers à la garnison de Glatz. Le 20, il se dirigea à la tête des 3,000 hommes, reste de sa division, sur Wartha, passa sous le canon de Glatz et de Silberberg, fit sommer les gouverneurs de ces deux forteresses et reçut d'eux pour réponse, qu'ils n'avaient pas encore assez fait pour l'honneur de leurs armes, et qu'ils espéraient mériter l'estime de leurs adversaires par une bonne défense. Suivant ses instructions il se rendit alors à Franckenstein, et, le 23, arriva devant Neiss qu'il investit aussitôt.

Nous allons entrer maintenant dans quelques détails pour expliquer et bien faire comprendre les motifs qui déterminèrent tout d'un coup et fort malheureusement le prince Jérôme à donner l'ordre de convertir en blocus les sièges de Kosel et de Neiss, au moment où la première de ces deux places réattaquée commençait à souffrir beaucoup, et où les troupes qui bloquaient la seconde allaient recevoir leur matériel de siège. Une fausse interprétation des ordres assez ambigus de l'Empereur, un désir trop vif de se

conformer exactement aux instructions que son frère lui envoyait, furent cause de cette fâcheuse disposition qui retarda de plus d'un mois la conquête totale de la Silésie.

En apprenant à Osterode, où il se trouvait, la prise de Schweidnitz, l'Empereur fort satisfait écrivit lui-même le 23 février au prince Jérôme pour lui dire que son intention était qu'on démolît promptement Breslau, Brieg, Schweidnitz et que Glogau fût seul conservé.

« Il est nécessaire, ajoutait Napoléon dans sa lettre, que vous ayez toujours l'œil sur Glogau, et que vous ayez soin que cette place soit toujours parfaitement approvisionnée en munitions de guerre et de bouche, car il est telle hypothèse où il est possible que toute la Silésie vienne à être évacuée, hormis ce point. Je vous le répète, ne perdez point de vue que c'est sur Glogau que vous devez porter insensiblement vos arsenaux, vos magasins et votre artillerie. » Cette dépêche fixa tout naturellement l'attention du jeune prince sur Glogau; mais, deux jours après, il reçut une nouvelle lettre de son frère; et cette lettre, lui annonçant la bataille d'Eylau, les pertes qu'on y avait faites, l'espérance que la division bavaoise appelée en Pologne, était en route et prête à arriver à Varsovie, contenait ces mots : *Je n'attache aucune importance à la place de Kosel, ni aux places de la Silésie, je vous ai mandé de faire démolir Schweidnitz, Breslau et Brieg, et de tout*

« concentrer sur Glogau, d'approvisionner cette place
 « et de la tenir en bon état. Je vous prie de me faire
 « connaître quelle est la force nécessaire pour garder
 « Glogau, me maintenir maître de la Silésie et con-
 « tenir le pays et le prince de Pless. Les Wurtember-
 « geois ne seraient-ils pas suffisants pour cela? Si cela
 « est, laissez le commandement des Wurtembergeois
 « au général Vandamme, avec l'instruction que je viens
 « de vous donner, et avec la division bavaroise qui vous
 « reste, tenez-vous prêt à vous porter sur Posen. Avant
 « votre arrivée vous recevrez de nouveaux ordres, et
 « ferez là la grande guerre; mais il faut que le gé-
 « néral Vandamme avec les troupes que vous lui
 « laisserez, se charge de se maintenir maître de
 « Schweidnitz et de réprimer les incursions de l'en-
 « nemi. »

Ces deux lettres ne parvinrent à Jérôme que le 3 mars, il y répondit immédiatement: « Puisque Votre
 « Majesté n'attache aucune importance aux places de
 « Kosel et de Neiss, j'ai donné ordre que, vu les inon-
 « dations qui empêchaient d'ouvrir les tranchées et
 « d'établir les batteries, l'on eût à embarquer sur
 « l'Oder toute l'artillerie de siège de ces deux places,
 « pour la faire venir à Breslau, et de la descendre
 « jusqu'à Glogau. Il faut huit jours pour que tous ces
 « ordres aient leur exécution. La place de Glogau
 « exige une garnison de 5,000 hommes au moins.
 « J'ai ordonné que 3 bataillons d'infanterie légère de
 « Wurtemberg et un régiment de ligne fussent diri-

« gés sur cette place. Ils y seront rendus le 8. J'ai
 « ordonné en même temps au général de Deroy de
 « rassembler toute sa division sur la rive gauche de
 « l'Oder, et de me prévenir du jour où toute l'artil-
 « lerie de siège pourra être embarquée et lui prêt à
 « marcher. Je suppose que ce sera le 8. Les Wur-
 « tembergeois ne sont pas suffisants pour garder
 « Breslau, Glogau, Schweidnitz, Brieg et maintenir
 « le pays contre les incursions du prince de Pless.
 « Ils n'ont de bon que leurs quatre bataillons d'in-
 « fanterie légère, le reste Le pays
 « est mal disposé pour nous, il s'y trouve plus de 10
 « mille soldats ou officiers qui n'attendent qu'un mo-
 « ment pour remuer. Le général Vandamme ne serait
 « point l'homme à laisser en Silésie, son nom y est
 « en horreur. Je ne parlerai pas à Votre Majesté du
 « général Dumuy. Elle le connaît sans doute mieux que
 « moi. Je prierai Votre Majesté, puisqu'il n'y a plus
 « rien à faire en Silésie, de me rappeler, de ma per-
 « sonne, et de me donner un commandement quel-
 « conquise à son armée. »

Ces dispositions prises par le commandant en chef du 9^e corps paraissent une conséquence toute naturelle des lettres de l'Empereur. Garder Glogau, y rassembler les moyens nécessaires pour conserver cette place qui ne devait pas être évacuée, attacher peu d'importance aux autres forteresses de la Silésie, les faire démanteler, demander le nombre de troupes nécessaire pour garder la province, il semble que cela

sous-entend l'ordre de mettre à Glogau une garnison capable de la défendre, d'abandonner les sièges de Kosel et de Neiss, et de rassembler le reste des troupes pour être prêt à marcher en Pologne. Napoléon ne jugea pas ainsi les choses. Il fut fort étonné et mécontent de la précipitation de son frère, oubliant qu'il n'aimait pas à attendre l'exécution de ses volontés, quand il les avait manifestées. Il lui écrivit le 13 mars : « Mon frère, en lisant avec attention « votre lettre du 3 mars, je vois que vous avez envoyé « la moitié des Wurtembergeois à Glogau. Cette mesure me paraît une folie. C'est paralyser sans raison « ces troupes. »

« Il faut au contraire les réunir à Breslau, en « laissant à Glogau mille ou douze cents hommes pour « garder cette place, etc., etc. Puisque les Wurtembergeois ne peuvent suffire pour garder la Silésie « et qu'il faut encore la division de Deroy, j'aurais « tout autant aimé que vous eussiez continué le siège « de Neiss, etc., etc. Vous agissez beaucoup trop vite « et vous étiez toujours à temps de lever les sièges de « Kosel et de Neiss. Si en les levant vous aviez pu me « donner 8 mille hommes disponibles, vous auriez pu « comprendre que ma lettre vous autorisait à le « faire, etc. »

En écrivant cette troisième lettre, l'Empereur ne se souvint pas de deux choses : 1° c'est qu'il n'aimait sous aucun prétexte, voir différer l'exécution d'ordres qui étaient presque toujours d'une portée immense.

2° c'est qu'il avait écrit à son frère que Glogau était la seule place de Silésie qui, dans une hypothèse d'évacuation, ne devait pas être abandonnée, et qu'il n'attachait aucune importance aux autres places de la province.

Nous reconnaissons cependant que s'autorisant de cette phrase de la lettre du 25 : « *Si cela est, laissez « le commandement des Wurtembergeois au général « Vandamme, etc.,* » le prince Jérôme aurait pu ne rien changer à ses dispositions devant Kosel et Neiss, puisque *cela n'était pas*, c'est-à-dire, puisque les Wurtembergeois n'étaient pas assez forts pour garder seuls la Silésie, mais d'un autre côté, l'Empereur n'avait paru exiger pour Glogau une garnison capable de défendre la place. Or, pour jeter 5,000 hommes dans cette ville il fallait nécessairement annuler ou la division bavaroise ou la division wurtembergeoise.

Telles furent les causes qui firent convertir en blocus les sièges de Kosel et de Neiss. Habituellement les lettres de l'Empereur étaient nettes, précises et ne donnaient lieu à aucune fausse interprétation, cette fois, fort malheureusement il n'en fut pas ainsi, et le commandant en chef du 9^e corps ne fut coupable que d'avoir tenu à exécuter trop rapidement ce qu'il croyait être la pensée de l'Empereur. Toutefois il eut quelques doutes sur la véritable signification de cette pensée, puisqu'au lieu de rappeler immédiatement à Breslau toutes ses forces pour les concentrer et se tenir prêt à marcher avec les Bava-

il se contenta de détacher 2,500 hommes de la division wurtembergeoise à Glogau, laissant au blocus devant Neiss 3,300 fantassins avec 2 régiments de cavalerie ; et à celui de Kosel 3,000 hommes sous les ordres du général Raglowich. Un corps de 6,000 hommes, infanterie et cavalerie, commandé par le général de Deroy, fut réuni en même temps à Breslau ; et, dans cette position, il écrivit à son frère le 7 mars, qu'il attendait de nouveaux ordres. En supposant au reste que le Prince eût interprété différemment les intentions de son frère et qu'il eût continué les sièges de Kosel et de Neiss, quelques jours après, il eût fallu cesser les attaques, car le général Songis, commandant en chef l'artillerie de la grande armée, prescrivit au général de Pernety d'expédier *immédiatement* à Custrin un parc de 100 bouches à feu, savoir : 40 pièces de vingt-quatre, 20 de douze, 24 obusiers, 16 mortiers, avec un quart d'affûts de rechange, parc destiné au siège de Dantzic. Or, il était impossible d'exécuter cet ordre et de conserver devant Kosel et Neiss le matériel de gros calibre qu'on y avait envoyé de Breslau, de Brieg et de Schweidnitz.

Nous terminerons notre aperçu sur cette affaire par cinq lettres : deux du major général et trois du prince Jérôme ; celles de ce dernier exposent la situation générale de la province et font connaître l'état des forces réelles dont disposait le commandant en chef du 9^e corps.

Osterode, le 11 mars 1807, à trois heures du matin.

A. S. A. I. *Le prince Jérôme Napoléon.*

« L'Empereur, mon Prince, regrette que vous ayez
 « fait le lever le siège de Kosel et de Neiss, parce que
 « vous prétendez que les troupes employées à ces deux
 « sièges, sont nécessaires pour conserver la Silésie.
 « Alors, S. M. pense qu'il valait autant continuer les
 « deux sièges qui offraient un jour ou l'autre l'espoir de
 « se débarrasser de ces garnisons. Vous dites qu'il faut
 « 5 mille hommes pour la garnison de Glogau ; l'Em-
 « pereur au contraire, pense qu'un millier d'hommes
 « suffit. Après cela, il reste à savoir ce qu'il faudrait
 « en infanterie, cavalerie et artillerie, pour former un
 « corps d'observation qui se porterait partout contre les
 « partisans et contre les excursions de la garnison de
 « Glatz, etc., si un corps de 7 à 8 mille hommes suffisait,
 « il vous resterait encore une division de 7 à 8 mille
 « hommes pour venir à l'armée et avec laquelle vous
 « vous y rendriez ; le général Dumuysuffrait pour gar-
 « der la Silésie. Cependant V. A. ne doit ordonner
 « aucun mouvement, et elle doit préalablement répon-
 « dre à toutes les questions ci-dessus : L'intention de
 « S. M. n'est point d'évacuer Breslau, et par là se
 « priver des ressources de ce pays.

« L'intention de l'Empereur, Prince, est que vous
 « fassiez choisir une centaine de pièces, comme canons
 « et mortiers, propres à un siège, S. M. ordonne qu'on

« les embarque à Glogau et qu'on les dirige sur Custrin ;
 « elles pourront devenir utiles pour le siège de Dantzig.

« Le major général,

« Alex. BERTHIER. »

*Le prince Jérôme Napoléon à monsieur le maréchal
 prince de Neuchâtel.*

Breslau, 17 mars.

« Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse
 « m'écrit en date du 11 mars, et j'y répons de suite ;

« 1° Par une lettre du 25 février, Sa Majesté m'or-
 « donne d'évacuer insensiblement sur Glogau l'artil-
 « lerie, les munitions et les magasins qui étaient à
 « Breslau, à Brieg et à Schweidnitz, parce qu'il y avait
 « telle hypothèse où l'on pourrait être obligé d'éva-
 « cuer la Silésie ; 2° de faire détruire les fortifications
 « de Schweidnitz et Brieg ; Brieg est entièrement
 « démantelé, Schweidnitz est déjà une place ouverte
 « et tout s'évacue insensiblement sur Glogau.

« D'après une lettre de Votre Altesse du 12 mars, que
 « je reçois aujourd'hui, elle m'ordonne d'envoyer à
 « Varsovie, le 4^e et le 14^e de ligne, le bataillon de chas-
 « seurs de Braun et la batterie d'artillerie légère de
 « Wandoven des troupes bavaroises.

« Il ne reste donc que 6,888 hommes d'infanterie
 « bavaroise, et 700 de cavalerie ; 6,380 d'infanterie

« wurtembergeoise et 850 de cavalerie : Total 13,267
 « fantassins, 1,550 chevaux. Il faudrait la totalité de
 « la division du Wurtemberg pour faire le siège de
 « Neiss et laisser 1,000 hommes en garnison à Glo-
 « gau. 6,000, au moins seraient nécessaires pour
 « assiéger Kosel, il ne me resterait donc pas un soldat
 « pour garder Breslau, Schweidnitz et Brieg et em-
 « pêcher les partisans de faire des excursions.

« Tel est, monsieur le Maréchal, l'état du personnel.
 « Voici celui du matériel.

« Il n'existe pas assez de munitions d'artillerie et
 « de pièces de vingt-quatre pour compléter en tota-
 « lité le parc de siège de 100 bouches à feu approuvi-
 « sionnées à 800 coups par pièce, qui va se former à
 « Glogau et descendre à Custrin. Monsieur le gé-
 « néral de Songis demande pour ce parc : 1° 40 pièces
 « de vingt-quatre et leurs approvisionnements à 800
 « coups. Il faudrait 32,000 boulets, et il n'en existe en
 « Silésie que 40,000, y compris ceux qui sont dans
 « la place de Glogau, pour la défense de laquelle le
 « général Verrières en demande 15,000.

« Si je n'avais pas converti en blocus le siège de
 « Neiss, il eût été impossible de former l'équipage
 « de siège demandé, dont une grande partie est déjà
 « rendue à Glogau. Ainsi, Votre Altesse verra en
 « résultat que je ne puis que bloquer Neiss et m'as-
 « treindre à observer Kosel sur la rive gauche, ayant
 « toujours soin d'avoir un régiment de cavalerie et
 « un bataillon d'infanterie légère qui, sous les ordres

« du général Lefebvre, parcourent le pays pour le
« préserver des tentatives des partisans.

« Je n'ai dans ce moment à Breslau et ne puis y
« conserver que trois bataillons d'infanterie et un
« régiment de cavalerie.

« Le pays d'ailleurs demande à être fortement
« contenu, les habitants étant disposés à ne rien faire
« qu'ils n'y soient contraints par la force.

« Je ne puis répondre au dernier article par
« lequel Votre Altesse m'observe que le général
« Dumuy suffirait seul pour garder la Silésie, Votre
« Altesse a sans doute jugé cet officier général
« longtemps avant moi.

« Il serait bien malheureux pour moi, que pour
« être appelé à faire la grande guerre, et par con-
« séquent à trouver les occasions d'acquérir de la
« gloire, il fût indispensable que j'eusse des Bava-
« rois sous mes ordres. J'avoue, tout en leur rendant
« la justice qu'ils méritent, que ce ne sont pas les
« troupes que je désirerais commander dans de grandes
« occasions. Ils ne m'entendent point, et leur flegme
« allemand ne leur permet pas de partager les senti-
« ments et l'ardeur qui m'animent.

« Agréez, etc.

« JÉRÔME NAPOLÉON. »

Breslau, le 18 mars 1807.

« Monsieur le maréchal prince de Neuchâtel,
« j'ai reçu hier à midi les deux lettres que Votre

« Altesse m'a écrites le 12. J'ai donné de suite l'or-
« dre au 4^e régiment de ligne et au bataillon des
« chasseurs de Braun, qui sont devant Kosel, de
« passer l'Oder à Krappitz et de se rendre à Varsovie,
« où ils arriveront le 5. J'ai également donné ordre
« au 14^e de ligne, qui est en garnison à Schweidnitz,
« de se rendre à Breslau, d'où il partira après demain
« avec 6 pièces d'artillerie légère, et arrivera aussi
« le 5 à Varsovie. Je l'ai fait remplacer à Schweidnitz,
« par le 10^e de ligne.

« En écrivant à Votre Altesse, qu'il fallait 5,000
« hommes de garnison à Glogau, je sous-entendais
« pour défendre cette place, mais non pour la gar-
« der. J'y ai laissé 1,000 hommes de garnison.

« Agréez. etc.

« JÉRÔME NAPOLÉON. »

Osterode, le 22 mars 1807.

*A. S. A. I. le prince Jérôme Napoléon,
commandant le 9^e corps.*

« L'Empereur, mon Prince, n'a pas trouvé dans
« votre lettre du 18 la réponse catégorique aux ques-
« tions que je vous ai faites en son nom. En consé-
« quence S. M. vous charge de répondre aux questions
« suivantes :

« Combien faut-il de troupes pour tenir en respect
« les garnisons de Glatz, Neiss, Kosel, et contenir la
« Silésie, de manière à pouvoir continuer de profiter de

« ses ressources. Votre Altesse dit bien dans sa lettre qu'il
 « faut 6,000 hommes pour le siège de Neiss, 6,000 pour
 « le siège de Kosel et 4,000 pour contenir la Silésie; mais
 « il nes'agit pas de faire le siège de ces places, mais bien
 « d'en contenir les garnisons. Il est important que Votre
 « Altesse réponde à ces questions, afin que l'Empereur
 « puisse savoir de combien il peut affaiblir le corps d'ar-
 « mée qui est en Silésie, sans se priver des ressources
 « de cette province. Nous avons ici un millier d'hommes
 « qui n'ont plus ni chevaux ni selles; faites-moi con-
 « naître si, en les envoyant à Breslau ou à Glogau, vous
 « pourrez leur procurer les chevaux et les selles; ces
 « troupes ont leurs armes. »

« Le major général,

« Mal Alex. BERTHIER. »

Breslau, le 28 mars 1807.

Le prince Jérôme Napoléon au major général.

« Monsieur le maréchal prince de Neuchâtel,

« J'ai reçue les lettres que Votre Altesse m'a écrites en
 « date des 19, 21 et 22 mars. Elle m'observe dans celle
 « du 22 que je ne réponds pas catégoriquement aux
 « questions qu'elle m'a faites au nom de Sa Majesté :
 « Combien faut-il de troupes pour tenir en respect
 « les garnisons de Glatz, Neiss, Kosel, et contenir la

« Silésie de manière à pouvoir continuer à profiter
 « de ses ressources?

« Pas moins de 14 mille hommes d'infanterie et
 « 2 mille de cavalerie. Il me reste actuellement, après
 « avoir expédié 2 régiments d'infanterie et un régi-
 « ment de cavalerie de Wurtemberg, 12,335 hommes
 « d'infanterie et 1,200 chevaux, aussi ne pouvant
 « pas bloquer strictement Kosel, nous ne tirons
 « aucune ressource de tous les Cercles qui sont en
 « arrière de cette place; et je puis assurer à Votre
 « Altesse qu'il n'y a point un homme qui ne soit
 « employé aussi utilement qu'il est possible.

« J'écris par ce même courrier à Sa Majesté qu'elle
 « peut envoyer les mille hommes de cavalerie à pied,
 « je les ferai monter d'une manière ou de l'au-
 « tre, etc., etc. »

Résumons en peu de mots la position dans laquelle
 se trouvait à la fin de mars le 9^e corps, sa force et
 les obligations imposées à son commandant en chef.

Toute la division de Wrède avec son artillerie de
 campagne était au 5^e corps de la grande armée. Le
 17 mars, le 4^e de ligne et le bataillon léger des chas-
 seurs de Braun de la 1^{re} bavaroise, étaient partis du
 blocus de Kosel pour se rendre à Varsovie à marches
 forcées. Le régiment wurtembergeois de Seckendorf
 avait quitté le blocus de Neiss pour escorter de Bres-
 lau à Thorn en passant par Glogau un convoi d'ar-
 gent. La brigade de cavalerie du général Lefebvre,
 composée des 2^e de dragons, 3^e de cheveu-légères et

de l'escadron de réserve du dernier régiment passé sous le commandement du général Mezzanelli, avait suivi la 2^e division d'infanterie au 5^e corps. Le général Montbrun avait été prendre le commandement d'une brigade de la cavalerie du 5^e corps. Le régiment des cheveu-légers de Wurtemberg était en route pour Thorn, éclairant la marche du convoi conduit par le régiment de Seckendorf.

Il restait en Silésie avec le prince Jérôme :

1^o A Breslau, les 1^{er} de ligne bavarois, fort de 1,500 fantassins et 2^e de cheveu-légers de la même nation, présentant 300 chevaux ;

2^o Au blocus de Kosel, les 5^e de ligne bavarois et le bataillon léger Delamotte, environ 2,000 hommes d'infanterie, plus 250 chevaux du 1^{er} de dragons et 100 de l'escadron de réserve de ce régiment ;

3^o Devant Neiss, ou au corps d'observation avec le général Lefebvre, 5,600 hommes d'infanterie wurtembergeoise, et 180 chevaux du 1^{er} de chasseurs ;

4^o En garnison à Glogau, 500 fantassins, 450 cavaliers des régiments de Konig et 1^{er} cheveu-légers de Wurtemberg ;

5^o En garnison à Schweidnitz, 1,500 hommes du 10^e de ligne bavarois ;

6^o En garnison à Brieg, 1,600 hommes du 6^e de la même nation.

L'artillerie légère de la 1^{re} division bavaroise était devant Kosel dans les villages sur la rive gauche de l'Oder, sauf la batterie de réserve qui se trouvait à

Brieg. L'artillerie wurtembergeoise était devant Neiss. Les 200 hommes d'artillerie française, ainsi que 100 hommes du génie sur les 188 appartenant au 9^e corps, se trouvaient répartis dans Breslau, Schweidnitz et Brieg, pour la démolition des fortifications de ces places.

Quelques centaines de fantassins étaient détachés à la conduite des prisonniers et aux équipages ; 2,000 environ étaient aux hôpitaux.

Ainsi donc, le commandant en chef du 9^e corps, n'avait plus à la fin de mars 1807, par suite des demandes successives de l'Empereur et de l'envoi en Pologne d'une partie de ses troupes, que 14 mille hommes d'infanterie, 1,400 de cavalerie, 1,500 d'artillerie, 100 du génie, total 16,700 combattants de toutes armes.

C'est avec ces troupes encore jeunes et peu formées, ménagées d'ailleurs par leurs généraux qui, d'après les instructions secrètes qu'ils avaient reçues de leurs souverains, devaient chercher à les conserver en cas de revirement politique ; c'est, disons-nous, avec ces faibles ressources en personnel, que le prince Jérôme était chargé de contenir une province dont toute la partie montagneuse était encore au pouvoir de l'ennemi, dont les habitants nous étaient naturellement contraires. Au-dessus de sa tête se trouvait suspendue comme une épée de Damoclès, la crainte de voir l'Autriche brisant une neutralité qui lui pesait, venir faire irruption sur la Silésie. Ajoutons à cela que le

9^e corps réduit de moitié était éloigné de plus de 40 lieues de la grande armée et pour ainsi dire isolé complètement. Si donc, le cabinet de Vienne se décidait à joindre ses armes à celles de la Prusse et à donner l'ordre à ses armées de franchir les frontières de Bohême, les 16 mille Bavaurois et Wurtembergeois dispersés de Kosel à Glogau pouvaient être coupés, tournés et enlevés avant d'avoir eu le temps de recevoir de la Pologne le moindre secours.

Jérôme voyait le danger et veillait sans cesse pour le conjurer autant que possible; l'Empereur, mieux informé de la position critique dans laquelle il se trouvait et très satisfait des ressources de toutes natures que les soins de son jeune frère procuraient à ses troupes en Pologne, ne tarda pas à lui rendre pleine et entière justice, il mit le 4 avril au 69^e bulletin ces mots remarquables :

Le prince Jérôme, commandant des troupes en Silésie, fait preuve d'une grande activité et montre les talents et la prudence qui ne sont, d'ordinaire, que les fruits d'une longue expérience.

LIVRE SIXIÈME.

NEISS.

Démantèlement des places de Breslau, Schweidnitz et Brieg. — Investissement de Neiss par Vandamme. — Situation de cette place en 1807. — Sa garnison. — État dans lequel se trouvaient ses fortifications. — Commencement des travaux d'attaque. — Le siège est converti en blocus. — Le comte de Görtzen, nouveau gouverneur, arrive en Silésie et fait des levées dans la province. — Mesures du prince Jérôme pour s'opposer à ce recrutement de l'ennemi. — Le corps d'observation du général Lefebvre est renforcé. — Premières tentatives du comte de Görtzen. — Il est repoussé. — Reprise du siège de Neiss. — Tentative de la garnison de Kosel. — Affaire du prince Sulkowsky. — Siège et bombardement de Neiss du 14 avril au 29 mai. — Attaque de vive force du fort Blockauss. — Capitulation de la place. — Réflexions.

Le mois de mars 1807 avait été employé presque tout entier à des mouvements nécessités par les nouvelles dispositions ordonnées par l'Empereur. Nous avons expliqué, au livre précédent, comment le

prince Jérôme s'était vu contraint de convertir en blocus les sièges de Neiss et de Kosel ; comment, pour exécuter la volonté de son frère, il avait rappelé à Glogau une partie de ses troupes auxquelles il avait prescrit ensuite de retourner à leurs divisions respectives ; comment, obligé d'expédier à Thorn, Varsovie et Dantzig un matériel considérable de siège, il avait fait revenir les pièces de gros calibre, les avait concentrées à Glogau pour les diriger de là sur Custrin. Deux autres opérations l'avaient encore retenu à Breslau : le soin d'envoyer en Pologne une partie de ses troupes, et d'organiser le départ pour la grande armée des convois d'argent, de munitions de guerre et de bouche. La Silésie, comme on le voit, était d'une grande utilité ; la partie conquise de cette province servait par ses ressources à alimenter la guerre contre la Prusse, et les soldats des souverains nos alliés, après avoir été utilisés pour s'en emparer, comblaient les vides que le canon russe faisait dans nos rangs.

Aussitôt après la prise de Breslau, l'Empereur avait prescrit de démanteler les places de la province, à l'exception de Glogau. Jusqu'alors les opérations successives contre Schweidnitz, Brieg, Kosel et Neiss avaient occupé d'une manière trop utile le peu de soldats du génie et de l'artillerie du 9^e corps, pour que le commandant en chef voulût les distraire des travaux de siège et les employer à détruire les fortifications ; mais quand il eut donné l'ordre de se borner à bloquer

ces deux dernières places, il retira aux divisions de Seckendorff et de Deroy les escouades de troupes du génie, et le général de Pernety eut mission de procéder sans retard à la démolition de Brieg et de Schweidnitz. Déjà Breslau était rasé ; Brieg ne donna pas beaucoup de peine, mais il n'en fut pas de même de Schweidnitz pour laquelle il fallut du temps et des dépenses assez considérables. Le 5 mars, 800 prisonniers furent employés avec une cinquantaine de mineurs prussiens, restés dans la place, à combler les fossés. Le lendemain, 2,000 ouvriers furent occupés aux lunettes de Schœnbrunn et de Jauernick, puis on attacha le mineur au fort étoilé de Garten, et ensuite on fit sauter la partie correspondante du corps de place, en sorte qu'elle se trouva ouverte sur ce point.

Nous allons faire maintenant un pas rétrograde et revenir aux sièges de Neiss et de Kosel.

Le 23 février, après une marche dont nous avons expliqué le motif et le but, Vandamme se présenta devant Neiss avec ce qui lui restait de la division wurtembergeoise. Cette place, située sur la rive droite de la rivière de ce nom, affluent de gauche de l'Oder, était avec Glatz et Silberberg le dépôt des troupes prussiennes en Silésie. La majeure partie des forces du prince de Pless et presque toute son artillerie de campagne y étaient renfermées ; elle présentait de très grandes ressources de toute espèce. Il était difficile d'en évaluer exactement la garnison, parce qu'à chaque instant l'ennemi en tirait des détachements pour

ses petites expéditions ; cependant , au moment où les Wurtembergeois arrivèrent sous son canon, elle n'avait pas moins de 6,000 hommes de bonnes troupes enfermés dans ses murs (1).

En 1807, la ville de Neiss était forte et capable d'une longue résistance. Sur la rive gauche de la Neiss se trouvait une partie nouvellement bâtie, appelée Friederichstadt, contenant les casernes et presque tous les établissements militaires nécessaires à la garnison. Les fortifications de la place consistaient :

1° En une première enceinte bastionnée, avec une fausse braye et des cavaliers dans l'intérieur des bastions : ces ouvrages n'étaient pas revêtus :

2° En une deuxième enceinte formée par un système de contre-gardes et de demi-lunes unies entre elles par des flancs rentrants : cette deuxième enceinte

(1) Neiss fut assiégée en 1741 par le Grand Frédéric. Ce prince se présenta le 17 janvier devant la place, fit sommer le gouverneur comte de Brown, qui, pour toute réponse, ordonna de tirer sur l'officier prussien. Le roi prescrivit alors de commencer l'établissement des batteries; le 19 il foudroya la ville; mais il fut forcé d'en lever le siège quelques jours après. Les Autrichiens profitèrent de ce moment de répit pour se ravitailler et augmenter les fortifications. Vers le mois d'octobre, Frédéric ayant envoyé un nouveau corps, commandé par le prince d'Anhalt-Dessau pour assiéger la place, elle fut serrée de si près et battue si vigoureusement en brèche à partir du 27, qu'au bout de trente-six heures le commandant craignit de se voir enseveli sous un monceau de ruines et capitula. La garnison sortit avec les honneurs de la guerre.

avait son escarpe et sa contrescarpe revêtues : les deux enceintes étaient défendues par une enveloppe en terre qui régnait sur toute la longueur des ouvrages et était précédée d'un avant-fossé. Elle était d'une défense facile :

3° En défenses accessoires et ouvrages situés sur la rive gauche de la Neiss.

La première enceinte, composée de dix bastions réguliers, avait la forme d'un pentagone régulier légèrement arrondi à ses angles. Sur les courtines des bastions 4, 6, 8 et 10 se trouvaient des ponts en bois faisant communiquer la première enceinte avec la deuxième. En arrière de la ligne des bastions, entre les maisons de la ville et les fortifications, régnait un petit fossé. Celui du corps de place était large, assez profond et toujours plein d'eau.

La seconde enceinte était séparée de la troisième ou enveloppe en terre dont nous avons parlé plus haut, par un fossé très étroit dans la partie de la place située en amont de la rivière. Cette dernière avait également en avant d'elle un fossé rempli d'eau, profond et surtout très large : devant lui on ne trouvait ni chemin couvert ni glacis ; seulement vis-à-vis le bastion n° 5 une flèche en terre et un système de redans avec glacis couvrant en aval les bastions n° 10 et 1. Quatre ponts, dont trois en pierre et un en bois avec pont-levis en bois, donnaient accès sur la campagne.

On inondait, par le moyen de plusieurs écluses en-

fermées dans les fortifications le terrain compris entre la Neiss et le village de Biélau, sur la rive droite, ainsi que tout ce qui était sur la rive gauche jusqu'au pied des hauteurs du camp retranché, et l'on faisait monter les eaux dans les fossés et les avant-fossés de manière à ce qu'elles eussent 3 à 4 mètres de profondeur. Quelques ouvrages détachés se trouvaient placés dans l'inondation. L'un d'eux, nommé le fort de Blockaus, prenait des revers sur les bastions n^{os} 5 et 6, et gênait beaucoup les approches de ce côté.

La partie, située sur la rive gauche de la Neiss, était défendue par un fort étoilé, bien revêtu avec escarpe et contrescarpe, appelé fort de Prusse, qui se liait à la rivière par une ligne continue flanquée de quelques redans. C'était ce qui formait l'enceinte de la Friederichstadt. Une autre ligne bastionnée et beaucoup plus grande étendait sa gauche jusqu'à l'inondation, et sa droite vers la basse Neiss. Elle enfermait un espace considérable nommé camp retranché, et présentait comme une vaste ligne brisée tout hérissée de saillants et de rentrants. Elle s'appuyait à gauche à une redoute dite de Karnickel : le premier saillant était défendu par le fort étoilé, un des rentrants par un fort également étoilé mais plus petit, dit Bombardick. Les autres parties étaient composées d'une redoute carrée, appelée de Capelberg et de quatre bastions. Tout ce vaste développement avait des glacis, des galeries et des contre-mines. Une autre ligne droite partait d'un des saillants du fort de Prusse, et allant aboutir

à la Neiss, deux redoutes carrées, la première tenant le milieu de cette ligne, la seconde placée comme réduit au milieu d'une île située devant les bastions n^{os} 8 et 9, une dernière et longue ligne ou retranchement en terre allant joindre le fort de Blockaus, complétaient les défenses de la rive gauche.

La place pouvait être considérée comme susceptible d'une longue résistance ; mais, pour cela il fallait 8 à 10 mille hommes de garnison à cause du développement immense de ses fortifications. Ses inondations et ses fossés pleins d'eau faisaient sa plus grande force. Elle avait pour gouverneur le lieutenant-général de Stensen, pour commandant, le général major Wéger ; tous deux très décidés à bien faire leur devoir.

Le général Vandamme, après avoir quitté les positions de Munsterberg et d'Ottmachau, le 23 février à 7 heures du matin, s'était dirigé vers le fort de Prusse. Arrivé à 10 heures devant le camp retranché de la Friederichstadt, il avait trouvé un corps ennemi de 1,000 hommes d'infanterie et de 400 cavaliers qui, à la suite d'un léger combat ou plutôt après une simple démonstration, était rentré dans les fortifications, laissant entre les mains des Wurtembergeois quelques prisonniers et plusieurs déserteurs. A onze heures, tous les postes prussiens avaient été repliés et le camp retranché investi complètement. Le général prit immédiatement position à portée de canon de la place, et reconnut lui-même les forts et le camp, puis il

disposa ses troupes de la manière suivante. Du côté d'Ottmachau, occupant les villages de Stephansdorf, Rieglitz et Glumpenau, sur la rive gauche de la Neiss, la majeure partie de l'infanterie de sa division ; un régiment de cavalerie à Grunau, et un régiment d'infanterie à Blumenthal sur la rive droite. L'ennemi ayant détruit les ponts d'Ottmachau et de Woit, il en fit établir un entre ce dernier village et Glumpenau, et y plaça une forte garde de manière à pouvoir se porter au besoin sur l'une ou l'autre rive. Le pays sur la rive droite était tellement inondé, à cause du dégel qui s'était déclaré depuis quelques jours, qu'il y avait impossibilité d'ouvrir la tranchée et d'établir des batteries de ce côté. Vandamme voulut attaquer d'abord le camp retranché, et faire après le siège de la place ; il demanda au commandant en chef du 9^e corps un régiment pour ce projet (1), mais le Prince, craignant de perdre trop de monde devant la Friederichstadt, et pensant qu'en agissant ainsi on compliquait inutilement les difficultés, refusa d'obtempérer à ce désir, d'autant qu'une fois maître du camp, il fallait battre la place de la rive gauche et exécuter un passage de rivière de vive force, si l'on en venait à un assaut.

Le prince Jérôme avait raison ; car, bien que tout le terrain en avant du camp retranché fût très mamelonné et offrit beaucoup d'avantages pour les attaques, la prise

de ce camp et du fort de Prusse qui demandait tout l'appareil d'un siège n'entraînait pas la reddition de la place. En proposant d'adopter ce parti, Vandamme s'était laissé emporter par sa bouillante ardeur ; craignant d'être obligé de différer de quelques jours l'ouverture de la tranchée si on la traçait sur la rive droite, puisque le pays était inondé, il avait préféré une difficulté de plus à vaincre à une inaction qui n'allait pas à son courage. Néanmoins le Prince, dans le but d'opérer une diversion et d'attirer une partie des feux de l'ennemi sur ce point, autorisa l'ouverture d'une petite parallèle devant le fort de Prusse ; mais la véritable attaque fut déterminée sur les fronts de la porte de Neustadt, entre le village de Neuland et la forteresse, à 560 mètres et vis-à-vis les bastions n^{os} 3, 4, 5 et 6 sur un développement de 1,800 mètres environ. Le terrain où l'on avait à cheminer était une plaine assez belle, et offrait beaucoup de difficultés ; cependant, comme les attaques dirigées de ce côté amenaient réellement et inévitablement l'occupation de la ville, ce parti parut préférable et fut adopté.

Vandamme, en attendant l'arrivée de l'équipage de siège envoyé de Schweidnitz par les soins du général de Pernety, fit passer sur la rive droite de la Neiss une partie de ses troupes, ne laissant sur la rive gauche que celles strictement indispensables pour la fausse démonstration sur le camp retranché. Le 27, l'ennemi trompé sur nos projets, brûla les villages de Heyders-

(1) Pièces justificatives du livre vi, n^o 1.

hoff, Mœhren-Gafsen de la rive gauche qui se trouvaient sous son canon.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, les reconnaissances étant terminées, le point d'attaque bien convenu, la première parallèle et l'emplacement des batteries tracés, les travailleurs furent menés sur le terrain et les travaux commencés sans que l'assiégé y mit le moindre obstacle et même s'en aperçût. Pendant ce temps, on l'occupait sur la rive gauche par une fusillade qui se renouvelait sans cesse devant le camp retranché et sur divers points à la fois. La gauche de cette première parallèle s'appuyait à la route de Biélau, et la droite se prolongeait jusqu'au delà de celle de Neustadt. Par cette disposition, on embrassait les prolongements des ouvrages qu'il fallait ricocher.

Le 2, au petit jour, les Prussiens reconnurent enfin qu'ils avaient été trompés par une fausse attaque devant la Friederichstadt, et que la véritable se faisait sur la rive droite. Ils ouvrirent un feu des plus vifs et blessèrent quelques hommes. Le 3, malgré le mauvais temps, malgré les difficultés du terrain, et quoiqu'une partie des soldats fût obligée de travailler dans l'eau, la tranchée se trouva fort avancée; les batteries étaient même toutes prêtes à recevoir l'artillerie de siège attendue le lendemain. Un jeune officier français, le lieutenant du génie Mathieu, qui donnait de grandes espérances, fut emporté par un boulet au moment où il dirigeait les travaux. Le

lendemain, au lieu du matériel qu'il espérait, Vandamme reçut par un officier d'ordonnance l'ordre du Prince d'envoyer tout de suite à Glogau un régiment de ligne et trois bataillons d'infanterie légère pour y tenir garnison, de convertir le siège de Neiss en blocus et de rester devant cette place avec le reste de la division de Wurtemberg, de faire diriger, sans perdre de temps, sur Brieg le parc de siège qui arrivait, de venir de sa personne à Breslau pour retourner ensuite à Neiss, de transmettre au général Montbrun, commandant le corps d'observation du côté de Strehlen, l'avis qu'il eût à se rendre à Varsovie pour y prendre le commandement d'une brigade de la cavalerie légère du 5^e corps.

Le même jour, tandis qu'on se disposait à exécuter ces divers ordres, la garnison de Friederichstadt et du fort opéra une sortie contre le village de Stephansdorff: 500 fantassins et 300 cavaliers ivres, formés en colonne d'attaque, se présentèrent sur la route, mais, repoussés par les troupes de la brigade de Schrœder avec perte de quelques hommes, ils furent contraints de rentrer brusquement dans les fortifications de la rive gauche (1). Les Prussiens, étonnés de voir cesser les travaux à la tranchée, ne tardèrent pas à en connaître le motif. Ils s'enhardirent de notre inaction forcée, et, le 8 mars à sept heures du matin, toute la cavalerie, 400 chevaux, soutenue par 500 hommes d'infan-

(1) Pièces justificatives du livre VI, n° 2.

terie et une pièce de canon se précipitèrent sur une compagnie de chasseurs en position à Schilder, entre les villages de Stephansdorff et de Glumpenau. Cette compagnie, commandée par le capitaine Brussels, fit une très belle résistance; mais écrasée par le nombre elle perdit une grande partie de son monde; son chef, blessé mortellement, fut mené à Neiss où il mourut. L'ennemi regagna la place avant qu'on eût pu l'atteindre, fier d'un succès qui n'avait du reste aucune importance. Jusqu'au milieu du mois de mars, il ne se passa rien de remarquable devant Neiss. Le parc qui était en partie à Franckenstein et à Reichenbach, renvoyé à Schweidnitz, avait été embarqué pour Glogau; les quatre bataillons demandés avaient été dirigés sur cette place; un régiment de cavalerie, constamment du côté de Silberberg et de Glatz pour couvrir les routes de Franckenstein et de Schweidnitz et observer les deux garnisons, rencontrait chaque jour des patrouilles ennemies qui, chargées et repoussées, étaient poursuivies jusque sous le canon des fortresses. Le 11, 200 cavaliers ayant avec eux 3 pièces de canon se jetèrent à l'improviste sur Franckenstein et parvinrent à enlever 150 chevaux destinés à la remonte du 9^e corps. Informé de cette circonstance, Vandamme, qui revenait de Breslau, dirigea une reconnaissance sur ce point le 13, mais le parti prussien ne fut pas rencontré (1). Il établit son quartier

(1) Pièces justificatives du livre VI, n^o 3.

général au village de Biélau; et le blocus continua.

L'ennemi, bien qu'il n'eût en face de lui qu'un corps de troupe bien inférieur en nombre à ses propres forces, ne semblait vouloir faire aucune tentative, orsque le 16, il fit une sortie sur un point où se trouvait le 1^{er} régiment des cheveu-légers de Wurtemberg. Vigoureusement accueillis, repoussés après avoir laissé 90 hommes tués ou blessés sur le champ de bataille, les Prussiens perdirent en outre 100 hommes faits prisonniers et 60 chevaux. Cette brillante affaire causa la joie la plus vive au prince Jérôme qui écrivit sur-le-champ au prince de Neuchâtel pour lui en rendre compte, et en félicita le général Vandamme en ces termes: « Monsieur le général, je reçois votre « lettre d'hier. Je vois avec plaisir que vous avez pris « votre revanche. Vous aurez vu par les mouvements « que j'ai ordonnés hier que j'étais loin de pouvoir « vous envoyer des troupes. J'ai écrit au major général pour demander l'échange des officiers du 9^e « corps d'armée qui ont été faits prisonniers; j'attendrai sa réponse.

« J'ai vu avec beaucoup de peine que vous avez « envoyé votre aide de camp à Glatz, et, en général, « que vous ayez eu communication avec l'ennemi.

« La grande armée est dans ce moment-ci dans « une très brillante situation, nos braves troupes se « reposent dans leurs cantonnements bien approvisionnés de tout. »

La première partie de cette lettre datée de Breslau

le 18 mars, était un éloge, la seconde formulait un blâme, voici à quel propos. On se souvient que plusieurs officiers, entre autres le capitaine de Zandt, avaient été faits prisonniers à Sagan par des partisans prussiens. Vandamme qui aimait assez à faire acte d'autorité et à agir sans attendre les ordres du commandant en chef, avait entamé de son propre mouvement des négociations avec le gouverneur prussien de la Silésie (1). Jérôme qui déjà, pendant le siège de Schweidnitz, lui avait témoigné son mécontentement de ce qu'il s'était permis d'adresser un ordre du jour aux troupes, trouva mauvais cette persistance dans les mêmes errements; mais Vandamme n'était facile ni à persuader ni à discipliner; il avait un caractère brave en présence de tous les dangers, mais peu obéissant. Vandamme était jeune, il connaissait son mérite comme homme de guerre, il ne redoutait peut-être au monde que l'Empereur, et sacrifiait tout à la gloire et à la richesse: ses défauts n'empêchaient pas le prince Jérôme d'en faire le plus grand cas et de tenir singulièrement à lui, tout en lui manifestant parfois son mécontentement. Dans cette circonstance, le commandant en chef du 9^e corps avait bien raison, car,

(1) Pièces justificatives du livre vi, n° 4.

Nous mettons sous le n° 4 plusieurs lettres de Vandamme qui ont trait à l'échange des prisonniers et qui donnent en outre quelques autres détails assez curieux.

ayant écrit lui-même au major général pour être autorisé à faire l'échange des prisonniers, il reçut d'abord une réponse négative (1) qu'il transmit à Vandamme en lui disant toutefois que s'il avait déjà échangé les soldats wurtembergeois, il pouvait les garder, mais que quant aux officiers, il devait les renvoyer. Ce ne fut que dans les premiers jours d'avril qu'après de nouvelles sollicitations du prince Jérôme cet échange eut lieu pour le 9^e corps.

Les opérations, ralenties un instant en Silésie, étaient sur le point de reprendre une activité nouvelle. L'ennemi faisait tous ses efforts pour se recruter. Le prince d'Anhalt-Pless, si malheureux dans toutes ses tentatives sur Schweidnitz et le corps d'observation du général Lefebvre, avait quitté la province peu de jours après l'affaire de Friedland, où il avait été complètement battu. Le roi Frédéric-Guillaume venait de le remplacer dans son gouvernement par l'un de ses aides de camp, le comte de Gœrzten, signataire de la fameuse proclamation du 3 décembre. Cet officier général prussien, homme d'énergie et de mérite, arrivé dans le comté de Glatz par Vienne et Prague, apportait avec lui une somme assez considérable que l'Angleterre lui avait fournie pour entretenir la guerre en Silésie et faire un recrutement devenu assez difficile. Avec ces ressources il put imprimer une nouvelle impulsion à la défense du pays, précisément au

(1) Pièces justificatives du livre vi, n° 5.

moment où d'après les ordres formels de l'Empereur, le 9^e corps était diminué d'un grand tiers (1).

Les rassemblements de troupes ennemies dans le comté de Glatz firent craindre pour la division wurtembergeoise occupée au blocus de Neiss et très affaiblie. Jérôme pensa qu'il devait porter toute son attention de ce côté. Comme le général Montbrun avait dû quitter le commandement du corps d'observation, il y envoya le général Lefebvre dans lequel il avait la plus entière confiance. En conséquence, le 16 mars, cet officier général partit de Breslau avec 3 escadrons du régiment des chevau-légers du roi de Bavière et 2 pièces de campagne pour gagner Strehlen, où il devait être rallié par le bataillon léger de Taxis, qui avait ordre de s'y rendre de Brieg. Le général Lefebvre devait ensuite aller observer les environs de Silberberg, de Glatz, de Waldenburg, et poursuivre les postes ennemis qui commençaient à sortir de ces forteresses et à se répandre dans le pays environnant. Ce mouvement commença par un combat des plus brillants. Le 19 cette faible colonne, passant entre Glatz et la frontière de Bohême, se dirigeait sur Wunschelburg, lorsqu'arrivé au petit village de Johansdorff, à une lieue de Glatz, elle trouva 50 Prussiens qui, à son approche,

(1) L'empereur, voulant récompenser son jeune frère de son activité de son zèle et des talents qu'il déployait au service de la France, le nomma (15 mars) général de division. Il l'informa lui-même de cette faveur par une lettre du 14 qu'on trouvera à la correspondance de Napoléon et de Jérôme.

se dispersèrent dans les maisons. Tandis qu'on les fouille pour faire des prisonniers, la garnison de la forteresse détache 1,200 à 1,500 hommes, soutenus par 2 pièces de canon afin de sauver les siens et d'envelopper le petit corps de Lefebvre. Ce dernier n'avait avec lui que sa cavalerie, l'infanterie étant un peu en arrière. Ses trois escadrons étaient momentanément sous les ordres du lieutenant-colonel Girard, un des aides de camp du prince Jérôme. Le général n'hésite pas, il prescrit à cet officier supérieur de charger l'ennemi. En un instant les chevau-légers de Bavière abordent leurs 1,200 adversaires le sabre au poing, les culbutent, les mettent en pleine déroute, et les forcent à rentrer dans la place jusque sous le canon de laquelle ils les poursuivent sans donner au bataillon de Taxis, qui se hâta d'entrer en ligne, le temps de les joindre. six officiers, cent soldats et les deux pièces de canon restèrent au pouvoir du général Lefebvre, et sans les bois dont ils profitèrent pour gagner la forteresse, peu d'ennemis eussent échappé aux Bavares.

En apprenant cette affaire glorieuse, Jérôme crut devoir renforcer encore le petit détachement du général Lefebvre. Le Prince se trouvait alors à Schweidnitz, veillant au départ des convois d'artillerie et faisant achever la démolition des fortifications. Il prescrivit au colonel du 10^e d'infanterie bavarois de prendre avec lui le plus fort de ses deux bataillons et de rallier le corps de Lefebvre, et à deux escadrons des dragons de Minucci et au régiment de chasseurs à

cheval de Wurtemberg de suivre la même destination. « Sitôt que vous aurez ces forces, écrivit-il à son premier aide de camp, vous tiendrez position à Franckenstein; vous formerez une ligne jusque sur la frontière de Bohême, afin qu'aucun partisan ne puisse passer, et vous me renverrez les cheuval-légers du roi de Bavière. » Vandamme, prévenu de cette disposition, reçut en outre l'avis que deux des bataillons légers qu'il avait envoyés de Neiss à Glogau à la formation du blocus, étaient en marche sur Schweidnitz, et seraient, dès leur arrivée dans cette place, dirigés, l'un sur Neiss, l'autre sur Kosel; qu'il allait être incessamment renforcé par 1,000 recrues wurtembergeoises; qu'il ne devait pas compter sur une plus grande augmentation de troupes, mais qu'il eût à répondre immédiatement, s'il pouvait, avec ses forces, reprendre les opérations du siège de Neiss; que dans ce cas on lui expédierait un officier du génie et un petit parc de grosse artillerie. Vandamme, qui ne doutait jamais de rien, qui ne demandait pas mieux que de faire la guerre, et au caractère de qui un simple blocus allait fort mal, s'empressa d'écrire qu'il lui était possible d'entreprendre le siège si un corps d'observation assez puissant tenait en respect Glatz et Silberberg, lui ne pouvant pas répondre de l'artillerie de siège contre une attaque de ces garnisons réunies. D'après cela, la reprise des travaux devant Neiss avait été décidée, mais la nécessité de dégarnir encore la division de Wurtemberg pour faire escorter un convoi

d'argent à Thorn par deux de ses régiments, contraignit à attendre les premiers jours d'avril pour recommencer l'attaque contre la place.

La fin du mois de mars se passa sans apporter aucune modification aux opérations en Silésie. Le commandant en chef, tantôt à son quartier général de Breslau, tantôt à Schweidnitz ou à Brieg, profitait du peu de vigueur des Prussiens pour expédier de forts convois sur Varsovie, Thorn et Dantzic, pour organiser de son mieux ce qui lui restait de troupes et les disposer le plus avantageusement possible. Il veillait à ce que les malades et les blessés de la grande armée, dirigés par ordre de l'Empereur sur Breslau et Glogau fussent reçus dans de bons établissements et bien traités. Il faisait confectionner des harnachements, rassembler des chevaux pour remonter 15 à 1800 hommes de cavalerie française venant également des bords de la Vistule, et dont il devait renvoyer la majeure partie à leurs corps respectifs (1).

Vandamme, en position sur la rive droite de la Neiss avec les six bataillons qu'on lui avait laissés, bloquait aussi strictement qu'il pouvait la ville de ce nom; le général major Raglowich, laissé devant Kosel avec 3,000 hommes de la première division de Bavière, attendait de nouveaux ordres et des renforts pour reprendre le siège; le général Lefchvre, en position à

(1) Voir pour tous ces détails la correspondance de Napoléon et du prince Jérôme.

Franckenstein, observait le comté de Glatz; enfin, le général de Pernety et le colonel Blein achevaient de détruire les fortifications de Schweidnitz, et d'après les ordres du prince Jérôme cherchaient tous les moyens de composer un petit équipage de siège pour Neiss.

Au milieu des occupations de toute nature qui ne laissaient pas au prince Jérôme un instant d'inactivité eut lieu un événement des plus désagréables. Un prétendu prince Sulkowsky, qui n'était autre qu'un aventurier, avait, dans les premiers jours d'avril, réuni quelques vagabonds avec lesquels il s'était présenté dans la Basse Silésie, en donnant à cette troupe le nom de régiment. Il avait écrit à l'Empereur, en offrant de se mettre au service de la France, et d'aider le 9^e corps dans ses opérations sur Kosel. Napoléon avait autorisé son frère à donner à ce partisan la direction du siège de cette place; mais au moment où Jérôme recevait cette lettre de l'Empereur, il recevait aussi de l'administrateur général de la province, M. Lespérut, un rapport dans lequel on lui faisait connaître les dilapidations, les exactions inouïes auxquelles s'étaient livrés Sulkowski et ses aventuriers. Ces hommes avaient frappé des contributions, forcé les habitants de plusieurs petites villes à leur donner des vêtements, des chevaux, de l'argent, des armes (1). Jérôme, à cette nouvelle, s'empressa d'envoyer un

(1) Pièces justificatives du livre VI, n^o 6.

des officiers de l'état major général, le lieutenant colonel de Bouillé, dans la Basse Silésie, pour inspecter le régiment de ce polonais, avec ordre de lui faire connaître la vérité sur cet homme et sur sa troupe. Il ne tarda pas alors à apprendre que ce fameux régiment n'avait jamais existé, que le polonais Sulkowsky, après avoir, à l'aide de quelques misérables, pillé une ville de son propre pays, s'était enfui, était passé en Silésie où il avait commis des horreurs, et avait disparu avec sa troupe, qu'il avait montée sur des chevaux volés, au moment où les paysans exaspérés, au nombre de trois à quatre mille, allaient lui faire un mauvais parti.

L'Empereur, en recevant la lettre de son frère, dans laquelle ce dernier lui démontrait l'impossibilité de distraire désormais un seul homme du 9^e corps si on tenait à conserver les ressources de la province, répondit que puisqu'il en était ainsi, il verrait avec plaisir la reprise du siège de Neiss, et que si on pouvait s'emparer de cette place en un mois et contenir en même temps la garnison de Kosel qui faisait des excursions jusqu'en Pologne, on ferait une bonne opération. Le prince Jérôme donna les ordres nécessaires pour le siège.

Pendant ce temps-là, le nouveau gouverneur prussien de la Silésie, soutenu par l'or de l'Angleterre, continuait à recruter dans la province avec une activité dangereuse pour nous; le prince Jérôme crut

utile de prendre des mesures vigoureuses pour arrêter le mal. Il fit la proclamation suivante :

« S. A. I., informée que des officiers et sous-officiers prussiens déguisés et d'autres embaucheurs parcourent les campagnes pour y faire des recrues pour les garnisons de Glatz et de Silberberg, ordonne ce qui suit :

« 1° Les généraux commandant les divisions, les officiers supérieurs et tous les commandants de détachement prendront des mesures pour être bien informés de la marche de ces embaucheurs, et les feront arrêter pour être traduits de suite à la commission militaire.

« 2° Tous les hommes en état de porter les armes et les prisonniers de guerre sur parole sont mis sous la sauve-garde de tous les habitants des villes ou villages où ils sont domiciliés ; les magistrats de ces villes ou villages en tiendront des registres exacts, et seront tenus à veiller à ce qu'ils ne puissent pas s'en écarter sans des passeports en règle, dont les magistrats répondront.

« 3° Tous les chefs militaires se procureront des renseignements sur le nombre d'individus qui ont disparu des villes et villages de la Silésie, depuis le 1^{er} avril de cette année ; et lorsqu'ils auront la certitude de l'exactitude de ces renseignements, ils feront arrêter dans ces villages autant d'habitants des plus riches, qu'il sera disparu d'hommes pour

« aller recruter les rangs ennemis. Ces habitants seront conduits de suite en ôtage à Breslau où ils seront détenus jusqu'à nouvel ordre.

« En conséquence du présent ordre, les nommés Gottlieb, Friedler et Jattsky ayant disparu de la commune de Eberdammer, le commandant de la place de Schweidnitz fera arrêter les trois plus riches habitants de cette commune, et les fera conduire en ôtage à Breslau, où M. le baron de Wegmayr, conseiller du cercle de Stenau, sera tenu aussi de se rendre auprès de l'administrateur général de la Silésie.

« 600 exemplaires en allemand de cet ordre du jour seront mis à la disposition de l'administrateur général de la Silésie, pour être envoyés par les soins de l'administrateur dans les villes et villages.

« Le général de division, chef de l'état major
« du 9^e corps d'armée.

« T. HÉDOUVILLE.

Cela n'avait pas empêché que déjà les garnisons de Glatz et de Silberberg n'eussent été fort augmentées et que celle de Kosel ne se fût accrue de 100 chevaux et 500 fantassins. Cette dernière n'ayant devant elle que la faible brigade du général Raglowich en position sur la rive gauche de l'Oder, faisait des excursions dans le pays et les poussait même jusque sur le territoire de la Pologne ; l'Empereur s'en plaignait fréquemment dans ses lettres à son frère, et c'est prin-

cipalement pour ce motif qu'il avait prescrit d'envoyer à ce blocus le régiment polonais du prince Sulkowsky. Malheureusement le corps n'existant pas, et le prince Jérôme n'ayant pas un homme dont il pût disposer, les choses restèrent longtemps dans cet état.

Le comte de Gœrtzen, parvenu au commencement d'avril à réunir dans le comté de Glatz, à Neiss et à Kosel, près de 18 à 20 mille hommes savoir : 9,000 à Glatz, 2,000 à Silberberg, 6,000 à Neiss et 3,000 à Kosel, voulut inaugurer son commandement en frappant un grand coup. Il avait hâte de remonter le moral de ses troupes. L'instant était bien choisi ; le 9^e corps n'avait plus en Silésie que 16 à 18 mille soldats de toutes armes très dispersés. La reprise du siège de Neiss allait forcer le général Lefebvre à quitter ses positions pour escorter le parc envoyé de Schweidnitz à la division de Wurtemberg ; tout semblait donc engager l'ennemi à entrer en ligne. Le général prussien résolut de chercher à intercepter les convois d'artillerie et de munitions. Ainsi qu'on le verra un peu plus loin, Vandamme avait fait recommencer le 8 les travaux d'attaque. Le 6, 40 cavaliers et 200 fantassins sortis de Glatz essayèrent un fourrage au sec au village de Pétrowich ; mais le général Lefebvre, qui n'avait pas encore quitté Franckenstein, s'empressa de lancer sur ce petit corps le régiment des chasseurs à cheval de Wurtemberg et 200 hommes d'infanterie. Abordé franchement, l'ennemi fit bonne contenance, se battit avec intrépidité et ne céda le

champ de bataille qu'après une vive résistance. Il se replia sur la forteresse dont le canon protégea sa retraite, laissant quelques morts et un assez grand nombre de prisonniers.

Le commandant en chef du 9^e corps informé de ce combat et des intentions hostiles du comte de Gœrtzen, prit immédiatement de nouvelles dispositions pour renforcer le corps du général Lefebvre, protéger les troupes occupées au siège de Neiss et s'opposer aux tentatives de l'ennemi. Par ses ordres, le 1^{er} bataillon du 6^e de ligne bavarois quitta Breslau le 9 pour se rendre à Strehlen, y rallia le 2^e bataillon qui venait de quitter Brieg pour prendre le même chemin, et tout le régiment alla se réunir à Franckenstein au corps d'observation. Le 10^e de ligne, en garnison à Schweidnitz, détacha 200 hommes pour garder Breslau, et le prince se tint prêt à se porter de sa personne à Munsterberg avec le 1^{er} de ligne et le 1^{er} de chevau-légers bavarois, seules troupes qui lui restassent.

De toutes parts se manifestaient des symptômes d'agitation. Il était évident que le comte de Gœrtzen cherchait à donner une nouvelle impulsion à la résistance du pays, et que les gouverneurs des places qui tenaient encore avaient reçu l'ordre de favoriser ses projets. Ainsi, le 10 avril, la garnison de Kosel qui, depuis le commencement du blocus et malgré les diminutions successives des troupes du général Raglowich, n'avait fait aucun mouvement, se décida à tenter une sortie. A 6 heures du matin, 600 hommes

d'infanterie, 100 cavaliers appuyés par une batterie de 4 pièces, se dirigèrent sur les villages de Rogau, de Weyschutz et de Reinsdorf, où se trouvaient les avant-postes bavarois. Le bataillon léger de Lamotthe, chargé de la défense de Rogau, soutint l'attaque de l'ennemi avec la plus grande fermeté, et ne tarda pas à le forcer de battre en retraite. Le piquet de garde en avant de Weyschutz maintint sa position avec énergie jusqu'au moment où les Prussiens démasquèrent deux pièces; il se replia alors en bon ordre sur les troupes occupant le village, et là, la bonne contenance de l'infanterie appuyée par une demi-batterie de campagne, obligea les assaillants à se retirer avec précipitation. L'affaire principale eut lieu du côté de Reinsdorf. La majeure partie de l'infanterie prussienne et deux pièces de canon furent dirigées contre ce village. Tandis qu'un petit corps se présentait de front, un détachement tournait la position pour prendre en flanc les défenseurs. Cette double tentative ne réussit pas mieux que les autres. L'artillerie et les piquets du 5^e de ligne bavarois repoussèrent toutes les attaques. Une centaine d'hommes s'étant précipitée en poussant de grands cris sur la route de Kosel à Reinsdorf, en deçà de la coupure de la digue, ils furent abordés par une compagnie d'infanterie bavaroise qui les rejeta en désordre au delà du pont. Un officier du bataillon léger de Taxis, le lieutenant Fuss, se distingua particulièrement à la défense du dernier village. Envoyé avec sa compagnie pour renforcer les avant-postes, et s'aper-

cevant qu'un détachement ennemi tentait le passage d'un marais pour faire une attaque sur le flanc gauche des Bavarois, il n'envoya que la moitié de son monde dans le village, et avec l'autre moitié il se jeta dans le marais, atteignant les Prussiens malgré les difficultés d'un terrain fangeux dans lequel on enfonçait jusqu'aux genoux, les repoussa et les mit en pleine déroute.

La perte de l'ennemi fut assez considérable, il laissa quelques prisonniers entre les mains des troupes du général Raglowich; et, cette tentative avortée, bien qu'elle eût été protégée par le feu de la place, le rendit beaucoup plus circonspect.

Si nous voulions nous astreindre à suivre l'ordre chronologique des faits, nous serions obligés de raconter ici les combats qui se livrèrent à Wartha et Franckenstein entre les Prussiens, les troupes de Lefebvre et les régiments commandés par le prince Jérôme en personne; mais pour ne pas scinder le récit des opérations du siège de Neiss, nous préférons reporter au livre suivant la narration de ces importantes affaires, et nous occuper exclusivement des Wurtembergeois et de Vandamme.

Le 5 avril, Vandamme ayant écrit au commandant en chef que le temps étant devenu beau, rien ne s'opposait à la reprise des opérations du siège (1), les ordres furent donnés en conséquence. Le 10, le

(1) Pièces justificatives du livre VI, n° 7.

parc partit de Schweidnitz sous la conduite de 2 officiers français, et sous la protection de la brigade du général Lefebvre. Il était composé de 20 pièces et 25 mortiers à grenades. L'équipage complet en affûts, armements, artifices et poudres comprenait 200 coups par pièce et obusier, 100 bombes par mortier et 200 boulets de douze incendiaires. Un escadron et une compagnie d'infanterie légère allèrent au devant du convoi qui arriva sous Neiss le 13. Le 11, on avait reconnu les travaux faits avant le blocus, déterminé l'emplacement de six batteries contre les fronts de la porte de Neustadt, et décidé qu'on prolongerait de 200 mètres la droite de la parallèle. On résolut aussi de creuser en arrière une demi-parallèle, avec une communication en zig-zags, venant déboucher près du village de Neuland. Malgré une sortie faite le 12 par 150 chevaux, dirigée sur le village de Stephansdorf, et repoussée par 50 cheveu-légers qui prirent 9 hommes et 11 chevaux à l'ennemi, malgré le feu de la place, le 13, les travaux étaient fort avancés, et dans la nuit du 14 au 15, l'artillerie fut conduite du parc aux batteries. La batterie n° 1 reçut 2 obusiers et 2 pièces de douze; le n° 2, 3 mortiers; les n° 3 et 4, chacune 4 canons de douze; le n° 5, un mortier; le n° 6, 2 obusiers et 2 pièces de douze.

Le 16 à 9 heures du matin, tout était prêt : Vandamme ordonna de commencer le feu qui dura jusqu'à 11 heures, et reprit de 4 à 6. Une bombe fit sauter un magasin à poudre dans la place, et y occasionna

un incendie considérable. 11 canonniers et 2 officiers prussiens furent tués par l'explosion, 20 hommes furent blessés, l'incendie se propagea pendant la journée du 17, ne fut éteint que le 18 dans la matinée, et dévora une église et un magasin de vivres. La consternation régnait parmi les habitants : néanmoins, l'ennemi, loin de se laisser abattre, augmenta son feu, nous tua quelques hommes dans les batteries et démonta plusieurs de nos pièces. De notre côté, les 21, 22 et 23, malgré une fonte de neige qui causait une inondation très forte dans la plus grande partie des tranchées, grâce au zèle des officiers, à la bonne volonté des troupes et à l'activité de Vandamme, tous les obstacles furent surmontés. Deux autres magasins à poudre sautèrent. L'artillerie du corps de siège ayant beaucoup souffert, le général de Pernety reçut ordre d'envoyer un second convoi, il fit donc partir le 17, de Schweidnitz, sous l'escorte d'une centaine d'hommes, 5 pièces de douze, 1 mortier et des munitions de guerre.

Le 20 avril, après quelques affaires très chaudes dont nous parlerons au livre suivant, le prince Jérôme était venu de sa personne devant Neiss. Après avoir visité les tranchées et les batteries, il avait ordonné d'ouvrir le feu, et avait ensuite fait sommer le gouverneur par un de ses aides de camp, mais sans grand espoir de succès. En effet, bien que la place eût déjà horriblement souffert du bombardement, le général Stensel, son gouverneur, avait rejeté toute pro-

position. Le prince, dont la présence était indispensable à Breslau, était parti laissant à Vandamme le soin de terminer ce qu'il avait si bien commencé. Les derniers jours du mois furent employés à réparer les batteries, à en construire de nouvelles et à changer la direction du tir. Le 29, les nouvelles batteries au nombre de 4, numérotées 1, 5, 6 et 7 *bis*, furent terminées et armées, et le même jour, le lieutenant-colonel d'artillerie Guérin vint remplacer, dans le commandement de l'artillerie du siège, le commandant Marion, aide de camp du général de Pernety, rappelé au quartier général impérial.

Lorsque le prince Jérôme avait visité les travaux du siège, il avait reconnu à la gauche des tranchées un fort, celui du Blockauss, et plusieurs postes qui prenant d'écharpe nos batteries gênaient les opérations. Il avait prescrit à Vandamme de tâcher de s'en rendre maître; le général voyant que les 4 batteries qu'il venait de faire établir à la gauche de notre ligne seraient trop en prise au feu de ces ouvrages détachés, résolut de les emporter de vive force. Dans la soirée du 30, il fit ses dispositions d'attaque: à minuit, cinq colonnes se portèrent rapidement sur les divers points qui leur avaient été désignés. La première de 200 hommes, marcha droit sur le fort du Blockauss; la seconde, d'égale force, tourna cet ouvrage par la droite, la troisième aussi de 200 fantassins se dirigea sur Furstengarten, la quatrième de 50 et la cinquième de 100, sur Walck-Mühl et Joann-Mühl. Vandamme, les co-

lonels Neubrounn et Hugel, les capitaines du génie Prost et Deponthon, étaient à la tête de ces troupes. Les Wurtembergeois s'avancèrent résolument à la baïonnette sans tirer un seul coup de fusil, malgré la mitraille et la fusillade de la place et des ouvrages avancés; en moins d'un quart d'heure, les trois postes et le fort furent enlevés, incendiés et leurs défenseurs, au nombre de 150, passés au fil de l'épée. On s'empara de 10 bouches à feu, mais on ne put les enlever toutes dans la même nuit. On resta donc sur les talus extérieurs du parapet. Vers la fin de cette vigoureuse action dans laquelle les colonnes d'attaques perdirent 4 hommes tués et eurent 15 blessés, le lieutenant-colonel d'artillerie Guérin, placé à la batterie n° 6, eut la tête emportée par un boulet. Il fut remplacé dans son commandement par le capitaine Ditch. Au point du jour, la garnison de Neiss réussit à reprendre les postes qu'on lui avait enlevés à gauche du fort. Elle y parvint malgré un feu de mitraille des plus vifs; mais le soir, les postes furent repris une seconde fois par les troupes de Wurtemberg. L'artillerie retira ce qui restait de matériel, jeta un pont sur la petite rivière de Biélau, coupa les digues de communication avec la place, et nos troupes s'établirent solidement dans le fort.

Cette affaire jeta du découragement dans la garnison; un assez grand nombre d'hommes désertèrent; néanmoins, le gouverneur continua à faire bonne contenance, et il fallut persévérer dans les moyens

d'attaque d'un siège régulier. Du 2 au 7 mai, les travaux, les réparations aux batteries, le bombardement occupèrent les troupes. La place nous répondait avec vigueur, et quoiqu'une grande partie des maisons et édifices fût écrasée par nos bombes ou incendiée par nos obus, rien n'annonçait encore une reddition prochaine. Dans la soirée du 7, il survint une pluie tellement forte que jusqu'au surlendemain 9, on fit cesser le feu dans toutes les batteries ; mais un nouveau convoi arrivé au parc le 9, avec le colonel De Camas, envoyé de Breslau par le prince Jérôme pour remplacer le lieutenant-colonel Guérin ayant rejoint la division wurtembergeoise, une nouvelle activité fut imprimée au service. Le génie, sous la direction des capitaines Prost et Deponthon (1), ouvrit la seconde parallèle à 200 mètres en avant de la première, et une tranchée partant de la batterie n° 6 *bis*, et aboutissant au fort du Blockauss. L'artillerie construisit deux batteries nouvelles numérotées 9 et 10, dans cette tranchée, vis-à-vis et à 400 mètres des fronts 5 et 6. Le service et l'armement furent réglés de la manière suivante : le colonel de Camas, directeur, le capitaine Ditch, commandant le parc. A la droite des attaques, les 4 batteries n° 1, 1 *bis*, 2 et 3, sous les ordres des officiers Burgi (bavarois), Bouteillier (français). Au centre, 4 batteries numérotées 4, 4 *bis*, 5 et 5 *bis*,

(1) Le colonel Morio, aide de camp de Jérôme, venait d'être envoyé par lui à Dresde, pour hâter l'envoi des troupes saxonnes.

commandées par MM. Brand (wurtembergeois), Deheibe (bavarois), et Bonnotte (français). A la gauche, les 4 batteries 6 et 6 *bis*, 9 et 10, ayant pour chefs les officiers wurtembergeois Kauffman et Sontag, et le lieutenant bavarois Ditzel. La batterie n° 1 reçut 1 mortier, 2 obusiers et 2 pièces ; le n° 1 *bis*, 1 obusier et 2 pièces ; le n° 2, 2 mortiers ; le n° 3, 4 pièces ; le n° 4, une pièce et 3 obusiers ; le n° 4 *bis*, 1 obusier et 4 pièces ; le n° 5, 2 mortiers ; le n° 5 *bis*, 3 pièces ; le n° 6, 1 obusier et 2 pièces ; le n° 6 *bis*, 2 pièces ; le n° 9, 2 pièces et 2 obusiers ; le n° 10, 5 mortiers : Total, 21 pièces de douze, 10 mortiers, 10 obusiers.

Jusqu'au 14, le bombardement continua sans interruption mais n'amena aucun résultat. Le 15, sur l'avis d'un grand mouvement de l'ennemi du côté de Glatz et Silberberg, on fit toutes les dispositions pour résister à une attaque, lever le siège s'il le fallait, enclouer les pièces et brûler les affûts au parc. On forma une division mobile de 5 obusiers qu'on réunit à l'artillerie légère de Wurtemberg. Le feu n'en fut pas moins actif, à tel point que les défenseurs abandonnèrent la Friederichstadt et se retirèrent dans le camp retranché.

Le corps d'observation ayant préservé la division du général Vandamme, on redoubla d'ardeur, on construisit une batterie dans le fort même du Blockauss pour de là tirer sur la demi-lune du front n° 6, et 3 obusiers furent détachés sur la rive gauche de la Neiss pour faire feu sur la Friederichstadt.

Jusqu'alors le peu de troupes que nous avions nous avait empêché de bloquer bien strictement la place vers la basse Neiss, mais quelques renforts arrivés le 20 permirent enfin d'établir des postes de ce côté, et la ville se trouva complètement privée de communication avec l'extérieur. Le 22, l'ennemi fit une sortie sur deux points différents, à la droite de la première parallèle de la Chapelle, et par le faubourg de Moehrm-Gasse. 600 fantassins et 100 chevaux se précipitèrent de ce côté; mais contenus d'abord, bientôt après mis en pleine déroute par un bataillon léger de Wurtemberg, ils furent obligés de rentrer dans Neiss ayant éprouvé une perte de 100 hommes dont 5 officiers.

Le 23 et les jours suivants, on fit quelques retranchements sur les hauteurs près de Moehrm-Gasse et on ouvrit quelques bouts de tranchée à droite du fort de Prusse, pour y établir des batteries d'obusiers et harceler la garnison sur tous les points à la fois. Jusqu'au 29 le feu fut des plus vifs et celui des assiégés parut diminuer un peu. Le gouverneur, craignant une attaque de vive force sur l'enveloppe, reportait toute son artillerie dans les cavaliers. La garnison souffrait beaucoup, la ville était aux deux tiers détruite, les vivres commençaient à manquer, toutes les tentatives des troupes de Glatz et Silberberg avaient échoué devant l'intrépidité du général Lefebvre et les bonnes dispositions ordonnées par le commandant en chef. On entrevoyait enfin le moment où Neiss allait être

forcé de capituler. Les choses étaient dans cet état, quand une bombe venant à tomber sur un magasin à poudre considérable en détermina l'explosion et causa beaucoup de mal aux défenseurs. Cette circonstance fut mise à l'instant même à profit par Vandamme. Il envoya une quatrième sommation au général Stensen, qui sollicita enfin une entrevue pour le lendemain 30 mai, et signa un armistice de 24 heures. Le 30, Vandamme et lui se rendirent au village de Heidersdorff et la capitulation fut convenue(1). Il fut décidé que la place se rendrait le 16 juin, si d'ici là elle n'était point secourue.

Ainsi se termina un des plus beaux sièges de la campagne de Silésie. Le général prussien avait sans doute ce qu'il fallait en hommes et en munitions de toute espèce pour résister, cependant on ne saurait trop rendre justice à sa belle défense. Il se maintint depuis le 11 avril jusqu'au 30 mai, pendant sept semaines de tranchée ouverte, bravant les effets d'un effroyable bombardement, et comptant toujours sur le secours du gouverneur du comté de Glatz; mais le comte de Gœrtzen, ainsi qu'on va le voir plus loin, malgré tous ses efforts ne put rien faire d'utile pour Neiss, toutes ses manœuvres, toutes ses tentatives furent constamment déjouées par Jérôme.

Voici en quels termes ce prince informa l'Empereur de la reddition de la place et de la belle conduite de

(1) Pièces Justificatives du livre VI, n° 8.

Vandamme : « Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que le gouverneur de Neiss a capitulé aux mêmes conditions que celui de Schweidnitz, c'est-à-dire que la garnison défilera le 16 juin, si elle n'est pas secourue. J'ai pris de telles mesures, que je puis assurer à Votre Majesté, qu'à moins d'événements imprévus, le gouverneur de Glatz avec ses 12,000 hommes ne mettra point d'obstacle à l'exécution de la capitulation. Elle sera signée après demain et j'aurai l'honneur de l'envoyer à Votre Majesté. Ce sont les capitaines du génie Deponthon, officier d'ordonnance de Votre Majesté, et Prost qui ont dirigé les opérations du siège. Ils ont toujours été à la tête des colonnes, toutes les fois qu'il s'agissait d'attaquer ou de repousser l'ennemi.

« Je saisis cette occasion pour rendre compte à Votre Majesté qu'il est impossible de mettre plus de zèle, d'ardeur et de dévouement dans le service que n'en met le général Vandamme. Je suis extrêmement satisfait de cet officier général. »

La place ne fut pas secourue, et le 16 juin la garnison, forte de 5,500 hommes, défila devant le prince Jérôme. On trouva peu de magasins de vivres, mais une nombreuse artillerie (328 bouches à feu, partie de siège, partie de campagne) en bon état et plus de 300 milliers de poudre.

Sur 60 officiers, sous-officiers ou canonniers, les Wurtembergeois avaient eu 9 morts et 26 blessés ; les

Bavarois seulement 1 canonnier tué et 1 blessé sur 52. L'artillerie française avait à ce siège 65 hommes ; 5 périrent et 12 furent atteints plus ou moins grièvement. L'ennemi ne suivit pas les errements des défenseurs des autres places de Silésie. Il ne ménagea pas ses munitions et ses projectiles, on en jugera par l'exposé suivant : Il envoya sur nos tranchées et nos batteries 60 mille bombes ou obus, 70 mille boulets et 10 mille boîtes à balles. Il perdit 45 canonniers.

(1) Neiss fit une plus longue défense que les autres places de la Silésie. La garnison était nombreuse, les rues avaient été couvertes de fumier, et beaucoup d'édifices avaient été blindés. Comme ces précautions n'avaient pas été prises dans les places dont nous étions rendus maîtres, il fallait modifier les moyens d'attaque dont nous avions retiré des avantages si prompts. Aussi le général Vandamme ne se borna-t-il pas à placer dans des trous sur les glacis, ainsi qu'il l'avait fait avec succès devant Schweidnitz, un plus grand nombre de chasseurs armés de carabines, pour gêner le service des pièces ennemies, mais une batterie légère fut chargée de tourner pendant les nuits autour de la place. Quant le feu de cette batterie avait attiré les Prussiens sur un point, on conduisait les pièces sur un autre, en sorte que les défenseurs de la place étaient toujours sur le qui-vive. On les inquiétait encore avec des grenades qu'on lançait avec des petits mortiers portatifs trouvés dans l'arsenal de Schweidnitz, et qui étaient de l'invention de Gribeauval. Un seul homme pouvait facilement en prendre un dans chaque main, et une voiture en transportait 40 ou 50 sans difficulté.

LIVRE SEPTIÈME.

GLATZ.

Renforts envoyés au 9^e corps, du mois de mai au mois de juillet 1807. — Combat du 13 avril près de Glatz. — Le prince Jérôme marche au secours du général Lefebvre. — Il prend position à Munsterberg. — Double combat de Wartha et de Glatz le 17 avril. — Combat de Canth le 14 mai, — de Salzbrunn le 15. — Reconnaissance offensive du général Hédouville sur Glatz. — Positions des troupes du 9^e corps et des Prussiens après ces différentes affaires. — Dispositions prises par le prince Jérôme pour s'opposer aux tentatives du comte de Gœrtzen. — Description du pays entre Franckenstein, Silberberg, Wartha et Glatz. — Reddition de Neiss le 16 juin. — Investissement de Glatz le 19. — Attaque et prise du camp retranché de Glatz dans la nuit du 23 au 24. — Capitulation de Glatz. — Investissement de Silberberg le 27. — Combat dans la ville. — Armistice conclu entre la France, la Russie et la Prusse. — Réflexions sur les résultats de la campagne du 9^e corps en Silésie.

Il est indispensable de nous reporter maintenant aux premiers jours d'avril, pour décrire les tentatives du comte de Gœrtzen et les combats qui en furent

les conséquences ; mais comme des mutations assez nombreuses eurent lieu vers cette époque, dans le 9^e corps, nous allons les indiquer succinctement.

Un décret impérial, du 24 mars, prescrivit la formation d'un escadron de cuirassiers de 240 hommes, d'un régiment de dragons de 700 cavaliers et d'un régiment de 480 chasseurs et hussards.

Cet escadron et ces deux régiments provisoires, ces derniers à trois escadrons chacun, composés de cavaliers démontés, pris dans toute la cavalerie de la grande armée, devaient être dirigés de Posen sur Breslau, pour être remontés dans cette dernière ville avec 1,500 chevaux requis par l'intendant-général de la Silésie, puis ensuite retourner à la grande armée. L'Empereur modifia son premier ordre ; la moitié des cuirassiers et 200 dragons devaient être envoyés à Postdam pour y prendre leurs chevaux, le prince Jérôme n'eut plus à s'occuper que de l'organisation de 1,080 cavaliers, mais le commandant en chef du 9^e corps, ayant écrit qu'il avait des chevaux pour les 1,450 cavaliers, le commandant de Custring reçut ordre de détourner, lors de leur passage et de diriger sur Glogau, les deux détachements destinés à Postdam.

Ces cavaliers, dont le nombre fut beaucoup augmenté, arrivaient successivement à Breslau par détachements de 4 à 500 hommes ; ils furent remontés et rejoignirent l'armée française sur les bords de la Vistule. Mais pendant leur séjour en Silésie, quelques

uns furent employés par le prince Jérôme, notamment lors de l'affaire de Canth.

Le 1^{er} mai, mille hommes et 500 chevaux de ces régiments provisoires français se trouvaient déjà à Breslau, et 230 cavaliers appartenant au 1^{er} de dragons provisoire, avaient été envoyés au corps d'observation de Franckenstein. Le 15 du même mois, il y en avait près de 2,000 dans la capitale de la Silésie et 250 à Brieg. Enfin, vers le milieu du mois de juin, quelques jours avant l'attaque du camp retranché de Glatz, il en restait encore mille environ montés, organisés à Breslau, et près de 350, appartenant à la cavalerie légère, étaient au corps du général Lefebvre (1).

Un autre décret impérial, du 15 avril, ordonna la formation d'un bataillon provisoire de garnison, dit de Glogau. Le maréchal Kellermann, chargé de l'organisation de ce corps, composé d'hommes pris dans les dépôts des régiments de la grande armée qui étaient en France, le dirigea sur la Silésie, mais ce bataillon n'y arriva que le 15 juillet, c'est-à-dire après la conclusion du traité de Tilsitt et ne rendit par conséquent aucun service au 9^e corps.

Vers la fin de février, l'Empereur, pensant que la campagne pourrait durer longtemps encore, prescri-

(1) Voir, au sujet de ces régiments, la correspondance de l'Empereur et celle du prince Jérôme.

vit au maréchal Berthier de tirer des renforts d'Italie; la légion Polacco-Italienne qui s'y trouvait et un régiment de lanciers Polonais furent rappelés dans le nord. Les lanciers, qui devaient primitivement rejoindre la grande armée en Pologne, furent arrêtés à leur passage à Bayreuth, le 4 mai, et reçurent l'ordre de se rendre à Breslau, où ils arrivèrent effectivement le 15 du même mois. Ce régiment, fort de 300 chevaux, fut placé au détachement du général Lefebvre en position à Franckenstein. Il devait être porté à 1,200 cavaliers. Un décret impérial, du 5 avril, prescrivit la levée de 15,000 Polonais, dont 6,600 pour compléter cette cavalerie et la légion venant d'Italie; le décret ordonna en outre la réunion de ces troupes à Breslau, leur formation et leur organisation sous le commandement et la direction du prince Jérôme. Ces Polonais, à l'exception des 300 lanciers, dont nous avons parlé plus haut, ne furent pas employés en Silésie.

Le 24 mai, les régiments wurtembergeois de Seckendorf et de König, qui se trouvaient devant Colberg, en partirent par ordre du major général pour retourner à Breslau, où ils arrivèrent le 12 juin. Ils furent immédiatement dirigés sur la division d'observation à Franckenstein.

Enfin, au commencement de mai, l'Empereur, ayant prescrit la formation d'un corps d'armée, sous la dénomination de corps d'observation de la grande armée, aux ordres du maréchal Brune, et destiné à

couvrir le pays entre l'Oder et l'Embs, décida que ce nouveau corps serait composé de 20 mille Hollandais, de deux divisions françaises et d'un supplément de contingent des puissances alliées à raison d'un cinquième en sus du contingent fixé primitivement, plus, de 15 mille Espagnols.

Seul, le cinquième du contingent de la Saxe fut distrait de cette destination pour être envoyé en Silésie au 9^e corps. Le contingent de la Saxe était de 30 mille hommes : 6,000 devaient donc se diriger sur Breslau, mais 3,000 seulement furent exigés immédiatement. Ce nombre fut encore réduit, la Saxe ayant déclaré ne pouvoir le fournir, et l'armée du prince Jérôme ne reçut en définitive, vers le milieu du mois de mai, que deux bataillons, dont un de grenadiers et un régiment de ligne, en tout onze à douze cents hommes d'assez mauvaises troupes.

Ainsi donc vers la fin de la campagne, le 9^e corps qui avait perdu une division de 10 mille hommes de ses meilleures troupes envoyée à la grande armée, avait reçu environ 2,600 hommes d'infanterie wurtembergeoise, 1,200 d'infanterie saxonne, et 600 cavaliers tant français que polonais, ce qui portait sa force totale à unevingtaine de mille de combattants présents sous les armes.

Nous avons vu au livre précédent, que vers le commencement d'avril, le comte de Gœrzten ayant fait des démonstrations sérieuses pour intercepter les convois dirigés sur Neiss, et étant parvenu à renfor-

cer considérablement les garnisons des places qui tenaient encore, le commandant en chef du 9^e corps s'était empressé d'envoyer de son côté au faible corps d'observation établi à Wartha sous les ordres du général Lefebvre, les quelques troupes dont il pouvait disposer. Lui-même attendait avec impatience l'arrivée des cavaliers français venant en remonte à Breslau, pour leur confier la garde de cette place et marcher sur Glatz avec ce qui lui restait de troupes bavaroises.

Les choses étaient dans cet état, lorsque le 13 avril, le comte de Görtzen, croyant le moment favorable pour culbuter les 2,400 hommes qui l'observaient, sortit de Glatz à la tête de 5,000 Prussiens. Le général Lefebvre, menacé d'une manière aussi sérieuse, prit une position défensive à Wartha et attendit de pied ferme l'attaque de l'ennemi. Il fut abordé à la baïonnette avec assez de détermination ; mais, malgré leur grande supériorité numérique, ses adversaires ne purent faire lâcher pied à ses troupes. Pas un homme ne chercha à fuir ; après deux heures de combat, le comte de Görtzen se replia sur Glatz où il rentra après avoir tué ou blessé une centaine d'hommes aux Bavaois. C'était beaucoup pour ces derniers d'avoir pu maintenir leurs positions. Dès que Jérôme reçut la nouvelle de cette affaire, le 14, il laissa à Breslau 700 dragons français arrivés le matin même de la grande armée, et mit en marche pour Munsterberg tout ce qu'il avait de disponible,

c'est-à-dire le 1^{er} de ligne bavarois, fort de 1,450 fantassins, et le 1^{er} régiment des cheuau-légers de 300 cavaliers environ.

En même temps, le prince fit diriger sur Schweidnitz 400 soldats français sortant des hôpitaux, armés et à peu près en état de faire le service dans cette place où ils devaient remplacer ce qui restait encore de Bavaois du 2^e bataillon du 10^e de ligne. Ces derniers eurent ordre de se porter à Franckenstein, en passant par Neiss et en escortant jusqu'au camp du général Vandamme le complément du parc de siège (1).

Ces dispositions terminées, le commandant en chef partit dans la nuit du 15 au 16 pour marcher au secours du général Lefebvre dont la position devenait de plus en plus critique. L'ennemi faisait chaque jour quelque démonstration nouvelle entre Wartha et Franckenstein pour inquiéter le corps d'observation, et forcer Lefebvre à disséminer ses troupes. Il était évident qu'une affaire importante ne tarderait pas à avoir lieu.

Jérôme arriva le 17 dans la matinée à Munsterberg. Il y était à peine qu'une vive canonnade s'étant fait entendre du côté de Franckenstein, il monta à cheval pour se rendre sur le champ de bataille.

Voici ce qui se passait du côté de Glatz.

(1) Pièces justificatives du livre VII, n^o 1.

Le comte de Gœrtzen, après avoir fait plusieurs tentatives infructueuses pour décider le général Lefebvre à disséminer ses troupes entre Wartha et Franckenstein, voyant qu'il n'avait pas même pu réussir dans une reconnaissance offensive contre ce dernier poste défendu par 150 Bavaois du 10^e de ligne, résolut de recourir à une attaque générale qu'il combina avec talent.

Le corps de Lefebvre occupait une position des plus hardies sous le canon de la forteresse de Galtz, à cheval sur la route qui conduit à Wartha. Deux compagnies d'infanterie bavaoise seulement étaient sur les hauteurs de Wartha (rive gauche de la Neiss), et 150 hommes un peu en arrière à Franckenstein. Les troupes ne formaient guère plus de 2,200 à 2,400 hommes. Le gouverneur prussien de la Silésie en avait plus de 9,000 à Glatz et Silberberg : il devait donc espérer écraser facilement son ennemi.

Dans la soirée du 16 avril, vers huit heures il fit sortir dans le plus grand silence de la forteresse de Glatz une partie de la garnison. 2,000 hommes et une batterie de six pièces, sous son commandement direct, se cachèrent dans les bois près du flanc droit du camp occupé par le général Lefebvre. Le lendemain 17, à 5 heures du matin, une autre colonne de 800 fantassins, aux ordres du major prussien Pœlinghanfil, quitta également Glatz à petit bruit et marcha sur Wartha de manière à attaquer la position par la rive droite, tandis qu'une troisième co-

lonne, au même moment, venant de Silberberg, se présenterait par la rive gauche. Une fois maître de Wartha, le corps de Lefebvre était pris à revers et coupé de sa ligne de retraite; le comte de Gœrtzen l'aurait attaqué alors de front avec ses 2,000 hommes, et sur ses derrières, avec les 1,600 hommes des colonnes réunies du major Pœlinghanfil et de Silberberg.

En effet, à 5 heures et un quart le 17, la principale colonne prussienne, qui avait tourné le flanc droit de notre position, en se glissant le long d'un vallon étroit débouchant sur la rive droite de la Neiss, se présente tout à coup à nos avant-postes qu'elle n'a pas de peine à replier : mettant alors en batterie quelques pièces légères, le comte de Gœrtzen fait ouvrir un feu des plus vifs contre le camp de Lefebvre. Ce dernier s'empresse de reconnaître en personne les mouvements de la colonne d'attaque, puis lorsqu'il s'en est bien rendu compte, il prend avec lui un bataillon du 6^e de ligne commandé par le brave colonel Beckers, le fait soutenir par quatre bouches à feu, et le lance en colonne double sur l'ennemi, tandis qu'un faible escadron des chasseurs à cheval de Wurtemberg, aux ordres du capitaine Brockfelds, ayant en arrière le bataillon de chasseurs à pied du colonel Scharfenstein, prend la charge et se jette sur la gauche des Prussiens.

L'engagement devient des plus vifs ; l'infanterie bavaoise s'avance au pas de course, sous le feu des pièces ennemies chargées à mitraille avec une grande

détermination; les chasseurs à cheval wurtembergeois, loin d'être arrêtés par un fossé qui les sépare de leurs adversaires, le franchissent sans se rompre, culbutent les premiers pelotons, parviennent jusqu'à la batterie prussienne, y jettent le désordre et mettent dans une fuite complète tout ce qui leur est opposé. Pendant cette charge brillante, l'infanterie, qui a pris également le dessus sur les Prussiens, continue son mouvement offensif, les poussant sur Glatz, la baïonnette dans les reins. Le général Lefebvre saisit le moment favorable, ordonne à 4 pièces de canons de se porter au galop sur une hauteur qui domine la ligne de retraite du comte de Gœrtzen, et de cribler de mitraille l'ennemi en pleine retraite, tandis que les chasseurs à cheval sabrent ceux qu'ils peuvent atteindre.

A dix heures du matin, ce premier et glorieux combat était terminé : la première colonne ennemie, poursuivie jusque sous les murs de Glatz par la cavalerie de Wurtemberg, était rentrée précipitamment dans la forteresse; un bataillon entier, 15 cavaliers, un obusier attelé, deux autres pièces et plusieurs caissons étaient au pouvoir du général Lefebvre, 300 hommes étaient étendus sur le champ de bataille; les troupes du corps d'observation n'avaient pas montré un seul instant d'hésitation, bien qu'elles eussent affaire à des forces supérieures.

Pendant que cela se passait à une lieue de Glatz, les deux autres colonnes prussiennes se présentaient

devant Wartha par les deux rives de la Neiss, se doutant peu de la manière vigoureuse avec laquelle le général Lefebvre recevait le comte de Gœrtzen. Unissant leurs efforts, ces deux détachements cherchent à enlever la position que défendent seules deux compagnies d'infanterie, une du 10^e de ligne bavarois, l'autre appartenant à un bataillon de chasseurs à pied wurtembergeois; mais toutes leurs tentatives viennent échouer contre la fermeté et la brillante défense de cette poignée de braves soldats. A dix heures, lorsque le général Lefebvre en finissait d'une manière si complète avec la première colonne, la garnison de Wartha tenait encore. Informé bientôt de l'état des choses, il prescrit au major Rechberg et au capitaine Dumas, son aide de camp, de diriger sur Wartha un escadron des dragons de Minucci et 2 pièces de canon. Il fait soutenir cette petite colonne par ce même bataillon du 6^e de ligne bavarois qui vient de se couvrir de gloire en battant l'ennemi à droite, et que son brave chef le colonel Beckers veut continuer à commander, bien que blessé. L'adjutant commandant Reubell s'avance avec ces troupes vers Wartha. Les 800 hommes de la garnison de Silberberg, dès qu'ils voient paraître les Bavarois, se replient en toute hâte sur la forteresse où ils rentrent au plus vite.

Restait encore la colonne prussienne du major Pœlinghanfil sortie le matin de Glatz. Vers les onze heures, le prince Jérôme, qui s'était empressé

de marcher au canon, était arrivé, après une course forcée, à l'abbaye de Camentz située à une lieue et demie de Wartha. Apprenant ce qui se passait, il donne l'ordre au général Siebein de se porter sur le point attaqué avec une compagnie du 1^{er} de ligne bavarois, et un escadron des chevaux-légers du roi de Bavière, commandé par le major Florett. L'ennemi, à son approche, abandonne l'offensive pour se replier en toute hâte. Serré de trop près, il essaie de prendre position dans un village situé sur sa ligne de retraite; mais, voyant qu'on fait des préparatifs pour l'en débusquer, il se sauve dans les bois, laissant 50 prisonniers entre les mains du prince Jérôme.

Ainsi se termina cette affaire, une des plus glorieuses pour le général Lefebvre, dont elle montra les talents et la bravoure personnelle. En rendant compte de ce succès à l'Empereur, le commandant en chef du 9^e corps termina sa lettre par ces mots : « Il faut, Sire, « tout le talent, l'activité et la bravoure du général « Lefebvre pour s'être maintenu comme il l'a fait « dans sa position. »

Jérôme prévoyait depuis quelques jours ce combat, à tel point qu'en prévenant le général Lefebvre de son départ de Breslau, et de sa marche sur Munsterberg et Franckenstein, il lui avait donné des instructions précises pour qu'il n'eût pas à s'inquiéter de ses derrières, lui recommandant, en cas d'attaque du comte de Gœrtzen, de laisser l'ennemi s'aventurer

le plus possible entre Wartha et Franckenstein. Il comptait, si les Prussiens donnaient dans le piège, les isoler tellement de Glatz, qu'ils n'y pourraient rentrer. Lorsqu'il sut que les deux colonnes, attaquant ce poste, s'acharnaient à vouloir s'en emparer, il espéra attirer la garnison de Glatz tout entière, et peut-être celle de Silberberg, mais l'offensive prise par les troupes de Lefebvre fut si prompte, si rapide et si vigoureuse, que tout changea de face en peu d'heures, et que cet officier général ne put exécuter l'ordre qu'il avait reçu du prince de marcher sur sa droite pour mettre l'ennemi entre ce dernier et lui.

Le 19 avril, c'est-à-dire deux jours après l'affaire de Wartha, le commandant en chef voyant le comte de Gœrtzen, fort décontenancé de son revers (1), jugea sa présence plus utile devant Neiss qu'à l'abbaye de Camentz et au camp du général Lefebvre, en sorte qu'il se borna à laisser trois des quatre escadrons qu'il avait emmenés avec lui de Breslau, et qu'il se rendit au quartier général de Vandamme avec le dernier escadron et le 1^{er} de ligne bavarois. Le prince, comme nous l'avons dit au livre précédent, arriva le 20 sous les murs de la place, en fit la reconnaissance, donna

(1) On avait répandu le bruit à Breslau de la défaite de Jérôme, et déjà la chambre de guerre et des finances refusait ses fonctions. Une lettre des plus sévères écrite par le prince lui fit connaître la vérité, et l'eut bientôt rappelé à son devoir.

ses ordres, visita les travaux d'attaque, et rappelé à Breslau par les importants devoirs que lui imposaient la direction générale à imprimer aux affaires de la Silésie et les demandes incessantes de l'Empereur, il revint dans cette ville le 22 avril au matin.

A son arrivée, il envoya, au corps d'observation devant Glatz, 200 dragons français, s'empessa de passer la revue des cavaliers démontés venant de Pologne, et hâta leur organisation, afin de pouvoir retourner, avec le 1^{er} de ligne, à Franckenstein, pour en finir avec Glatz et Silberberg. D'ailleurs, la faiblesse numérique de son corps d'armée lui faisait vivement désirer une concentration qui ne pouvait s'opérer qu'en un point central, d'où il pût à la fois protéger le siège de Neiss, harrer le passage à tout ce qui voudrait se porter du comté de Glatz sur Breslau ou Schweidnitz, et attaquer la partie non encore soumise de la Silésie.

La fin d'avril et le commencement de mai se passèrent sans que le comte de Görtzen, toujours enfermé dans Glatz, osât rien entreprendre; il se bornait à augmenter ses moyens d'action pour frapper un grand coup dès qu'il croirait le moment favorable (1). Le général Lefebvre, de son côté, ne perdait pas son temps, il s'était avancé jusqu'au débouché d'un défilé, à une demi-lieue de la forteresse,

(1) Pièces justificatives du livre VII, n° 2.

s'était établi sur les hauteurs qui dominaient les ouvrages extérieurs de cette place (1), et s'y était retranché d'une manière assez solide. Il avait reçu quelques renforts, en sorte qu'au moment où le prince Jérôme quitta de nouveau la capitale de la Silésie pour venir au milieu de ses troupes prendre part aux combats décisifs qui ne devaient pas tarder à avoir lieu, le corps d'observation se trouva composé de 4,900 hommes d'infanterie, des 1^{er}, 6^e, 10^e bavarois et d'un régiment de Saxons; de 700 cavaliers des 1^{er} cheval-légers et 1^{er} de dragons de Bavière et 200 dragons français. Ces forces occupaient les positions de Wartha, Kloster-Camentz et Franckenstein. Le prince partit le 10 mai, et arriva le 11 dans cette dernière ville, où il établit son quartier général. Il avait amené avec lui le général de Pernety, à qui il voulut faire partager les fatigues du général Lefebvre. A peine installé, il mit à l'ordre du jour des dispositions pour régler les attributions des différents officiers supérieurs et le service du camp (2).

Malgré les mesures énergiques prises par Jérôme, malgré l'effet produit par les menaces qu'on le savait très disposé à exécuter, le recrutement n'en continuait pas moins dans le sud-est de la Silésie. Le pays était en fermentation, l'or de l'Angleterre dont se

(1) Pièces justificatives du livre VII, n° 3.

(2) Pièces justificatives du livre VII, n° 4.

servait fort habilement le comte de Gœrtzen, les armes qui lui parvenaient de Vienne par la Bohême, enfin son activité et ses promesses ne restèrent pas sans effet. D'un instant à l'autre, la situation du 9^e corps pouvait devenir des plus critiques. Isolé au milieu d'une province prête à se soulever; obligé de se suffire à lui-même et de détacher continuellement à la grande armée une partie de son monde pour escorter des convois; loin de tout secours, de toute base d'opérations en cas de revers; enfin fort inférieur en force à son ennemi, il ne devait compter que sur son courage et les talents des chefs qui le commandaient.

Les choses en étaient là, le 12 mai, lorsque le prince Jérôme, ayant quelques motifs de croire à un mouvement très prochain du comte de Gœrtzen, ordonna au major Schmith de prendre avec lui 400 fantassins ou cavaliers bavaois, et de pousser une reconnaissance jusqu'à Reichenbach.

Le lendemain 13, cet officier supérieur fit dire, au quartier général, qu'une colonne prussienne, forte de 2,000 hommes d'infanterie, 400 de cavalerie et une batterie d'artillerie de 6 pièces était sortie de Glatz, avait marché par Neurode, Friedland, Waldenburg, et semblait se diriger sur Breslau ou sur Schweidnitz, dans le but de surprendre une de ces deux villes.

En effet, la veille au soir, le comte de Gœrtzen s'était décidé à tenter un coup de main hardi; croyant

Breslau dégarni complètement de troupes depuis le départ de Jérôme pour le corps d'observation, il avait résolu de faire faire, par la garnison de Silberberg, une fausse démonstration sur le camp du prince et de faire filer pendant ce temps là une forte colonne sur la capitale de la Silésie; mais il ignorait que la place renfermait un millier de cavaliers français capables de la défendre contre une surprise. L'ennemi espérait aussi, à l'aide de la sortie de la garnison de Silberberg, renforcer la colonne de Glatz de 8 à 900 hommes. Si ce coup de main réussissait, tout portait à croire qu'une grande partie de la province se soulèverait aussitôt.

A cinq heures de l'après-midi, les Prussiens se précipitant de Silberberg, engagent une vive fusillade avec les avant-postes bavaois. Jérôme se porte aussitôt en avant avec un bataillon et deux escadrons.

L'ennemi, assez peu disposé à en venir à une affaire sérieuse, voulant simplement gagner du temps et donner le change, se replie en bon ordre sur un petit village protégé par le canon de la forteresse. Le prince, qui ignore encore ses desseins, fait ses dispositions d'attaque, mais au moment où le combat va commencer, un officier prussien, envoyé en parlementaire par son commandant, se présente au major bavaois qui dirige l'attaque, et le prie de faire cesser le feu, disant qu'il doit remettre entre ses mains six chirurgiens prisonniers. Le major bavaois a la fai-

blesse d'obtempérer à ce désir ; il arrête son mouvement , et les Prussiens profitant de ce répit se hâtent de battre en retraite et de rentrer dans la place.

Au moment où cette action se terminait d'une manière aussi inattendue , le prince recevait la nouvelle de la marche de la colonne sortie de Glatz. Il forme aussitôt un détachement de 5 compagnies du 1^{er} de ligne , 3 du régiment saxon de Niesemüschel , 60 cheveu-légers du 2^e régiment et 2 pièces de canon. Il met ses troupes sous les ordres du général Lefebvre , lui prescrit de partir à l'instant de Franckenstein , et de poursuivre l'ennemi , qui déjà avait sur lui une avance assez considérable. Cet officier général devait , d'après ses instructions , se porter sur Freyburg , point intermédiaire entre Breslau et Schweidnitz , rallier en route la petite colonne du major Schmith , faire tous ses efforts pour connaître d'une manière précise la marche des Prussiens , les laisser s'engager sur Breslau s'ils se dirigeaient de ce côté , les placer entre lui et la garnison de la ville , à qui des instructions analogues étaient expédiées , et combiner son attaque en temps opportun avec celle du général Dumuy.

Après une marche des plus pénibles et des plus rapides , le général Lefebvre arrive le 13 à Freyburg. Là il apprend que l'ennemi s'avance sur Breslau par la petite ville de Canth , située à six lieues au sud de la capitale de la Silésie. Ses troupes étaient ha-

lassées de fatigue ; il leur donne deux heures de repos , puis il se remet en route pour Canth (1). A minuit , il se trouve devant la ville. Il attend le point du jour , et alors , convaincu que ses adversaires ont évacué la place et n'y ont laissé qu'une arrière-garde chargée de couper le pont , seul passage possible pour les atteindre , il se décide à enlever la ville. Il était quatre heures du matin. Déjà le pont était en partie rompu. Les cinq compagnies du 1^{er} de ligne , formées en colonne d'attaque , abordent résolument l'ennemi à la baïonnette. Les Prussiens , encore dans les rues de Canth , ne résistent pas au choc , et laissent 150 prisonniers entre les mains des Bavaois.

Au lieu de défendre vigoureusement le pont et les défilés , de s'embusquer dans les bois et de faire tête au général Lefebvre , ils ne songent qu'à occuper une position en dehors de la ville ; ils se forment en bataille sur deux mamelons près de la route de Breslau , s'établissent sous la protection de leur artillerie et attendent notre attaque. Aussitôt que les Bavaois et les Saxons ont franchi les divers obstacles , ils forment à leur tour une ligne de bataille pour enlever cette position. Pendant cette manœuvre , la cavalerie prussienne fait un mouvement sur notre flanc droit pour le charger ; elle était bien supérieure en force à la nôtre , puisqu'elle avait près de 600 chevaux. Lefebvre avait prévu cette démonstration ; sa cavalerie

(1) Voir pièces justificatives du livre VII , n° 5.

ayant tourné la ville en franchissant deux bras de rivière, se trouve en présence de celle de l'ennemi assez à temps pour prendre l'initiative de la charge. Cinq fois de suite elle se lance sur les Prussiens avec une telle détermination, qu'elle les culbute et les taille en pièces malgré son infériorité numérique. Le commandant ennemi, plusieurs officiers et la plus grande partie des cavaliers sont tués, blessés ou pris : ce qui échappe au sabre des Bavares tourne bride (1).

Pendant que cette affaire de cavalerie a lieu à sa droite, le général Lefebvre forme son ordre de bataille, les Bavares à droite et les Saxons à gauche. Ses troupes s'élancent avec intrépidité, et bientôt la position est enlevée à la baïonnette, les Prussiens sont chassés en désordre et ils battent en retraite. A ce moment où l'affaire était si bien engagée pour nous, les Saxons, frappés subitement d'une terreur panique impossible à expliquer, lâchent pied, jettent leurs armes et se rendent prisonniers. En vain l'adjudant commandant Reubell qui les dirige cherche à les encourager, ils ne veulent rien entendre, et de trois compagnies, cinq à six hommes seulement restent dans nos rangs.

(1) Le lieutenant Lodron, qui commandait les cheval-légers bavares, reçut deux coups de sabre à la première charge, et eut un cheval tué sous lui. Un des aides de camp du général Hédouville, le lieutenant de Zandt, prit le commandement de la troupe, et se fit remarquer par sa bravoure.

Ainsi, tandis que notre droite battant l'ennemi, le refoulait de position en position, tandis que notre petit détachement de cavalerie, fière de ses succès, poursuivait avec acharnement celle qui lui était opposée, la gauche mettait bas les armes. Profitant de cette panique incroyable, l'aile droite des Prussiens reprend courage, déborde les Bavares, se jette dans la ville de Canth, réoccupe sans peine cette petite place, et coupe notre retraite.

A la nouvelle de cette défaite inattendue et si extraordinaire, le général Lefebvre essaie, avec ses Bavares, de faire tête à l'orage ; mais la partie était par trop inégale. En vain, mettant pied à terre, il combat, un fusil à la main, au premier rang ; il ne tarde pas à voir que ses efforts sont surperflus, et qu'une résistance plus longue peut compromettre son détachement. D'ailleurs, bien qu'ayant fait éprouver au commencement de l'action des pertes considérables à l'ennemi, lui-même, affaibli par la lâcheté des Saxons, laissait 100 morts sur le champ de bataille ; il se décide donc à ordonner la retraite. Mais cette opération ne laissait pas que d'être assez difficile, l'ennemi étant maître des défilés du pont et de la ville, il ne restait plus d'autres ressources que de passer la Schweidnitz à un gué très profond pour tâcher de se jeter à gauche, et de gagner non plus Breslau, mais bien Schweidnitz, en passant à travers un pays coupé et marécageux. La colonne prit sa direction de ce côté, elle traversa la rivière,

dans laquelle plusieurs hommes se noyèrent ; on fut obligé d'abandonner dans des bois remplis de mâtrecages dangereux l'artillerie qui ne pouvait aller plus loin et dont les attelages avaient succombé. On ne sauva qu'une seule pièce prise à l'ennemi au commencement de l'action et qui avait été envoyée en arrière de Canth avant l'abandon des Saxons.

Les Prussiens harassés de fatigue, avaient tellement souffert qu'ils renoncèrent à se porter sur Breslau, malgré leur victoire inespérée. Ils se dirigèrent sur Strigau pour y surprendre le régiment de lanciers polonais qui venait d'y arriver, et regagnèrent ensuite la ville de Glatz, ils n'essayèrent même pas d'inquiéter la retraite de la colonne du général Lefebvre. On le voit, le combat offrait cette particularité singulière que l'un et l'autre des deux partis se retirait par deux lignes divergentes comme si tous deux eussent été battus. Une fois en arrière de Canth, Lefebvre rallia sa petite colonne et continua son mouvement rétrograde sur Schweidnitz où il entra le soir avec la pièce de canon prise à l'ennemi (1).

Les Bavares perdirent dans cette affaire le major Schmith, officier d'un grand mérite, et le baron de Klingersberg, porte-enseigne du 1^{er} régiment, qui, s'étant enveloppé dans son drapeau pour le sauver en franchissant la Schweidnitz à la nage, tomba percé d'une balle, et disparut avec le précieux dépôt confié à sa bravoure. Les trois aides de camp ou officiers d'ordonnance du général Lefebvre furent blessés à ses côtés et démontés.

Le prince Jérôme avait dès la veille prévenu le général Dumuy à Breslau du mouvement en avant du général Lefebvre ; il lui avait donné l'ordre, ainsi qu'au général Fauconnet chargé des remontes, de rappeler, si la chose était encore possible, 400 cuirassiers, dragons et chasseurs, partis le matin pour Thorn, et de s'avancer, avec les huit cents cavaliers à pied, qui étaient dans la ville, jusqu'auprès de Canth pour lier leurs opérations avec celles de la colonne partie du camp. Le général Dumuy, guidé par le canon, avait devancé, avec 150 hussards à pied, le détachement principal : il atteignit Canth dans l'après midi. Les Prussiens étaient en retraite sur Strigau, les Bavares sur Schweidnitz : une vingtaine d'hommes seulement laissés par l'ennemi gardaient les blessés. Ils tombèrent facilement en son pouvoir (1).

Le brave général Lefebvre désolé, d'un échec qu'il avait tout fait pour éviter, ne perdit pas un instant et courut au quartier général prévenir le comman-

(1) Le général Dumuy, au lieu de se borner à écrire au général en chef la part fort insignifiante qu'il avait prise à l'affaire du 14, lui envoya deux rapports pompeux dans lesquels il raconte les combats imaginaires qu'il aurait livrés. Le prince, crédule un instant, en rendit compte à l'Empereur ; mais bientôt renseigné d'une manière plus exacte, il dit toute la vérité dans une lettre du 20 mai adressée au major-général. C'est sans nul doute à ces faux rapports du général Dumuy, que l'on doit attribuer les erreurs qui se sont glissées dans toutes les relations sur ce combat. (Voir Pièces justificatives du livre VII, n° 6.)

dant en chef du 9^e corps. Le prinée l'accueillit avec sa bonté ordinaire, le consola, mit immédiatement à sa disposition un renfort de 300 fantassins, de 100 chevaux et de 2 pièces de campagne, en lui prescrivant de retourner à Schweidnitz et de se remettre à la poursuite de la colonne de Glatz pour lui couper la retraite sur cette forteresse.

Au même moment les 240 lanciers polonais prévenus à temps de l'intention de l'ennemi de les enlever à Strigau, arrivèrent à Schweidnitz; ils rallièrent le petit corps d'opération, et Lefebvre se porta à marches forcées, avec toutes ses forces réunies, sur Freyburg.

Pensant qu'une partie des Prussiens si maltraités pourrait bien chercher à gagner Silberberg, Jérôme, de son côté, détacha le lieutenant-colonel Ducoudras, l'un de ses aides de camp, avec 200 fantassins et 100 cavaliers vers la forteresse pour intercepter le passage.

Les Prussiens, après la journée du 14, avaient été coucher à Strigau où les lanciers polonais avaient effectivement fait étape; puis ils en étaient partis le lendemain, à 6 heures du matin, se dirigeant les uns sur Glatz, les autres sur Silberberg, ne se doutant guère que déjà deux colonnes s'avançaient pour les combattre.

Celle de Lefebvre, quittant Schweidnitz le 15 à 10 heures du matin, arriva au village de Salzbrunn,

à une lieue de Freyburg, dans la journée, et se trouva en présence de l'ennemi.

À notre approche, les Prussiens se mirent en bataille, le général Lefebvre, profitant de ce moment pour les attaquer par sa gauche, forma rapidement son infanterie en colonne et la lança au pas de charge. L'ennemi essaya de couvrir son flanc menacé par trois pièces tirant à mitraille et une charge de toute sa cavalerie déployée dans la plaine; mais la nôtre avait opéré la même manœuvre: elle prévint le mouvement offensif, se précipita, le sabre à la main, sur les cavaliers et sur les pièces, culbuta les premiers, s'empara des canons, ramena beaucoup de prisonniers et tout le matériel des Prussiens. L'infanterie, laissée à découvert par cette attaque aussi heureuse que hardie, ne tint pas et se sauva en jetant ses armes: 30 officiers, 800 soldats, 60 chevaux tués, blessés ou faits prisonniers, 3 pièces de canons, 1200 fusils, furent les trophées de ce combat qui ne dura que peu d'instant, tant l'attaque avait été vigoureuse et bien menée.

Cette affaire nous coûtait une vingtaine d'hommes tués et environ 40 blessés. Les lanciers polonais, qui déjà avaient acquis dans les guerres d'Italie un si juste et si grand renom de bravoure, avaient contribué pour la plus grande part au succès de la journée. Le major Swiderski, leur commandant, le capitaine Palican, du 1^{er} de ligne, le capitaine d'artillerie Regnier, qui avait reçu sept coups de sabre

en reprenant les pièces que nous avons abandonnées l'avant-veille, les lieutenants de Zandt, Tanfkirck, Theim, Lodron et Knecht, s'étaient particulièrement distingués.

Le lieutenant-colonel Ducoudras, de son côté, n'avait pas tardé à rencontrer une colonne qui cherchait à rentrer dans Silberberg; une vive fusillade s'était engagée immédiatement; l'ennemi se battit avec résolution, mais, voyant arriver un renfort de 600 hommes dont 100 cavaliers envoyés par le commandant en chef, il se hâta de se replier sur Glatz.

Le 16 au matin, Jérôme qui voulait tâcher d'avoir des notions exactes sur les forces de l'ennemi dans le comté de Glatz, prescrivit à son chef d'état-major le général Hédouville de se rendre en personne à Wartha. Un détachement de 25 cheveu-légers du 2^e régiment bavarois, commandé par le lieutenant Besse, lui servit d'escorte. Le général traversa la ville et franchit les avant-postes, mais à peine eut-il fait quelques centaines de pas, qu'il se trouva en présence d'une nuée de tirailleurs Prussiens soutenus par un escadron des hussards noirs. L'ennemi commença une vive fusillade. Le piquet d'escorte, engagé dans des gorges dangereuses, perdit un homme, quatre chevaux et eut son chef blessé de deux coups de feu. Les Bavares, sans s'effrayer du nombre de leurs adversaires, sortirent du défilé, et chargèrent les hussards. Au même moment le général Siebein, qui commandait à Wartha, arrivait avec sa réserve,

attiré par la fusillade. Les Prussiens furent culbutés en un instant et repoussés jusque sous le canon de Glatz; mais là, le général Hédouville aperçut une ligne de 2,000 hommes d'infanterie et de quatre escadrons dont l'intention était évidemment d'attirer nos forces pour faire diversion et nous empêcher de couper la retraite à la colonne du major prussien dont la défaite était encore ignorée. Devant un ennemi aussi supérieur: nous nous retirâmes, nos troupes rentrèrent dans Wartha sans être inquiétées. Battu de toutes parts, poursuivi avec acharnement par le général Lefebvre qui avait à cœur de venger l'affaire de Canth, le corps sorti de Glatz pour surprendre Breslau n'eut d'autre ressource pour s'échapper que de se fractionner en petits groupes de 40 à 50 hommes et de se glisser dans les deux forteresses de Glatz et de Silberberg en profitant des bois et des marécages qui environnaient ces places.

Ainsi se termina cette nouvelle tentative du comte de Goertzen. Son peu de succès contribua à la capitulation de Neiss.

Le gouverneur prussien, bien convaincu enfin de la supériorité de nos armes, persuadé qu'il ne pouvait rien faire pour s'opposer à la reddition de Neiss et à la conquête de toute la partie nord de la Silésie, résolut de se borner désormais à la défense du comté de Glatz. Il concentra tous ses moyens d'action dans cette forteresse, et dans un camp retranché établi

en avant d'elle, décidé à se défendre là jusqu'à la dernière extrémité.

Le prince Jérôme, voyant l'inaction forcée de son ennemi, en profita pour terminer à Breslau la remonte et l'organisation des cavaliers formés en régiments provisoires. Il en passa l'inspection et les dirigea sur la grande armée. Par ses ordres, le bataillon saxon qui se trouvait à Franckenstein fut envoyé devant Neiss, tant pour éviter les querelles que la conduite tenue par les troupes de cette nation à Canth n'eût pas manqué de lui attirer, que pour le placer sous les yeux de Vandamme, dont la sévérité était de nature à ôter à ces hommes l'idée d'imiter la lâcheté de leurs compatriotes.

Franckenstein, Kloster-Camentz, Wartha, furent occupés par toutes les troupes du 9^e corps qui ne se trouvaient pas devant Kosel et devant Neiss. En outre, un petit camp fut établi à Patschkau sur la rive droite de la Neiss, entre Wartha et Ottmachau, dans le but d'observer le débouché de Reichenstein. Deux bataillons et un escadron du Wurtemberg y prirent position, se liant par des petits postes avec Neiss. Les gués de la Neiss, depuis Wartha, furent gardés, une tête de pont fut construite à Kloster-Camentz et deux équipages de pont sur chevaux y furent préparés, pour effectuer au besoin des passages de rivière. Enfin, le général de Pernety, devenu plus libre depuis les dernières expéditions de matériel en Pologne,

se jeta dans les montagnes du côté de Hirschberg avec une colonne volante de 800 hommes pour maintenir les paysans, les empêcher de se soulever et disperser les rassemblements armés. Il eut, à la fin de mai, deux ou trois petits engagements sans importance. Il s'acquitta de sa mission avec un zèle qui lui valut les témoignages les plus flatteurs du prince Jérôme (1), et revint au quartier général au commencement de juin, par les frontières de Bohême. Grâce à ces dispositions, le comte de Gertzen se trouva resserré et pour ainsi dire bloqué dans le comté de Glatz, n'ayant plus de communications qu'avec la Bohême, et coupé complètement des garnisons de Kosel et de Neiss.

Les choses restèrent en cet état jusqu'au commencement de juin. Kosel et Neiss capitulèrent l'un après l'autre, ainsi qu'on l'a vu aux livres précédents. Un seul engagement eut lieu le 27 du mois de mai. Le colonel Morio, aide de camp du prince, avait été envoyé à Dresde pour hâter l'envoi du contingent saxon destiné au 9^e corps. Il fit partir deux bataillons de grenadiers et les dirigea sur Franckenstein. Le lieutenant-colonel de Bouillé, chargé d'aller au devant d'eux avec 120 dragons français, les joignit à hauteur de Neurode et revenait à leur tête, lorsqu'il se trouva tout à coup en présence du comte de

(1) Voir pour tous ces détails la correspondance de Napoléon et du prince Jérôme.

Gœrtzen lui-même, sorti de Glatz avec une forte colonne, pour protéger la rentrée d'un convoi se rendant de Silberberg à la première de ces deux forteresses. Malheureusement le convoi était déjà sous le canon de la place, lorsque le lieutenant-colonel de Bouillé aperçut l'ennemi. Les dragons français prirent immédiatement la charge, les deux bataillons saxons attaquèrent avec ardeur, les Prussiens furent repoussés avec perte, et se replièrent précipitamment sur le camp retranché où ils entrèrent.

Le prince Jérôme, malade et au lit depuis le 22 mai à son quartier général de Scheitnitz près Breslau, ne put se lever que le 6, pour reprendre la direction générale des opérations contre Glatz, dont il voulait à tout prix s'emparer, et contre Silberberg qu'il avait l'intention de bloquer.

Nous arrivons à l'affaire la plus importante et la plus glorieuse de la campagne de Silésie, l'attaque et la prise du camp retranché de Glatz, qui couronna dignement les succès du prince Jérôme. Avant de décrire les combats qui eurent lieu sous le canon de cette forteresse, nous allons donner une description rapide du terrain qui l'entourait.

La forteresse de Glatz, située à l'entrée du comté de ce nom, dans la partie la plus montagneuse de la Silésie, à quelques lieues des bords de la Neiss, formait le sommet d'un triangle dont le grand côté était la route de Wartha à Franckenstein, triangle dont ce côté pouvait avoir six à sept lieues de dévelop-

pement, et renfermait un pays boisé très accidenté, et coupé par sept à huit petits ruisseaux fort encaissés, affluents de gauche de la Neiss. Cette rivière, qui baignait les murs de Glatz, coulait jusqu'à Wartha, du sud-ouest au nord-est, puis de l'ouest à l'est jusqu'à Kloster-Camentz. Un grand nombre de villages, presque tous bâtis sur les bords des ruisseaux dont nous venons de parler, étaient répandus sur cette surface.

Les principaux étaient Franckenstein, Wartha, Silberberg et Glatz, nous allons entrer à leur égard dans quelques détails nécessaires à connaître.

Franckenstein, petite ville où venaient aboutir les routes de Wartha et de Silberberg à Schweidnitz, Munsterberg, Neiss, Strelhen et Breslau, était bâtie dans une espèce d'entonnoir formé par la réunion de quatre cours d'eau. Elle était dominée de tous côtés. Cette place était donc plus importante comme point de jonction de grandes routes que par sa position topographique. Le prince Jérôme l'avait désignée depuis le commencement du siège de Neiss comme lieu principal de rassemblement pour les troupes chargées d'observer Glatz et Silberberg. On avait établi en avant, entre le village de Thurnau et la petite rivière de Pansa, sur un plateau traversé par la route de Wartha, une espèce de camp retranché formé par trois lunettes en terre reliées entre elles par deux lignes brisées. Ces ouvrages de campagne, fermés à la gorge par des palissades, protégeaient le baraquement des troupes et commandaient la route de Wartha et les chemins de Thurnau à Sil-

berberg, de Kloster-Camentz à Franckenstein, par les villages de Huarte, Paulwitz et Baumgarten. En avant de ces ouvrages existait un ravin encaissé coupant la route de Wartha et formant comme le fossé de la ligne, qu'on ne pouvait d'ailleurs aborder que par une montée assez rapide.

Maître de Franckenstein, on interceptait toute communication directe entre le comté de Glatz et la partie nord-est de la Silésie.

A moitié chemin environ de Franckenstein à Glatz, on trouvait Wartha sur la rive droite de la Neiss. Cette petite ville, bâtie dans la vallée, avait un pont en pierres à l'une de ses extrémités. Elle était dominée au nord par plusieurs mamelons dont deux étaient boisés, et sur lesquels on avait établi quatre ouvrages de campagne, commandant le cours de la rivière, la route et la place elle-même. A l'ouest s'étendaient des bois assez considérables, et en arrière le long village de Riegersdorf, formant défilé et coupant perpendiculairement la grande route. Les hauteurs de Wartha, ainsi fortifiées, offraient une position militaire d'autant plus importante pour les troupes du prince Jérôme, qu'elle pouvait au besoin servir d'appui à l'extrémité d'une ligne de défense formée par la Neiss, et que, passant par Kloster-Camentz et Patschkau, son occupation rendait difficiles les communications de Glatz avec Silberberg.

Silberberg, une des deux places encore au pouvoir de la Prusse, était une espèce de citadelle ayant la forme d'un triangle étoilé à chacun de ses angles.

Il couronnait le sommet d'un pain de sucre extrêmement élevé et escarpé. Sur deux autres pitons voisins se trouvaient deux ouvrages ou redoutes ressemblant à des quadrilatères irréguliers d'un développement beaucoup moins considérable que le premier. Une petite ville formée d'une seule rue longue et étroite, véritable défilé dominé de tous côtés par des berges abruptes, portant aussi le nom de Silberberg, s'étendait entre deux de ces mamelons, et s'échappait, pour ainsi dire, du col formé par leur intersection. La position de ces trois ouvrages était telle, que, pour s'en emparer, il fallait ou réduire ses défenseurs par la famine, ou, après avoir occupé la ville, la bloquer strictement et faire une attaque de vive force, ce qui demandait beaucoup d'hommes et exposait à de grandes pertes. Or, une fois Glatz pris, le rôle de Silberberg devenait nul. Cette forteresse n'était pas assez vaste pour renfermer une garnison qui pût tenir la campagne et inquiéter les troupes de Wartha et de Franckenstein; le prince Jérôme crut en conséquence inutile de s'en occuper avant d'avoir frappé un grand coup sur Glatz, persuadé qu'elle se rendrait si l'on obtenait un succès décisif de ce côté. Il était d'ailleurs assez difficile aux Prussiens renfermés dans ses murs de bouger sans être coupés, soit par les troupes de Wartha, soit par celles de Franckenstein.

Glatz, véritable clef du comté et de la partie sud de la Silésie prussienne, seul boulevard restant au

lieutenant du roi Frédéric Guillaume, passait à cette époque pour une forteresse imprenable. Située sur la rive gauche de la Neiss, elle avait une citadelle sur la rive droite, et en avant d'elle un camp retranché très vaste et très bien armé.

Les ouvrages de la place consistaient :

1° Dans une première enceinte irrégulière revêtue en maçonnerie, ayant la forme de redans avec des saillants plus ou moins prononcés et suivant les sinuosités d'un petit plateau fort élevé. Entre cette première enveloppe et la rive gauche de la Neiss, à mi-côte, se trouvaient les casernes et établissements militaires ;

2° En une seconde enceinte à bastions irréguliers avec revêtements en maçonnerie, fossés secs assez larges, et deux demi-lunes ;

3° En une espèce de réduit revêtu, ayant la forme d'un pentagone ;

4° En une enveloppe circulaire mi-partie en terre, mi-partie en maçonnerie, se liant avec la première enceinte et avec les casernes. Cette dernière ligne était couverte, du côté de la campagne, par trois lunettes en terre avec fossés et glacis. La Neiss servait de fossé à la partie qui avoisinait les bords de cette rivière ;

5° En une lunette revêtue, jetée en avant du flanc nord de la forteresse, sur un étranglement du plateau, et communiquant avec elle par une caponnière simple en terre.

La citadelle, construite sur la rive droite de la Neiss, sur un petit mamelon parallèle au plateau de la rive droite, était en terre. Elle avait double enceinte avec fossés ; sa forme était celle d'un quadrilatère à peu près régulier dont tous les angles étaient garantis par de petits ouvrages, lunettes, redans ou flèches en terre. Un des flancs de cette citadelle était couvert par la Neiss, et un autre par un ruisseau encaissé qui se jetait perpendiculairement dans la rivière à hauteur des ouvrages de la place.

Les deux mamelons sur lesquels étaient bâtis Glatz et sa citadelle étaient non-seulement fort élevés au dessus du Talweg, mais aussi très escarpés dans beaucoup d'endroits.

Sous le canon de ces deux redoutables petites places de guerre, on avait construit à la hâte un camp retranché établi avec beaucoup d'art. Chaque hauteur, chaque piton, était couronné par un ou plusieurs ouvrages en terre, quelques uns fermés à la gorge. Une ligne de sept redans, défilés de la campagne, liait entre eux deux mouvements de terrain assez prononcés, et croisait ses feux avec ceux de la citadelle. Une redoute carrée, sorte de réduit très-bien situé, dominait tout le camp comme un cavalier de tranchée. Les deux flancs de ce système s'appuyaient à deux ruisseaux encaissés ; le centre était défendu par la ligne de redans dont nous avons parlé déjà. Les abords des ouvrages les plus voisins de la Neiss étaient battus par l'une des faces de la

forteresse de Glatz. On n'avait pas eu le temps de compléter les défenses de ce camp. Entre les deux ouvrages les plus rapprochés de la rivière, on avait laissé un intervalle, dont le général Vandamme sut habilement profiter, comme on le verra un peu plus loin. Malgré cela, la fortification naturelle et les ouvrages d'art avaient été combinés avec intelligence, et les abords de ce dernier rempart de la Silésie étaient aussi dangereux pour l'attaque que faciles pour la défense.

Une garnison nombreuse non encore démoralisée ; 5,000 hommes dans le camp et 7,000 dans la place ; un commandant hardi et résolu, des vivres en abondance, des munitions de guerre en quantité suffisante, un armement formidable, assuraient les moyens de résistance de cette place.

Un mot maintenant sur la répartition des troupes du 9^e corps, lorsqu'au commencement de juin le commandant en chef prit la résolution d'investir et de réduire Glatz et Silberberg.

Un corps de 3,000 Wurtembergeois était en avant de Patschkau ; 800 Saxons, 400 Bavares et 250 cavaliers à Kloster-Camentz ; 1,000 hommes à Wartha ; deux régiments d'infanterie, forts de 2,300 hommes, et 350 chasseurs à cheval français, 340 cheval-légers de Bavière et 300 lanciers polonais au camp de Franckenstein. L'artillerie avait été répartie sur ces différents points : Kloster-Camentz avait une tête de pont.

Les deux régiments de Wurtemberg revenant du siège de Colbert, et 400 hommes d'un régiment de la même nation en garnison à Glogau, que le prince Jérôme fit venir en poste, arrivèrent le 11 à Breslau pour se joindre aux mille cavaliers en remonte chargés de la défense de cette place.

Glatz et son camp retranché contenaient, comme nous l'avons dit, 12,000 Prussiens ; Silberberg, 3,000.

Jérôme pensa d'abord à bloquer Silberberg ; mais pour cela il lui fallait distraire au moins 3,000 hommes de ses troupes actives, et c'était réduire d'autant les forces qu'il destinait à l'attaque de Glatz, il y renonça. Le 9, il fut informé que le comte de Gœrtzen avait l'intention de tenter un coup de main pour sauver Neiss, dont la capitulation devait être effectuée le 16 au matin. Aussitôt il se rendit, quoique très souffrant, au camp de Franckenstein, où il arriva le 11. Le gouverneur prussien, bien renseigné sur les forces qui lui étaient opposées le long de la Neiss, sur les dispositions ordonnées en cas d'attaque, comprit qu'il n'avait aucune chance de succès, et résolut d'avoir recours à une négociation plutôt qu'aux armes. Il fit demander au général Lefebvre, qui commandait à Franckenstein, une entrevue à laquelle cet officier général s'empessa de se rendre (1).

Voir Pièces Justificatives du livre VII, n^o7.

Le comte de Grœtzen lui fit des propositions qui furent soumises immédiatement au prince Jérôme, mais ce dernier les repoussa. La position de son corps d'armée, dont une partie tenait bloquées dans Glatz les dernières troupes de l'ennemi, dont l'autre forçait Kosel et Neiss à capituler, était trop avantageuse pour qu'il voulût entendre parler d'arrangement autre qu'une reddition pure et simple des deux dernières forteresses de la Silésie. En conséquence, toutes les dispositions furent faites pour pousser vigoureusement l'ennemi jusqu'au 16, jour de l'exécution de la capitulation de Neiss. Le comte de Gœrtzen n'osa s'aventurer hors de ses retranchements; voyant que l'instant était proche où il lui faudrait se défendre dans Glatz même, il se borna à rassembler autour de lui toutes les troupes sur lesquelles il croyait pouvoir compter, et attendit sur le pied d'une défensive prudente.

Le 15 juin, Jérôme quitta le camp de Franckenstein pour recevoir le lendemain les clés de Neiss; il fit défiler devant lui la garnison. Les troupes qui la composaient formaient 6,000 hommes d'infanterie et 326 de cavalerie. Elles étaient fort belles, mais harassées de fatigue et abimées par les souffrances d'un siège pendant lequel elles avaient montré une énergie et une vigueur dignes des plus grands éloges. 550 malades restèrent aux hôpitaux; 3,000 hommes furent dirigés sur la France; les autres, étant mariés et établis dans la province, eurent la

permission de se retirer chez eux; 165 officiers furent faits prisonniers de guerre. La ville avait beaucoup souffert; la majeure partie des maisons étaient détruites: c'était un spectacle horrible à voir.

L'Empereur, très satisfait de la reddition de cette place importante, chargea son frère d'exprimer son contentement au général Vandamme (1) et demanda le nom des militaires de tout grade qui s'étaient le plus distingués pendant le siège.

Par le fait de la capitulation de Neiss, quatre à cinq mille hommes et un excellent officier général devenaient disponibles (2). C'était un immense renfort pour les opérations contre Glatz; aussi Jérôme s'empressa-t-il d'en profiter. Le 17, Vandamme reçut du commandant en chef l'ordre suivant:

Au quartier général à Neiss, le 17 juin 1807.

ORDRE.

A Monsieur le Général de division Vandamme.

Vous ferez toutes vos dispositions, Monsieur le Général, pour que votre corps, composé des Wurtembergeois et des Saxons avec 4 régiments de cavale-

(1) Voir Pièces Justificatives du livre vu, n° 8.

(2) Le général de Seckendorf avait été remplacé le 1^{er} mai dans le commandement de la division wurtembergeoise par le général Camrer de la même nation.

rie, soit réuni demain, 18, sur la droite de la Neiss, entre Kamentz et Wartha, de manière à pouvoir déboucher de Wartha par Gierschdorf, après demain, 19, à une heure du matin. Votre premier soin sera de jeter un pont sur la Neiss, près de Schnapauf, afin d'établir une communication prompte avec la division bavaroise qui attaquera en même temps par la rive gauche de la Neiss le camp dit *du Prince* et dont la droite sera vis-à-vis de Schnapauf. Ce pont, une fois établi sera gardé par les troupes bavaroises, et vous cernerez la place toujours sur la rive droite de la Neiss, en appuyant votre droite près de Piltsch où vous jetterez un second pont. En même temps, la division bavaroise appuiera sa gauche à Piltsch. Vous aurez soin d'observer que la garnison de Silberberg qui est sur vos derrières est forte de 3,000 hommes, dont 1,500 seulement peuvent faire une sortie.

J'ai donné le commandement des troupes saxonnes au général de division Gardanne, celui des deux régiments de cavalerie wurtembergeoise au général Boyer, et le commandement des 4 régiments de cavalerie qui sont dans votre division au général Lefebvre, mon premier aide de camp.

Le colonel Scharfenstein continuera de commander à Wartha avec deux compagnies de son bataillon et deux compagnies du régiment de Konig ou de Seckendorf.

JÉRÔME NAPOLEON.

Le 19, ces dispositions étaient exécutées. Tout était disposé pour former la nuit suivante l'envahissement de la place et du camp retranché sur les deux rives de la Neiss; mais il survint un orage violent qui grossit la rivière à tel point qu'on ne put jeter les ponts : le prince fut obligé de remettre cette opération.

Le 20, le général de Deroy déboucha de Wartha, conformément aux ordres qu'il avait reçus du prince, chassa les postes ennemis, et occupa la position tenue, en avril et mai, par le général Lefebvre. A cinq heures du matin, l'ennemi, sans avoir fait aucune résistance, nous laissa maîtres du terrain, depuis Labrichau jusqu'à Konigshayn. Un chef de bataillon du génie jeta devant le premier de ces deux villages un pont sur chevalet et fit construire un pont sur pilotis.

Le même jour, le commandant en chef vint au bivouac du général de Deroy, reconnut la position de l'ennemi, le camp retranché sur la rive droite de la Neiss, et prescrivit d'enlever le village de Niederhansdorf qui se trouvait à hauteur et à une portée de canon de l'extrême droite des fortifications.

Le 21, Vandamme reçut ordre de donner la main aux troupes du général de Deroy. Il fut renforcé du régiment des chasseurs à cheval français. Sa division franchit la Neiss à Giersdorf, le petit ruisseau de Steinau près de Perkwitz, et se trouva liée par sa droite à la gauche de la division de Deroy. L'ennemi

ne s'opposa que faiblement à cette concentration qui cependant compléta l'investissement de la place et du camp retranché de Glatz.

Les journées des 22 et 23 se passèrent en pourparlers et en préparatifs. Le comte de Gœrtzen, de plus en plus inquiet de la tournure que prenaient les affaires, se voyant hors d'état de bouger de Glatz sans s'exposer à une défaite, coupé de la forteresse de Silberberg, désirait chaque jour davantage entrer en arrangement; il n'était même plus éloigné de consentir à une capitulation, mais il désirait un terme trop long. L'occupation du village de Niederhansdorff, par la division de Deroy, le resserrant de trop près, il le fit attaquer et parvint à s'y loger, mais le prince Jérôme le fit enlever de nouveau par la brigade du général Siebein. Deux compagnies du 10^e de ligne bavarois et les chasseurs wurtembergeois du colonel Scharfenstein s'y précipitèrent à la baïonnette, tuèrent plusieurs officiers et grand nombre de soldats, et firent 60 prisonniers.

Des bivouacs bavarois on distinguait sans peine tous les ouvrages du camp retranché, et Jérôme ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'ils laissaient à désirer; ils n'étaient pas bien fermés à la gorge, des herses renversées étaient les seuls obstacles qui les reliaient les uns aux autres : la seule redoute du centre était fermée et palissadée. En outre, Vandamme apprit par des déserteurs qu'un point, entre les deux lunettes les plus près de la Neiss, avait été

négligé, de telle sorte que la cavalerie même pouvait s'introduire par cet intervalle. Lui-même fut le reconnaître, et ordonna au commandant Vincent, son aide de camp, de pousser le plus près possible, et d'en faire un examen attentif, afin d'être en mesure de guider une colonne de ce côté. Toutes ces circonstances décidèrent le commandant en chef à brusquer l'attaque.

Il prescrivit au capitaine Deponthon de chercher un gué en amont du camp, par lequel la cavalerie pourrait passer, et de jeter à côté un pont sur chevaux pour l'infanterie.

Le 22, à onze heures du matin, Jérôme se porta sur la rive gauche de la rivière, au bivouac du général Vandamme, et fit lancer quelques obus. L'infanterie prussienne, qui commençait à se démoraliser, était prête à abandonner ses positions extérieures et à se replier dans la ville; un escadron de hussards noirs la rallia et la força de rester dans les ouvrages du camp. A midi, un incendie se manifesta dans Glatz, et l'ennemi apprit que le parc de siège, préparé à Neiss, était en marche pour joindre le 9^e corps.

Le lendemain 23, dans la matinée, Jérôme, accompagné du général Vandamme, reconnut encore une fois le camp retranché, et dicta ses ordres pour une attaque qui devait avoir lieu la nuit suivante à une heure. L'ordre du jour portait que les deux généraux Vandamme et Lefebvre Desnoëttes, chargés

d'enlever les positions, l'un à droite et l'autre à gauche, combineraient leur marche de manière à se trouver le plus près possible du camp retranché, à minuit précis; que leurs troupes s'avanceraient dans le plus profond silence, et qu'au signal d'une fusée partie des rangs de la division Vandamme, ils attaqueraient ensemble, s'introduiraient dans les ouvrages à l'arme blanche, sans tirer un coup de fusil, passeraient au fil de l'épée tout ce qui s'opposerait à eux, encloueraient les canons, feraient sauter les caissons et se retireraient avant le jour.

Le prince, dirigeant lui-même cette entreprise audacieuse, se porta avec son état-major à portée du canon de la place, sur un petit mamelon, d'où il pouvait tout voir, d'où il lui était facile de donner des ordres aux deux colonnes d'attaque.

À l'entrée de la nuit, Vandamme fit passer la Neiss à son infanterie, sous le commandement du général-major Lilienberg. Deux détachements de cavalerie, l'un formé par les chasseurs français aux ordres du chef d'escadron Meziau, l'autre par les chevau-légers de Wurtemberg, sous le colonel Leppe, franchirent la rivière à gué, et furent dirigés par le commandant Vincent sur le point négligé par l'ennemi. En même temps, le général Lefebvre forma à droite, en colonne serrée, la brigade bavoise du général Siebein, et la brigade de cavalerie du colonel de Zandt. Les deux divisions arrivèrent en bon ordre et en silence tout près du camp retran-

ché, sans avoir été aperçues (1). Au signal convenu, elles s'élançèrent avec une intrépidité sans égale sur les retranchements ennemis.

Tandis que l'infanterie de Vandamme et de Lefebvre, chargeant à la baïonnette, culbute et massacre tout ce qui cherche à défendre les ouvrages de la première ligne, la cavalerie bavoise met en déroute la cavalerie prussienne, qui tente de couvrir la retraite des défenseurs du camp. Les trois escadrons de chasseurs français, guidés par le commandant Vincent, se précipitent par la trouée entre les redoutes, pénètrent sans rencontrer d'obstacles jusqu'au près du grand ouvrage servant de réduit, et se trouvent alors en présence d'un bataillon de 1,200 grenadiers prussiens. Les Français chargent cette masse redoutable. Les grenadiers se forment en carrés, résistent à deux attaques successives, et font éprouver des pertes sensibles à nos chasseurs; enfin une troisième charge enfonce le carré, et un très petit nombre de ces braves gens échappe au sabre de nos cavaliers. La redoute du centre est alors attaquée de toutes parts; à droite par les Bavaois, ayant Lefebvre à leur tête, à gauche par les Wurtembergeois et les Saxons

(1) Les Prussiens se gardaient si mal, leurs officiers mettaient dans leur service si peu de zèle, que l'infanterie légère bavoise arriva sur les ouvrages de la première ligne sans être signalée, et que les chasseurs à pied réveillèrent les défenseurs à coups de baïonnettes.

de Vandamme. Elle est bientôt enlevée, et aucun de ceux qui la défendent ne parvient à se sauver.

La forteresse, cependant, au bruit du combat, fit feu de toutes ses pièces, pour protéger au moins la retraite des troupes du camp. Le mamelon où se trouvait le prince, éclairé par les caissons en feu, devint le but principal des boulets et des obus, mais en moins d'une heure l'affaire était décidée en notre faveur, malgré la belle résistance de l'infanterie prussienne, fort mal secondée par sa cavalerie. 4,200 hommes restèrent sur le champ de bataille; 600 prisonniers, 13 pièces de canon tombèrent au pouvoir du 9^e corps; les autres canons furent encloués. Les Bavaurois et les Wurtembergeois agirent avec une vigueur qui les couvrit de gloire et leur épargna des pertes considérables: nous n'eûmes que 40 tués et 172 blessés. Le chef d'escadron Vincent (1) fut au nombre de ces derniers; 14 officiers prussiens, parmi lesquels le major commandant du camp retranché, et trois drapeaux furent enlevés.

Vandamme, son opération terminée, exécuta l'ordre du prince de se replier avant le jour, fit repasser la Neiss à sa division, et reprit ses positions sur la rive gauche; mais le général Lefebvre commença à se retrancher dans les ouvrages qu'il venait d'enlever avec tant de bravoure, et refusa longtemps

(1) Depuis général de division, mort récemment.

de les quitter, malgré le danger que pouvaient lui faire éprouver les feux croisés de la forteresse et de la citadelle; il fit prier le général de Deroÿ resté en réserve avec une partie de sa division de le soutenir; ce dernier refusa, en sorte que dans la matinée du 24, le camp retranché fut enfin abandonné, et par les Prussiens et par le 9^e corps; les ouvrages étaient détruits, et il était difficile à l'ennemi de les réoccuper. Le comte de Gœrtzen, cependant, tenta de les reprendre, et parvint même à rentrer dans quelques-unes des redoutes de la gauche; mais le général Lefebvre eut bientôt repoussé la cavalerie qui s'étendait dans la plaine; et l'infanterie, ne se sentant plus soutenue, se retira.

Pour compléter la destruction du camp, on fit avancer un millier de paysans, réunis à l'avance au quartier général de la division de Deroÿ, et on leur fit raser tout ce qui ne pouvait pas nous être utile contre la place. A midi, une suspension d'armes de huit heures fut accordée pour enlever les morts.

Déjà on faisait des dispositions pour l'ouverture de la tranchée, lorsque le comte de Gœrtzen fit demander au prince Jérôme une entrevue qui lui fut accordée. Lui-même se présenta devant le commandant en chef du 9^e corps, à Wartha, et la capitulation fut arrêtée. Le lendemain 25, les articles furent rédigés et signés par M. de Meyronnet, capitaine de frégate, aide de camp du prince (1). Cette capitula-

(1) Pièces justificatives du livre VII, n^o 9.

tion spécifiait que la place se rendrait le 26 juillet si elle n'était secourue avant cette époque.

De toutes les places de la Silésie, il ne restait donc plus que Silberberg à réduire. Le prince Jérôme chargea le général de Deroy de cette opération, et la division bavaroise partit le 27 pour aller resserrer cette place.

La ville de Silberberg, ainsi que nous l'avons dit, était située dans une gorge au pied des montagnes, et sous le canon de trois forts auxquels elle était liée par des retranchements et un palissadement.

Le général de Pernety envoya en conséquence le 28, pour le siège, 4 obusiers et 6 mortiers, et donna le commandement de cette artillerie au capitaine Mabru, officier de mérite déjà employé à plusieurs opérations de ce genre. Ce capitaine avait pour instruction d'établir des batteries incendiaires contre la ville, sans s'inquiéter de la forteresse ; différentes circonstances vinrent modifier ces ordres. En arrivant devant la place, le général de Deroy proposa au gouverneur la neutralité de la ville. Elle fournissait des vivres à la garnison des forts, mais elle était facile à brûler. Le gouverneur refusa de l'évacuer, alors une attaque de vive force fut résolue.

Les Bavaois formaient leurs colonnes d'attaque lorsque les Prussiens, croyant mettre obstacle à leurs projets, incendièrent eux-mêmes les faubourgs. Le feu se communiqua en peu d'instant aux palis-

sades, et le général de Deroy, profitant de cette circonstance, lança son infanterie sur la place. Les sapeurs abattirent les palissades à moitié consumées, et firent une large trouée; les troupes se jetèrent dans les rues, pillèrent les maisons, le feu se propagea des faubourgs dans la ville, et bientôt cette malheureuse cité fut réduite en cendres. Tandis que cet effroyable incendie s'étendait partout avec une rapidité terrible, les capitaines de Mabru de l'artillerie, et Rolland du génie, reconnaissaient les abords de la forteresse. Ils s'aperçurent qu'il existait derrière ces forts une montagne qui les dominait, et sur le sommet de laquelle il serait peut-être possible d'établir une batterie. En effet, ayant tracé immédiatement l'emplacement d'une batterie, ils parvinrent, à force de bras, à faire hisser trois obusiers et trois mortiers qui furent mis en position le 30 juin. Le 2 juillet, toutes les difficultés s'étant trouvées vaincues, elles commencèrent le feu. Grand fut l'étonnement des officiers prussiens qui avaient toujours cru impossible ce dont ils étaient les témoins. Le bombardement continua toute la journée et toute la nuit ; au point du jour, le gouverneur, stupéfait de l'audace du commandant de l'artillerie, terrifié par l'explosion d'un magasin à poudre qui avait entraîné la destruction du réduit du fort principal, entra en pourparler. Les choses en étaient là, quand l'on reçut du quartier général la nouvelle qu'un armistice avait été signée entre la France, la Russie et la Prusse.

Les hostilités furent en conséquence interrompues, et l'artillerie de siège dirigée sur Neiss.

Telle fut la dernière opération du 9^e corps de la grande armée. Ainsi se termina la campagne de Silésie, campagne de huit mois, sinon aussi glorieuse, du moins aussi utile que celle des autres corps de la grande armée.

Sept places, dont quelques unes très fortes, étaient tombées au pouvoir du prince Jérôme, la huitième allait se rendre, et quoiqu'on n'ait pas pris possession, à cause de la paix, de Glatz et de Kosel, ces villes n'en avaient pas moins capitulé.

En quelques mois, toute la Silésie fut donc conquise.

Des succès aussi rapides, obtenus par des troupes qui étaient loin de valoir les troupes françaises, troupes que les généraux divisionnaires avaient pour instruction secrète des souverains alliés de ménager le plus possible, en cas de revirement politique, de tels succès, disons-nous, s'expliquent par deux causes principales : en premier lieu, l'énergie, les talents et le zèle des quelques généraux français placés à leur tête ; en second lieu la démoralisation complète des Prussiens, surtout au commencement de la campagne, après leurs défaites à Iéna et Auerstaedt. Soit défaut de fonds, soit imprévoyance, soit plutôt parce que le gouvernement de Frédéric Guillaume n'imaginait pas que la Silésie pût être attaquée si promptement et avec tant de vigueur, les approvisionnements en vivres étaient incomplets dans plusieurs places ; dans d'autres,

les magasins n'étaient pas même à l'abri des projectiles ; dans quelques unes, la répartition des garnisons était peu judicieuse : ainsi, Brieg, très petite ville avait trois généraux, et Schweidnitz, place de la plus haute importance, avait pour commandant un lieutenant-colonel. Là, il y avait des mines et pas de mineurs ; ici des mineurs et les ouvrages n'étaient pas minés. Et puis, il faut le reconnaître, le malheur a son entraînement comme le succès, et les premiers revers des Prussiens avaient été si foudroyants qu'il était difficile que leurs soldats n'en fussent pas atterés.

Rendons néanmoins aux garnisons des places de la Silésie la justice de dire que plusieurs firent une belle défense. Celles de Breslau, de Kosel, de Neiss, ne cédèrent qu'à la dernière extrémité et se défendirent avec une énergie partagée par les habitants.

Le prince de Pless, s'il manqua un instant de persévérance et d'habileté, montra du courage dans son expédition sur Breslau.

Le comte de Gœrtzen mit en œuvre toutes les ressources d'un habile partisan pour prolonger la lutte, et dut ses revers à la vigilance d'un adversaire jeune, actif et toujours sur le qui-vive, plutôt qu'à un manque de talent. Si partout les Prussiens avaient résisté comme le firent quelques commandants de place, la conquête de leurs provinces eût été plus difficile et plus longue.

1,500 pièces de canon, une quantité énorme de

munitions et de projectiles qui alimentèrent la grande armée, 25,000 prisonniers, tels furent les résultats principaux des diverses opérations du 9^e corps, réduit à 16 ou 18,000 combattants par le départ d'une des deux divisions bavaroises.

Les envois prodigieux à la grande armée de grains de toute espèce, d'habillements, d'approvisionnements de denrées de toute nature, l'envoi du parc de siège pour Dantzig, la remonte d'une grande partie de la cavalerie française, tels sont les services importants dus aux succès du plus jeune frère de l'Empereur. Ils sont une preuve incontestable de la prudence et des talents de ce prince, qui n'avait pas encore vingt-trois ans. Jérôme sut combattre et administrer tout à la fois, et son dévouement pour les intérêts de la grande armée fut tel, qu'il préféra les services utiles qu'il pouvait lui rendre au désir très-naturel de faire briller son courage sous les yeux du grand Empereur.

Une couronne fut pour le prince Jérôme le prix de son zèle, de son activité, du mérite que Napoléon se plut à lui reconnaître en plusieurs circonstances, mais une récompense qui lui fut plus chère encore fut la conviction d'avoir été utile à la France en assurant, par ses conquêtes, des ressources de toute espèce à l'armée française.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome Premier.

	PAGES,
PRÉFACE, de.....	IV à XVI
INTRODUCTION, de.....	1 à 21

Notice géographique et statistique sur la Silésie prussienne en 1806. — Ses limites. — Ses ressources commerciales, agricoles. — Ses divisions politiques, administratives. — Impôts. — Revenus. — Population. — Considérations militaires sur cette province. — Ses lignes de défense. — Ses montagnes, ses places fortes. — L'Oder. — Principales routes.

Notice historique sur la Silésie prussienne.

LIVRE PREMIER, de.....	PAGES. 22 à 48
------------------------	-------------------

CROSSEN.

Mouvement des troupes alliées. — La division bavaroise de Wrède reçoit l'ordre d'investir le fort de Plasseburg. — Le prince Jérôme la rejoint sous Culmbach, et en prend le commandement en chef. — État de situation de cette division. — Blocus de Plasseburg. — Marche des Bavarois de Culmbach sur Dresde. — Le prince Jérôme rejoint l'empereur à Iéna, laissant le général Hédouville, son chef d'état-major, pour le remplacer. — Arrivée des Bavarois à Dresde. — Prise de possession de l'arsenal. — La division de Wrède quitte Dresde après cinq jours de repos dans cette ville, et se dirige sur Crossen. — Marche des divisions de Deroy et de Seckendorf sur Dresde et Crossen. — Le corps d'armée du prince Jérôme se trouve formé dans cette ville et prêt à entrer en Silésie.

LIVRE DEUXIÈME, de.....	48 à 88
-------------------------	---------

GROSS-GLOGAU.

Commencement des opérations contre Gross-Glogau. — État dans lequel se trouvaient, en 1806, les fortifications de cette place. — Ses moyens de résistance. — Reconnaissance et investissement de la place par une brigade de cavalerie aux ordres du général Lefebvre-Desnouettes. — Combat sous ses murs. — Le gouverneur refuse de rendre la place. — Marche de la division du général de Deroy. — Positions occupées par le corps d'armée des alliés, à Glogau, Zullichau et Grunberg. — Le prince Jérôme s'établit au blocus de la place. — Opérations du 13 au 24 novembre. — Mouvement des Bavarois sur Kalisch. — La division wurtembergeoise

reste seule au blocus de Glogau. — Arrivée de Vandamme à Glogau. — Arrivée des bouches à feu de siège envoyées de Custring. — Reddition de Glogau. — Réflexions.

LIVRE TROISIÈME, de.....	89 à 161
--------------------------	----------

BRESLAU.

Pointe des brigades Montbrun et Lefebvre sur Breslau, vers le milieu de novembre. — L'Empereur donne des ordres à Jérôme et à Vandamme pour le siège de Breslau. — Investissement de la place le 6 décembre, par Vandamme, sur la rive gauche de l'Oder; le 8 sur la rive droite par le prince Jérôme venant de Kalisch. — État dans lequel se trouvait à cette époque la capitale de la Silésie. — Ses fortifications, ses moyens de résistance. — Proclamation du comte de Gœrzen. — Ouverture de la tranchée. — Établissement du quartier général à Lissa. — Opérations du siège jusqu'au 15 décembre. — Activité des généraux Vandamme et de Pernety. — Réquisitions faites par le premier. — Troisième bombardement de Breslau. — Seconde sommation au gouverneur : sa réponse. — Jérôme rappelle devant Breslau la division de Deroy et la brigade Mezzanelli. — Reconnaissance de la place. Projet d'attaque de vive force. — Nouvelles dispositions pour surveiller les mouvements de l'ennemi. — Napoléon se rend à la grande armée; il y fait venir le prince Jérôme. — Le général Hédouville ne quitte pas le quartier général de Lissa, et reste chargé de transmettre les ordres du général en chef. — Attaque de nuit du bastion d'Ohlau. — Brillants combats de cavalerie. — Le prince d'Anhalt-Pless rassemble de quatorze à seize mille hommes. — Ses tentatives pour faire lever le siège de Breslau. — Affaire de Strehlen : il est repoussé. — Le gouverneur demande à capituler, puis rompt brusquement l'armistice. — Nouvelles dispositions de Vandamme contre la place. — Affaires d'Ohlau et de Kleinburg. — Le prince de Pless, repoussé partout, essuie

une déroute complète. — Le bombardement continue jusqu'au 3 janvier. — Le gouverneur, craignant la gelée et un assaut qui en serait la conséquence, capitule. — Plaintes de Vandamme. — Mécontentement de Jérôme contre cet officier général. — Entrée du prince à Breslau. — Réflexions. — 48^e et 50^e bulletin de la grande armée.

LIVRE QUATRIÈME, de 163 à 232

BRIEG, SCHWEIDNITZ.

L'armée des alliés devient le 9^e corps de la grande armée. — Sa situation détaillée. — Précautions de Napoléon et du prince Jérôme pour empêcher toute dilapidation à Breslau. — Importance de cette ville pour subvenir aux besoins de la grande armée. — Fractionnement du 9^e corps en trois parties. — Le général de Deroi marche sur Brieg. — Investissement de cette place. — Etat dans lequel elle se trouvait. — Sa capitulation. — Le prince de Pless cherche à entrer en négociations pour obtenir un armistice. — Blocus de Schweidnitz. — Etat de cette place au commencement de 1807. — Description de ses fortifications. — Instructions données à Vandamme. — Investissement de la place le 10 janvier. — Position de la division wurtembergeoise autour de cette forteresse. — Vandamme ne pouvant obtenir des renforts resserre ses positions. — Opérations devant la place du 11 au 25 janvier. — L'Empereur organise les services militaires et administratifs de la Silésie. — La division de Deroi marche sur Kosel; ce qui nécessite quelques mouvements de troupes. — Le prince de Pless s'établit à Wartha. — Reconnaissances envoyées sur Franckenstein et Neiss. — Combats de cavalerie. — Blocus de Schweidnitz du 25 au 31 janvier. — Ouverture de la tranchée. — Bombardement du 3 au 6 février. — Négociations pour la reddition de la place. — Attaque des positions de Neurode, Franckenstein et Wartha par le général Lefebvre. — Le

prince de Pless refoulé dans Glatz. — Combat à Friedland, le 15 janvier. — Reddition de Schweidnitz, le 16. — Réflexions.

LIVRE CINQUIÈME, de 233 à 286

KOSEL.

Investissement de Kosel par la division bavaroise du général de Deroi le 23 janvier 1807. — Description des fortifications de cette place. — Ses ouvrages détachés. — Ses défenses accessoires. — Ouverture de la tranchée le 28. — Premier bombardement le 4 février. — Travaux d'attaque du 4 au 12. — Arrivée du général d'artillerie de Pernety. — Il règle le service et revient à Breslau le 13. — Dégel et inondation des tranchées et des batteries. — Travaux pour la construction des nouvelles batteries et leur armement, du 16 au 27. — Le feu recommence le 27. — Le siège est converti en blocus le 4 mars. — Expédition contre les partisans dans la Basse Silésie. — Mouvement de troupes résultant des nouvelles dispositions ordonnées par l'Empereur. — Départ de la 2^e division bavaroise pour le 5^e corps le 22 février. — Démonstration de Vandamme sur Glatz et Silberberg. — Il se présente devant Neiss. — Causes qui déterminent, au commencement de mars, le prince Jérôme à convertir en blocus les sièges de Kosel et de Neiss.

LIVRE SIXIÈME, de 287 à 323

NEISS.

Démantèlement des places de Breslau, Schweidnitz et Brieg. — Investissement de Neiss par Vandamme. — Situation de cette place en 1807. — Sa garnison. — Etat dans lequel se trouvaient ses fortifications. — Commencement des travaux d'attaque. — Le siège est converti en blocus. — Le comte de Görtzen, nouveau gouverneur,

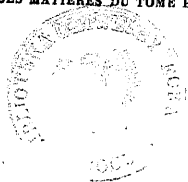
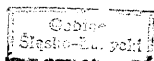
arrive en Silésie et fait des levées dans la province. — Mesures du prince Jérôme pour s'opposer à ce recrutement de l'ennemi. — Le corps d'observation du général Lefebvre est renforcé. — Premières tentatives du comte de Gœrtzen. — Il est repoussé. — Reprise du siège de Neiss. — Tentative de la garnison de Kosel. — Affaire du prince Sulkowsky. — Siège et bombardement de Neiss du 11 avril au 29 mai. — Attaque de vive force du fort Blockauss. — Capitulation de la place. — Réflexions.

LIVRE SEPTIÈME, de..... 325 à 376

GLATZ.

Renforts envoyés au 9^e corps, du mois de mai au mois de juillet 1807. — Combat du 13 avril près de Glatz. — Le prince Jérôme marche au secours du général Lefebvre. — Il prend position à Munsterberg. — Double combat de Wartha et de Glatz le 17 avril. — Combat de Canth le 14 mai, — de Salzbrunn le 15. — Reconnaissance offensive du général Hédouville sur Glatz. — Positions des troupes du 9^e corps et des Prussiens après ces différentes affaires. — Dispositions prises par le prince Jérôme pour s'opposer aux tentatives du comte de Gœrtzen. — Description du pays entre Franckenstein, Silberberg, Wartha et Glatz. — Reddition de Neiss le 16 juin. — Investissement de Glatz le 19. — Attaque et prise du camp retranché de Glatz dans la nuit du 23 au 24. — Capitulation de Glatz. — Investissement de Silberberg le 27. — Combat dans la ville. — Armistice conclu entre la France, la Russie et la Prusse. — Réflexions sur les résultats de la campagne du 9^e corps en Silésie.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.



KZ

OPÉRATIONS
DU
NEUVIÈME CORPS DE LA GRANDE ARMÉE
EN SILÉSIE.

OPÉRATIONS DU 9^e CORPS. T. II.

A.

OPÉRATIONS
DU
NEUVIÈME CORPS DE LA GRANDE ARMÉE
EN SILÉSIE,

sous le commandement en chef

DE S. A. I. LE PRINCE JÉRÔME NAPOLEON,

1806 et 1807

PAR A. DU CASSE,

CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR

Jérôme eût été propre à gouverner
Je découvrais en lui de véritables espérances.

NAPOLEON.

(*Mémoires de Sainte-Hélène.*)

TOME SECOND.

Avec atlas.

PARIS,
LIBRAIRIE MILITAIRE, MARITIME ET POLYTECHNIQUE
DE J. CORRÉARD,
LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,
Rue Christine, 1.

1851



CORRESPONDANCE

DE

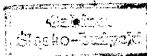
S. M. L'EMPEREUR NAPOLEÓN

AVEC

S. A. I. LE PRINCE JÉROME.

~~1050820~~

~~1050840~~



~~1050840~~

20159

OPÉRATIONS DU 9^e CORPS. — T. II.

1*

LETTRES
DE
S. M. L'EMPEREUR NAPOLEON

AVEC

S. A. I. LE PRINCE JEROME,

Pendant la campagne de Silésie de novembre 1806
à novembre 1807.

Berlin, 3 novembre 1806.

Mon frère, je vous envoie un de mes officiers d'ordonnance, officier du génie. Vous l'enverrez sur la rive droite de l'Oder reconnaître Glogau. L'état-major doit donner des ordres pour faire accélérer la marche de la colonne wurtembergeoise et la seconde division bavaoise, pour qu'elles soient réunies le 6 à Crossen. Je vous envoie le général de brigade Montbrun, excellent officier de cavalerie légère, que j'ai fait venir de Naples. J'ai prescrit la formation de trois forts détachements de votre cavalerie; vous donnerez le commandement de l'un au général Lefebvre, et le commandement du se-

cond au général Montbrun. Ces deux détachements sont destinés à se porter sur les deux rives de l'Oder. Le troisième, qui se portera sur Posen, pour se lier avec les partis du maréchal Davout, sera commandé par un Bava-rois. Vous garderez près de vous le reste de votre ca-valerie, et vous l'enverrez à l'appui de celle de ces trois reconnaissances qui en aurait besoin.

Votre affectionné frère,

NAPOLÉON.

Berlin, le 5 novembre 1806.

Mon frère, je reçois votre lettre du 4 novembre à Crossen. Le maréchal Davout m'ayant fait connaître qu'il croyait qu'il y avait 800 hommes de cavalerie à Gross-Glogau, je ne suis pas fâché que vous ayez envoyé trois régiments avec le général Lefebvre. Je vous ai en-voyé un général de brigade; donnez-lui le commande-ment de la gauche.

Envoyez-moi votre état de situation régiment par ré-giment, ainsi que la situation de vos subsistances. Main-tenez une sévère discipline. La deuxième division de Bava-rois que commande le général de Deroy s'est bien comportée, mais j'ai reçu beaucoup de plaintes de la pre-mière que commande le général Mezzanelli.

Berlin, 10 novembre 1806.

Mon frère, je reçois votre lettre. Le général Lefebvre aurait dû vous envoyer plus de renseignements sur ce

qui s'est passé dans le pays. Je désire fort être maître de Glogau. J'ai donné ordre au général d'artillerie à Cus-trin de faire embarquer six mortiers et quatre obusiers de siège, et de vous les envoyer, afin de bombarder la ville. Si Glogau se rend, envoyez un officier en prévenir à Custrin, afin que l'on ne fasse pas ce mouvement. Du moment que Glogau sera investie par le général de Deroy, envoyez des partis de cavalerie sur Breslau; et comme il est possible que l'ennemi ait là du monde, envoyez des forces considérables sur l'une et l'autre rive. Vous pouvez continuer de charger de cette mission vos deux généraux de brigade français, avec leur corps. Faites ramasser tous les bateaux que vous rencontrerez sur l'O-der, afin de pouvoir jeter un pont dans une nuit à l'en-droit où vous voudrez. Il ne faut point vendre les bâti-ments que vous prenez; nous ne sommes point ici à la mer. Il faut leur faire remonter l'Oder jusqu'à Custrin et les mettre entre les mains de l'administration.

Berlin, le 16 novembre 1806.

Mon frère, le 2^e de ligne bava-rois est bien faible, ainsi que le 1^{er} et le 3^e de ligne. Voyez les généraux bava-rois pour qu'ils fassent venir des recrues pour les compléter. Il doit y avoir dans la Silésie beaucoup de moyens d'ha-bille-ment, et des manufactures où vous devez trouver des draps, des tanneries. Tout ce que vous pouvez réunir, il faut le diriger sur Custrin.

Posen, 3 décembre 1806.

Mon frère, Glogau s'est rendue. Il résulte de lettres

interceptées que Breslau n'a que le cinquième de la garnison nécessaire à la défense de la place, que le général qui y commande déclare qu'il sera obligé de se rendre s'il est bloqué plusieurs jours de suite par de l'infanterie. Une centaine de bombes jetées dans cette grande et belle ville la forceront à se rendre. Je désire que vous ayez l'honneur de la prendre en personne. Vous recevrez par l'état-major l'ordre de vous y rendre avec la division de Wrède; le général Vandamme, avec les Wurtembergeois s'y rendra de son côté. Les mortiers suivront. Le major général vous envoie des instructions sur la conduite du siège. Je ne doute pas qu'en quatre jours elle ne tombe entre vos mains. La division de Deroy reste où elle est avec la moitié de la cavalerie. Par ce moyen, si Breslau est pris, et que j'aie une affaire en avant de Varsovie, vous pourrez vous y trouver avec la division de Deroy. En attendant, cette division se reposera. Maintenez une sévère discipline, surtout en Pologne. Faites fusiller quelques pillards pour l'exemple. Vous pouvez garder de Ponthon jusqu'à la prise de Breslau. Avant de me le renvoyer, il faut qu'il ait visité la place pour m'en rendre bon compte. Breslau une fois pris, il faut envoyer le général Vandamme investir sur-le-champ Brieg, sans que les Wurtembergeois entrent à Breslau. Il sera bien suffisant que vous entriez avec le corps bavarois.

Posen, 15 décembre 1806.

Mon frère, je serai le 16 à Klodowa, le 17 à Lowiez, et probablement le 18 à Varsovie. Adressez-moi là vos rapports sur votre siège, sur le lieu où se trouve le gé-

néral de Deroy, ainsi que des renseignements sur la situation de l'ennemi dans toute la Silésie. Envoyez-moi aussi la situation de votre corps d'armée. Nous avons passé la Vistule à Thorn, à Varsovie, à Zakroczin; ainsi nous avons trois ponts sur cette rivière. Nous avons passé la Narew à l'embouchure de l'Urka. Nos avant-postes ont tous les jours de petits engagements avec les Russes.

Varsovie, le 8 janvier 1807.

Mon frère, je ne doute pas qu'à l'heure qu'il est, vous ne soyez entré dans Breslau. Immédiatement après votre arrivée, faites partir sans perdre de temps, tout le biscuit qui se trouve dans cette place, pour Varsovie. Faites partir également vingt mille quintaux de farine de froment. Il n'y a pas un moment à perdre. Dirigez vos convois par Pétrikau. Je pense qu'il est convenable que vous séjourniez de votre personne à Breslau pendant quelque temps, pour surveiller l'administration et empêcher les voleries. Faites faire tous les inventaires. Correspondez avec moi tous les jours. Envoyez-moi tantôt un aide-de-camp, tantôt un officier bavarois, tantôt un courrier, pour me donner chaque jour de vos nouvelles. J'ai besoin de Breslau pour me nourrir ici. Si vous pouvez vous procurer trois millions de rations d'eau-de-vie, envoyez-les-moi. Vous êtes dans un pays de ressources. Soyez toujours à cheval, visitez tous les magasins, tenez registre de tout, et qu'on ne vous trompe pas; sans quoi, ils vont se mettre tous, comme ils ont fait partout, à s'emparer des magasins pour les vendre ou les dilapider.

Varsovie, le 12 janvier 1807.

Mon frère, je reçois votre lettre du 9 janvier. Vous n'aviez pas encore reçu celle par laquelle je vous faisais connaître que vous deviez rester de votre personne à Breslau, et commencer le siège de Kosel. C'est une place importante et qui ne doit pas faire une longue résistance. Je ne doute pas que Schweidnitz, Brieg et Kosel ne soient prises cet hiver. Immédiatement après la réception de la présente lettre, faites partir un million pour Varsovie, sur la rentrée des contributions. J'accorderai ce qui est nécessaire pour vos troupes, mais nous avons ici un très grand besoin d'argent. Faites partir également vingt mille quintaux de farine et tout le biscuit qu'il vous sera possible d'envoyer. Mettez de l'activité dans ces envois ; faites-les bien escorter, et établissez leur route, afin qu'on sache quand ils arriveront. J'ai pris un décret pour lever une contribution extraordinaire à Breslau et pour requérir des fournitures de souliers, de draps et de chevaux sur cette contribution. Mon intention est d'accorder des décorations de la Légion-d'Honneur à la division wurtembergeoise ; envoyez-moi un état des hommes qui s'en sont rendus les plus dignes. J'en accorderai aussi à quelques Bavaois, surtout de la cavalerie. Je n'ai pas encore reçu l'inventaire des magasins de subsistances. En cherchant bien, vous trouverez des magasins de harnais et de souliers. Donnez ordre que vos prisonniers passent par Dresde, Bamberg et Würzburg, au lieu de passer par Berlin.

Varsovie, le 15 janvier 1807.

Mon frère, il ne peut y avoir aucun armistice avec le prince d'Anhalt-Pless ; il ne peut donc d'aucune manière être question de cela. Il faut faire sans délai marcher l'artillerie de Breslau sur Brieg pour assiéger et bombarder cette place, et en faire autant à Kosel. J'ai grand intérêt à avoir ces deux places. Faites-moi instruire en grand détail des voitures qui partent et du nombre de quintaux qu'elles portent. Envoyez-moi de la farine de froment. Faites-moi connaître si l'eau-de-vie que vous m'envoyez est de l'eau-de-vie de vin ou de grain.

Varsovie, le 15 janvier 1807.

Mon frère, la Silésie pourrait-elle me fournir, à compte des contributions, du drap pour faire 80,000 habits d'infanterie française, 80,000 culottes et 80,000 vestes à manches ? Faites-moi une note là dessus. En combien de temps pourrait-elle me fournir cette quantité de draps, et la trouverait-on dans les boutiques de Breslau ?

Votre corps doit être actuellement à trente mille hommes. Il doit y avoir 4,000 hommes dans Brieg, autant dans Schweidnitz ; il devrait donc rester peu de ressources au prince de Pless. Il n'aurait plus que les garnisons de Glatz et de Neiss. En les évaluant à 10,000 hommes, ce ne serait pas plus de 6,000 hommes disponibles qu'il aurait, et de troupes découragées. Il doit vous être beaucoup inférieur en cavalerie. Le 5^e bataillon d'infanterie légère bavaois et le 6^e et le 14^e de ligne bavaois,

partent de Berlin pour vous joindre. Le plus court est de faire cerner Kosel, comme je l'ai ordonné, parce que cette place est peu forte, qu'on ne s'attend pas à la voir bloquer, et qu'il est vraisemblable qu'elle ne fera pas de résistance. Il serait convenable de tenir entre Kosel, Brieg et Neiss, un corps d'observation, qui puisse menacer de couper la rentrée du prince de Pless dans Neiss, s'il en sortait pour faire des courses. Il faut y envoyer la moitié de votre cavalerie et 4,000 hommes d'infanterie, et les placer dans une bonne position à quatre lieues de Neiss. Le prince de Pless pourra craindre de se voir cerner dans la ville, et il ne fera aucun mouvement. Vu votre supériorité en cavalerie, il ne pourra plus bouger, et vous pourrez être tranquille aux blocus de Kosel et de Schweidnitz. Si le prince de Pless voulait un armistice, je pourrais lui laisser la place et le comté de Glatz pendant trois mois, et ne pas l'inquiéter, pourvu qu'il me livrât Neiss, Brieg, Schweidnitz et Kosel. Je ne puis pas lui faire d'autre condition. Il faut qu'au 1^{er} mars toutes les places de la Silésie soient en mon pouvoir. Le général Oudinot, avec 10,000 grenadiers français, doit être arrivé à Kalisch; je désire qu'il y reste tranquille; mais si vos besoins devenaient pressants, ce que je ne pense pas, il pourrait envoyer une ou deux brigades à votre secours.

Varsovie, le 18 janvier 1807.

Mon frère, le colonel Morio qui part pour vous rejoindre, vous portera cette lettre. J'y joins un décret pour une levée de drap à Breslau et autres places, pour l'habillement de l'armée.

Varsovie, 23 janvier 1807.

Mon frère, j'ai reçu votre lettre du 19 janvier. Je vois avec plaisir que vous avez fait partir sur-le-champ six cent mille francs, et les mesures que vous avez prises pour assurer leur passage. Après le rapport qu'on m'avait fait de Brieg, je croyais Brieg une place très forte et Kosel une place très faible. Les marchandises anglaises sont celles qui ont été fabriquées en Angleterre. La modification que vous proposez ne peut être adoptée, il n'y aurait plus de marchandises anglaises. Breslau ne peut être mieux traité que Hambourg. D'ailleurs, les négociants ayant des comptes à parties doubles et n'achetant jamais qu'à crédit, il est de fait qu'aucune marchandise n'est jamais payée.

Varsovie, 28 janvier 1807.

Mon frère, je reçois votre lettre du 22 janvier. J'imagine que Bertrand est sur son retour; qu'il se presse de revenir, j'ai besoin de lui. J'ai vu avec plaisir que 11,000 quintaux de farine sont partis de Breslau. Expédiez-nous 500 bœufs. J'ai vu aussi avec plaisir que vous aviez expédié de l'eau-de-vie de vin. Je fais donner des ordres au gouvernement pour qu'il ne soit fait aucune excursion sur la Silésie, que vous occupez. Écrivez-en à Kalitsch. Actuellement mon plus pressant besoin est les munitions de guerre. Faites partir vingt-quatre heures après la réception de cette lettre un million de cartouches pour Varsovie et cinq cent mille propres aux fusils polonais, c'est-à-dire dont la balle est plus petite. Il doit y en

avoir à Breslau et à Brieg, parce que les Prussiens avaient deux calibres. J'ai donné des fusils de petit calibre aux Polonais. Faites partir aussi les cartouches à balle et à boulet et les munitions de guerre qu'avaient demandées le général d'artillerie pour approvisionner les 80 pièces de canon prises aux Russes. Vous pourrez expédier plus tard les canons qu'il a demandés. Mais ces quinze cent mille cartouches et cinq ou six mille coups de canon du calibre indiqué par le général d'artillerie me sont absolument nécessaires. Dirigez de Brieg sur Varsovie cinq cent mille cartouches et un ou deux milliers de coups de canon. Enfin, faites faire sur-le-champ trois millions de cartouches à Breslau. Je crois avoir vu dans vos états que vous aviez trois millions de balles. Faites-en faire un million à Brieg. Ces quatre millions de cartouches sont nécessaires pour réparer les pertes que l'on va faire; car je passe cette nuit la Vistule et j'entre en campagne. La bonne saison m'a décidé à en profiter pour culbuter l'ennemi, qui vient de recevoir un renfort de 40,000 hommes. Le maréchal Duroc reste à Varsovie; il vous écrira fréquemment. Il est bon que vous ayez à Varsovie un de vos aides de camp qui viendra vous instruire des nouvelles qu'on y recevrait. Il faut préparer vos ordres pour que, si les événements le rendaient nécessaire, la moitié de votre corps pût se porter promptement sur Varsovie. L'autre moitié restera pour garder Breslau et Brieg. J'espère, comme vous pensez bien, n'avoir pas besoin de cette ressource. Le 6^e et le 14^e régiment bavarois et le 5^e bataillon d'infanterie légère bavarois doivent vous avoir joint. Il s'est commis beaucoup de désordres dans l'envoi des prisonniers de la garnison de Breslau. Le

quart n'a pas passé Glogau, le reste s'est échappé. C'est un véritable malheur, parce qu'il est à craindre qu'un jour ou l'autre ces gens ne se lèvent contre nous.

Vittemberg, le 1^{er} février 1807.

Mon frère, je reçois votre lettre du 28 janvier et le rapport au prince de Neuchâtel. Je suis à Vittemberg depuis hier. Mon armée manœuvre pour tourner un corps ennemi.

Arendsdorf, près Leibstadt, le 6 février 1807.

Mon frère, l'ennemi est en pleine déroute. Nous avons coupé un corps de 20,000 hommes. Nous allons rejeter l'ennemi au delà du Niémen. Il y a des partisans qui arrêtent nos convois du côté de Huscritz. Envoyez le général Lefebvre avec 300 chevaux, en prenant ceux qui sont le plus près de Glogau et autres endroits, pour battre le pays.

L'Empereur est parti sans signer pour se porter en avant.

Osterode, le 23 février 1807.

Mon frère, j'ai appris avec plaisir la prise de Schweidnitz. Mon intention est que cette place, ainsi que Breslau et Brieg, soient entièrement démolies et toute l'artillerie dirigée sur Glogau, qui est la seule place de Silésie que je veuille conserver. Il est nécessaire que vous ayez l'œil sur Glogau et que vous ayez soin que cette place soit toujours parfaitement approvisionnée en munitions de guerre et de bouche; car il est telle hypothèse où il est

possible que toute la Silésie vienne à être évacuée, hormis ce point. Je vous ai fait donner l'ordre d'envoyer la moitié des troupes bavaroises à Varsovie. J'imagine que ces troupes sont déjà en marche ; il est très-nécessaire qu'elles arrivent bientôt. Je vous ai fait connaître aussi qu'il fallait diriger sur Thorn les convois de munitions et de vivres qui vous avaient été précédemment demandés pour Varsovie. Je vous le répète, ne perdez point de vue que c'est sur Glogau que vous devez porter insensiblement vos arsenaux, vos magasins et votre artillerie. Démolissez les autres places le plus tôt possible.

Osterode, le 25 février 1807.

Mon frère, j'ai perdu du monde à la bataille d'Eylau. La victoire a été longtemps disputée, et l'ennemi a fait des efforts de toute espèce. Je vous ai mandé de m'envoyer la moitié des troupes bavaroises en infanterie, cavalerie et artillerie, et de les diriger sur Varsovie. Je suppose que ce corps est déjà à plusieurs jours de marche et va arriver incessamment sur la Vistule. Je n'attache aucune importance à la place de Kosel, ni aux places de la Silésie. Je vous ai mandé de faire, démolir Schweidnitz, Breslau et Brieg, et de tout concentrer sur Glogau, d'approvisionner cette place et de la tenir en bon état.

Je vous prie de me faire connaître quelle est la force nécessaire pour garder Glogau, me maintenir maître de Breslau, et contenir le pays et le prince de Pless. Les Wurtembergeois ne seraient-ils pas suffisants pour cela ? Si cela est, laissez le commandement des Wurtembergeois au général Vandamme, avec l'instruction que je viens de

vous donner, et, avec la division bavaroise qui vous reste, tenez-vous prêt à vous porter sur Posen. Avant votre arrivée, vous recevrez des ordres sur le lieu de votre destination.

Vous vous réunirez au corps de réserve, et vous ferez là la grande guerre. Mais il faut que le général Vandamme avec les troupes que vous lui laisserez, se charge de se maintenir maître de Schweidnitz et de réprimer les excursions de l'ennemi. Comme nous sommes fort loin et que les événements militaires se succèdent avec rapidité, tenez courrier avec Vandamme et Hédouville, et agissez. Faites diriger le plus de cartouches et de coups de canon que vous pourrez sur Thorn. Faites cependant tout cela avec prudence, afin de ne donner aucune espèce d'alarme. Donnez l'ordre au général Montbrun de se rendre à Varsovie pour prendre le commandement de la cavalerie légère du 5^e corps.

Le 10^e bataillon du train doit être arrivé à Breslau ou à Glogau. Faites-lui donner des chevaux et des harnais, et à mesure qu'une compagnie aura des chevaux, faites-les atteler à des voitures de munitions de guerre, et dirigez-les sur Thorn. — Envoyez par un officier cette lettre au général Savary.

Osterode, le 12 mars 1807.

Mon frère, prenez toutes les mesures nécessaires pour m'expédier sans délai sur Thorn cent mille pintes d'eau-de-vie, six mille quintaux de farine et trois mille bœufs. Occupez-vous vous-même de cet objet le plus important de tous. Mettez en première ligne l'eau-de-vie, car c'est de l'eau-de-vie de vin, et c'est inappréciable. Faites-moi connaître tous les jours ce que vous aurez fait.

Osterode, le 13 mars 1807.

Mon frère, en lisant avec attention votre lettre du 3 mars, je vois que vous avez envoyé la moitié des Wurtembergeois à Glogau. Cette mesure me paraît une folie. C'est paralyser sans raison ces troupes. Il faut au contraire les réunir à Breslau, en laissant à Glogau mille ou douze cents hommes pour garder cette place, et cantonner vos troupes dans toute la Silésie, de manière à la garder, à surveiller les garnisons de Neiss, de Glatz et de Kosel, d'observer les mouvements des Autrichiens, d'empêcher qu'aucun rassemblement se forme, et de rester dans cette position. Puisque les Wurtembergeois ne peuvent suffire pour garder la Silésie et qu'il faut encore la division de Deroy, j'aurais tout autant aimé que vous eussiez continué le siège de Neiss. Le major général vous a envoyé l'ordre de faire partir pour Varsovie le 4^e et le 14^e régiment de ligne bavarois. Faites aussi diriger sur Varsovie le détachement des régiments qui composent la division de Varsovie. Indépendamment de ces deux régiments, disposez-en deux autres et six pièces de canon, de manière à ce qu'ils vous servent à contenir la Silésie, et cependant qu'ils aient quelques jours d'avance pour se diriger sur Varsovie, si je les y appelais. Mais ces mesures doivent être secrètes. Je vous recommande de ne point laisser s'enhardir les garnisons de Neiss, Kosel et Glatz, et d'annoncer que dans un mois vous les assiégerez. Vous agissez beaucoup trop vite, et vous étiez toujours à temps de lever les sièges de Kosel et de Neiss. Si en les levant, vous aviez pu me donner 8,000 hommes disponibles, vous auriez pu comprendre que ma lettre vous autori-

*dobry wiez na 17 drozgiej
crisis krasny. Ktoz racypne 14
po stronie 160*

et le 4 à Crossen.

Je viens de faire partir le lieutenant Sartorius qui remettra, sur la route d'ici à Dresde (probablement à Hoyers-Verda), au lieutenant général de Deroy, son nouvel ordre de marche, avec l'itinéraire que je l'invite à tenir.

Alors sa division logerait :

le 5 à Cottbus,
le 6 à Guben,
et le 7 à Crossen.

Le même officier, après avoir remis sa dépêche au général de Deroy, continuera sa route pour Dresde, où il remettra au général baron de Seckendorf son ordre de marche pour se rendre aussi à Crossen. Je l'invite à suivre l'itinéraire suivant :

Il doit arriver le 3 à Dresde, il en partirait le 4 pour aller loger :

le 4 à
le 5 à Hoyers-Verda,
le 6 à Cottbus,
le 7 à Guben,
et le 8 à Crossen.

La cavalerie de ces divisions y restera réunie.

Les mesures les plus actives seront prises pour que le corps d'armée de V. A. I. ait toujours quatre jours de vivres d'avance.

Je ne puis vous exprimer, Monseigneur, avec quelle impatience l'armée qui a l'honneur d'être sous les ordres de V. A. I., sans oublier votre chef d'état-major, attend l'arrivée de son général, qui nous présage que nous rencontrerons enfin l'ennemi.

V. A. I. trouvera sur sa route, pour l'escorter, un piquet de 25 cavaliers : à Friedland,

un de même nombre à Liebrose,

un *idem.* à Guben,

et un quatrième à moitié chemin de Guben à Crossen.

Je ne présume pas que V. A. I. prenne sur la rive droite de l'Oder, un chemin qui serait plus court.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Altesse Impériale,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

T. HÉDOUVILLE.

P. S. J'ai l'honneur d'envoyer à V. A. I. la première dépêche qui allait partir quand j'ai reçu ses ordres pour lui faire connaître la bonne volonté du général Mezzanelli.

Le prince Jérôme au général Hédouville.

Monsieur le général, je reçois votre lettre du 19 octobre, j'y ai vu avec peine que M. le général Mezzanelli avait, dans deux circonstances, fait prendre la caisse des petites villes par où il a passé.

Vous voudrez bien lui laisser connaître que je désapprouve formellement de pareils actes. L'intention de S. M. étant d'établir dans chaque ville une administration qui seule peut aviser aux moyens de se procurer des fonds.

Berlin, 21 octobre 1806.

Monsieur le général, M. de Thiard, chef d'escadron, chambellan de S. M. l'Empereur et Roi, se rend à Dresde pour prendre le commandement de la place. M. de Thiard ayant des instructions de l'Empereur pour ce qui concerne, soit la conduite que les troupes doivent tenir, soit pour prendre possession de l'arsenal, vous vous entendrez avec lui, et vous laisserez connaître aux généraux que je mets sur leur responsabilité le

moindre désordre que les troupes bavaroises commettraient. Vous fournirez au général Songis, sur sa demande, le nombre d'hommes nécessaire à l'escorte de 40 pièces de canon qui doivent être transportées de Dresde à Wittemberg.

Wittemberg, 25 octobre 1806.

Monsieur le général, je reçois votre lettre du 25, ainsi qu'une de M. de Thiard, dans laquelle il se plaint que les généraux bavarois ne veillent pas assez au maintien du bon ordre. Il faut que M. le commandant de la place de Dresde s'entende avec vous et que vous agissiez de concert.

Au quartier général Impérial, 27 octobre 1806.

N° 5.

Berlin, 1^{er} novembre 1806.

A S. A. I. le prince Jérôme.

L'Empereur ordonne à S. A. I. le prince Jérôme, commandant le corps auxiliaire des troupes bavaroises et de Wurtemberg de partir demain 2 novembre pour se rendre à Francfort-sur-l'Oder. S. A. est prévenu que je donne l'ordre à la première division bavaroise de partir de Cottbus pour se rendre à Crossen; que je donne également l'ordre à la seconde division bavaroise de continuer sa route pour se rendre à Crossen; enfin, que je donne l'ordre au corps wurtembergeois de continuer également sa route pour Crossen, où ces corps de Bavière et de Wurtemberg réunis formeront le corps de troupes auxiliaires à vos ordres.

L'Empereur ordonne, Monseigneur, que de Francfort vous vous rendiez à Crossen, de manière à y arriver immédiatement après que la première division bavaroise y sera entrée. La cava-

lerie bavaroise s'y rendra également ; à votre arrivée à Crossen, vous ferez réunir des moyens de subsistance soit en pain ou en pain biscuité, de manière à pouvoir distribuer pour 4 jours de vivres à tout votre corps d'armée, au moment où il recevra l'ordre de se mettre en marche. Quoique le corps des troupes auxiliaires soit directement sous vos ordres, la position dans laquelle il se trouve avec celle du corps du maréchal Davout vous met sous les ordres de ce maréchal.

L'intention de S. M. est que vous vous teniez constamment en communication avec lui, et que si l'ennemi était en présence et menaçait de l'attaquer, vous prissiez ses ordres pour le soutenir de tous vos moyens. Votre Altesse n'en recevra pas moins les ordres directs de l'Empereur par son major général.

Votre cavalerie vous servira pour faire réunir les moyens de subsistance dont vous avez besoin.

Je fais connaître à M. le maréchal Davout les dispositions de l'ordre que S. M. me commande d'expédier à V. A.

Le major général, prince de Neuchâtel,
Maréchal ALEX. BERTHIER.

P. S. V. A. aura soin de faire éclairer par des piquets de cavalerie les routes de Posen et de Breslau.

N° 6.

Berlin, le 3 novembre 1806.

Ordre à Son Altesse Impériale le prince Jérôme.

J'ai l'honneur de prévenir Votre Altesse Impériale que je donne l'ordre au général Montbrun de se rendre près d'Elle pour y être employé ; c'est un excellent officier de cavalerie légère et Elle peut lui confier une des colonnes qui vont investir Glogau ; l'intention de l'Empereur, Prince, est que vous en-

voyiez par un de vos aides de camp l'ordre à la cavalerie de la seconde division bavaroise et à celle du corps de Wurtemberg de forcer de marche afin de pouvoir vous rejoindre dans la journée du 6 à Crossen. S. M. pense que vous devez en former sans délai trois détachements, dont vous conférez le commandement savoir : le 1^{er} au général de brigade Lefebvre, le 2^e au général de brigade Montbrun, enfin le 3^e à un officier général bavarois ; chaque détachement serait d'environ 800 hommes ; vous ferez diriger l'un sur la rive gauche de l'Oder, l'autre sur la rive droite et le troisième sur Posen ; les deux détachements de la rive gauche et de la rive droite se porteront à Glogau pour investir la place et voir si elle est disposée à capituler comme Custrin ; ils enverront des partis jusqu'à Breslau pour tâcher d'intercepter des courriers et des convois qui pourront donner des nouvelles sur la situation des affaires.

Je donne avis au maréchal Davout des dispositions du présent ordre.

Le major général, prince de Neuchâtel,
Maréchal ALEX. BERTHIER.

Bibliothèque
M. de Neuchâtel
Paris

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

DU LIVRE DEUXIÈME.

N° 1^{er}.

Le prince Jérôme au général Hedowille.

Monsieur le général, j'ai reçu les deux lettres que vous m'avez écrites de Peitz, par lesquelles vous m'apprenez que vous serez aujourd'hui à Crossen. J'arrive à l'instant à Francfort, et je serai cette nuit ou demain matin de bonne heure à Crossen. Vous m'apprenez aussi que le général Mezzanelli a pris le commandement de toute la cavalerie. Outre que de pareilles dispositions ne peuvent être prises sans que je les aie ordonnées, elles ne peuvent convenir dans ce moment-ci.

Dans la journée de demain, je fais partir pour une expédition particulière les trois régiments de cavalerie de la 2^e division, trois obusiers et trois pièces de canon, sous les ordres du général Lefebvre. Faites toutes les dispositions pour que ce corps de troupes soit prêt à marcher au premier signal.

Agréez, etc.

JÉRÔME NAPOLÉON.

Francfort-sur-l'Oder, ce 4 novembre 1806.

N° 2.

A Crossen, ce 5 novembre 1806.

Instructions pour le général de brigade Lefebvre, commandant un corps de cavalerie légère.

Monsieur le général Lefebvre partira demain de Crossen avec deux régiments de cheveu-légers, un régiment de dragons, et une compagnie d'artillerie légère, et se portera avec toute la célérité possible sur Glogau, sur la rive gauche de l'Oder; c'est une place forte, défendue par 3,500 hommes formés presque entièrement de recrues.

Savoir :

Deux bataillons de deux régiments d'infanterie, forts chacun de 900 hommes, ce qui fait	4,800 hom.
Trois compagnies d'invalides faisant ensemble	500
Deux dépôts de deux régiments de dragons évalués ensemble	400
Deux dépôts de deux autres régiments de cavalerie évalués ensemble	600
Une compagnie de canonniers	200
Totalité de la garnison	3,500

dont mille hommes de cavalerie.

Cette garnison est commandée par le général major Marwitz. La terreur est dans toute la Silésie, c'est donc en profitant de

ce premier moment de consternation, qu'on peut faire capituler la place.

A votre arrivée devant Glogau, si le général de brigade Montbrun ne paraît pas avec un autre corps de cavalerie sur la rive droite de l'Oder, vous y ferez passer, si cela est possible, un ou deux escadrons, afin de persuader au commandant de la place qu'il est enveloppé : vous lui enverrez un parlementaire deux heures avant la nuit; il sera porteur de la sommation que vous lui ferez, et dans le cas où le gouverneur ne se rendrait pas, ce qui est possible, vous jetterez dans la place, à l'entrée de la nuit, autant d'obus que possible.

Cela ne vous empêchera pas d'envoyer des détachements de cavalerie sur la route de Breslau, afin de me mettre parfaitement au courant de la situation des ennemis dans la Silésie.

Si Glogau se rendait :

1° Vous feriez sortir de suite les prisonniers et les dirigeriez sur Crossen; vous y enverriez tout le corps d'officiers six heures d'avance, avec une escorte suffisante.

2° Vous y laisseriez un régiment, en attendant que je puisse y envoyer une garnison, et vous vous porteriez avec les deux autres régiments sur Breslau, et vous feriez observer les routes de Breslau à Graudentz, et à Posen, pour y intercepter les convois de vivres et de munitions, qui se sauvent par ces routes.

J'envoie avec vous un de mes aides de camp, que vous enverrez en parlementaire, et un officier du génie pour me faire un rapport sur la situation de la place, si elle se rend; et sur les moyens de l'attaquer et les probabilités de la réussite, si elle ne se rendait pas.

Aussitôt que vous apprendrez l'arrivée du général Montbrun, vous aurez soin de vous entendre parfaitement avec lui, vous n'êtes pas sous ses ordres quoiqu'il soit votre ancien; mais vous devez tout faire pour le soutenir en cas qu'il ait besoin de vous.

Si l'ennemi vous forçait à réunir vos deux colonnes, le général Montbrun, comme le plus ancien, vous donnerait des ordres.

Vous préviendrez le capitaine Hulot, commandant un détachement de chasseurs à cheval, envoyé en reconnaissance sur la route de Breslau, de se rendre à Posen par Lissa.

Le commandant en chef de l'armée des alliés,

JÉRÔME NAPOLÉON.

N 3.

Au quartier général de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, de Crossen, le 9 novembre 1806.

Ordre général.

S. A. I. ordonne que les dix mille écus qui proviennent de la vente des bateaux de sel appartenant au roi de Prusse, et qui ont été saisis sur l'Oder, soient divisés ainsi qu'il suit :

Il sera donné au détachement qui a fait la prise quatre mille livres de France.

Le surplus sera partagé en trois portions. L'une, sera versée dans la caisse militaire de la division du général de Wrède.

La deuxième, dans la caisse militaire de la division du général de Deroy.

Et la troisième, dans la caisse militaire de la division de Wurtemberg.

Ces sommes seront destinées à pourvoir aux dépenses extraordinaires pour le service, et à l'envoi des courriers, et chaque général de division rendra compte à S. A. I. de l'emploi de ces fonds.

Le général Minucci, commandant la division de Wrède, et le commissaire des guerres de cette division sont chargés de faire distribuer ladite somme de 10 mille écus, ainsi qu'il est ordonné ci-dessus.

Le général de division, chef d'état-major.

T. HÉDOUVILLE.

Berlin, le 10 novembre 1806.

A S. A. I. le prince Jérôme.

L'Empereur me charge de faire savoir à V. A. I., qu'il ne fallait pas faire vendre les sels, ce qui détruit le système de gabelle. Il faut tout envoyer à Custrin, et que votre chef d'état-major en prévienne l'intendant général, afin que l'emploi tienne au système général adopté par l'Empereur. S. M. n'approuve point que V. A. I. ait mis des fonds provenant de la vente des sels à la disposition des corps de Bavière et de Wurtemberg. Toutes les sommes perçues, l'argent des caisses, etc., doivent être versés dans la caisse du receveur général des contributions, M. de Labouillière.

S. M. désignera les fonds qu'elle croira devoir être nécessaires pour les dépenses particulières de V. A. I. ainsi que pour ses généraux.

Le prince de Neuchâtel et de Valangin,

Ministre de la guerre, major général,

Maréchal ALEX. BERTHIER.

Berlin, le 15 novembre 1806.

A S. A. Impériale le prince Jérôme.

Il est ordonné à S. A. I. le prince Jérôme de diriger sur Francfort-sur-l'Oder, tous les bateaux de sel et autres, d'y mettre une garde afin que rien n'y soit dilapidé.

L'intention de l'Empereur que je réitère à Votre Altesse, est que l'on ne doit point vendre de sel, ce qui désorganiserait le système d'administration en général; il ne faut rien vendre; tout appartient à l'armée, c'est-à-dire à l'Empereur qui en ordonne l'emploi. S. M. observe que si les Bavaois croyaient devoir s'emparer pour leur compte de tout ce qu'ils prendront en Silésie, ils auraient plus que l'armée.

L'Empereur a ordonné, mon prince, qu'il soit envoyé de Custrin, sur Glogau, l'artillerie de siège nécessaire pour le siège de cette place, si enfin elle s'obstine à ne point capituler. S. M. désire que vous envoyiez à Custrin un de vos officiers pour hâter l'envoi de l'artillerie de siège et l'arrivée des munitions qui vous seront nécessaires.

Je ne peux pas envoyer à Votre Altesse un demi escadron de gendarmerie comme elle le demande; il ne me reste en tout au quartier général que 16 gendarmes. Votre Altesse peut désigner quelques hommes de cavalerie de son armée pour être attachés à son quartier général.

Je vous prie, mon prince, de donner l'ordre à votre chef d'état-major d'être exact à m'envoyer l'état de situation de votre armée.

Le prince de Neuchâtel,

Major général de l'armée,

Maréchal ALEX. BERTHIER.

N° 4.

Berlin, le 5 novembre 1806, à 7 heures du soir.

A son Altesse Impériale le prince Jérôme Napoléon.

L'Empereur, Monseigneur, ordonne que vous portiez la division wurtembergeoise à Zullichau, elle sera couverte par la reconnaissance de cavalerie que vous avez eu l'ordre d'envoyer à dix lieues sur Posen et qui éclairera à dix lieues en avant.

La division wurtembergeoise se liera par des patrouilles sur sa gauche avec le maréchal Davout qui occupera Mese-ritz.

Le corps de Wurtembergeois sera donc couvert à droite par les partis que vous avez envoyés sur Glogau par la rive droite, et sur la gauche par le maréchal Davout avec lequel vous vous tiendrez en communication par des patrouilles. Vous donnerez l'ordre au commandant de la division wurtembergeoise de se tenir à Zullichau en position militaire, et baraquant sur deux lignes; les canons seront placés dans une position avantageuse et qui sera reconnue. Vous placerez votre quartier général à Grunberg, vous ferez établir sur l'Oder, où traverse la route de Grunberg à Zullichau, des barques de manière que le passage puisse s'exécuter le plus promptement possible, et que vous puissiez faire passer vos ordres facilement à Zullichau. L'empereur ordonne que votre altesse envoie le général de Deroy pour investir la place de Glogau avec six mille hommes: ce général devra sommer la place et y jeter quelques obus pour l'obliger à se rendre; Glogau pris, vous vous y porterez avec le reste de votre corps d'armée. Votre Altesse prescrira au général

de Deroy de se faire éclairer et d'envoyer des partis de cavalerie sur Breslau, pour intercepter les courriers, et par là connaître la situation de cette place.

Si cela était nécessaire, Prince, vous feriez venir de Zullichau de l'infanterie légère pour soutenir les partis de cavalerie que vous aurez poussés sur la rive droite. Si le général de Deroy avait besoin d'être soutenu, vous le soutiendriez avec tout votre corps.

Si la place de Glogau était dans une situation telle que le commandant persistât à refuser de se rendre et qu'on ne pût l'avoir sans faire un siège en règle, ce qui ne paraît pas probable, puisqu'on n'a pas eu le temps de l'approvisionner ni de l'armer ; dans ce cas, dis-je, Monseigneur, l'intention de l'Empereur est que vous jetiez un pont entre Zullichau et Grunberg pour, aussitôt que vous en recevrez l'ordre, passer l'Oder et appuyer le maréchal Davout qui va recevoir l'ordre de se rendre à Posen.

Il est donc nécessaire que les gros bagages, le parc de réserve, les hommes inutiles, qui suivent toujours les corps, restent tous à Grunberg jusqu'à ce que l'on sache ce que deviendra Glogau.

L'intention de l'Empereur, Monseigneur, est que le général de Deroy avec son corps soit, le sept ou le huit au plus tard, devant Glogau, que les Wurtembergeois soient le sept dans leur position à Zullichau et qu'enfin votre quartier général et le reste de votre corps soient le six au soir à Grunberg.

Je dois prévenir Votre Altesse que cet ordre est dans la supposition, comme le pense l'Empereur, que l'ennemi n'a pas de forces en Silésie ; s'il en était autrement, vous agiriez suivant les circonstances et vous renforceriez d'autant le corps du général de Deroy. Les rapports du pays, ceux des prisonniers et déserteurs que ramassera votre cavalerie, vous feront connaître ce qui se passe.

Je dois dire à Votre Altesse qu'il est bien important que l'Empereur sache si la place de Breslau est en état de défense,

approvisionnée de munitions et de vivres pour soutenir un long siège.

Le major général,
Maréchal ALEX. BERTHIER.

Au quartier général de S. A. I. le Prince Jérôme Napoléon, à Crossen,
le 7 novembre 1806.

N° 5.

Au général de Deroy.

INSTRUCTION.

Monsieur le lieutenant général de Deroy se portera avec l'infanterie de sa division sur Glogau et l'investira en arrivant devant cette place : trois routes y aboutissent par la rive droite de l'Oder, et une par la rive gauche ; une de celles qui y aboutissent par la rive droite, part de Neustadt, situé sur la rive gauche et traverse l'Oder sur un pont nouvellement réparé. C'est par cette route que monsieur le général de Deroy peut faire passer les troupes qu'il destinera à investir la place sur la rive droite, où il n'y a qu'un grand faubourg ; la ville étant sur la rive gauche ; elle est défendue par 3,500 hommes, savoir :

Deux bataillons de recrues de deux régiments d'infanterie, forts chacun de 900 hommes	1,800 hom.
Trois compagnies d'invalides, faisant	500
Deux dépôts de deux autres régiments de cavalerie, ensemble	600
Une compagnie de canonniers	200
Deux dépôts de deux régiments de dragons, évalués ensemble	400

Totalité de la garnison 3,500

dont mille de cavalerie.

Cette garnison est commandée par le général major Marwitz. Le général de brigade Lefebvre, ayant sous ses ordres trois régiments de cavalerie et une compagnie d'artillerie légère doit se présenter ce soir devant Glogau et tenter de profiter de la terreur qui règne dans la Silésie pour faire rendre cette place à la première sommation. Le général Lefebvre donnera à monsieur le général de Deroy les informations qu'il aura pu se procurer et sera sous ses ordres en attendant que la cavalerie du général de Deroy, un peu reposée, puisse remplacer celle de la division du général Mezzanelli.

Si la tentative du général Lefebvre n'a pas réussi, monsieur le général de Deroy, après avoir envoyé un officier parlementaire pour sommer de nouveau le gouverneur de la place de se rendre, la resserrera autant qu'il lui sera possible et y fera jeter le plus d'obus qu'il pourra, principalement pendant la nuit; la compagnie d'artillerie légère, qui est avec la cavalerie du général Lefebvre, pourra être jointe à cet effet avec l'artillerie de la division du général de Deroy, qui renouvellera la sommation lorsqu'il aura effrayé les habitants par son feu.

Lorsque Glogau sera rendu, monsieur le général de Deroy en fera sortir de suite les prisonniers et les fera diriger sur le quartier général de S. A. I. avec des escortes suffisantes; tout le corps d'officiers précédant de six heures les autres prisonniers.

S. A. I., en donnant ensuite au général de Deroy de nouveaux ordres, fixera la force de la garnison qu'il laissera à Glogau.

Un officier d'ordonnance de l'Empereur du corps du génie, qui dans ce moment est avec le général Lefebvre, fera l'inventaire des arsenaux et approvisionnements de guerre du ressort du génie et de l'artillerie.

Le commissaire des guerres adjoint Eméry, envoyé à cet effet par l'intendant général de l'armée, fera l'inventaire des magasins de vivres et d'habillements.

Monsieur le général de Deroy, en investissant la place, conti-

nuera à faire pousser par le général Lefebvre des partis de cavalerie sur la route de Breslau et sur les routes qui conduisent de cette ville à Posen et à Graudentz pour y intercepter les courriers, enlever les convois et se procurer des renseignements certains sur la position des ennemis. Monsieur le général de Deroy rendra journellement compte de ses opérations à Son Altesse Impériale à son quartier général de Grunberg. Le général de Deroy couvrira, par les troupes qu'il aura sur la rive droite de l'Oder, le flanc droit de la division de Wurtemberg qui occupera militairement *Zulichau*, et entretiendra la correspondance la plus active avec monsieur le général de Seckendorf, commandant de cette division; cette correspondance se fera par les patrouilles des deux corps qui seront poussées de part et d'autre sur les points convenus entre les deux généraux, points qu'ils changeront continuellement; les gros bagages, le parc de réserve et les hommes inutiles resteront à Grunberg jusqu'à de nouveaux ordres.

Le général de division, chef de l'état major de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, commandant en chef le corps d'armée des alliés.

HÉDOUVILLE.

Au quartier général de S. A. I. le Prince Jérôme Napoléon, à Crossen le 8 novembre 1806.

Au général de Seckendorf.

INSTRUCTION.

Monsieur le lieutenant général baron de Seckendorf se portera demain 9 sur *Zulichau* avec sa division, il la placera

en position militaire, baraquant sur deux lignes, les canons en batterie dans la position la plus avantageuse, et y exercera la plus grande surveillance afin d'éviter toute surprise par l'exactitude du service. La division des troupes de Wurtemberg se liera par ses patrouilles sur sa gauche avec le corps d'armée de monsieur le maréchal Davout, dont une partie occupe Meseritz, et il sera ordonné aux chefs des corps qui tiendront la gauche de la division de Wurtemberg d'établir la correspondance la plus active avec les chefs des corps des troupes qui tiennent la droite du corps d'armée de monsieur le maréchal Davout. Monsieur le général de Seckendorf sera couvert sur sa droite par les troupes de la division bavaroise du général de Deroy qui seront placées vis-à-vis Glogau sur la rive droite de l'Oder. La division de Wurtemberg se liera par ses patrouilles avec celles de la division du général de Deroy.

Les deux généraux conviendront ensemble des points où les patrouilles devront se rencontrer, et changeront souvent ces points.

Monsieur le lieutenant général de Seckendorf poussera des partis de cavalerie sur toutes les routes pratiquées en avant de son front, le plus loin possible, pour y intercepter les courriers, y enlever les convois et procurer des nouvelles certaines de la position des ennemis.

Monsieur le général de Seckendorf rendra compte journalièrement à S. A. I. de ses opérations et de ce qu'il aura appris d'intéressant à son quartier général de *Grunberg*.

Sa communication entre ce quartier général et Zulichau se fera directement de l'une à l'autre des deux villes, en traversant l'Oder sur des bateaux qui y seront placés à cet effet, ou sur un pont, si l'on peut y en établir un.

Les gros bagages, l'artillerie de réserve et les hommes inutiles arrêteront aujourd'hui à Crossen et iront demain à *Grunberg*

à la suite de la division bavaroise du général de Wrède, où ils resteront jusqu'à nouvel ordre.

Le général de division, chef de l'état major de S. A. I. le Prince Jérôme Napoléon, commandant en chef le corps d'armée des alliés.

HÉDOUVILLE.

Le prince Jérôme au général de Deroy.

Vous donnerez ordre, Monsieur le général, aux commandants des différentes batteries, tant sur la rive droite de l'Oder que de ce côté, de commencer le feu demain à 3 heures $\frac{1}{2}$ du matin, et de le bien nourrir jusqu'à 6 heures $\frac{1}{2}$, à laquelle heure toutes les batteries devront à la fois cesser le feu.

Vous ferez placer 150 tirailleurs dans les maisons et bois environnant les glacis, avec ordre de faire feu sur les canonniers ennemis, à mesure qu'ils en découvriront. Ces tirailleurs n'auront rien à craindre du feu de nos batteries.

Vous enverrez un détachement d'infanterie à chaque batterie pour la soutenir en cas de besoin. Ces détachements se tiendront, autant que possible, derrière le rideau, à droite ou à gauche des batteries.

Toutes les troupes devront être sous les armes, en état de combattre.

Après que les pièces seront conduites à leurs postes, vous défendrez que ni chevaux, ni caissons ne restent dans les batteries. Les munitions seront placées à l'abri des épaulements; les pièces resteront dans les batteries jusqu'à nouvel ordre. Vous

recommanderez seulement de boucher les ouvertures après que le feu aura cessé.

Au camp devant Glogau, le 12 novembre 1806.

N° 6.

Au camp devant Glogau, le 14 novembre 1806, à 4 heures après midi.

Monsieur le Prince de Neuchâtel,

J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Altesse que je viens de recevoir sa lettre du 11, et qu'après avoir canonné vivement la place comme je le lui avais annoncé dans ma lettre du 12, j'ai envoyé faire une sommation verbale au gouverneur. Il a répondu qu'il sentait l'impossibilité de se défendre, qu'il allait assembler un conseil de guerre, et qu'il me soumettrait de suite les articles de la capitulation.

Hier à 2 heures est arrivé un major, qui m'a remis de sa part une lettre dont j'ai l'honneur d'adresser copie à V. A., et qui n'est pas du tout ce que j'attendais. Il paraît, par ce que m'a dit le major, que le gouverneur est absolument sans pouvoir dans ce moment. Cela me fait désirer vivement l'arrivée des mortiers que je ne puis cependant avoir que le 27, d'après la lettre que je viens de recevoir du général Saint-Laurent.

J'ai beaucoup de peine à établir de l'ordre et de la discipline dans l'armée bavaroise. Ils trouvent le pillage une chose toute naturelle, et les officiers inférieurs lorsqu'ils sont détachés, où lorsqu'ils le peuvent, lèvent des contributions et ne conçoivent pas qu'on puisse le leur défendre.

Les soldats ennemis disent dans Glogau, que se rendre à des Français ne serait pas un déshonneur, mais à des Bavares que c'en est un. Les Bavares le savent et sont enrégés contre eux, etc.

Agréez, monsieur le Maréchal, etc.

JÉRÔME NAPOLÉON.

N° 7.

Berlin, le 19 novembre 1806.

A Son Altesse Impériale le prince Jérôme.

J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, Monseigneur, votre lettre; Sa Majesté trouve que les observations que vous a faites le général de Deroy sont très justes; on ne peut pas prendre une ville d'assaut quand on n'a pas fait la brèche et quand il y a une escarpe et une bonne contrescarpe; Sa Majesté pense que ceux qui ont pu être de l'avis d'une pareille attaque ont eu très grand tort; car on y perdrait beaucoup de monde inutilement.

Par mes précédentes dépêches j'ai fait connaître à Votre Altesse Impériale, les dispositions qu'il fallait faire pour tenir la garnison en alerte et sur le qui vive jour et nuit; après l'avoir ainsi fatiguée pendant plusieurs jours, après avoir préparé un grand nombre d'échelles, de fascines, après avoir mis en batterie vos mortiers et toutes vos bouches à feu, on peut espérer qu'après quelque temps de bombardement, l'ennemi demandera à capituler. Si malgré tout cela il persiste à se défendre, il faut se décider à un siège en règle; au surplus une suspension d'armes a été signée; et, si elle est ratifiée par le roi de Prusse, la

place de Glogau doit être remise au pouvoir des troupes de l'Empereur; ceci est pour Votre Altesse seule jusqu'à ce que la ratification soit connue, et vous n'en devez pas moins pousser avec tous les moyens de vigueur qui sont à votre disposition la reddition de la place.

L'Empereur approuve au surplus, Monseigneur, toutes les dispositions que vous avez faites, et sur Breslau, et sur Kalisch.

Le major général, Prince de Neuchâtel,

Maréchal ALEX. BERTHIER.

N° 8.

Berlin, le 16 novembre 1806.

A Son Altesse Impériale le prince Jérôme.

L'Empereur me charge de prévenir Votre Altesse, qu'elle doit tenir les troupes de Wurtemberg sur la rive droite de l'Oder, et les troupes bavauroises sur la rive gauche.

Donnez l'ordre aux troupes de Wurtemberg de se porter devant Glogau et de bloquer cette ville sur la rive droite. Envoyez 2,000 hommes d'infanterie wurtembergeoise, toute la cavalerie de cette nation et quatre pièces d'artillerie à Lissa. d'où elle se mettra en correspondance sur-le-champ avec les troupes du maréchal Davout qui sont à Posen; cette cavalerie poussera des partis sur Kalisch, ville très-bien intentionnée pour nous. Il est nécessaire qu'à la tête de ce parti il y ait un officier français. On trouvera à Kalisch de la cavalerie légère du maréchal

Davout; ce parti de cavalerie que vous aurez envoyé à Kalisch, sera assez fort pour que de Kalisch il puisse en envoyer sur Breslau et se rencontrer avec les autres partis de cavalerie, que de Lissa vous aurez également envoyés sur cette ville.

Comme je vous l'ai dit, réunissez sur la rive gauche tous les Bavaurois. Il faut que l'Empereur ait Glogau, telle chose qu'il en coûte. Faites donc bloquer strictement cette place.

L'Empereur ordonne que V. A. I. fasse réunir des fascines et des échelles, comme si vous vouliez tenter l'escalade.

Faites attaquer toutes les nuits les ouvrages avancés par de la fusillade afin de tenir la garnison constamment en alerte et sur les remparts. Commandez à cet effet qu'à dix heures du soir, à minuit, à deux heures du matin, à quatre heures et à six heures, des postes tiraillent sur la place. La garnison, se trouvant toujours sur le qui vive, sera bientôt harassée de fatigue et les habitants en alarme.

Faites courir le bruit que vous attendez un corps de 6,000 grenadiers français pour donner l'assaut; faites arriver vos mortiers; mettez-les en batterie.

Il est à présumer que quand l'ennemi aura été tenu trois ou quatre nuits sur le qui vive, qu'il sera instruit que vous avez beaucoup d'échelles et de fascines de faites (mais pour cela il faut travailler réellement à en faire); il est probable, dis-je, que le commandant se décidera à se rendre aussitôt que vous aurez commencé le bombardement.

Envoyez de votre cavalerie sous les ordres d'officiers français, par la rive gauche et la rive droite de l'Oder, pour qu'elle arrive en même temps devant Breslau. Faites avancer de Glogau sur Breslau une des deux divisions bavauroises qui pourra se tenir à Parchwitz, ou à Luben, où de là elle vous facilitera les moyens d'avoir des subsistances et sera à même de soutenir la cavalerie qui sera sur Breslau.

L'Empereur désire que vous fassiez jeter un pont sur l'Oder près Glogau; ce pont aura le double avantage de servir à votre

blocus et de vous donner les moyens de vous porter rapidement d'une rive sur l'autre.

Le général bavarois qui commandera la division à Parchwitz, se procurera à sa hauteur sur l'Oder, des moyens de passage dans le cas où cela deviendrait nécessaire.

La ville de Lissa et les autres villes dans cette partie doivent avoir beaucoup de blés. L'Empereur désire donc que vous fassiez réquisition de cent mille rations d'avoine, vingt mille quintaux de blés ou farine, et que vous les fassiez diriger le plus tôt possible sur Posen.

Le major général de l'armée,
Prince de Neuchâtel,

Maréchal ALEX. BERTHIER.

N° 9.

Berlin, le 22 novembre 1806, à une heure après midi.

Ordre à S. A. I. le prince Jérôme.

L'Empereur vous ordonne, mon Prince, de faire partir, le 24 de ce mois, la division bavaroise aux ordres du général de Deroy, de la position qu'elle occupe devant *Glogau* pour se rendre à *Kalisch* où l'intention de S. M. est qu'elle soit arrivée le 27 ou le 28 au plus tard.

Vous ferez partir également le même jour vingt quatre de *Parchwitz* la deuxième division bavaroise dite du général de Wrède pour être également rendue à *Kalisch* le 27 ou le 28 au plus tard. La cavalerie bavaroise suivra le mouvement sur *Kalisch*.

S. M. ordonne que le blocus de *Glogau* soit confié au général wurtembergeois et aux troupes wurtembergoises à ses ordres; si vous jugiez que la cavalerie de Wurtemberg ne soit pas à elle seule suffisante pour remplir les intentions de l'Empereur qui sont de la laisser en Silésie sur *Breslau* aux ordres du général de brigade *Montbrun* pour contenir celle qui se trouverait dans *Breslau*, vous y ajouteriez un supplément pris dans la cavalerie bavaroise.

L'intention de S. M. est que Votre Altesse et son état major se rendent à *Kalisch* où elle se trouvera avoir environ 14 à 15 mille hommes. Vous aurez soin, Monseigneur, de faire maintenir une bonne discipline, surtout en Pologne; vous tiendrez toujours en avant de vous, à une bonne journée, le général *Lefebvre* sur les routes de *Petrikau* et de *Varsovie*. Vous aurez soin d'informer tous les jours le grand duc de *Berg*, sous les ordres duquel vous vous trouverez, de votre mouvement. Le grand duc est à *Posen* et va se rendre à *Sampolno*.

Vous recommanderez, Monseigneur, au général wurtembergeois chargé du blocus de *Glogau* de me rendre compte journallement de ce qui se passe.

Le major général, prince de Neuchâtel,

Maréchal ALEX. BERTHIER.

N° 10.

Meseritz, le 27 novembre 1806.

A Son Altesse Impériale le prince Jérôme.

J'ai l'honneur, Monseigneur, de prévenir Votre Altesse

Impériale que je donne l'ordre au général de division Vandamme de se rendre sur-le-champ devant Glogau pour y prendre le commandement du siège. Je lui ordonne de resserrer la place, de lui faire donner toutes les nuits des alertes, de faire préparer des échelles afin de menacer la garnison d'escalade, et enfin de commencer le bombardement qui décidera vraisemblablement le gouverneur à rendre cette place. J'ai recommandé au général Vandamme de rendre compte à Votre Altesse Impériale de tout ce qui se passera.

Le major général, prince de Neuchâtel,

Maréchal ALEX. BERTHIER.

N° 11.

24 novembre 1806.

A Monsieur le lieutenant général de Seckendorf, commandant la division de Wurtemberg.

Monsieur le Général,

S. A. I. vous ordonne de passer ce soir l'Oder, à l'entrée de la nuit, pour aller relever avec votre division celle du lieutenant-général de Deroy, dans toutes ses positions devant la place de Glogau.

Vous ferez placer vos 18 pièces d'artillerie dans celles des batteries faites, que vous jugerez à la distance la plus convenable, relativement au calibre de vos pièces.

Vous proportionnez le nombre de troupes que vous laisserez sur la rive droite, au nombre de celles que vous placerez sur la rive gauche, relativement à l'étendue de la ligne de circonvallation que vous occuperez sur chaque côté de la rivière.

Monsieur le lieutenant général de Deroy vous transmettra les renseignements relatifs au blocus.

S. A. I. vous prescrit de veiller, et de faire veiller continuellement à ce que les postes entourant la place soient toujours alertes, soit pour inquiéter l'ennemi, soit pour empêcher surtout qu'aucune sortie ne lui réussisse ; cependant S. A. I. vous autorise à l'inquiéter moins souvent par des fusillades ou canonnades, et à n'en commander qu'autant que vous le jugerez convenable pour tenir la garnison en haleine.

En continuant à recevoir les déserteurs, vous prescrirez à tous les postes de faire feu sur les bourgeois qui tenteraient de sortir de la place.

Lorsque les mortiers et obusiers qui viennent de Custrin seront arrivés, vous les ferez mettre en batterie sur les plates-formes déjà faites, et lorsque la nuit vous les ferez agir, vous tiendrez toute votre division sous les armes, et vous enverrez sur les glacis un grand nombre de tirailleurs, avec ordre d'ajuster tous les canonniers qu'ils apercevront par les embrasures des batteries de la place.

Lorsque les bombes et obus auront fait l'effet que l'on doit en attendre, vous ferez sommer le gouverneur de capituler ; s'il y consent, vous ferez la garnison prisonnière de guerre, et vous pourrez renvoyer les officiers chez eux, sur leur parole d'honneur de ne pas servir dans la présente guerre contre la France, ni contre nos alliés.

Nous pouvez permettre à ces officiers d'emporter strictement leurs effets. La garnison prisonnière sera conduite en France.

Vous ferez faire par votre chef d'état-major qui se fera délivrer tous les papiers, plans et cartes du gouvernement, l'inventaire de tout ce qui est relatif au service de l'artillerie et du

génie. Il n'en sera rien distrait sans les ordres de S. A. I. Il fera faire aussi un état des chevaux de toute espèce qui se trouvent dans la place, et dont S. A. I. se réserve la distribution.

M. Emery commissaire des guerres, qui est actuellement au village de Hermsdorff, fera l'inventaire de tous les effets d'habillement, d'approvisionnement, de subsistance de toute espèce, et rien ne pourra non plus en être distrait sans les ordres de S. A. I.

Vous ferez sequestrer toutes les caisses publiques qui seront mises à la disposition de M. de Chaillou, intendant de la basse Silésie, ainsi que tous les établissements royaux que vous ferez aussi garder jusqu'à ce qu'il en soit mis en possession.

Vous ferez relever tous les détachements, soit de cavalerie, soit d'infanterie des autres divisions, qui gardent les bateaux pleins et vides, saisis sur l'Oder au-dessus et au-dessous de Glogau, par des gardes suffisantes de votre division.

Vous ferez rassembler ceux qui sont au-dessus, à une lieue à peu près de la ville, et ceux qui sont au-dessous près du pont de bateaux, sur l'Oder.

Tout les bateaux pleins sont à la disposition de M. l'intendant Chaillou, qui a ordre de les faire conduire à Custrin.

Vous conserverez le pont au-dessous de Glogau, sur l'Oder, et à une lieue au-dessus de Glogau, les bacs et bateaux sur lesquels sont les madriers et cordages nécessaires pour construire un ou deux ponts volants en cas de besoin.

Vous rendrez compte journellement à S. A. I. qui marche en Pologne avec le reste de son corps d'armée, de tout ce qu'il y aura de nouveau.

S. A. I. vous recommande de veiller à ce que les troupes observent la plus exacte discipline. Vous vous entendrez avec les capitaines des cercles des environs de Glogau, pour que votre division soit bien approvisionnée de subsistances, d'après les réquisitions de votre commissaire, et vous tiendrez la main sévèrement, à ce que, qui que ce soit ne se permette de faire

aucune réquisition d'argent, ou d'effets d'habillement; S. A. I. vous ayant autorisé seul à faire celles que vous croirez utiles pour les besoins de votre division, en lui en rendant compte dans les 24 heures. Il ne faut pas en faire de nouvelles dans les villes de Grunberg, Neusalz et Neustadt, qui ont déjà fait de grands sacrifices pour les autres divisions.

P. S. Monsieur le lieutenant-colonel d'artillerie de Colonge, de la division de Wrède, rentre au blocus, chargé de la confection des munitions d'artillerie venues hier de Custrin, et dirigera le feu des mortiers et obus, lorsqu'ils seront arrivés. C'est un excellent officier.

HÉDOUVILLE.

N^o 12.

Posen, le 29 novembre 1806.

A Son Altesse Impériale le prince Jérôme.

J'ai communiqué à l'Empereur, Monseigneur, votre lettre du 25, et S. M. approuve les instructions que vous avez données au général de Seckendorf.

Le major général, prince de Neuchâtel.

Maréchal ALEX. BERTHIER.

N° 13.

Capitulation convenue entre M. le général de division Vandamme, grand cordon de la Légion d'honneur, commandant les troupes alliées de S. M. l'Empereur et Roi devant Glogau ;

Et S. Exc. M. de Reinhart, lieutenant-général des armées de S. M. le roi de Prusse, chevalier de l'ordre de l'Aigle Rouge et du Mérite, vice-gouverneur de la forteresse de Glogau, et M. de Marvitz, général major commandant la place de Glogau.

Art. 1^{er}. La place de Glogau sera rendue aux troupes alliées de S. M. l'Empereur, demain 3 décembre.

II. Tout ce qui appartient à la forteresse, artillerie, munitions de guerre, armes, plans et magasins de toute espèce, sera fidèlement remis entre les mains des officiers que M. le général Vandamme désignera pour en prendre possession, et en dresser procès-verbal.

III. La garnison sera prisonnière de guerre. Elle défilera devant les troupes du siège, drapeaux déployés, mèche allumée, et mettra bas les armes devant elles.

IV. Les officiers conserveront leurs épées, chevaux et bagages, et seront libres de se retirer où bon leur semblera, après toutefois avoir signé leur parole d'honneur de ne plus servir jusqu'à la paix ou leur échange contre les troupes de S. M. l'Empereur ou ses alliés ; il leur sera donné des passeports à cet effet, et même des sauve-gardes s'ils en désirent, et ils seront traités en tout comme les officiers prussiens faits prisonniers à Magdebourg.

V. Les bas officiers et soldats mariés auront la permission de se retirer chez eux avec leur famille.

VI. M. le général Vandamme promet protection, au nom de son souverain, à toute espèce de religion que peuvent professer les habitants de Glogau, sûreté entière pour toutes les personnes et propriétés particulières desdits habitants.

VII. MM. les magistrats et employés civils conserveront provisoirement leur emploi et exerceront les mêmes fonctions. Les lois du pays seront provisoirement conservées. Tous les habitants qui désireront quitter la ville, recevront des passeports.

VIII. Les caisses royales seront remises à l'officier que M. le général Vandamme désignera. Cet officier en donnera une décharge.

MM. les magistrats resteront dépositaires des sommes appartenantes aux particuliers.

IX. Les blessés et malades seront traités avec soin.

X. La porte de Breslaw et celle de la tête du pont de l'Oder seront remises aux assiégeants une heure après la signature de la présente capitulation, et MM. les magistrats de la ville les feront de suite réparer, de manière à ce qu'elles soient entièrement praticables.

Fait à Glogau, le 2 décembre 1806.

Signé, DE REINHART, lieutenant général de l'armée du roi de Prusse, vice-gouverneur de Glogau, et chevalier de l'ordre de l'Aigle Rouge et du Mérite.

MARVITZ, général major, commandant la place de Glogau.

D. VANDAMME, général de division. grand cordon de la Légion d'honneur.

Pour copie conforme.

Signé, D. VANDAMME.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU LIVRE TROISIÈME.

N° 4.

Posen, le 3 décembre 1806, à 11 heures du matin.

Ordre à S. A. I. le prince Jérôme.

L'Empereur ordonne, Prince, que vous partiez le plus tôt possible avec la division bavaroise du général de Wrède, pour vous diriger sur Breslau; je donne le même ordre au général Vandamme qui, comme vous le savez, a fait capituler Glogau et qui va marcher avec les Wurtembergeois sur Breslau. Vous ferez jeter un pont sur l'Oder, pour établir votre communication avec le général Vandamme; vous prendrez le commandement du siège de la place de Breslau qui ne tardera pas à se rendre; les mortiers qui ont servi à faire rendre Glogau sont déjà embarqués et dirigés sur Breslau; ils y arriveront en même temps que vous; vous les ferez mettre en batterie, et avant de faire tirer, vous aurez soin de tenir la garnison en haleine, en suivant les mêmes dispositions dont je vous ai parlé dans mon instruction, dans le siège de Glogau. Breslau est une immense place; la garnison n'y est pas du cinquième de ce qu'elle devrait être pour la défense, et en donnant des alertes

de nuit, cela fatiguera tellement la garnison qu'elle sera obligée de se rendre. Lorsque tous vos mortiers seront en batterie, vous commencerez à en démasquer deux et à tirer pendant une heure; après cela, vous en démasquerez deux de plus, deux après, deux autres de plus, de manière que votre feu soit toujours progressif; si, avant de démasquer vos derniers, l'ennemi n'a pas demandé à capituler, vous le sommerez de se rendre; vous lui ferez connaître que Magdebourg, Custring, Stettin, Glogau sont en notre pouvoir, que nous sommes maîtres de Varsovie et qu'il ne lui reste aucun motif raisonnable de faire du mal à une aussi belle ville; mais cependant, Monseigneur, vous n'accorderez aucune autre capitulation que celle d'être prisonniers de guerre, pour être conduits en France, à l'exception des officiers qui pourront retourner chez eux sur parole.

Le général Vandamme laisse 4,000 hommes à Glogau. Je donne l'ordre au général Songis d'envoyer un général pour diriger le siège de Breslau.

Le général Deroy restera avec sa division à Kalisch, et avec la moitié de la cavalerie bavoise, sans comprendre dans cette moitié le régiment de cheval-légers qui doit faire partie de la brigade du général Wathier. Le général Deroy sera toujours sous les ordres de Votre Altesse; mais, vu l'éloignement, il correspondra directement avec moi, en même temps qu'il correspondra avec Votre Altesse.

M. Deponthon, officier du génie, restera avec vous jusqu'à la reddition de Breslau: M. le colonel Blein part pour commander le génie de ce siège.

Le major général, prince de Neuchâtel,

Maréchal ALEX. BERTHIER.

Posen, le 5 décembre 1806.

A S. A. I. le prince Jérôme.

L'intention de l'Empereur est, Monseigneur, qu'aussitôt que nous serons maîtres de Breslau on en démolisse, sans perdre une heure, les fortifications, excepté cependant la citadelle, si toutefois il y en a une qui puisse être de quelque utilité. — Mais, quant à la ville, comme elle est peuplée de plus de 60 mille habitants, elle exigerait trop de garnison.

Je donne l'ordre au général commandant l'arme du génie d'y faire diriger une compagnie de mineurs et une de sapeurs, pour qu'on puisse procéder à la démolition sans retard, dès que la place sera en notre pouvoir.

Quant à l'artillerie que l'on trouvera à Breslau, l'intention de l'Empereur est que les pièces soient transportées à Varsovie pour l'armement des têtes de pont, qu'une partie soit envoyée à Glogau qui est une place que Sa Majesté veut garder, et enfin qu'une autre partie soit mise dans la citadelle de Breslau, si elle est jugée susceptible d'être conservée. Je préviens le général Songis de ces dispositions, afin qu'il donne ses ordres aux officiers d'artillerie et je le charge d'avoir à Breslau une compagnie d'artillerie pour faire les évacuations et concourir aux démolitions.

Je prie Votre Altesse de veiller à ce que les intentions de Sa Majesté soient à cet égard ponctuellement remplies dès le moment que Breslau sera en votre pouvoir et de me faire instruire, par de fréquents rapports, de l'état des choses.

Le major général, prince de Neuchâtel,

Maréchal ALEX. BERTHIER.

N° 2.

Au quartier général à Kalisch, le 4 décembre 1806.

Monsieur le maréchal prince de Neuchâtel,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse, la copie d'une lettre que je viens de recevoir du général de brigade Fisher.

Elle y verra une nouvelle preuve des désordres que commettent les troupes bavaroises. C'est en vain que, pour ménager le pays en venant à Kalisch, j'avais fait marcher sur ma droite la division du général de Deroy, tandis que je suivais la gauche avec la cavalerie; toutes mes précautions et les ordres les plus sévères n'ont pas empêché les excès. Je suis affligé des plaintes qui me parviennent tous les jours à ce sujet. Des soldats par troupes de 4 à 5 s'écartent la nuit et vont dans les campagnes, le pistolet à la main, mettre à contribution les malheureux habitants qu'ils maltraitent encore. J'avais ordonné aux officiers de faire des rappels de nuit pour prévenir ces désordres; mais ils me disent que, malgré cette mesure, ils ne peuvent les arrêter. Il règne à Kalisch plus d'ordre que ma présence maintient. Les autorités civiles ont reçu l'ordre de refuser toute espèce de réquisition qui ne serait pas faite par celui qui seul en a le droit. Par ce moyen, la tranquillité n'est point troublée dans la ville.

M. le lieutenant-colonel Louis de Bouillé ayant exprimé le désir d'être attaché auprès de moi en qualité d'aide de camp, comme je ne le connais que de nom, si Votre Altesse juge qu'il puisse me convenir, je l'accepterai avec plaisir.

Agréé, Monsieur le Maréchal, etc.,

JÉRÔME NAPOLÉON.

Au quartier général, à Kalisch, le 4 décembre 1806,
à 8 heures du soir.

Monsieur le maréchal prince de Neuchâtel,

Je reçois les ordres que vous me transmettez de la part de l'Empereur. Demain, à 6 heures du matin, je me mettrai en marche avec la division de Wrède. Le 8, je serai sur la rive droite de l'Oder devant Breslau, avec cette division et la brigade de cavalerie du général Lefebvre.

Toutes les instructions qui m'ont été données, pour le siège de Glogau et qui y ont été suivies, le seront également pour le siège de Breslau. J'espère que Sa Majesté est persuadée, que si j'avais eu des hommes, tels que des Français, à conduire, cette place n'eût point tenu 24 heures.

Je prie Votre Altesse de rappeler souvent au général de Deroy, qu'aucune réquisition ne doit être faite dans la Pologne, car je ne doute pas sans cela, qu'aussitôt mon départ il ne lève des contributions. C'est l'esprit de l'armée bavaroise et surtout des officiers.

Agréé, Monsieur le Maréchal, etc.,

JÉRÔME NAPOLÉON.

N° 3.

Au camp devant Breslau, le 8 décembre 1806, à 8 heures du soir.

Monsieur le maréchal prince de Neuchâtel,

J'ai reçu la lettre que V. A. m'a écrite de Posen en date

du 5, dans laquelle elle me fait connaître les intentions de S. M. sur la place de Breslau.

Je prévien V. A. que je suis arrivé ce matin à 11 heures devant Breslau, sur la rive droite. J'ai de suite donné ordre que l'on occupât le faubourg, ce qui a donné lieu à un léger engagement dans lequel j'ai eu 2 hommes tués et 1 blessé. L'ennemi a eu 6 hommes tués et 10 prisonniers. Il n'y a pas encore de pont pour établir la communication sur les deux rives. Les bateaux ne pourront être ici qu'après-demain. Le général Vandamme a été inquiété sur ses derrières par un assez fort détachement de cavalerie et d'infanterie sorti de Schweidnitz où l'on prétend la garnison forte de 10 mille hommes. Il paraît qu'il n'existe dans Breslau que 4 à 5 mille hommes d'infanterie et 1,000 de cavalerie, parmi lesquels il se trouve beaucoup de Polonais. L'ennemi a mis le feu à deux de ses faubourgs qui brûlent depuis hier. Je l'ai empêché de mettre le feu au grand faubourg qui est sur cette rive, en le faisant occuper, sitôt mon arrivée, et en forçant les habitants à y rester.

Toute la place étant sur la rive gauche, il serait impossible, avec la seule division de Wurtemberg, de la bloquer sur la rive gauche, au lieu qu'il ne faut que garder une tête de pont, pour la bloquer très-strictement de ce côté-ci. Sitôt que je le pourrai, je ferai passer sur l'autre rive, 3,500 hommes d'infanterie. Je laisserai de ce côté le général Lefebvre avec sa brigade, deux bataillons d'infanterie légère, 6 obusiers et 4 pièces de 12. Je serai demain sur la rive gauche; mon quartier général sera établi à une portée et demie du canon de la ville.

Les mortiers ne seront placés et en état de tirer qu'après-demain. Toutes les instructions que S. M. m'a fait donner pour la démolition des fortifications de Breslau seront exactement suivies et mises à exécution, sitôt que la ville se sera rendue.

Hier, peu d'heures avant mon arrivée, un parti de cavalerie a fait prisonnier M. Brue, officier de l'état-major du général Vandamme, qui était expédié vers moi. Un homme qu'il avait

d'escorte a été tué, mais M. Brue a eu le temps de déchirer ses dépêches. Un autre officier de Wurtemberg, expédié aussi vers moi par le général Vandamme, a été fait prisonnier.

J'ai des éloges à donner à la division de Wrède, commandée par le général Minucci, pour la célérité et l'ordre qu'elle a mis dans sa marche. Je me loue également de la brigade du général Lefebvre.

Agréez, etc.

JÉRÔME NAPOLÉON.

Au quartier général à Lissa, le 10 décembre 1806, huit heures du soir.

Monsieur le maréchal, prince de Neuchâtel,

Ce matin à six heures, toutes les batteries étant prêtes, j'ai fait commencer et continuer le feu, suivant les instructions que V. A. m'avait envoyées. A une heure, j'ai fait sommer le gouverneur, par mon aide de camp M. Dutour, qui a été porteur de la lettre ci-jointe. Le gouverneur paraît disposé à se défendre. Comme je l'ai déjà annoncé à V. A., il a fait brûler les immenses faubourgs qui entouraient la ville. Des milliers de femmes et d'enfants, chassés de chez eux par l'incendie et les boulets, sont venus me demander protection contre la cruauté de la garnison. Dans la journée d'hier, beaucoup ont été tués et blessés.

J'ai eu dans l'attaque de ce matin, huit hommes tués et quinze blessés; parmi ces derniers se trouve un officier bavarois. Je ne puis que faire l'éloge de la division bavaroise, et surtout du régiment de chasseurs à pied de Wurtemberg. Ils ont dans les faubourgs au pied des glacis, à demi-portée de pistolet. Il est impossible à un seul ennemi de se montrer, sans recevoir une grêle de balles.

Depuis ce matin, je suis passé sur la rive gauche. Les bateaux de Glogau n'étant point arrivés, j'ai fait faire un radeau qui a servi à passer une grande partie de mon infanterie et deux escadrons.

J'ai laissé sur la rive droite le général Lefebvre avec sa brigade, et deux bataillons d'infanterie légère. Je ne puis assez faire l'éloge de cet officier général. Dans une nuit, dix pièces ont été mises en batterie à 200 toises de la ville.

Je répéterai ici à V. A. que mes aides de camp sont éreintés parce que j'en ai fort peu, et je lui réitère la demande que je lui ai déjà faite de MM. Lallemand, Bouillé (1) et Girard.

N° 4.

Posen, le 10 décembre 1806.

A. S. A. I. le prince Jérôme.

J'ai l'honneur, mon Prince, de prévenir V. A. I. que je donne l'ordre au général de Deroy de partir de Kalisch le 12 décembre, avec toutes les troupes qui sont sous ses ordres, pour se rendre à Petricau où il restera jusqu'à nouvel ordre. Ces troupes seront remplacées à Kalisch par la division du général Leval du 4^e corps d'armée, qui a l'ordre de partir demain

(1) A propos de M. de Bouillé, qui un peu plus tard fut attaché à la personne du prince Jérôme, à l'armée duquel il rendit de grands services, le major général répondit le 7 décembre : « L'Empereur, mon prince, n'approuve pas que vous preniez M. de Bouillé pour aide de camp. S. M. me charge de vous dire qu'elle trouvera cette demande convenable, quand M. de Bouillé aura reçu deux bonnes blessures. »

matin des cantonnements qu'elle occupe en avant de Posen, pour s'y rendre.

Le prince de Neuchâtel, major général,

Maréchal ALEX. BERTHIER.

N° 5.

Posen, le 11 décembre 1806.

A. S. A. I. le prince Jérôme Napoléon.

J'ai l'honneur de prévenir Votre Altesse que je viens de donner l'ordre au général de Deroy qui devait partir demain de Kalisch pour se rendre à Breslau, de changer de direction et de se rendre à Wartemberg, petite ville à 16 lieues de Breslau. Le général de Deroy a l'ordre de vous envoyer un officier, pour recevoir les ordres ultérieurs que V. A. aurait à lui donner.

Si vous n'avez pas besoin de la division du général de Deroy, l'Empereur pense que vous devez la laisser à Wartemberg ; mais si le corps ennemi réuni à Schweidnitz est aussi fort qu'on le dit, vous vous feriez rejoindre devant Breslau par le général de Deroy, et si la garnison de Brieg est peu forte, vous pourriez également la faire investir par le général de Deroy.

L'Empereur me charge de vous dire, Monseigneur, qu'il ne faut pas considérer, dans le blocus des places, l'embarras seul du service, mais les moyens de défense ; l'ennemi a autant de facilités pour faire des sorties que l'armée agissante en a pour passer les ponts et même beaucoup plus, et quand l'armée agissante aurait ses communications faciles sur les deux ponts, ses communications n'en seraient pas moins éloignées, puisque nécessairement elles doivent être à l'abri du feu de la place :

il faut donc que vos ponts soient bien retranchés, couverts de bons abattis et que vous ordonniez une grande surveillance dans le service: il tarde à S. M. d'apprendre que les corps bava-
varois qui étaient en arrière vous ont rejoint. S. M. désire que vous ayez des postes de cavalerie qui couvrent Glogau des in-
cursions de la garnison de Schweidnitz; car il ne faudrait qu'un
parti de 3 à 4 mille hommes pour surprendre et s'emparer de
Glogau sans qu'on en soit prévenu. Jusqu'à présent la garnison
de cette place est très faible et elle n'est pas suffisamment en
sûreté, pour qu'il n'y ait un poste de cavalerie placé de ma-
nière à pouvoir prévenir le commandant des mouvements de
l'ennemi.

Le major général,
Maréchal ALEX. BERTHIER.

N° 6.

Posen, le 5 décembre 1806.

A S. A. I. le prince Jérôme.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse Impériale une lettre
que je reçois de M. l'intendant général; je la prie de donner
ses ordres pour que de pareilles réquisitions n'aient plus lieu;
on ne doit en frapper que d'après l'ordre de l'Empereur, et elles
doivent être versées dans la caisse du receveur général des con-
tributions de la grande armée.

Le major général, prince de Neuchâtel,
Maréchal ALEX. BERTHIER.

Posen, 4 décembre 1806.

A S. A. S. le prince major général.

Monseigneur.

J'ai l'honneur d'informer Votre Altesse Sérénissime que d'après le rapport que vient de faire la chambre des finances de Posen à l'intendant de ce département, les troupes bava-
roises et wurtembergeoises ont imposé, le 2 de ce mois, à la ville de
Lissa, une contribution de quatre mille écus de Prusse, et qu'à
peine cette somme était-elle demandée, que M. le baron de
Aügel, commandant un corps de troupes du roi de Wurtem-
berg, a exigé une nouvelle contribution dont la valeur n'est
pas exprimée dans le rapport de la chambre.

Les habitants de Lissa sont dans l'impossibilité de satisfaire
aux réquisitions frappées par ces troupes, et la ville se trouve
en partie abandonnée par suite de cette demande.

Il est inutile, Monseigneur, que je vous entretienne de l'abus
de la réquisition partielle. — Je prie seulement Votre Altesse
de prendre à cet égard la mesure qu'elle jugera convenable
de donner pour la rentrée de ces sommes dans la caisse du re-
ceveur général.

Je renouvelle à Votre Altesse l'hommage de mon respect.

DARU.

Posen, le 9 décembre 1806.

A S. A. I. le prince Jérôme.

Je suis informé, Monseigneur, qu'il y a à Attwad près
Glogau un dépôt de 250 chevaux et 150 hommes ou palefreniers

bavarois sous-officiers, qui commettent quelques désordres. Je ne vois pas de quelle utilité, ces hommes peuvent être sur ce point, maintenant que nous sommes maîtres de Glogau et que des deux divisions bavaroises, l'une est à Kalisch et l'autre devant Breslau. Je prie donc Votre Altesse de les rappeler; je pense qu'elle en sentira, comme moi, la nécessité.

Le major général, prince de Neuchâtel,

Maréchal ALEX. BERTHIER.

N° 7.

Au camp devant Breslau, le 15 décembre 1806.

Jérôme Napoléon au lieutenant général gouverneur de Breslau.

Monsieur le Gouverneur,

J'envoie M. le général Lefebvre, mon premier aide de camp, pour vous faire une seconde sommation. Je me persuade que vous ne verrez dans cette nouvelle démarche que le désir d'éviter la ruine de cette belle capitale de la Silésie et le malheur de ses habitants. Soyez assuré, Monsieur le Gouverneur, que nos forces sont telles que vous ne devez point espérer faire une longue résistance. Vous avez déjà assez fait pour votre honneur et ce que vous devez à votre souverain. Pourquoi vouloir exposer les habitants aux suites désastreuses d'une vaine défense? Vous pouvez espérer encore aujourd'hui une capitulation honorable; plus tard, je pourrais ne plus être le maître de vous l'accorder.

Agréez, etc.

N° 8.

Rapport à S. A. I. le prince Jérôme (18 décembre).

Monseigneur,

Les sapeurs que j'avais laissés hier soir dans les deux parties de la place qui m'ont paru les plus abordables, afin de franchir les deux fossés, ont éprouvé de grandes difficultés, tant à cause du clair de lune que de l'incendie de plusieurs maisons, qui les ont mis à découvert.

Ils ont cependant traversé le premier fossé qu'ils ont estimé à trente-six ou quarante pieds de largeur. Ils ont trouvé une profondeur de onze pieds au milieu, probablement à cause d'une cunette qui y avait été pratiquée; dans le reste, il y a cinq à six pieds d'eau.

Parvenus à la fraise de l'espèce de chemin couvert qui enveloppe toute la place, il n'ont pu arracher une palissade. On leur a crié *Wer da!* et tiré des coups de fusils; ils ont été obligés de revenir.

Il est évident, d'après cet exposé, Monseigneur, que l'on ne peut tenter un coup de main sur Breslau, que par un pont construit sur le premier fossé, et établi sur chevalets, et en s'emparant d'abord des ouvrages que l'ennemi n'occupe pas, où l'on s'établirait au moyen d'une gabionnade, afin de soutenir la retraite si elle devait avoir lieu.

Ce premier pont et cet établissement faits, il s'agit de savoir s'il n'y aurait pas trop de difficultés à construire immédiatement le deuxième pont sous le feu de l'ennemi qui serait prévenu, et si l'on ne pourrait pas suppléer à ce moyen par un débarquement, en rassemblant sur le point de passage indiqué un nombre de grands et petits bateaux suffisant pour transporter deux à trois cents hommes à la fois.

Enfin il sera important de considérer si les troupes sous les ordres de Votre Altesse auront assez de détermination et d'élan pour une telle entreprise.

En attendant votre décision, Monseigneur, je fais préparer tout ce qui sera nécessaire pour le premier établissement.

A Klein-Mochberg, ce 18 décembre.

Le colonel du génie,
BLEIN.

N° 9.

Ordre à S. A. I. le prince Jérôme.

Monseigneur, l'Empereur ordonne que vous laissiez le commandement du siège de Breslau au général Vandamme, et que vous partiez en toute diligence, de votre personne, de manière à être rendu à Varsovie le 21 ou le 22 décembre; vous donnerez ordre au général de Deroÿ de se rendre avec la division de Wartemberg, où il doit être, sur Lowiez; la brigade de cavalerie attachée à cette division gagnera l'avance si elle peut.

Le major général,
Maréchal ALEX. BERTHIER.

Kutno, ce 17 décembre 1806, à une heure du matin.

N° 10.

Hofichen, le 25 décembre à six heures du matin.

Au général de Pernety.

Il faut, mon cher Général, donner vos ordres et faire tous

vos efforts, pour que demain dans la nuit nous puissions faire un bon feu, en augmentant nos batteries de tous les mortiers, gros obusiers et canons de 12 possibles. Il serait bon de tirer à boulets rouges. Je compte beaucoup sur votre activité habituelle. Dites, je vous prie, à votre infatigable aide de camp de faire la plus grande diligence pour tout ce qui le regarde.

Les nouvelles de Strehlen sont beaucoup meilleures que je vous l'avais dit. Le nombre des prisonniers est de 7 à 800, 6 pièces de canon, c'est-à-dire toute leur artillerie, tous leurs bagages et 300 chevaux. Beaucoup de morts et le reste désuni par deux et par quatre, ayant abandonné leurs armes, et ne pouvant échapper à la poursuite de la cavalerie.

Je vous salue avec une parfaite estime,

Le général de division,

VANDAMME.

J'ai envoyé après M. de Colonge et l'artillerie qu'il conduisait, pour les faire rentrer sur-le-champ.

N° 11.

La ville a capitulé. La garnison défile le 7, prisonnière de guerre. Il n'y aura jusqu'à cette époque aucune communication entre les troupes du siège et de la ville. Les ordres seront sur-le-champ donnés pour que toute hostilité cesse.

Hofichen, le 3 janvier 1806.

Le général de division,

VANDAMME.

Au général Hédouville.

Je reçois votre lettre : les bonnes nouvelles se croisent. Le

retour de S. A. me fait un plaisir que je ne puis vous exprimer, et le succès sur les Russes y met le comble.

Tout à vous,

VANDAMME.

N° 12.

Articles de la Capitulation de Breslau, convenus entre M. le général de division Hédouville, sénateur, premier chambellan de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, chef d'état-major des alliés, grand officier de la Légion d'honneur, et décoré du grand cordon de Bade; et M. le général de division Vandamme, grand officier, décoré du grand cordon de la Légion d'honneur; tous deux munis des pleins pouvoirs de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, commandant en chef les troupes alliées de S. M. l'Empereur Napoléon, d'une part;

Et S. Exc. M. le lieutenant général de Thile, gouverneur de Breslau, chef d'un régiment d'infanterie, et chevalier de l'Ordre pour le mérite, et M. le général major Krafft, commandant de Breslau, de l'autre.

Art. 1^{er}. La place de Breslau sera rendue aux troupes françaises et alliées de S. M. l'empereur Napoléon, après-demain 7 du courant.

2. Tout ce qui appartient à la forteresse, artillerie, munitions de guerre, armes, plans et magasins de toute espèce, sera fidèlement remis entre les mains des officiers que S. A. I. le prince Jérôme Napoléon désignera pour venir en prendre possession et en dresser procès-verbal.

3. La garnison sera prisonnière de guerre; elle défilera devant les troupes du siège le 7, à 10 heures du matin, drapeaux

déployés, mèche allumée, et mettra bas les armes devant elles; les bas officiers et soldats conserveront leurs havresacs.

4. Les forestiers et gardes-chasse qui ont été sommés de faire leur service dans la place comme chasseurs, obtiendront la permission de retourner chez eux, à condition qu'ils donneront leur parole de ne plus prendre les armes contre les troupes de S. M. l'Empereur et de ses alliés.

Les surveillants des ouvriers employés aux fortifications resteront provisoirement dans leurs places.

5. Les officiers conserveront leur épée, chevaux et bagages, et seront libres de se retirer où bon leur semblera, après toutefois avoir signé leur parole d'honneur de ne point servir contre les troupes de S. M. l'empereur Napoléon et de ses alliés, jusqu'à la paix ou leur échange; la même faveur sera accordée aux feldwebels, porte-enseignes et maréchaux des logis de la cavalerie.

Il sera en outre accordé aux officiers un soldat pour chacun d'eux, comme domestique; et enfin ils seront traités en tout comme les officiers compris dans la capitulation de Magdebourg.

6. Les bas officiers et soldats mariés, ainsi que les invalides, auront la permission de rentrer chez eux avec leur famille, et seront aussi traités d'après l'article 8 de la capitulation de Magdebourg.

7. S. A. I. le prince Jérôme Napoléon promet protection, au nom de son souverain, à toute espèce de religion que peuvent professer les habitants, propriétaires et locataires de Breslau, sûreté entière pour leurs personnes et les propriétés particulières des diis habitants.

8. MM. les magistrats et employés civils conserveront provisoirement leurs emplois; et dans le cas où ils donneraient leur démission, ils seraient libres de rester dans la ville, ou de se rendre où bon leur semblera, et dans ce cas il leur sera dé-

livrés des passeports pour voyager en sûreté avec leur famille et leurs effets.

9. Les caisses royales seront remises à l'officier militaire ou civil que S. A. I. le prince Jérôme Napoléon désignera; cet officier en donnera décharge.

MM. les magistrats resteront dépositaires des sommes appartenant aux particuliers.

10. Les blessés et malades seront traités avec soin, et les chirurgiens qui en ont été chargés jusqu'à présent, pourront continuer à rester près d'eux.

11. Tous les chapitres ecclésiastiques sans exception, de même que toutes les fondations religieuses et pieuses, de quelque religion qu'elles puissent être, jouiront de leurs privilèges et seront protégés, même munis de sauvegardes s'ils le désirent; les caisses appartenantes aux orphelins ou enfants mineurs, seront également respectées.

Le prince Jérôme Napoléon promet sûreté et protection à l'Université de Breslau, de même qu'à l'Observatoire. Ses instruments, tant mathématiques qu'astronomiques, ainsi que les bibliothèques, seront respectés.

13. L'hôtel de la chambre des finances, comme celui de la régence, seront exempts de logements militaires.

14. Les bâtiments royaux des mines resteront occupés comme ils le sont : les officiers civils de ce département conserveront leurs emplois et resteront dépositaires responsables des deux caisses nommées *bergbau-casse* et *knapschafts-casse*; la première étant formée par les actionnaires des mines pour l'entretien des mineurs, et la seconde fondée par les mineurs eux-mêmes, pour venir au secours de leurs veuves et orphelins.

15. S. A. I. le prince Jérôme Napoléon promet sûreté et protection à la direction générale de tous les bureaux établis pour les billets de crédit, fondés sur les terres des propriétaires

de la Silésie, afin que leurs opérations puissent continuer d'après leurs réglemens.

16. M. le gouverneur permettra à deux officiers supérieurs du génie et de l'artillerie, désignés par S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, d'entrer en ville le 6 au matin, afin de dresser procès-verbal, conjointement avec les officiers du génie et de l'artillerie de la place, des arsenaux et de tous les objets appartenant à la forteresse.

17. La porte Saint Nicolas et celle de la tête du pont de l'Oder, seront livrées aux troupes alliées de S. M. l'Empereur Napoléon, le 7, à huit heures du matin.

18. La ville ayant beaucoup souffert par le bombardement, S. A. I. le prince Jérôme Napoléon promet de diminuer, autant que possible, sa garnison.

19. Il sera accordé à M. le gouverneur un passeport pour son aide de camp, qui ne sera point regardé comme prisonnier de guerre, pour aller porter la présente capitulation à S. M. le roi de Prusse.

20. Pour tous les articles non prévus, ou qui pourraient avoir une double interprétation, M. le gouverneur peut entièrement se reposer sur la générosité et le caractère de justice bien reconnus de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon.

Fait en double, à Breslau, le 5 janvier 1807.

Signé, DE THILE, lieutenant-général au service de S. M. le roi de Prusse, gouverneur de Breslau et chevalier pour le Mérite.

Signé, KRAFFT, général major et commandant.

Et LINDEN, général major, inspecteur de toutes les forteresses royales en Silésie et chevalier de l'ordre du Mérite.

Signé, D. VANDAMME, général de division, grand officier décoré du grand cordon de la Légion d'honneur.

Signé, T. HÉDOUVILLE, général de division, sénateur, premier

*chambellan de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon ;
chef d'état major de l'armée des alliés, grand officier de
la Légion d'honneur et décoré du grand cordon de Bade.*

Pour copie conforme,

Le général de division, D. VANDAMME.

N° 13.

Le 26 décembre.

A Monsieur le général Vandamme.

J'ai appris ce matin, par M. Vincent, votre aide de camp, que vous avez envoyé à Glogau l'armistice que vous avez conclu avec le gouverneur de Breslau. Le général d'artillerie de Pernety, et le colonel du génie Blein, lorsque le gouverneur aura capitulé, doivent prendre possession, chacun en ce qui le concerne, de l'armement de la place, de l'arsenal, des plans, cartes et papiers de la place, et inventorier le tout.

J'ai l'honneur de vous prévenir que M. Anglès, auditeur au Conseil d'État, intendant de la haute Silésie, est ici, avec l'ordre d'inventorier les caisses publiques et tous les établissements royaux non militaires, aussitôt que nous serons maîtres de la place.

Le commissaire des guerres Maupetit, aussi près de Lissa, a ordre d'inventorier les magasins de vivres, d'effets d'habillement et d'équipement, etc.

L'intention de S. A. I. est qu'ils soient mis en fonctions, et qu'il leur soit prêté main-forte, aussitôt que nous entrerons dans la place.

S. A. I. a ordonné expressément qu'il ne soit disposé d'aucun des objets inventoriés, soit par le commandant de l'artille-

rie, soit par celui du génie, soit par l'intendant ou le commissaire des guerres, sans des ordres directs du commandant en chef de l'armée des alliés, ou du prince de Neuchâtel, major général de la grande armée.

S. A. I. m'a ordonné de signer, en son nom, la capitulation de la place de Breslau, lorsque vous l'aurez faite. J'ai l'honneur, etc.

T. HÉDOUVILLE.

N° 14.

Au quartier général de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, à Breslau, le 9 janvier 1807.

Proclamation aux habitants de la ville de Breslau.

Son Altesse Impériale le prince Jérôme Napoléon a ordonné que vous soyez dédommagés du sort de la guerre, qui vous a été si funeste avant la capitulation, par une vigilante protection contre toute espèce d'excès.

M. Anglès, intendant de la haute Silésie, et le commissaire des guerres Maupetit, sont seuls autorisés par l'intendant général de la grande armée à faire les demandes nécessaires, pour pourvoir aux besoins urgents des troupes françaises et alliées. Toute réquisition partielle doit être rejetée, et leurs auteurs seront poursuivis et punis.

S. A. I. compte sur l'exactitude avec laquelle les membres de la chambre, les magistrats et habitants de cette ville, satisfèront aux demandes qui leur seront faites par l'intendant et le commissaire des guerres, demandes dont la répartition sera réglée par la chambre des finances.

Tous les habitants sont tenus, sous les peines les plus sévères, de déclarer toutes les propriétés royales, de quelque espèce

qu'elles soient, qui sont dans la ville, et dont ils ont connaissance. Les détenteurs de ces propriétés, qui n'en auraient pas fait la déclaration, seront punis dans leurs personnes et dans leurs biens. Ceux au contraire qui les dénonceront en seront récompensés.

Les plaintes de délits contre l'ordre public et la sûreté des propriétés, seront faites à M. Meyronnet, commandant d'armes de la place, et sans le moindre retard, afin qu'on puisse y remédier.

Le général de division, chef de l'état major
de l'armée des alliés,

T. HÉDOUVILLE.

N° 15.

Breslau, 9 janvier 1807.

Ordre du jour.

Son Altesse Impériale témoigne sa satisfaction aux troupes alliées de la constance et de la bravoure dont elles viennent de donner des preuves, tant au siège de Breslau que dans l'affaire de Strehlen, la défaite du prince de Pless et les autres actions particulières dans lesquelles les cavaleries bavaoise et wurtembergeoise se sont singulièrement distinguées.

S. A. I. n'est pas moins satisfaite des compagnies de canonniers, de sapeurs et de mineurs français qui ont été envoyées à l'armée des alliés.

S. A. I. fera délivrer sous peu de jours, à Breslau, à chaque soldat, un habit ou une capotte et une paire de souliers; et à chaque cavalier, un habit ou un manteau et une paire de bottes. En conséquence, les généraux commandant chaque division d'infanterie ou brigade de cavalerie, adresseront au chef

de l'état major de l'armée, l'état du nombre d'hommes de leurs troupes qui ont le plus besoin d'habits, et de ceux qui manquent de capotes; ces deux quantités devant être égales à celle du nombre de leurs troupes.

Lorsque les soldats et cavaliers auront reçu cette gratification, chaque officier recevra cinq aunes de drap pour son habillement.

Le général de division, chef de l'état major
de l'armée des alliés,

T. HÉDOUVILLE.



PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU LIVRE QUATRIÈME.

N° 1^{er}.

Varsovie, 3 janvier 1807.

A S. A. I. le prince Jérôme.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de prévenir Votre Altesse Impériale que l'Empereur vient d'ordonner que les troupes bavaoises et de Wurtemberg, employées sous vos ordres, formeront le 9^e corps de la grande armée.

J'en prévieni les différentes autorités de l'armée ; je donne l'ordre aux généraux Songis et Chasseloup d'envoyer à votre quartier général un officier d'artillerie et un officier du génie ; et à l'intendant général d'y envoyer un inspecteur et un ordonnateur, afin d'organiser tous les services à l'instar de ceux des autres corps de la grande armée.

Le prince de Neuchâtel, major général

Maréchal A. BERTHIER.

N° 2.

Au Quartier général de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon
à Breslau, le 12 janvier 1807.

Ordre du jour.

Son Altesse Impériale informée qu'il existe les plus grands abus dans les réquisitions de vivres et de fourrages, et dans la distribution de ces subsistances, rend le commissaire des guerres, chargé d'y pourvoir, dans chaque division, personnellement responsable de ces abus. Entre autres, il a été vendu au magasin wurtembergeois de Schmidfeld de l'avoine, du foin et de la paille, qu'on n'a pas pu enlever lorsque la division de Wurtemberg a marché sur Schweidnitz.

C'est aux seuls commissaires des guerres, chargés de pourvoir à la subsistance des divisions, à frapper les réquisitions nécessaires pour l'assurer, en poursuivre le recouvrement, à requérir les mesures pour la sûreté des magasins et l'économie des distributions, et c'est aussi à eux seuls que S. A. I. s'en prendra, toutes les fois que ces réquisitions ne seront pas légales et faites par l'intermédiaire des capitaines des Cercles.

Ils adresseront, tous les huit jours, au chef d'état major général, l'état des réquisitions qu'ils auront faites et de ce qui restera dans leurs magasins, avec un rapport sur leur service.

Le général de division, chef de l'état major
du 9^e corps d'armée,

T. HÉDOUVILLE.

N 3.

Varsovie, le 7 janvier 1807.

*A S. A. I. le prince Jérôme, commandant en chef le 9^e corps
d'armée.*

J'ai l'honneur de vous prévenir, Monseigneur, qu'actuellement que la place de Breslau est rendue, l'intention de l'Empereur est que vous fassiez cerner à la fois *Brieg, Kosel et Schweidnitz*, de sorte qu'il ne reste plus que Neiss et Glatz. — Indépendamment de l'investissement de ces trois places, l'intention de Sa Majesté est que vous gardiez un corps de réserve d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie à Breslau, où Votre Altesse restera de sa personne, en ayant soin cependant de visiter tous les quinze jours les trois blocus.

Sa Majesté désire que vous correspondiez journellement et d'une manière très-active avec Elle; son intention est que Votre Altesse se fasse rendre compte par les agents et administrateurs du pays, afin d'établir une bonne administration de la province et de tirer de la Silésie tout le parti possible, pour fournir aux besoins de l'armée.

Sa Majesté pense que le 9^e corps d'armée employé sous les ordres de Votre Altesse doit être fort actuellement de plus de trente mille hommes, en y comprenant le 5^e bataillon d'infanterie légère et le 14^e régiment d'infanterie bavoise qui viennent d'arriver à Berlin. Je donne l'ordre au général Clarke de faire filer de suite ces deux corps sur Breslau. La colonne d'environ trois mille hommes de troupes de Wurtemberg, venant de Stuttgart, doit aussi être arrivée dans les premiers jours de janvier à Glogau. Je prie Votre Altesse de faire dresser

l'état de toutes les troupes sous ses ordres, et de vouloir bien me l'adresser le plus tôt possible, afin que je puisse le mettre sous les yeux de Sa Majesté.— Je la prie de m'instruire en même temps des différentes dispositions qu'elle aura ordonnées en conséquence de cette lettre.

Je donne des ordres pour que les dépôts de cavalerie bava- roise qui se trouvent sur l'Oder, à Francfort, se rendent à Glo- gau.— L'intention de Sa Majesté est que les dépôts des corps bavarois et wurtembergeois soient établis également dans cette place. Je prie Votre Altesse de donner à cet égard ses ordres.

J'ai l'honneur d'informer en même temps Votre Altesse que je donne des ordres pour qu'il soit établi un dépôt général de cavalerie à Breslau, sous le commandement du général de divi- sion Fauconnet.— Je donne l'ordre au général Bourcier de faire diriger sur cette place, par le plus court chemin, tous les détachements de cavalerie qui arriveront à Postdam. Ils y seront passés en revue par le général Fauconnet, et y recevront en- suite les ordres de l'Empereur pour leur destination ulté- rieure.

Le major général, prince de Neuchâtel,

Maréchal A. BERTHIER.

N° 4.

Varsovie, 21 janvier 1807

Sire,

J'ai l'honneur de transmettre à Votre Majesté les inventaires des magasins de la place de Breslau. Ils ne présentent pas des

résultats aussi satisfaisants qu'on aurait pu s'y attendre. Le gouverneur Thiele et le major d'artillerie Faber, paraissant avoir mis beaucoup de mauvaise foi dans leur reddition. Le gouverneur a retenu longtemps chez lui les officiers envoyés pour en prendre possession, sous le prétexte que leurs person- nes n'étaient pas en sûreté, et pendant ce temps on achevait probablement de les piller.

Il y avait déjà trois à quatre jours que les Français étaient entrés dans la place, quand des officiers d'artillerie prussiens venaient encore annoncer qu'à tel endroit il existait des armes ou des poudres, comme s'ils ne l'avaient pas su. Le premier jour l'on s'y rendait et l'on y trouvait fort peu de chose, et dans le plus grand désordre. Il en est de même de l'habillement. Toutes les fois qu'on a demandé des renseignements au major Faber, toujours il a persisté à ne rien savoir.

Une des causes encore qui fait qu'on n'a presque rien trouvé, c'est que l'ennemi a eu trois jours, après la capitulation, pour rendre la ville, et les capitaines de compagnie, ainsi que ceux chargés des subsistances, ont pu distraire en partie ce qu'ils avaient en magasin; mais il est probable que le temps et la crainte feront découvrir encore bien des choses et surtout des armes, dont la petite quantité remise laisse croire qu'il en existe davantage, soit chez les habitants, soit ailleurs; on dit cepen- dant qu'elles ont été évacuées avant le siège sur la ville de Neiss.

Parmi les farines existantes dans la place, il s'en trouve de plusieurs époques assez reculées. Il y en a qui datent de 1793 et de 1794. Les autres sont de 1806. J'ai examiné particulière- ment celles des dates les plus anciennes; elles m'ont paru un peu aigres, et cependant non susceptibles d'être rejetées. Mais, pour mieux m'assurer de leur qualité, j'en ai fait faire du pain avec farines blutées et non blutées, et les ai comparées.

Les farines non blutées, c'est-à-dire telles qu'elles se trou- vent dans les tonneaux, ont donné un pain mangeable, et ont

produit une très légère différence entre elles. Mais les farines blutées à 6 1/2 pour cent ont présenté un pain bon et moins aigre. J'ai ensuite comparé ces épreuves avec du pain de farine de 1806, la différence n'a pas été sensible. Aussi toutes les farines sont admissibles; il suffit d'apporter quelques soins dans leur manutention, d'éviter, par exemple, d'y mettre trop d'eau et de mieux faire cuire.

On trouve dans un des magasins environ quatre-vingt à cent sacs de seigle, qui a cent soixante ans. Lorsque le grand Frédéric vint à Breslau, ce grain avait un siècle; il ordonna d'en continuer les soins, et fit même une petite fondation pour qu'on entretînt ce seigle, qui est encore très-sain, et pour qu'on pût savoir jusqu'où on parviendrait à le conserver.

La ville de Breslau est grande et peuplée : l'on compte jusqu'à 60,000 âmes, sans les faubourgs qui étaient considérables.

Il serait difficile dans le moment de juger l'esprit public, le peuple est encore trop étourdi du bombardement qu'il vient d'essuyer. Cependant il est bien aise de la démolition des fortifications. Ceux qui se mêlent de politique et qui tiennent à l'ancien gouvernement craignent de passer sous une autre domination et surtout sous celle autrichienne. Au résumé, la masse est paisible comme partout en Allemagne, reprend ses occupations, et ne paraît pas s'inquiéter de l'avenir.

Il n'y a point de manufactures dans cette place. Le principal commerce qui s'y fait sont les draps et les toiles que l'on tire de Silésie et même de Berlin. Les habitants ne sont donc, en quelque sorte, que des expéditionnaires.

Il y a une fonderie qui n'a qu'un seul fourneau, mais qui peut contenir cinquante milliers de matières.

On remplace dans ce moment les munitions tirées de Glogau, l'on en construit pour les sièges; l'on désarme les remparts et l'on remet l'ordre dans les magasins.

Le prince de Pless est toujours en campagne; l'on cerne Schweidnitz et l'on a marché sur Kosel, le 18 janvier.

Le commissaire Maupetit et le peu d'employés qu'il a près de lui, mettent la plus grande activité dans l'expédition des farines sur Varsovie.

Deux cent soixante-cinq voitures contenant trois mille quatre cent deux quintaux de farines, sont parties le 16 janvier pour Petrikau, et de là pour Varsovie. Le 17 il en est parti deux mille neuf cent treize quintaux sur deux cent vingt-sept voitures; et le 19, cent vingt-deux portant mille cinq cent soixante-neuf quintaux, ce qui fait un total de six cent quatorze voitures et sept mille huit cent quatre-vingt-quatre quintaux.

Leur arrivée dépendra de l'activité qu'auront mise les autorités à fournir les voitures.

J'ai vu les conseillers du cercle de Petrikau, je les ai prévenus du passage considérable de farine qui devait avoir lieu, et leur ai fait sentir combien il était important d'apporter dans leur transport toute la rigueur et la célérité possibles. Ces messieurs ont bien promis qu'ils feraient tout ce qui était en leur pouvoir. Je crains qu'ils ne puissent beaucoup, fournissant à Kalisch et à Blovie.

S'il était possible de disposer d'une partie des chevaux de l'armée pour les placer en relai depuis Varsovie jusqu'à Petrikau, ils en seraient mieux, et les subsistances plus promptement assurées.

Bien des ressources de la Silésie sont déjà épuisées. Il y a eu beaucoup de gaspillage et de consommation superflue dans les denrées, ce désordre vient de ce que chaque espèce de troupes étant administrée particulièrement, prenait à sa guise et sans égard pour les réglemens. Aussi une petite armée de vingt à vingt-cinq mille hommes a consommé pour ainsi dire comme une de quarante.

Maintenant que l'administration est une, que S. A. le prince

Jérôme a défendu toute espèce de réquisition, l'on doit croire à un meilleur ordre de choses.

J'ai l'honneur, etc.

CASTILLE.

N° 5.

Quartier général, à Breslau, le 12 janvier 1807.

Monsieur le maréchal prince de Neuchâtel,

Je reçois la lettre que V. A. m'écrit en date du 7 de ce mois, par laquelle elle me prévient que Sa Majesté veut que je cerne à la fois Kosel, Brieg et Schweidnitz. J'observerai cependant que Kosel est très éloigné et exposerait le corps qui le cerne à être attaqué par le prince de Pless, qui est à Neiss. Je préférerais donc, si Sa Majesté n'y trouve pas d'inconvénient, attaquer Neiss plutôt que Kosel. Il est aisé de voir que cela centraliserait entièrement mes opérations. J'attendrai de nouveaux ordres à cet égard. D'ailleurs, il me serait impossible, avec les 19,000 hommes d'infanterie dont mon corps d'armée est seulement fort, de le faire, en gardant un corps d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie à Breslau.

J'attends l'arrivée des troupes bavaroises qui sont à Berlin, des troupes wurtembergeoises qui sont à Glogau, pour former un corps de quatre à cinq mille hommes d'infanterie et d'un ou deux régiments de cavalerie que je mettrai sous les ordres du général Lefebvre, qui sera destiné à cerner Neiss ou Kosel, selon que Sa Majesté le trouvera à propos.

Quant aux intentions de Sa Majesté, que Votre Altesse me

transmet, qui sont de visiter tous les quinze jours les places bloquées, il m'eût fallu un ordre contraire, pour m'empêcher de le faire exactement.

Agrérez, etc.

JÉRÔME NAPOLÉON.

N° 6.

Articles de la capitulation de Brieg, convenus entre M. le lieutenant général de Deroy, au service de S. M. le roi de Bavière, commandant la première division bavaroise du 9^e corps de la Grande Armée, grand cordon de l'ordre militaire bavarois de Maximilien-Joseph, et grand cordon de la Légion d'Honneur, et M. le général de brigade Lefebvre-Desnouëttes, commandant une brigade de cavalerie bavaroise, premier écuyer de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, commandeur de la Légion d'Honneur et grand cordon de l'ordre de la Fidélité, tous deux munis de pleins pouvoirs de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, commandant en chef le 9^e corps de la Grande Armée de S. M. l'empereur Napoléon, d'une part ;

Et M. le général major de Cornerut, commandant la place de Brieg, et M. de Bourdet, major ingénieur et vice commandant, de l'autre.

Art. I^{er}. La place de Brieg sera rendue aux troupes alliées de S. M. l'empereur Napoléon, demain 17 du courant.

II. Tout ce qui appartient à la forteresse, artillerie, munitions de guerre, armes, plans et magasins de toute espèce, sera fidèlement remis entre les mains de l'officier que S. A. I. le

prince Jérôme Napoléon désignera pour venir en prendre possession et en dresser procès-verbal.

III. La garnison sera prisonnière de guerre ; elle défilera devant les troupes bavaoises du siège, le 17, à une heure après-midi, drapeaux déployés, mèche allumée, et mettra bas les armes devant elles. Les bas officiers et soldats conserveront leurs havresacs.

IV. Les forestiers et gardes-chasse qui ont été sommés de faire le service dans la place comme chasseurs, obtiendront la permission de retourner chez eux, à condition qu'ils donneront leur parole de ne plus prendre les armes contre les troupes de S. M. l'Empereur et ses alliés.

Les surveillants des ouvriers employés aux fortifications resteront provisoirement dans leurs places.

V. Les officiers conserveront leurs épées, chevaux et bagages, et seront libres de se retirer où bon leur semblera, après toutefois avoir signé leur parole d'honneur de ne point servir contre les troupes de S. M. l'empereur Napoléon ou de ses alliés, jusqu'à la paix ou leur échange. La même faveur sera accordée aux feldwebels et porte-enseignes, aux maréchaux des logis de cavalerie.

Il sera en outre accordé aux officiers un soldat pour chacun d'eux, comme domestique ; et enfin ils seront en tout traités comme les officiers compris dans la capitulation de Magdebourg.

VI. Les bas officiers et soldats mariés, ainsi que les invalides, auront la permission de rentrer chez eux avec leur famille, et seront aussi traités d'après l'article VIII de la capitulation de Magdebourg.

VII. S. A. I. le prince Jérôme Napoléon promet protection, au nom de son souverain, à toute espèce de religion que peuvent professer les habitants de Brieg ; sûreté entière pour les personnes et les propriétés particulières.

VIII. MM. les officiers de la régence de la haute Silésie, les

magistrats, les officiers du bailliage et des domaines royaux et employés civils, conserveront provisoirement les mêmes fonctions ; et dans le cas où ils donneraient leur démission, ils seront libres de rester dans la ville, ou de se rendre où bon leur semblera ; et dans ce dernier cas, il leur sera délivré des passeports pour pouvoir voyager en sûreté avec leur famille et leurs effets.

IX. Les caisses royales seront remises à l'officier militaire ou civil que S. A. I. le prince Jérôme Napoléon désignera ; cet officier en donnera une décharge.

MM. les magistrats resteront dépositaires des sommes appartenant aux particuliers.

X. Les blessés et malades seront traités avec soin, et les chirurgiens qui en ont eu soin jusqu'à présent, pourront rester près d'eux.

XI. Les fondations religieuses et pieuses, de quelque religion qu'elles puissent être, jouiront de leurs privilèges et seront protégées. Les caisses contenant des sommes appartenant aux orphelins ou enfants mineurs, seront également respectées.

XII. S. A. I. le prince Jérôme Napoléon promet protection au lycée de Brieg.

XIII. M. le commandant permettra aux deux officiers supérieurs du génie et de l'artillerie, désignés par S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, d'entrer en ville le 16 au soir, pour dresser procès-verbal, conjointement avec les officiers du génie et de l'artillerie de la place, des arsenaux et de tous les objets appartenant à la forteresse.

XIV. La porte de Breslau et celle de Neiss seront livrées aux troupes bavaoises le 16, à 4 heures après midi.

XV. La ville ayant beaucoup souffert l'année dernière d'un incendie, et tout récemment d'un bombardement, S. A. I. le prince Jérôme Napoléon est prié de diminuer, autant que possible, le nombre de la garnison.

XVI. Il sera accordé à M. le commandant, s'il le désire, un

passport pour un officier du grade de lieutenant, qui ne sera pas regardé comme prisonnier de guerre, pour aller porter la présente capitulation à S. M. le roi de Prusse.

XVII. Pour tous les articles non prévus, ou qui pourraient avoir une double interprétation, M. le commandant peut entièrement se reposer sur la générosité et le caractère de justice bien connus de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon.

Fait en double, à Brieg, le 11 janvier 1807.

Le général major commandant la place de Brieg.

Signé, V. CORNERUT.

Le major ingénieur et vice commandant de la place.

Signé, DE BOURDET.

*Le lieutenant général au service de S. M. le roi de Bavière, commandant la 1^{re} division bava-
roise du 9^e corps de la Grande Armée, grand
cordon de l'ordre militaire bavarois de Maxi-
milien-Joseph, et grand cordon de la Légion
d'Honneur.*

Signé, DE DEROF.

*Le général de brigade commandant une brigade
de cavalerie bavaroise, premier écuyer de
S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, comman-
dant de la Légion d'Honneur, grand cordon de
l'ordre de la Fidélité.*

Signé, LEBEVRE DESNOUETTES.

N° 7.

Au quartier général, à Breslau, le 16 janvier 1807.

Monsieur le prince d'Anhalt-Pless,

La remise de la forteresse de Brieg était la condition de l'armistice que Votre Altesse m'avait demandé, et que nous étions prêts à conclure; cette place est dans ce moment en mon pouvoir. Le gouverneur, après une attaque très vive, a capitulé aujourd'hui à midi. Votre Altesse sentira que les circonstances présentes demandent un nouvel arrangement. Cependant je verrai toujours avec plaisir que Votre Altesse veuille bien se rendre après demain à Baumgarten, et il ne dépendra que d'Elle que nous concluons le même armistice en stipulant pour une autre place forte.

Agréez, etc.

JÉRÔME NAPOLÉON.

N° 8.

Au quartier général de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon,
à Breslau, le 8 janvier 1807.

Instructions pour monsieur le général de division Vandamme.

Son Altesse Impériale le prince Jérôme Napoléon, commandant en chef l'armée des alliés, ordonne à monsieur le général

de division Vandamme de se rendre de suite, avec la division de Wurtemberg et la brigade de cavalerie du général Montbrun, sous la forteresse de Schweidnitz et de l'investir.

La mauvaise saison pouvant contrarier les opérations d'un siège en règle, et réduire momentanément les opérations de la division de Wurtemberg à un blocus, M. le général Vandamme reconnaîtra la manière la plus avantageuse d'établir ce blocus, en cantonnant les troupes dans les villages voisins, ou en les barraquant dans les meilleures positions.

Il soumettra à S. A. I. les moyens qui lui paraîtront les plus propres à bien établir ce blocus.

Lorsque la place sera investie, le général Vandamme fera au gouverneur une sommation de la rendre, tentative que la terreur de nos armes pourrait seule faire réussir.

M. le général Vandamme se fera continuellement éclairer par des patrouilles et des partis de cavalerie, il en cantonnera un détachement à Strehlen, et correspondra, par ce détachement, avec le lieutenant général de Deroy, qui investit Brieg.

Il rendra compte, journellement, à S. A. I., de ce qu'il y aura de nouveau, et si l'ennemi fait quelque mouvement entre Schweidnitz et Brieg, indépendamment du compte qu'il en rendra à S. A. I., il en informera le lieutenant général de Deroy.

Le commissaire des guerres de la division wurtembergeoise, fera toutes les réquisitions de vivres et fourrages, nécessaires pour la subsistance de cette division, en observant d'en tirer autant qu'il le pourra, des cercles qui sont entre Schweidnitz, Glatz et Neiss.

Il ne pourra pas étendre ses réquisitions du côté de Jawer et de Guichwitz, au delà de ces deux endroits. Le commissaire des guerres sera personnellement responsable de tous abus dans ces réquisitions.

Le général de division, chef d'état major
général de l'armée des alliés,

T. HÉDOUVILLE.

N° 9.

Glatz, 20 janvier 1807.

Traduction de la proclamation du prince de Pless,

S. E. le ministre de guerre, d'État et de cabinet, le comte de Hoym, chevalier des ordres de l'Aigle noire et rouge, m'ayant fait connaître officiellement le 17 de ce mois, que S. M. notre très gracieux Seigneur et Roi a daigné, d'après sa demande, le décharger de toutes les affaires d'État; je suis obligé d'annoncer publiquement cette résolution, en ajoutant que je me suis chargé, jusqu'à ce que S. M. en ait autrement disposé, de prononcer sur toutes les affaires qui sont dans les attributions du ministre dirigeant de la Silésie, ainsi qu'il aurait pu le faire lui-même, et c'est à quoi tous les employés, vassaux et sujets du roi en Silésie et dans le comté de Glatz auront à se conformer.

Les chambres de guerre et des domaines de Breslau et Glogau, se trouvant dans la puissance de l'ennemi, j'ai formé, pour la partie de la Silésie conquise dans les arrondissements de ces deux chambres, et qui n'est pas encore conquise par l'ennemi, une chambre particulière qui résidera toujours à mon quartier général, et qui remplira toutes les fonctions des chambres de guerre et des domaines pour la Silésie et le comté de Glatz; en ordonnant de prêter obéissance à cette chambre, je m'en réfère à ma proclamation du 6 janvier, d'après laquelle la chambre de Breslau doit d'autant plus être regardée comme suspendue, qu'elle a osé adresser des réquisitions, même dans des cercles qui sont encore entièrement en mon pouvoir.

Les employés de l'accise, des mines, des fonderies, des poster

et du timbre demanderont et suivront, jusqu'à nouvel ordre, les instructions de la chambre que je viens de créer.

Donné à mon quartier général de Glatz, le 20 janvier 1807.

Signé, FERDINAND, prince régnant d'Anhalt-Pless, gouverneur général de la Silésie et du comté de Glatz, général major de cavalerie, colonel d'un régiment de hussards, chevalier de l'Aigle et de l'ordre de Mérite.

Pour traduction littérale,

L'administrateur général des finances en Silésie,

LESPERUT.

N° 10.

Ce 1^{er} février 1807.

A monsieur le général de Pernety.

Monsieur le général,

S. A. I me charge de vous mander qu'elle vous confie momentanément le commandement de la brigade du général Lefebvre, qui a été amenée aujourd'hui à Strehlen, elle est composée de deux régiments de cavalerie, du 6^e régiment de ligne,

de deux bataillons d'infanterie légère, et elle a six pièces d'artillerie légère.

S. A. I. jugeant qu'il est du bien du service, dans un moment où les ennemis peuvent tenter de secourir une des deux places que nous assiégeons, de ne confier cette brigade qu'à un officier général honoré de toute sa confiance, a pensé que, quoique ce commandement soit étranger aux fonctions que vous remplissez avec tant de distinction, elle pouvait vous en charger pendant l'indisposition du général Lefebvre, qui sera en état de rejoindre la brigade dans quelques jours. Cette courte absence ne vous empêchera pas plus de continuer à diriger toute l'artillerie du 9^e corps d'armée, que si vous aviez été directement sous Kosel ou Schweidnitz, et S. A. I. sera alors sûre que cette brigade ne pourrait être mieux dirigée.

Cette brigade forme un corps d'observation dont le but est de surveiller les mouvements que l'ennemi pourrait tenter pour secourir une des deux places assiégées; le général Lefebvre, en recevant l'ordre d'occuper Strehlen, a été prévenu de communiquer par ses avant-postes, avec ceux de la division du général Vandamme, placés à Reichenbach, et soit que vous marchiez, sur cette ville ou sur Franchstein, il importe que vous continuiez à vous lier avec les troupes légères.

Si l'ennemi se portait en force sur Schweidnitz, alors le général Vandamme est autorisé à donner l'ordre au commandant de la brigade du général Lefebvre, de concerter ses mouvements avec lui, afin de couper la retraite par les mouvements les plus rapides à l'ennemi, s'il était assez hardi pour tenter de secourir cette place, mais l'intention de S. A. I. est que votre brigade conserve son ensemble, et que chacun des corps qui la composent n'agisse que d'après vos ordres directs, et dans tous les cas vous rendrez journallement compte à S. A. I. de tous vos mouvements, qui ne peuvent vous être prescrits que par ces circonstances; il est donc de toute nécessité que vous ne négligiez rien pour être informé des forces ennemies et de leur

direction. C'est surtout avec de bons espions que vous obtiendrez ces renseignements. Vous les ferez passer au général Vandamme, qui vous informera aussi de ceux qu'il se procurera.

Vous devez avoir près de la brigade un commissaire de la chambre, chargé de lui faire fournir les subsistances par les capitaines des différents cercles que vous parcourrez ou qui vous avoisinent.

Agréez,

T. HÉDOUVILLE.

N° 11.

A monsieur le général de division de Pernety.

Monsieur le général.

Le général Vandamme vient de mander à S. A. I. que le gros corps d'armée du prince de Pless pourrait être porté sur Kosel et qu'il pense en ce cas qu'il n'a pas besoin du secours de votre brigade. J'en tenais pas hier le même langage, ajoute-t-il, parce que les commandants de mes reconnaissances ont été des plus maladroits.

D'après cela S. A. I. me charge de vous mander de vous porter avec votre brigade, non à Reichenbach, mais dans une position à peu près intermédiaire, entre Schweidnitz et Kosel, d'où les renseignements que vous vous procurerez détermineront vos mouvements, qui devront toujours tendre à couper les colonnes ennemies sur leurs derrières, quelles que soient leurs tentatives.

Vous avez une excellente brigade accoutumée à se distinguer et qui vous secondera bien en saisissant toutes les occasions de donner sur l'ennemi.

Cette lettre vous trouvera peut-être déjà à Nimptsch, mais dans ce cas vous changerez vos dispositions.

Agréez..., T. HÉDOUVILLE.

N° 12.

Capitulation de Schweidnitz signée le 7 février 1807.

Capitulation de la forteresse de Schweidnitz convenue entre monsieur le général de division Vandamme, grand officier décoré du grand cordon de la Légion d'honneur, muni de pleins pouvoirs de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, commandant en chef les troupes alliées de S. M. l'empereur Napoléon le Grand, d'une part, et monsieur le lieutenant colonel de Hake commandant de la place de Schweidnitz, de l'autre.

Art. 1.

La place de Schweidnitz sera rendue aux troupes alliées de S. M. l'empereur Napoléon le Grand, le 16 février 1807, si elle n'est pas secourue d'ici à ce temps.

Art. 2.

Tout ce qui appartient à la forteresse, artillerie, munitions de guerre, armes, plans et magasins de toute espèce, sera fidèlement remis entre les mains des officiers que S. A. I. le prince Jérôme Napoléon désignera pour en venir prendre possession, et en dresser procès-verbal.

Art. 3.

La garnison sera prisonnière de guerre, elle défilera devant les troupes du siège, le 16 février à 10 heures du matin, drapeaux déployés, mèche allumée, et mettra bas les armes de-

vant elles ; les bas officiers et soldats conserveront leurs havresacs.

Art. 4.

Les forestiers, les gardes-chasse qui ont été sommés de faire le service de la place comme chasseurs, obtiendront la permission de retourner chez eux, à condition qu'ils donneront leur parole de ne plus prendre les armes contre les troupes de S. M. l'Empereur et ses alliés, les surveillants des ouvriers employés aux fortifications resteront provisoirement dans leurs places.

Art. 5.

Les officiers conserveront leur épée, chevaux et bagages, et seront libres de se retirer où bon leur semblera, après toutefois avoir signé leur parole d'honneur de ne point servir contre les troupes de S. M. l'empereur Napoléon ou ses alliés, jusqu'à la paix, ou leur échange; la même faveur sera accordée aux feldwebels, porte-enseignes, et maréchaux des logis de cavalerie; il sera en outre accordé aux officiers un soldat pour chacun d'eux comme domestique, et enfin ils seront traités, en tout, comme les officiers compris dans la capitulation de Magdebourg.

Art. 6.

Les bas officiers et soldats mariés, ainsi que les invalides, auront la permission de rentrer chez eux avec leur famille, et seront aussi traités d'après l'article 8 de la capitulation de Magdebourg.

Art. 7.

S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, promet protection, au nom de son souverain, à toute espèce de religion que peuvent professer les habitants, propriétaires ou locataires de Schweidnitz, et sûreté entière pour les personnes et propriétés des habitants.

Art. 8.

Messieurs les magistrats, et employés civils conserveront provisoirement les mêmes fonctions, et dans le cas où ils donneraient leur démission, ils seront libres de rester en ville, ou de se retirer où bon leur semblera, et dans ce dernier cas, il leur serait délivré des passeports pour pouvoir voyager en sûreté avec leur famille et leurs effets.

Art. 9.

Les caisses royales seront remises à l'officier militaire ou civil, que S. A. I. le prince Jérôme Napoléon désignera ; cet officier en donnera décharge ; MM. les magistrats resteront dépositaires des sommes appartenant aux particuliers.

Art. 10.

Les blessés et malades seront traités avec soin, et les chirurgiens qui les ont soignés jusqu'à présent, pourront rester près d'eux.

Art. 11.

Tous les chapitres ecclésiastiques, sans exception, de même que toutes les fondations religieuses et pieuses, de quelque religion qu'elles puissent être, jouiront de leurs privilèges, et seront protégés, même munis de sauvegardes s'ils en désirent.

Les caisses contenant des sommes appartenant aux orphelins ou enfants mineurs, seront également respectées.

Art. 12.

Les écoles publiques et la bibliothèque seront aussi respectées.

Art. 13.

M. le commandant permettra à deux officiers supérieurs du génie et de l'artillerie, désignés par S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, d'entrer en ville le 15 février au matin, afin de dres-

ser procès-verbal, conjointement avec les officiers du génie et de l'artillerie de la place, des arsenaux et de tous les objets appartenant à la forteresse.

Art. 14.

La porte dite barrière Koeppen sera livrée aux troupes alliées de S. M. l'empereur Napoléon le Grand, le 16 février à huit heures du matin.

Art. 15.

La ville ayant beaucoup souffert par le bombardement, S. A. I. le prince Jérôme Napoléon promet de diminuer autant que possible sa garnison.

Art. 16.

Il sera accordé à monsieur le commandant, un passeport pour un officier, qui ne sera point regardé comme prisonnier de guerre, pour aller porter la présente capitulation à S. M. le roi de Prusse.

Art. 17.

Pour tous les articles non prévus, ou qui pourraient avoir une double interprétation, monsieur le commandant peut entièrement s'en rapporter à la générosité et au caractère de justice bien connus de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon.

Fait double, au quartier général de Zülpendorf, le 7 février 1807.

Signé, HAKE,

Lieutenant colonel de Sa Majesté le roi de Prusse et commandant de la place de Schweidnitz.

D. VANDAMME général de division.

S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, commandant en chef

le neuvième corps de la grande armée, approuve la présente capitulation.

Par ordre de Son Altesse Impériale,

Le général de division chef de l'état major du 9^{me} corps de la grande armée,

T. HÉDOUVILLE.

Pour copie conforme,

T. HÉDOUVILLE.

Au quartier général de S. A. I. à Breslau le 8 février 1807.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU LIVRE CINQUIÈME.

N° 1.

Breslau, le 22 janvier 1807.

Sire,

Je suis arrivé cette nuit à Breslau, la gelée a rendu les chemins meilleurs; on fait aisément un mille à l'heure.

J'ai remis la lettre de V. M. à S. A. le prince Jérôme, et lui ai dit que V. M. était fort étonnée qu'il eût conclu ou proposé un armistice sans son consentement. Mais le prince n'a conclu aucun armistice, il attendait même les ordres de V. M. pour l'entrevue qui lui avait été demandée, et qui n'a point eu lieu d'après votre lettre.

Je suis reparti pour Brieg dans la nuit. J'ai l'honneur d'adresser un rapport sur cette place à V. M., je n'y joins pas de plan, le capitaine Castille vous en ayant porté un.

Le général de Deroÿ est arrivé devant Kosel avec l'artillerie de sa division et 4 obusiers prussiens pris ici.

V. M. verra, par le plan ci-joint de Kosel, que cette place est un carré long de peu de capacité, auquel les inondations des ouvrages détachés ajoutent de la valeur. Le commandant est, dit-on, un brave homme.

J'ai fait partir de Brieg pour Kosel mon aide de camp, le capitaine Paporet, pour reconnaître la place, les inondations, et faire faire des fascines et gabions. Je suis revenu ici pour demander au prince l'artillerie nécessaire à assiéger, car sans canons point de siège : quelques jours de plus de blocus ne sont rien, ils ne consomment ni munitions, ni hommes et ne les fatiguent pas.

Je ne pense pas qu'une aussi petite place que Kosel, attaquée vivement, puisse résister longtemps. Cependant ce siège occupe 7 mille hommes, il me paraît important de le terminer, pour s'assurer la conquête et les revenus de la haute Silésie, et pouvoir réunir toutes ses forces sur Neiss et Schweidnitz qui probablement exigeront de grands moyens d'attaque et tiendront plus longtemps. J'ai joint ici des plans qui, quoique peu soignés, en donneront une idée à V. M.

Je me suis assuré à Brieg des moyens de transport; les approvisionnements nécessaires au siège de Kosel s'y trouvent, ainsi que 4 mortiers. Il faudra tirer d'ici 10 pièces de 12, et peut-être quelques pièces de 24; le prince a donné des ordres pour cela et fait protéger les convois par la brigade de cavalerie du général Lefebvre et du général de Deroy.

Demain 24, je parcourrai la place, puis je partirai pour Schweidnitz. Je serai ici le 27, d'où j'aurai l'honneur d'adresser un rapport à V. M. sur Schweidnitz. Je trouverai à mon retour la reconnaissance de Kosel, où je me rendrai aussitôt.

L'artillerie est bien pourvue en matériel, c'est l'important, mais elle est faible en personnel. Les canonniers ont été fatigués par le siège de Breslau, dans une saison aussi rigoureuse et pendant aussi longtemps; les mêmes hommes ne peuvent constamment servir jour et nuit, que V. M. me permette d'insister sur ce point.

Il faudrait aussi quelques ingénieurs, une vingtaine ne serait pas de trop. V. M. sait que les sièges sont la fête des ingénieurs,

c'est leur école d'instruction; ils seraient plus utiles ici que dans les cantonnements.

Le prince n'a que 22,000 hommes, et d'après les ordres de V. M., garde ici 6 à 7 mille hommes. Peut-être pourrait-on diminuer cette garnison, si S. A. avait une partie du corps Oudinot, elle pourrait bloquer Neiss et occuper Franckenstein, qui me paraît le nœud du triangle des trois places et la clef de leurs communications. Glatz aurait alors peu d'influence sur la Silésie, et pourrait même être bloqué en même temps ou du moins après la prise de Kosel, si V. M. le croyait utile.

Je suis, etc.

BERTRAND.

N° 2.

A Breslau, le 24 janvier 1807.

Au général de Pernety.

Monsieur le général,

Le prince Jérôme Napoléon me charge de répondre à la lettre que vous m'avez écrite hier. Son intention est que les deux sièges de Schweidnitz et de Kosel se fassent en même temps, cependant S. A. I. voudrait que celui de Kosel fût poussé avec une telle vigueur, que cette forteresse fût dans la nécessité de se rendre avant Schweidnitz, parce qu'alors nos troupes seraient plus rassemblées en attaquant aussitôt Neiss, et nos transports de batteries et de munitions plus faciles.

S. A. I. me charge de vous mander de faire tenir prêtes à partir pour Kosel, deux ou quatre pièces de 24, dont les approvisionnements pourraient être pris à Brieg, mais de ne les faire partir que sur un nouvel ordre.

Il est important que vous puissiez faire partir successivement pour Schweidnitz les pièces de siège demandées par le général Vandamme.

S. A. I. sent combien il est difficile d'alimenter ces deux sièges en même temps de munitions et d'artifices, surtout vu l'éloignement de Kosel; mais S. A. I. me charge de vous dire qu'elle compte sur votre activité, et qu'elle est bien persuadée que personne n'est plus accoutumé que vous à faire l'impossible.

T. HÉDOUVILLE.

N° 3.

13 février 1807.

Ordre général de M. le général de Pernety, commandant l'artillerie des sièges.

Chaque batterie aura deux officiers d'artillerie qui alterneront entre eux, pour le service de leur batterie. Leur service sera de 24 heures, il commencera à 4 heures du soir; de sorte que le second officier relèvera le premier à 4 heures du soir, soit que la batterie ait tiré ou non.

Chaque commandant de batterie enverra tous les jours à 8 heures du matin, un canonier au rapport, et à 3 heures de l'après-midi, deux canoniers qui seront destinés à conduire les munitions en batterie, et à reconduire les voitures vides au parc.

MM. les commandants des batteries ne choisiront pour ce service que des canoniers qui connaissent parfaitement le chemin de leur batterie au parc, le nombre et le calibre des pièces de leur batterie, et par conséquent l'espèce des munitions qu'ils doivent y transporter.

Les rapports du matin doivent être faits par écrit, et contenir : 1° l'état des munitions existantes la veille en magasin; 2° la quantité de munitions consommées pendant la nuit ou le jour; 3° l'effet qu'aura produit le feu de sa batterie sur les ouvrages de l'ennemi, ou sur la place; 4° les noms des canoniers tués ou blessés; 5° la note des avaries arrivées aux pièces et aux affûts, et de l'espèce de réparation que ces avaries exigent; 6° l'état des dégradations qu'auront souffertes les épaulements, embrasures, plates-formes, etc., avec la note des matériaux et outils nécessaires pour les réparer.

Quand même les batteries ne feraient pas feu, l'officier de jour à la batterie n'en sera pas moins tenu de se rendre à 7 heures du matin et à 2 heures de l'après-midi à sa batterie, et d'envoyer son rapport aux heures déjà indiquées au commandant de l'artillerie.

Lorsque les batteries feront feu il s'y trouvera toujours 1 officier et 2 sous-officiers par batterie, ainsi que 4 canoniers par pièce, lesquels seront au besoin renforcés par des hommes de la ligne.

Lorsqu'il ne sera pas fait feu des batteries, il n'en restera pas moins 1 sous-officier par batterie, et 2 canoniers par pièce en batterie.

En général il ne devra pas être tiré plus de 8 coups par pièce par heure, 6 par obusier et 4 par mortier. Lorsqu'il n'y aura rien de prescrit sur la manière de faire feu, on ne tirera que moitié de ces nombres. Le jour, on tirera particulièrement sur les ouvrages de la forteresse : de nuit, le feu des mortiers et obusiers sera dirigé sur les bâtiments de la place. Lorsque le feu se manifestera en quelque endroit de la ville, les batteries auront soin de diriger leurs feux sur le point où l'incendie se sera manifesté avec le canon ou l'obusier tirant 5 coups par heure; à moins d'ordre précis du général commandant le siège, le feu des batteries ne devra jamais durer au delà de six heures.

Les commandants des batteries auront soin de se pourvoir au

parc d'une quantité suffisante de fascines ou gabions, pour boucher leurs embrasures quand il ne sera pas fait feu : ils auront également soin de profiter des intervalles où il ne sera pas fait feu pour réparer leurs embrasures, épaulements et plates-formes, et demanderont à l'avance au parc les matériaux et outils à pionniers nécessaires aux réparations : ils donneront au directeur du parc un reçu des outils qui leur auront été délivrés.

Lorsqu'il y aura une batterie à construire, les officiers destinés au service de cette batterie en dirigeront aussi la construction, et ne quitteront la place que lorsque la batterie sera entièrement construite.

N° 4.

A. S. A. S. le prince de Neuchâtel, ministre de la guerre.

Reinsdorff devant Kosel, 3 mars 1807.

Monseigneur.

Après des travaux assez longs et pénibles, nous sommes parvenus, malgré le dégel et l'inondation, à reconstruire et armer les batteries dont la plupart étaient dans l'eau. Le 24 janvier nous avons recommencé le feu, mais un feu extrêmement modeste en comparaison de la place qui déploie contre nos attaques, bien plus que le double de notre artillerie, et qui la sert avec une extrême vivacité.

Les rapports des déserteurs se sont accordés à dire que nous avons tué ou blessé 27 personnes, presque tous canonniers, et que le gouverneur de Kosel avait été atteint d'une attaque d'apoplexie, par l'effet d'une bombe qui avait éclaté dans sa casemate ; quelques-uns disaient qu'il en avait été blessé dangereusement.

Ces circonstances parurent favorables pour faire une sommation, et le général de Deroÿ l'envoya le 1^{er} mars par le général Raglowich, accompagné par le capitaine de Ponthon. Ils ne purent obtenir de voir le gouverneur, et laissèrent la sommation qui fut suivie le lendemain d'une réponse négative et ampoulée.

Persuadé que nous n'avions fait que ce qui est nécessaire pour déterminer le gouverneur de Kosel à rendre la place dans le cas où il ne serait pas convaincu de la résistance qu'il pouvait y faire, et voyant l'impossibilité d'en faire le siège avec vigueur, avec si peu de troupes et d'artillerie, j'ai demandé au prince Jérôme de doubler nos moyens en artillerie et en munitions, et porter à 10 ou 12 mille hommes les troupes du siège.

Les eaux rendent cette place extrêmement forte ; des ouvrages avancés qui gênent nos approches sur le corps de place doivent être emportés avec vigueur. L'ennemi peut ensuite nous attendre aux passages des deux fossés remplis d'eau à une hauteur qu'on dit de 11 pieds. Dix officiers du génie de plus me semblent nécessaires pour suffire aux différents travaux et aux attaques qu'il faudrait diriger sur plusieurs points. Je pense enfin, Monseigneur, que ce siège mérite l'attention du commandant en chef du génie à l'armée.

Le dégel nous a fait perdre tous nos avantages, nous n'avons presque plus de déserteurs, lorsqu'ils arrivaient par centaine. Si le gouverneur avait une meilleure garnison, nous aurions perdu sans doute toute notre artillerie qu'il a fallu abandonner pendant l'inondation.

J'ai l'honneur de soumettre à Votre Altesse la situation dans laquelle nous nous trouvons, dans l'espérance qu'elle y prendra un intérêt efficace. Les opérations commencées devant Neiss, et dont on peut espérer la réussite, ne permettront pas en ce moment au prince Jérôme de faire ce que j'ai proposé à S. A. I., la 1^{re} division bavaroise s'étant éloignée de Breslau.

J'ai l'honneur, etc.

BLEIN.

N° 5.

Département de Glogau.

Police de l'intendant.

Le 11, le bruit courait à Leuthen qu'il s'avancerait dans le pays une armée de 18,000 Prussiens, que l'officier Schill la commandait, et qu'elle approchait de Grunberg. On a vérifié la fausseté de ce fait.

Le 12, une querelle commencée dans un bal entre les Bavarois et les Prussiens a pensé avoir des résultats funestes à Neustadt ; cela a été apaisé.

Des avis certains apprennent que la majeure partie des partisans se compose de prisonniers échappés, que la misère a réunis, et qui n'ont d'autre but que de joindre le corps du prince de Pless. Ils sont convaincus qu'ils ne peuvent point se maintenir dans le bas pays ; mais ils prétendent pouvoir agir avec succès contre Breslau.

Ils sont passés à Grunberg au nombre d'environ 700, deux lieutenants les conduisaient ; un de ces lieutenants s'appelle Hirschfeld. Il y avait dans le nombre deux cents cavaliers de Blücher.

Hirschfeld donne dix écus d'engagement, et paie une solde de 5 gros à chaque soldat. Il a recruté 70 hommes à Grunberg, presque tous déserteurs prussiens. On croit qu'il s'y est procuré de la poudre, mais il n'y a pas de certitude de ce fait. On sait avec plus de certitude qu'il en a emmené 3 chariots chargés de fusils.

Les chevaux qui montent la cavalerie des partisans ont été pris aux habitants de Crossen, Grunberg, et ils laissent échapper leurs prisonniers faute d'un lieu sûr pour les retenir. Deux officiers seulement sont retenus par eux.

La route de Francfort à Crossen paraît bataillée. Ils se retirent sur Zulichau, et se dirigent vers Naumburg, près la Bober. On sait qu'ils ont été battus par les Français.

On sait qu'ils ont jeté des canons à l'eau près de Labors.

C'est à tort qu'on a accusé les bourgeois de Crossen d'avoir aidé la tentative des partisans. L'homme qui a crié vive la Prusse, est un commis des guerres que les Français ont puni. Le nombre des partisans entré dans Crossen n'est que de 22, mais ils y ont trouvé des prisonniers prussiens, qui se sont joints à eux.

N° 6.

Intendance de Glogau.

Rapport.

Le dimanche 15, un détachement de cavalerie française, composé de 50 hommes et commandé par le capitaine Zandt, est entré à 11 heures du matin à Sagan, et s'est de suite dispersé dans la ville sans prendre aucune mesure de sûreté. A une heure 18 partisans sont arrivés, quelques prisonniers prussiens se sont joints à eux, on est tombé sur les cavaliers du détachement du capitaine Zandt. Cet officier a été fait prisonnier ; quelques-uns des siens blessés et les autres obligés de jurer qu'ils ne serviraient plus contre les Prussiens. Ce petit succès relève le crédit du partisan.

Des troupes alliées qui sont passées le 18 par Sagan, ont voulu venger la défaite du capitaine Zandt par le pillage de la ville. On évalue le dommage qui a été fait à trente mille écus. De pareilles mesures nuisent à la levée des contributions et exaspèrent les habitants. S'il y a quelques coupables dans Sagan, ce sont des prisonniers prussiens qui n'ont rien et sur qui le pillage n'a pas tombé.

M. de Knobelsdorf, conseiller du cercle de Sprotau, a été enlevé de chez lui par les partisans qui l'accusent d'avoir favorisé les Français. On ignore ce qu'il est devenu, sa famille conserve des espérances parce que généralement les partisans tuent peu de monde.

CHAILLOU.

N° 7.

A. S. A. I. le prince Jérôme Napoléon.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de soumettre à V. A. I. les propres phrases d'une lettre que je reçois de S. M.; elle est datée de Preussisch-Eylau, le 9 février.

« Si les événements qui viennent de se passer ne portent pas le général Essen à s'éloigner, il est convenable que vous écriviez au prince Jérôme de mettre en marche une division bavaroise de huit à dix mille hommes sur Varsovie. Il recevra avant leur arrivée de nouveaux ordres. »

Mais voici les nouvelles que je reçois sur le général Essen : Le général Savary était parti le 8 d'Ostrolenka, appuyé du général Oudinot pour aller l'attaquer. Le général Savary a marché et ne l'a pas trouvé. Il paraissait que le général Essen s'était retiré vers la grande armée russe. Je vais me mettre en quête pour en avoir des nouvelles, et je m'empresse de vous en instruire V. A. I., elle pensera peut-être que quoiqu'il devienne inutile de faire marcher la division pour le moment, il serait prudent de la tenir prête à marcher.

La bataille du 8 a été très-sanglante. L'armée ennemie était nombreuse et l'Empereur n'avait qu'une partie de la sienne. L'ennemi s'est retiré dans la nuit; nous avons 16 drapeaux,

40 canons, et 12,000 prisonniers. Dans sa retraite sur Königsberg, l'ennemi a abandonné ses blessés et ses bagages. Nos avant-postes étaient près de Königsberg.

Le maréchal Augereau a été blessé; les généraux Corbineau, Desjardins, Lochet et trois autres ont été tués; les généraux d'Hautpoul, Friant, Leval, Saint-Sulpice et d'autres ont été blessés; nous avons perdu plusieurs colonels. La garde à cheval s'est couverte de gloire, elle a traversé plusieurs fois les lignes ennemies. Le général Dalhmann a été blessé à mort.

L'Empereur se porte bien, mais il s'est beaucoup exposé. Les corps du prince de Ponte-Corvo, du maréchal Ney, les divisions Nansouty et Espagne étaient en arrière et ont dû rejoindre l'armée.

Je suis avec respect,

Monseigneur,

de V. A. I.

Le très-humble et très-obéissant serviteur.

DUROC.

Varsovie, le 12 février 1807.

A. S. A. I. le prince Jérôme Napoléon.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur d'écrire il y a deux jours à V. A. I., pour l'informer que S. M. désirait que vous fussiez partir pour Varsovie une division bavaroise de huit à dix mille hommes, si les événements qui viennent de se passer ne portaient pas le général russe Essen à se retirer.

Les premiers rapports que nous avons reçus de ce corps nous

faisaient croire qu'il se retirait ou qu'il se retirerait ; mais je reçois à présent les avis suivants. Le fort détachement que le général Essen avait fait sur la grande armée, rétrograde pour revenir près de lui. Une partie du corps du général russe s'est porté sur *Myszyniec* et sur l'*Omulew*, et a forcé la brigade du général Grandeau, que l'Empereur y avait laissée pour y prendre poste et couvrir les communications de l'armée avec Varsovie et le corps du général Savary. Ce détachement a poussé ensuite une pointe jusqu'à Villenberg, et a délivré deux mille prisonniers russes après avoir massacré leur escorte et des blessés.

Je pense donc que le moment est arrivé de faire mettre en marche la division bavaroise, et je rends compte à S. M. que je prévient V. A. I. de tous ces mouvements, en la priant de mettre en marche la division bavaroise.

Je reçois aussi l'avis que 15,000 Cosaques du Don sont arrivés à Dubno ; près d'Ostrog en Volhinie ; ils sont encore éloignés.

L'occupation de Villenberg par l'ennemi coupe nos communications avec la grande armée et nous prive des nouvelles et des courriers de l'armée. Nous n'en avons pas reçu depuis que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. A. I. Ainsi, si nous avons quelques détails sur ce qui s'est passé, ils nous sont venus par des lettres particulières ou des blessés.

Le général Benigsen savait qu'il avait affaire à peu de monde lorsqu'il a attaqué ; il a voulu envelopper l'armée française, mais on lui a opposé manœuvre à manœuvre. Si les ennemis se sont bien battus et ont été acharnés, nos troupes ont fait davantage. Le maréchal Augereau, qui était au centre, a reçu l'ordre de S. M. de percer le centre de l'ennemi ; il le fit avec succès, mais faute de troupes, peu soutenu à sa droite et à sa gauche, il a été obligé de rétrograder. Le maréchal Ney est arrivé le soir sur le flanc droit de l'ennemi et en arrière, la nuit est arrivée et le feu a cessé à 7 heures 1/2.

L'ennemi s'est retiré pendant la nuit non pas sur Königsberg,

mais sur Gumbinen, on l'a suivi le lendemain. On a trouvé des bagages et des blessés abandonnés, nous ne savons pas si l'on s'est battu depuis.

De part et d'autre la perte a été considérable, chez nous, outre le maréchal Augereau blessé légèrement, le maréchal Davout l'a été aussi, mais d'une contusion. On ne connaît pas encore tous les généraux et colonels blessés ou tués, mais le nombre en est fort grand.

Ce qui fait frémir, c'est que l'Empereur s'est exposé comme un soldat, beaucoup de personnes ont été tuées ou blessées à ses côtés, il était souvent sous les coups des batteries ennemies qui étaient placées assez près pour le reconnaître.

Je suis avec respect,

Monseigneur,

de V. A. I.

Le très-humble et très-obéissant serviteur.

DUROC.

Varsovie, le 15 février 1807.

A. S. A. I. le prince Jérôme Napoléon.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur d'expédier hier une estafette à V. A. I., pour la prier de faire mettre en marche sur Varsovie la division bavaroise.

Je reçois aujourd'hui une lettre du général Savary, qui m'annonce bien que l'ennemi est toujours en présence, mais qu'il ne s'attend pas à être attaqué, et l'officier porteur de la lettre (datée d'hier à 6 heures du matin) dit qu'arrivé à deux lieues d'Ostrolenka, il a entendu un grand bruit d'artillerie.

Je reçois aussi aujourd'hui différentes lettres de S. M., de son quartier impérial de Preussisch-Eylau, elles sont datées du 12; nous avons aussi des nouvelles du 13.

Suivant une lettre, l'ennemi s'était retiré derrière la Pregel, le dégel commençait à être considérable et les routes mauvaises. L'intention de S. M. était de cantonner son armée derrière la Passarge, afin de protéger les sièges de Colberg et de Dantzig, que S. M. voulait prendre avant toute autre opération. Les troupes légères de l'armée étaient près de Königsberg, mais Dantzig est un point trop important pour qu'on le laisse derrière.

S. M. désire, Monseigneur, que vous donniez des ordres pour que les convois, soit de vivres, soit de munitions de guerre, soit d'argent, qui doivent partir de la Silésie pour Varsovie, soient à l'avenir dirigés sur Thorn qui devient le point central de l'armée, et où il est probable que le quartier général s'établira. S. M. a donné des ordres pour qu'à l'avenir les voitures venant de la Silésie ne passent pas la Vistule.

Nos communications avec Berlin sont rétablies par Posen.

J'ai fait faire une copie des bulletins qui viennent d'arriver, V. A. I. verra tous les détails sur ce qui s'est passé.

Je suis avec respect,

Monseigneur,

de V. A. I.

Le très-humble et très-obéissant serviteur

DUC.

Varsovie, le 16 février 1807.

A. S. A. I. le prince Jérôme Napoléon.

Monseigneur,

Je reçois dans ce moment une lettre du 13, de S. M., de son quartier général de Preussisch-Eylau. V. A. I. a dû en recevoir

aussi, pour envoyer à Varsovie une division bavaroise, qui sera sous les ordres du prince Royal. S. M. craignant que ses lettres n'aient été interceptées, me charge de réitérer cette demande à V. A. I.; cela confirme d'autant plus ce que j'ai eu déjà l'honneur de lui écrire.

Le 13, les avant-postes de l'armée étaient près de Königsberg, où l'armée ennemie paraît être réunie et se retrancher. Tous nos blessés étaient évacués, et notre perte était reconnue beaucoup moindre qu'elle n'avait été jugée d'abord, parce que beaucoup d'égarés sont rentrés.

L'ennemi a publié une relation de la bataille du 8, dans laquelle il s'attribue la victoire, bien entendu; mais il avance beaucoup de faits faux, comme d'avoir enlevé le village et d'en avoir chassé les Français; ce qu'il y a de précieux dans cette relation qui a été interceptée, c'est qu'il avoue sa perte de 20,000 hommes tués ou blessés, dont 10 généraux et 400 officiers.

Le 16, le général Savary et le général Oudinot ont été attaqués à Ostrolenka par le général Essen, ayant 30,000 Russes. Le général Savary n'avait pas tout son monde, parce qu'il avait fait un détachement considérable; cependant les Russes ont été repoussés et bien battus, on leur a pris deux drapeaux et six pièces de canon, on leur a tué 1,500 hommes, parmi lesquels plusieurs officiers supérieurs et le général Suwaroff, fils de l'ancien maréchal. Notre perte n'a pas été considérable. Le général Campana a été tué.

Le général Oudinot a reçu l'ordre de se réunir à la grande armée, et le général Savary de s'y appuyer, cela rend la présence de la division bavaroise plus nécessaire ici.

Je suis avec respect,

Monseigneur,

de V. A. I.,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

DUC.

Varsovie, le 19 février 1807.

A. S. A. I. le prince Jérôme Napoléon.

Monseigneur,

J'ai reçu ce matin la lettre que V. A. I. m'a fait l'honneur de m'écrire le 16 février, et j'ai fait parvenir à S. M. les dépêches qui l'accompagnaient.

Je reçois dans ce moment celle du 18, que me remet monsieur votre aide de camp ; je vais annoncer à S. M. la marche de la division bavaroise.

J'ai eu l'honneur de transmettre à V. A. I. ce que S. M. m'a fait l'honneur de m'écrire le 9 février ; en conséquence d'une nouvelle lettre de S. M. en date du 13, j'ai eu l'honneur d'écrire de nouveau à V. A. I. en date d'hier, cette lettre renferme cette phrase :

« J'ai envoyé l'ordre au prince Jérôme d'envoyer une division bavaroise à Varsovie, elle sera sous les ordres du Prince Royal ; comme les ordres sont souvent interceptés, écrivez-le lui par duplicata. »

D'après cela, il paraît que S. M. a entendu que V. A. I. détacherait la division de son corps d'armée, sans la suivre.

Je n'ai reçu aucun autre ordre pour la division saxonne, sinon de presser son arrivée à Posen pour le 24, ainsi qu'elle a été annoncée.

Nous regretterions tous que ces dispositions pussent arrêter les succès de V. A. I. en Silésie. Le prince de Hohenzollern a éprouvé quelques retards dans sa marche, mais il doit être arrivé près de S. M.

Depuis que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. A. I., je n'ai reçu aucune nouvelle de l'armée.

Je suis avec respect,
Monseigneur,
de V. A. I.,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,
DUROC.

Varsovie, le 20 février 1807, 8 heures du soir.

22 février 1807.

Monseigneur,

Je reçois une nouvelle lettre de S. M. en date du 17, et toujours de son quartier général de Preussich-Eylau, S. M. me charge d'écrire à V. A. I. de faire partir la division bavaroise, et de la composer de la moitié des troupes de cette nation qui sont en Silésie, tant en infanterie qu'en cavalerie et en artillerie. Cette division qui doit être sous les ordres du Prince Royal, est destinée à prendre poste à Pultusk. Quoiqu'elle puisse déjà être en marche, je m'empresse d'avoir l'honneur de prévenir V. A. I. de cette nouvelle disposition, d'après laquelle la division peut devenir moins nombreuse, surtout en infanterie, et par conséquent moins vous dégarnir.

L'Empereur venait d'apprendre la prise de Schweidnitz par V. A. I., et venait de la faire connaître à Paris.

L'armée entre dans ses cantonnements derrière la Passarge, pour couvrir le siège de Dantzig. Le 17, le quartier général devait aller à Landsberg ; je ne sais pas encore où il se fixera définitivement, mais il paraît probable qu'il restera du côté d'Osterode et que l'Empereur ne reviendra pas à Varsovie. Osterode également éloigné de Pultusk et de l'embouchure de la Vistule sera le point central de l'armée et de la ligne qu'elle occupe. On avait répandu ici le bruit que le général Essen devait réitérer son attaque sur Ostrolenka ; mais le général Savary l'a évacué depuis plusieurs jours, à cause des communications et des ponts que le dégel a rompus. Le général Savary borde l'Omulew et s'appuie par sa gauche à l'armée.

Le prince Paul Sapicha arrive à l'instant, et me remet la lettre que Votre Altesse Impériale m'a fait l'honneur de m'écrire le 19. Depuis elle aura reçu des lettres de l'Empereur ou de moi, qui auront décidé le départ de la division.

Le prince Joseph Poniatowski est chargé par l'Empereur de former de la cavalerie polonaise, qui peut être très utile, surtout contre les Cosaques. Il manque de sabres, de pistolets et de gibernes. Je lui ai promis d'intercéder auprès de V. A. I. pour qu'elle ait la bonté d'en envoyer quelque peu des arsenaux de Breslau, si cela est possible.

La lettre que V. A. I. m'a envoyée était en effet adressée au prince Eugène, je la remercie infiniment.

Je suis avec respect,

Monseigneur,

de V. A. I.

Le très humble et très obéissant serviteur,

DUROC.

Varsovie, le 22 février 1807, au matin.

26 février 1807.

Monseigneur,

Depuis le combat d'Ostrolenka, il ne s'en est plus donné aucun. L'armée est entrée ou entre paisiblement dans ses cantonnements, l'ennemi a trop souffert pour pouvoir la suivre. Le 23, le quartier impérial était à Osterode, l'Empereur devait aller à Thorn et il est possible qu'il vienne pour un moment à Varsovie.

Nous y attendons un ambassadeur persan et un turc.

Dans une des dernières lettres que S. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, elle me marque qu'elle pense que la division bavaroise est prête d'arriver ou au moins en marche, V. A. I. a bien voulu me mander qu'elle était partie le 22 de Breslau.

Le corps du maréchal Angereau a été dissous et réparti dans les autres corps de l'armée; le maréchal qui est malade retourne

en France. Tous les jours on s'aperçoit que notre perte est au-dessous de ce que l'on avait présumé; dans un de ses rapports l'ennemi avoue un général tué, 20 blessés, 742 officiers tués et blessés, 20,000 hommes tués et blessés.

Je suis avec un profond respect.

Monseigneur,

de V. A. I.

Le très humble et très obéissant serviteur,

DUROC.

N° 8.

A Monsieur le général Vandamme.

Monsieur le général,

S. A. I. me charge de vous mander de faire rentrer toute l'artillerie de siège dans Schweidnitz, et de n'en pas faire sortir une seule pièce jusqu'à nouvel ordre.

Aussitôt le présent ordre reçu, vous enverrez à Breslau 2,400 hommes d'infanterie, commandés par un des généraux majors, à votre choix. L'intention de Son Altesse Impériale est que ces 2,400 hommes soient composés du bataillon léger de Hügel, de l'autre bataillon léger, dont le chef est à Stuttgard, et des meilleurs régiments, ils resteront en garnison à Breslau jusqu'à nouvel ordre, et seront prêts à marcher à la suite d'une division bavaroise de 10 mille hommes que S. A. I. dirige sur Varsovie. S. A. I. vous ordonne de faire la marche qu'elle vous a tracée avec les trois mille six cents hommes d'infanterie et les deux régiments de cavalerie qui vous resteront, de ne vous arrêter devant Glatz et Silberberg que pour en sommer les gouverneurs, et d'aller ensuite prendre position à Franckenstein où vous recevrez de nouveaux ordres.

Ces dispositions que les circonstances exigent doivent être faites aussi exactement que promptement, et tous les mouvements doivent s'exécuter autant que possible avec secret.

Vous vous tiendrez prêt à marcher vers Breslau d'un moment à l'autre, avec tout ce qui vous reste de la division wurtembergeoise.

Agrérez,

HÉDOUVILLE.

Monseigneur,

J'ai reçu les ordres de Votre Altesse Impériale, et je m'y conformerai très exactement sans perdre un instant.

Le général Lilienberg part cette nuit avec 4 bataillons forts de 2,500 hommes, l'élite de la division de Wurtemberg, il passe par Reichenbach, Nimptsch, Jordansmühl, et sera très promptement à Breslau, où j'espère qu'il arrivera avec sa troupe en bon ordre et prêt à tout événement.

Le général Hédouville me recommande le secret des ordres de Votre Altesse, et l'officier qui les apporte dit en pleine table que les Russes marchent contre la Silésie.

Les routes sont affreuses dans ces montagnes, j'ai laissé tous nos équipages à Schweidnitz, et je viens d'y renvoyer mon artillerie après.

Je ferai, mon prince, avec le peu de troupes qui me reste, tout ce que l'on peut exiger d'un général dévoué à son souverain et à Votre Altesse, mais je ne puis beaucoup promettre avec cette espèce de gens, l'élite étant partie.

Les tranchées sont comblées à Schweidnitz, et le bois des ascines et gabions brûlé. L'artillerie de siège est dans l'enceinte de la forteresse, et l'on travaille à force à la réparer afin qu'elle soit en bon état à tout événement.

J'ai donné des ordres (au commandant seul) avant mon départ, pour que tous les Prussiens prisonniers en partissent au plus tôt, et que l'on se tint toujours prêt à se défendre au besoin.

Je pense, mon prince, que tout ira bien de nos côtés, à moins de grands événements.

L'on m'assure ici que le prince de Pless est à Prague, où il a été par ordre de son roi pour une mission secrète; il paraît aussi qu'il y a beaucoup de troupes autrichiennes sur la frontière de la Bohême, surtout depuis l'événement du 14 vers Braunau.

La prise de Schweidnitz donnera un peu à penser à la cour de Vienne, elle devient dans cette circonstance encore plus importante. Puisse le général de Deroy, par un noble effort, se rendre bientôt maître de *Kosel*, cela améliorerait bien notre position.

Dans tous les cas, Monseigneur, telle chose qui arrive, comptez sur mon entier dévouement et mon attachement inviolable à tout ce qui tient à la famille et à la gloire du grand Napoléon.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

de Votre Altesse Impériale,

Le très obéissant serviteur,

D. VANDAMME,

Général de division.

Au quartier général à Waldenbourg, le 18 février 1807,
à 11 heures du soir.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU LIVRE SIXIÈME.

N° 1.

Monseigneur,

Ce matin, à 7 heures, j'ai quitté les positions de Munsterberg et d'Otmachau qu'occupaient mes troupes pour m'approcher du fort Prussien, et investir le camp retranché de Friedérichstadt, rive gauche de la Neiss; ce qui s'est effectué avec succès. Vers les 11 heures, l'ennemi, repoussé de toutes parts, a été forcé de rentrer dans sa fortification après avoir montré environ 400 hommes de cavalerie et 1,000 hommes d'infanterie assez exercée: nous lui avons fait quelques prisonniers et il nous est arrivé quelques déserteurs.

Après avoir pris position et porté toute la troupe à portée de canon de place, reconnu les forts et le camp retranché, je me suis retiré en partie sur Otmachau, occupant Stephansdorf, Rieglitz et Glumpenau; maître du pont que j'ai fait rétablir, j'ai porté un régiment de cavalerie à Grunau, un régiment d'infanterie à Blumenthal. Le reste garde le pont sur les deux rives prêt à se porter partout. J'ai reconnu l'impossibilité de faire passer de la grosse artillerie sur la rive droite, tout le pays étant inondé naturellement dans cette saison. Il serait extrêmement difficile, pour

ne pas dire impossible, d'ouvrir une tranchée et d'établir des batteries sur cette rive, ce qui me force à proposer à Votre Altesse Impériale de la prier de me permettre d'ouvrir une tranchée contre le camp retranché à gauche du fort Prussien, afin de me rendre maître et de pouvoir attaquer par ce moyen tous les autres ouvrages et la ville même, quoique séparée par la rivière. Par suite, je prierai Votre Altesse de me permettre d'établir un pont sur la Neiss au bas de la ville pour pouvoir y passer et y établir quelques batteries contre la fortification de la ville au besoin.

Voilà en ce moment, je crois, le seul parti à prendre, car il dégèle fortement et tout est eau et boues. Les chemins de Schweidnitz à Franckenstein et par Munsterberg sur Neiss sont praticables, quoique difficiles; je ferai dans tous les cas tout mon possible pour tirer parti de mes positions telles qu'elles soient. Je supplie cependant Votre Altesse Impériale de me donner ses derniers ordres.

J'ai l'honneur d'être de Votre Altesse Impériale,

Monseigneur,

Le très obéissant et très dévoué serviteur,

Le Général de division,

D. VANDAMME.

Au quartier général, à Otmachau, le 23 février 1807.

N^o 2.

Monseigneur,

Les ordres de Votre Altesse Impériale sont exécutés, le parc, qui était en partie à Franckenstein et Reichenbach, a été renvoyé à Schweidnitz pour être dirigé sur Glogau.

Les 4 bataillons ont été envoyés à Glogau, et le général de Pernety a pu disposer de ces troupes pour l'escorte de ses convois.

Un régiment de cavalerie est constamment en partie vers Silberberg et Glatz pour couvrir les routes de Franckenstein et Schweidnitz, et observer les deux garnisons; tous les jours les patrouilles ennemies sont rencontrées, chargées et repoussées jusque sous le canon des forteresses.

Le 5, la garnison de Frédéricstadt et du fort Prussien, à Neiss, avait fait une sortie contre les troupes du général Schröder qui sont à Glumpenau et Stephansdorf, 300 hommes de cavalerie ivres, appuyés par 500 hommes d'infanterie, ont été repoussés par les chasseurs à cheval et le régiment d'infanterie du duc Guillaume. L'ennemi a eu quelques blessés et tués; nous avons eu un homme blessé de 14 coups de sabre, et il n'en mourra pas, un autre a été pris par la sortie.

Depuis ce moment tout est tranquille, et nos mesures sont prises pour bien les battre s'ils sortent sur l'une ou l'autre rive.

J'ai l'honneur d'être, de Votre Altesse Impériale,

Monseigneur,

Le très obéissant et très dévoué serviteur,

Le Général de division,

D. VANDAMME.

Au quartier général, à Biélaü, le 7 mars 1807.

N° 3.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Impériale, qu'un détachement de 200 hommes de cavalerie et 3 pièces de canon de la garnison de Glatz se sont portés le 11 de ce mois sur Franckenstein où ils ont enlevé 150 chevaux destinés à la remonte de notre cavalerie, ce n'est qu'aujourd'hui que j'en suis informé ; cependant j'ai fait partir d'ici le 9, 100 hommes de cavalerie pour se rendre à Schweidnitz, reconnaissant Wartha et passant par Franckenstein ; je ne puis comprendre comment ce détachement n'a pas rencontré l'ennemi ; mais ce qui me fait entrevoir cette possibilité, c'est qu'à Franckenstein il réside plusieurs officiers prussiens prisonniers de guerre et qui font le métier d'espion. J'ai des plaintes graves à porter contre un certain major de Kleist, du régiment de Sanitz, qui s'est permis, malgré les sages observations que plusieurs honnêtes gens lui ont faites, d'indiquer où était logé, et faire prendre, un soldat en sauve-garde qu'on a amené : Je prie instamment Votre Altesse Impériale de vouloir bien ordonner que ce Monsieur soit transporté en France, pour servir d'exemple aux autres, et leur ôter l'envie de nous nuire en abusant de la bonté qu'on a de les laisser chez eux. Je pense aussi qu'il est nécessaire de faire payer à la ville de Franckenstein le montant de ces chevaux ; j'attendrai les ordres de Votre Altesse Impériale à ce sujet.

Le détachement de cavalerie que j'ai envoyé sur Schweidnitz a dû y laisser 50 hommes à la disposition du général de Pernety, et le reste doit être demain de retour à Camentz ; j'envoie à sa rencontre 80 chevaux.

Il m'est impossible, mon Prince, de faire davantage avec le

peu de troupes que j'ai sous mes ordres pour couvrir cette communication.

Hier mes postes ont arrêté un espion, envoyé par le commandant de Neiss ; il était porteur d'une lettre dans un pain, et devait se présenter au maître de poste d'Oppeln en lui offrant un mouchoir rouge, c'était le signal de reconnaissance. L'espion est en jugement, son affaire sera bientôt faite ; l'interrogatoire est la seule cause qui arrête. J'aurai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse Impériale les pièces concernant cette procédure, lorsqu'elle sera terminée.

Je crois qu'il serait bien de faire arrêter le maître de poste d'Oppeln, qui était chargé de donner des nouvelles de notre position en Silésie, de celle de la grande armée au Roi de Prusse ; l'espion avait déjà reçu un Frédéric, et on lui en avait promis trois lorsqu'il rapporterait la réponse du maître de poste ; rien autre de nouveau ici.

J'ai l'honneur d'être de Votre Altesse Impériale,

Monseigneur,

Le très obéissant et très dévoué serviteur,

Le Général de division,

D. VANDAMME.

Au quartier général, à Biétau, le 13 mars 1807.

N° 4.

Vandamme au général Hédouville.

Mon cher général,

Je ne pense pas que je puisse rien faire auprès du gouver-

neur de Neiss en faveur de l'échange des trois officiers, puis à Sagan, d'abord parce que ces officiers n'ont pas été pris par sa troupe et que ceux qu'on lui offre en échange ne sont pas de la garnison; il ne voudra rien entendre à cet arrangement, d'autant plus qu'il a déjà refusé d'accueillir toute espèce de propositions faites par ce jeune Polonais que j'avais fait accompagner par mon premier aide de camp; ce gouverneur fait un peu le sévère, et à moins que je n'aie une bonne tranchée ouverte et des belles batteries garnies, je ne voudrais rien avoir à faire avec lui: Voilà ma manière de voir au sujet de cet échange et de ce gouverneur.

Si, plus tard, j'y vois jour, je saisirai la première occasion pour lui faire cette proposition, n'ayant rien tant à cœur que de vous obliger ou d'être utile au général Minucci.

Le temps est mauvais et ne me donne pas encore la certitude de pouvoir ouvrir la tranchée de trois jours au moins, tant le terrain est mauvais et la rivière débordée sur cette rive; aussi s'il gèle un peu ou si les eaux s'écoulent et que le vent sèche le terrain, nous ferons de grands efforts pour être à même de pousser vigoureusement ce siège, afin de pouvoir offrir encore une capitulation en hommage à Son Altesse Impériale à qui je vous prie de faire agréer mes très humbles respects.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Le Général de division,

D. VANDAMME.

Bielau, 28 février 1807.

Monsieur le général,

J'ai l'honneur de vous adresser M. le major de Kleist, du régiment de Zanitz, habitant Franckenstein, accusé d'être en relation avec le commandant de Glatz, il prétend n'avoir rien à se

reprocher et se dit innocent; comme ce n'est que sur des suppositions et des on dit que j'ai pu le savoir, je ne puis rien prouver; mais il sera toujours très bien, pour l'exemple, que cet officier soit envoyé en France, M. le capitaine Lagrange, que je charge de vous conduire ce major, aura aussi l'honneur de vous remettre le mouchoir de soie rouge, le petit billet et la lettre dont un espion sortant de la ville était chargé, cela est tout à la charge du maître de poste d'Oppeln.

J'ai fait adresser les 4 drapeaux de la garnison de Schweidnitz à Son Altesse Impériale. S. M. l'Empereur avait accordé les drapeaux de Glogau au Roi de Wurtemberg; mais il n'y en avait pas. Le Prince a bien voulu me promettre de solliciter de son auguste frère la permission d'envoyer ces drapeaux à la Cour de Stuttgart, ce qui la flatterait infiniment; je prierai en ce cas Son Altesse Impériale de me permettre d'y envoyer un de mes aides de camp. Ces messieurs se croient entièrement oubliés de tout le monde, n'ayant rien obtenu de personne malgré les services signalés qu'ils n'ont cessé de rendre depuis le commencement de cet campagne je vous prie de les recommander tous trois aux bontés et à la justice du Prince.

Je viens d'entrer en pour parler avec M. le commandant de la forteresse de Glatz, et je pense que je pourrai effectuer l'échange des trois officiers en question; gardez ceux que vous offrez en échange qui ont été pris par le général Lefebvre.

Rien de nouveau ici; j'ai presque toujours de forts détachements de cavalerie à Wartha, Franckenstein ou Reichenbach; il est cependant bon que le général Lefebvre paraisse quelques jours avec les troupes qu'il commande, cela ne peut que produire un excellent effet.

J'ai l'honneur de vous saluer avec la plus parfaite considération,

Le Général de division,

D. VANDAMME.

Bielau, 16 mars 1807.

Monsieur le général,

L'échange des prisonniers de Glatz a parfaitement réussi, il n'y manque que l'approbation de S. A. I. que je solliciterai aussitôt le retour de mon premier aide de camp.

Le général Lefebvre arrivé ici hier au soir à 11 heures, a été avec moi durant le petit événement que j'ai l'honneur d'annoncer au Prince; il vient de partir pour Munsterberg pour rejoindre sa troupe. Le général Lefebvre m'a dit que S. A. I. pensait m'envoyer un des bataillons qui sont à Glogau; dans ce cas, je prierai Son Altesse de me donner de préférence celui que commande le major Bruxelles, parce qu'il est de brigade avec celui de M. Hugel qui est ici et qui n'a que trois compagnies. Je ne désire ce renfort que parce que cela reposerait un peu ma troupe qui a un service très pénible, car la garnison ne m'inquiète pas, quoiqu'elle soit le double plus forte que les troupes du blocus.

Le capitaine Bruxelles est mort à Neiss, il y a quatre jours. Le général prussien a lui-même assisté à son enterrement avec les officiers de sa garnison; il traite avec égard l'autre officier et les soldats de cette compagnie.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Le Général de division,

D. VANDAMME.

Biélaou, 17 mars 1807.

Monsieur le général,

Ci-joint une lettre pour le Prince, par laquelle je prie S. A. I. d'approuver les échanges que j'ai l'honneur de lui sou-

mettre; ils sont tous en notre faveur; je connais tous les sujets, et je puis en répondre.

Demain, au jour, le régiment de chasseurs à cheval, comme étant le plus faible, partira pour Breslau, le capitaine Brockfeld qui le commande est un brave officier à qui vous pouvez confier une expédition difficile, il a dans son régiment 4 à 5 officiers distingués: MM. *Hoyer, Reinard, Schutz, Molck*, etc.; j'ai l'honneur de vous les recommander.

Le gouverneur de Neiss m'a rendu la compagnie de Bruxelles, que je vais faire réarmer le mieux que je pourrai. Je lui ai rendu entre autres pour cette compagnie 47 blessés, dont la plupart estropiés ne pourront plus servir; ceux bien portants ne voulaient pas rentrer en ville et ont bien promis aux bas officiers que j'avais chargés de leur garde, qu'ils déserteraient tous.

Je vous prie, mon cher général, de presser, autant qu'il pourra dépendre de vous, la ratification de S. A. I., car ces commandants sont si vétilleux et si inquiets du moindre retard dans ces sortes d'affaires que je désire les voir promptement finir.

Ayez aussi la complaisance, aussitôt que S. A. I. aura approuvé le cartel d'échange des officiers prisonniers à Glatz, de donner un passeport au major prussien Dekytsky, pour qu'il puisse se rendre dans cette forteresse; il est actuellement à Breslau. La liberté de ces officiers tient à l'exécution de cet article du cartel, et ces pauvres diables sont si mal à Glatz, et si nécessaires à leur régiment, que je crois très humain et très avantageux de ne mettre aucun retard dans ce qui peut les y rappeler.

J'ai l'honneur de vous saluer avec la plus parfaite considération,

Le Général de division,

D. VANDAMME.

Biélaou, le 18 mars 1807.

N 5.

Osterode, le 9 mars 1807.

A. S. A. le Prince Jérôme Napoléon,

Je ne puis, mon Prince, m'occuper de l'échange des prisonniers, attendu qu'il n'existe point encore de cartel; j'ai écrit à ce sujet à M. le général Bennigsen qui ne m'a point répondu. Aussitôt que ce cartel sera convenu, on pourra s'occuper alors d'échange.

Le major général prince de Neuchâtel,

Maréchal Alex. BERTHIER.

N° 6.

Breslau, le 9 avril 1807.

Monseigneur,

Les 2, 3, et 4 de ce mois, un détachement de Polonais, sous les ordres du prince de Sulkowski et du major Larisch, a parcouru le cercle de Beuthen pour s'y livrer à des réquisitions et à des ravages de toutes espèces. Dans la ville de Beuthen, ce détachement a pris 40 chevaux après avoir exercé d'horribles violences contre le Bourguemestre et a enlevé en outre les meilleurs chevaux de la plupart des seigneurs du Cercle. La même rumeur a été cherchée à sa terre, le commissaire de marche pour l'enlever; mais il avait disparu. Tous les membres d'

comité de ce Cercle, chargés de faire exécuter les réquisitions pour la grande armée, effrayés de tant d'excès, ont pris la fuite et ont déclaré qu'ils ne retourneraient à leurs postes qu'après avoir obtenu une sauvegarde des autorités françaises.

Un autre détachement de Polonais a également parcouru le Cercle de Beuthen en commettant les mêmes désordres, il était commandé par un nommé Trepka qui, pour grossir sa troupe, s'était fait accompagner d'un grand nombre de paysans des villages de Raczsonka et de Rudipeker.

Le 3 du mois un détachement polonais, commandé par 2 officiers nommés Drewitz et Bretobroski, est venu à Gleiwitz et a sommé les autorités de lui livrer tout l'argent de la contribution extraordinaire destiné pour les caisses françaises. Quand on leur eut déclaré qu'il ne s'en trouvait pas, ils ont pris 441 paires de souliers qu'on devait nous envoyer incessamment, et ont forcé les négociants de leur délivrer tout le drap qu'ils avaient dans leurs magasins. Toutes les représentations ont été inutiles; l'assurance même que les souliers étaient destinés pour l'armée française n'a pas eu plus de succès. On leur a demandé une quittance de ces souliers; ils l'ont refusée, mais ils ont consenti à donner quittance des draps qu'ils ont enlevés.

Le 4, un autre détachement polonais est venu à Tarnowitz, où il a demandé qu'on lui livrât sur-le-champ tous les draps, tous les chevaux et tous les souliers, bottes et cuirs qui se trouvaient dans la ville. La municipalité leur a vainement opposé les ordres de V. A. I., qui défendaient d'obéir à d'autres réquisitions qu'à celles qui étaient faites par les autorités françaises. Tous ses membres, effrayés des mauvais traitements qu'on venait de faire subir à l'huissier et à un de leurs collègues, ainsi qu'à son fils blessé dangereusement à coups de bâton et de plat d'épée, voyant d'ailleurs tous les soldats polonais échauffés par le vin et l'eau-de-vie qu'ils s'étaient fait fournir dans la ville, se sont vus contraints d'obéir, et ont livré des chevaux, des souliers, des cuirs, des bottes, des brides, des selles, des draps, ainsi que tout le

plomb qui se trouvait aux accises; ce détachement a donné cinq quintances, signées Biatoboeski et Porowznick.

Les membres du comité du Cercle de Beuthen m'informent que le nommé Trepka, commandant l'un de ces détachements, a été jusqu'à leur ordonner de ne rien fournir, ni en contributions ni en objets de réquisition, à moins qu'ils n'y fussent contraints par une exécution polonaise ou bavaroise : ce sont ses propres expressions.

La chambre, en transmettant ces détails, me mande que les réquisitions demandées par l'administration française pour la grande armée ne pourront être fournies aux époques désignées, et insiste pour que les objets enlevés par les troupes polonaises, soient considérés comme fournis et imputés sur la contribution de guerre.

J'ai cru, Monseigneur, devoir adresser à V. A. I. les détails de ces nouveaux excès.

Je vous prie, d'agréer etc.,

S. LESPERUT.

Pour copie conforme,

Le secrétaire des commandements,

LE CAMUS.

N° 7.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. A. I. que le bataillon d'infanterie légère que M. le major Bruxelles commande est arrivé ici hier.

Le temps se mettant au beau, s'il plaît à Votre Altesse, nous pourrons bientôt commencer le siège.

Il nous arrive tous les jours quelques déserteurs. Les troupes du blocus font l'exercice à feu, lorsque le temps le permet, et en vue de la place, ce qui produit un très bon effet et accoutume les recrues arrivées dernièrement au maniement des armes. Rien autre de nouveau.

J'ai l'honneur d'être, de Votre Altesse Impériale,

Monseigneur,

Le très obéissant et très dévoué serviteur,

Le Général de division,

D. VANDAMME.

Au quartier général, à Biellau, le 7 avril 1807.

N° 8.

Capitulation de la forteresse de Neiss et forts dépendants.

Après la conférence du 29, et l'armistice qui a eu lieu du 28 au 30 mai, il a été convenu entre S. Ex. M. le général de division Vandamme, grand officier de la Légion d'honneur, décoré du grand-cordon, chevalier grand-croix de l'ordre royal de Hollande, et grand-croix de l'Ordre du Mérite militaire de Wurtemberg, commandant les troupes du siège, muni de pleins pouvoirs de S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon, commandant en chef en Silésie les troupes français et alliées de S. M. l'Empereur Napoléon, d'une part,

Et S. Ex. M. le baron de Stensen, lieutenant-général aux armées de S. M. le roi de Prusse, gouverneur de la forteresse de Neiss;

Et M. de Weger, général major aux armées de S. M. le roi de Prusse, chevalier de l'Ordre pour le mérite, commandant la forteresse de Neiss.

Art. I^{er}. La forteresse de Neiss et forts dépendants seront remis aux troupes alliées de S. M. l'Empereur Napoléon le 16 juin 1807, s'ils ne sont pas secourus d'ici à ce temps.

II. L'armistice du 28 au 30 mai sera prolongé jusqu'au 15 juin inclusivement. Pendant cet armistice, les assiégeants ne pourront augmenter le nombre de leurs troupes, ni l'artillerie de siège, et resteront dans leur position actuelle, sans pouvoir envoyer des détachements, ni changer leurs postes.

III. Ne pouvant accéder à la demande qui a été faite de laisser, après la reddition de la place, les fortifications de la place et dépendances dans l'état où elles seront trouvées, elles restent à la disposition et aux volontés de S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie.

IV. La garnison sera prisonnière de guerre; elle défilera devant les troupes du siège le 16 juin, à dix heures du matin, drapeaux déployés, mèches allumées, et mettra bas les armes devant elles. Les bas officiers et soldats conserveront leur havresac.

V. Tout ce qui appartient à la forteresse et ses dépendances, artillerie, munitions de guerre, armes, plans et magasins de toute espèce, sera fidèlement remis entre les mains des officiers que S. A. I. le prince Jérôme-Napoléon désignera pour aller en prendre possession et en dresser procès-verbal.

VI. Les forestiers et gardes chasse qui ont été sommés de faire le service dans la place comme chasseurs, mettront bas les armes, et obtiendront la permission de retourner chez eux, à condition qu'ils prêteront serment de ne plus porter les armes contre S. M. l'Empereur Napoléon ou ses alliés.

Les surveillants des ouvriers et autres employés aux forti-

fications, resteront dans leurs places, et jouiront des mêmes avantages qu'auparavant.

VII. Les officiers conserveront leur épée, chevaux et bagages, seront libres de se retirer où bon leur semblera, après toutefois avoir signé leur parole d'honneur de ne point servir contre les troupes de S. M. l'Empereur Napoléon ou de ses alliés jusqu'à la paix ou leur échange.

La même faveur sera accordée aux feldwebels, porte-enseignes et maréchaux-des-logis de cavalerie. Il sera en outre accordé à chaque officier un soldat pour domestique.

VIII. Les bas officiers et soldats mariés, ainsi que les invalides, auront la permission d'entrer chez eux avec leur famille.

IX. S. A. I. le prince Jérôme Napoléon promet protection, au nom de son souverain, à toutes les religions que peuvent professer les habitants, propriétaires ou locataires de Neiss et Frédérickstadt, sûreté entière pour les personnes et propriétés desdits habitants.

X. MM. les magistrats, employés civils, et fonctionnaires quelconques, conserveront provisoirement les mêmes fonctions. Dans le cas où ils donneraient leur démission, ils seraient libres de rester en ville, ou de se retirer où bon leur semblera; et, dans ce dernier cas, il leur serait délivré des passeports pour pouvoir voyager en sûreté avec leur famille et leurs effets.

XI. Les caisses royales seront remises à l'officier militaire ou civil que S. A. I. le prince Jérôme Napoléon désignera; cet officier en donnera décharge.

MM. les magistrats resteront dépositaires des sommes appartenant aux particuliers.

XII. Tous les chapitres ecclésiastiques, sans exception, de même que toutes les fondations religieuses et pieuses, de quelque religion qu'elles puissent être, jouiront de leurs privilèges, et seront protégés.

XIII. Les blessés et malades seront traités avec soin ; et les chirurgiens qui les ont soignés jusqu'à présent, pourront rester près d'eux.

XIV. La ville de Neiss ayant extrêmement souffert par le bombardement, la troupe logera dans les bâtiments royaux ; les officiers seuls pourront loger chez les particuliers.

XV. Les bâtiments de Landschafft, des accises et de la douane, seront exempts de loger les militaires.

XVI. La garnison de Neiss ayant été obligée d'emprunter 40,000 écus sur la caisse des orphelins, cette somme ne peut être remboursée à cette administration que par le trésor de S. M. le roi de Prusse, ou par les revenus des accises de la Haute Silésie (sur quoi cette somme a été hypothéquée), lorsque Sa Majesté reprendra le gouvernement de cette province.

XVII. Les officiers de la garnison, ainsi que les sous-officiers et soldats des compagnies de vétérans, recevront dans leurs foyers la solde accordée en temps de paix.

XVIII. La garnison ne pourra rompre l'armistice que dans le cas où les boulets de l'armée de secours se croiseraient avec ceux de la place.

XIX. S. Ex. M. le Gouverneur permettra à deux officiers supérieurs du génie de l'artillerie désignée par S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, d'entrer en ville le 1^{er} juin, à six heures du matin, afin de dresser procès-verbal, conjointement avec les officiers du génie de l'artillerie de la place, des arsenaux et de tous les objets appartenant à la forteresse.

XX. La porte dite de Neustadt sera livrée aux troupes alliées de S. M. l'Empereur Napoléon le 15, au moment où les officiers du génie et de l'artillerie entreront dans la place pour dresser procès-verbal des arsenaux, etc.

XXI. Il sera accordé à S. Ex. M. le Gouverneur un passeport pour un officier, qui ne sera point regardé comme pri-

sonnier de guerre, pour aller porter la présente capitulation à S. M. le roi de Prusse.

XXII. Pour tous les articles non prévus, et qui pourraient avoir une double interprétation, S. Ex. M. le Gouverneur peut entièrement s'en rapporter à la générosité et au caractère de justice bien connu de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon.

Fait double, le 1^{er} juin 1807.

Signé, VANDAMME,

STENSEN, gouverneur de la ville et forteresse de Neiss.

WEGER, commandant de la forteresse.

S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, commandant en chef le 9^e corps de la Grande Armée, approuve la présente capitulation.

Par ordre de Son Altesse Impériale,

*Le général de division chef de l'état-major
du 9^e corps de la Grande Armée.*

Signé, T. HÉDOUVILLE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

LIVRE SEPTIÈME.

N° 1.

15 avril 1807.

A Monsieur le général de Pernety.

S. A. I. me charge de vous prévenir qu'elle va faire partir d'ici 400 soldats français armés, sortant des hôpitaux, et en état de faire le service pour Schweidnitz, où ils resteront en garnison.

S. A. I. ordonne qu'au moment de leur arrivée, vous fassiez partir de Schweidnitz pour Franckenstein, tout ce qui y reste du 2^e bataillon du 10^e régiment, et S. A. I. s'en réfère à la lettre qu'elle vous a écrite hier, pour que l'exécution de ses ordres ne souffre aucune espèce de contradiction.

Vous pourrez profiter du départ de ce bataillon pour envoyer sous Neiss le complément des munitions du parc de siège, à 50 coups par pièce, si déjà le convoi n'en était pas parti. Je viens de transmettre directement au colonel de Camas, l'ordre d'envoyer à Varsovie 6,000 coups de canon de douze, 2,000 de vingt-quatre, 3,000 de six et des obus. Cet ordre émane de l'Empereur.

S. A. I. désire que vous voyiez établir le service de la place

après le départ du bataillon du 10^e, et lorsque vous serez assuré qu'il le fera aussi bien que possible, S. A. I. ordonne que vous vous rendiez à Munsterberg, où elle vous verra avec plaisir.

HÉDOUVILLE.

N^o 2.

Breslau, le 9 mai 1807.

Extrait d'une lettre de Glatz du 30 avril.

Tous les jours on organise ici de nouvelles troupes; nous ne manquons pas d'hommes pour cela; car il en arrive à chaque instant en grande quantité; il en est arrivé ici, il y a quelques jours, une centaine à la fois, ayant de la musique, et très récemment nous en avons reçu encore un plus grand nombre, tous armés et en partie montés, amenant des fusils.

Nos braves chasseurs du pays, les deux compagnies de tirailleurs, les chasseurs, les grenadiers et le corps considérable et national des chasseurs à pied, ainsi que les nouveaux houlans prussiens et les grenadiers à cheval, tout cela est de nouvelle formation et ne ressemble que très peu à nos anciens soldats prussiens.

Nous avons ici une manufacture d'armes qui emploie 60 ouvriers; nous ne manquons pas d'argent, et comme Neiss peut tenir et tiendra certainement encore longtemps, nous ne désespérons pas encore de notre salut. Ce qui nous manque le plus, ce sont des chevaux, il en arrive cependant de temps à autre, et nous en attendons encore davantage.

Pour traduction et copie conforme,

BARNER.

N^o 3.

Munsterberg, le 21 avril 1807.

A S. A. S. le Prince de Neufchâtel, major général.

Monseigneur,

Les opérations du siège de Neiss ayant été reprises le 8 de ce mois, et l'ennemi en ayant été informé, on sut que le comte de Gortzen, aide de camp du roi de Prusse, nouveau commandant des troupes mobiles du comté de Glatz, assemblait un corps assez considérable dans ce pays, pour intercepter les convois d'artillerie et de munitions qui se rendraient de Schweidnitz sur Neiss.

L'artillerie et le premier convoi de munitions passèrent d'abord sans être inquiétés. Le général Lefebvre avait pris position à Franckenstein avec trois bataillons d'infanterie et deux régiments de cavalerie, son avant-garde à Wartha et devant Silberberg.

L'ennemi, s'étant porté en force sur Wartha le 12, se rendit maître de ce principal débouché, mais il ne le garda pas longtemps; le général Lefebvre s'y reporta le 13, et s'avança avec son petit corps d'armée, jusqu'au débouché du défilé, devant Glatz.

Là, après un combat assez vif, il prit position et commença à se retrancher sur les hauteurs qui dominent, à environ mille toises de distance, les ouvrages avancés de cette place sur le Schaferberg et la citadelle.

Les deux ouvrages situés sur deux plateaux qui commandent beaucoup la ville, sont séparés par la Neiss, qui coule dans un ravin fort encaissé à cet endroit.

Le prince Jérôme voulait assurer la marche du deuxième convoi dans les places, par des dragons à pied, des soldats du

train et des troupes d'infanterie de divers corps, sortant des hôpitaux.

S. A. I. se porta elle-même avec tout son état-major, le 16 à Munsterberg, et le 17 à Kloster-Camentz. Ce jour-là le général Lefebvre fut attaqué vivement de front et sur sa gauche, par 5 bataillons et beaucoup de cavalerie. Le point de Wartha fut aussi attaqué en même temps par un corps de 8 à 900 hommes venant de Silberberg, 300 hommes d'infanterie bavaroise qui étaient à Wartha, attaquèrent l'ennemi au moment où il se présentait sur les hauteurs, et le dispersèrent après lui avoir pris ou tué environ 300 hommes.

Le général Lefebvre avait gardé sa gauche avec sa cavalerie. Il soutint avec fermeté le choc de l'ennemi, qui cherchait à déborder son flanc droit. Un escadron de chasseurs wurtembergeois exécuta à propos une charge sur l'infanterie ennemie, marchait en colonne par bataillons, et avait obligé l'infanterie légère à se retirer du bois qui appuyait sa droite; toute cette infanterie fut dispersée en un instant. On parvint cependant à faire 3 ou 400 prisonniers, en la poursuivant jusque sous la mitraille de la place.

Le deuxième convoi était parti de Schweidnitz le 15, il arriva le 17 à Ottmachau, et le 18 devant Neiss.

Le prince voulut faire lui-même la reconnaissance de la position du général Lefebvre, et s'y porta le 18. L'ennemi consterné de l'échec qu'il avait éprouvé devant des forces très-inférieures, et sachant aussi sans doute que S. A. I. avait amené des renforts assez considérables, ne fit aucun mouvement. Cependant S. A. ayant reconnu l'impossibilité de former l'investissement de Glatz, où tous les rapports annonçaient qu'il y avait 12,000 hommes, et ayant d'ailleurs rempli le but qu'elle se proposait, d'assurer la marche de ses convois d'artillerie, se détermina à retourner à Breslau, où sa présence était nécessaire, après avoir envoyé une sommation au gouverneur de Neiss.

S. A. se reporta en conséquence le 19 à Kloster-Camentz, et le 20 à Ottmachau. Là, le général Vandamme l'informa du dommage que notre artillerie avait fait éprouver à l'ennemi : deux magasins à poudre, un magasin de comestibles et un de fourrage avaient été incendiés, la ville à moitié détruite. Une quantité considérable de neige tombée les 19 et 20, rendait la tranchée presque impraticable.

Le gouverneur de Neiss refusa de recevoir le chef d'escadron Reveste, premier aide de camp du général Vandamme : alors les batteries furent, malgré la contrariété du temps, rétablies pendant la nuit, et recommencèrent le feu le matin du 21, à 3 heures.

Le prince a autorisé le général Vandamme à se présenter lui-même, de la part de S. A., au gouverneur de Neiss, et est venu attendre le résultat de cette dernière démarche à Munsterberg. On ne compte pas immédiatement sur son succès, et tout est disposé pour retourner demain à Breslau, où déjà on avait répandu le bruit que le prince avait été pris et le général Lefebvre blessé à mort.

Je prie, etc.

BLEIN.

N° 4.

Au quartier général de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon,
à Franckenstein, le 12 mai 1807.

Ordre du jour.

Les généraux de brigade de Pernety et Lefebvre seront alternativement de jour pour le commandement des troupes qui occupent la position de Franckenstein et celles qui en dépendent.

Le général major Siebein commande les troupes qui sont à Wartha et à Frankenberg.

Le major de Rechberg fera les fonctions de major de brigade. Le général de brigade de jour et le général major Siebein rendront directement compte de tout ce qu'il y aura de nouveau à S. A. I. et au chef d'état-major du 9^e corps.

Le général Siebein enverra en même temps ses rapports au major de Rechberg faisant les fonctions de major de brigade. Le major de Rechberg fera un tableau de tous les officiers supérieurs des corps de troupes qui occupent la position de Franckenstein ou qui en dépendent; ce tableau formé, il sera commandé tous les jours, par rang d'ancienneté, un colonel et un lieutenant-colonel ou major, qui seront chargés particulièrement de la surveillance du service des gardes du camp et de tous les postes extérieurs; ces deux officiers supérieurs de service verront partir du camp tous les détachements qui seront commandés pour les différents services ou pour les expéditions particulières; ils s'assureront du nombre d'hommes qui composent ces détachements, de l'état de leurs armes, de la quantité de cartouches qu'ils emportent et de leur bonne tenue.

Le général de brigade sera baraqué au camp; les deux officiers supérieurs de jour auront une baraque uniquement destinée pour eux, à portée de celle du général de brigade.

Le major de Rechberg, faisant les fonctions de major de brigade, aura sa baraque au centre du camp, en avant de celle du général de brigade de jour.

Les baraques du général de brigade de jour et du major de brigade seront éclairées, pendant toute la durée des nuits, chacune par un falot apparent.

Tous les ordres de S. A. I. concernant le service ordinaire seront transmis par son chef d'état major au général de brigade de jour, au major Siebein et au major de brigade, qui les transmettra de suite au général de brigade de jour, et ensuite aux officiers supérieurs de service et aux commandants des corps.

Le major de brigade, indépendamment des rondes et patrouilles qui seront commandées dans chaque corps, en fera commander d'extraordinaires, et toujours à différentes heures; il rendra compte au général de brigade de jour, et fera prévenir les officiers supérieurs de service, de l'espèce de rondes ou patrouilles qui auront été commandées, afin qu'ils puissent surveiller par eux-mêmes, par des officiers d'état major et par leurs aides de camp, ces rondes et patrouilles, pour s'assurer qu'elles sont faites aux heures indiquées et régulièrement.

Toutes les troupes à pied et à cheval continueront à se mettre sous les armes tous les matins à trois heures, jusqu'à la rentrée des patrouilles.

A l'approche de chaque ronde, patrouille ou détachement, les vedettes et sentinelles bavaoises et saxonnes crieront, *Qui vive!* auquel cri les rondes, patrouilles ou détachements, répondront *France!*

Ensuite les reconnaissances auront lieu, et les mots d'ordre se donneront suivant les règlements.

Les rapports de la situation de chaque corps continueront à être adressés par les commandants au major de brigade, qui en remettra l'état général au chef de l'état-major du 9^e corps et au général de brigade de jour.

Il est expressément recommandé à tous les colonels et aux commandants de troupes, de ne porter sur leurs états de situation que les hommes présents sous les armes.

On ne doit comprendre dans les présents sous les armes que ceux qui sont aux corps ou détachés momentanément dans les postes dépendant du camp, ou envoyés en détachement pour le service du camp.

Dans les états de cinq jours, on doit ajouter les hommes détachés aux dépôts ou aux hôpitaux, ou restés en arrière pour quelque cause que ce soit, ainsi que ceux envoyés pour escorter

des transports sur d'autres corps d'armée, et on indiquera où ces absents sont détachés.

Le général de division, chef de l'état-major du 9^e corps.

T. HÉDOUVILLE.

N^o 5.

Freyburg, 13 mai 1807.

Monseigneur,

Hier au soir à 10 heures, l'ennemi, fort de plus de 2,000 hommes, 4 pièces de canon et 600 hommes de cavalerie, est parti d'ici pour se rendre à Stanowitz, point situé entre Strigau et Schweidnitz; ce mouvement semble indiquer l'intention de marcher sur Breslau. Tout ce que j'ai l'honneur de mander à V. A. me paraît affirmé d'une manière convaincante : trois autres mille hommes doivent se joindre à ce corps et tenter les plus grands coups. L'on ignore s'ils prendront la route des autres ou s'ils attaqueront Kloster-Camentz. 14,000 hommes armés étaient dans Glatz; 6,000 resteront pour garder la forteresse, le reste entre en campagne. Nos troupes sont harassées, je vais les faire reposer ici trois heures. Je rassemble toutes les voitures du pays et je marche en poste à l'ennemi; je l'attaquerai le plus promptement possible, malgré la disproportion de forces. Je désirerais bien que V. A. pût envoyer un escadron et deux pièces de six sur la route de Breslau, car je ne doute pas que c'est là le point d'attaque de l'ennemi. Je préviens à Schweidnitz et à Breslau, à Brieg même; jamais en Silésie nous n'avons été près d'une affaire aussi décisive. J'écris au général Dumuy, adjudant commandant de la place

et au général Fauconnet. Les Saxons m'arrêtent à chaque pas, ils marchent très-mal; je les sème à chaque pas.

J'ai l'honneur, etc.

LEFEBVRE.

16 mai 1807.

S. A. I. le prince Jérôme ayant quitté Breslau pour venir prendre position à Franckenstein, tuf informé, le 14, que l'ennemi était sorti de Glatz avec 2 ou 3,000 hommes et 600 chevaux, et que son intention était de se jeter sur Breslau. Le prince Jérôme envoya aussitôt pour reconnaître leur marche, et ayant su positivement qu'ils se dirigeaient par Canth (petite ville à six lieues de Breslau, entre la route de Glogau et celle de Schweidnitz), il fit partir, à grande marche, le général Lefebvre, avec 1200 hommes et 100 chevaux-légers. En même temps, le prince donna l'ordre au général Dumuy de faire rétrograder les détachements de cavalerie remontés, qui se rendaient à l'armée, et de marcher avec cette cavalerie et les dragons, chasseurs et hussards à pied qui se trouvaient à Breslau, sur Canth.

Le général Lefebvre ne tarda pas à découvrir l'ennemi; mais son intention était de se cacher en le suivant, de manière à ce qu'il pût être attaqué en même temps, et par lui, et par le général Dumuy.

L'ennemi, ayant découvert trop tôt les troupes du général Lefebvre, les attaqua; le général Lefebvre le repoussa, s'empara de Canth à la baïonnette, lui prit ses deux canons et 150 tirailleurs qui étaient dans la ville.

Il remit cette prise entre les mains des Bavares, et marcha avec les Saxons, qui mirent bas les armes devant l'ennemi, sans vouloir tirer un coup de fusil, malgré les instances de

l'adjutant-commandant Reubell; qui était à leur tête, et qui fit de son mieux pour les mener au combat.

L'ennemi, profitant de cette circonstance, marcha en avant, attaqua les Bavares, en nombre bien inférieur, les tourna, mais ne put les entamer complètement; ils se défendirent avec la plus grande intrépidité, et se retirèrent avec le général Lefebvre sur Schweidnitz, ayant été obligés de noyer leurs canons; l'ennemi ignore où ils ont été.

Pendant que l'infanterie se battait ainsi, les 100 chevaux-légers bavares ont culbuté les 600 cavaliers prussiens, et leur ont tué 150 hommes et chevaux. De leur côté, ils n'ont perdu que 5 hommes.

Le général Dumuy, qui avait été obligé d'attendre le retour de la cavalerie française, qui rétrogradait de dix lieues sur Breslau, s'est mis de suite en marche. A son arrivée, il s'est porté rapidement sur Canth, où il a encore trouvé l'arrière-garde ennemie, et environ 150 Bavares prisonniers ou blessés. Avec 150 chevaux ou hussards à pied, il a fait enlever la ville à la baïonnette et a repris nos blessés ou prisonniers, ainsi que 30 Prussiens.

De son côté, le général Lefebvre s'est remis en marche pour couper l'ennemi dans sa retraite sur Glatz; j'ignore ce qu'il aura fait.

GIRARD.

Aide de camp de S. A. I.

N° 6.

Au quartier général, à Breslau, le 15 mai 1807.

Le général de division, gouverneur général de la Silésie, à S. A. S. le prince de Neuchâtel, ministre de la guerre.

Avant hier, 13, le général Lefebvre m'écrivit de Freyburg, que l'ennemi, sorti de Silberberg avec environ 2,500 hommes

d'infanterie, 4 pièces de canon et 600 chevaux, se dirigeait sur Breslau; que n'étant pas, à beaucoup près, aussi fort, il allait le poursuivre; que j'eusse à réunir toutes les forces dont je pourrais disposer pour agir en mesure avec lui.

S. A. I. m'écrivit le même jour, et me prévint également du mouvement de l'ennemi.

Je chargeai le commandant de la place de faire mettre sous les armes toutes les troupes de la garnison. Au premier bruit de la générale, elles se rassemblèrent sur la place, les malades même sortirent des hôpitaux, et demandèrent des armes. Il était parti le matin environ 600 hommes de cavalerie pour Thorn. Je les fis rappeler. Je disposai ce que j'avais de forces en deux colonnes, que je fis avancer hors de la place, sur deux routes par où l'ennemi pouvait déboucher. Je leur fis prendre de bonnes positions, et je restai toute la nuit sur pied, visitant tous les postes, et communiquant de l'une à l'autre colonne. Au point du jour, j'entendis une canonnade. Je jugeai que le général Lefebvre avait atteint l'ennemi, et qu'il était aux prises. Je ne balançai point à me porter en avant, avec environ 200 hussards à pied et quelques hommes de cavalerie qui formaient la colonne placée sur la route de Schweidnitz. En même temps j'envoyai l'ordre au commandant de la place de m'envoyer toutes les forces qui étaient à sa disposition, et surtout la cavalerie dès qu'elle serait arrivée.

Je me dirigeai vers le point d'où partait le bruit du canon. J'arrivai vers les 11 heures aux portes d'un petit bourg à six lieues de Breslau, et les trouvant fermées, je jugeai que l'ennemi occupait cette position. La canonnade avait cessé depuis longtemps. Je ne doutai point que le général Lefebvre n'eût cessé l'engagement qu'il avait eu avec l'ennemi. Voyant les hussards à pied disposés à tout entreprendre, je crus devoir profiter de leur audace. Au premier ordre que je donnai d'attaquer, les portes furent enfoncées, et l'ennemi vivement

assailli : en un moment il fut chassé de la place et poursuivi, dans le plus grand désordre, à plus d'une lieue. Je ne puis trop me louer de la conduite de ces Français, qui, au nombre de 150, sont parvenus à débusquer un ennemi bien supérieur en forces, et qui avait deux escadrons de cavalerie. On lui a tué beaucoup de monde et fait un grand nombre de prisonniers; nous n'avons eu que 2 blessés. J'ai cru prudent d'attendre les forces qui devaient me joindre avant de m'engager plus loin à la poursuite de l'ennemi. Je fus rejoint dans l'après midi par 600 dragons et à peu près 400 hommes de cavalerie. Je marchai toute la nuit sur la route qu'avaient prise les Prussiens. J'arrivai au jour tombant à Gross-Petrowitz. Je reconnus que l'ennemi s'était retiré dans les montagnes. Il avait mis entre lui et moi des marais, une rivière et des forêts. J'aurais compromis ma cavalerie en allant plus loin. Je revins sur mes pas et fis reposer ma troupe à Canth, où les hommes et les chevaux trouvèrent d'abondantes provisions. Le projet de l'ennemi avait été de surprendre Breslau, qu'il croyait dégarni de troupes depuis le départ de S. A. I. Son plan ayant complètement échoué, il ne me restait plus qu'à rentrer dans la place. Je ne puis pas douter que l'ennemi n'y ait beaucoup d'intelligences. Je ferai surveiller les gens qui le servent. Je désire que le petit succès que j'ai obtenu soit agréable à Sa Majesté, et lui prouve combien il me reste d'ardeur pour mon métier.

Agréez, etc.

DUMUY.

Parmi les prisonniers se trouvent un major de cavalerie et cinq officiers.

Dès l'instant que cette affaire a été finie, les Prussiens, qui étaient sortis pour s'emparer de Breslau, ont retraité en toute diligence sur Silberberg et Glatz, où ils se sont à présent ren-

fermés. Il n'a pas été possible de les poursuivre, n'ayant point de cavalerie.

DUMUY.

Au quartier général, à Breslau, le 20 mai 1807.

Monsieur le Maréchal Prince de Neuchâtel,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse le rapport des deux affaires qui ont eu lieu le 14 et le 15.

Je joins ici une lettre du général Dumûy sur la prétendue affaire qu'il a eue avec l'ennemi, et dont je me suis empressé de faire le rapport à S. M., ne pouvant m'imaginer qu'un officier général pût m'en imposer à ce point; mais tous les détails qui me sont parvenus à ce sujet, et le propre aveu de ce général me prouvent qu'il n'est arrivé à Canth qu'après la retraite de l'ennemi, qui y avait laissé une vingtaine d'hommes pour garder des blessés. Il n'y a pas eu 40 coups de fusil de tirés, et tout cet étalage se réduit à rien autre chose qu'à la prise des blessés. Des deux blessés mentionnés dans la lettre, un s'est cassé la jambe en dansant. Je suis très fâché que le général Dumuy m'ait mis dans le cas de faire un faux rapport à Sa Majesté. Je désirerais qu'elle fût détrompée.

J'ai envoyé le colonel Morio à Dresde pour presser le départ des 2,400 hommes du contingent de la Saxe; mais M. Bourgoïn m'écrit que le Ministre n'a encore aucune instruction à cet égard. Cependant, j'ai le plus grand besoin de troupes.

Agréez, Monsieur le Maréchal, etc.

JÉRÔME NAPOLEON.

P. S. Sur onze officiers saxons, dix ont été faits prisonniers à l'affaire de Canth. Ils demandent à retourner chez eux, ayant été renvoyés sur parole. Quatre officiers bavarois

sont prisonniers, je vais les échanger. Quant aux Saxons, j'attendrai à connaître les ordres de S. M. Ils paraissent ne pas désirer d'être échangés, et assurément ils ne le méritent pas.

J. N.

Canth, le 16 mai 1807, à 5 heures du soir.

Le gouverneur général de la Silésie à S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, commandant le 9^e corps.

A peine avais-je eu l'honneur d'écrire ma dernière lettre à V. A., que je suis monté à cheval pour me porter sur la route de Schweidnitz. Je me suis mis à la tête de quelques cavaliers, et me suis avancé pour reconnaître si l'ennemi s'approchait. Vers les cinq heures le bruit d'une canonnade m'a fait juger que le général Lefebvre était aux prises avec lui. Je n'ai pas hésité à marcher de ce côté-là. J'étais suivi par environ 150 hussards à pied et quelques dragons. J'avais envoyé l'ordre au commandant de la place de faire mettre en mouvement toutes les forces dont il pourrait disposer. Je suis arrivé vers les 11 heures à l'entrée de Canth, petite bourgade à 6 lieues de Breslau. Les hussards ont enfoncé les portes et se sont jetés de vive force dans la place, où l'ennemi était établi au nombre de 1,800 hommes d'infanterie et 2 escadrons de cavalerie. 150 Français ont eu l'honneur de le chasser, de lui faire 200 prisonniers et de lui tuer beaucoup de monde. Je n'ai eu que 2 hommes blessés dans cette attaque. Nous avons poursuivi l'ennemi jusqu'au bord d'une petite rivière; je suis venu faire reposer ma troupe à Canth, où j'ai été joint par le général Fauconnet, qui m'amenait près de six cents dragons à pied, deux pièces de canon, 2 obusiers et environ 200 cuirassiers. Cette troupe, qui était en marche pour Thorn, et qui a été rappelée, est très fatiguée. Je me mettrais à la poursuite de l'ennemi, si je connaissais la position du géné-

ral Lefebvre, et si je pouvais espérer qu'il mît ses dispositions militaires en mesure avec les miennes. Je compte garder cette position jusqu'à demain, et pousser des découvertes du côté de Schweidnitz; après quoi je rentrerai dans Breslau. Le projet de l'ennemi était de surprendre cette place, qu'il croyait livrée à la défense d'une faible garnison depuis le départ de V. A. Il a complètement échoué dans son projet, et je ne crois pas qu'il se hasarde à renouveler une pareille tentative. Je ne nomme point les officiers qui m'ont secondé. Tous ont eu la même part au succès de cette journée.

Agrérez, etc.

Dumuy.

N^o 7.

Franckenstein, le 10 juin 1807.

Monseigneur,

J'ai écrit à monsieur le comte de Gœrtzen la lettre dont je joins ici la copie. J'attends sa réponse. Il ne m'a pas semblé pouvoir dire moins que cela, à moins de ne rien dire du tout. Je me conformerai en tout aux instructions que V. A. I. m'a données, dans la conférence proposée, et je me hâterai de lui faire part de tout ce qui en arrivera.

L'escadron de cheveu-légers, garde de V. A. I., est à Stoltz; mais je garde le bataillon du 1^{er} régiment jusqu'à votre arrivée. Les 200 hommes du 10^e seront placés au camp de Franckenstein, ainsi que les deux pièces de canon; il y a 1,400 hommes à Camentz, et à l'arrivée du général Vandamme nous prendrons les mesures qu'il trouvera bonnes. Comme nous avons moins de troupes que l'ennemi, nous ne pouvons pas avoir trop d'artillerie. J'ai tout lieu de croire que nous ne serons pas attaqués avant le 12, époque à la-

quelle V. A. I. me prévient qu'elle sera parfaitement en mesure. Le comte de Gœrtzen ne nous a pas encore renvoyé nos prisonniers : j'en parlerai aujourd'hui.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,
Monseigneur,

De Votre Altesse Impériale,

Le très humble et très dévoué serviteur,

LEFEBVRE DESNOETTES.

Franckenstein, le 10 juin 1807, à 5 heures du matin.

Copie de la lettre écrite par M. le général Lefebvre à monsieur le comte de Gœrtzen.

Monsieur le Comte,

Je m'empresse de vous prévenir que je reçois à la minute l'autorisation de connaître les propositions que vous avez le désir de faire à S. A. I. M. le comte Donha m'a fait entendre dernièrement à Wartha que vous demanderiez à vous aboucher avec moi, si la question qui nous occupe venait à être agitée. Je vous propose donc aujourd'hui, au lieu et à l'heure que vous indiquerez, une rencontre où je me trouverai exactement. J'ai pensé, Monsieur le comte, que le temps pouvait être une chose précieuse pour vous, et ma proposition doit vous prouver combien franchement j'ai à cœur de faire promptement ce qui peut entrer le plus dans vos vues, en évitant les lenteurs d'une correspondance.

Je me félicite, etc.

Signé, Le Général LEFEBVRE.

Franckenstein, le 10 juin 1807.

Monseigneur,

Le comte de Gœrtzen m'a donné rendez-vous à 5 heures au camp du Prince. Nous y avons eu une très longue conversation. Voici les propositions qu'il m'a faites : il ne fera aucune démarche pour empêcher l'exécution de la capitulation de Neis. Il demande un armistice pour trois semaines ou un mois. Kosel se rendra alors : les troupes de Glatz et de Silberberg ne pourront pas être augmentées : nous pourrions presque passer la revue de celles qui s'y trouvent actuellement, afin d'en constater le nombre. La démarcation de neutralité prussienne serait Königswalde, Neurode, Silberberg, Wartha et Reichenstein. Demain il m'enverra ses propositions par écrit, et je les soumettrai à V. A. I. J'ai l'honneur de vous prévenir aussi que toutes ces propositions m'ont été faites sans presque aucune discussion de ma part.

Demain j'espère que nous recevrons nos prisonniers : je les enverrai alors de suite à Breslau.

Les 200 hommes du 10^e sont arrivés : ils sont au camp. Demain à 4 heures du matin, je ferai partir pour Stoltz le régiment des gardes avec 2 pièces de canon.

Mes patrouilles me rendent compte qu'on a vu des husards prussiens du côté de Munsterberg, Niembsch et Reichenbach.

J'ai ordonné aux lanciers qui sont à Niembsch de faire des patrouilles. Toutes les troupes sont vigilantes et dans de bonnes dispositions.

Ce n'est pas Wartha même que le comte de Gœrtzen voudrait occuper ; mais seulement les positions où se trouvent en ce moment ses avant-postes de ce côté-là. Je n'ai rien promis : j'ai seulement écouté les propositions, et j'ai dit que je les rendrais à V. A. I.

Je vous envoie, Monseigneur, un aide-de-camp du général Siebein pour porter cette lettre : tous les officiers qui sont près de moi ont beaucoup couru aujourd'hui.

Silberberg a tiré aujourd'hui trois coups de canon ; je n'en ai pu savoir la cause, ni le comte de Gørtzen non plus.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Altesse Impériale,

Le très humble et très dévoué serviteur,

LEFEBVRE DESNOETTES.

N° 8.

7 juin.

A Monsieur le général Vandamme

Monsieur le Général,

S. A. I. me charge de vous mander que S. M. l'Empereur a appris avec une grande satisfaction la capitulation de Neiss, et lui demande l'état des officiers qui se sont le plus distingués pendant le siège de cette place. S. M. ajoute qu'elle les récompensera, et qu'elle accordera en même temps à vos deux aides de camp les demandes que vous avez faites pour eux.

En conséquence, S. A. I. vous demande un état des officiers qui se sont le plus distingués au siège de Neiss, et vous mettez vos deux aides de camp en tête de cet état.

S. A. I. vous recommande de ne pas trop étendre cet état, et de ne faire que des demandes qui soient toutes dans le cas d'être accordées.

Je vous prie, Monsieur le Général, d'agréer l'assurance de ma parfaite considération.

T. HÉOUVILLE.

N° 9.

Capitulation de la forteresse de Glatz et forts dépendants.

D'après l'armistice convenu le 24 du présent mois, entre S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, général en chef du 9^e corps de la grande armée de S. M. l'Empereur des Français, roi d'Italie, d'une part ;

Et M. le comte de Gørtzen lieutenant-colonel, aide de camp et plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse en Silésie et dans le comté de Glatz, de l'autre ;

M. Meyronnet, capitaine de frégate, lieutenant-colonel, membre de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre militaire de Wurtemberg, aide de camp de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, est chargé de ses pleins pouvoirs ;

M. de Gleissenberg, colonel et commandant de la forteresse, et chevalier de l'Ordre pour le Mérite ;

Et M. de Braun, lieutenant-colonel d'infanterie et commandant de Schæferberg, ont arrêté la capitulation suivante, sous la ratification de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, d'une part ; et de M. le comte de Gørtzen, de l'autre.

Art. 1^{er}. La forteresse de Glatz, avec tous les ouvrages et forts détachés, sera remise, le 26 juillet, aux troupes alliées de S. M. l'Empereur des Français et roi d'Italie, si d'ici à ce temps elle n'est secourue.

II. L'armistice qui a été conclu le 24 juin 1807, sera prolongé de la manière désignée jusqu'au 25 juillet inclusivement. Cependant la forteresse de Glatz sera bloquée par 8,000 hommes.

III. La garnison pourra aussi rompre l'armistice dans le cas où les boulets de l'armée de secours pourraient se croiser avec ceux de la forteresse.

IV. Tout ce qui appartient à la forteresse, artillerie, munitions de guerre, armes, plans et magasins de toute espèce, sera fidèlement remis aux officiers que S. A. I. le prince Jérôme Napoléon désignera pour prendre possession et en dresser procès-verbal.

V. La garnison sera prisonnière de guerre et défilera, le 26 juillet, à dix heures du matin, avec deux pièces de 6, drapeaux déployés, mèche allumée, tambour battant, et mettra bas les armes.

VI. Pour honorer les commandants, et avec eux la garnison, les dits canons mentionnés dans l'article précédent, avec attelages et munitions, leur seront accordés, et remis à leur disposition.

VII. Les sous-officiers et soldats garderont leur havresac et porte-manteau.

VIII. Les soldats forestiers, chasseurs et gardes chasse, mariés ou natifs du pays, obtiendront la permission de se rendre chez eux.

IX. Les officiers qui étaient déjà hors de service, et qui, d'après la provocation de S. M. le roi de Prusse, sont rentrés au service pendant cette guerre, s'engagent à ne plus servir dans la guerre présente contre les troupes de S. M. l'Empereur Napoléon et celles de ses alliés; mais ils retourneront dans la situation où ils étaient auparavant, et recevront la pension dont ils jouissaient avant la guerre.

Les officiers qui ne touchaient point de pension et qui sont rentrés au service, seront regardés comme les autres officiers de l'armée.

X. Tous les officiers gardent leur épée et leurs équipages, et il leur sera permis de se rendre où bon leur semblera; ils pourront même rester à Glatz, après avoir donné leur parole d'honneur de ne point servir jusqu'à leur échange contre

les troupes de Sa Majesté Impériale et Royale ou contre ses alliés.

Chaque individu qui porte la dragonne (porte-épée) d'officier prussien, sera regardé comme tel, et traité de même.

XI. Les compagnies d'invalides toucheront leurs paiements à compter du 15 juillet, lesquels leur seront comptés à la fin de chaque mois.

Dans le nombre des invalides seront comptés tous les individus qui occupent les places affectées aux invalides; par exemple, le Schlüssel, major; le Walplaker, concierge, etc.

XII. Les auditeurs, aumôniers et chirurgiens ne seront pas regardés comme prisonniers de guerre, et obtiendront la permission et des passeports pour se rendre où bon leur semblera.

XIII. Les blessés et malades resteront à Glatz jusqu'à leur rétablissement, et seront nourris aux frais du pays.

Les chirurgiens nécessaires resteront dans la place pour les soigner.

XIV. En cas que, dans la suite, il manquât quelques espèces de médecines et autres objets nécessaires aux malades, l'officier commandant du blocus s'engage à faire parvenir ces choses à la garnison.

XV. Il sera permis à deux officiers désignés par Son Altesse Impériale de se rendre, le 25 juillet, à six heures du matin, dans la ville, pour dresser, de concert avec les officiers désignés de la garnison, le procès-verbal de l'arsenal et de toutes les choses appartenant à la forteresse, desquelles on donnera quittance.

XVI. Les caisses royales seront remises à l'officier militaire ou civil qui sera désigné pour cela, et cet officier en donnera quittance.

XVII. Tous les habitants de la ville, propriétaires ou loca-

taires de toutes les religions, auront sûreté pour leur personne et leurs biens, conformément aux usages jusqu'à présent suivis.

XXVIII. On protégera particulièrement dans leurs possessions ceux à qui on a donné du fer et du plomb ou à qui on a vendu de telles choses d'après des contrats fixés.

XXIX. Les magistrats et employés civils conserveront leurs fonctions; et, s'ils donnaient leur démission, ils pourraient rester dans la ville ou se retirer où bon leur semblera; et, dans ce dernier cas, il leur sera donné des passeports pour pouvoir voyager, avec leur famille et leurs effets, en toute sûreté.

XX. Toutes les caisses qui n'appartiennent pas immédiatement à S. M. le roi de Prusse, comme l'argent déposé à la caisse de la ville, resteront sous l'administration du magistrat : celle de Landschoff surtout sera respectée, de même que le bien des propriétaires majeurs et mineurs sera conservé en entier aux intéressés.

XXI. Toutes les fondations religieuses ou pieuses d'une religion quelconque, jouiront de leurs privilèges, et seront protégées, particulièrement le bien de l'église évangélique de la garnison : les appointements du ministre et du sacristain seront assignés provisoirement sur les caisses du pays.

XXII. Tous ceux qui ont eu des pensions des caisses instituées sur l'entretien des veuves ou des caisses du pays, les toucheront aussi à l'avenir.

XXIII. La ville de Glatz, ayant beaucoup souffert par le bombardement, et étant d'ailleurs pauvre, aura aussi peu de troupes à loger que possible, et sera soulagée en d'autres impôts.

XXIV. La barrière et la porte de Thérèse seront occupées le 25 juillet, à trois heures après midi, par les troupes du

9^e corps de la grande armée; mais la barrière et le tambour du pont de l'écluse resteront occupés par les troupes de la forteresse jusqu'au 26 juillet.

XXV. Immédiatement après la ratification, il sera permis à un officier de la garnison de se rendre auprès de S. M. le roi de Prusse pour lui porter la capitulation, et en faire le rapport : à l'époque de la reddition de la place, un officier partira pour l'annoncer à S. M. le roi de Prusse. Ces deux officiers seront munis des passeports nécessaires pour se rendre sans obstacle à leur destination, et ils ne seront aucunement regardés comme prisonniers de guerre. Ils prendront leur route par l'Autriche.

XXVI. Pour tous les articles ci-dessus qui seraient susceptibles d'une double interprétation, les commandants peuvent entièrement s'en rapporter à la générosité et au caractère de justice bien connu de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon.

Fait double à Lasswitz près Glatz, le 18 juin 1807.

Ont signé, Messieurs

MEYRONNET, capitaine de frégate, aide de camp de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon ;

DE GLEISSENBURG, commandant la forteresse, et chevalier de l'Ordre du Mérite ;

DE BRAUNN, colonel d'infanterie, et commandant de *Schaferberg* ;

Le comte DE GOERTZEN, lieutenant-colonel, aide de camp et plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse en Silésie, et gouverneur du comté de Glatz.

S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, commandant en chef

le 9^e corps de la grande armée, approuve la présente capitulation.

Par ordre de Son Altesse Impériale,

Le général de division chef de l'état-major du 9^e corps de la grande armée,

Signé, T. HÉDOUVILLE.

Pour copie conforme.

Le général de division, chef de l'état-major du 9^e corps,

Signé, T. HÉDOUVILLE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

DU LIVRE PREMIER.

N^o 1^{er}.

Ordre à Son Altesse Impériale le Prince Jérôme.

L'Empereur ordonne que Votre Altesse prenne le commandement de la division bavaroise qui arrive le 9 à Bayreuth, et qui le 10 au matin doit se rendre devant le fort de Culmbach. Je donne l'ordre à l'officier général commandant le corps de cette division bavaroise, d'envoyer un régiment de cavalerie au-devant de vous.

En conséquence, Votre Altesse partira le 10 au matin pour se rendre devant Culmbach; l'intention de l'Empereur est que vous fassiez cerner cette place et que vous la forciez à se rendre. L'intention de Sa Majesté est que le général Hédouville fasse sous vos ordres les fonctions de chef d'état-major de la division du général de Wrède.

Je détache près de Votre Altesse le lieutenant-colonel d'Aubert, officier bavarois, employé près de moi; cet officier vous devancera et sera porteur de l'ordre qui prévient le commandant bavarois du commandement que l'Empereur vous confie.

L'intention de l'Empereur est que, lorsque le fort de Culmbach sera rendu, vous lui envoyiez un rapport qui lui fasse connaître l'état de l'artillerie et des fortifications. Je donne l'ordre à un officier du génie de s'y rendre et de visiter lui-

même le fort. Cette reconnaissance sera indépendante de celle que feront les officiers bavarois. Vous voudrez bien, Monseigneur, envoyer l'état exact de l'infanterie, cavalerie et artillerie qui se trouvera dans la place; vous passerez la nuit du 10 au 11 à Culmbach, où vous attendrez de nouveaux ordres. Vous écrirez, pour vos subsistances, au général Legrand qui commande toute la province, et qui est en ce moment à Forkeim.

Le major-général, prince de Neuchâtel,

M^l BERTIER.

N° 2.

Le prince Jérôme à l'Empereur.

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté, que je suis parti de Cronach hier à 4 heures du soir, et je suis arrivé à Culmbach où j'ai passé la nuit. Le fort a tiré dans la journée d'hier plusieurs coups de canon sur les patrouilles bavaroises.

Le fort était entièrement cerné à mon arrivée. J'ai fait sommer cette nuit, par le général Mezzanelli, le commandant prussien de se rendre, il a répondu qu'il avait ordre de son roi de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et qu'il s'y conformerait. Il aurait pu être pris en peu de jours, quoiqu'il y ait à peu près 800 hommes, parce que ce sont là plupart des recrues, et que l'eau leur manquerait bientôt.

J'ai laissé le 13^e de ligne pour cerner le fort. Ce régiment, composé presque entièrement de recrues, et non habillé, aura le temps de s'organiser.

Les troupes bavaroises se sont rassemblées ce matin, j'en ai passé la revue à onze heures, et me suis mis en marche avec elles, selon l'ordre de Votre Majesté.

J'arrive à Steinvissen avec les troupes. Je serai à Lobeinstein

après-demain. Je ne puis partir demain que tard, afin de donner le temps au bataillon d'infanterie de Preysing, qui arrive à marches forcées du Tyrol, de me rejoindre ici. J'ai laissé ce bataillon à deux lieues de Culmbach, parce qu'il a déjà fait huit lieues dans la matinée.

Une compagnie de dragons de Taxis a été obligée de passer dans le bourg de Culmbach sous le canon du fort.

Steinvissen, le 11 octobre 1806, à 6 heures et demie du soir.

Sire,

Je reçois à six lieues de Lobeinstein, l'ordre de ne point y diriger ma route, et de me porter sur Hoff. Je suis obligé, dans ce moment, de passer par Lobeinstein quand même je me porterais sur Hoff, parce qu'il n'y a point d'autre route et que d'ailleurs je manquerais de vivres.

J'ai laissé le 13^e de ligne pour cerner le fort de Culmbach, j'aurai l'honneur d'envoyer ce soir un aide-de-camp à Votre Majesté, *je la supplie de ne pas me tenir éloigné du champ de bataille et de me rapprocher de sa personne.*

Steinvissen, le 15 octobre 1806.

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté, que je viens d'arriver à la tête des Bavarois. Ce matin, j'en ai passé la revue homme par homme, et j'ai trouvé présents sous les armes 5,872 hommes, officiers compris, savoir : 4,637 d'infanterie et 1,235 de cavalerie, en très-bon état, manœuvrant très-bien et désirant se battre.

Quant à moi, Sire, Votre Majesté sait mieux que personne, que ce dont j'ai le plus besoin c'est d'acquiescer de la gloire. Combien ne serais-je pas à plaindre si, au retour de cette cam-

pagne, je ne pouvais dire autre chose, sinon : J'ai commandé des Bavaois et suis resté à l'arrière-garde.

Lobeinstein, 13 octobre 1806, à 2 heures après midi.

N° 3.

Le général Hédouville au prince Jérôme.

Monseigneur,

La division de Votre Altesse Impériale était en marche hier 18, à 6 heures du matin, et est arrivée ici le même jour, en bon ordre; les mauvais chemins ont peu retardé les trains d'artillerie.

Nous trouvons plus de ressources pour les subsistances à Plauen qu'à Schleitz; il est cependant à désirer que nous marchions bientôt en avant, tant parce que les subsistances s'épuiseront bientôt, que par l'espérance que conservent les Bavaois de donner, sous les yeux de V. A. I., des preuves de leur dévouement à l'Empereur.

Plauen, situé dans le fond d'un entonnoir, est entouré de montagnes et monticules qui se dominent les unes les autres, et ses environs que nous venons de parcourir n'offrent aucune bonne position. Les troupes bavaoises y resteront dans les cantonnements indiqués dans la note ci-jointe, jusqu'à nouveaux ordres de Votre Altesse Impériale: ces cantonnements couvrent les routes de Dresde, de Géra et de Schleitz, par de forts bivouacs, et des patrouilles de cavalerie sont continuellement poussées en avant.

Le général Mezzanelli cherche à se procurer quelques chevaux pour atteler ceux de ses charriots de munitions qui ont été jusqu'à présent trainés par des bœufs.

Il fait aussi vérifier par une commission l'argent qui existe dans les caisses publiques de cette petite ville, et n'a encore

découvert qu'une somme de onze cents écus; il supplie V. A. I. de l'autoriser à employer cette somme pour les besoins les plus urgents de la division bavaoise, sauf à la faire remplacer par la suite par qui de droit. Il prendra la même précaution dans les autres villes de son passage, sauf à remettre ensuite l'argent dans les caisses qui lui seront indiquées.

Une compagnie du 7^e régiment d'infanterie de ligne et un peloton du 2^e régiment de cavalerie sont restés à Schleitz, sous les ordres du commandant de la place, pour y maintenir la police dans un moment où les blessés et les prisonniers y affluaient; ces deux détachements seront rappelés dès que la division quittera Plauen. Je fais escorter aujourd'hui dix caissons de cartouches d'infanterie, appartenant à un des corps de l'armée, jusqu'à Schleitz, par un sous-officier et douze hommes du 2^e régiment de ligne.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,
Monseigneur,

De Votre Altesse Impériale,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

T. HÉDOUVILLE.

Plauen, le 19 octobre 1806, à 5 heures du soir.

N° 4.

Wittenberg, le 23 octobre 1806.

A Son Altesse Impériale le Prince Jérôme.

J'ai l'honneur de vous prévenir, mon Prince, que l'Empereur a nommé M. de Thiard, chef d'escadron et chambellan de Sa Majesté, commandant de la place de Dresde.

Je lui donne l'ordre d'aller prendre ce commandement; il se.

dirigera par la rive gauche de l'Elbe, joindra la tête de la division bavaroise et entrera avec elle dans la ville. Je lui prescris de maintenir une bonne discipline à Dresde et d'ordonner qu'on ait les plus grands égards pour l'Électeur et sa famille.

Il prendra possession de l'arsenal et de tous les magasins à poudre et de guerre en faisant connaître que cela nous est nécessaire comme moyens de guerre. Nous ne sommes point en paix avec l'Électeur ; nous avons été en guerre ; nous sommes en état d'armistice. Tous les magasins de sel, de souliers, de draps, de harnachement, de munitions de guerre, de remonte appartiendront à l'armée comme moyens de guerre, dont l'Électeur n'a pas besoin. J'ai chargé le général Songis d'envoyer un officier d'artillerie pour prendre possession de l'artillerie et lui donner une direction convenable aux intérêts de l'armée. Le général Chasseloup enverra un officier du génie faire la reconnaissance de la place.

L'intention de Sa Majesté est de réunir dans Dresde toutes les troupes alliées. La première division qui y entrera demain n'est composée que de 6,000 hommes ; la seconde, composée de 8,000 hommes, ne doit pas tarder d'y arriver ; la troisième, composée de 10,000 hommes de troupes wurtembergeoises, arrivera dans huit jours. Je charge M. de Thiard de faire préparer des quartiers pour toutes ces troupes.

On laissera la garde du palais aux gardes-du-corps et au régiment des gardes de l'Électeur. Il ne faut pas que l'Électeur ait à Dresde plus de 400 hommes à cheval et 12 ou 1500 hommes d'infanterie. Je prévien M. de Thiard que s'il y en avait davantage, le reste doit retourner dans ses garnisons ordinaires.

J'ai aussi prévenu M. de Thiard que si l'on s'apercevait qu'il y eut esprit de résistance à Dresde, il faudrait attendre l'arrivée de la seconde colonne pour agir plus absolument en maître.

Je prie Votre Altesse Impériale de correspondre avec moi sur tous ces objets. En général, il faut mettre beaucoup de formes, beaucoup de procédés, beaucoup d'honnêtetés, mais en

réalité s'emparer de tout, surtout des moyens de guerre sous prétexte que l'Électeur n'en a plus besoin.

L'Empereur, mon Prince, ordonne que vous envoyiez au-devant de la seconde division bavaroise pour savoir le jour où elle arrivera ainsi que la colonne wurtembergeoise. Veuillez m'en instruire dès que vous en aurez la connaissance.

Le major général,
Maréchal ALEX. BERTIER.

A Dessau, le 22 octobre 1806.

A S. A. I. le prince Jérôme.

J'ai l'honneur de vous adresser, mon Prince, une plainte portée par M. le comte de Reuss sur les désordres commis par la division bavaroise. Comme cette division est sous vos ordres, je prie Votre Altesse de la rappeler à une plus exacte discipline.

Le major général prince de Neuchâtel,
Maréchal ALEX. BERTIER.

Wittenberg, le 25 octobre 1806.

A S. A. I. le prince Jérôme.

J'ai l'honneur de vous prévenir, mon Prince, que je donne l'ordre au général Songis de faire venir de Dresde trente à quarante pièces de canon de siège pour armer la place de Wittenberg.

Comme les divisions de troupes bavaroises doivent arriver demain à Dresde, je prie Votre Altesse Impériale de donner des

ordres, pour qu'elles assurent l'exécution de cette disposition et fournissent les escortes nécessaires à cette artillerie.

Le major général,
Maréchal ALEX. BERTIER.

Berlin, le 29 octobre 1806.

A Son Altesse Impériale le prince Jérôme.

J'ai l'honneur de vous prévenir, mon Prince, que d'après les ordres de l'Empereur, je viens d'ordonner au général de Wrède de partir demain 30 de Dresde avec la division de troupes bavaroises qu'il commande, pour se diriger sur Cottbus et de là se rendre à Peitz où elle tâchera d'arriver le 1^{er} ou le 2 novembre au plus tard, et où elle cantonnera jusqu'à nouvel ordre. La cavalerie attachée à cette division continuera sa marche sur Francfort pour se lier à celle du corps du maréchal Davout qui y sera.

J'ai aussi donné l'ordre qu'aussitôt que la division du général de Deroy sera arrivée à Dresde, elle suive, sans y séjourner, la route de la division de Wrède pour se rendre également à Peitz où le corps bavarois réuni attendra de nouveaux ordres. Le commandant des troupes bavaroises devra se mettre en correspondance avec le corps du maréchal Davout qui sera à Francfort.

Le major général,
Maréchal ALEX. BERTIER.

Berlin, 28 octobre 1806.

Le major général à M. de Thiard.

J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, Monsieur de Thiard,

la lettre que vous m'avez écrite. S. M. n'a pas été satisfaite de la comparaison que vous faites des alliés avec nos ennemis. Elle a vu avec peine qu'on faisait sentir aux alliés qu'ils n'avaient pas combattu ni à Austerlitz, ni dans cette campagne; son intention est tout à fait opposée. S. M. cherche, au contraire, à les alier à tous ses succès et à leur en faire partager la gloire. C'est par là qu'il acquiert leur amitié et surtout leur confiance. Autrefois on n'avait pas d'alliés parce qu'on suivait un système opposé. S. M. est très-fâchée que vous n'ayez pas donné de soutiens aux Bavaois. Faites-leur en distribuer en gratification. En général, l'Empereur veut que les Bavaois et les autres alliés soient traités comme les Français, et qu'on procure aux officiers et aux soldats toutes les douceurs possibles, et la Saxe et la Prusse en fournissent les moyens.

Je vous réitère, Monsieur de Thiard, que l'intention de l'Empereur est que les Bavaois et les Wurtembergeois, quand ils arriveront à Dresde, soient parfaitement bien traités, et qu'il n'y ait entre eux et les Français aucune différence.

Berlin, 29 octobre 1806.

Le major général au général commandant la 2^e division bavaroise.

Je viens de donner l'ordre, Monsieur le Général, qu'on fournisse des soutiens à vos soldats; l'intention de l'Empereur est qu'ils soient en tous points traités avec les mêmes égards que l'on porte aux troupes françaises, qu'ils éprouvent les mêmes douceurs autant que les circonstances le permettent. Les alliés de l'Empereur et Roi, étant associés à la gloire de la dernière campagne, comme à celle-ci, ont le même droit que les Français à sa sollicitude.

Toutes les campagnes de l'Empereur sont des campagnes de manœuvres, et la gloire appartient également à tout ce qui compose la grande armée, soit troupes françaises, soit troupes alliées. Tels sont, Monsieur le Général, les sentiments de l'Empereur, et s'il pouvait avoir de la prédilection, ce serait assurément en faveur des troupes de S. M. le roi de Bavière.

Dresde, 25 octobre 1806.

Le commandant de Thiard au major général.

Monseigneur,

Je suis arrivé dans cette résidence hier matin ; j'y ai trouvé le général Hédouville qui m'y avait précédé. Nous nous sommes rendus ensemble chez l'Électeur, qui nous a reçus le plus mal possible. C'était un moment d'humeur et les détails sont inutiles. La division bavaroise dont il n'y a que sept bataillons (trois étant en arrière) est entrée ce soir seulement dans la ville. Elle a occupé très-paisiblement tous les postes que j'avais désignés. Elle commet passablement d'excès, a beaucoup de prétentions, parle de réquisitions, de souliers, etc., etc. En général, je suis très-mécontent de son esprit, mais je puis assurer à V. A. que je remédierai aux grands inconvénients, si je peux réprimer les petits.

La proposition de saisir l'arsenal fera ici une grande sensation. Je la ferai demain et je réussirai. Monsieur le colonel Doguereau me presse beaucoup, mais cependant il me laissera le temps nécessaire pour mener les choses à bien.

Il n'y a dans cette résidence ni même dans l'armée aucun magasin de draps, équipements, etc., par la raison que les compagnies sont au compte des capitaines, mais il y a un bel arsenal, des tentes dont j'espère bien me saisir demain.

Je désirerais que la division bavaroise sût d'une manière po-

sitive qu'elle n'a gagné ni la bataille d'Austerlitz, ni celle d'Iéna, qu'un mot de S. M. peut rendre l'armée saxonne tout autant qu'elle.

Il y a encore dans la ville 26,000 hommes, mais dans 48 heures, il n'en restera que le nombre que S. M. a fixé.

Je n'ai pas un adjudant pour m'aider, pas un gendarme pour la police, et dans mon antichambre deux ordonnances bava- roises ivres, et pas un sol, ce qui partout est cependant néces- saire.

Je suis beaucoup plus content des vaincus que des alliés.

J'ai l'honneur, etc.

Dresde, 26 octobre.

M. de Thiard au major général.

Monseigneur,

J'ai pris ce matin possession de l'arsenal sans aucune rési- stance. J'ai dit que S. M. avait besoin de canons pour armer Wittemberg, que l'éloignement de nos frontières l'engageait à puiser dans l'arsenal, mais qu'un jour l'Électeur serait dédom- magé de cette perte par celui de Berlin, comme celui de Mu- nich l'avait été par Vienne. J'ai pensé qu'il n'y avait aucun incon- vénient à prendre ce biais, puisqu'il me semblait que l'intention de S. M. était remplie. L'Électeur se tait et l'arsenal est dans nos mains. M. Doguereau s'occupe déjà de l'évacuation. Je lui laisse les soins d'en envoyer l'inventaire à V. A.

Je ne puis que répéter à V. A. ce que je lui ai dit hier. La division bavaroise commet beaucoup de désordres. Il m'est difficile d'y remédier parce que cet esprit est dans la tête, et que lorsqu'il m'arrive des plaintes très-fondées, je ne puis envoyer

pour les vérifier, que des Bavaois, qui donnent toujours tort à la bourgeoisie, tandis que j'ai souvent la certitude du contraire. C'est surtout dans les villages environnants que les désordres se multiplient, parce que, étant seulement commandant de la ville, je ne puis y porter remède. M. de Schonfeld conseille les généraux bavaois, et les conseille mal. Je désirerais bien que V. A. voulût me faire savoir si je puis déclarer à la division bavaoise que la Saxe doit être considérée par elle comme pays neutre, destiné à devenir sous peu allié et non un pays ennemi. Les généraux voulaient s'emparer de l'arsenal, et si j'étais arrivé douze heures plus tard, la ville était traitée comme le pays qu'ils ont parcouru, où ils ont saisi les caisses publiques.

L'Electeur est beaucoup mieux maintenant : la garnison a été réduite à 2,000 hommes au plus, comme les instructions le portent, et elles sont remplies dans leur entier.

Il y a ici un magasin de sel peu considérable, comme M. Dumolard vient d'arriver pour régir la province en qualité d'intendant, je lui laisserai le soin de s'en saisir. Je veille en attendant à ce qu'il n'en soit rien distrait.

J'ai l'honneur, etc.

31 octobre 1806, Dresde.

M. de Thiard à l'Empereur.

Sire,

Les ordres de V. M., en date du 28, m'ont été remis par M. de Ponthon, hier 30, dans l'après-midi. Connaissant ses intentions, je me suis empressé aussitôt de les exécuter, et j'y travaillais, quand, à onze heures du soir (le 30), est arrivé

l'ordre de faire partir le 30 *au matin* la division du général de Wrède. Elle n'a pu par conséquent exécuter son mouvement que ce matin 31. Le général Mezzanelli ayant reçu des autorisations directes du Ministre, s'est cru autorisé à me demander des armes, des effets d'habillement, de campement, etc., etc. Une partie de ces objets n'existant pas dans l'arsenal, je n'ai pu les lui fournir; il recevra demain les autres. Il est parti avec ce que j'ai pu lui livrer, un jour de pain (quoiqu'il en ait pour deux jours) et qu'il a vendu presque entièrement dans la ville, 4 chevaux des écuries de l'Electeur; et ses troupes ont pillé, en passant, deux caissons à ses armes. Cela me donne peu d'espoir de recevoir les 200 chevaux de réquisition que je lui ai fournis, et j'ignore comment je ferai pour subvenir aux besoins de transport des colonnes qui suivent.

La ville de Dresde est peuplée, avec les faubourgs, d'environ 50 milles âmes, presque tous artisans. Ils ont vu la guerre avec regret, ont prévu les résultats, ont un caractère national qui tire sa source de leur attachement pour l'Electeur, et verraient avec plaisir une alliance avec la France, qu'ils regardent comme le meilleur moyen de relever leurs manufactures. Ils n'accusent de la guerre, ni leur prince, qui est singulièrement aimé, et qui les gouverne avec beaucoup de sagesse, ni même son ministère, mais seulement leur position topographique. C'est vers la fin d'août que M. de Gortz, adjudant du roi de Prusse, est venu dans cette résidence pour engager l'Electeur à mobiliser son armée. Il paraît qu'il s'y est refusé autant que possible, et du moins (ce qui est rare) c'est ce qu'on assure ici : il a en vain réclamé la neutralité, elle lui a été constamment refusée. L'armée saxonne a fait la guerre avec regret et ne demande qu'à joindre ses drapeaux aux aigles victorieuses de V. M. Dans plusieurs conversations que j'ai eues avec l'Electeur, il m'a paru animé du même esprit. L'idée de voir sa résidence occupée par des armées étrangères, l'a d'abord fort affecté, surtout parce qu'il savait que ce n'étaient point des troupes de V. M. qui de-

vaient s'en emparer. Ayant réprimé ce premier mouvement il vient maintenant au-devant de tout ce que nous pouvons désirer. Ses ministres ont reçu des ordres pour livrer l'arsenal dans son entier. Je suis *seul* dans ce moment dans la ville, et je réponds sur *ma tête* qu'il n'en sera rien distrait. J'en suis si convaincu que demain, il partira pour Wittemberg un second convoi de plus de la valeur de 500 voitures, avec une escorte saxonne, puisque le ministre de la guerre me laisse sans une ordonnance, et je réponds, si les Bavaois ne le pillent pas en route, qu'il arrivera en son entier. Les magasins m'ont été également ouverts, et c'est de son cabinet particulier que l'Electeur a tiré les cartes des villes fortes de Prusse, que j'ai cru devoir adresser à V. M.

Le comte de Loss, ministre des affaires étrangères est âgé, et paraît être un de ceux qui ont le plus d'influence. On assure qu'il est tout à fait opposé au système prussien. Les princes Antoine et Maximilien, frères de l'Electeur, paraissent peu à la cour et n'ont aucune influence. En un mot, on regardera ici une alliance avec V. M. comme un bienfait, et je crois qu'on l'observera avec scrupule. L'Electeur s'est même ouvert à moi franchement sur cet article. Il attend M. Durand avec impatience, parce qu'il le croit chargé des instructions de V. M. Il a rompu bien certainement toute relation avec la Prusse, il est catholique, religieux, honnête homme, il tiendra ses engagements.

Le reste de la lettre est pour se disculper de ce qu'il a écrit et relatif à la lettre du major général, puis sa demande de revenir auprès de l'Empereur, ce qui n'est pas accordé.

25 octobre 1806.

Au prince Jérôme.

Monseigneur,

Après avoir logé la division bavaoise à Chemnitz, je suis

venu de ma personne à Dresde, où je suis arrivé hier en même temps que M. de Thiard. Nous avons été de suite chez le ministre de la guerre et ensuite chez l'Electeur pour leur annoncer l'arrivée des troupes bavaoises. S. A. E. m'ayant observé qu'elle avait espéré, d'après la bienveillance de l'Empereur, qu'il ne passerait pas de troupes dans sa résidence, je lui ai fait entendre que la position de Dresde est trop importante, dans les circonstances, pour que Sa Majesté ne s'en assure pas, que les précautions militaires devaient être prises sans compliments, et que, quant à la conduite des troupes, les intentions de l'Empereur et les ordres de V. A. I. sont si précis que les généraux en répondent personnellement.

J'ai eu l'honneur de dîner aujourd'hui avec S. A. E., qui a été plus parlante qu'hier, et m'a répété plusieurs fois qu'elle mettait toute sa confiance dans la magnanimité de l'Empereur.

J'ai été ce soir au-devant des troupes avec M. de Thiard; nous sommes entrés à leur tête dans la ville qu'elles ont traversée dans la meilleure tenue de route et en bon ordre; l'Electeur les a toutes vues passer du balcon de sa résidence et en a été salué.

Je joins ici leur emplacement qui éprouvera quelques changements. Nous pousserons des patrouilles principalement sur la rive droite de l'Elbe.

Le commandant Thiard aura toute la force qu'il jugera nécessaire pour l'exécution des ordres de Sa Majesté, et je ferai fournir une escorte suffisante aux quarante pièces de canon qui seront tirées de l'arsenal de Dresde pour être conduites à Wittemberg; l'embarras sera d'avoir assez de chevaux pour leur transport.

J'avais empêché la prise de possession des caisses publiques avant d'avoir reçu les ordres de V. A. I. Le général Mezzanelli assure qu'il n'a pris cette mesure qu'à Plauen; les mille cinquante écus qui y ont été saisis sont déposés dans la caisse de la division et seront remis à qui de droit, sur les ordres de V. A. I.

J'enverrai un second officier au-devant de la division du général Deroy et un autre au-devant de la division wurtembergeoise; dans l'incertitude de la route que tient celle-ci, cet officier ira à Schleitz et prendra des mesures en passant à Plauen pour savoir si elle vient par la route de Hoff. Aussitôt que je connaîtrai l'itinéraire de ces troupes, je l'expédierai à V. A. I. On croit que la division du général Deroy ne peut être rendue ici avant six jours.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Altesse Impériale,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

T. HÉDOUVILLE.

A Dresde, le 25 octobre 1806.

P.S. J'attendais un état de situation que je ferai passer à V. A. I. par la première occasion. Le général Mezzanelli m'assure qu'il n'a pas eu un seul déserteur, et la division a à peine quarante malades.

A Peitz, le 2 novembre 1806, à dix heures du soir.

Monseigneur,

M. l'officier d'ordonnance Hertelingen m'a remis ce soir à six heures les ordres de V. A. I. J'ai en conséquence remis de suite au général Mezzanelli l'ordre d'aller avec sa division à Crossen.

Elle partira demain d'ici pour aller loger :
le 3 à Guben,

sait à le faire. Je vous recommande de m'envoyer de l'eau-de-vie et de la farine. Faites-moi connaître les dispositions que vous avez données à vos garnisons.

Osterode, le 14 mars 1805 *7*

Mon frère, je reçois votre lettre du 7 mars. J'approuve fort les dispositions que vous avez faites. Il n'y a point d'inconvénient à ce que la noblesse de Breslau envoie une députation à Osterode. Envoyez-moi des vivres, des effets d'habillement; surtout envoyez-nous de l'eau-de-vie. L'objet le plus important aujourd'hui, ce sont les subsistances. Un officier est en route pour faire venir une centaine de pièces de canon par Custrin à Dantzick, mais je crains que ce ne soit long. Le trajet de Custrin à Dantzick est assez considérable.

Si vous pouviez nous expédier de Glogau une douzaine de pièces de 24 et quelques mortiers avec leur approvisionnement, cela pourrait arriver en douze jours à Thorn; ce qui, joint à un convoi qui vient de Stettin et aux six pièces de 24 qui viennent de Varsovie par la Vistule, fournirait un commencement de moyens qui aideraient au siège de Dantzick. — Vous n'avez pas encore répondu à cette question : De combien peut-on vous affaiblir sans compromettre la tranquillité de la Silésie? Elle est importante, même sous le point de vue militaire, puisque maître de la campagne, l'ennemi ne manquerait pas de se recruter et de former bientôt une armée contre laquelle il faudrait ensuite marcher. Ayez soin de ne laisser former aucun rassemblement de partisans entre vous et Posen, et sur aucun point de la Silésie.

*d'alors c'est ma lettre 17 j'espère
c'est la fin de l'histoire.*

A la première nouvelle que vous en auriez, faites marcher des détachements pour les réprimer. Il est convenable que vous m'envoyiez une relation de vos sièges et de toute votre campagne de Silésie. Je vous ai nommé général de division afin de vous donner votre rang. Envoyez sur vos frontières d'Autriche pour savoir ce qu'on y fait. Portez vos soins à bien armer et à bien approvisionner la place de Glogau que, dans tout événement, je veux garder, et qui est nécessaire à ma ligne. Votre correspondance peut se faire par Varsovie et par Thorn. Votre courrier peut remettre vos dépêches au général Rapp, qui est gouverneur de Thorn, et qui me fait passer des courriers tous les jours. A Varsovie, il peut les remettre à Lemarrois ou à Talleyrand, qui m'envoient également des courriers tous les jours.

Osterode, le 15 mars 1807.

Mon frère, je vous avais envoyé 4 à 500 hommes de cavalerie française à pied, pour que vous les montiez... Faites-leur donner des chevaux et des selles, et dirigez-les sur Thorn le plus rapidement possible.

Osterode, le 15 mars 1807.

Mon frère, dans les places que vous avez prises il y a des approvisionnements considérables. Tout ce qui ne peut pas être contenu à Glogau, dirigez-le sur Gustrin, surtout le froment. Bien entendu que vous ferez diriger sur Thorn et Posen tout ce que vos moyens de transport par terre vous permettront de diriger. Faites faire 15 à 20,000 rations de biscuit par jour, et au fur et mesure dirigez-le sur Thorn. Envoyez-nous aussi des bœufs.

Osterode, le 19 mars 1807.

Mon frère, je ne reçois point de nouvelles de vous. J'ai perdu beaucoup de chevaux, soit par le canon, soit par la fatigue. Si je vous envoyais 600 cuirassiers, 1,000 dragons et 500 chasseurs et hussards, pourriez-vous les monter et leur procurer des selles et des brides? Je vous ai envoyé 400 hommes de cavalerie du dépôt de Potsdam; ils doivent être à Glogau; je n'en entends plus parler. Faites-moi connaître quand ils auront des chevaux et quand ils viendront me joindre.

Osterode, le 20 mars 1807.

Mon frère, je fais évacuer sur Breslau beaucoup de malades qui, entassés à Varsovie, nous menacent d'y donner la fièvre d'hôpitaux. Il est nécessaire qu'il y ait à Breslau et Glogau de beaux établissements. Faites-en faire surtout à Glogau. Je vous recommande de me rendre compte au fur et à mesure du nombre de soldats qui arriveront, de les faire bien traiter, et lorsqu'ils sortiront, de ne les faire partir que par 4 ou 500 hommes, après avoir eu soin de les faire bien habiller.

Osterode, le 22 mars 1807.

Mon frère, je vois que vous avez 6 ou 7 millions en caisse. Faites-les diriger sur Thorn. Si vous pouvez vous passer de deux régiments wurtembourgeois formant de 1,200 à 1,400 hommes, faites escorter cet argent par ces régiments qui me seront utiles à Thorn. Faites-moi con-

naitre où en est la confection des souliers, et surtout la remonte des 400 hommes de cavalerie à pied que j'avais envoyés à Glogau. Prenez des mesures pour leur faire fournir sans délai des chevaux et des armes, et faites-les partir bien équipés par Thorn. J'ai ici un millier d'hommes qui ont perdu leurs chevaux par les fatigues et le canon : ce sont des cuirassiers et des chasseurs. Je vais les diriger sur Glogau ; il faut prendre des mesures pour leur faire donner des chevaux et des selles. J'ai à Glogau le 10^e bataillon de train ; faites-lui donner des chevaux, des harnais, et apprenez-moi qu'ils sont partis. J'en ai besoin pour le siège de Dantzick.

Osterode, le 23 mars 1807.

Mon frère, on a envoyé de Breslau à Prague seize pièces de fer. Avec la grande quantité de pièces que nous avons en Silésie, il valait mieux envoyer de bonnes pièces que de mauvaises. Dirigez sur Prague, pour la défense de la ville et de la tête de pont, six obusiers prussiens. Dirigez-y aussi une trentaine de milliers de poudre et des boulets de 6 et de 12. — Je vous prie de m'envoyer l'état de situation des 400 hommes de cavalerie que je vous ai envoyés pour les faire remonter. Combien y en a-t-il de partis ? combien en reste-t-il à partir ? et quand partiront-ils ?

Osterode, le 24 mars 1807.

Mon frère, les six pièces que vous avez expédiées à Varsovie, et que j'ai fait venir devant Dantzick, n'ont que deux cents coups à tirer par pièce. Il est nécessaire que

vous fassiez partir quatre mille coups avec quatre affûts de rechange, afin que ces pièces fassent tout leur service. Expédiez de la poudre un tiers de plus qu'il n'en faut. Je suppose que les dix-huit pièces que vous avez expédiées ont leur armement, leurs rechanges, et un tiers de poudre de plus qu'il n'est nécessaire, sans quoi nous n'aurons rien.

Osterode, le 24 mars 1807.

Mon frère, je vous envoie un décret que l'état-major vous fera passer, mais que vous recevrez plus vite. Concentrez-vous avec l'administrateur des finances et avec le général Fauconnet, et prenez toutes les mesures pour que, du moment que ces corps seront arrivés en Silésie, ils trouvent des chevaux, des selles, des brides, et que les dragons aient 800 fusils que vous tirerez de Glogau. Cela vous donnera bientôt, avec l'activité que vous y mettez, 1,500 hommes d'excellente cavalerie à votre disposition. En conséquence, des 1,600 hommes de cavalerie que vous avez en ce moment, dirigez-en 800 sur Thorn, partie Bavaurois, partie Wurtembergeois, afin de combler le déficit que j'éprouve par l'envoi que je vous fais. Avec l'activité et le zèle que vous avez, vous aurez bientôt augmenté votre force au lieu de l'avoir diminuée par l'envoi de ces 800 hommes montés, dont j'ai ici un pressant besoin.

Osterode, le 24 mars 1807.

Mon frère, je reçois votre lettre du 20 mars. Je vous ai écrit plusieurs lettres par Varsovie. Je vous mandais

d'envoyer les 7 millions que vous avez en Silésie, à Thorn, en les faisant escorter par deux régiments wurtembergeois formant 1,200 à 1,400 hommes. Je vais vous envoyer 1,500 hommes de cavalerie française à pied. Vous les remonterez et les garderez, et alors je vous demanderai 800 hommes de cavalerie étrangère pour remplir ce déficit. — Il sera possible que l'on reprenne un jour le siège de Neiss. Faites-moi connaître quels seront alors vos moyens d'artillerie. — Je donne l'ordre qu'à Thorn on vous renvoie toutes les voitures. J'apprends avec plaisir que douze pièces de douze et six mortiers approvisionnés de six cents coups, arrivent à Thorn le 3 avril. Si vous avez eu des transports disponibles, j'imagine que vous y avez mis de la poudre. Si vous pouvez de même diriger douze pièces de vingt-quatre avec un approvisionnement à huit cents coups chaque, ce serait un grand bien. Cela me mettrait à même de prendre beaucoup plus promptement Dantzick, qui est aujourd'hui le but de tous nos efforts. Répondez-moi de suite sur ce que j'ai à espérer à cet égard. Tout ce que vous pourrez expédier d'artillerie sur Thorn, faites-le, car Dieu sait quand cela arrivera par eau. Les 400 hommes de cavalerie qui sont depuis longtemps en Silésie, doivent être remontés; envoyez-les à Thorn. Le 10^e du train doit avoir maintenant ses chevaux et son équipement; servez-vous en pour nous envoyer des munitions. Dirigez sur Thorn tous les souliers que vous pouvez avoir. Les 6 ou 7 millions une fois partis pour Thorn, dirigez sur Varsovie les premiers 1,500,000 francs qui vous rentreront. — Vous avez envoyé seize pièces en fer à Varsovie. C'est un tort qu'on t en vos officiers d'artillerie; il fallait envoyer des pièces

en bronze. Les affûts sont mauvais. Dirigez sur Varsovie vingt milliers de poudre et des affûts qui puissent servir pour monter ces pièces. Envoyez-y aussi quatre gros obusiers avec leurs approvisionnements. Si, sans nuire aux envois de Thorn, vous pouvez diriger six pièces de vingt-quatre ou de dix-huit, et quatre gros mortiers sur Varsovie, faites-le, mais avant tout faites partir votre artillerie pour Thorn. — Envoyez-moi l'état de tous les envois de biscuit, farine, munitions de guerre et de bouche, effets d'habillement et d'équipement, etc., que vous avez dirigés sur Thorn depuis le 1^{er} février.

Osterode, le 25 mars 1807.

Mon frère, j'ai ordonné qu'on évacuât trois ou quatre mille malades de Varsovie sur Breslau. Je pense que vous prendrez les mesures nécessaires pour qu'ils y soient bien traités. Faites-moi connaître combien il en est arrivé. Il est convenable d'avoir des capotes et des armes et de nommer des officiers pour commander ce dépôt. A mesure que les hommes sortiront des hôpitaux, faites-les placer dans des dépôts de convalescence où ils resteront pour partir en détachements, afin de ne pas les renvoyer isolément à l'armée.

Osterode, le 27 mars 1807.

Mon frère, je reçois votre lettre du 21 mars. Je vois avec plaisir que le général Lefebvre a repoussé la garnison de Glatz. Puisqu'il vous est impossible de nous envoyer de l'eau-de-vie de vin, complétez avec de la boane

eau-de-vie de grain les cent mille pintes que je vous ai demandées.

Osterode, le 28 mars 1807.

Mon frère, je reçois votre lettre du 24 mars. Envoyez-moi l'état des régiments auxquels appartiennent les 338 hommes partis de Glogau, et le jour de leur départ. Votre correspondance est trop succincte. Vous aurez reçu le décret par lequel je vous ai envoyé 1,400 hommes à monter, parmi lesquels 250 cuirassiers. Si vous pensez qu'il vous soit absolument impossible de les monter, envoyez-leur à Posen l'ordre de continuer leur route sur Potsdam. Faites cependant l'impossible, vu que j'ai déjà 1,200 hommes à monter à Potsdam. Si l'on fait quarante selles à Breslau, on peut en faire à Glogau, à Scheweidnitz. Mettez la plus grande activité à faire confectionner les effets d'équipement et de harnachement, et faites tout ce qu'il faut pour m'envoyer promptement ces hommes montés et équipés. Je m'en rapporte à ce que vous ferez. Si vous pouvez tirer des chevaux d'Autriche, passez des marchés, car ces 1,400 hommes montés sont un élément de victoire. Tâchez de faire faire 150 selles par semaine ; car si l'on a ces hommes un jour plus tôt disponible, ce ne peut être que d'un immense avantage.

Osterode, le 30 mars 1807.

Mon frère, il y a à Glogau 200 chevaux qui étaient destinés pour la Garde. Vous pouvez les donner aux cuirassiers. Les escadrons provisoires de cuirassiers et de chasseurs formant 1,400 hommes sont partis pour Glo-

gau. Ne perdez pas une heure, une minute, pour leur procurer de bons chevaux et des harnachements. Je vous ai demandé en remplacement des chevaux wurtembergeois et bavarois, afin que je me sente le moins possible de ce déficit.

Finkenstein, le 3 avril 1807.

Mon frère, je vous instruis des bonnes nouvelles que je reçois de Constantinople. L'amiral Duckworth, avec huit vaisseaux de guerre anglais, a forcé le détroit des Dardanelles le 10 février, après avoir essayé quelques coups de canon. Il a rencontré près de Gallipoli un vaisseau de 74 et cinq frégates turques, dont les équipages étaient à la mosquée, pour la fête du Baïram, et les a brûlés. Il s'est présenté devant Constantinople : on a couru aux armes.

Douze officiers d'artillerie et du génie que j'ai envoyés de Dalmatie, sont arrivés dans la même nuit. On a mis 500 pièces de canon en batterie en cinq jours ; on en a envoyé aux Dardanelles. Le Grand-Seigneur a déclaré dans la mosquée qu'il ne séparerait pas sa cause de celle des Français. L'escadre anglaise a été forcée de repasser les Dardanelles, et dix vaisseaux turcs l'ont suivie.

Les régiments barbaresques ont reçu l'ordre de courir sur les bâtiments anglais. Les marchandises anglaises sont saisies. Les Anglais qui se trouvent en Turquie sont arrêtés. L'armée turque paraît passer le Danube et cerner Buckarest, où les Russes n'ont que peu de forces. Faites mettre ces détails dans la *Gazette de Breslau*. Vous pouvez faire dater ces nouvelles de Constantinople, du 3 mars.

Finkenstein, le 3 avril 1807.

Les hommes appartenant au 5^e corps, doivent être dirigés sur Varsovie ; je préfère qu'ils se reposent deux jours de plus. Faites-leur distribuer capotes, habits, souliers, chapeaux et armes. La considération sur le double emploi de l'habillement est sensée, mais c'est un objet sur lequel on ne doit pas s'arrêter à la guerre. Il y a plusieurs manières de les envoyer. Si vous les envoyez isolés, ils seront perdus pour l'armée. Il faut les organiser en bataillons provisoires de 400 hommes avec des officiers et sous-officiers pour les commander, en réunissant les hommes appartenant à un même corps, et quand vous aurez ainsi un bataillon des 1^{er}, 3^e, 4^e et 6^e corps, vous le dirigerez sur Thorn.

Formez en compagnie ceux du 5^e corps au complet provisoire de 100 à 120 hommes, et dirigez-les sur Varsovie, également bien équipés et armés, et sous les ordres d'officiers et sous-officiers. Désignez-leur des lieux de repos sur toute la route, afin qu'ils ne fassent pas de trop fortes marches. Ainsi donc, n'envoyez jamais moins de 400 hommes sur Thorn, moins de 100 à 120 sur Varsovie, toujours avec des officiers et sous-officiers. Si vous manquez d'officiers, donnez-leur des officiers d'état-major. J'attendrai le retour de ce courrier pour vous envoyer un plus grand nombre d'hommes de cavalerie à pied. Ainsi je vous envoie 1,100 hommes, dont 120 cuirassiers, 500 dragons et 480 de cavalerie légère. Puis-je vous en envoyer 1,000 autres, et faut-il vous envoyer des détachements de cuirassiers ou de cavalerie légère ?

Si vous pouvez passer la revue de toutes les compa-

gnies ou bataillons provisoires que vous expédiez à l'armée, si vous pouvez leur donner une chemise par homme, ce ne sera que mieux. Envoyez-moi l'itinéraire que suivront le trésor, le régiment wurtembergeois, infanterie et cavalerie, car il faut que je sache toujours où se trouvent toutes les parties de mon armée.

Finkenstein, le 3 avril 1807.

Mon frère, je ne sais pas si je vous ai instruit que la vice-reine d'Italie est accouchée d'une fille.

Finkenstein, le 5 avril 1807.

Mon frère, ayez bien soin que tout ce que vous envoyez pour Dantzick soit de bonne artillerie. Je suis fâché que le général de Pernety n'ait envoyé jusqu'à présent que ce qu'il a de plus mauvais. — Vous pouvez compter toujours sur 1,500 hommes que vous aurez à monter. Je ne vous en ai envoyé que 1,100 ; mais je me propose de vous en envoyer 400 autres. — Je vous recommande mes malades. Que rien ne parte que bien armé, bien équipé, et qu'après avoir passé votre revue. La mesure qu'a prise le général Verrières de mettre les malades hors de Glogau est ridicule. A quoi servent les places fortes, si ce n'est pour contenir les dépôts d'une armée ?

Finkenstein, le 5 avril 1807.

Mon frère, vous trouverez ci-joint un décret qui vous parviendra par le ministre de la guerre, mais que je vous envoie d'avance. Vous y verrez qu'avant un mois, vous

pourrez avoir un renfort de 9,000 hommes. Le régiment de lanciers polonais et la légion à pied polonaise, sont déjà à Augsbourg. — Vous pourrez profiter pour leur habillement des habits prussiens que vous avez trouvés à Breslau, Glogau, etc. — Vous devez avoir aussi des gibernes. L'intendant général ordonne à l'intendant de mettre des fonds à votre disposition. — Les cadres existent; vous y trouverez un grand nombre de sous-officiers. Ainsi, je ne doute pas qu'avant le 15 mai, ce ne soit pour vous un bon renfort de 8,000 hommes. Je m'en rapporte à votre activité et à votre zèle pour lever les obstacles. Écrivez à Dresde et à Beyreuth, pour savoir quand ces troupes y passeront et être informé avec exactitude du jour de leur arrivée.

Finkenstein, le 5 avril 1807.

Mon frère, je reçois votre lettre du 28 mars à 4 heures et demie. Puisque vous jugez nécessaire de garder toutes les troupes qui vous restent en Silésie, arrangez-vous pour prendre Neiss et contenir la garnison de Kosel, qui pousse des partisans jusqu'en Pologne. Je vous laisse le maître de commencer le siège de Neiss, quand vous le jugerez convenable. La saison est bonne. Si vous pouvez prendre cette place en un mois, vous ferez une bonne et belle opération. Payez les salaires pour les selles, et montez promptement la cavalerie. Envoyez-moi trente mille autres pintes d'eau-de-vie, en la faisant prendre sur la contribution.

Finkenstein, le 6 avril 1807.

Mon frère, il doit y avoir, dans les équipages de siège

que vous préparez, vingt-quatre obusiers. Si vous pouvez en faire partir douze par terre, approvisionnés à 600 coups, faites-les partir. Poudre, affûts, armement, munitions, rien ne doit manquer.

Finkenstein, le 10 avril 1807.

Mon frère, vous trouverez ci-joint des lettres que m'envoie le prince Sulkowski. Donnez-lui le commandement devant Kosel, si vous le jugez convenable. Je laisserai son régiment là, puisqu'il est nécessaire pour contenir la province. Mais faites que la garnison de Kosel ne ravage pas le pays, et ne pousse pas des partisans jusqu'en Pologne.

Finkenstein, le 11 avril 1807.

Mon frère, je reçois votre lettre du 4 avril. — Vous m'envoyez bien la note des 374 hommes de cavalerie qui ont été montés à Glogau, mais vous ne me dites pas de quels régiments ils sont. J'approuve fort que vous ayez retenu 1,200 fusils pour armer soit les dragons, soit les hommes d'infanterie qui sortent de vos dépôts, car ils ne peuvent se servir de fusils prussiens. 1,200 même ne vous seront pas suffisants à Glogau, gardez-en 2,000. Les fusils saxons sont bons, mais nous n'en avons pas. Nous avons épuisé tout ce qu'il y avait. Il paraît que vous n'êtes pas bien informé : il y avait à Glogau une centaine de chevaux qui avaient été destinés à ma garde; vous pouvez vous en servir pour la cavalerie. Servez-vous, pour approvisionner le siège de Dantzick, de la route de Varsovie. Une fois à Varsovie, les convois arrivent très-

rapidement par la Vistule. Envoyez à Varsovie six mille coups de canon de 12, deux mille de 24, trois mille de 6 et des obus

Finkenstein, le 11 avril 1807.

Mon frère, la Silésie devait me fournir 250,000 chemises. Je commence à en sentir le besoin. Faites activer la confection à Glogau, à Breslau, et dirigez-les sur Thorn.

Finkenstein, le 13 avril 1807.

Mon frère, je reçois votre lettre du 10 avril. Je vois que le siège de Neiss est commencé. Vous trouverez ci-joint dans la *Gazette de France* des nouvelles de Londres que vous pourrez faire mettre dans les journaux de Breslau. Vous pouvez y ajouter que la plus grande mésintelligence règne à Londres entre le roi et les ministres et que toutes les affaires sont suspendues.

Finkenstein, le 13 avril 1807.

Mon frère, je reçois votre lettre du 7 avril. Je vois avec plaisir le soin que vous prenez des dépôts et des remontes. Je vous en témoigne ma satisfaction. Indépendamment des 1,400 hommes de cavalerie que vous remontez, je vous en envoie 1,500 autres à monter. Je vois avec plaisir que vous avez envoyé 30 millions de poudre sur Varsovie. Si elle arrive à temps, je la ferai filer sur Dantzick. Envoyez-moi aussi des boulets. Le premier convoi d'artillerie parti de Glogau n'est pas encore arrivé. La tranchée est ouverte devant Dantzick. La garnison est de 18,000 hommes, dont 6,000 Russes. Le général Kalreuth y commande. J'espère être maître de la place

dans le mois, si la poudre ne me manque pas. La prise de cette place diminuera les forces de l'ennemi de 20,000 hommes et accroîtra les miennes d'autant. Cette prise sera d'un résultat incalculable. Si indépendamment de la poudre que vous avez envoyée, vous pouvez en expédier une quarantaine de millions en toute hâte, vous ferez bien. Vous trouverez ci-joint copie de l'ordre du jour que vous recevrez probablement plus tard par l'état-major. Préparez et accélérez-en l'exécution. — Les deux régiments à pied de Wurtemberg que vous m'avez envoyés ont l'ordre de se rendre de Posen devant Colberg pour aider au siège de cette place. Envoyez à Colberg tous les détachements des dépôts et les hommes isolés qui appartiendraient à ces deux régiments. Je vous ai écrit sur Kosel et je vous ai chargé de donner des ordres au prince Sulkowski, que je laisse de ce côté pour contenir cette garnison. J'apprends avec plaisir la bonne contenance que vous tenez.

Finkenstein, le 15 avril 1807.

Mon frère, indépendamment des 1,400 hommes de cavalerie à pied que je vous ai envoyés, je vous envoie la note des 1,450 autres que je vous ai annoncés. Ils se rendront à Breslau dans quatre ou cinq jours. Faites donner des fusils aux dragons et des carabines aux chasseurs ; ils auront tous leur sabre. Montez-les promptement.

Finkenstein, le 18 avril 1807.

Mon frère, je reçois votre lettre du 15 avril à midi. Ce que vous me dites du prince Sulkowski confirme d'autres

renseignements qui me sont revenus à son sujet. Faites-lui restituer l'argent qu'il a pris. — Je suis très-fâché qu'à Glogau on n'ait pas obéi à votre ordre. Le général Songis m'assure qu'il va y arriver des fusils; j'en écris au général Clarke. — Je connais depuis longtemps le général Lefebvre, et je vois avec plaisir que vous êtes content de ses services. — Pourquoi, dans la position où vous vous trouvez, laissez-vous 400 hommes à Schweidnitz, si cette place est démolie. J'approuve le parti que vous avez pris de réunir vos forces. A votre place je ferais partir les 400 hommes de Schweidnitz pour Breslau. Je suppose Schweidnitz entièrement démoli; s'il y reste quelques forts, c'est autre chose. — Les 700 dragons sont venus manquant de tout, c'est tout simple; vous avez donné ordre qu'ils fussent armés et équipés, c'est ce qu'il fallait. Vous recevrez 600 cuirassiers, faites-en autant. Vous donnerez à la légion Polaco-Italienne des fusils prussiens.

Finkenstein, le 25 avril 1807.

Mon frère, j'ai reçu votre lettre du 7 avril avec la lettre adressée à M. de Talleyrand. Répondez au roi de Wurtemberg que des circonstances momentanées m'ont forcé à faire un détachement de son armée, mais que je la réunirai le plus tôt possible.

Finkenstein, le 27 avril 1807.

Mon frère, vous avez expédié l'équipage de 100 bouches à feu. Vous l'avez expédié partie par terre et l'autre partie par eau. Quand la partie que vous avez expédiée

par eau arrivera-t-elle à Custrin? Il est assez nécessaire qu'il en arrive à Stettin, d'où on tire pour le siège de Dantzick.

Finkenstein, le 3 mai 1807.

Mon frère, je vous envoie l'état des détachements de cavalerie, de chasseurs et hussards à pied que je vous ai envoyés en Silésie, pour que vous les remontiez. Vous verrez que le 7 et le 8 mai, tout cela doit être arrivé à Breslau et à Glogau. Prenez donc toutes les mesures pour que tout cela puisse revenir promptement monté à l'armée: j'en ai le plus sérieux besoin.

Finkenstein, le 6 mai 1807.

Mon frère, un régiment de 1,200 Saxons doit être arrivé le 6 à Breslau. Le 2^e régiment de dragons doit y être arrivé le 5. Mon intention est donc, sans perdre un moment, que vous dirigiez sur Thorn toute la cavalerie légère, dragons et cuirassiers, qui seront montés au moment où vous recevrez cette lettre. Vous leur ferez donner des sabres et des carabines si vous en avez. Si vous n'en avez pas, vous les ferez passer par Posen, et vous écrirez au général Saint-Laurent pour qu'on leur en donne. S'il n'y en avait pas à Posen, on leur en donnerait à Thorn. Vous ferez partir également les 1,000 hommes d'infanterie sortis de l'hôpital, en dirigeant ceux du cinquième corps sur Varsovie, et ceux des autres corps sur Thorn. Ne portez aucun retard dans l'exécution de cet ordre, et envoyez-moi en grand détail l'état de ce que vous faites partir. Vous avez assez de troupes pour con-

tenir la Silésie, surtout avec le régiment de 1,200 Saxons qui vient d'arriver. — Le 15 mai, il vous arrivera le régiment des lanciers polonais. Mon intention est que vous portiez les deux premiers escadrons de ce régiment à 500 hommes, c'est-à-dire à 250 hommes par escadron, et que vous les fassiez partir sans délai pour Varsovie. Vous garderez les cadres des 3^e et 4^e escadrons pour les recrues qui vont vous arriver. Par le retour du courrier, envoyez-moi : 1^o le détail des hommes d'infanterie que vous dirigez sur les différents corps de la grande armée, en me faisant connaître de quel régiment ils sont. Vous leur ferez fournir des gibernes et des armes prussiennes, si vous n'en avez pas d'autres, en recommandant à celui qui les commandera de faire changer ces armes à Thorn ou à Varsovie contre des armes françaises. 2^o L'état de tous les chasseurs, hussards, dragons, cuirassiers et carabiniers que vous dirigez sur l'armée, en me faisant connaître ceux qui ont des sabres, des pistolets, des carabines et ce qui leur manque.

Je vous ai déjà fait savoir qu'il est possible que dans les quinze premiers jours de mai je livre une grande bataille, et deux mille hommes de cavalerie de plus ou de moins sont pour moi d'une grande importance, surtout l'ennemi ayant beaucoup de cavalerie.

Finkenstein, le 7 mai 1807.

Mon frère, je vous envoie un rapport du général Songis sur les armes qui sont en Silésie. Vous y verrez qu'il doit y avoir à Glogau la quantité qui vous est nécessaire.

Elbing, le 9 mai 1807.

Mon frère, je reçois votre dernière lettre que vous avez oublié de dater. Je vois avec plaisir que les cuirassiers, la cavalerie légère et les dragons seront tous partis au 20 mai, et seront rendus sur la Vistule au 1^{er} juin. Cela est bien nécessaire, car les opérations vont commencer dans quelques jours. L'ennemi ayant beaucoup de cavalerie, j'ai besoin de renforcer tous mes cadres. Par la distribution de vos forces, je vois que vous n'avez pas besoin de garder les 1,000 hommes d'infanterie française que vous avez, et qui sont très nécessaires à l'armée. J'en attends le détail par corps.

Finkenstein, le 23 mai 1807.

Mon frère, je vous réexpédie votre aide de camp pour vous instruire qu'il n'y a rien de nouveau. Les ordres du jour vous auront appris les combats du 15 et du 16 et de la prise d'une belle corvette anglaise de 24 canons de 36, chargée de poudre pour le siège et montée par 120 Anglais. Hier, on allait monter à l'assaut, lorsque la place de Dantzick a demandé à capituler. On est à présent en pourparlers.

Finkenstein, le 24 mai 1807.

Mon frère, je charge Duroc de vous écrire pour accélérer les envois de subsistances sur l'armée par eau et par terre. Ce pays est épuisé et nous avons plus de bouches. — Depuis 48 heures, je n'ai pas de nouvelles de Dant-

zick, ce qui me fait penser qu'on rédige la capitulation. Je vous expédie votre courrier; je garde l'officier qui m'a apporté vos lettres du 20.

Finkenstein, le 26 mai 1805.

Mon frère, mes troupes sont entrées ce matin dans Dantzick. Il y a dans cette place des magasins assez considérables; je n'en ai pas encore l'état? — Quand m'apprendrez-vous donc la prise de Neiss? — Je vous ai demandé du blé, nous en mangeons une telle quantité, que je vous prie de redoubler d'efforts pour en accélérer les convois. Je vous ai envoyé, je crois, près de 3,000 hommes de cavalerie à pied, j'attends avec impatience que vous me les renvoyiez tout montés.

Finkenstein, le 30 mai 1807.

Mon frère, quand donc prendrez-vous la place de Neiss? 3,000 Saxons doivent être arrivés ou sont en marche pour renforcer votre armée: mettez-les tous ensemble. Les deux régiments de Wurtemberg sont partis, il y a longtemps, de Colberg et doivent être prêts d'arriver. J'attends avec impatience ma cavalerie. Je vous envoie encore 400 cavaliers à pied, qui, à l'heure qu'il est, doivent avoir dépassé Posen. Nous avons trouvé à Dantzick de grandes ressources. Cette place est un trésor pour nous et nous offre des avantages inappréciables. — On dit qu'une maladie épidémique règne à Glatz. Ce serait une bonne chose que d'avoir cette forteresse. Je vous ai déjà demandé un récit général de toutes vos campagnes de Silésie, cela peut être important. Du moment que la

place de Colberg sera prise, je renforcerai votre corps d'armée, si cela est encore nécessaire.

Tilsitt, le 2 juin 1807.

Mon frère, les Russes sont chassés au delà du Niémen. La bataille de Friedland a décidé la querelle; l'armée russe a été écrasée. — Je ne sache pas encore que vous soyez entré dans Neiss.

Finkenstein, le 4 juin 1807.

Mon frère, j'ai reçu vos lettres du 31 mai. J'ai appris avec grand plaisir que vous étiez maître de Neiss. Je désire que vous m'envoyiez un mémoire sur cette place avec un plan. Mon intention serait, non de la démolir, mais de la mettre au contraire en état et de la conserver. Restent à présent Glatz et Silberberg. Ne pourrait-on pas assiéger ces deux places à la fois? Je vous envoie le général de division X... Si vous en êtes content, vous le garderez; si vous ne l'êtes pas, vous le renverrez en France. Il a donné lieu ici à quelques mécontentements. Parlez-lui là-dessus d'une manière claire. Surtout il faut qu'il ne fasse aucune levée de contributions, ni aucune mauvaise affaire.

Tilsitt, le 24 juin 1807.

Mon frère, vous trouverez ci-joint copie de l'armistice que je viens de conclure avec l'Empereur Alexandre. J'attends dans la journée le maréchal Kaldren pour en conclure un avec la Prusse, et jusqu'à ce que je vous fasse

connaître ce que j'ai décidé avec ce maréchal, vous devez continuer toutes vos opérations. Ceci est le résultat de la belle bataille de Friedland, où l'ennemi a perdu 120 pièces de canon et plus de 60 mille hommes. — Mettez une grande activité à faire remonter toute ma cavalerie française et à me l'envoyer au fur et à mesure qu'elle sera en bon état. On peut seulement la faire marcher à petites journées.

P. S. Envoyez la lettre ci-jointe par un de vos officiers au roi de Saxe.

Tilsitt, le 7 juillet 1807.

Mon frère, je viens de conclure la paix avec la Russie et la Prusse. Vous avez été reconnu comme roi de Westphalie. Ce royaume comprend tous les états dont vous trouverez ci-joint l'énumération. J'irai passer quelques jours à Königsberg, et de là je me rendrai à Dresde. Je vous prévienrai à temps, pour que vous puissiez arriver avec moi à Dresde; et nous nous concerterons là pour l'organisation à donner à votre royaume. Il est inutile que vous ébruitiez cette nouvelle. Il faudrait vous procurer un secrétaire qui sût très bien l'allemand, et vous occuper déjà de me proposer quelques Alsaciens d'un mérite distingué, propres à vous aider dans votre administration. Mon intention d'ailleurs, en vous établissant dans votre royaume, est de vous donner une constitution régulière qui efface dans toutes les classes de vos peuples, ces vaines et ridicules distinctions. — Envoyez du côté de Glogau de la cavalerie, afin que j'aie partout de très fortes escortes.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Dresde, le 18 juillet 1807.

Mon frère, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous veniez à Dresde. J'avais pensé que vous seriez à Glogau. Venez à Dresde sans perdre de temps. Dirigez sur Berlin tout ce que vous avez de cavalerie bavaroise et wurtembergeoise. Les lanciers polonais suffiront en Silésie, et cette cavalerie est nécessaire pour renforcer l'armée du maréchal Brune.

Dresde, le 22 juillet 1807.

Mon frère, envoyez un courrier au général Hédouville pour lui donner les ordres suivants : 1° faire faire les états de la contribution ordinaire qui a été imposée sur la haute et la basse Silésie, des impositions ordinaires, et de ce qui a été fourni en denrées pour être envoyé à la grande armée, imputable sur les contributions; en conséquence de décrets spéciaux; 2° avoir soin de bien vérifier la comptabilité en matières, et de faire les diminutions convenables. Prévenir l'ordonnateur Boerio, qu'il sera porté la plus sévère attention sur cet objet, et qu'il serait grandement responsable, s'il ordonnait des fournitures qui ne seraient pas régulières; 3° faire faire l'état de toutes les contributions ordinaires, soit domaines, soit revenus de pays, qui doivent m'être payées depuis un an. Ce qui a été fourni aux Bavaois et pour les sièges, et qui n'est point déclaré par mes décrets imputable sur les contributions ne doit point entrer en compte. —

Enfin, vous ordonnerez au général Hédouville de faire suspendre sur-le-champ toutes les réquisitions d'habits, de chevaux, et en général de tout ce qui doit être payé sur la contribution.

Paris, le 19 août 1807.

Mon frère, voici le projet de constitution qu'il me paraît convenable de donner à votre royaume. J'ai nommé une régence pour administrer vos états jusqu'au 1^{er} octobre, époque où commence votre règne. Faites communiquer la constitution aux députés de vos états, qui sont ici, pour avoir leurs observations, selon la connaissance qu'ils ont des localités.

Fontainebleau, le 15 novembre 1807.

Mon frère, je pense que vous devez vous rendre à Stuttgart, comme vous y avez été invité par le roi de Wurtemberg. De là vous vous rendrez à Cassel avec toute la pompe dont les espérances de vos peuples les porteront à vous environner. Vous convoquerez les députés des villes, les ministres de toutes les religions, les députés des états actuellement existants, en faisant en sorte qu'il y en ait moitié non nobles et moitié nobles ; et devant cette assemblée ainsi composée, vous recevrez la constitution et prêterez serment de la maintenir, et immédiatement après vous recevrez le serment de ces députés de vos peuples. Les quatre membres de la régence seront chargés de vous faire la remise du pays. Ils formeront un conseil privé qui restera près de vous, tant que vous en

aurez besoin. Ne nommez d'abord que la moitié de vos conseillers d'état ; ce nombre sera suffisant pour commencer le travail. Ayez soin que la majorité soit composée de non nobles, toutefois sans que personne s'aperçoive de cette habituelle surveillance à maintenir en majorité le tiers état dans tous les emplois. J'en excepte quelques places de cour, auxquelles, par suite des mêmes principes il faut appeler les plus grands noms. Mais que dans vos ministères, dans vos conseils, s'il est possible, dans vos cours d'appel, dans vos administrations, la plus grande partie des personnes que vous emploierez ne soit pas noble. Cette conduite ira au cœur de la Germanie et affligera peut-être l'autre classe ; n'y faites point attention. Il suffit de ne porter aucune affectation dans cette conduite, et de surtout ne jamais entamer de discussions, ni faire comprendre que vous attachez tant d'importance à relever le tiers état. Le principe avoué est de choisir les talents partout où il y en a. Je vous ai tracé là les principes généraux de votre conduite.

J'ai donné l'ordre au major général de vous remettre le commandement des troupes françaises qui sont dans votre royaume. Souvenez-vous que vous êtes Français, protégez-les et veillez à ce qu'elles n'essuient aucun tort. Peu à peu, et à mesure qu'ils ne seront plus nécessaires, vous renverrez les gouverneurs et les commandants d'armes. Mon opinion est que vous ne vous pressiez pas, et que vous écoutiez avec prudence et circonspection les plaintes des villes qui ne songent qu'à se défaire des embarras qu'occasionne la guerre. Souvenez-vous que l'armée est restée six mois en Bavière, et que ce bon peuple a supporté cette charge avec patience. Avant le mois

de janvier, vous devrez avoir divisé votre royaume en départements, y avoir établi des préfets et commencé votre administration. Ce qui m'importe surtout, c'est que vous ne différiez en rien l'établissement du code Napoléon. La constitution l'établit irrévocablement au 1^{er} janvier. Si vous en retardiez la mise en vigueur, cela deviendrait une question de droit public; car si des successions venaient à s'ouvrir, vous seriez embarrassé par mille réclamations. — On ne manquera pas de faire des objections. Opposez-y une ferme volonté. Les membres de la régence qui ne sont pas de l'avis de ce qui a été fait en France pendant la Révolution, feront des représentations. Répondez-leur que cela ne les regarde pas. Mais aidez-vous de leurs lumières et de leur expérience. Vous pourrez en tirer un grand parti. Ecrivez-moi surtout très souvent; je ne tarderai pas à être de retour à Paris, je vous assisterai constamment de mon expérience et de mes conseils. N'employez aucun Français sans mon autorisation, d'abord parce que c'est mon droit, et ensuite parce que je connais les individus de mon pays.

Votre affectionné frère, NAPOLEON.

LETTRES

DE

S. A. I. LE PRINCE JÉRÔME

A

S. M. L'EMPEREUR NAPOLEON

SON FRÈRE,

Pendant la campagne de Silésie, de novembre 1806
à novembre 1807.

Cronach, le 9 octobre 1806, 10 heures du matin.

Sire, depuis 8 heures, la Garde de V. M. passe à Cronach; le lieutenant-colonel expédié par le prince de Neuchâtel à Beyreuth, ne s'est mis en route que ce matin à 8 heures et demie.

Je viens d'expédier à l'instant soixante Bavares avec un officier et quatre jours de vivres. Sitôt que j'apprendrai que la tête de la cavalerie légère a dépassé Culmbach, je me mettrai en route, puisque je serai éclairé par le détachement que j'ai expédié.

D'après les ordres de V. M., j'ai laissé connaître au général de Deroy qu'il ne devait pas toucher aux vivres qui allaient arriver, sans en avoir reçu l'ordre.

Il n'existe présentement dans le magasin que quatre mille rations, le bailli en promet douze mille de plus.

La ville a dix-sept fours pouvant cuire quatre mille rations par jour. Des huit fours ordonnés par S. A. le prince de Neuchâtel, deux sont achevés et peuvent cuire huit mille rations par vingt-quatre heures, les autres seront finis pour le 15.

J'ai l'honneur, etc.

JÉRÔME NAPOLEON.

Cronach, le 10 octobre 1806, 9 heures du matin.

Sire, ce matin un officier attaché à l'état-major du général Ney est passé par ici se rendant à Hoff.

Il rapporte que cette nuit, étant à Culmbach, il y a vu à peu près 800 Prussiens qui l'ont parfaitement traité, et lui ont dit n'avoir ni ordre de se défendre, ni ordre d'attaquer les Français.

D'après cela, Sire, je crois devoir attendre que le régiment de cavalerie ait dépassé Culmbach avant de me mettre en route.

Cronach, 10 octobre 1806, 1 heure après midi.

Sire, il est une heure après midi, et je n'entends pas parler de l'officier bavarois expédié d'ici auprès du général qui commande provisoirement cette armée.

Le commandant du détachement que j'ai fait partir hier à 10 heures du matin, m'apprend par un exprès qu'après s'être rendu dans la journée d'hier à une lieue

de Culmbach, il s'est retiré aujourd'hui à Burkunstalt, et qu'il a su par des paysans qu'il n'existait dans la ville que des invalides, et que les habitants avaient pris les armes.

L'on entend plusieurs coups de canon. Je ne présume pas cependant que ce soit de Culmbach, car les vents portent d'ici sur cette ville et il faudrait que ce fût le contraire.

Cronach, le 10 octobre 1806.

Sire, d'après les renseignements qui me sont apportés par le lieutenant-colonel Daubert, qui vient de Culmbach, la garnison est de 900 à 1,000 hommes commandés par le général d'Uttenhoffen, qui est très-décidé à se défendre. Ils parlent avec beaucoup de jactance.

Je pars à l'instant. Je serai à Culmbach à 7 heures. J'aurai l'honneur d'envoyer un aide de camp demain à V. M. ; en attendant je ferai cerner le fort, sommer le gouverneur, et ne commencerai à battre la place qu'autant que j'aurai la certitude de la réduire.

Cronach, le 11 octobre 1806, à 6 heures 1/2 du soir.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à V. M. que je suis parti de Cronach hier à 4 heures du soir, et je suis arrivé à Culmbach où j'ai passé la nuit. Le fort a tiré dans la journée d'hier plusieurs coups de canon sur les patrouilles bavaroises.

Je joins ici l'état de situation des troupes bavaroises. Il n'y a en totalité que 7,224 hommes présents sous les

armes, et 1,622 chevaux, tant de deux régiments de cavalerie que d'artillerie. Il y a deux compagnies d'artillerie légère ayant chacune six pièces, et une compagnie à pied servant quatre pièces de douze et deux obusiers de huit. Je joins aussi à cet état la copie des ordres que j'ai fait donner au général Mezzanelli.

Le fort était entièrement cerné à mon arrivée. J'ai fait sommer cette nuit, par le général Mezzanelli, le commandant prussien de se rendre; il a répondu qu'il avait ordre de son roi de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et qu'il s'y conformerait. Il aurait pu être pris en peu de jours, quoiqu'il y ait à peu près 800 hommes, parce que ce sont la plupart des recrues, et que l'eau leur manquerait bientôt.

J'ai fait reconnaître ce fort par un de nos ingénieurs. J'attends son rapport.

J'ai laissé le 13^e régiment d'infanterie de ligne pour cerner ce fort. Ce régiment, composé presque entièrement de recrues et non habillé, aura le temps de s'organiser.

Les troupes bavaroises se sont rassemblées ce matin. J'en ai passé la revue à 11 heures et me suis mis en marche avec elles selon l'ordre de V. M.

J'arrive à Cronach avec les troupes. Je serai à Lobenstein après demain. Je ne puis partir demain que tard, afin de donner le temps au bataillon d'infanterie de Preysing, qui arrive à marches forcées du Tyrol, de me rejoindre ici. J'ai laissé ce bataillon à deux lieues de Culmbach, parce qu'il a déjà fait huit lieues dans la matinée.

Une compagnie de dragons de Taxis a été obligée de passer dans le bourg de Culmbach sous le canon du fort.

Stein Wisen, le 13 octobre 1806.

Sire, je reçois, à six lieues de Lobenstein, l'ordre de ne point y diriger ma route et de me porter sur Hoff. Je suis obligé, dans ce moment, de passer par Lobenstein, quand même je me porterais sur Hoff, parce qu'il n'y a point d'autre route et que d'ailleurs je manquerais de vivres. J'attendrai cependant à Lobenstein de nouveaux ordres.

J'ai laissé le 13^e régiment de ligne pour cerner le fort de Culmbach. Ce régiment est fort de 1,100 hommes. J'aurai l'honneur d'envoyer ce soir un aide de camp à V. M. avec un état de situation exact. Je la supplie de ne pas me tenir éloigné du champ de bataille, et de me rapprocher de sa personne.

Lobenstein, 13 octobre 1806, 2 heures après midi.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à V. M. que je viens d'arriver à la tête des Bavaois. Ce matin j'en ai passé la revue homme par homme, et j'ai trouvé présents sous les armes 5,872 hommes, officiers compris, savoir 4,637 hommes d'infanterie, et 1,235 de cavalerie en très bon état, manœuvrant très bien et désirant se battre.

Quant à moi, Sire, V. M. sait mieux que personne que ce dont j'ai le plus besoin est d'acquiescer de la gloire. Combien ne serais-je pas à plaindre, si, au retour de cette campagne, je ne pouvais dire autre chose sinon, j'ai commandé les Bavaois et suis resté à l'arrière-garde.

Au quartier général de Crossen, le 6 novembre 1806.

Sire, j'ai reçu les deux lettres que V. M. a daigné m'écrire les 3 et 5 novembre.

La division de Deroy et celle du général de Seckendorff n'arriveront ici que demain et après demain.

Le général de brigade Montbrun n'y est point encore rendu ; sitôt qu'il le sera, j'exécuterai les ordres que V. M. a bien voulu me donner.

Ce matin, au point du jour, j'ai passé la revue des trois régiments de cavalerie et d'une compagnie d'artillerie légère que j'ai envoyés à Glogau sous les ordres du général Lefebvre auquel j'ai donné les instructions ci-jointes. Ces trois régiments forment un corps de 1,000 hommes et 150 d'artillerie légère. Il me reste de ces trois régiments 200 hommes à pied, leurs chevaux étant blessés ou hors d'état de servir.

J'ai envoyé, avec le général Lefebvre, l'officier d'ordonnance du génie de V. M.

Aussitôt que les deux autres divisions seront arrivées, j'aurai l'honneur d'envoyer à V. M. l'état de situation de l'armée, régiment par régiment.

Après demain 9, je serai prêt à me mettre en marche avec toute l'armée, chaque homme portant avec lui pour quatre jours de vivres.

Crossen le 9 novembre 1806, à 4 heures du matin.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à V. M. que le général Lefebvre, avec trois régiments de cavalerie, est

arrivé le 7 devant la place de Glogau, l'a investie, et, après y avoir jeté quelques obus, a fait sommer le lieutenant-général de Reinhart, gouverneur de la forteresse, de se rendre; il a répondu que son maître l'avait rendu responsable, sur sa tête, de la défense de Glogau, jusqu'à la dernière extrémité.

La garnison et les habitants veulent se rendre, et je ne doute pas qu'aussitôt l'arrivée du général de Deroy la place ne capitule. Ce général y sera rendu dans la journée de demain.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. la lettre que je viens de recevoir du général Lefebvre, ainsi que le rapport de l'officier d'ordonnance de V. M.

Soixante à quatre-vingts bateaux, chargés de sel et de différentes marchandises, ont été pris descendant l'Oder. Plusieurs de ces bateaux ont été exactement visités, et l'on a trouvé cachés des sabres, des carabines et des shakos de hussards.

Au camp devant Glogau, le 12 novembre,
3 heures après midi.

Sire, je reçois la lettre dont V. M. m'a honoré en date du 10. Je me suis rendu devant Glogau pour voir par moi-même ce qui se passait. Le général de Deroy m'ayant écrit que le gouverneur avait refusé de remettre la place, et que ma présence était nécessaire pour diriger ce qu'il y avait à faire.

J'aurai cette nuit trente-six pièces de canon en batterie, et j'espère beaucoup de l'attaque que je ferai commencer demain matin, à 3 heures et demie.

J'ai appris, par le rapport de plusieurs déserteurs, que la garnison n'est point déterminée à se défendre, et que les habitants désireraient voir les Français dans leur ville.

Le comte de Schlavendorf, seigneur prussien, qui est resté dans son château, situé près de Glogau, m'a dit que les bateaux qui ont été pris étaient destinés à approvisionner Glogau et Breslau.

J'ai donné ordre que tous ces bateaux, au nombre de quatre-vingt-dix ou cent, soient dirigés de suite sur Custrin. Je n'ai pas encore de nouvelles des mortiers et obusiers qui doivent m'arriver de cette place.

J'ai déjà sur l'Oder, et vis-à-vis Grünberg, le nombre de bacs et de bateaux nécessaires pour faire un pont volant dans moins d'une nuit. Demain, j'envoie également, au-dessus de Glogau, une quantité suffisante de bateaux pour faire un autre pont.

Le général Lefebvre partira demain avec deux régiments de cavalerie pour suivre la rive gauche de l'Oder jusqu'à Breslau, pendant que le général Montbrun suivra la même direction avec sa brigade sur la droite du fleuve. Un régiment de cavalerie de la brigade Mezzanelli ira à moitié chemia, où je donne ordre d'établir un pont volant, afin de pouvoir soutenir également l'une ou l'autre brigade.

La province, depuis Neustadelle, est très bien cultivée et abonde en vivres. Les habitants se portent de la meilleure volonté au-devant des besoins de l'armée, ils se chargent même de conduire les vivres jusqu'aux quartiers.

Un détachement de chasseurs que je présume être ce-

lui du capitaine Hulot, a levé plusieurs contributions, et ne paraît pas s'être conduit comme il le devait.

J'ai envoyé ce matin un espion à Breslau, il sera de retour après demain au soir.

Au quartier général de Ziébern, à 1 lieue de Glogau,
le 16 novembre 1806, à 8 heures du soir.

Sire, après avoir canonné la place de Glogau pendant trois jours avec la faible artillerie de campagne, et y avoir mis plusieurs fois le feu, je m'étais décidé, sur le refus du gouverneur de se rendre, de donner l'assaut à la place. J'avais déjà fait toutes les reconnaissances possibles, et je devais l'attaquer sur le point le plus faible. (D'après le rapport des déserteurs, il paraît que la place n'est défendue que par une enceinte de douze pieds de hauteur, revêtue, et par une, intérieure, qui ne l'est point). L'assaut devait avoir lieu cette nuit. Au moment de l'exécution, le général de Deroy vient de me dire qu'après avoir bien réfléchi, il ne peut entièrement compter sur ses troupes pour une action aussi vigoureuse; que, peu accoutumées à des attaques hardies, elles pourraient, dans celle-ci, manquer de cette audace et de cette énergie qui assurent le succès. V. M. sentira aisément combien il m'est pénible, après avoir compté pendant trois jours sur cette opération, de la voir manquer au dernier moment, de ne pouvoir inspirer à une armée que je commande l'ardeur et le zèle dont je brûle pour le service de V. M., et de me voir condamné à ne rien faire qui puisse reprendre à la gloire dont se couvrent nos armées.

J'ai fait jeter sur l'Oder un pont qui est déjà achevé.

Je désirerais, Sire, s'il était possible, avoir les plans des places fortes de la Silésie.

Je ne puis trop me louer de la conduite de l'officier d'ordonnance que V. M. m'a envoyé. C'est un officier plein de mérite qui souffre de n'être pas mieux secondé.

Au quartier général, à Ziébern, le 19 novembre 1806.

Sire, j'ai reçu la lettre dont V. M. m'a honoré, en date du 16. Conformément à ses ordres, j'ai vu les généraux bavaurois et les ai engagés à prendre des mesures pour faire venir le plus tôt possible des recrues, afin de renforcer les 1^{er}, 2^e et 3^e régiments de ligne.

Tous les objets de manufactures qui pourraient être utiles à l'armée sont renfermés dans Glogau et Breslau, surtout dans cette dernière ville, qui est le centre du commerce de la Silésie. Je porte tous mes soins à réunir et diriger sur Custrin tout ce que je puis trouver. Je ferai partir pour Posen cent mille rations d'avoine et vingt mille quintaux de blé ou farine.

Glogau est susceptible d'être enlevé de vive force. A la droite et à la gauche se trouve un espace fermé seulement par trois palissades de sept pieds, et un mur de douze à quatorze. Le général de Deroy convient qu'il n'est pas très difficile de l'enlever par là, mais m'observe sans cesse que ses soldats sont presque tous recrues, et pas susceptibles d'un pareil coup de main, qui, d'ailleurs, s'il ne réussissait pas, les dégoûterait. V. M. peut juger de ce que j'ai dû penser d'un pareil discours. Je crois, Sire, que les alliés auraient besoin de quelques régiments français pour leur donner l'exemple.

Au quartier général, à Ziébern, le 19 novembre 1806,
à 6 heures du soir.

Sire, je ne dois pas cacher plus longtemps à V. M. ce qui se passe dans la 1^{re} division bavauroise. Le général de Deroy ne dissimule nullement son mécontentement de se trouver en *sous-ordre*. Il fait partager son mécontentement à ses officiers, qui eux-mêmes le communiquent aux soldats. Ceux-ci disent qu'il est étonnant que, tandis que les soldats français font fortune, eux ne gagnent rien. J'ai plusieurs fois montré au général de Deroy que mes ordres n'étaient pas suivis, et que j'entendais être instruit journellement de tout ce qui se passait. Cependant je ne puis obtenir un rapport. Par exemple, avant hier, quatre-vingts hommes, croyant que je voulais donner l'assaut, désertent; le général de Deroy envoie un escadron de cavalerie à leur poursuite, et ne m'en a pas encore rendu compte.

Hier, à 4 heures de l'après-midi, un officier, avec vingt-deux soldats, sont enlevés, aux avant-postes, par vingt-quatre Prussiens sortis de la place. Il est 6 heures du soir, ce qui fait vingt-six heures, et je n'ai encore aucun rapport. Je pourrais citer à V. M. dix exemples pareils. Il n'en est pas ainsi dans la division de Wrède, parce que personne ne prétend commander en chef, ni dans la cavalerie, parce que les officiers ont un meilleur esprit.

Je reçois à l'instant une lettre du général de Deroy. Il me prévient qu'un officier a été fait prisonnier avec vingt-deux hommes, qu'un officier prussien est arrivé à son camp avec un trompette et lui a remis le lieutenant bava-

rois. Le général de Deroy peut-il se permettre, Sire, de recevoir un trompette et un officier ennemi, lorsque je suis à quatre pas? Je n'aurais pas assurément reçu cet officier bavarois, et je l'aurais renvoyé dans la place.

Au quartier général, à Ziébern, le 23 novembre 1806.

Sire, toutes les dispositions sont faites pour pouvoir me servir des mortiers et obusiers quand ils arriveront de Custrin. M. de Ponthon, officier d'ordonnance de V. M., aura l'honneur de lui remettre cette lettre. Je l'envoie avec ordre de passer à son retour par Custrin pour presser l'envoi des munitions que j'ai demandées, et en même temps pour accélérer l'arrivée des mortiers qui sont en route.

Cet officier a dirigé les opérations du siège, a fait, ainsi que moi, toutes les reconnaissances, et est à même de rendre compte à V. M. de la situation de la place.

J'apprends à l'instant que le 13^e régiment de ligne, ainsi que le 2^e bataillon du 7^e, arrivent pour renforcer la division de Wrède. Une grande quantité de recrues sont également attendues pour compléter les différents régiments de l'armée. Comme la plupart ne sont pas habillés, j'ai donné ordre aux six villes les plus considérables, du côté de Breslau, de fournir six cents habillements complets qui leur seront distribués à leur arrivée.

Ziébern, le 25 novembre 1806.

Sire, j'ai l'honneur d'annoncer à V. M. le départ des deux divisions bavaroises. Celle du général de Wrède,

qui était à Luben et à Polkwitz, est en marche depuis hier au matin. Celle du général de Deroy, n'ayant pu être relevée que cette nuit par le corps du général de Seckendorff, s'est mise en route ce matin. Ces deux divisions seront à Kalisch les 28 et 29. Je pars à l'instant avec trois régiments de cavalerie, et j'arriverai avec la 1^{re} division et la 1^{re} brigade de cavalerie.

J'ai l'honneur d'adresser à V. M. des papiers saisis sur trois espions arrêtés devant Glogau, ainsi que la traduction de plusieurs lignes dictées par le roi de Prusse, en personne, à Grandentz, à l'un d'eux. Ces espions vont être jugés selon les lois militaires.

A Kalisch, le 2 décembre 1806.

Sire, V. M. ayant bien voulu approuver le choix de M. Alex. Lecamus pour mon secrétaire des commandements, j'ose la supplier de m'accorder la faveur de le nommer membre de la Légion-d'Honneur, ainsi que d'ordonner l'expédition de son brevet. Je prends la liberté de demander cette grâce à V. M., ayant, depuis quatre années, éprouvé journellement le dévouement, les talents et la bravoure de M. Lecamus, espérant que, dans tous les cas, elle ne me saura pas mauvais gré de chercher à récompenser un homme dont l'attachement m'est bien connu, et auquel je porte une amitié sincère.

A Kalisch, le 3 décembre 1806.

Sire, j'ai sous les yeux l'ordre du jour que V. M. a donné hier à son armée. Il est impossible d'en achever la

lecture sans verser des larmes d'attendrissement. Quelle est grande et sublime, Sire, cette récompense accordée à chacun des soldats de V. M. ! Peut-il, après cela, s'en trouver un seul, dans toute cette immense et formidable armée, qui n'achète, au prix de tout son sang, le bonheur de mériter un regard de son auguste et bien-aimé souverain ?

Quant à moi, Sire, je sens plus que personne, le besoin d'acquérir de la gloire, parce que j'en ai acquis moins que personne.

Kalisch, le 4 décembre 1806, à 8 heures du soir.

Sire, je reçois à l'instant la lettre dont V. M. m'a honoré, en date du 3 de ce mois. Demain, à 6 heures du matin, je serai en route avec la division de Wrède, et le 8 devant Breslau, ayant avec moi la brigade de cavalerie du général Lefebvre.

Sire, il me serait impossible d'exprimer à V. M. tous les sentiments de reconnaissance et de respect dont mon cœur est pénétré pour elle. Je regrette que les circonstances ne m'aient pas encore été assez favorables pour me rendre, par quelque action d'éclat, digne de ses bontés.

Au quartier général, à Lissa, le 15 décembre 1806.

Sire, d'après une lettre dont V. M. m'a honoré, en date du 21 septembre, dans laquelle elle m'annonçait que je toucherais mon apanage de prince français à compter du 1^{er} octobre, j'avais donné des ordres et ma

procuration à mon intendant, pour qu'il eût à régler le service de ma maison là-dessus. Il s'est présenté au trésor, mais le ministre lui a dit qu'il n'avait pas encore reçu le décret. J'ose prier V. M. de daigner donner ses ordres, si telle est sa volonté.

Au quartier général, à Lissa, le 15 décembre 1806,
à 8 heures du soir.

Sire, après avoir fait un feu progressif pendant plusieurs jours, j'ai réuni tous mes moyens, que j'ai employés ce matin depuis 6 heures jusqu'à midi. Les parallèles sont sur les palissades de la ville, à petite portée de pistolet. J'ai envoyé faire une seconde sommation au gouverneur par le général Lefebvre. Il a répondu que pour lui, entré en vainqueur dans Breslau avec le grand Frédéric, la mort était préférable à la honte de rendre la place; que les habitants seraient d'ailleurs les premiers à le blâmer, s'il le faisait avant d'avoir employé tous ses moyens. Dans le fait, Sire, d'après tous les rapports, les habitants ont la tête montée au dernier point par la proclamation de l'aide de camp du roi de Prusse.

Dans deux fois vingt-quatre heures, huit pièces de 24 seront placées pour faire brèche, et j'espère pouvoir annoncer, dans cinq jours, à V. M., que Breslau est en son pouvoir.

Je ne puis assez me louer, Sire, de l'activité et du zèle des généraux Vandamme, de Pernety et Lefebvre, ainsi que du colonel Blein et du capitaine de Ponthou. Si V. M. voulait me l'accorder comme aide de camp, j'en serais extrêmement reconnaissant.

Au quartier général, à Lissa, le 17 décembre 1806.

Sire, je reçois la lettre dont V. M. m'a honoré, en date du 15, dans laquelle Elle veut bien me laisser connaître qu'Elle sera probablement le 18 à Varsovie.

Le général de Deroy arrive demain avec sa division : ainsi tout mon corps d'armée sera rassemblé autour de la place.

Le 13, la garnison de Schweidnitz a été renforcée de 3,000 recrues, ce qui la porte à 6,000 hommes; il y a 400 cavaliers montés très-entrepreneurs.

La garnison de Breslau est de 5 à 6,000 hommes, et il y a 300 cavaliers montés. Il y a dans la place trois généraux. Je n'ai encore rien appris sur Kosel, Neiss, Glatz et Brieg. Généralement, dans la haute Silésie, les habitants sont portés pour le roi de Prusse.

Plusieurs rapports s'accordent à dire qu'il se forme, dans la haute Silésie, derrière les montagnes, un corps de 18,000 hommes sous les ordres du prince d'Anhalt-Pless, nommé gouverneur général de la Silésie. Ce corps doit être formé d'un contingent fourni par chaque place forte. Ce qui pourrait faire ajouter quelque foi à ce rapport, c'est que les déserteurs et les prisonniers s'accordent à dire que 2,000 hommes doivent sortir de Breslau le lendemain de l'arrivée des Wurtembergeois.

Hier, à 3 heures de l'après-midi, l'ennemi a fait une sortie de 400 hommes sur trois colonnes, mais l'infanterie légère de Wurtemberg, qui était postée dans le faubourg, a coupé la première colonne, tué le commandant prussien, six hommes, et fait seize prisonniers. J'ai perdu trois hommes, et cinq, emportés par leur courage, ont

été entraînés dans la retraite précipitée de l'ennemi et conduits dans la place.

Je ne puis que faire le plus grand éloge des troupes wurtembergeoises et de celles de la deuxième division bavaroise, mais particulièrement de l'infanterie légère de Wurtemberg. Si S. M. voulait accorder quelques croix de la Légion d'Honneur pour ces deux divisions, je puis l'assurer que cela serait d'un grand effet, et que beaucoup la méritent.

Dans la sortie que les Prussiens ont faite hier, les paysans du faubourg, les croyant en grande force, s'armèrent de fourches et se joignirent à eux pour nous attaquer : plusieurs ont été arrêtés, et deux seront fusillés pour l'exemple.

Le gouverneur m'a envoyé demander le corps de l'officier tué, ce que je lui ai accordé.

J'espère que V. M. approuvera que j'aie réuni mon corps d'armée, pouvant à chaque instant voir arriver l'ennemi en assez grande force.

Les troisièmes parallèles sont au pied des glacis, à portée de pistolet de l'artillerie ennemie. Deux pièces de 24 sont arrivées, six autres seront ici dans trois jours, et si le gouverneur ne se rend pas, je ferai battre en brèche. D'après le rapport du colonel du génie et les reconnaissances que j'ai faites moi-même, la place est faible dans plusieurs endroits; les habitants encouragent la garnison.

Je ne puis qu'être satisfait du zèle et de l'activité des généraux Vandamme, de Pernety et Lefebvre. Le premier est un peu trop bouillant, et surtout aime trop à se faire donner de l'argent, ce que je ne puis tolérer; l'intention

de V. M. étant que le pays paie ses contributions, mais non pas que les particuliers soient ruinés. En conséquence, j'ai déclaré et ordonné que tout l'argent qui avait été demandé par voies illégales fût restitué, et les aides de camp des généraux Vandamme, etc., ont rendu les trois cents louis qu'ils s'étaient fait donner : tout va bien, malgré cela, et tout le monde est content.

Je crains bien, Sire, que V. M. ne joigne les Russes pendant que je suis en Silésie, et que je ne sois encore privé de l'honneur de combattre sous ses yeux.

Pultusk, le 31 décembre 1806.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à V. M. que le prince d'Anhalt-Pless, ayant assemblé à Strehlen un corps de troupes assez considérable pour secourir Breslau, le général Montbrun, avec les trois régiments de cavalerie de Wurtemberg, et le général major Minucci avec la division de Wrède, reçurent l'ordre de marcher à sa rencontre. Le 23, ils attaquèrent l'ennemi qui occupait une position avantageuse à Strehlen, avec dix pièces de canon. Après un engagement très-vif, l'ennemi fut culbuté. Nous avons fait 500 prisonniers et enlevé cinq pièces de canon. Le général Minucci est à sa poursuite.

Varsovie, 2 janvier 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à V. M. que l'affaire de Strehlen a été plus considérable que je ne l'avais d'abord soumis à V. M. 800 prisonniers, 6 pièces.

300 chevaux et une grande quantité de bagages sont tombés en notre pouvoir.

Les généraux Montbrun et Minucci qui commandaient à cette affaire, font le plus grand éloge, l'un de la cavalerie de Wurtemberg, l'autre de l'infanterie de la division de Wrède, qui a constamment suivi la cavalerie et chargé à la baïonnette sans tirer un seul coup de fusil.

Le 21 décembre, au matin, le major Harscher, à la tête de 130 chevaux légers de Linanges, a chargé près de Schweidnitz cinq escadrons prussiens forts de plus de 300 hommes, qui venaient de sortir de cette ville sous le commandement de son gouverneur pour l'attaquer. Cette charge a été si brillante qu'il leur a fait prisonniers 36 cavaliers, pris 32 chevaux, enlevé un convoi de bestiaux destiné à l'approvisionnement de cette forteresse.

En route pour Breslau, le 6 janvier, à 1 heure après midi.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à V. M. que le gouverneur de Breslau a accepté la capitulation que je lui ai fait offrir basée sur celle de Magdebourg. Sitôt que j'aurai signé la capitulation et que les troupes auront défilé devant moi, ce qui aura lieu après demain, j'aurai l'honneur d'envoyer à V. M. l'état de situation des prisonniers et de tout ce qui se trouve dans la place.

Breslau, le 9 janvier 1807, à 11 heures du matin.

Sire, j'ai l'honneur d'envoyer à V. M. la capitulation de Breslau, qui a été signée avant-hier à mon arrivée.

Cinq mille cinq cents hommes ont défilé, je les ai fait diriger sur Mayence par Glogau.

J'ai l'honneur d'adresser également à V. M. l'état de tout ce qui se trouve dans la place. Il n'existe point une seule capote, ni une paire de souliers en magasin. J'ai donné ordre que l'on confectionnât de suite 100,000 paires de souliers et 50,000 capotes, ainsi que le rétablissement de tous les fours, afin que l'on commençât à faire du biscuit à force. Dans très-peu de jours je pourrai envoyer à Varsovie 100,000 rations et 20,000 paires de souliers.

Il existe dans la caisse 800,000 francs.

Il n'y a pas eu la moindre dilapidation.

M. le général Vandamme avait, avant mon entrée, demandé 500,000 francs aux magistrats. Cette somme allait lui être portée, lorsque l'on a su que j'étais loin d'autoriser de pareilles contributions. M. le général Vandamme vient de me dire qu'il était d'usage, après un siège, de demander une somme aux habitants, et qu'il comptait la partager avec l'artillerie, le génie, et les officiers qui avaient le plus fatigué pendant le siège. Comme de pareils usages me sont inconnus, j'ai laissé la somme entre les mains des magistrats, et je ne déciderai rien que Votre Majesté ne m'ait donné ses ordres.

Le général de Deroy est devant Brieg avec sa division, et celle de Wurtemberg est en marche pour Schweidnitz. Le général Vandamme s'y rendra demain. Je donne ordre à ce général de s'y présenter et de sommer le gouverneur. Je crois cependant, Sire, qu'il sera bien pénible d'en faire le siège.

Les combats du 29 et du 30, ayant détruit en grande partie les 10,000 hommes qui composaient l'armée du

prince de Pless, et qui provenaient du contingent de toutes les places de la Silésie, il serait possible qu'elles se rendissent sans faire grande résistance.

Votre Majesté ayant bien voulu permettre que M. Lecamus, mon secrétaire des commandements, lui portât la capitulation, il aura l'honneur de remettre cette dépêche à Votre Majesté. Elle a bien voulu me laisser espérer en même temps qu'elle lui accorderait la décoration de la Légion d'Honneur et son brevet de mon secrétaire des commandements.

Je la supplie de m'accorder le grade de chef d'escadron pour MM. Ducoudras et d'Esterno, et la croix de la Légion d'Honneur pour MM. Salha et Meyronnet, capitaines de frégate, mes aides de camp. Le dernier a eu la jambe cassée au siège de Glogau et a contribué à maintenir l'ordre dans la place de Breslau, dont je l'ai nommé momentanément le commandant.

Au quartier général à Breslau, le 12 janvier 1807,
à dix heures du matin.

Sire, je reçois à l'instant la lettre dont V. M. m'a honoré, en date du 8 de ce mois. Mon premier soin, à mon arrivée à Breslau, a été de faire réparer les fours, pour faire du biscuit à force. On en fabrique 15,000 rations par jour. Les fours militaires ayant été entièrement détruits par les bombes, l'on ne peut se servir dans le moment que des fours de la ville. Demain matin l'on commence à diriger vers Varsovie, par convois de 300 voitures, la quantité de 20,000 quintaux de farine et 300,000 rations d'eau-de-vie.

Votre Majesté peut être bien persuadée que je ne néglige aucun moyen de rétablir le plus grand ordre. Dans la ville de Breslau, il n'y a pas eu la moindre dilapidation. On découvre chaque jour quelques petits magasins. Cette province est d'une très grande ressource, et avec une administration sévère, elle pourra fournir beaucoup à la grande armée. Dans mon absence il a été vendu plusieurs magasins. Il m'est bien pénible, Sire, d'ajouter que ce sont les généraux Vandamme et Montbrun qui ont donné ce pernicieux exemple. L'un a fait vendre à Schmitfeldt, un magasin de vivres et de fourrages, l'autre à Auras, un magasin de sel. Votre Majesté peut aisément concevoir combien cet exemple est dangereux pour les officiers étrangers.

J'attends les troupes bavaroises qui sont à Berlin, et celles de Wurtemberg, qui sont à Glogau, pour faire cerner à leur arrivée par le général Lefebvre, la place de Kosel ou celle de Neiss.

Au quartier général à Breslau, le 12 à 4 heures du soir.

Sire, après avoir reçu un envoyé du prince d'Anhalt-Pless, gouverneur de la Silésie, je puis assurer à V. M. que le prince de Pless consentirait à me livrer Brieg si je voulais lui accorder un armistice de 3 ou 4 semaines, en lui garantissant que quelles que soient les opérations de la grande armée, il ne serait pas inquiété dans la Silésie, bien entendu néanmoins, que ses troupes ne pourraient pas passer la ligne que V. M. avait tracée dans le 1^{er} armistice accordé au roi de Prusse.

J'attends les ordres de V. M. pour savoir ce que j'ai à

faire. Cela n'empêche en rien que mes opérations ne soient poussées avec la plus grande activité.

Au quartier général de Breslau, le 15 janvier 1807.

Sire, j'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté l'extrait d'une lettre du 28 décembre qui me paraît mériter quelque intérêt.

Le roi de Wurtemberg a envoyé 400 cavaliers de recrues pour compléter ses trois régiments ; mais il n'a pas envoyé un seul officier.

J'ai l'honneur de prévenir Votre Majesté que les recrues qui arrivent de Bavière ne sont point habillées. Je prie Votre Majesté de me donner ses ordres à cet égard.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté la copie de ma lettre au prince de Pless.

Au quartier général de Breslau, le 16 janvier 1807.

Sire, comme j'ai eu l'honneur de l'annoncer à Votre Majesté, malgré la négociation entamée avec le prince de Pless, les opérations n'en étaient pas moins poussées avec une très-grande activité. Hier, 15, la place de Brieg fut attaquée pendant 12 heures, par deux mortiers, quatre grands obusiers et huit pièces de canon. À 3 heures de l'après-midi, M. le général Lefebvre somma le gouverneur de cette place et lui offrit de lui accorder la même capitulation qu'au gouverneur de Breslau. Après 24 heures de pourparlers, le commandant a accepté mes propositions. 21 officiers, dont 3 généraux, et 4,400 hommes de troupes défilèrent demain devant moi à une heure

après-midi. Je n'ai point changé les premières dispositions que j'avais prises relativement au prince de Pless et je recevrai ce général après demain à midi.

Votre Majesté peut être bien persuadée que je ne conclurai aucun armistice sans avoir préalablement reçu ses ordres. Je veux seulement connaître ce que je pourrais obtenir du prince de Pless et jusqu'à quel point il voudrait s'engager.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté la copie d'une lettre que je lui ai écrite en réponse à une des siennes.

Le général de Deroy se mettra en route après demain avec sa division pour bloquer Kosel.

L'ordre s'établit dans la province. J'aurai l'honneur de rendre compte après demain à Votre Majesté de tout ce que j'ai fait en exécution des ordres contenus dans la lettre du 12 janvier qui vient de m'être remise par mon secrétaire des commandements.

Dans la journée de demain un million sera expédié pour Varsovie.

Au quartier général de Breslau, le 19 janvier 1807.

Sire, par la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'écrire le 12, elle me prescrit l'envoi immédiat d'un million à Varsovie pris sur la rentrée des contributions. Il m'était impossible d'exécuter les ordres de Votre Majesté, parce que cette rentrée est encore très-peu considérable. Mais avant hier, 17, il est parti un convoi de trois voitures contenant 600,000 francs escortés par un officier et 25 hommes, qui arriveront le 30 à Varsovie. J'ai fait prendre à cet effet l'argent comptant trouvé dans

les caisses, et les premiers 400,000 francs partiront sur-le-champ et en poste de manière à arriver à peu près en même temps.

Il y a encore en caisse 200 et quelques mille livres, mais en papier. J'ai donné ordre à l'intendant de tâcher de les réaliser.

Votre Majesté peut être persuadée qu'il n'y aura pas le moindre désordre. Je me fais rendre compte de tout.

J'ai envoyé à Pétrikau un officier intelligent et 50 hommes avec l'ordre d'y rester pour que les convois n'éprouvent aucun retard. J'ai écrit aussi à la régence de cette ville. Par ce moyen, je serai informé du moment de l'arrivée et du départ des convois.

L'officier d'ordonnance de Votre Majesté est porteur de l'inventaire des magasins de Breslau et de Brieg.

Le général de Deroy est parti pour Kosel. Cette place est plus forte que Votre Majesté ne le croit. Elle peut s'inonder à un quart de lieue. La garnison est de 5,000 hommes.

Quartier général de Breslau, le 19 janvier 1807.

Sire, le prince d'Anhalt-Pless, piqué de la reddition de Brieg, m'a écrit qu'il ne pouvait venir au rendez-vous qu'il m'avait lui-même demandé, parce qu'il lui était impossible de me livrer Neiss, ni Schweidnitz, ni Kosel; et qu'il voyait bien que mon intention n'était pas de lui accorder l'armistice sans cela.

J'ai destiné le général Lefebvre avec les deux régiments d'infanterie et le bataillon d'infanterie légère qui vont arriver de Berlin, ainsi qu'un régiment de cavalerie de sa

brigade , à observer Neiss et à être à portée de secourir Kosel.

L'effectif de l'infanterie de mon corps d'armée est aujourd'hui de 21,306 hommes ; mais il n'est, de présents sous les armes, que de 19,532. Je ne compte pas ce qui va arriver de Berlin.

Les sept régiments de cavalerie ne font que 1837 chevaux. Je commence à avoir des malades.

Faute de manutentionnaires on ne peut faire de biscuit, quoique tout soit prêt.

L'eau-de-vie expédiée pour Varsovie est de l'eau-de-vie de vin.

Au quartier général, à Breslau, le 19 janvier 1807.

Sire, d'après la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 15, j'ai fait assembler les marchands de la ville. Il en est résulté la note ci-jointe, n° 1.

D'après les ordres de V. M., j'aurai l'honneur de lui envoyer incessamment le nom des dix officiers, sous-officiers ou soldats de Wurtemberg qui se sont le plus distingués dans la campagne, ainsi que celui des officiers, sous-officiers, cavaliers ou soldats bavarois qui se sont également le plus distingués. Cela fera un grand effet parmi ces troupes.

Je suis supérieur en infanterie et en cavalerie au prince de Pless; je n'ai rien à redouter de lui. Mais si V. M. voulait envoyer un corps de 5,000 grenadiers, qui seraient très-bien à Breslau et s'y reposeraient, je ferais alors partir la division de Wrède pour bloquer Neiss, ce qui mettrait l'ennemi hors d'état de bouger.

La note n° 2, ci-jointe, contient le rapport de ce qui s'est passé à Brieg.

L'officier d'ordonnance de V. M. aura l'honneur de lui remettre la capitulation de cette place.

Les négociants de Breslau supplient V. M. de leur accorder que les marchandises d'origine anglaise, mais achetées et payées par eux, par conséquent devenues propriétés prussiennes, ne soient pas comprises dans la confiscation prononcée. M. l'intendant de Breslau m'a dit n'avoir pas d'ordre à cet égard. J'attends ceux de V. M.

Au quartier général, à Breslau, le 21 janvier 1807.

Sire, je reçois la lettre que V. M. me fait l'honneur de m'écrire, en date du 18.

Jamais mon intention n'a été de prendre sur moi de consentir à un armistice qu'il n'appartient qu'à V. M. d'accorder. D'après le rapport d'un envoyé du prince de Pless, j'ai cru voir qu'il pouvait être disposé à traiter pour toutes les places de la Silésie, et qu'il ne demandait qu'un prétexte pour entamer une négociation. Il me demanda à se rendre auprès de moi le 18, et je lui accordai pour ce jour-là une suspension d'armes, seulement sur la route qu'il devait parcourir. Le blocus et le siège des places n'en étaient pas moins poussés avec activité, comme V. M. a pu le voir par la reddition de Brieg, par la marche du général de Deroy sur Kosel, et par l'envoi de la brigade Lefebvre avec deux bataillons d'infanterie légère entre Brieg et Neiss. J'ai eu tort, Sire, d'écrire au prince de Pless à la troisième personne ; mais, obligé de répondre

aux lettres qu'il m'écrivait, ignorant le protocole que je devais suivre, j'ai cru bien faire.

Je mets ma gloire et mon bonheur, Sire, à mériter par ma conduite le suffrage de V. M., et mon plus grand chagrin est de m'être attiré une marque de son mécontentement. Dans tous les cas, Sire, si mon esprit et mon inexpérience me fait faire quelque faute, je ne commettrai jamais celle d'agir dans une occasion tant soit peu importante sans connaître les ordres de V. M., et je la supplie de croire que je ne m'abuse ni sur mes talents, ni sur mes connaissances. Je sens que je n'en puis acquérir que par la peine que V. M. veut bien prendre de me former.

M. le général Vandamme a coupé les canaux qui fournissaient l'eau aux habitants de Schweidnitz; ils en souffrent beaucoup. La garnison a fait une sortie et a été repoussée avec perte de dix hommes.

J'expédie des mortiers et quelques pièces de 24 pour presser plus vigoureusement le siège de cette place. Je m'y rendrai moi-même sous peu de jours.

Je n'ai point encore de nouvelles de Kosel.

Au quartier général à Breslau, le 22 janvier 1807.

Sire, le général Bertrand vient de me remettre la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 19.

Il m'appartient seulement de sentir profondément ce qu'elle contient, dans l'espoir que V. M. est déjà convaincue qu'aucun autre motif que le désir de bien faire n'a dirigé ma conduite. Je n'ai pas eu une minute l'idée de faire un armistice, ni d'avoir une entrevue avec un général ennemi, sans avoir reçu les ordres de V. M., et

en retardant, je me suis ménagé le temps de connaître ses volontés. En cela j'ai réussi, puisque je n'ai point vu le prince de Pless, et que je n'ai pas conclu d'armistice. Il n'y a pas d'ailleurs un seul officier de ma maison et dans toute l'armée qui se soit douté qu'il fût possible qu'il y en eût un.

V. M. me fait un reproche que je suis loin de mériter. J'aime la guerre avec passion. Avide de gloire, je ne redoute aucun danger pour tâcher d'en acquérir, et j'ose dire à V. M. que si elle compte dans son armée autant de braves que de soldats, il n'y en a pas un qui le soit plus que moi.

Le général Songis demande une certaine quantité de pièces d'artillerie. L'envoi immédiat de ces pièces retarderait beaucoup le transport des vivres. Je désire savoir si V. M. ordonne qu'on les expédie sur-le-champ. En attendant je fais continuer l'envoi des vivres.

Le 15 est parti un convoi de 3,402 quintaux de farine.

Le 17 un de. 2,078 —

Le 17 un de. 835 —

Le 18 un de. 4,559 —

Le 20 un de. 1,771 —

Le 21 un de. 1,722 —

Total. 11,367

D'après cela, V. M. peut voir que je n'ai rien négligé pour exécuter ses ordres.

En outre de ces six convois, il est parti de l'eau-de-vie et 600,000 francs d'argent.

Je donne ordre de faire partir de Brieg 2,000 quintaux de farine. J'observerai à V. M. qu'il faudra que ce convoi passe, ainsi que tous les autres, par Pétrikau.

J'ai l'honneur d'informer V. M. que les Polonais, considérant cette province comme ennemie, font des incursions du côté de la haute Silésie, enlèvent les chevaux et ravagent tout.

Ayant donné ordre à l'intendant et au commissaire ordonnateur de me présenter tous les cinq jours un rapport de tout ce qui se passe, je viens d'en recevoir un du premier qui me paraît offrir quelque intérêt, et que j'ai l'honneur d'adresser à V. M.

Au quartier général à Breslau, le 26 janvier 1807.

Sire, j'ai reçu la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 23. J'ai de suite communiqué à M. l'intendant de Breslau ce qu'elle contient relativement aux marchandises anglaises.

Avant hier, 24, est parti un convoi pour Varsovie, transportant 420,384 rations d'eau-de-vie. L'ordre s'établit et je ne doute point que V. M. ne tire de la Silésie les ressources sur lesquelles elle comptait.

Kosel est investi depuis le 23. J'ai fait expédier ce matin encore quatre pièces de 24 et quatre mortiers. M. de Ponthon y est depuis le 24. M. le général Bertrand y sera le 30, et moi-même j'irai visiter les travaux du 1^{er} au 2 du mois prochain. Il serait bien essentiel, Sire, que V. M. voulût bien faire envoyer au 9^e corps d'armée deux ou trois compagnies d'artillerie. Plusieurs sièges

poussés vigoureusement à la fois me font sentir vivement le manque de personnel dans cette armée.

Au quartier général à Breslau, le 30 janvier 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à V. M. que, d'après le rapport des officiers envoyés en reconnaissance aux environs de Glatz, il s'ensuit 1^o que l'ennemi n'a point encore fait de rassemblement considérable; 2^o qu'il est cantonné du côté de Wartha, Neurode, Silberberg. Le parti de cavalerie que j'ai envoyé en reconnaissance a eu plusieurs combats à soutenir: il a ramené quinze prisonniers, douze chevaux, et a perdu trois hommes. L'officier qui le commandait rapporte que les Prussiens se sont défendus mieux qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent.

Il rapporte également que l'on est convaincu, dans tout le comté de Glatz, que les Autrichiens faisaient un rassemblement de 45,000 hommes sur les frontières de la Bohême.

Un espion, envoyé jusqu'à Glatz, fait le même rapport, mais il ajoute qu'il croit que c'est une ruse du prince de Pless pour faire prendre les armes à tout ce qui est en état de les porter dans le comté de Glatz.

Le 6^e et le 14^e régiment d'infanterie de ligne bavarois ne sont point encore arrivés à Breslau, non plus que le 6^e bataillon d'infanterie légère. Ils m'étaient cependant annoncés par le major général comme devant arriver le 26.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. les noms des officiers,

sous-officiers et soldats qui se sont le plus distingués depuis le commencement de la campagne.

Il n'y en a pas un qui ne se soit fait remarquer plusieurs fois, et qui ne joigne une conduite exemplaire à une grande bravoure.

Au quartier général à Breslau, le 31 janvier 1807.

Sire, j'ai reçu ce matin, à 2 heures, la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire le 28. A midi, quarante caissons portant 700,000 cartouches d'infanterie ordinaires, et six voitures portant 150,000 pierres à feu sont partis. Demain, à midi, le complément des 1,500,000 cartouches demandées sera expédié, et, après demain matin, les 6,000 coups de canon le seront également.

J'ai envoyé un officier avec ordre d'établir 400 chevaux de relais sur toute la route jusqu'à Pétrikau; j'écris au maréchal Duroc pour l'engager à en faire faire autant de Varsovie à Pétrikau. S'il peut établir ces derniers relais, V. M. aura, le 8, la totalité des objets qu'elle a demandés.

Le 6^e régiment de ligne vient d'arriver. Il est fort de 1,700 combattants. On a retenu à Glogau le 5^e bataillon d'infanterie légère. Je viens d'expédier un courrier avec ordre au commandant de la place de le faire partir sur-le-champ. Je n'ai point de nouvelle du 14^e régiment d'infanterie de ligne.

J'ai établi à Strehlen un corps de 3,000 hommes d'infanterie, deux régiments de cavalerie et six pièces de canon que je destine à se porter à Reichenbach pour couper le prince de Pless, s'il fait un mouvement sur

Schweidnitz. Le général Lefebvre commande ce corps, mais il est retenu au lit depuis huit jours ainsi que le général Montbrun. Si V. M. jugeait à propos de m'envoyer un ou deux généraux de cavalerie, ils me seraient bien utiles dans de pareilles circonstances.

Je sens bien vivement, Sire, le regret de ne pas accompagner V. M. dans les nouveaux dangers qu'elle va courir. Cependant, l'espérance de faire en Silésie quelque chose d'utile au service de V. M., adoucit cette privation. Je la prie de compter sur tout le zèle et l'activité que le désir de lui plaire et l'amour de la gloire peuvent m'inspirer.

Au quartier général de Breslau, le 2 février 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que le prince de Pless, à la tête d'un corps de 8,000 hommes, avait fait la démonstration de se porter au secours de Schweidnitz; mais le corps d'observation dont j'ai donné le commandement au général de Pernety, à cause de la maladie du général Lefebvre, ayant fait échouer ce projet en se portant sur Reichenbach pour le couper dans sa retraite, le prince de Pless s'est alors dirigé sur Neiss, et, je suppose, dans l'intention de secourir Kosel. J'ai donné ordre au corps d'observation de le suivre dans tous ses mouvements, et j'espère, s'il persiste dans ce projet, réussir à lui couper toute retraite.

Le prince de Salm est arrivé ce matin du siège de Schweidnitz. Il y a resté quelques jours, a souvent visité les tranchées et montré beaucoup de zèle, d'activité et de sang-froid. Le général Vandamme me rend de lui un témoignage très avantageux. Je ne crois pas que cette for-

teresse puisse tenir longtemps. On y manque d'eau, et l'esprit, des habitants et de la garnison y est très-mauvais. J'y serai après demain.

Le siège de Kosel se poursuit avec vigueur.

Au camp devant Schweidnitz, le 5 février 1807.

Sire, j'ai reçu ce matin à une heure la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 1^{er}. Je suis arrivé aujourd'hui devant Schweidnitz. J'ai été visiter les batteries, que j'ai trouvées dans le meilleur ordre possible, et dont la plus éloignée n'est qu'à 250 toises de la place. J'ai fait aussitôt commencer le feu, et un instant après il a paru au centre de la ville un incendie très-considérable qui continue à s'accroître. Il est impossible de mettre plus d'activité dans le service que le capitaine Prost, du génie, et un jeune élève de l'école de Metz. Ce dernière a dirigé lui-même la première bombe qui a mis le feu à la ville.

Au quartier général, à Breslau, le 9 février 1807,
à 1 heure après midi.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que la forteresse de Schweidnitz a capitulé. J'ai l'honneur de lui envoyer la capitulation par M. le prince de Hohenzollern, mon aide de camp, qui a sommé la place le 6 et a décidé le gouverneur à me remettre cette forteresse.

Le général Lefebvre a dû attaquer hier avec un corps de 4,000 hommes d'infanterie et deux régiments de ca-

valerie, le prince de Pless dans ses retranchements de Franckenstein, Wartha et Neurode. L'adjutant commandant Reubell, avec un corps d'infanterie et de cavalerie de Wurtemberg, a été chargé de tourner ces mêmes positions. J'ai beaucoup à me louer de cet officier.

Kosel tient encore d'après les rapports que j'en reçois, le siège n'a point été poussé aussi vivement que celui de Schweidnitz. J'y ai envoyé le colonel Morio, mon aide de camp.

Le siège de Neiss commencera le 17. J'en chargerai le général Vandamme avec la division de Wurtemberg.

Je prendrai la liberté, Sire, de renouveler la demande que j'ai eu l'honneur de faire à V. M. à Pultusk, pour MM. Ducoudras et d'Esterno, mes aides de camp. Le premier surtout est un officier qui mérite les bontés de V. M. Capitaine depuis huit ans, il a fait toutes les campagnes, a reçu plusieurs blessures et obtenu la croix à Austerlitz.

Au quartier général, à Breslau, le 9 février 1807
à 1 heure 1/2 après midi.

Sire, je reçois à la minute le rapport du général Lefebvre. Le 8, l'ennemi a été attaqué dans les positions de Franckenstein, Wartha et Neurode. Ces positions étaient formidables. Elles étaient établies au sommet des montagnes. Le général Lefebvre les a attaquées de front, pendant que l'adjutant commandant Reubell les tournait avec l'infanterie légère de Wurtemberg. L'ennemi a résisté pendant deux heures, mais à la fin il a été culbuté et poursuivi jusque sous les murs de Glatz. Nous avons fait 300 prisonniers, pris une pièce de canon et tué 100

hommes à l'ennemi. A la sortie des gorges, le brave régiment de dragons de Latour-et-Taxis, commandé par le colonel Seidwitz, et le régiment de cheveu-légers de Linange, commandé par M. de Bouillé en l'absence du brave colonel Zandt, qui est resté malade à Franckenstein, ont fait plusieurs charges très brillantes. L'ennemi voulait se rallier sous les murs de Glatz, mais il l'ont dispersé et forcé de se retirer dans la place.

L'infanterie légère de Wurtemberg a soutenu sa réputation. Le colonel Beker, commandant le 6^e de ligne bavarois, et les lieutenants-colonel Zollern et Preysing, se sont conduits avec distinction. Le prince de Pless est maintenant bloqué dans Glatz, et je puis répondre à V. M. qu'il n'en sortira plus.

Au quartier général, à Breslau, le 13 février 1807.

Sire, j'ai reçu la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 6 février.

J'ai déjà pris les mesures les plus promptes pour assurer les communications et dissiper les partis ennemis qui infestent les routes. J'ai écrit au général Verrières de laisser à Crossen, jusqu'à nouvel ordre, un fort bataillon saxon, et plusieurs détachements de cavalerie ont été expédiés sur ces endroits.

Le général Lefebvre étant dans ce moment occupé au blocus de Glatz avec le corps d'observation, je vais faire partir le général Montbrun qui est rétabli de sa maladie, pour se porter sur Mezeritz avec un corps de 300 chevaux.

J'ai l'honneur de faire connaître à V. M. que l'on ne

renvoie pas les chevaux attachés aux transports des convois que j'ai expédiés de Breslau. C'est un inconvénient très nuisible au bien du service et qui m'expose à manquer de relais pour les convois qui doivent encore partir.

Je suis aussi informé de nouveaux désordres qui ont eu lieu à l'arrivée d'un des convois de vivres à Varsovie. De deux cent quarante chariots qui l'apportaient, cent quarante ont été détournés et pillés.

Le prince de Pless, après avoir été battu et chassé de toutes ses positions, s'est retiré seul en Bohême emportant l'argent qui était dans les caisses de Glatz.

Au quartier général de Breslau, le 17 février 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que la garnison de Schweidnitz, forte de 5,000 hommes, a défilé devant moi hier matin, et a été dirigée de suite sur Mayence par Dresde. J'ai trouvé la forteresse dans le plus brillant état de défense possible. Les vivres n'y manquaient point, les approvisionnements de guerre y sont très-considérables; mais il n'y a point de fusils. J'attends les états détaillés que j'aurai l'honneur de faire parvenir à Votre Majesté aussitôt qu'ils me seront remis.

J'ai l'honneur d'informer également Votre Majesté que l'ennemi, après avoir violé le territoire autrichien, s'était porté de Wunchelburg sur Friedland, dans l'intention de secourir Schweidnitz avant l'expiration du terme fixé pour sa reddition; mais le 15 j'ai fait échouer ce projet en le faisant attaquer par ses positions de Friedland par le général Lefebvre qui l'a culbuté, lui a fait 200 prisonniers, pris deux pièces de canon. L'ennemi avait

1500 hommes d'infanterie, 2 escadrons et 6 pièces de canon. La totalité eût été prise, sa retraite ayant été coupée. Mais par l'adjudant-commandant Reubell, si dans l'attaque, l'ennemi ne s'était sauvé en Bohême en plusieurs endroits. Le lieutenant-colonel de Bouillé a eu la distinction à la tête du régiment des Mousquetaires.

D'après les ordres de Votre Majesté que m'a fait connaître le grand maréchal du palais, j'ai réuni un corps de 5000 hommes d'infanterie et 800 chevaux qui sont prêts à marcher au premier ordre.

Le dégel a interrompu les opérations du siège de Kosel; les batteries sont inondées, et l'on travaille avec activité à les remettre en position de recommencer leur feu. Le général Vandamme, avec la division de Wurtemberg, va se porter sur Neiss pour en former le siège.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté le rapport d'un espion que j'avais expédié sur les frontières de l'Autriche. Il me paraît offrir quelque intérêt.

Au quartier général de Breslau, le 22 février 1807.

Sire, je viens de recevoir une lettre de M. le grand maréchal du palais qui m'annonce que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. Cette lettre ne m'est parvenue, et je résume qu'elle aura été in-

D'après les ordres de Votre Majesté qui ont été transmis par M. le grand maréchal du palais, j'ai fait partir à midi la division bavaroise qui a été envoyée par le général-major Minucci, et le régiment de dragons de la Tour-et-Taxis, pour se rendre à Varsovie sous les

ordres de son Altesse royale le prince héréditaire de Bavière. J'ai adressé à M. le grand maréchal l'état de situation de ce corps en lui annonçant son départ.

L'éloignement de cette division me laisse en Silésie avec très peu de troupes. Je prie cependant Votre Majesté d'être persuadée que je ferai tous mes efforts pour maintenir le cours de mes opérations. On continue le siège de Kosel. Le général Vandamme va commencer celui de Neiss, et je ferai en même temps occuper la ville de Silberberg et bloquer la forteresse.

Au quartier général de Breslau, le 27 février 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'ai donné des ordres pour établir 500 chevaux dans chaque relais sur la route d'ici à Posen et de Posen à Thorn, afin que les convois de vivres qui seront expédiés n'éprouvent aucun retard dans leur marche.

Le siège de Kosel se pousse toujours avec activité. Les tranchées sont déjà ouvertes devant Neiss, et les batteries commenceront à faire feu le 2 du mois prochain.

Je n'ai point reçu les lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire.

Au quartier général de Breslau, le 2 mars 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté en date du 22 février, du départ de la division bavaroise sous les ordres du général Minucci. Cette division sera rendue à Varsovie le 8 de ce mois. J'ai fait partir

depuis le régiment des cheveu-légers de Linanges et une batterie légère qui arriveront le 14.

Le tiers de la contribution imposée au département de Breslau a été payé avant l'époque fixée.

Je prends la liberté de renouveler à Votre Majesté la demande que j'ai eu l'honneur de lui faire à Pultusk du grade de chef de bataillon pour M. Ducoudras, et de la croix de la Légion d'Honneur pour MM. Meyrounet et Salha, capitaines de frégate. Ces trois officiers me sont attachés comme aides de camp depuis le commencement de la campagne et ont toujours fait auprès de moi un service très actif. Je les ai employés dans des occasions particulières, où ils se sont conduits avec distinction.

Au quartier général à Breslau, le 3 mars 1807,
à 2 heures.

Sire, j'ai reçu cette nuit et ce matin les deux lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire d'Osterode, en date des 23 et 25 février. J'ai de suite donné l'ordre que l'on démolît Brieg, que l'on chargeât toutes les mines de Schweidnitz, et que l'on fit sauter les fortifications. Breslau n'est déjà plus une ville de guerre. J'ai ordonné également que l'on dirigeât sur Glogau toute l'artillerie et les munitions qui sont dans ces trois places.

La seconde division bavaroise arrivera le 8 à Varsovie. J'ai depuis expédié un régiment de cheveu-légers et une batterie légère qui arriveront le 14.

Je répons à la deuxième lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire.

Puisqu'elle n'attache aucune importance aux places de Kosel et de Neiss, j'ai donné ordre que, vu les inondations qui empêchaient d'ouvrir les tranchées et d'établir les batteries, l'on eût à embarquer sur l'Oder toute l'artillerie de siège de ces deux places, pour la faire venir à Breslau, et de là descendre jusqu'à Glogau. Il faut huit jours pour que tous ces ordres aient leur exécution.

La place de Glogau exige une garnison de 5,000 hommes au moins. J'ai ordonné que trois bataillons d'infanterie légère de Wurtemberg et un régiment de ligne fussent dirigés sur cette place. Ils y seront rendus le 8.

J'ai ordonné en même temps au général de Deroy de rassembler toute sa division sur la rive gauche de l'Oder et de me prévenir du jour où toute l'artillerie de siège pourra être embarquée, et lui, prêt à marcher. Je suppose que ce sera le 8.

Les Wurtembergeois ne sont pas suffisants pour garder Breslau, Glogau, Schweidnitz, Brieg, et maintenir le pays contre les incursions du prince de Pless. *Ils n'ont de bon que leurs quatre bataillons d'infanterie légère, (le reste est plutôt.....)* Le pays est mal disposé pour nous, et il s'y trouve plus de 10,000 soldats ou officiers qui n'attendent qu'un moment pour remuer. Le général Vandamme ne serait point l'homme à laisser en Silésie. Je ne parlerai point à V. M. du général Dumuy; elle le connaît sans doute mieux que moi.

Je prierai V. M., puisqu'il n'y a plus rien à faire en Silésie, de se rappeler de ma personne, et de me donner un commandement quelconque à son armée.

Le 10^e bataillon du train est arrivé à Glogau. A me-

sure qu'une compagnie aura des chevaux, l'ordre est donné de les atteler à des voitures de munitions et de les diriger sur Thorn. Des relais ont dû être placés sur cette route.

Le général Montbrun reçoit l'ordre de se rendre à Varsovie pour prendre le commandement de la cavalerie légère du 5^e corps.

V. M. m'ordonne d'envoyer sa lettre du 25 au général Savary; en même temps M. le maréchal Duroc m'écrit que ce général est remplacé au commandement du 5^e corps par le maréchal Masséna, et qu'il rentre auprès de V. M. En conséquence, je crois bien faire en n'adressant point cette lettre au général Savary.

Au quartier général à Breslau, le 7 mars 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à V. M., que, d'après les ordres qu'elle a bien voulu me donner, l'on travaille à démolir les places fortes, et que l'on en dirige l'artillerie sur Glogau. J'ai détaché, pour la garnison de cette place, 2,500 hommes de Wurtemberg; 3,000 hommes d'infanterie bloquent Kosel; 3,300 hommes d'infanterie et deux régiments de cavalerie sont devant Neiss. Un régiment de cavalerie observe Glatz et Silberberg. J'ai réuni ici un corps de 6,000 hommes, infanterie et cavalerie, sous les ordres du général de Deroÿ. Dans cette position j'attends de nouveaux ordres de V. M.

Le général Montbrun est parti pour se rendre au 5^e corps.

La noblesse du département de Breslau m'ayant té-

moigné le désir d'envoyer auprès de V. M. une députation composée de ses principaux membres, j'ai répondu que j'attendais à connaître les intentions de V. M. à cet égard.

Au quartier général à Breslau, le 18 mars 1809.

Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer en date du 12, et dans laquelle elle m'ordonne d'expédier sans délai sur Thorn 100.000 pintes d'eau de vie de vin, 6,000 quintaux de farine et 3,000 bœufs.

Demain 6,000 pintes d'eau-de-vie, les quintaux de farine et 100 bœufs seront envoyés sur Thorn. L'envoi de ces différents objets tiendra dix jours. La totalité de la farine est prête; on n'a pu trouver dans Breslau que 46,000 pintes d'eau-de-vie qui après demain seront entièrement expédiées. Les 3,000 bœufs n'existent point en Silésie, et ceux que l'on y trouve sont si mauvais, qu'on est souvent obligé de les refuser pour la consommation des troupes: en conséquence pour que les ordres de Votre Majesté fussent exécutés, j'ai autorisé M. l'administrateur général à passer un marché, et on aura de très beaux et bons bœufs qui viendront de la Pologne autrichienne; mais pour le moment on ne peut s'engager à en fournir que 600 qui, avec un égal nombre que l'on choisira dans les cercles de la Silésie, feront 1200 que l'on expédiera tous les jours par troupeau de 120. Il eût été impossible de se procurer ces bestiaux, si l'on n'avait pas promis aux fournisseurs de payer à mesure qu'ils fourniront. M. Lesperut m'ayant écrit qu'on

ne pouvait se procurer ce dernier objet, si je ne l'autorisais à payer comptant les livraisons, je lui ai répondu que si cela était indispensable pour l'exécution des ordres de Votre Majesté je l'y autorisais.

Je regrette beaucoup, Sire, d'être obligé de donner de pareilles autorisations, parce que je n'en ai pas le droit, mais je préfère le prendre sur moi, plutôt que de retarder l'exécution des ordres de Votre Majesté, persuadé qu'elle n'ignore pas que je ne suis animé que du désir de bien faire.

Les contributions vont bien. Il existe en ce moment dans les caisses 6 à 7 millions.

Schweidnitz, le 20 mars 1807.

Sire, j'ai reçu les deux lettres dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer les 14 et 15 mars.

Le 4^e, le 14^e régiment de ligne, le bataillon des chasseurs de Braunn et une batterie légère de six pièces sont partis pour Varsovie et y arriveront le 5.

J'ai dans ce moment en totalité 14,600 hommes d'infanterie et 1,600 chevaux répartis comme il suit :

A Breslau,	3700	hom. d'infant. et 400 chev.
A Glogau.	1000	
A Schweidnitz.	1200	
A Brieg.	600	
Devant Neiss.	4000 700
Devant Kosel.	4400 160
A Franckenstein obs.	700 340
	<hr/>	
	14,600 1600

Il serait impossible, sans compromettre la sûreté de la province, d'en tirer d'autres troupes.

Les convois sur Thorn sont continuels. Le 31, Votre Majesté recevra la totalité des 46,000 pintes d'eau de vie de vin qui se trouvaient dans Breslau. J'ai donné ordre, pour qu'elles ne souffrissent aucun déchet, que ces eaux-de-vie fussent transportées sur les mêmes voitures jusqu'à Thorn ; j'espère que l'on n'y retiendra pas les chevaux.

Demain 21, douze pièces de douze, et six mortiers approvisionnés à 800 coups, partiront de Glogau. Ils arriveront à Thorn le 3. Ils ont été pris sur la totalité des 4100 bouches à feu demandées par le général Songis.

J'ai journellement des déserteurs autrichiens ; je crois bien faire en les dirigeant sur Leipsig où est le dépôt du prince d'Isembourg. D'après leur rapport, il n'y a que trois régiments sur les frontières de Bohême et de la Moravie ; j'y ai dans ce moment deux espions dont j'attends le retour. J'ai donné ordre que l'on fabriquât tous les jours 1500 rations de biscuit qui seront au fur et à mesure dirigées sur Thorn. Je puis assurer à Votre Majesté qu'il ne me manque point de moyens de transport par terre, si l'on ne retenait point les chevaux.

L'ouvrage le plus considérable de la place de Schweidnitz vient de sauter. Les fourneaux contenaient 25 milliers de poudre.

Schweidnitz, le 20 mars 1807.

Sire, par la lettre dont Votre Majesté a bien voulu

m'honorer, en date du 15, elle m'annonce qu'elle m'a conféré le grade de général de division. Touché de cette nouvelle marque de ses bontés, je la prie d'agréer tous mes remerciements et d'être persuadée que je ne cesserai d'être animé du désir de lui plaire, en travaillant à acquérir de l'expérience pour la consacrer à son service.

M. de Salha, un de mes aides de camp, à qui V. M. a bien voulu accorder la croix de la Légion d'Honneur, a perdu à la bataille d'Eylau son fils aîné, sous-lieutenant dans le 16^e d'infanterie légère. Il lui reste un fils aspirant de la marine, embarqué sur le vaisseau *le Vétéran*. Ce jeune homme a deux ans de mer et a fait avec moi toute la dernière campagne. J'ose prier V. M. de lui accorder le grade d'enseigne de vaisseau. Il a toute l'instruction nécessaire. Je la supplie également de permettre que mes aides de camp et M. Lecamus, mon secrétaire des commandements, portent les décorations que S. M. le Roi de Wurtemberg a bien voulu leur envoyer.

Au quartier général à Breslau, le 21 mars 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à V. M. que, le 19 mars à trois heures du matin, le général Lefebvre, avec trois escadrons des cheveu-légers du Roi, commandés par le lieutenant-colonel Girard, un de mes aides de camp, en l'absence du colonel malade, et le bataillon d'infanterie légère de Taxis, passant entre Glatz et la Bohême pour se rendre à Wunchelsburg, a rencontré à Johansdorf, village à une lieue de Glatz, cinquante Prussiens qui se sont dispersés dans le village. Pendant qu'on était occupé à le fouiller, 1,200 à 1,500 hommes

ont sortis de Glatz avec deux pièces de canon pour attaquer le général Lefebvre qui a ordonné sur-le-champ au lieutenant-colonel Girard de les charger. L'ennemi a été mis entièrement en déroute et poursuivi jusque sous les murs de Glatz. On lui a pris six officiers, cent soldats et les deux pièces de canon. Le reste n'eût point échappé sans l'avantage des bois dont il a profité pour rentrer dans la place. L'infanterie n'a pu joindre l'ennemi malgré toute sa diligence.

Le capitaine Dumas, aide de camp du général Lefebvre, a chargé avec beaucoup d'intrépidité.

Ce matin, 20,000 pintes d'eau-de-vie ont été expédiées pour Thorn. Toutes les recherches faites à Breslau n'ont pu procurer tout au plus que les 46,000 pintes d'eau-de-vie de vin que j'ai eu l'honneur d'annoncer à V. M. Si elle le désirait, l'on pourrait compléter les 100,000 pintes demandées avec de l'eau-de-vie de grain assez bonne, qui se trouve ici.

Au quartier général à Breslau, le 22 mars 1807.

Sire, d'après la permission que Votre Majesté a daigné accorder aux membres de la noblesse de la Silésie de lui envoyer une députation, MM. Schimonski, les comtes de Maltran et de Bethusy, auront l'honneur de remettre cette lettre à Votre Majesté. Ce sont les trois hommes de Silésie les plus distingués par leur fortune, et surtout par la considération dont ils jouissent.

Au quartier général à Breslau, le 24 mars 1807.

Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, en date du 19. Je me suis de suite occupé de l'objet qu'elle contient. Il résulte 1° que les 400 hommes envoyés de Potsdam pour être montés, sont partis de Glogau pour la grande armée au nombre de 378; des 22 qui manquent, 14 sont aux hôpitaux, 6 en prison et 2 désertés.

2° Qu'il n'existe point en Silésie de chevaux propres aux cuirassiers : sur 2,000, le général Fauconnet en a trouvé un seul. Une fois le train de la Garde monté et le 10^e bataillon du train, ce sera beaucoup si le département de Breslau peut fournir les 744 chevaux qu'il lui reste à fournir, sur lesquels on en trouvera 400 pour les dragons, et 644 pour les chasseurs et les hussards.

3° Les selliers de la ville peuvent faire quarante selles par semaine. Ils demandent seulement à être payés à mesure qu'ils les livreront. Ils ont encore pour trois semaines à travailler pour le train de la Garde et le 10^e bataillon du train.

Je crois, Sire, qu'il serait possible de tirer de l'Autriche des chevaux pour les cuirassiers; avec de l'argent, les juifs trouvent le moyen de fournir tout.

Je ne conçois pas comment Votre Majesté ne reçoit pas les lettres que je lui écris, car j'ai bien soin de lui rendre compte très régulièrement de ce qui se passe.

Au quartier général à Breslau, le 24 mars 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que 48.000 pintes d'eau-de-vie ont été expédiées pour Thorn, savoir : 32,000 de Breslau et 16,000 de Glogau. C'est tout ce qui existe dans les magasins de ces deux villes. Hier on m'a fait proposer 20,000 pintes d'eau-de-vie de vin et peut-être plus, si je voulais faire payer comptant. Probablement ceux qui proposent l'ont cachée dans des caveaux que l'on ne connaît pas, ou ont les moyens de la faire venir du dehors.

J'attendrai les ordres de Votre Majesté à cet égard.

Au quartier général à Breslau, le 26 mars 1807.

Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, en date du 20 mars. Dès le moment que l'intendant a annoncé l'envoi de 4,000 malades, j'ai donné les ordres pour que les établissements nécessaires fussent faits sur-le-champ. Ces établissements sont très-beaux, et Votre Majesté peut être persuadée que je veillerai à ce que les soldats soient bien soignés. La place de Glogau, Sire, ne comporte pas un hôpital de plus de 800 malades; j'y ai envoyé un commissaire-ordonnateur et un aide de camp dont les rapports s'accordent à assurer qu'il sera impossible d'en placer davantage, encore y aura-t-il huit locaux différents. En conséquence, j'ai préféré y envoyer tous les malades du 9^e corps, et n'avoir ici que des Français.

J'ai fait établir un dépôt afin que les hommes bien portants soient réunis, ne commettent point de désordres

et soient bien équipés. Ce dépôt contient 350 lits; à mesure qu'ils seront occupés, je ferai habiller les soldats, et, après les avoir passés en revue, je les ferai partir pour la grande armée. Je crains seulement, Sire, qu'ils ne vendent en route les effets qu'ils auront reçus ici. Il y en a aujourd'hui 123 au dépôt.

Les bœufs partent journallement par 120. Des 6,000 quintaux de farine demandés, 4,400 sont partis, ainsi que les 48,000 pintes d'eau-de-vie. Si Votre Majesté autorise à payer comptant l'eau-de-vie, les négociants se chargeront de m'en fournir plus de 30,000 pintes avant quinze jours.

Au quartier général à Breslau, le 28 mars 1807.

Sire, j'ai reçu les différentes lettres dont Votre Majesté m'a honoré, en date des 22, 23 et 24. Je réponds à tout ce qu'elles contiennent.

Après-demain, 5 millions partiront de Breslau escortés par deux régiments d'infanterie de Wurtemberg, faisant 1,300 hommes. Il ne me sera pas difficile de monter les chasseurs et les hussards; quant aux dragons et aux cuirassiers, je passerai un marché pour qu'on me fasse venir les chevaux des provinces environnantes. Je ferai confectionner les selles et les brides à Breslau, lorsque le train de la Garde et le 10^e bataillon auront fini d'occuper les selliers.

Les 400 hommes que Votre Majesté m'avait envoyés de Potsdam sont montés et partis pour l'armée.

Le 31 et le 1^{er}, partiront de Glogau douze nouvelles pièces de 24 et deux mortiers approvisionnés à huit

cents coups; c'est ce qui retardera jusqu'au 3, l'envoi des 2 millions qui doivent partir de Glogau pour compléter les sept demandés par Votre Majesté.

Le 31, partiront pour Thorn les 400 meilleurs hommes de la cavalerie de Wurtemberg. Sitôt que j'aurai deux ou trois cents hommes de cavalerie française montés, j'enverrai à Thorn un régiment bavarois, ce qu'il me serait impossible de faire pour le moment, à moins de rester sans un seul homme de cavalerie; le second régiment de cavalerie bavaroise que j'ai en Silésie est partagé, un escadron devant Kosel et trois escadrons devant Glatz avec le général Lefebvre.

Je puis assurer à Votre Majesté qu'à moins de s'exposer à perdre les ressources qu'offre la province, elle ne peut plus ôter un seul homme de la Silésie.

Le général de Wrède est passé hier ici. Il voulait emmener avec lui le régiment des cheval-légers du Roi, parce que, disait-il, il fait partie de sa division; je lui ai répondu que cela était impossible et que d'ailleurs je ne pouvais reconnaître d'autres ordres que ceux qui me venaient de Votre Majesté, et que le général de Deroy, qui avait vu affaiblir sa division de cinq bataillons d'infanterie et d'un régiment de cavalerie, n'avait point fait de pareilles observations: dans une armée, lui ai-je ajouté, il n'y a qu'un seul général en chef, et c'est de lui seul qu'émanent tous les ordres.

Au quartier général à Breslau, le 28 mars 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que, d'après ses ordres, je vais faire diriger sur Varsovie

six obusiers prussiens, 30,000 livres de poudre, des boulets de six et de douze, et seize affûts de rechange; j'y enverrai aussi incessamment 1,500,000 francs. Je donne ordre au général de Pernety de diriger sur Thorn quatre mille coups pour les pièces qui avaient été envoyées à Varsovie avec quatre affûts de rechange. Il sera impossible de diriger sur Varsovie des pièces de 24 ou de 18, parce qu'il n'en existe point, le général Songis en ayant demandé quarante sur le parc des cent bouches à feu.

Les moyens qui me restent pour assiéger Neiss ne sont point considérables. Je n'ai point de pièces de 24 à y envoyer, point de 18, mais j'ai des mortiers, des obusiers et des pièces de 12, ce qui, je pense, serait suffisant pour réduire cette place en moins d'un mois. Si Votre Majesté l'approuvait, je crois qu'il serait bon d'en commencer le siège de suite.

J'aurai l'honneur d'envoyer demain à Votre Majesté l'état de tous les objets qui ont été expédiés depuis le 1^{er} février jusqu'à aujourd'hui.

Une compagnie du 10^e bataillon du train partira demain, j'espère que le train de la Garde sera bientôt en état de partir. Il a déjà tous ses chevaux.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté qu'il sera indispensable de payer comptant le salaire des ouvriers qui commencent à travailler au confectionnement des selles et des brides.

Il n'existe dans ce moment en magasin que des souliers qui vont être expédiés pour Thorn.

Au quartier général à Breslau, le 30 mars 1807.

Sire, je reçois la lettre dont V. M. m'a honoré, en date du 25. 1,980 malades, dont 1,583 Français, sont déjà arrivés de Varsovie. Dès avant-hier j'ai fait une visite à l'hôpital. Je n'ai point été content de la manière dont y étaient traités les malades, et j'ai dans la journée même fait changer pour le lendemain le pain, la bière et le vin qui étaient de mauvaise qualité. V. M. peut s'en rapporter à moi pour les soins que je porterai à ce que ses braves soldats soient bien traités. Elle aura vu par mes lettres précédentes que j'avais établi un dépôt où sont déjà 123 soldats qui doivent sortir de là lorsqu'ils seront bien équipés. J'ai seulement soumis à V. M. la crainte que j'avais qu'ils ne vendissent leurs habits ou qu'il n'en fût fait un double emploi, puisque l'administration de chaque corps pourvoit à leur habillement. Je leur ferai seulement donner, si V. M. l'approuve, des armes, des capotes et des souliers.

Il existe en magasin, dans ce moment, 26,000 paires de souliers.

Au quartier général à Breslau, le 30 mars 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à V. M. que les 7 millions qu'elle a demandés ne partiront qu'après demain matin: savoir, 2 millions 300,000 livres de Glogau

escortés par un régiment de cheveu-légères de Wurtemberg fort de 422 hommes, et 4 millions 700,000 livres de Breslau, escortés par deux régiments d'infanterie de Wurtemberg, faisant 1,300 combattants. Les 1,500,000 francs que V. M. m'a ordonné d'expédier pour Varsovie, partiront jeudi.

J'ai l'honneur de rendre compte également à V. M. que les 1,000 hommes de cavalerie à pied que j'attends seront montés à la fin d'avril. Je ne suis obligé de faire acheter que 300 chevaux; savoir, 200 de cuirassiers, et 100 de dragons; le reste, je les ai déjà; cette remonte sera très belle. Le général Fauconnet n'a pas pu passer le marché à moindre prix que le roi de Prusse; savoir, 600 francs pour les chevaux de dragons, et 666 francs pour ceux de cuirassiers. J'ai autorisé M. l'administrateur général à fournir des fonds à mesure que la livraison se fera. Comme la plus grande partie sera fournie dans quinze jours, on a accordé aux fournisseurs une avance de 12,000 écus que je leur ai fait donner.

Je désire savoir si l'intention de V. M. est que je fasse diriger les hommes du 5^e corps sur Varsovie, ou bien que je les envoie en totalité à Thorn.

Le premier envoi des 500 hommes prêts à retourner à l'armée, pourra se faire avant quatre jours. J'ai été étonné de voir arriver tant de soldats bien portants, mais ils prétendent s'être guéris en route.

Au quartier général de Breslau, le 2 avril 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'ai été obligé de différer jusqu'à demain le départ du convoi d'argent, parce que les deux régiments d'infanterie de Wurtemberg n'avaient reçu ni leurs souliers, ni leurs draps. Mais demain matin à 6 heures ils se mettront en route avec le convoi.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté le rapport de la remonte du train de la garde impériale.

Au quartier général à Breslau, le 4 avril 1807.

Sire, j'ai reçu les deux lettres dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer les 27 et 28 mars. J'ai l'honneur de lui rendre compte que sur les cent mille pintes d'eau-de-vie de vin qu'elle avait demandées, quatre-vingt-deux mille ont été trouvées tant à Breslau qu'à Glogau et sont déjà parties pour Thorn. Je vais faire expédier dix-huit mille pintes d'eau-de-vie de grain. Si Votre Majesté en désire une plus grande quantité de cette dernière espèce, il sera facile de se la procurer.

Les 1,400 hommes que Votre Majesté m'annonce seront montés, j'espère, à la fin du mois, excepté les 250 cuirassiers, qui seront montés les premiers et qui partiront du 15 au 20 au plus tard.

L'on travaille à force à faire des selles et des brides. Une seule chose m'embarrasse pour les dragons et le

hommes d'infanterie qui ne sont pas armés, c'est l'ordre que Votre Majesté me donne de leur fournir des fusils ; mais je n'ai que des fusils prussiens, excepté 6,000 fusils français qui sont à Glogau et qui ont été déjà demandés. J'ai cependant ordonné qu'on en retînt 1200 jusqu'à ce que je connaisse les ordres de Votre Majesté. Les fusils de Saxe sont de même calibre que les nôtres. Si Votre Majesté jugeait à propos d'en faire venir, ils rempliraient le même objet.

Je ne crois pas que la nouvelle levée de 1500 chevaux que Votre Majesté a ordonné de faire en Silésie puisse être exécutée, parce que cette quantité propre pour la cavalerie n'existe point. Mais il m'est aisé d'en tirer des provinces environnantes.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je reçois des lettres de Posen qui m'annoncent que les convois de Silésie y sont arrêtés par ceux que le général Saint-Laurent est obligé d'expédier lui-même pour Thorn. Je viens de lui écrire qu'il n'interrompe point leur marche ; la plus grande partie des chevaux ne retourne point. Il est bien essentiel, Sire, que Votre Majesté fasse donner des ordres à ce sujet, sans cela je me trouverai tout à coup privé des moyens d'exécuter les ordres qu'elle me donne.

Au quartier général à Breslau, le 4 avril 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que la totalité du convoi d'argent est partie ce matin sous l'escorte de 1,400 hommes d'infanterie de Wurtemberg. Le général de Pernety que j'ai envoyé à Glogau pour accélérer le départ de l'artillerie, m'annonce que le second

convoi s'est mis en route le 3, et que la totalité partira le 5. Cela fera que j'aurai expédié par terre 24 pièces de 24 et 6 mortiers.

Je reçois à l'instant la lettre dont Votre Majesté m'a honoré le 30 mars par laquelle elle m'ordonne de donner aux cuirassiers les 200 chevaux qui sont à Glogau et qui étaient destinés pour la garde. J'observerai à Votre Majesté que ces chevaux ne sont pas propres à la selle. Je ne suis point embarrassé d'en fournir aux cuirassiers. J'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Majesté qu'ils seront montés et prêts à partir dans la première quinzaine de ce mois.

J'ai expédié sur Thorn un régiment de cavalerie de Wurtemberg fort de 424 combattants. Je n'ai pu me dégarnir davantage, et ce qui me reste ne peut encore me suffire. Je n'ai ici que deux régiments bavaois, dont un auprès de moi et l'autre partagé entre le corps d'observation du général Lefebvre devant Glatz, et les troupes qui bloquent Kosel.

Au quartier général à Breslau, le 7 avril 1807.

Sire, je reçois à l'instant les deux lettres dont Votre Majesté m'a honoré, du 3 avril. Je puis l'assurer que les 1,400 hommes qu'elle m'a annoncés, seront montés avec célérité. J'ai pris des mesures pour que l'on fit des selles à Dresde, à Breslau et autres villes, et les 240 cuirassiers partiront du 15 au 20 avril. Sur le marché que j'ai passé pour les chevaux de cuirassiers, 140 m'ont déjà été livrés, ils sont de toute beauté. Votre Majesté peut m'envoyer encore 1,000 hommes de cavalerie à pied, ils seront mon-

tés dans le mois de mai ; je préfère que ce soient des détachements de cavalerie légère , parce que je ne serai pas obligé d'acheter la plus grande partie des chevaux ; mais si Votre Majesté préfère envoyer de la grosse cavalerie, je puis continuer le marché, et j'ai l'honneur de le répéter à Votre Majesté, les chevaux qui en proviennent sont de toute beauté.

J'ai déjà au dépôt 309 hommes en état de partir, dont 83 du cinquième corps. Je leur ai fait donner des chemises, des capotes, des souliers et des armes. J'observerai seulement que les armes sont prussiennes. J'avais été assez heureux pour prévoir les ordres de Votre Majesté relativement à l'organisation des hommes qui sortent du dépôt pour rejoindre l'armée. Après demain partiront plusieurs convois, savoir : 1,200,000 francs, six mille paires de souliers, trente milliers de poudre et plusieurs autres objets d'artillerie. Incessamment j'enverrai neuf mille autres paires de souliers pour Varsovie, escortées par les 83 Français et 90 Bavares du cinquième corps, commandés par un chef de bataillon français et deux officiers bavares. Mon intention a toujours été de ne pas les laisser partir sans en avoir passé la revue. Je n'ai que deux officiers à mon état-major ; il serait essentiel que Votre Majesté m'en envoyât quelques-uns des grades de capitaine et lieutenant.

Le trésor est parti le 4, escorté par 1,400 hommes d'infanterie de Wurtemberg, et arrivera à Thorn le 14. Il me serait impossible d'en donner l'itinéraire à Votre Majesté, parce qu'il se trouve des jours où, par la nature des chemins, le convoi ne fait que deux lieues, et d'autres où il en fait dix.

Il y a en ce moment 2,343 malades à l'hôpital. Je puis assurer à Votre Majesté qu'ils sont parfaitement soignés. Le pain est bon ainsi que le vin, la bière et la viande qu'on leur distribue. J'y fais de fréquentes visites, et lorsque mes occupations m'empêchent d'y aller, j'envoie un de mes aides de camp pour vérifier la qualité des vivres sur les échantillons que l'on m'envoie.

Au quartier général à Breslau, le 7 avril 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'ai fait insérer dans la *Gazette de Breslau* les bonnes nouvelles qu'elle a daigné me communiquer, ainsi que l'heureux accouchement de la vice-reine d'Italie.

Au quartier général à Breslau, le 8 avril 1807.

Sire, je désirerais que Votre Majesté voulût bien autoriser M. le capitaine de vaisseau Halgan, mon aide-de-camp, commandant présentement la frégate *la Topaze*, à venir faire son service auprès de moi. Je tiens à cet officier, qui a longtemps navigué avec moi et dont le caractère et le mérite me sont connus depuis sept années. J'ai écrit au ministre de la marine pour le demander, mais il m'a répondu qu'il ne pouvait rien faire sans connaître les ordres de Votre Majesté.

Breslau, le 10 avril 1807.

Sire, j'ai reçu les trois lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 5 avril. Je puis l'assurer qu'il est impossible de mettre plus de zèle, d'activité que n'en met le général de Pernety, et que la seule raison qui l'ait empêché d'envoyer à Varsovie les meilleures pièces, c'est parce qu'il a cru qu'elles étaient seulement destinées à armer la tête de pont. Au reste, dans ce moment toute l'artillerie qui était disponible est partie pour Thorn. Votre Majesté peut envoyer les 1,500 hommes de cavalerie à pied, ils seront bien montés. Pendant que l'on fait ici les 240 selles de cuirassiers, l'on travaille à Dresde et autre part, hors de la Silésie, à confectionner 700 selles de dragons et 480 de hussards, que l'on commencera à livrer le 25 avril et la totalité le 15 mai. L'équipement d'un dragon qui coûte en France 78 francs, coûtera ici 88. Votre Majesté trouvera que la différence n'est pas grande, en ce que les fournisseurs se trouvent obligés de faire confectionner en pays étranger et que les chances de la guerre sont contre eux.

240 chevaux de cuirassiers équipés seront prêts à partir le 20. Les chasseurs et les hussards ne tarderont pas à suivre. Les dragons seront plus retardés, et le dernier détachement ne pourra partir que vers le 15 mai.

Votre Majesté peut être tranquille sur les soins à donner aux malades. Je fais moi-même de très fréquentes visites à l'hôpital.

Hier sont partis pour le cinquième corps 170 hommes,

dont 83 Français. Avant leur départ, j'ai passé la revue en détail; il ne leur manquait rien, si ce n'est quelques habits d'infanterie légère qui ne sont point encore confectionnés. Ils escortent 1,200,000 fr., six mille paires de souliers et plusieurs objets d'artillerie, et sont sous le commandement d'un chef de bataillon.

Breslau, le 10 avril 1807.

Sire, par une des lettres dont Votre Majesté m'a honoré le 5 avril, elle m'annonce que le régiment de lanciers polonais et la légion à pied polonaise sont à Augsbourg et doivent se rendre à Breslau où je dois les organiser et les équiper. Il ne reste presque plus d'effets prussiens dans les magasins, parce que, d'après les ordres de Votre Majesté, je les ai déjà donnés aux Polonais. Mais enfin je prendrai des mesures pour qu'ils soient bientôt en état de servir activement. J'ai écrit à Dresde et à Bayreuth pour être informé avec exactitude du jour de leur arrivée. J'aurai l'honneur d'en rendre compte à Votre Majesté. J'attends les 6,600 hommes qu'elle a ordonné au directeur de la guerre polonais de m'envoyer. J'ai l'honneur de faire le rapport à Votre Majesté que le siège de Neiss commencera après-demain soir. Vingt bouches à feu sont parties ce matin à 5 heures de Schweidnitz, escortées par le corps du général Lefebvre, parce que l'ennemi se remue beaucoup, fait des levées à force, et que le nouveau gouverneur, aide de camp du roi de Prusse, paraît vouloir entreprendre quelque chose.

Le 14, 500 dragons arriveront ici. Alors j'irai moi-

même prendre position pendant quelques jours à Munsterberg, afin de couvrir le siège de Neiss et d'être à même de secourir au besoin le général Lefebvre à Franckenstein. J'aurai avec moi un bon régiment d'infanterie, un de cavalerie et 4 pièces de canon d'artillerie légère. Je laisserai à Breslau, outre 700 Français en état de combattre, 500 Bavares du 10^e de ligne. Je crois qu'il est nécessaire que je prenne momentanément cette position pour éviter toute espèce de surprise, et j'espère qu'avant un mois, Votre Majesté aura Neiss, où l'on dit qu'est la plus grande partie de l'artillerie de campagne prussienne.

Le colonel Morio dirige les opérations du siège.

J'ai donné des ordres pour qu'on expédiât de suite pour Thorn les trente mille pintes d'eau-de-vie demandées par Votre Majesté.

Au quartier général à Breslau, le 13 avril 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que depuis l'arrivée de l'aide de camp du roi de Prusse l'ennemi recrute beaucoup en Silésie. Il emploie l'argent qu'il a obtenu de l'ambassadeur anglais à Vienne. L'aide de camp a été accompagné par un agent anglais. J'ai pris des mesures extrêmement sévères pour détruire l'influence de l'ennemi. J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté l'ordre du jour que j'ai fait à ce sujet, et qui, traduit en allemand, doit être envoyé dans toutes les communes. En outre, j'ai fait arrêter un bailli accusé d'avoir favorisé les intentions de l'ennemi. Demain il sera traduit à une commission militaire à Breslau, et, s'il est condamné, il sera exécuté.

Pendant que le corps du général Lefebvre était occupé à escorter le parc de siège de Neiss, les Prussiens sont parvenus à m'enlever la position de Wartha en me faisant six prisonniers, mais j'ai de suite envoyé au général Lefebvre un des deux régiments que j'avais à Breslau, et la position a été reprise.

Le gouverneur de Kosel a recruté 500 hommes et 100 chevaux sans qu'il m'ait été possible de l'empêcher.

J'attends l'arrivée des 500 dragons et des chasseurs pour pouvoir prendre position pendant quelques jours entre Neiss et Glatz avec le 1^{er} régiment d'infanterie et le 1^{er} de cavalerie que j'ai avec moi. Pendant ce temps les 500 dragons et 320 hommes du dépôt qui se trouvent prêts à partir garderont la ville de Breslau pour laquelle il n'y a rien à craindre.

Au quartier général à Breslau, le 14 avril 1807.

Sire, j'ai reçu les deux lettres dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer le 6 avril.

Des pièces d'artillerie envoyées par eau doivent arriver le cinquième jour à Custring, par conséquent demain. Les douze obusiers que Votre Majesté me demande ont été expédiés par le général de Pernety, d'après l'ordre du général Songis.

J'ai déjà eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que l'ennemi faisait de fortes levées en Silésie. Le nouveau gouverneur a porté la garnison de Glatz à 8,000 hommes. Hier l'ennemi est sorti de cette place avec 5,000 hommes; il a attaqué le général Lefebvre qui est fort de 2,000 hommes d'infanterie et de 350 chevaux. Le

général Lefebvre avait pris une position. L'ennemi s'est avancé à la baïonnette, pas un homme n'a déserté. Tout ce que le général Lefebvre a pu faire a été de conserver sa position. Il a eu cinquante blessés et à peu près autant de morts. Comme il est essentiel qu'il se maintienne dans la position qu'il occupe, j'y serai moi-même le 17 avec le 1^{er} régiment d'infanterie et le 1^{er} de cavalerie qui sont tout ce qui me reste. Je laisse dans Breslau les 700 dragons arrivés ce matin, et 400 hommes du dépôt qui sont armés et équipés. Le général prussien de Gœrtzen a payé les garnisons de Glatz et de Silberberg il a introduit dans cette dernière forteresse un convoi d'argent, et a donné aux hommes qu'il a engagés jusqu'à 30 écus de prime.

Il est indispensable, Sire, que Votre Majesté me donne les moyens de me renforcer de 5 à 6,000 hommes, jusqu'à ce que Neiss ou Kosel soit pris. Votre Majesté voit aisément dans quelle situation je me trouve, mais, quelle qu'elle soit, elle peut être persuadée que rien ne sera négligé, et que je ferai, avec le peu de troupes que j'ai, tout ce qu'il sera possible de faire.

Comme j'aurai besoin de suite de cette augmentation de forces seulement jusqu'à la reddition d'une des deux places, Votre Majesté pourrait peut-être mettre à ma disposition 5 à 6,000 Saxons.

Breslau, 15 avril 1807.

Sire, je reçois à l'instant la lettre dont Votre Majesté m'a honoré en date du 10, par laquelle elle me laisse la liberté de donner le commandement, devant Kosel, au prince Sulkowski; mais Votre Majesté ignore que les

chevaux, les souliers, les armes et l'argent qu'il a pris, étaient destinés pour la grande armée, et qu'il les a pris paisiblement dans les cercles, malgré les représentations d'un député de la Chambre de Breslau qui était chargé par l'administrateur général de faire rejoindre tous ces objets. Je lui ai fait écrire à ce sujet en lui enjoignant de ne point faire des incursions en Silésie, et en lui faisant connaître que le général Raglowitch commandait le blocus de Kosel. Le major général a sans doute mis sous les yeux de Votre Majesté toutes les plaintes qui me sont parvenues sur ce régiment. Les cercles qu'il a parcourus refusent de payer leurs contributions, alléguant que le prince Sulkowski les a déjà perçues par l'enlèvement des objets qu'ils envoyaient à Breslau. Je crois, si Votre Majesté l'approuve, que le meilleur moyen d'utiliser ce régiment, est de l'envoyer sous les ordres du général Lefebvre, qui a le plus grand besoin de cavalerie, et je ne sais ou en prendre. Au reste, j'ai expédié le lieutenant-colonel Bouillé pour l'inspecter, et je doute fort que le prince Sulkowski ait 300 chevaux en état de marcher, et 600 hommes à pied; mais avec le peu qu'il a il commet des horreurs en Silésie, et je suis informé à l'instant qu'il vient de piller une ville.

J'ai donné ordre que l'on activât la confection des 250,000 chemises que doit fournir la Silésie, et qu'on les dirigeât sur Thorn, à mesure qu'il y en aura 20,000 de faites.

Breslau, le 15 avril 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté

que, malgré l'ordre que j'avais envoyé à Glogau d'y retenir 1,200 fusils français pour armer les 700 dragons qui sont arrivés et les hommes qui sont en état de rejoindre l'armée, l'on a jugé à propos de les diriger sur Thorn, parce que, m'a-t-on écrit, le général Songis avait donné l'ordre de les expédier sans le moindre délai. Je me trouve donc ici avec 700 dragons et 400 hommes du dépôt, sans un seul fusil français. Je leur ai donné des fusils prussiens pour faire le service dans Breslau, puisque je pars cette nuit pour me porter sur Glatz, au secours du général Lefebvre, qui est dans une situation très critique, l'ennemi étant sorti de la place et ayant pris devant lui position ayant 6,000 hommes et plusieurs pièces d'artillerie. J'espère qu'après-demain matin il sera rentré dans ses murs malgré lui. Le 1^{er} régiment de ligne et le 1^{er} de cheveu-légers sont partis depuis hier et arriveront avec moi après-demain matin, devant Glatz.

Comme je suis obligé de réunir tous mes moyens, j'ai envoyé à Schweidnitz les 400 hommes du dépôt qui y feront le service en remplacement de la garnison qui viendra me renforcer.

J'ai donné l'ordre de diriger sur Varsovie tout ce qui est nécessaire pour le siège de Dantzig. Déjà un convoi a pris cette direction.

Je supplie Votre Majesté de m'envoyer quelques officiers; car je n'en ai pas à donner aux soldats du dépôt, et on ne peut pas les contenir. J'aurais aussi besoin d'un officier général; le général Lefebvre est seul ici, et s'il venait à tomber malade, je me trouverais dans l'embarras. Je puis assurer à Votre Majesté qu'il est impossible d'avoir plus de zèle et d'activité que ce général.

Munsterberg, le 17 avril 1807.

Sire, j'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté une dépêche du général Andreossi, transmise le 25 au prince de Bénévent, qui annonce à M. de Tall. yrand la mort de l'impératrice d'Autriche. Comme il peut y avoir quelque affaire d'importance, je l'adresse directement à Votre Majesté.

Je reçois à l'instant une lettre du roi de Wurtemberg qui m'exprime la profonde affliction qu'il éprouve de ce que trois de ses régiments aient été détachés de son corps d'armée (ce sont ses propres expressions).

Les convois partent de Breslau sans interruption, et je reçois l'avis que 20,000 chemises seront expédiées demain.

Au quartier général, à Munsterberg, le 17 avril 1807,
à 7 heures du matin.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je suis venu prendre position à Munsterberg, hier matin, deux heures après mon arrivée, c'est-à-dire le temps de faire parvenir l'ordre au général Vandamme. Le feu a commencé devant Neiss. Une bombe a mis le feu à un caisson qui était dans une batterie des remparts, et l'a fait sauter, ce qui a occasionné à l'ennemi la perte de la plus grande partie des canonniers qui servaient cette batterie. C'est le rapport d'un déserteur.

Depuis ce matin à 5 heures, j'entends le canon du côté de Glatz. La totalité des troupes que j'ai avec moi est partie pour s'y rendre, et je vais monter à cheval à

l'instant pour m'y porter moi-même. Si l'ennemi fait une sortie, j'espère le bien battre. Hier, le général Lefebvre lui a enlevé plusieurs villages. Ce soir je lui enlèverai ce qu'il occupe encore, et le forcerai à s'enfermer dans la ville. Le peu de troupes que j'ai avec moi est animé du meilleur esprit et ne désire que la sortie de l'ennemi.

Au bivouac devant Glatz, le 18 avril 1807,
à 9 heures du soir.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté des résultats heureux du combat d'hier.

Avant-hier, à 8 heures du soir, le comte de Gœrtzen sortit de Glatz avec 1,800 hommes, 6 pièces de canon, et marcha sur la droite du général Lefebvre, afin de prendre son camp à revers. Il passa la nuit dans les bois. Le lendemain, à 5 heures du matin, le major Pœlinghaufel sortit de Glatz avec 800 hommes, se porta sur Wartha et attaqua cette position, pendant que 800 hommes de la garnison de Silberberg marchaient également sur Wartha. Une fois maître de cette position, l'ennemi se trouvait, avec 1,600 hommes, prendre le général Lefebvre en arrière, pendant que le comte de Gœrtzen avec ses 1,800 hommes, le tournait par sa droite. L'attaque fut générale à 5 heures un quart. J'étais à Munsterberg, j'entendis le premier coup de canon et je marchai de suite au secours du général Lefebvre. A 11 heures j'arrivai à l'abbaye de Camentz ; mais le général Lefebvre, quoique attaqué de tous côtés et n'ayant avec lui que 1,800 hommes, fit face partout, partout battit l'ennemi, le poursuivit jusque sous la mitraille de la place, et là lui fit 500 prisonniers, lui

prit un gros obusier attelé et ses munitions, deux petits obusiers, un major et 8 officiers. La canonnade fut vive jusqu'à 10 heures. Les ennemis laissèrent 300 morts sur le champ de bataille. 400 hommes se retirèrent dans les bois à une lieue de l'abbaye où j'étais. Je les fis attaquer de suite, et on me ramena 50 prisonniers. Le reste parvint à s'échapper.

A Wartha l'ennemi ne fut pas plus heureux. Une compagnie du bataillon wurtembergeois du brave colonel Scharffenstein, et une compagnie du 10^e de ligne bava- rois rendirent vains les efforts de l'ennemi.

Le colonel Beckers, commandant le 6^e de ligne bava- rois, et le colonel Scharffenstein, avec le reste de son ba- taillon, ont fait des prodiges de valeur. Le premier, quoi- que blessé à l'épaule, ne voulut point quitter son régi- ment, se portant avec un de ses bataillons tantôt à la droite, tantôt à la gauche. J'ai vu ce matin, Sire, en pas- sant la revue de ce régiment et de ce bataillon, les deux braves colonels avoir les larmes aux yeux de ce qu'il ne leur avait point été destiné une des croix que Votre Ma- jesté a mises à la disposition de leurs souverains respec- tifs. Je puis assurer à Votre Majesté que ces deux offi- ciers sont ceux qui l'ont le mieux mérité de l'armée. Toujours aux avant-postes, il ne s'est point tiré un coup de fusil qu'ils n'y aient été. Le capitaine Brockfeld, com- mandant provisoirement les chasseurs à cheval de Wur- temberg, s'est particulièrement distingué. C'est lui qui a fait tous les prisonniers et pris le gros obusier.

Il m'est impossible, Sire, de renvoyer à Votre Majesté les 700 dragons, ni les chasseurs et les hussards, tant que je n'aurai point reçu les 6,600 Polonais que j'attends

de Varsovie, et qui me serviront au moins à garder les places. Il faut, Sire, tout le talent, l'activité et la bravoure du général Lefebvre, pour s'être maintenu, comme il l'a fait, dans sa position. Je suis obligé de lui laisser le régiment des cheuau-légers du roi de Bavière ainsi que tout le 10^e de ligne. Il ne me restera donc, lorsque je retournerai à Breslau, que les dragons français et le 4^e régiment de ligne.

Au bivouac devant Glatz, le 19 avril 1807,
à 8 heures du matin.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'ai envoyé M. le lieutenant-colonel Bouillé pour inspecter le régiment du prince Sulkowski, et qu'il résulte de son rapport que ce régiment n'a jamais existé, et que le prince Sulkowski est un aventurier qui, après avoir commis toutes sortes d'horreurs et avoir mis une ville polonaise à contribution, s'est enfui, emportant avec lui tout l'argent qu'il a trouvé dans la caisse. On ne sait ce qu'il est devenu.

Au bivouac devant Glatz, le 19 avril 1807,
à 8 heures du matin.

Sire, je reçois la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer le 13 avril, par laquelle elle m'enjoit de faire mettre dans les journaux de Breslau la nouvelle contenue dans la *Gazette de France*, que Votre Majesté m'annonce. Cette gazette ne m'est point parvenue.

Le siège de Neiss va très bien. Un tiers de la ville est

déjà brûlé, et, si j'avais 5,000 hommes de plus, je pourrais répondre que la ville capitulerait avant vingt jours.

Je quitte aujourd'hui le camp pour me rendre devant cette place où je serai demain. Depuis l'affaire d'avant hier l'ennemi est tranquille. La perte qu'il a éprouvée dans cette journée est au moins de 900 hommes. Je laisse cependant au général Lefebvre trois escadrons du régiment des cheuau-légers du roi de Bavière, et je ramène avec moi le 4^e escadron et le 1^e régiment d'infanterie de ligne. Je serai joint demain au soir par 150 dragons français bien montés et bien équipés.

On avait répandu, à Breslau, le bruit que j'avais été battu, et déjà la chambre de guerre et des finances refusait de continuer ses fonctions. Je lui ai écrit une lettre sévère; en même temps l'on a su que l'ennemi avait été défait, et que 500 prisonniers étaient dirigés sur Breslau. La chambre m'a écrit une lettre d'excuse et continue ses fonctions. Je puis assurer à Votre Majesté que ce pays a besoin d'être strictement surveillé. L'ordre du jour qui annonçait à chaque district qu'autant de ses habitants que de recrues que l'ennemi y ferait, seraient arrêtés, a produit le meilleur effet, et les baillis eux-mêmes m'avertissent lorsque l'ennemi demande des hommes.

Devant Neiss, le 20 avril 1807.

Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, en date du 15 avril, par laquelle elle m'annonce l'arrivée prochaine de 1,455 cavaliers à pied que je dois encore monter. J'ai de suite écrit au général Fauconnet et à M. l'administrateur général afin que les

mesures nécessaires fussent prises pour la prompte remonte de ces hommes. Les marchés qui ont été déjà passés pour les selles et les chevaux de dragons et de cuirassiers, seront continués sur le même pied, mais malgré toute l'activité possible, je ne présume pas que ces cavaliers soient montés et équipés à la fin de mai. Votre Majesté peut être persuadée qu'il ne sera pas perdu un seul instant dans l'exécution de ses ordres. Je serai sous peu de jours à Breslau, et j'aurai l'honneur de rendre à Votre Majesté un compte exact des moyens que je puis avoir.

Je suis arrivé ce matin devant Neiss. Le siège est poussé vigoureusement. Le feu des batteries a été très vif et a déjà détruit près de moitié de la ville. Il sera continué jusqu'à demain, et j'envverrai alors sommer le gouverneur de la place. Cependant je ne pense pas qu'il se rende.

Au quartier général à Breslau, le 23 avril 1807.

Sire, je n'ai reçu qu'hier au soir, à mon arrivée de Neiss, la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer le 13 avril.

113 milliers de poudre d'un seul convoi, expédié de Glogau, sont déjà arrivés à Thorn; j'en ai reçu la nouvelle. Il en est aussi arrivé à Varsovie une grande quantité que j'y ai dirigée en plusieurs convois. Je suis prêt à faire de nouveaux envois, mais les moyens de transport me manquent absolument. Il n'y a plus de chevaux en Silésie. Tous ceux des différents convois ne sont pas revenus, et en voici la raison : les paysans ne pouvant emporter avec eux que très peu de fourrage, et n'en obte-

nant pas dans les lieux où ils s'arrêtent, seraient dans l'impossibilité de ramener leurs chevaux s'ils allaient jusqu'à Thorn. Ils préfèrent abandonner leurs voitures et fuir avec leurs chevaux. Il est essentiel, Sire, que des mesures soient prises pour remédier à ce grand mal dont les effets se font déjà sentir.

J'ai donné ordre que les différents détachements des deux régiments d'infanterie de Wurtemberg fussent dirigés sur Colbert. J'attends les 240 cuirassiers, leurs chevaux sont prêts et ils vont repartir de suite. J'ai déjà 200 dragons montés que j'ai envoyés momentanément au général Lefebvre devant Glatz.

Je viens de passer la revue des chasseurs qui sont arrivés il y a trois jours. Ils manquent, la plupart, d'effets d'habillement; mais je leur en ferai fournir, et je puis assurer à Votre Majesté que du 5 au 10 du mois prochain ils seront renvoyés, montés et équipés. Ce qui m'embarasse, c'est qu'il leur manque à presque tous des carabines, à la totalité des pistolets, et à beaucoup des sabres. J'attends également des fusils et des pistolets pour les dragons.

Au quartier général, à Breslau, le 25 avril 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que l'on a saisi sur un courrier sorti de Kosel plusieurs lettres du prince Biron à sa femme et au major de Gærtzen. J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté le résumé traduit en français de celles au major de Gærtzen, ainsi que celles à la princesse Biron qui sont écrites en français.

Votre Majesté jugera la conduite du prince Biron à qui j'avais accordé la permission de se retirer sur ses terres qui sont à quatre lieues d'ici, qui n'est point militaire, et qui n'a pour agir aucune autorisation du roi de Prusse.

Il m'est impossible de faire un nouvel envoi de poudre. Il ne m'en reste plus tant à Glogau que dans les autres places, que 391 milliers, ce qui est à peine suffisant pour l'approvisionnement de Glogau.

Résumé des différentes lettres du prince de Biron au major Görtzen.

Lettre N° 1, datée de Kosel, le 22 avril.

Le prince de Biron donne des détails sur les progrès des nouvelles levées ; il attend pour accélérer leur organisation l'arrivée du lieutenant Masson ; il est parvenu jusqu'à présent à équiper et à armer un escadron de husards et 22 cuirassiers. Il est occupé en ce moment d'organiser un régiment d'infanterie ; il se loue de la belle tenue de ses soldats qui pourraient, dit-il, être passés en revue par le roi.

Il rend compte d'une sortie à la suite de laquelle ses chasseurs ont ramené 50 bœufs.

J'ai demandé, ajoute-t-il, la permission de sortir de Kosel, et j'espère qu'elle me sera accordée, attendu que je n'exerce aucune fonction militaire et que je ne dois être considéré que comme un simple particulier ; le seul

désir de servir mon pays dans ces circonstances malheureuses, m'ayant porté à tâcher de lui être utile. Si l'on m'accorde la permission de sortir, je compte aller à Teschen, et j'espère m'entretenir avec vous sur l'organisation des nouvelles levées.

N° 2.

Le prince de Biron annonce au major Görtzen que le colonel Neumann, gouverneur de Kosel, est mort. Il lui dit que cette place étant investie, il ne pourra plus lui écrire et lui adresser ses rapports que rarement. Il n'a reçu aucune réponse à ses lettres du 3 et du 7. Le lieutenant Witowski, retenu par ses blessures, n'a pu encore se rendre à Kosel. Un escadron est maintenant au complet. Le capitaine Somogy lui a rendu de grands services.

Il attend avec impatience l'autorisation du roi de Prusse pour agir. Il a fait la veille une sortie avec la permission du colonel Putkamer, commandant à Kosel, a tué un Bavaois et fait 4 prisonniers.

L'enseigne N... a reçu une balle dans le bras.

La forteresse est approvisionnée de tout pour 2 mois, et de farine et d'avoine pour 5. Il n'a point reçu depuis 15 jours des nouvelles du comte de Görtzen.

P. S. Il me reste 3,407 ducats à Teschen. Je ne puis les faire venir avant que le blocus ne soit levé, alors j'en ferai usage pour acheter des effets d'équipement. Si je ne reçois pas sous peu une autorisation du roi, je me retirerai à Teschen, et de là j'irai vous rejoindre à Glatz.

Le colonel Putkamer écrit au major comte de Görtzen qu'à la mort du colonel Neumann il a pris le commande-

ment de Kosel et engage sa parole d'honneur de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité.

Breslau, le 29 avril 1807.

Sire, je reçois la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer le 24 avril. Je ne puis que lui répondre qu'il était dans mon plan que l'ennemi, au lieu d'abandonner l'attaque de Wartha, s'entêterait à vouloir s'en rendre maître. Le général Lefebvre était prévenu de mon mouvement; aussi ne s'est-il jamais inquiété de ses derrières, et il a battu l'ennemi à la droite. Si je ne suis point arrivé sur le champ de bataille, c'est parce que j'ai cru qu'il fallait laisser l'ennemi s'engager entre le camp et moi, afin de lui couper toute retraite s'il voulait y prendre position; certain d'ailleurs que le corps qui attaquait le général Lefebvre sur la droite était moins fort que lui. Au reste, Sire, je supplie Votre Majesté de croire qu'il n'y a pas un être sur la terre qui ait autant à cœur que moi de mériter son estime et de me rendre digne de ses bontés. Je n'aime rien tant au monde que Votre Majesté; aussi un seul mot d'approbation ou de désapprobation d'elle me rend-il heureux ou malheureux.

J'attends que les dragons soient montés, que les cuirassiers soient partis (ce qui aura lieu trois jours après leur arrivée), que les chasseurs soient en route pour me rendre à Franckenstein. Cette position est nécessaire, vu le peu de troupes que j'ai avec moi. Il ne restera rien à Breslau pour le moment, et je n'aurai, compris les dragons et les lanciers polonais qui m'arrivent le 15, que 6,500 hommes. Schweidnitz est gardé par 600 Fran-

çais du dépôt. Brieg va l'être par 400 hommes aussi du dépôt, et je ne vais laisser à Breslau que les recrues polonaises que j'attends de Varsovie. J'aime le soldat avec passion, Sire, et je ne connais rien au monde qui puisse me consoler d'être éloigné de Votre Majesté que le bonheur de mériter son estime par quelque fait d'armes. J'avoue, Sire, que j'avais cru par ma conduite dans l'affaire du 17, y avoir fait un pas; car tout avait été prévu par moi, tellement que le général Lefebvre avait reçu l'ordre de marcher sur sa droite pour mettre entre lui et moi l'ennemi s'il avait tenu. Je puis assurer à Votre Majesté qu'il n'y a pas une heure dans la nuit comme dans le jour que je ne sois occupé; il n'y a pas un soldat que je n'inspecte, et, pendant les six jours de l'absence que j'ai été obligé de faire, on n'avait absolument rien fait à Breslau, Sire; je n'attends d'autre récompense qu'un seul mot de satisfaction de l'être que je chéris le plus au monde.

Breslau, le 1^{er} mai 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté qu'un régiment saxon, fort de 1,200 hommes, sera ici le 6. M. le ministre du roi de Saxe vient d'écrire que c'était d'après les ordres de Votre Majesté que ce régiment se mettrait en marche. Il viendra avec moi, et je laisserai alors à Breslau un bataillon bavarois avec le 2^e régiment de dragons qui arrive le 4. Le 1^{er} régiment de cavalerie légère pourrait partir, mais je n'ai rien, ni carabines, ni pistolets à lui donner. J'attends les cuirassiers qui doivent arriver le 4. Ils partiront le 8 avec tout le régiment de cavalerie légère, si je reçois d'ici à ce temps des armes

pour eux. Les dragons manœuvrent et font très bien le service à pied. Ils n'ont que des fusils prussiens. J'ai près de 800 hommes sortis de l'hôpital et qui gardent Schweidnitz et Brieg. Sitôt la prise de Neiss, je les enverrai à l'armée avec les deux régiments de dragons. Je ne pense pas que Neiss tienne plus de 15 à 20 jours, mais quelque chose qu'il arrive, avec les troupes que je vais avoir, je puis répondre de la Silésie à Votre Majesté.

Breslau, le 2 mai 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que d'après les ordres que j'avais donnés au général Vandamme d'enlever les trois ouvrages avancés de Neiss qui sont le long de Breslau, cet officier général, malgré la grande difficulté et le peu de troupes qu'il a à sa disposition, s'est mis à leur tête et a emporté ces ouvrages à la baïonnette dans la nuit du 30 au 1^{er}. Toutes les troupes qui les défendaient ont été prises ou passées au fil de l'épée (1). Cinq pièces de canon, 3 officiers et 100 prisonniers sont en notre pouvoir, cependant l'ennemi n'est pas encore disposé à se rendre.

Dans la même affaire, le lieutenant-colonel d'artillerie Guérin a été emporté par un boulet de canon. Cet officier avait remplacé le matin le chef de bataillon Marion au commandement de l'artillerie de siège.

Le colonel Morio, que j'avais envoyé porter à Sa Ma-

(1) Une lettre du 3 porte 9 pièces de canon au lieu de 5, et 136 prisonniers au lieu de 100.

jesté le roi de Bavière les drapeaux de Breslau, est de retour depuis hier.

Breslau, le 3 mai 1807.

Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, en date du 18 avril. J'ai envoyé l'ordre au prince Sulkowsky de se rendre sur-le-champ devant moi, mais l'on n'a pu le trouver; il avait déjà pris la fuite. Si l'on parvient à le découvrir, je lui ferai restituer l'argent dont il s'est emparé.

J'ai cru nécessaire de laisser à Schweidnitz 400 hommes pour contenir l'ennemi qui, étant en face dans le comté de Glatz, pourrait faire des incursions dans le voisinage. Il reste encore à Schweidnitz une enceinte, mais elle est minée et prête à sauter au premier moment.

Les 700 dragons dernièrement arrivés sont en très bon état. J'attends les autres et les cuirassiers. S'ils ne sont pas arrivés avant que je quitte Breslau, je laisserai des ordres pour que tout leur soit également fourni sans délai.

Les cuirassiers et la cavalerie légère pourront partir de suite, mais je n'ai pas encore d'armes à leur donner.

Conformément aux ordres de Votre Majesté, je ferai donner à la légion Polacco-Italienne des fusils prussiens.

Dans l'attaque des ouvrages avancés de Neiss, dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté, l'on a pris à l'ennemi 9 pièces de canon au lieu de 5, et au lieu de 100 prisonniers 136, dont 3 officiers. Cinquante hommes ont été passés au fil de l'épée.

Les capitaines du génie Deponthon et Prost se sont conduits avec beaucoup de distinction, marchant à l'at-

taque à la tête des colonnes. Les lieutenants Hohenhorff, du bataillon de Bruxelles, Bauer et Mühler se sont aussi particulièrement distingués.

Le lieutenant-général de Camrer est arrivé hier pour remplacer, au commandement des troupes wurtembergeoises, le général baron de Seckendorf, qui a demandé à se retirer.

Breslau, le 5 mai 1807.

Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, le 2 mai. Voici quelle est ma position.

L'ennemi a dans Glatz 9,000 hommes armés, dont 500 de cavalerie et 3,000 qui ne le sont pas; dans Silberberg, 1,500 hommes et 100 chevaux. J'occupe Frankenstein, où est mon quartier général, Wartha et Kloser-Camentz : ces deux derniers points sont sur la Neiss. J'ai dans ces différentes positions, savoir : le 1^{er} régiment d'infanterie de ligne, fort de 1,400 hommes; le 6^e de 1,300, et le 10^e fort de 1,000 hommes (200 hommes de ce régiment étant employés aux escortes). J'aurai après demain un régiment de Saxons de 1,200 hommes, ce qui fait au total 4,900 hommes d'infanterie; plus, le 1^{er} régiment de cheval-légers, de Bavière, 350 hommes à cheval; 2 escadrons du 1^{er} régiment de dragons de Bavière, 150 hommes à cheval et 200 dragons français, ce qui fait en cavalerie 700 hommes. Par les points que j'occupe avec ces troupes, l'ennemi ne peut rien entreprendre sur Neiss, sans s'exposer à être coupé. Il ne pourrait passer que par Reichenstein, et alors en me portant avec tout mon corps à Patschkau, il serait pris

entre le général Vandamme et moi. Je puis réunir les 5,600 hommes en une heure et demie de temps. Je suivrai bien exactement les instructions que Votre Majesté veut bien me donner.

Les forces de l'ennemi dans Neiss sont de 5,500 hommes, dont 400 chevaux. Le général Vandamme a sous ses ordres 7 régiments ou bataillons wurtembergeois faisant 4,200 hommes, 2 régiments de cavalerie faisant 500 chevaux, un de ces régiments n'étant fort que de 150 chevaux.

L'ennemi a dans Kosel 2,800 hommes, dont 200 chevaux. Le général Raglowitch, qui observe cette place, a sous ses ordres le 5^e régiment de ligne, fort de 1,200 hommes; le bataillon d'infanterie légère de La Motte, de 500 hommes; le 6^e bataillon d'infanterie légère, de 500 hommes, ce qui fait 2,200 hommes, plus 2 escadrons du 2^e régiment de dragons de Bavière, 140 hommes.

En récapitulant les forces de l'ennemi et les miennes, il résulte que j'ai 11,300 hommes d'infanterie et 1,340 chevaux à opposer à 21,900 hommes, dont 1,200 de cavalerie.

Tel est, Sire, l'état des forces que j'ai de disponibles, j'entends des hommes présents sous les armes et non pas d'après les états de situation que font les officiers bavarois et les wurtembergeois pour leurs généraux. Votre Majesté remarquera que j'y comprends le régiment saxon et les 200 dragons français. Cependant, Sire, je suis assez fort pour contenir l'ennemi. Mes troupes sont bonnes et les siennes ne valent rien. Il restera à Breslau le second régiment de dragons, qui arrive le 8, et lorsqu'il sera en état de partir, la légion Polacco-Italienne sera alors arrivée, de sorte que Breslau aura toujours des troupes.

Les cuirassiers arrivent demain 6 et repartiront le 12. Le régiment de cavalerie légère partira le 15, si je reçois d'ici à ce temps les armes que j'attends. Le 1^{er} de dragons se mettra en route du 25 au 30.

J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté qu'il restait encore à Schweidnitz une enceinte minée et prête à sauter, et quelques ouvrages avancés que le manque de poudre m'a encore empêché de détruire. Les hommes qui y sont n'ont rien à craindre des surprises, je les couvre. D'ailleurs, c'est un point que je ne crois pas inutiles, en ce qu'il appuie ma droite, et ces hommes que j'ai organisés en compagnies, manœuvrent avec autant d'ensemble que s'ils étaient du même régiment. J'aurai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté l'état, par corps, des 1,000 hommes du dépôt. Il m'est arrivé depuis hier mille fusils d'infanterie française.

Le gouverneur de Neiss, à la dernière sommation que je lui ai faite, m'a fait savoir qu'il ne pouvait pas se rendre, puisqu'il avait encore des moyens de défense. Cependant je ne crois pas que cette place tienne encore plus de quinze jours. Le siège a été commencé en règle et se continue de même.

Breslau, le 8 mai 1807.

Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté une note que vient de me présenter M. le comte de Bethuzy, qui prouve l'avantage du transport par eau de tous les objets que Votre Majesté a demandés. Il faudra trente et un jours, par cette voie, pour l'arrivée des convois, au lieu de vingt-sept qu'ils mettent ordinairement

par terre, mais cette légère différence est bien compensée. Trente bateaux transportent la charge de 3,000 chariots qu'il est bien difficile de réunir en ce moment par la rareté des chevaux, et les objets de transport arriveront tous ensemble et en bon état. M. le comte de Bethuzy m'ayant demandé l'autorisation d'adopter ce parti, j'ai jugé que l'avantage qu'il offre pouvait me permettre de la lui accorder.

Dans trois jours, 30 bateaux partiront, portant la charge de 3,000 chariots; 600 voitures partiront avec les objets les plus nécessaires.

Breslau, le 8 mai 1807.

Mémoire de comparaison.

Les bateaux mettent de Breslau à Glogau 4 jours, et de Glogau, par Custrin, à Bromberg 27, total, jusqu'à Bromberg, 31 jours. D'après le dire de la compagnie des bateliers de Breslau, de Bromberg à Thorn, il n'y a par terre que 4 milles, espace facile à franchir par terre, et à Bromberg se trouvent toutes les facilités de déchargement. De ce point l'on peut encore diriger, par eau, et sur Thorn, et sur Tharcenverder, surtout dans un très court espace de temps.

Trente bateaux transportent à la fois la charge de 3,000 chariots environ, qui demandent pour les rassembler, pour les faire fournir de fourrage, les charger et les mener, etc., plus de quinze jours; et douze jours de marche. La différence n'est que de peu de jours, et le convoi réuni paraît plus assuré par la voie du transport

par eau, à laquelle, de toute façon, une partie est destinée. S. A. le prince Jérôme a paru approuver ce dernier parti : le comité désirerait en recevoir la certitude.

Breslau, le 9 mai 1807.

Sire, je reçois la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, en date du 3 mai. Elle peut être persuadée que je mets toute l'activité possible à expédier très promptement la cavalerie que j'ai ici en remonte.

J'ai passé avant hier la revue de 237 cuirassiers du 1^{er} régiment provisoire, et ce matin, à quatre heures, celle des cuirassiers et dragons du 2^e régiment. Les 237 cuirassiers partiront d'ici le 12 ; et le 15 partira également la cavalerie légère. Je suis seulement embarrassé de me procurer des sabres et des casques pour le 2^e régiment de dragons et de cuirassiers.

Ce matin, 430 hommes du dépôt, après avoir passé par mon inspection, se sont mis en route à cinq heures ; 170 sont dirigés sur Varsovie, pour aller rejoindre leur corps, et 260 pour Thorn. J'ai l'honneur d'adresser ci-joint, à Votre Majesté, l'état, par corps, de ce détachement.

Le régiment saxon, dont j'ai passé hier la revue, et qui n'est fort que de 1,000 baïonnettes, est parti ce matin pour Franckenstein, où il arrivera demain en même temps que moi.

Tous les détachements de cavalerie portés sur la note qui est jointe à la lettre de Votre Majesté, sont arrivés.

Au quartier général, à Breslau, le 10 mai 1807,
à 1 heure 3/4 après midi.

Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, en date du 6 mai, au moment où je partais pour Franckenstein. Après demain 200 cuirassiers, les 230 dragons qui sont à Franckenstein, 160 chasseurs et 300 hommes d'infanterie partiront pour Thorn. Je puis assurer Votre Majesté qu'il n'a jamais été perdu un instant pour la prompte remonte de sa cavalerie.

Toutes les troupes que j'ai de disponibles sont à Franckenstein, où je me rendrai cette nuit.

Je ne dois pas laisser ignorer à Votre Majesté que cette province est travaillée en ce moment d'une manière extraordinaire. Tous les habitants, malgré les exemples sévères que j'ai faits, s'arment de tous côtés, et sitôt que l'absence des troupes ne leur laisse plus de crainte, ils se disposent à la révolte.

A Bunzlau, qui est cependant sur mes derrières, des paysans se sont armés et ont enlevé des chevaux et un fourgon appartenant à moi et à plusieurs officiers. A Strigau ils ont enlevé 120 malades wurtembergeois et les ont amenés dans des voitures. Je puis assurer Votre Majesté que les esprits sont en fermentation, que l'ennemi tire des armes de l'Autriche, et qu'il y a dans ce moment plus de 12,000 hommes à Glatz. Partout où ils seront rencontrés, ils seront sûrement battus, parce que leurs troupes sont excessivement mauvaises ; mais comme leurs officiers n'ignorent point cela, ils se montrent sur plu-

sieurs points à la fois, et sitôt qu'ils savent que quelque troupe marche contre eux, ils quittent les armes, et se confondent avec les habitants, et moi je n'ai point assez de troupes pour pouvoir les diviser.

Je rends compte exactement à Votre Majesté de tout ce qui se passe, parce que je vois qu'elle ne croit pas que l'ennemi ait autant de ressources dans ce pays qu'il en a réellement.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté la traduction d'une lettre de Glatz.

Au quartier général, à Franckenstein, le 13 mai 1807,
à 5 heures du matin.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je suis arrivé avant hier au camp devant Franckenstein.

Hier matin, à 11 heures 3/4, le major Smith, que j'avais envoyé en partisan dans les environs de Silberberg, avec 400 hommes d'infanterie et quelques chevaux, m'ayant fait dire que l'ennemi était sorti de Glatz et de Silberberg avec 2,000 hommes d'infanterie, trois escadrons et deux pièces de canon pour aller attaquer Schweidnitz ou Breslau. J'ai sur-le-champ envoyé à sa poursuite le général Lefebvre avec 1,000 hommes d'infanterie, 80 chevaux, et deux pièces d'artillerie légère. J'ignore encore s'il a pu l'atteindre.

L'ennemi a fait hier, vers les 5 heures de l'après midi, une sortie de Silberberg, et a engagé une forte fusillade

avec mes avant-postes. Dans un instant le camp a été sous les armes; je me suis porté en avant avec un bataillon et deux escadrons, et l'ennemi a été forcé de se retirer dans un village sous le canon de la forteresse.

Au moment où j'allais le faire enlever, un officier prussien s'est présenté de la part du commandant, et a demandé à un major bavarois, qui se trouvait en avant, de faire cesser le feu, parce qu'il avait à remettre six chirurgiens prisonniers. Le major, contre toutes les règles de la guerre, a pris sur lui d'arrêter son mouvement, et l'ennemi, profitant de ce moment, a fait sa retraite avec perte de deux hommes tués et quatre faits prisonniers. Les six chirurgiens m'ont été cependant remis, mais j'ai fait dire au commandant, par un de mes aides de camp, que je ne trouvais point sa conduite loyale, et que ce n'était point en attaquant que l'on venait parlementer.

Lorsque le général Lefebvre sera de retour à Franckenstein, je me porterai sur Neiss pour presser plus vigoureusement les opérations du siège, et je ne quitterai qu'après sa reddition, et lorsque Glatz et Silberberg seront bloqués de manière à n'en laisser rien sortir. Le corps d'observation qui est devant Kosel est suffisant pour contenir la garnison et intercepter ses communications.

Au quartier général, à Franckenstein, le 13 mai 1807,
à 8 heures du soir.

Sire, je reçois à l'instant la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire d'Elbing le 9 mai. J'ai

l'honneur de lui envoyer une lettre que je viens de recevoir du général Lefebvre qui est à la poursuite de l'ennemi. Les 400 hommes partis la veille l'ont joint, de sorte qu'il se trouve avoir 1,400 hommes d'infanterie, 420 chevaux et 2 pièces de canon. Il m'eût été impossible d'envoyer un corps plus considérable sans découvrir Neiss qui est en ce moment un point important. Il paraît certain que l'ennemi marche sur Breslau qui, avec les troupes qui y restent, peut tenir vingt-quatre heures, et le général Lefebvre n'est qu'à huit heures de marche de l'ennemi. J'ai d'ailleurs dit que l'on fit rétrograder les 600 hommes de cavalerie qui sont partis ce matin de Breslau, jusqu'à ce que l'on sache ce qu'est devenu ce corps ennemi et quelle est sa force. En repoussant hier l'ennemi dans Silberberg, j'ai empêché une colonne de 800 hommes d'infanterie et de 80 chevaux de se joindre aux troupes qui sont déjà dehors.

Je puis assurer à Votre Majesté que si l'ennemi avait le moindre succès, il lui serait fort aisé d'avoir de 3 à 4,000 hommes sous les armes avant huit jours, et que si je n'ai pas Neiss dans dix jours, comme je l'espère, il me serait impossible de me tenir en Silésie autrement que sur la défensive, et par là Votre Majesté serait non-seulement privée des ressources de la province, mais encore il y aurait une foule de partisans qui inquiéteraient les derrières de l'armée. Je puis cependant dire à Votre Majesté que je ne néglige aucun moyen de surveillance vis-à-vis d'un ennemi toujours informé de mes moindres mouvements. Je suis jour et nuit à cheval et partout où l'ennemi se présente. Le régiment saxon n'est actuellement fort que de 900 baïonnettes, le reste a déserté. 180 hom-

mes d'infanterie du dépôt sont partis hier matin pour Thorn escortant cinquante-cinq voitures d'avoine et de biscuit.

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté une lettre que vient de recevoir le général Hédouville du général Legrand sur les enrôlements que les Prussiens font dans les principautés d'Anspach et de Bayreuth.

Au quartier général, à Franckenstein, le 15 mai 1807,
à 4 heures du matin.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que l'ennemi a été joint hier à 4 heures du matin à Canth se dirigeant sur Breslau. Le général Lefebvre a attaqué aussitôt le village et l'a enlevé à la baïonnette en faisant 150 prisonniers. L'ennemi s'est alors retiré dans la plaine où le général Lefebvre l'a suivi et a engagé l'action. Arrivés à portée de fusil, les Saxons, sans décharger leurs armes, les ont jetées et ont disparu. Aussitôt le point qu'ils soutenaient a été débordé, et le reste de l'infanterie a été développé, mais les braves Bavaois, faisant face partout, ont résisté aux efforts de l'ennemi, malgré sa grande supériorité. Cependant leur position devenait critique sans l'intrépidité de 100 cheveu-légers du roi ou dragons de Minucci qui, après avoir taillé en pièces la cavalerie ennemie, forte de 300 hommes, sont revenus sur l'infanterie et l'ont chargée cinq fois avec la plus grande détermination. Le général Lefebvre, affaibli par l'abandon des Saxons et par la perte de 200 hommes

morts ou blessés, a été obligé de traverser à la nage une rivière où beaucoup d'hommes se sont noyés, et de se retirer à Schweidnitz avec précipitation. Nous avons pris à l'ennemi son artillerie, mais nous avons en même temps perdu la nôtre. Le général Lefebvre est venu lui-même me rendre compte de cet événement malheureux, et m'a dit que sur trois compagnies de Saxons d'élite qu'il avait avec lui, il n'était revenu qu'un officier et trois hommes. Il est retourné à Schweidnitz, et je viens de lui renvoyer un renfort de 300 hommes d'infanterie et 400 chevaux. J'espère que par le moyen de ce secours combiné avec la marche du général Fauconnet qui s'avance de Breslau avec les cuirassiers et les chasseurs, il pourra couper la retraite de l'ennemi sur Glatz.

Je suis obligé en ce moment, Sire, de faire usage de tous les moyens que je puis me procurer ; les troupes sont animées du meilleur esprit, mais elles sont en trop petit nombre, et l'ennemi se renforce et s'aguerrit tous les jours. J'ai déjà fait à Votre Majesté un exposé exact de ma situation. Je lui ai fait connaître l'état de mes forces. Cependant elles me suffiraient si je pouvais être maître de Neiss ; mais il paraît que cette place n'est pas prête à se rendre, d'après une lettre que vient de m'écrire le général Vandamme. J'ai l'honneur de la mettre sous les yeux de Votre Majesté, avec la copie de la sommation et de la réponse du gouverneur.

Je compte fort peu sur les Saxons qui me restent, je crois que plus loin de chez eux ils iraient mieux. J'ai besoin d'un renfort de 8,000 Français ou Bavares, et 1,000 chevaux. L'ennemi remue beaucoup et devient entreprenant. S'il le devient trop, je serai obligé de lever

le blocus de Kosel et le siège de Neiss, et de réunir toutes mes forces en plaine, jusqu'à ce que je reçoive des renforts. Votre Majesté peut cependant être persuadée que je ne ferai usage de ce moyen qu'à la dernière extrémité. Schweidnitz me paraît un point important à garder. C'est toujours de ce côté que l'ennemi est obligé de déboucher, lorsqu'il veut se porter sur un point quelconque, et par conséquent où on peut l'attaquer avec avantage.

Au quartier général, à Franckenstein, le 16 mai 1807,
à 5 heures du matin.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que l'ennemi, après l'engagement qu'il a eu le 14 avec le général Lefebvre, a été attaqué à Canth dans la même matinée, vers les 11 heures, par le général Dumuy. Son détachement, fort de 150 hussards à pied, de 50 dragons aussi à pied, et d'un escadron de chasseurs que j'avais fait revenir, a enfoncé les portes du village où l'ennemi s'était renfermé, l'a mis dans le plus grand désordre, lui a fait 200 prisonniers, et repris tous les Bavares qui avaient été faits prisonniers.

Le général Lefebvre, à qui j'avais envoyé à Schweidnitz un renfort de cavalerie et d'infanterie avec ordre de se porter à Freyburg pour couper la retraite de l'ennemi, vient de m'annoncer qu'il a rencontré hier une de ses colonnes se dirigeant sur Glatz. L'affaire a été chaude, mais pas un instant indécise. L'ennemi a perdu 200 morts, 800 prisonniers, parmi lesquels 30 officiers et 3 pièces. C'était à peu près la force de cette colonne. 240 lanciers polonais avaient joint le général Lefebvre avant son départ de Schweidnitz.

Prévoyant qu'une autre partie du corps ennemi chercherait à gagner la forteresse de Silberberg, j'ai envoyé hier soir le lieutenant-colonel Ducoudras, mon aide de camp, avec 200 hommes d'infanterie et 100 chevaux, pour les intercepter. Une fusillade que j'ai entendue, et qui dure encore dans la direction où il se trouve, me fait espérer qu'il a rencontré l'ennemi. Je viens de lui expédier un renfort de 500 hommes d'infanterie et de 100 chevaux sous les ordres d'un de mes aides de camp.

Votre Majesté peut voir par ces détails que ce corps ennemi est presque entièrement détruit, mais elle peut juger en même temps que, pour faire de telles sorties, l'ennemi doit avoir de grandes forces dans Glatz. C'est ce que tous les rapports me confirment.

Je fais partir les Saxons pour le siège de Neiss afin d'éviter les différends qui pourraient s'élever entre eux et les Bavares à l'occasion de la conduite de ceux-là à Canth.

Je viens de donner l'ordre que l'on fasse repartir la cavalerie que j'avais rappelée, mais je prie Votre Majesté de me permettre de garder les lanciers polonais; j'ai un besoin indispensable de cavalerie.

Au quartier général, à Breslau, le 20 mai 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je suis arrivé à Breslau. J'ai passé hier la revue de 250 cuirassiers qui sont partis immédiatement après pour la grande armée. Les 230 dragons auxquels j'avais fait envoyer l'ordre de rétrograder, ne l'ayant pas reçu, ont continué leur route et doivent être arrivés à Thorn en ce moment.

Aujourd'hui je passe la revue de 480 chasseurs ou hussards, et, le 23, je les ferai partir pour Thorn.

Les lanciers polonais sont arrivés au nombre de 400 hommes, dont 280 montés. Je n'ai aucune nouvelle des 6,600 recrues que Votre Majesté m'a annoncé devoir venir de Varsovie. Comme je retourne au camp, je laisse des ordres pour qu'aussitôt leur arrivée, on en habillement 2,000, et que l'on porte de suite les lanciers à 600 chevaux.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté un paquet qui m'est envoyé de Vienne par son ambassadeur.

Au quartier général, à Scheitnig, le 28 mai 1807.

Sire, j'ai reçu les deux lettres dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, le 23 et le 24 mai. Je ne doute point que la prise de Dantzic n'accélère la reddition de Neiss.

Je reçois à l'instant un rapport du général Legrand, gouverneur de Bayreuth, qui me paraît d'un intérêt majeur. J'ai l'honneur de le mettre sous les yeux de Votre Majesté. Elle seule peut savoir le degré de confiance qu'on doit accorder à ce rapport.

Le général de Pernetz, que j'ai envoyé dans les montagnes avec un corps de 800 hommes, m'écrit de Hirschberg qu'une de ses colonnes a rencontré une centaine de paysans armés qui se sont battus pendant une demi-heure, et ont laissé sur le terrain plusieurs morts et quinze prisonniers. Il m'écrit également que les paysans se rassemblent quelquefois au nombre de 6 à 700, quittent leurs armes et se dispersent aussitôt qu'ils savent

que des troupes marchent contre eux, les reprennent et se réunissent dès qu'elles sont éloignées. J'ai en conséquence autorisé le colonel Morio, que j'ai envoyé à Dresde pour presser le départ de 2,400 Saxons, qui, avec les 600 qui sont à Neiss, compléteront le nombre des 3,000 que Sa Majesté le roi de Saxe doit envoyer dans le courant de ce mois; je l'ai autorisé, dis-je, à disposer de 1,400 hommes, et à les placer le long du Bober à Hirschberg, Spiller, Greiffenberg et Lowenberg. Ces corps ayant une réserve à Lauban, par ce moyen l'ennemi ne pourra plus se retirer dans les montagnes, et la route militaire de la Saxe se trouvera entièrement protégée.

Le général de Pernety m'écrit aussi que sa cavalerie a poursuivi quelques cavaliers ennemis qui n'ont pu échapper qu'en se jetant en Bohême.

Je saisis cette occasion pour dire à Votre Majesté combien je suis content des services du général de Pernety, qui, sans négliger en rien la partie de l'artillerie, peut être employé de la même manière que le général Le-febvre. C'est un officier distingué qui est propre à tous les services.

Copie.

Bayreuth, 16 mai 1807.

Monsieur, le général Étienne Legrand, gouverneur général de la province de Bayreuth, m'ayant fait inviter, à mon arrivée dans la ville de Bayreuth, revenant de la Bohême, et nommément de Prague et d'Eger, où je m'étais rendu à la rencontre de monseigneur le duc de Saxe-

Cobourg, mon souverain, m'interrogeant sur les rencontres que je venais de faire pendant mon voyage, et à l'égard des recrutements qui s'opéraient sur les frontières de la province de Bayreuth, le sousigné croit de son devoir de rendre un juste compte à Son Excellence, et de lui donner la déclaration suivante :

« Pendant un arrêt de presque quinze jours, tant dans la Bohême même que sur les frontières, le sousigné a rencontré journellement, surtout depuis le 4 jusqu'au 8 du mois de mai, des troupes, des soldats prussiens, non armés et non vêtus en uniforme, se disant rationnés et portant leur marche vers Glatz, où vers cette partie de la Silésie, non occupée par l'armée victorieuse. On l'en même temps assuré qu'il y avait déjà un corps ramassé et au delà de 2,000 hommes, soldats rattiés et prussiens, qui cependant n'étaient nullement organisés et tout à fait sans armes.

« Le sousigné a appris à Eger qu'il s'y trouvait un commissaire prussien nommé Hagen qui s'occupait à enrôler de nouvelles troupes pour l'armée prussienne. »

Au quartier général, à Scheitnig, le 29 mai 1807.

Sire, je reçois la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 26, par laquelle elle veut bien m'apprendre la prise de Dantzic. Tout le monde, Sire, redouble d'efforts pour rendre Votre Majesté maîtresse de Neiss; mais, manquant d'artillerie et de troupes, on ne peut guère déterminer sa reddition.

Votre Majesté m'a fait demander 100,000 quintaux de

blé, non avarié, et 100,000 quintaux de seigle. Le comité général a été assemblé hier. Le seigle se trouve en totalité, mais le froment n'existe point ici sans être germé jusqu'à deux lignes. J'ai en conséquence ordonné que 50,000 quintaux de froment seraient remplacés par la même quantité de seigle de bonne qualité, et qu'il fallait que les cercles se procurassent chez l'étranger les 50,000 quintaux de froment nécessaires. Cela a été ainsi arrêté, et dans deux jours on commencera les convois par eau.

Des 3,000 cavaliers que Votre Majesté m'a envoyés à monter, 430 doivent être déjà rendus à la grande armée, 400 autres vont partir dans trois jours. Ce qui m'empêche d'en envoyer le double, c'est que les partisans prussiens ont enlevé à Bunzlau 400 selles de cuirassiers ou de dragons qui arrivaient de Dresde. Votre Majesté peut être persuadée que je ne néglige aucun détail, malgré que je sois retenu au lit depuis huit jours par des hémorrhoides qui me font horriblement souffrir.

Scheitnig, le 31 mai 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que le gouverneur de N.iss a capitulé aux mêmes conditions que Schweidnitz, c'est-à-dire que la garnison défilera le 16 juin, si elle n'est pas secourue. J'ai pris de telles mesures, que je puis assurer à Votre Majesté, qu'à moins d'événements imprévus, le gouverneur de Glatz, avec ses 12.000 hommes, ne mettra point d'obstacle à l'exécution de la capitulation. Elle sera signée après demain, et j'aurai l'honneur de l'envoyer à Votre Majesté. Ce sont les capitaines du génie Deponthon, officier d'or-

donnance de Votre Majesté, et Prots, qui ont dirigé les opérations du siège. Ils ont toujours été à la tête des colonnes, toutes les fois qu'il s'agissait d'attaquer ou de repousser l'ennemi. Je saisis cette occasion pour rendre compte à Votre Majesté qu'il est impossible de mettre plus de zèle, d'ardeur et de dévouement dans le service que n'en met le général Vandamme. Je suis extrêmement satisfait de cet officier général.

Le colonel Morio m'a envoyé de Dresde deux bataillons saxons, dont un de grenadiers. Ils sont à Franckenstein, sous la conduite du lieutenant-colonel Bouillé, qui avait été les chercher. Il y avait avec lui 120 dragons français. En se rendant de Neurode à Franckenstein, il a rencontré l'ennemi qu'il a repoussé jusqu'à une lieue de Glatz. Le capitaine Mercier, qui commandait les dragons, a eu un cheval tué sous lui, et le lieutenant Creutzer a été tué. Les saxons se sont très bien conduits : un de leurs tirailleurs s'étant très avancé, a blessé ou tué l'officier commandant prussien. M. d'Esterno, qui a chargé avec les dragons, assure que c'est le major de Goertzen, gouverneur de Glatz. Ces troupes étaient sorties pour protéger la rentrée d'un convoi qui se rendait à Glatz : ce convoi étant déjà rendu sous le canon de la place, lorsque M. de Bouillé a aperçu l'ennemi, il n'a pu être intercepté.

Le général de Pernety est encore dans les montagnes ; je lui ai ordonné d'effectuer son retour en cotoyant les frontières de Bohême et en rentrant par Neurode.

Scheitnig, le 5 juin 1807.

Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer le 30 mai.

Hier, pour la seconde fois, six sangsues m'ont été appliquées, et aujourd'hui je me trouve tellement soulagé, que j'espère pouvoir quitter demain le lit, que je garde depuis le 22 mai, avec des douleurs très vives. Pendant deux jours mon médecin a craint d'être obligé de m'opérer; mais grâce à ses soins, je suis sans inquiétude.

Je n'ai encore que 1,500 Saxons, et d'après une lettre du major général, je ne dois pas en espérer davantage. Si j'avais les 3,000, je les enverrais bloquer Kosel, sous les ordres d'un officier français, et je réunirais tous les Bavaoises et les Wurtembergeois pour faire le siège de Glatz et bloquer Silberberg.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je n'ai pas encore reçu une seule recrue des 6,600 qui doivent m'être envoyées de Pologne, ni un seul officier pour pouvoir compléter les cadres. Cependant j'ai 2,000 habits de prêts, et je puis porter les lanciers à 800 hommes à cheval, si j'avais les hommes.

Avant hier, j'ai fait partir pour la grande armée 230 dragons, et après demain partiront 250 dragons, husards et chasseurs. Le second escadron provisoire de carabiniers et de cuirassiers se mettra en route très incessamment. J'aurai soin de faire monter les 400 hommes que Votre Majesté m'annonce.

Scheitnig, le 10 juin 1807.

Sire, je reçois la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, le 4 juin, au moment où je montais en voiture pour me rendre au camp.

L'ennemi compte tenter de délivrer Neiss demain

au point du jour ou après demain au plus tard; mais je suis en mesure de le bien recevoir. Voici les dispositions que j'ai faites. Un corps de 3,000 Wurtembergeois est en avant de Patskchau; 800 Saxons, 400 Bavaoises et 250 hommes de cavalerie sont à Camentz; 1,000 hommes occupent Wartha; deux régiments d'infanterie bavaoise, formant 2,300 hommes, occupent le camp devant Franckenstein avec 350 chasseurs français à cheval, 340 cheveau-légers et 300 lanciers. L'artillerie est répartie sur ces différents points. J'ai fait faire une tête de pont à Camentz. Ainsi l'ennemi viendrait-il avec les 12,000 hommes disponibles, que je suis en état de le bien recevoir.

J'ai envoyé chercher, en poste, pour la défense de Breslau, où il n'y a que 1,000 Français, les deux régiments de Wurtemberg venant de Colbert, qui, au lieu d'arriver demain soir, arriveront cette nuit. J'ai également envoyé chercher un régiment de fusiliers de Wurtemberg, fort de 400 hommes, qui est à Glogau et qui sera ici demain. Il restera dans cette place encore assez de monde pour la défendre.

Il y a assurément dans Glatz 12 à 15,000 hommes, dont 12,000 bien armés, et dans Silberberg 1,600 hommes. Votre Majesté sait sans doute que cette dernière forteresse est sur une montagne presque inaccessible, et qui n'est nullement dominée. Il faudra pour la bloquer 3,000 hommes, à raison de sa position, qui coupe la communication des deux côtés de la montagne. Il ne me resterait pas assez de troupes pour faire le siège de Glatz, la totalité de mes forces, y compris ce qui est devant Kosel, se montant à 14,000 hommes.

Il n'y a dans Neiss, d'après la déclaration du comman-

dant d'artillerie prussien, que 240 milliers de poudre et presque plus d'obus. Au reste, les inventaires ne devant être faits que le 15, je ne puis rien assurer jusqu'à cette époque.

J'ai l'honneur d'adresser ci-joint, à Votre Majesté, les noms des officiers, sous-officiers et soldats qui se sont le plus distingués au siège de Neiss et à l'affaire de Salzbrunn. Ils méritent, sous tous les rapports, les récompenses que je prends la liberté de demander pour eux à Votre Majesté.

P. S. J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté une lettre que M. le général Hédouville vient de recevoir de M. Bourgoïn.

Neiss, le 17 juin 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que la garnison de Neiss a défilé hier matin devant moi. Elle était forte de 6,000 hommes d'infanterie et 326 de cavalerie : c'est la plus belle que j'aie encore vue en Silésie. 550 malades sont restés dans la ville; 3,000 hommes de garnison sont dirigés sur la France, les autres étant mariés et établis dans la province ont la permission de se retirer chez eux. 165 officiers sont prisonniers.

Le colonel Morio, que j'envoie auprès de Votre Majesté, aura l'honneur de lui donner les renseignements qu'elle peut désirer sur l'état des fortifications, et pourra répondre sur toutes les questions qu'elle daignera lui faire sur la défense et sur l'attaque de la place. Je lui remets toutes les notes relatives à cet objet, n'ayant pas le temps de rédiger le mémoire que Votre Majesté m'a demandé.

Au camp devant Glatz, le 21 juin 1807.

Sire, j'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté, par M. le prince de Hohenzollern, l'un de mes aides de camp, la capitulation de Kosel. La garnison défilera prisonnière de guerre le 16 juillet. C'est M. le prince de Hohenzollern que j'envoie, chargé de la négociation, avec le gouverneur de cette place, qui l'a décidé à se rendre. Je n'ai eu qu'à me louer de cet officier pour la conduite qu'il a tenue depuis qu'il est auprès de moi. Il m'a paru ambitieux beaucoup la faveur d'être décoré de la croix de la Légion d'Honneur, ainsi que M. le prince de Salm-Salm et le lieutenant-colonel Lepell : ces trois officiers sont les seuls de mes aides de camp qui n'ont pas reçu cette décoration.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'ai commencé à investir Glatz depuis hier. Aujourd'hui toutes les positions que l'ennemi occupait devant la place ont été enlevées. Sa perte a été considérable. Nous n'avons eu que quelques officiers et soldats blessés. Demain je ferai attaquer le camp retranché où les ennemis sont réunis au nombre de 5,000 hommes environ, mais qu'ils n'ont point encore eu le temps de fortifier.

Depuis mon départ de Breslau, tous les cuirassiers et carabiniers sont partis pour aller rejoindre leurs corps respectifs. Après demain il partira encore 300 hommes de cavalerie bien équipés.

Je n'ai pas reçu depuis longtemps des nouvelles de Votre Majesté ni de celles du major général. Je suis dans de vives inquiétudes relativement aux bruits qui circulent

ici depuis quelques jours sur les dernières affaires qui ont eu lieu à la grande armée.

Wartha, le 26 juin 1807.

Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté qu'après l'enlèvement du camp retranché, sous Glatz, M. le comte de Görtzen s'est rendu en personne à mon camp pour me demander à capituler. Je joins ici la capitulation signée par M. le capitaine de frégate Meyronnet, l'un de mes aides de camp et ratifiée par moi. Le 26, à dix heures du matin, la garnison défilera prisonnière de guerre, si elle n'est pas secourue d'ici à ce temps-là.

J'envoie au major général le nom des officiers français, bavares et wurtembergeois qui se sont le plus distingués dans l'affaire du 24, ainsi que le journal des opérations du 9^e corps depuis le 20. Notre perte, qui m'est actuellement bien connue, s'élève à 40 morts, 300 blessés, 4 officiers tués et 13 blessés. L'ennemi a éprouvé une perte de 2,000 hommes, dont 30 officiers, parmi lesquels 14 sont prisonniers.

Demain Silberberg sera entièrement cerné, et la ville bombardée, parce qu'il s'y trouve 800 hommes.

Breslau, le 7 juillet 1807.

Sire, par une lettre du général Clarke, écrite au général Hédouville, j'ai appris que le roi de Suède avait rompu l'armistice le 3, et que les hostilités recommenceroient le 13. Le général Clarke prie le général Hédouville de lui envoyer deux régiments de cavalerie, le maréchal

Brune en manquant totalement. Quoique le général Clarke ne me fasse part en rien de tous ces mouvements, je fais partir à l'instant le premier régiment provisoire de chasseurs français, fort de 460 hommes bien montés, bien équipés et exercés, commandés par un très bon officier qui s'est distingué avec son régiment dans toutes les occasions, et particulièrement à l'enlèvement du camp retranché de Glatz. Je vais en même temps rassembler, à Breslau, 4 à 5,000 hommes d'infanterie, un régiment de cavalerie et 600 lanciers polonais, afin d'être prêt à marcher où Votre Majesté le jugera nécessaire. Cela n'empêchera pas que Glatz, Silberberg et Kosel ne soient bloqués. J'attends les ordres de Votre Majesté.

Leignitz, le 17 juillet 1807.

Sire, j'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté des dépêches qui m'ont été adressées de Vienne par le général Andreossi pour les princes de Neuf-âtel et de Bénévent.

J'ai établi, depuis ce matin, mon quartier général à Leignitz, où j'attends de nouveaux ordres de Votre Majesté.

J'ai l'honneur, etc.

JÉRÔME NAPOLEON.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le tome second.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

	PAGES.
Pièces justificatives du livre I ^{er} , de.....	1 à 21
Pièces justificatives du livre II, de.....	23 à 47
Pièces justificatives du livre III de.....	49 à 71
Pièces justificatives du livre IV, de.....	73 à 95
Pièces justificatives du livre V, de.....	97 à 117
Pièces justificatives du livre VI, de.....	119 à 135
Pièces justificatives du livre VII, de.....	137 à 160
Lettres de l'Empereur au prince Jérôme, de.....	1 à 42
Lettres du prince Jérôme à l'Empereur, de.....	73 à 145

CARTES ET PLANS

CONTENUS DANS L'ATLAS.

Carte de la Silésie prussienne en 1806.

Plan de Gross-Glogau..

Plan de Bresl .

Plan de Brieg.

Plan de Schweidnitz.

Plan de Kosel.

Plan de Neiss.

Carte topographique des environs de Franckenstein, Wartha et Silberberg.

Carte topographique des environs de Glatz.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

CARTE
de la
SILÉSIE PRUSSIENNE

en 1806

Pour servir à l'Intelligence
des Opérations

DU 9^{ME} CORPS DE LA GRANDE ARMÉE

4814

NZ

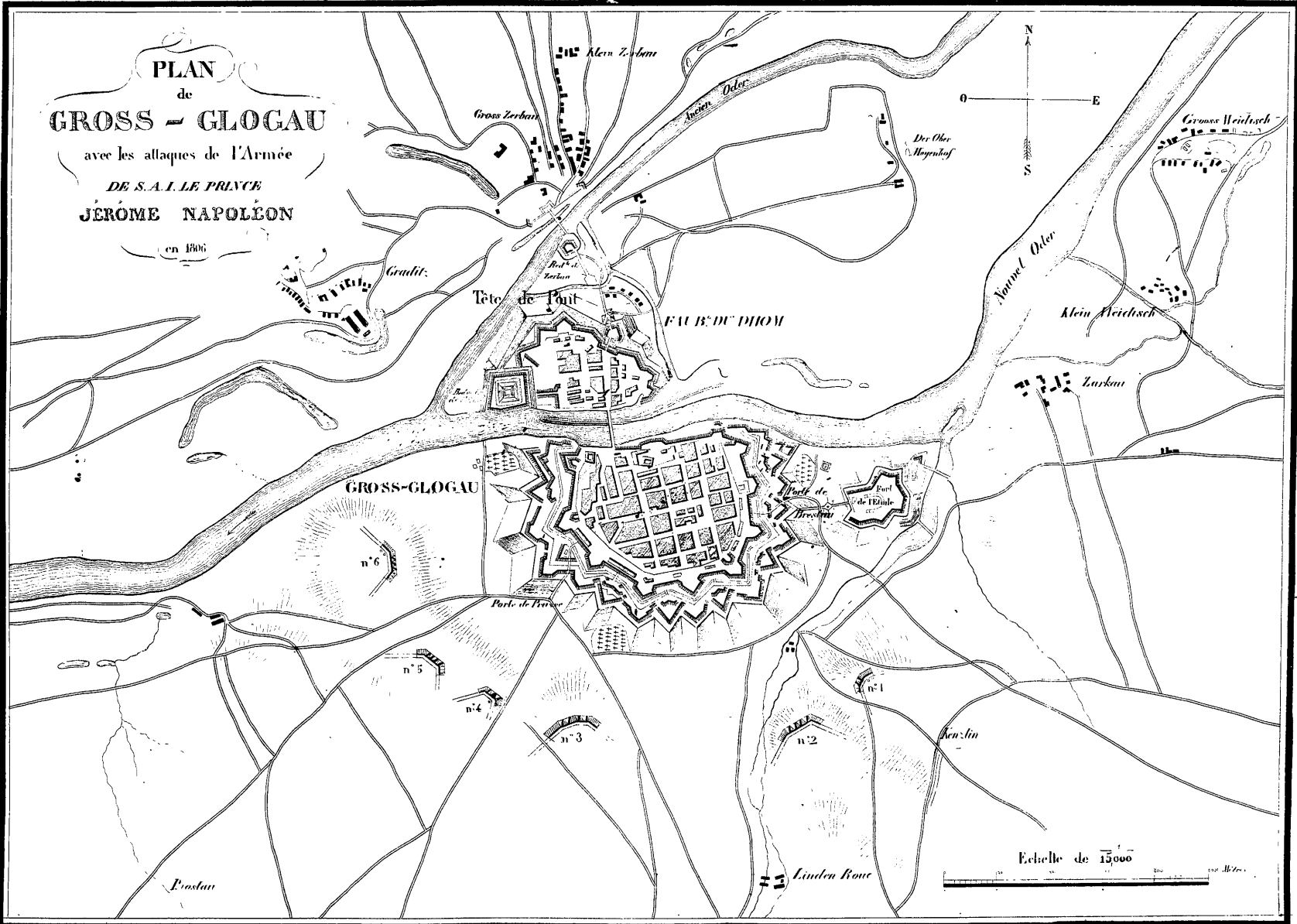


Echelle de $\frac{1}{150000}$

PLAN
de
GROSS - GLOGAU

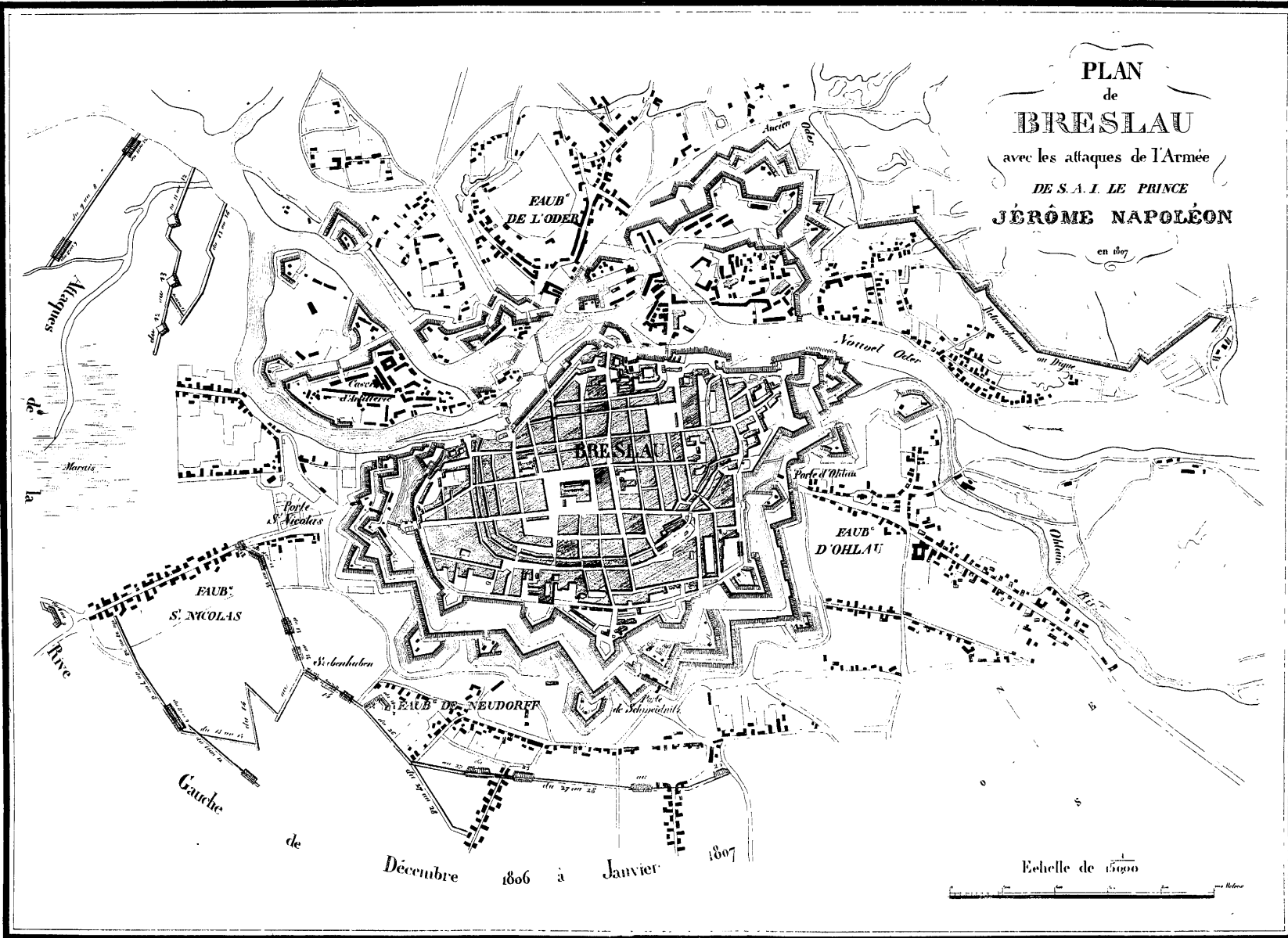
avec les attaques de l'Armée
DE S. A. I. LE PRINCE
JÉRÔME NAPOLEON

en 1806

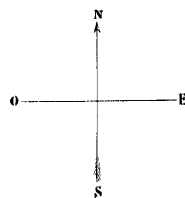


Téte. Regnier & de L'É. le Royer sc

PLAN
de
BRESLAU
avec les attaques de l'Armée
DE S. A. I. LE PRINCE
JÉRÔME NAPOLEON
en 1807



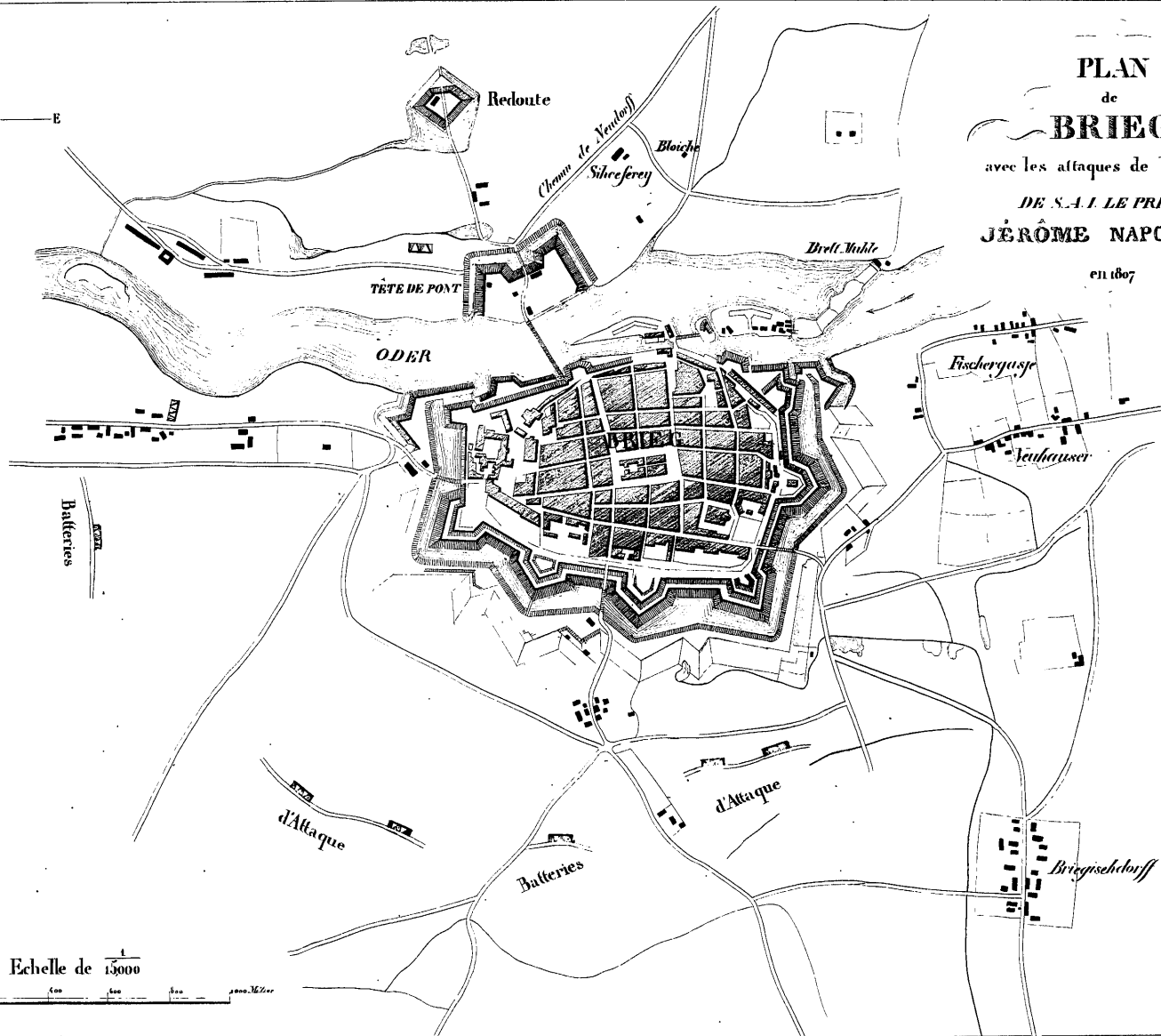
Le Registre du Port de la Rive Gauche



PLAN de **BRIEG**

avec les attaques de l'Armée
DE S.A.I. LE PRINCE
JÉRÔME NAPOLEON

en 1807

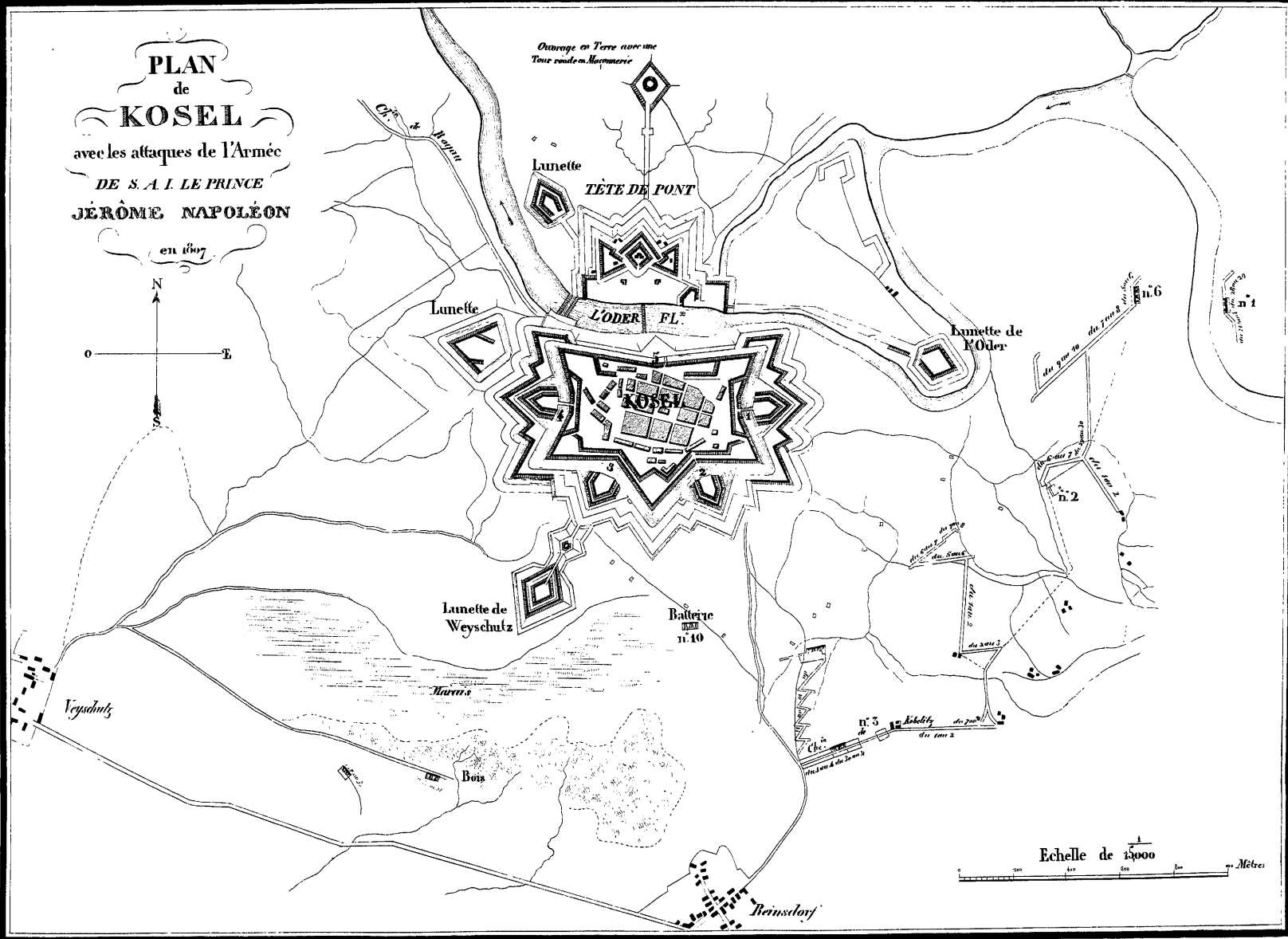
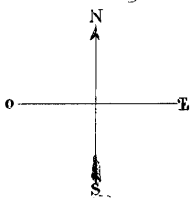


Echelle de 1:5000



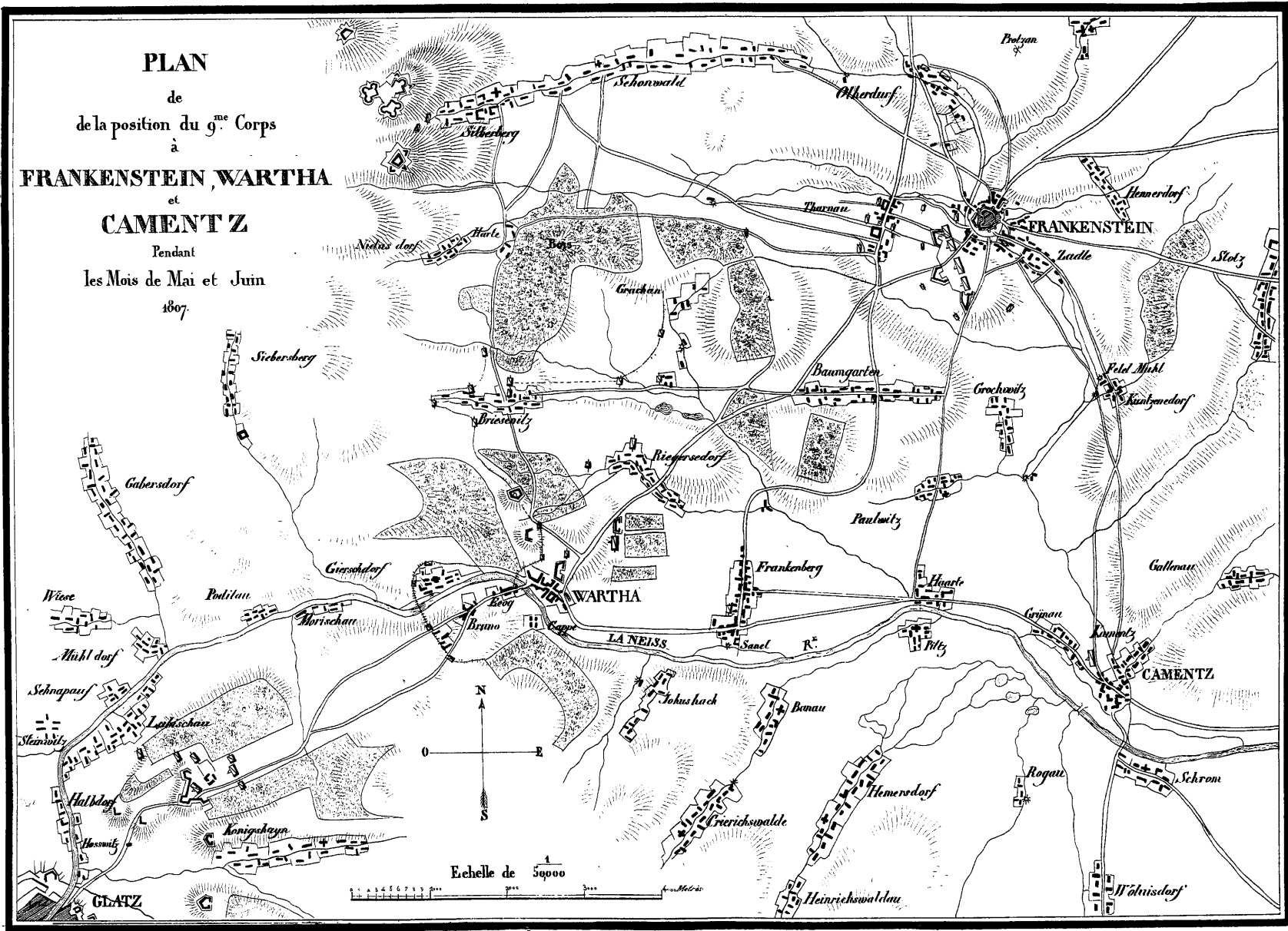
PLAN
de
KOSEL
avec les attaques de l'Armée
DE S. A. I. LE PRINCE
JÉRÔME NAPOLÉON

en 1807



L'Etat Major du Pont de la Réforme 14

PLAN
 de
 de la position du 9^{me} Corps
 à
FRANKENSTEIN, WARTHA
 et
CAMENTZ
 Pendant
 les Mois de Mai et Juin
 1807.



Lith. Bagnier 7. du P. de la Reforme 74

Mf. 40946

D u C a s s e A.

Opérations du Neuvième Corps de la Grande
Armée en Silésie, sous le commandement en
chef, de S.A.I. le Prince Jérôme Napoléon,
1806 et 1807 par...

Paris 1851 J. Corréard 8°

T.1. s.XVI, 382

T.2. s.160, 145

|Atlas|. 9 map

20159 IV GŚŁ

MIKROFILM 35 mm

negatyw At zwol

pozytyw ——— zwol